BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXII
(1992)

HOMMAGE
À LA MÉMOIRE DE

Charles DELVOYE

Publié avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
BOULEVARD DE L'EMPEREUR, 4
1992

Charles DELVOYE à Qalat-Siman (1969).

CHARLES DELVOYE (1917-1991) (*)

Charles Delvoye ayant été, pour beaucoup d'entre nous, un ami et comme nous le connaissions tous de longue date, en tant qu'homme et en tant que savant, la brève allocution que Mme Leroy m'a demandé de prononcer aujourd'hui ne devra pas tellement tracer le portrait de quelqu'un qui nous était familier que rappeler les étapes de sa très riche carrière, évoquer ses principaux centres d'intérêt, simplement pour nous permettre de le sentir très présent parmi nous.

Charles Delvoye est né à Charleroi le 18 avril 1917 ; on allait donc fêter dans quelques mois son 75e anniversaire...

En 1984, il avait dû renoncer — à cause de la limite d'âge — à ses séminaires de candidature et de licence sur l'art antique et l'art byzantin, mais jusqu'en 1987 il avait donné le fameux «grand cours» de *Notions de l'art de la Grèce, de l'Étrurie et de Rome* et celui d'*Archéologie chrétienne*, c'est-à-dire qu'il avait gardé des enseignements qui reflétaient — bien que partiellement — son très vaste domaine de recherches, celui du rayonnement de l'hellénisme depuis l'antiquité jusqu'à l'époque post-byzantine, mais aussi celui de ses voies de pénétration en Occident et même de ses traces dans l'art plus moderne d'un Jean Goujon, d'un Bourdelle ou d'un Maillol.

Cette amplification des domaines de recherche a eu lieu en concomitance avec le développement de sa carrière.

Tandis qu'il gravissait tous les échelons des mandats du F.N.R.S. (de 1942 à 1952) et que ses préoccupations scientifiques le dirigeaient essentiellement vers l'antiquité pré-hellénique et classique, les suppléances des cours de son maître Jules Berchmans et, pour un an, de Germain Bazin, à l'U.L.B., l'amenèrent à s'orienter également vers l'art du Moyen Âge et des Temps modernes.

(*) Prononcé à la Société belge d'Études byzantines, le 8 février 1992.

De 1947 à 1949, il fut Membre étranger de l'École française d'Athènes ; c'est à cette époque, sans doute, qu'il fit la connaissance du regretté Paul Lemerle avec qui il resterait toujours lié.

Dès 1945, en tant que suppléant de Jules Berchmans, il enseignait déjà les *Notions d'histoire de l'art et d'archéologie*, cours qui, pour des centaines d'étudiants fut — au sens fort — une véritable initiation à la culture et à l'art antiques ainsi qu'un apprentissage de la rigueur scientifique. Au même moment, l'Université lui confia la suppléance des séminaires de candidature et de licence consacrés à l'antiquité ainsi que celle du cours d'*Histoire de la sculpture* (en collaboration avec G. Bazin) qui, comme il a été rappelé plus haut, lui permit de tracer des voies reliant l'antiquité à l'art moderne via la Renaissance. En 1952, il fut nommé chargé de cours pour ces enseignements.

C'est en 1950 que fut reprise l'idée d'Henri Grégoire de créer au sein de l'Institut d'Histoire et de Philologie orientales et slaves de l'Université de Bruxelles un cours d'*Archéologie byzantine*. Ce projet avait échoué en 1933 à cause de la mort inopinée de Jean Ebersolt que venait de nommer le Conseil d'Administration. Il refit surface après l'interruption de la guerre ; la candidature de Charles Delvoye fut alors très chaudement appuyée par Paul Lemerle, Directeur à l'École des Hautes Études de la Sorbonne. Dans une lettre du 20 juin écrite au recteur Jean Baugniet (1), le grand byzantiniste français approuve vivement le projet : «je m'en réjouis et je me permets de vous en féliciter d'autant plus que, je le répète, l'éclat de l'école belge de byzantinologie rendait particulièrement sensible l'absence d'un enseignement archéologique (...). Monsieur Delvoye, s'il est chargé de cet enseignement, pour lequel il est parfaitement préparé, fera certainement dans ce domaine le plus grand honneur à la Belgique et c'est ce dont pour ma part je ne saurais que me réjouir».

Le cours fut créé la même année et Charles Delvoye en fut le brillant titulaire jusqu'en 1984.

Il fut nommé professeur extraordinaire dès 1953 et professeur ordinaire en 1956.

En 1965, lors de l'ouverture, à l'U.L.B., de l'Institut d'Histoire du Christianisme dont il a été un des fondateurs et le premier

(1) Archives de l'U.L.B., Réf. 1P1408b.

directeur, le cours d'*Archéologie chrétienne* fut créé et lui fut confié. Un des messages qu'il y fit passer fut celui de la permanence de modes de pensée, de formes artistiques et de motifs iconographiques de l'antiquité païenne dans le monde chrétien ; les modalités de passage d'un art à l'autre furent l'objet de ses interrogations.

Les publications de Charles Delvoye dénotent la même ouverture d'esprit et les mêmes curiosités scientifiques que celles qui dictèrent le choix de ses cours. Sa bibliographie — parue en 1982 dans le volume d'hommages, *Rayonnement grec*, qui lui fut alors offert — sera complétée dans le volume de 1992 de *Byzantion* qui sera dédié à sa mémoire. Sans vouloir en donner ici un aperçu, on peut relever que l'évolution de ses intérêts se fit, d'une manière générale, dans le sens de la chronologie : jusque dans la fin des années 50, il publia principalement sur l'archéologie prédorienne et celle du monde gréco-romain ; dans les années 60-70, on trouve davantage d'études sur l'art paléochrétien (de Chypre notamment) et l'art byzantin, tandis que les années 80 témoignent d'un intérêt croissant pour l'art byzantin tardif et même l'art post-byzantin, particulièrement pour les icones crétoises. (Rappelons, à ce propos, qu'il fut un des organisateurs de la très belle exposition qui se tint au Palais des Beaux-Arts de Charleroi en 1982 durant les manifestations d'Europalia-Grèce.) Charles Delvoye avait d'ailleurs envisagé un moment de donner une suite à son très fameux *Art byzantin* (Artaud, 1967) qui fut traduit en grec et en roumain.

Cette évolution linéaire est évidemment tout à fait schématique ; il suffit, pour s'en rendre compte, de rappeler que la première des *Chroniques archéologiques* dans *Byzantion* remonte à 1955-57 et qu'en 1967 et 1969 parurent, à la Renaissance du Livre, les deux volumes de *La Civilisation grecque de l'Antiquité à nos jours*, dont il dirigea la publication avec Georges Roux et dans lesquels il se réserva les chapitres sur les *arts plastiques*, tant pour l'antiquité que pour l'époque byzantine. C'est dans cet ouvrage aussi qu'il écrivit le remarquable chapitre sur la transmission de l'humanisme grec en Occident. Ces contributions lui valurent, en 1968, le prix Charles Bernard.

De même, dans ses dernières publications, on trouve aussi bien des réflexions sur la structure et la signification de l'architecture

et de la sculpture du Parthénon (*Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique*, 5e série, LXVII [1985], pp. 213-227) qu'une longue étude sur *L'Art lombard et l'art byzantin* (*Δελτίον τῆς χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, XII, 1984 [1986], pp. 145-166).

Dans un autre domaine, je rappelerai les nombreuses notices biographiques dont il était l'auteur, notamment la très vivante biographie d'Henri Grégoire qui est un modèle du genre (*Annuaire 1990* de l'Académie Royale de Belgique, pp. 133-262).

Il serait trop long d'énumérer ici tous les titres et toutes les fonctions qu'eut Charles Delvoye. Je retiendrai qu'il était membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique (depuis 1977) et que, comme tel, il fut plusieurs fois délégué de la Classe des Lettres à l'Union Académique internationale. Il était aussi membre du Conseil d'administration de notre Société (Société belge d'Études byzantines), membre d'honneur de la Société grecque d'Études byzantines (1981) et membre correspondant du «Deutsches archäologisches Institut» (1988) ; docteur *honoris causa* des Universités de Montpellier (1959), de Nantes (1965) et de Bordeaux (1967). On sait qu'il s'occupa de plusieurs revues scientifiques en tant que directeur de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, secrétaire de rédaction de l'*Antiquité classique*, vice-président et trésorier de *Byzantion*.

Enfin, il faut rappeler qu'il fut directeur de la *Fondation archéologique* de l'U.L.B. depuis 1952 et qu'il fit ainsi venir à cette tribune, et à celle de l'Institut des Hautes Études de Belgique, des conférenciers prestigieux, notamment David Talbot Rice, Victor Lazarev ou Paul Lemerle, pour ne citer que de grands byzantinistes disparus. Lui-même fut d'ailleurs, on s'en souvient, un conférencier très sollicité et très apprécié. Sans doute parce que, dans ses exposés les plus spécialisés — où, comme dans tous ses travaux, l'art et l'histoire étaient mis en relation étroite — on sentait vivre des civilisations qu'il aimait.

Pour évoquer l'homme généreux, chaleureux, aimant la vie et l'humanité je citerai, pour terminer, un passage du portrait que dressa de Charles Delvoye son ami Jean Bingen dans le *Rayonnement grec* : «On avait apprécié en plus l'homme qui avait gardé la soif d'idéal et de justice de son adolescence, l'homme qui s'engageait en public pour d'autres causes que l'archéologie,

le Charles Delvoye qui peut calmer avec émotion ou qui peut exploser, lorsque les principes sont mis en cause. Le sage et le militant, qui se trouve être, à ses heures, l'homme du rire joyeux et l'homme de l'amitié fidèle, surtout quand elle est difficile».

Lydie HADERMANN-MISGUICH.

COMPLÉMENT À LA BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE CHARLES DELVOYE (1981-1992)

Cette bibliographie complète celle qui a paru dans *Rayonnement grec. Hommages à Charles DELVOYE*, édités par Lydie HADERMANN-MISGUICH et Georges RAEPSAET avec la collaboration de Guy CAMBIER†, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1982, pp. 5-14.

I. ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE ET CULTURE DU MONDE GRÉCO-ROMAIN

L'histoire et la légende de Troie dans l'Antiquité, dans *Troie, légende et réalité. 8 octobre - 21 novembre 1982.* (Europalia 82-Grèce). Banque Bruxelles-Lambert, pp. 18-29.

Rapport sur le XIIe Congrès international d'archéologie classique (Athènes, 4-10 septembre 1983), dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (de l)'Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXIX, 1983, pp. 590-596.

Éléments classiques et innovations dans l'illustration de la légende d'Achille au Bas-Empire, dans *L'Antiquité classique*, t. LIII, 1984, pp. 184-199.

Recherches récentes sur le Parthénon, dans *L'Antiquité classique*, t. LIV, 1985, pp. 300-310.

Un monument méconnu de l'art grec : le Parthénon, dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXVII, 1985, pp. 213-227.

Considérations sur le sens et la structure des sculptures du Parthénon, dans *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie grecques offerts à Jules Labarbe*, supplément à *L'Antiquité classique*, 1987, pp. 429-442.

Les fouilles de M. Manolis Andronicos à Vergina et la découverte de la tombe de Philippe II de Macédoine, dans *Bulletin de la Classe des Lettres et des sciences morales et politiques (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXXIII, 1987, 1-2, pp. 40-57.

Éléments classiques dans l'illustration de la légende d'Achille au Bas-Empire, dans les *Πρακτικὰ τοῦ XII Διεθνοῦς Συνεδρίου κλασσικῆς Ἀρχαιολογίας*, Ἀθῆναι, 4-10 Σεπτεμβρίου 1983, t. II (1988), pp. 68-71.

II. Archéologie chrétienne et byzantine

Rapport sur le XVIe Congrès international d'études byzantines, dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXVII, 1981, pp. 487-492.

Les évêques des tympans Nord et Sud de Sainte-Sophie de Constantinople et la politique du Patriarcat après la crise iconoclaste, dans *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Akten* II/5 = *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 32/5, 1982, pp. 415-423.

Les basiliques constantiniennes de Rome, dans *Grec et latin en 1982. Études et documents* dédiés à la mémoire de Guy Cambier et édités par Ghislaine Vire, Bruxelles, U.L.B., 1982, pp. 169-176.

L'art paléochrétien en Occident avant Constantin, dans *Problèmes d'histoire du christianisme*, t. XII, 1983, pp. 5-23.

À propos de l'exposition d'icones crétoises au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, dans le *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXV, 1983, pp. 97-127.

Éléments iconographiques gréco-romains dans l'art copte : le «châle de Sabine» au Musée du Louvre, dans *Chronique d'Égypte*, t. LX, n°s 119-120, 1985, pp. 48-55.

Art lombard et art byzantin, dans le *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, Περίοδος Δ', t. XII, 1984 [1986], pp. 145-166.

Le «Saint Suaire» de Turin est bien un faux!, dans *Espaces de libertés*, Bulletin du Centre d'Action laïque, n° 166, novembre 1988, pp. 27-28.

Encore «l'Édit de Milan», dans *Studi in memoria di Giuseppe Bovini*, I, Ravenne, Edizioni del Girasole, [1989], pp. 195-201.

Chronique archéologique, dans *Byzantion*, t. LVI, 1986, pp. 477-498 ; t. LVII, 1987, fasc. 1, pp. 251-282 ; fasc. 2, pp. 488-533 ; t. LVIII, 1988, fasc. 1, pp. 256-293 ; fasc. 2, pp. 502-527 ; t. LIX, 1989, pp. 508-539 ; t. LX, 1990, pp. 493-531 ; t. LXI, 1991, pp. 530-559 ; t. LXII, 1992, pp. 474-544.

III. Notices biographiques

Jules Berchmans et *Hubert Philippart*, dans *Grec et latin en 1983 et 1984, Cinquante années de philologie classique*, Bruxelles, U.L.B., 1984, pp. 75-77 et 143-145.

Notice sur Henri Grégoire, membre de l'Académie, dans *Académie Royale de Belgique, Annuaire*, 1990, pp. 133-262.

In memoriam Paul Lemerle (22 avril 1903 - 17 juillet 1989), dans *Byzantion*, t. LX, 1990, pp. 532-537.

Éloge : Paul Lemerle (1903-1989), dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (de l')Académie Royale de Belgique*, 1990, pp. 81-84.

IV. Rapports des sessions de l'Union Académique Internationale

Rapport sur la 55e session de l'Union Académique Internationale (Budapest, 14-20 juin 1981), dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXVII, 1981, pp. 366-370.

Rapport sur la 56e session de l'Union Académique Internationale (Bruxelles, 13-19 juin 1982), ibidem, 5e série, t. LXVIII, 1982, pp. 516-522.

Rapport sur la 57e session de l'Union Académique Internationale (Copenhague, 12-18 juin 1983), ibidem, 5e série, t. LXIX, 1983, pp. 386-396.

Rapport sur la 58e session de l'Union Académique Internationale (Bruxelles, 17-23 juin 1984), ibidem, 5e série, t. LXX, 1984, pp. 288-296.

Rapport sur la 59e session de l'Union Académique Internationale (Palerme, 2-8 juin 1985), ibidem, 5e série, t. LXXI, 1985, pp. 415-422.

V. Divers

Introduction aux expositions Europalia-Grèce : Des idoles cycladiques aux icones crétoises, dans *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXVIII, 1982, pp. 359-371.

Exposé introductif du Groupe «Archéologie», dans Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, *Actes du Colloque Francqui 28-29 novembre 1980*, Bruxelles, Palais des Académies, 1983, pp. 177-228.

À propos des expositions d'Istanbul consacrées aux civilisation anatoliennes : apports de l'Asie Mineure à la culture européenne, dans le *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts (de l')Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LXVI, 1984, pp. 22-45.

L'apport des textes à la compréhension de l'art grec antique et médiéval, dans *Grec et latin en 1985 et 1986*, Bruxelles, U.L.B., pp. 85-101.

De quelques réflexions sur l'archéologie et l'histoire de l'art, dans *L'artichaut* (revue du CEPULB), 4e année, no 2, 6/12/1986, pp. 1-3.

Message au Colloque sur «La pluridisciplinarité dans l'étude de la religion grecque antique», dans *Kernos*, I, 1988, pp. 98-99.

SOME OBSERVATIONS ON GENRES OF BYZANTINE HISTORIOGRAPHY

As compared with all other parts of the Byzantine literary heritage, which (apart, perhaps, from epistolography) have not been sufficiently studied from the point of view of literary criticism, historiography, at least at first sight, constitutes a notable exception. Already from the end of the previous century the scholars have at their disposal a quite harmonious general theory, which to our days, albeit considerably supplemented, is a guide for any researcher touching this side of the Byzantines' literary work.

It was K. Krumbacher who first divided Byzantine historical writers into two large groups — historians and chroniclers (1) — by formulating the following principles of distinction :

1. Description of a limited, deliberately chosen period of Byzantine history (historians) vs. annalistic account of World history from Adam onwards (chroniclers).
2. Use by the historians of the archaic idiom and imitation of ancient historians in style and contents, as well as rhetorical and atticizing tendencies vs. low, spoken language, remote from rhetorical elaboration and learned reminiscences, but very close to the New Testament koine.
3. The chroniclers were mostly monks, very orthodox and above all interested in Church history.

After H.-G. Beck's article (2) the last criterium, at least as a classification ground, has been dropped, so that H. Hunger

(1) K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897², Kap. 95.

(2) H.-G. BECK, *Zur byzantinischen "Mönchchronik"*, in *Speculum Historiale*, 1978, pp. 188-197.

retains only two of them (3). Hunger has also attempted to give a detailed description of the group of texts he numbers among chronicles from the point of view of contents. Labelling this genre *Trivialliteratur*, he points out the following main elements :

1. Orthodoxy, of great interest for Church history.
2. Sensational reports on natural catastrophes and celestial phaenomena, *omina et curiosa.*
3. *Lesebuchgeschichten* about emperors and other prominent personalities (4).

Hunger regards as signs of the chroniclers' orientation towards wide circles of readers, among others, such features as the attention payed to the emperor's fiscal policies, antipathy towards eunuchs.

Notwithstanding, however, the clearness and logic of this theory, even to apply it as an instrument for classification proves to be a rather difficult task. Hunger himself, who apparently acknowledges only this auxiliary role for the abovementioned formal criteria, is well aware of that and gives a few examples of the difficulties arising, concluding that the scheme as a whole should not be taken very seriously. But when it comes to his characterisation of the chronicles' contents, the situation becomes even worse, for, while it is possible to say that his criteria accurately describe a phaenomenon of *Trivialliteratur* as it appears in Byzantium, there are no reasons to limit them to any definite group of texts, far less to a particular literary genre.

To get out of this deadlock, it must be clearly stated what we are dealing with — an unpretentious device helping to distribute data in manuals and textbooks, or to separate, though quite close, genres which did actually exist. If the latter option is chosen (which is the case with the present article), there should be certain minimal formal criteria, such that, if they are missing, a chronicle ceases to be a chonicle, and history — a history. To solve this problem it would be necessary to carry out a full-scale critical

(3) H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich, 1978, I, p. 253.
(4) *Ibid.*, pp. 258 f.

analysis of at least an overwhelming majority of the texts preserved, without undue reliance on previous judgments, some of which have been formed *a priori* and are far from the truth (5). Such work would undoubtedly claim considerable time and efforts. In this article I shall try to trace, through one particular instance, how the real differences within Byzantine historiography were reflected in the minds of its creators themselves, by drawing a comparison between prooemia of two works commonly regarded as exemplary monk's chronicles, whose authors very clearly express their views on their own literary activity.

The first of the two, the *Chronicon syntomon* of George the Monk, written in the mid-ninth century, enjoyed great popularity and served as a source for a large number of later compilers, including Constantine Porphyrogenitus and the author of *Souda*. About George we know practically nothing. The other "chronicle" we owe to a person occupying a prominent place in the history of Byzantium and its culture — John Zonaras. After an extraordinary career as a court official (protoasekretis and drungarius of the Watch) he became monk at a mature age and wrote his *Historiarum Epitome* as well as many other works, including commentaries on ecclesiastical law and liturgical poetry (still partly unpublished). He lived from the end of the eleventh to the mid-twelfth century.

The two works obviously have much in common. Both were held in high esteem by their readers and translated into Church Slavonic (George the Monk into Georgian also). Both are technically World histories and start with the Creation, and are labelled by authoritative scholars "monkish works" (6). As both George and John present in their prooimia their historiographical programs, our task is to compare them, regarding each one as

(5) For example, H. HUNGER suggests that the great extent of the chapters dedicated to Constantine I and Theodosius I in George's chronicle "is accounted for above all by a detailed report on Oecumenical Councils" (*op. cit.*, p. 350). As a matter of fact, of 44 pages on Constantine only 7 deal with the Nicaean Council, while of 31 on Theodosius only 2 — with the Constantinopolitan. *Georgii Monachi chronicon*, ed. C. DE BOOR, ed. correctiorem curavit P. WIRTH, Stuttgart, 1978, pp. 503-509 and 574-576.

(6) HUNGER, *op. cit.*, p. 261 ; BECK, *op. cit.*, p. 189 (George) ; KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 371 ; HUNGER, *op. cit.*, p. 418 (John).

a definite unity, where not only what is said is important, but also how it is formulated. It is not because other historical writers of Byzantium provide no valuable information in their prooimia, that Zonaras and the Monk are chosen, but because these two authors, unlike the rest, pay their main attention not to questions of a historian's trustworthiness or reliability, but to the principles according to which a piece of historical prose should be organised, i.e. to the *literary form*.

The general structure of George the Monk's prooimium is as follows :

1. Censure of previous historians (1, 1-11) ([7]).
2. Own guiding principles (1, 11 - 2, 24).
3. Contents of the chronicle (2, 24 - 4, 1) and its table of contents (4, 1-23).
4. Address to the reader in defence of the author's views and concerning possible failures (4, 23 - 5, 13).

We find these topics in Zonaras' prooimium too ([8]) : censure of other historians (2, 6 - 4, 6), exposition of his own literary aims (4, 6-16), their defence before the reader and self-justification for possible failures (5, 13 - 6, 16). Even the order is nearly the same, except that Zonaras has his *ἀνακεφαλαίωσις* not before but after the address to the reader (6, 7 - 11, 8). The similarity does not end here. There is much in common between the drawbacks with which Zonaras and George reproach their predecessors : for instance, both claim that the latter often wrote just for ostentation (*δι' ἐπίδειξιν* : Georgius, 1, 8-9 ; *πρὸς ἐπίδειξιν* : Zonaras, 2, 16). Almost equally often the two authors stress how useful their work should be for the public (*χρήσιμα, ὄνησις, ὀνήσιμα, κοινωφελές κτλ.*).

It may thus seem, that if George and John are so much alike (especially taking into account, that, as is noted above, both are monks and start their historical narrative from Adam), so they can be listed under the same genre, that of the monastic (or universal) chronicle. Exactly this was being done so far.

(7) Numbers in brackets are those of pages in DE BOOR's edition (cf. n. 5).

(8) *Ioannis Zonarae epitome historiarum*, ed. L. DINDORF, I, Lipsiae, 1968, pp. 1-11.

A more thorough examination, however, makes us see many of the enumerated coincidences in a totally different, sometimes opposite, way. Let us look more attentively at the contents of Zonaras' prooimium. Besides the four main elements already mentioned, it contains one more point, to my mind, of extreme importance. It is his justification of his decision to write a history. Zonaras develops this topic both directly and indirectly : he does so in terms of the "external compulsion" motif. Whether this "external compulsion" actually existed or not does not matter. I treat it exclusively as a literary device used by the author for a purpose which must be identified. The device allows arguments in favor of writing history to be divided between Zonaras himself and his "friends" in such a way that all statements about the imperfection of other historians, which makes a new work necessary, as well as deliberations on the usefulness of historiography, that is to say all the reasons appealing to the dignity of historiography as such and defending the activity of historians in itself, are put into the "friends'" mouth, whereas speaking in his own person Zonaras uses a very different argumentation :

> *But if the mind is busy with something, it in most cases naturally evades the shocks coming from numerous deliberations and wicked thoughts* (9) (5, 6-8).

Only from this point of view could Zonaras' undertaking be of use to his soul. For all this, Zonaras obviously regards historiography as something alien or even contrary to his monastic habit — otherwise what need would there be for such prolific excuses. Anyway, Zonaras assigns to his literary work a very modest place in his monastic life. For him it is a *πάρεργον*, like the baskets made by the monks of Sketis. This, at any rate, is the image he creates in his prooimium. It is no accident, therefore, that all praise of historiography as such he has to pronounce in his friends' person and not in his own.

Nothing similar can be found in the prooimium of George's chronicle. It never enters the author's mind to doubt that a historiographic activity (compiling a chronicle) is compatible with

(9) *εἰ δέ τισιν ὁ νοῦς ἐνησχόληται, διαφεύγειν πέφυκεν ὡς ἐπίπαν τὰς ἐκ τῶν πολλῶν λογισμῶν τρικυμίας καὶ τῶν πονηρῶν ἐνθυμήσεων.*

the monastic habit. This trait certainly can not be dismissed as "unconsciousness". George is not a simple monk, but an ideologist and defender of monasticism (his chronicle contains an extensive apology of monks and their way of life). George is writing his book precisely as a monk, this being his essential quality as an author, so that it even becomes his name (*ἁμαρτωλός*, "sinner", is also a common alternative term for "monk"). Hence the important role played in the prooimium, along with numerous expressions for "useful" and "necessary", by the term "truth" (*ἀλήθεια*, employed four times : 1, 10 ; 2, 6 ; 2, 9 ; 2, 23), which is evidently used not only in the sense of historical reliability, but in the ontological sense as well (*τὰ τῆς ἀληθείας δόγματα καὶ διηγήματα* : 1, 10). George clearly regards his chronicle as an ecclesiastical work, "profiting the soul", and therefore has no need to excuse himself.

This difference in the two authors' attitudes towards their own work is also reflected in those motifs to which both formally subscribe. For instance, in appealing to the reader, George uses a "humility formula" typical for many medieval works : if the chronicle proves to be useful, it is God who is to be praised, and if it be incoherent and excessive, as is natural for the work of such an illiterate author, may the latter be forgiven by the "ineffable Wisdom and its nurslings" (5, 6-11). Zonaras, on the contrary, explains his possible shortcomings by lack of books and other "objective reasons", in no way by his own ignorance or inability. He does not even mention God in this context, calling himself "father" of his work (5, 32) — an expression unimaginable for George. Appropriately John describes his literary activity like ancient authors, by the terms *συγγράψασθαι* and *συγγραφή*, whereas his counterpart uses expressions such as *ποσῶς μετὰ πόνου συλλέξαντες καὶ συνθέντες* (2, 5).

The peculiarities of the prooimium of Zonaras' *Historiarum epitome* will stand out even more clearly, when compared with the forword to another famous work of the same author, "The Explanation of the Apostolic, Patristic and Synodal canons". As it was also written by Zonaras as a monk, the comparison will be all the more significant :

> *The manifestation of Thy words will enlighten and instruct the infants (Ps. 118, 130), so the prophet God's ancestor David says*

to the Lord. One can reasonably take apostolic prescriptions for the word of God, for they were prescribed under the guidance of the Holy Spirit. If therefore someone makes an elucidation of the sacred canons, and opens and reveals their meaning, he could enlighten those who behave like infants because of their simplemindedness and unmoulded morals, and who by their nature cannot reach the depths of the sacred canons. That is why I must undertake this work, for it may be useful for many, and, as far as I can (or rather as God might bestow), make a separate and brief explanation of each prescription of the Apostles and the reverend Fathers. And no one should blame me for reckless hastiness, as I am not undertaking this work on my own initiative, but rather obeying an appeal, and seeing I have dedicated myself to the work in order not to be condemned for disobedience ([10]).

This introduction retains all the basic traits of Zonaras' stylistic manner, but it shows several important differences from the prooimium of the *Epitome*. First, the usefulness of the work is defended by the author himself in the first person, and what is even more significant, with a direct reference to the Scriptures. There is no contradiction here between literary activity and a monastic habit, and John begins his work because it is indeed worthy, not in order to distract himself from unnecessary thoughts. Second, there appears also an appropriate humility formula — *ὡς δύναμις, ... μᾶλλον μέντοι, ὡς ἂν δοίη θεός* (not a single mention of the Divine assistance can be found in the much more extensive prooimium to the *Epitome*). It is interesting to observe that the same motif of external compulsion completely

(10) *Ἡ δήλωσις τῶν λόγων σου φωτιεῖ καὶ συνετιεῖ νηπίους, πρὸς τὸν Θεόν φησιν ὁ προφήτης καὶ θεοπάτωρ Δαβίδ. λόγον δὲ τοῦ Θεοῦ εἰκότως ἄν τις καὶ τὰ τῶν ἀποστόλων λογίσαιτο διατάγματα, ἐπεὶ τῷ θείῳ πνεύματι ἐνηχούμενοι ταυτὶ διετάξαντο. εἴ τις οὖν ποιήσαιτο τὴν τῶν ἱερῶν κανόνων σαφήνειαν καὶ τὸν τούτων νοῦν ἀναπτύξας δηλώσειε, φωτιεῖ τοὺς δι' ἁπλότητα καὶ ἁπλαστίαν ἠθῶν νηπιάζοντας καὶ μὴ πεφυκότος τοῦ βάθους ἐξικνεῖσθαι κανόνων τῶν ἱερῶν. διὰ ταῦτά μοι ἐγχειριστέον τῷ ἔργῳ, ὡς εἰς ὠφέλειαν ἴσως ἐσομένῳ πολλοῖς, καὶ ὡς δύναμις ἑκάστῃ διατάγῃ τῶν ἱερῶν ἀποστόλων καὶ σεπτῶν πατέρων, μᾶλλον μέντοι, ὡς ἂν δοίη Θεός, ἰδιάζουσαν ποιητέον καὶ συντετμημένην ἐξήγησιν. Μή τις δέ μοι καταγνοίη προπέτειαν : οὐ γὰρ ἀφ' ἑαυτοῦ τῷ πονήματι ἐγχειρῶ, ἀλλὰ παρακληθεὶς ὑπέκυψα, καὶ τῷ πόνῳ δέδωκε ἐμαυτόν, ἵνα μὴ δι' ἀνηκοίαν κατακριθῶ* (MIGNE, *PG*, 137, pp. 27-28).

changes its function and serves the purposes of the humility, for Zonaras, in order to avoid accusations of reckless hastiness (*προπέτεια*), has to proclaim that he is motivated not by excessive self-confidence, but by a superior's order ([11]) (*παρακληθεὶς ὑπ-έκυψα ... ἵνα μὴ δι' ἀνηκοίαν κατακριθῶ*).

Thus the situation is just the opposite to that presented in the prooimium of Zonaras' history. There John had doubts of the worth and usefulness of the work undertaken, but is quite sure of his ability to fulfil his task properly. Here, on the contrary, there is no trace of doubt concerning the work itself, but the author is not so self-assured and makes his achievement depend on God's assistance.

What then is the main conclusions to be drawn from all these comparisons? The most important is that Zonaras saw his historical writing as an entirely secular work, totally unrelated to his state as a monk. George, on the other hand, consciously sets forth at the beginning of his chronicle, aims characteristic of spiritual, dogmatic and edifying literature. Let us now examine the implications of this differences between the two authors' orientations.

Here are the main drawbacks, with which Zonaras reproaches his fellow historians :

1. Too detailed descriptions of warfare, troops, etc., and topography.
2. Speeches inserted into narrative (whether the author's or his personnage).
3. Excessive brevity, so that many important deeds of some historic figures are omitted and their habits and conduct not described.
4. Imperfect style of the works with previous shortcoming.

(11) That Zonaras, in the prooimium to the *Epitome* says nothing about fears of being condemned for disobedience shows that the friends who compelled him to write history were laymen (or, at least, that this is the impression he is willing to create), whereas to compile the "explanation" he was urged by his ecclesiastical superiors, whether an abbot or patriarch. The assumption of Du Cange and K. Ziegler (K. ZIEGLER, *Zonaras*, in *RE*, II, 10A (1972), col. 718-732, 732) that the "Explanation" was written under the emperor's auspices, seems improbable, because the "condemnation" undoubtedly refers to a Divine punishment, which for a monk could be the consequence of disobedience towards his spiritual head.

On the first two points Zonaras is apparently criticizing historians who follow ancient patterns. He is in fact disapproving of the structure inherited from antiquity, where *narratio* had equal rights with *descriptio* and *oratio*. It seems perhaps unfounded to single out Anna Comnena and Nicephorus Bryennius as the main object of Zonaras' criticism. On the same grounds one can speak of Thucydides or Procopius.

The other two reproches are aimed at the chroniclers ([12]). No. 4, so far as low style, barbarisms and soloecisms go, is quite clear. But what does Zonaras mean when he speaks of an excessive brevity?

> ... *because they have omitted even the most significant deeds of the men whose history they relate, some well worthy of praise, devoting the briefest of notices to them, such as show neither their morals nor their nature nor their behaviour, nor how each one of the emperors came to power, nor who he was before that, nor his extraction* ([13]) (3, 26 - 4, 1).

To understand what this is all about, it is sufficient to quote any account from George the Monk (or Leo the Grammarian, or the *Easter Chronicle*, etc.) :

> *After Decius, Aemilianus reigned 1 year and was killed in the palace* (367, 7-8).
> *After Gallianus Claudius reigned 2 years* (467, 15).

Zonaras, in full accord with his own practice, considers such a manner of reporting events insufficient (cf. his own account of the same two emperors : XII, 21-22 and XII, 26).

George the Monk even here might be the object of criticism, though in this particular case he can share it with many other

(12) It has only been noticed recently that Zonaras is critical not only of the learned historians but of the chroniclers as well : R. Maisano, *Il problema della forma letteraria nei proemi storiographici bizantini*, in *BZ*, 78 (1985), pp. 328-343, p. 338.

(13) ... *ἅτε καὶ αὐτὰς τὰς καιριωτέρας τῶν πράξεων τῶν ἱστορουμένων παραλελοιπότας ἀνδρῶν, ἐνίας μέντοι καὶ ἐξυμνεῖσθαι δικαίας, βράχιστα δέ τινα περὶ ἐκείνων εἰπόντας, καὶ ταῦτα μήτε τὸ ἦθος ἐκείνων ἢ τὴν φύσιν παραδηλοῦντα καὶ τὴν προαίρεσιν, μήθ' ὅπως τῶν βασιλευσάντων ἕκαστος τῆς βασιλείας ἐκράτησε, μήθ' ὅστις ἦν πρὸ ταύτης, μήθ' ἐκ τίνων ἐγένετο.*

chroniclers. But there is another passage in Zonaras, which seems to be aimed directly at George :

> *Some of them have been driven by their ambition into composing dialogues, so that when they write about some heretics and those mistaken about the right doctrine, they address them as if they were present and expose their perverted beliefs and quote evidence from the Sacred Scriptures. Or they contradict the Jews and show their voluntary wickedness, if they do not accept our Sacrament. They use prophetic sayings, they oppose the heathen, showing up their nonsense and mocking their myths, and produce their writings as evidence of their evil convictions, and sometimes they utter dicta and moralize* ([14]) (2, 20 - 3, 1).

No chronicle fits these accusations so perfectly as that of George the Monk. It is indeed full of polemical digressions, verbose diatribes and invectives against heretics of all kinds, Jews and heathen with an extensive use not only of Scriptural or patristic quotations, but also of "external" ones (mostly borrowed from Theodoretus). As for edifying and moralizing, George can hardly be challenged by any of his fellow chroniclers ([15]).

Putting together the facts established — similarity of both prooimia in structure and topics and direct censure of George's chronicle by Zonaras (it must be taken into consideration, that this is the only case of more or less specific criticism in Zonaras' prooimium) — leads to the impression that Zonaras' prooimium as a whole is conceived as a deliberate confrontation with George (this naturally does not exclude attacks on other authors). Parallel passages are also to be found :

(14) ... *Ἐνίοις δὲ καὶ εἰς διαλόγους τὸ φιλότιμον ἐτελεύτησεν, ὥσθ' ὁπηνίκα περί τινων ἑτεροδοξούντων καὶ σφαλλομένων περὶ τὰ ὀρθὰ συγγράφονται δόγματα, διαλέξεις ποιεῖσθαι πρὸς ἐκείνους ὡς πρὸς παρόντας, καὶ διελέγχειν αὐτῶν τὸ κακόδοξον, κἀκ τῆς ἱερᾶς γραφῆς τοὺς ἐλέγχους παράγειν, ἢ καὶ Ἰουδαίοις ἀντιλέγειν, καὶ ἐθελοκακοῦντας δεικνύειν αὐτούς, εἰ μὴ τὸ καθ' ἡμᾶς μυστήριον δέχοιντο, καὶ χρήσεσι κεχρῆσθαι προφητικαῖς, καὶ πρὸς Ἕλληνας αὖθις ἀντικαθίστασθαι, καὶ τὸν ἄθλον ἐκείνων εἰς μέσον παράγειν, καὶ καταμωκᾶσθαι τῶν μυθευομένων αὐτοῖς, καὶ τὰς αὐτῶν προφέρειν τῆς κακοδοξίας εἰς ἔλεγχον, ἔστι δ' οὗ γνωμολογεῖν τε καὶ ἠθικεύεσθαι.*

(15) Cf. Д. Е. Афиногенов, *Композиция хроники Георгия Амартола*, in *VV*, 52 (1991), c. 102-112, c. 102.

Zonaras	George
... *καταμωκᾶσθαι τῶν μυθευομένων αὐτοῖς* (2, 31)	... *Εὔροις ... ἐνταῦθα τὰς τῶν φιλοσόφων Ἑλλήνων ... μυθοπλαστίας* (2, 24 - 3, 4)
... *ῥητορικώτερον ἢ παρεκβατικώτερον κεχρημένοις τῷ λόγῳ* (2, 19)	*οὐχ ὅταν ὁ λόγος ῥεῖ καὶ ἔξω τῶν ὅρων φέρεται θαυμαστός ἐστιν* (2, 10)
... *καὶ ἰδιωτικαῖς ἐκφέρεσθαι λέξεσιν ἢ καὶ βαρβάροις ἐνίοτε συντεθεῖσθαι τε σολοικότερον*	*οἱ πνευματικοὶ ... ἐπιζητοῦσιν ... τὰς ἀληθείᾳ λαμπρυνομένας ῥήσεις, εἰ καὶ διὰ βαρβαριζούσης καὶ σολοικιζούσης ἐνίοτε ἐκφωνοῦνται γλώττης* (2, 16-24)

There is nothing especially surprising about that, because Zonaras was familiar with George's chronicle ([16]), which surpassed most of the others in popularity and circulation, and since he proposed to compile a manual of universal history that would be concise and easy to remember (cf. 4, 10 f.), John Zonaras probably considered it necessary to define his stand towards extant work of the same kind (*εὐσύνοπτον* and *εὐμνημόνευτον* are mentioned by George among his main aims : 4, 2-3). And since Zonaras had to find plausible justification for his undertaking, it seems quite natural that he should try to discredit precisely that predecessor who, on the one hand, aspired to achieve the same goal, and, on the other, was particularly well known to Zonaras' potential readers. If this assumption be accepted, the object of many of John's criticisms can be identified easily (cf. the last sample from the table).

However that may be, it is evident that Zonaras is opposed to the incorporation into an historical work of digressions of purely ideological nature, not because he dislikes their contents (to think this of a famous exegete and canonist would be mere nonsense), but because it runs counter to the rules of the genre. It is certainly related to John's attitude towards his own work as definitely secular.

(16) F. Hirsch, *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876, p. 385.

Now it is time to see whether the "shortcomings" censured by Zonaras are indeed consequences of George's *φιλοτιμία* or, perhaps, "stupidity" ([17]), or whether we are dealing with works built up on principles belonging to a different genre.

In his prooimium George the Monk is clearly distinguishing between two aspects of his task as compiler of a chronicle, namely the selection of material and its presentation. All the terms in which he speaks of possible advantages or disadvantages of his work can be divided accordingly ([18]). Moreover, George actually has two tables of contents, one of them for the contents proper, i.e. for the subject of the chronicle, and the other for their chronological distribution, that is to say, for the compositional structure. Indeed, George promises that the reader will find in his chronicle "invention and refutation of idols, garrulity and fabulous narratives of Hellenic philosophers", etc., etc., and, incidentally, *ἄλλα πλεῖστα καὶ διάφορα σωτηρίαν ψυχῶν εὐγνωμόνων καὶ ὀρθοδόξων ὠδίνοντα καὶ διδάσκοντα καὶ φωτίζοντα* (2, 24 - 3, 12). So we can once again confirm that George regards his chronicle above all as reading that will benefit the soul. It is for inserting things like this that George is so severely blamed by Zonaras. If, however, George wanted to create a truly ecclesiastical, theological-polemical and edifying work, why did he chose a secular genre, generally speaking, such as a universal chronicle?

The answer can be found in the second *argumentum*, which immediately follows the first one :

> *Τῆς δὲ χρονικῆς πραγματείας τὴν ὑπόθεσιν ὡς ἐν τάξει τμημάτων διὰ τὸ εὐσύνοπτον καὶ εὐμνημόνευτον πεποιήκαμεν. ἀπὸ μὲν γὰρ τοῦ Ἀδὰμ ἀρξάμενοι...* (4, 1-3).

George further enumerates rulers and dynasties to be mentioned by him, so that on this verb *ἀπεμνημονεύσαμεν* all enumerated chronological milestones grammatically depend, and are in the accusative (*τοὺς κριτὰς, βασιλεῖς, ἡγεμόνας*). The terms *εὐσύνοπτον* and *εὐμνημόνευτον*, being characteristic of composition, show that it is the compositional structure being unfolded here. This circumstance alone might be of no particular importance, but in this

(17) *Stupiditas*, s. C. DE BOOR in *Georgii Monachi...*, p. LXXVII.
(18) V. АФИНОГЕНОВ, *op. cit.*, c. 105.

case the chronicle's contents have already been described separately! One may conclude that historical narrative for George is a form of composition, in which he can put any contents, even totally unrelated to history (i.e. theological polemics, philological subtleties, etc.). That does not mean that history itself plays no role as a subject of narrative, but this role is not dominant, since George does not feel himself obliged to give any preference to the historic events proper.

Composition, however, is extremely important for him. It is a kind of cement, allowing him to unite into a more or less coherent system an immense quantity of heterogenous fragments, including, besides the historical and theological, others of geographical, hagiographic, ethnographic nature, to name only the most obvious. And it is precisely in composition that the chronicler displays his creative activity ([19]).

Such combination of diverse contents, often quite alien from history proper, with a literary form of a chronicle seemed illegitimate not only to Zonaras, but also to the majority of modern scholars. Yet the popularity of *Chronicon syntomon* is well attested, and the way chosen by George turned out to be quite successful. But why was it just this genre that he chose as organizing principle for all the material he wanted to offer his readers? For a chronicle composition is the main, if not the sole element, which integrates the narrative. This was probably decisive.

Underlying this kind of composition is a conception of time as a certain line scale with different points, marking more or less important chronological milestones (e.g. the Deluge, Babylonian captivity or the reign of Constantine the Great). This conception is a part of the Christian medieval mentality in general, but in this case it expresses itself in a definite literary form, that of a World history, or universal chronicle. A chronicler's task is to distribute along this line the bulk of information he can and wants to communicate. To avoid disrupting the unity of

(19) *Ibid.* It should be noted here that, since we are dealing with formal problems, "creative activity" is meant also from the point of view of literary form. But as the chronicles are mostly compilations it is just these formal problems that are often crucial.

composition, those chronological points he does not want to dwell on are merely indicated — it is enough to name the ruler and/or designate the year (that is why George says in his second *argumentum* "we have mentioned" this or that ruler — to keep the composition united no more than the mention is necessary, anything further is optional). The resulting structure is essentially discrete, and George with a notably accuracy defines it as *τάξις τμημάτων*. A composition unit can be represented by a year or a reign of an individual emperor, king, judge of Israel, etc., or even by a whole dynasty. An additional connecting element is supplied by chronological calculations, in particular summaries of years already described (20).

This structure is so stable that the contents become practically irrelevant — one may put into it everything possible (as George does) or hardly anything (in this case there appears a *Klein-chronik*). The discreteness, present from the very beginning, makes all logical transitions between the parts of the narrative superfluous, as well as any stylistic unity. George's example, incidentally, is quite eloquent. The point is that hitherto dominant opinion about the monk's alleged indifference to style (based on too much confidence in, or rather a misinterpretation of, such declarations as *κρεῖττον μετ' ἀληθείας ψελλίζειν ἢ μετὰ ψεύδους πλατωνίζειν*, and the like) is totally wrong. All statements of this kind prove only that the problems of style are of considerable importance for George. Why he wants to present himself just

(20) Here are some themes formulated by a group of French scholars after a thorough analysis of the prologue of the *Easter Chronicle*: "La primauté de la chronologie sur l'événement se manifeste dans les chroniques de plusieurs façons. Lorsqu'un événement est mentionné ou relaté, il est toujours rapporté à une date, même s'il arrive que celle-ci soit exprimée sans précision, alors qu'en l'absence d'événement notable la chronique note la succession des années, enregistrant dans ce cas le pur et simple écoulement du temps. ... Dans les chroniques c'est la chronologie qui confère, le plus souvent, une signification à un événement" (J. BEAUCAMP, R. BONDOUX, J. LEFORT, M.-Fr. ROUAN, I. SORLIN, *Temps et histoire, I. Le prologue de la Chronique Pascale*, dans *TM*, 7 (1979), pp. 223-301, pp. 224-226). However, speaking of their conclusions in general, there is a certain confusion between chronology itself and the chronological (linear composition, and because of that the role played by the purely arithmetical aspect (in which not every chronicler is interested) is overestimated.

like this is another question, but the analysis of those parts of the chronicle which actually belong to him (i.e. are not a compilation) show that they are written in a very elaborate style with rich and sometimes even excessive ornamentation (v. appendix). Despite this, George makes no attempt to unify in any way the style of fragments borrowed from different sources — so that modern scholars have had the impression that he is writing "in a simple way" ([21]) (in fact, it is not George, but Malalas, Theophanes or somebody else). It is natural therefore to assume that the rules of genre he has chosen do not require such unification.

But if George behaves according to certain rules, why is he so severely blamed by Zonaras (if my hypothesis is accepted)? Obviously because the latter's conception of a historical work is radically different. It is interesting in this context to look at the summary he gives of his book in the prooimion :

> *So the epitome contains the Octateuchus and what is accounted in it ... and what the Hebrew Josephus in the Antiquities has added to the older authors ... and what is related to the Jewish captivity, the first one which occurred to the ten tribes, when Salmanasar the Assyrian captured Samaria by siege and took the people prisoner, and lead them and settled them beyond the Euphrates, and in Samaria resettled certain tribes which were called Chutaeans, and then [the second time], what Nabuchodonosor did to Jerusalem, and how the city became deserted and the Temple was burnt down, and all the people were taken prisoners, and how after seventy years ... the people were allowed to return to Jerusalem by Cyrus, who overthrew the Assyrian kingdom...* ([22]) (6, 10-31).

(21) Cf. HUNGER, *op. cit.*, p. 350.

(22) *Περιέχεται γοῦν τῇ ἐπιτομῇ ἡ ὀκτάτευχος καὶ ὅσα ἐν ἐκείνῃ ἱστόρηται, ... καὶ ὅσα ὁ Ἑβραῖος Ἰώσηπος ἀρχαιολογῶν ἢ τῶν παλαιοτέρων εἶπεν ἐπέκεινα ... τά τε τῶν αἰχμαλοσιῶν τῶν Ἑβραίων, προτέρας μὲν τῶν δέκα φυλῶν, ἣ παρὰ τοῦ Ἀσσυρίου Σαλμανασὰρ γέγονε τὴν Σαμάρειαν ἑλόντος πολιορκίᾳ καὶ τὸ ἔθνος αἰχμαλωτίσαντος καὶ πέραν Εὐφράτου ἀπαγαγόντος καὶ κατοικίσαντος, εἰς δὲ Σαμάρειαν μετοικίσαντος ἔθνη τινὰ ἃ Χουθαῖοι ἐπωνομάζοντο, εἶτα καὶ τῆς παρὰ τοῦ Ναβουχοδονόσορ ἐπηνενεγμένης τῇ Ἱερουσαλήμ, καὶ ὡς ἔρημος ἡ πόλις ἐγένετο καὶ ὁ ναός ἐνεπέπρηστο, καὶ τὸ ἔθνος ἅπαν ἐξηνδραπόδιστο, καὶ ὡς μετὰ ἐνιαυτοὺς ἑβδομήκοντα... ἐκκεχώρηται τῷ λαῷ ὑπὸ Κύρου τοῦ τὴν Ἀσσυρίων βασιλείαν καθῃρηκότος ἐπανελθεῖν εἰς Ἱερουσαλήμ...*

Even from this short extract it is evident that history for Zonaras is a sequence of events and persons. Various topics of the subsequent narrative are introduced in this *argumentum* by conjunctions as ὡς or ὅπως (more than 30 times) and τίς in different cases, leading to the conclusion that Zonaras is interested in them as such and not as chronological milestones. I have already mentioned his insistance on giving a full account of each emperor's life and conduct. To mark a chronological milestone it would be enough to say : "and concerning Nabuchodonosor and the capture of Jerusalem" (cf. George : "we have mentioned ... the kings of Judaea from Saul to Zedekiuk and the capture of Jerusalem", 4, 7-11). But Zonaras underlines that it are the details of events which are interesting to him : "*how* the city became deserted". Besides, many of the events related by Zonaras cannot serve as chronological milestones, e.g. the stories of Tobith or Esther. In comparison with George it becomes especially evident that the topics mentioned by John in the prooimium actually do not correspond to any compositional divisions in the main text (from ... to...). Everything included in Zonaras' *ἀνακεφαλαίωσις* refers to the contents of his book (hence the term *περιέχεται*), just as in George's first *argumentum*, which, unlike the second one, has the same conjunctions as Zonaras' (once πῶς and twice *ὅθεν*). When, on the other hand, Zonaras is using the verb "mention", he is not mentioning a certain event or person, but relating "a story" (*πολλῶν ἐν τῷ μέσῳ καὶ ἀποκρύφων μεμνημένος ἱστοριῶν* : 11, 7).

Zonaras knows no "empty time", which is only marked but not filled with amounts of events. Partly for this reason, when he has no sources for a detailed account on a given period of Roman history, he prefers to omit it, rather than to reduce it to a bare chronological scheme (which was undoubtedly available), and he criticizes others who do it.

So Zonaras dispensed with the "chronographic" composition, which, as has been shown, served the chroniclers as the only integrating principle, if a very powerful one. Now it is necessary to find out what he put in its place, taking into consideration that John, beginning with the Creation, inevitably had to deal with a large amount of sometimes very different sources.

In the prooimium of the *Epitome* two principles are clearly formulated, with the help of which the author hopes to synthetize into a single work all his various sources, as well as his own additions and interpolations. First comes the principle of subject-thematical unity, for alleged deviations from which he blames both learned historians and chroniclers, George in the first place. This criticism is extremely important, for it is based exclusively on formal criteria, which in this case prevail for Zonaras over those related to the contents. He rejects all digressions from the main narrative, be they of purely technical or ideological nature, though he could hardly disapprove of, say, polemics with the Arians from the point of view of contents. They are, to his mind, simply inappropriate in a historical work. As his aim was to produce a short compendium of universal history, Zonaras had to stress unity of subject, thus giving *narratio* an upper hand over *descriptio* and *oratio* (that, incidentally, does not mean that either of these are totally absent from his book).

The second principle underlying Zonaras' historical synthesis is stylistic homogeneity. In the prooimion it is asserted *e contrario* in the following passage :

> *And if the style of my work is varied and not always similar to itself, no one should wonder and blame it or its father — me. For borrowing stories from many books, I, for the most part, used their style and expressions, and when I myself add or insert something in passing, I may remould my manner of writing according to their style, in order that the text does not look out of harmony with itself* (23) (5, 29 - 6, 6).

It would take a lot of work to verify to what extent these statements correspond to reality, but one's first impression is that John's style is rather homogenous. K. Ziegler, at least, who studied Zonaras' dealing with his sources, came to the following conclusion :

(23) *Εἰ δ' ὁ χαρακτὴρ τοῦ λόγου ποικίλλεται καὶ μὴ δι' ὅλου ὁμοιός ἐστιν ἑαυτῷ, θαυμαζέτω μηδεὶς μηδὲ τὸν λόγον αἰτιᾶτο ἢ τὸν τούτου πατέρα ἐμέ. ἐκ πολλῶν γὰρ βιβλίων τὰς ἱστορίας ἐρανισάμενος, ἔν γε πολλοῖς ταῖς τῶν συγγραφέων ἐκείνων χρησαίμην ἂν συνθήκαις καὶ φράσεσιν, ἐν ὅσοις δ' ἂν καὶ αὐτὸς παρῳδήσω ἢ παραφράσω, πρὸς τὴν ἐκείνων χαρακτῆρα τὴν ἰδέων τοῦ λόγου μοι μεθαρμόσομαι, ἵνα μὴ ἀσύμφωνος αὐτὴ ἑαυτῇ δοκῇ ἡ γραφή.*

> *Während die Chronisten ihre Quellen häufig fast wörtlich wiedergeben, zeigt Z[onaras] eine gewisse Sebstständigkeit : er drückt meistens den Inhalt seiner Vorlage kürzer und wenigstens zum Teil in anderen Worten aus* (24).

But even analysing this fragment separately, we may conclude that Zonaras rates unity of style very high and regards the lack of it as a drawback (and expects the same attitude from readers). Moreover, it is in the unity of style that John displays his creative activity, just as George does in the field of composition.

It is quite evident that all the literary principles developed in Zonaras' prooimium, namely the conception of historical time as a sequence of events, the requirements of unity in style and subject, the use of learned language, are nothing else than the peculiarities of ancient historical prose. This fact makes Zonaras' prolific excuses understandable — history for him is not only a secular genre, but a part of non-Christian culture, which indeed does not fit a monk very well. Though John seems aware that chronicles exist as a certain group of historical writings (because, in criticising them he points precisely at their distinctive features), he regards their deviations from the classical standard as a mere result of ignorance, and does not therefore recognize their right to constitute an independent genre with its own rules.

It emerges, I think, unambiguously from what has been said that, even according to the accepted classification, Zonaras should have been treated as a historian. What has prevented this? There seem to be three reasons for calling Zonaras a chronicler — first, that he was a monk, then that he criticises learned historians and, finally, that his work begins with the Creation. Concerning the first argument enough has been said, the second is invalidated by the fact that chroniclers are by no means less criticised. Let us look at the third.

As for the third reason, we have seen that Zonaras does not regard composition as a field for displaying his creative activity, but is content, as a rule, to choose for each period one main source and to follow it closely. In the whole first half of his work, dedicated to Jewish history, this important role is entrusted to

(24) ZIEGLER, *op. cit.*, c. 730.

Josephus' *Jewish Antiquities* (25). This work, written according to the ancient canons, begins with Creation. Unfortunately it is impossible to prove my opinion in a short article (as it involves a lengthy examination of the main text of the *Epitome*), but I am convinced that Zonaras' work is not properly speaking a World history, despite its starting point.

However, if Zonaras is a typical historian, that does not mean automatically that his counterpart George is a typical chronicler. Applying H. Hunger's criteria to *Chronicon Syntomon*, we will be able to find many discrepancies. I think, nevertheless, that George is indeed a chronicler in the full sense of the word, quite conscious of the peculiarities of his genre. Even his own deviations, such as setting of purely religious goals before a work that is, after all, secular, or dilution of the historical subject proper in a flood of encyclopaedic topics — these deviations rather go beyond the limits of historical literature in general, but still are a development of potentialities proper to the chronicle as a genre. It is a matter for discussion, whether in George's work the literary form is adequate to the contents, but the Byzantine reader seems to have approved of the resulting synthesis. It is necessary in this context to mention another important function which the monk's chronicle was to fulfil for its readers over at least two centuries: that of a *Historia ecclesiastica*. This was, besides the World history, one of the two historiographical genres that emerged with Christianity to challenge the ancient canons of history-writing. From the point of view of literary form, the father of ecclesiastical history, Eusebius of Caesarea, also broke with the ancient rule of stylistic unity by inserting in his narrative large extracts from the documents he used, in their original form. Now, ecclesiastical history ceased to exist as a productive genre after the anonymous *Epitome* of Theodorus Lector (seventh-eighth century), and was replaced by nothing else than the monastic, or universal, chronicle.

*
* *

(25) *Ibid.*, c. 724.

To complete the comparison of the prooimia of Zonaras and the Monk, it is necessary to examine whether the results established can be expanded to a wider range of texts, i.e. to Byzantine historiography as a whole. My opinion is that our conclusions should have a certain general value, since both authors have very clearly expressed their self-consciousness as authors on the one hand, and in the prefaces to their works set forth their aims, requiring a wide-scale synthesis, achieved mainly through the formal aspect — as is correctly noted by R. Maisano (26). But this scholar has unfortunately overlooked the circumstance that John and George had chosen not only different, but essentially opposite ways to realize the said synthesis, in accordance with their contrary goals, and demands and expectations of the supposed readers. It should be added that for George it is the contents that determine the formal choice, whereas for Zonaras the chosen genre puts strict limitations on the contents ; this makes his testimony especially valuable for ascertaining the Byzantines' own views on the formal criteria of historical literature. For all this, it is surprising that George, obviously not versed in the rhetoric inherited from classical antiquity, with its clear formal distinctions, nevertheless managed to describe rather neatly the principles he was guided by.

All the differences recognised do certainly not eliminate the problem of traits common to the two authors and to the two genres, but, on the contrary, make it even more vital. For instance, should we regard the very idea of such a wide historical synthesis as a peculiarity of the medieval mind, or can it be traced to classical prototypes (Cassius Dio, etc.)? The answer cannot be sought in the framework of this article, but it is clear that the combination of Jewish and Roman history in the *Epitome* reflects a Byzantine conception of the two factors which are active in history, namely "sacred" and "imperial", which sometimes unite and sometimes separate, in order finally to coincide in an eternal accord in the most perfect state — the Christian Roman empire.

(26) MAISANO, *op. cit.*, pp. 341-342.

It is this conception that entirely dominates the properly historical side of George's chronicle ([27]).

Moscow Dmitry E. AFINOGENOV.

The author is grateful to Prof. Patricia Karlin-Hayter for several valuable suggestions and emendating the style, and to the *Museum Graeco-Latinum* publishing house for assistance in preparing the manuscript.

(27) V. АФИНОГЕНОВ, *op. cit.*, c. 112.

TEXTKRITISCHES ZU *KALLIMACHOS UND CHRYSORRHOE*

Kallimachos und Chrysorrhoe gehört zu den bekanntesten und am meist behandelten volkssprachlichen Romanen der Palaiologenzeit (1). Bis jetzt sind drei Editionen erschienen (2). Keine von ihnen jedoch ist befriedigend (3), obwohl der Roman in nur einer Handschrift überliefert ist, dem *Cod. Lugdunensis Scaligeranus* 55 (frühes 16. Jh.), ff. 1^{r}-57^{v} (= S) (4). Es folgen hier enige weitere Korrekturvorschläge. Die Handschrift wird in diploma-

(1) H.-G. BECK, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur* (Handbuch der Altertumswissenschaft, XII.2.3), München, 1971, S. 117-120 mit der älteren Bibliographie ; ferner Inez DILLER, *Märchenmotive in Kallimachos und Chrysorrhoe*, in *Folia Neohellenica*, 2 (1977), S. 25-40 ; A. D. ALEKSIDZE, *Kallimach i Chrisorroja : Problema zanra*, in *JÖB*, 32.3 (1982), S. 93-99 ; G. EMRICH, *Erzählformen in Kallimachos und Chrysorrhoe*, in *JÖB*, 32.3 (1982), S. 289-299 ; Ph. APOSTOLOPOULOS, *La langue du roman «Callimaque et Chrysorrhoé»*, Athen, 1984 ; R. BEATON, *The Medieval Greek Romance* (Cambridge Studies in Medieval Literature, 6), Cambridge, 1989, S. 101-102 und 115-117 ; P. A. AGAPITOS, *The Erotic Bath in the Byzantine Vernacular Romance Kallimachos and Chrysorrhoe*, in *Classica et Medievalia*, 41 (1990), im Druck.

(2) S. LAMBROS, *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris, 1880, S. 1-109 ; E. KRIARAS, *Βυζαντινὰ ἱπποτικὰ μυθιστορήματα* (Βασικὴ Βιβλιοθήκη, 2), Athen, 1955, S. 29-83 ; M. PICHARD, *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoé*, Paris, 1956.

(3) Siehe die detaillierte Kritik der drei Editionen bei M. K. CHATZEGIAKUMES, *Τὰ μεσαιωνικὰ δημώδη κείμενα. Συμβολὴ στὴ μελέτη καὶ στὴν ἔκδοσή τους. Α΄: Λίβιστρος, Καλλίμαχος, Βέλθανδρος*, Athen, 1977, S. 170-178 und die Besprechungen der Pichard-Ausgabe von H. SCHREINER, *BZ*, 51 (1958), S. 124-127 und E. KRIARAS, *Ἑλληνικά*, 16 (1958-1959), S. 258-264.

(4) Verbesserungen zum Text des Romans wurden von E. TH. TSOLAKES, *Κριτικὲς παρατηρήσεις στὸ κείμενο τοῦ μυθιστορήματος Καλλίμαχος καὶ Χρυσορρόη*, in *Ἑλληνικὰ*, 25 (1972), S. 414-419 und CHATZEGIAKUMES, S. 178-208 vorgeschlagen.

tischer Transkription wiedergegeben ; in S mit roter Tinte geschriebene Teile werden unterstrichen gedruckt (5).

I. *κ(αὶ) κορεσθείς ἀναπεσών, ὁ δράκος ἐκημήθην :-*
Τόν ὕπνον τόν τοῦ δράκοντος, καὶ φόνον τούτου μάθε :- 545
Τόν ὕπνον βαθύν θανάσϊμον ὡς ἐκ τοῦ λόγου μάθης
ἡ κόρη γοῦν τόν δράκοντα, κοιμόμενον ἰδούσα, ...

So S f. 12v. Lambros übernimmt 546 zusammen mit 545 als Rubrik in seinen Text. Dabei athetiert er das *τόν* in 546 als eine offensichtliche Dittographie (so auch Kriaras und Pichard). Es gibt aber keinen Grund, hier der Handschrift nicht zu folgen. 545 bleibt als Rubrik. 546 muß als Erklärung des Verfassers verstanden werden, mit *ὕπνον* als Objekt von *ἐκοιμήθην* (544) und nicht als Apposition zu *ὕπνον* (545). Es ist gar nicht ungewöhnlich, daß die Rubrik einen Satz in der Mitte unterbricht (258-261, 470-473, 828-830, 1435-1438, 1831-1934 u.a.m.). Somit kann die Stelle folgendermaßen ediert werden (Rubriken werden in spitzen Klammern gedruckt) :

καὶ κορεσθείς, ἀναπεσὼν ὁ δράκος ἐκοιμήθην
⟨Τὸν ὕπνον τὸν τοῦ δράκοντος καὶ φόνον τούτου μάθε.⟩ 545
ὕπνον βαθὺν θανάσιμον, ὡς ἐκ τοῦ λόγου μάθῃς.
᾽Η κόρη γοῦν τὸν δράκοντα κοιμώμενον ἰδοῦσα ...

II. *Λύσις λοιπὸν τῆς συμφορᾶς, λύσις λοιπὸν τοῦ πόνου* 585
τῆς Χρυσορρόης παντέρπνου καὶ ᾽Ερωτικοκαλλιμάχου.

So überliefert S f. 13r die zweizeilige Rubrik. Lambros korrigiert *metri gratia* 586 zu *πάντερπνου* und *᾽Ερωτοκαλλιμάχου.* Die Rubriken sind jedoch nicht immer in korrekten Fünfzehnsilblern geschrieben (318a, 333a, 348a, 438a, u.a.m.). Darüberhinaus zeigen die volkssprachlichen Texte größere metrische Freiheiten als jüngere neugriechische Texte es tun (6).

(5) Mein Dank gilt an dieser Stelle der Bibliotheek der Rijksuniversiteit (Leiden) für die Zusendung eines Mikrofilms des *Scaligeranus.*

(6) Für den Gebrauch des Präfixes *ἐρωτικο-* siehe *Libistros*, S 1302 (LAMBERT), *᾽Ερωτικοροδάμνη.*

III. *Ἡ δὲ στενάξασα πικρῶς ὡς ἀπὸ σπλάχνων μέσον* 602
ἐκίνησαν ἐξ ὀφθαλμῶν, φεῦ, ποταμὸς δακρύων
καὶ λέγει : «Μάτην, ἄνθρωπε, ζητεῖς μου τὴν πατρίδαν ...

In 603 übernehmen alle Herausgeber die Lesung von S f. 13^{v} *ἐκίνησαν*. Dies ist nicht befriedigend, da *ἐκίνησαν* (3. Pers. Pl. Aorist) mit dem Subjekt *ποταμὸς* nicht übereinstimmt. Die Emendierung zu *ἐκίνησεν* ist wohl notwendig, und auf jeden Fall einer Änderung von *ποταμὸς* zu *ποταμοὶ* vorzuziehen, da Letzteres als Fehler paläographisch und phonetisch schwieriger zu erklären ist.

IV. *Ὁ χρόνος ὃν εἰς τὸ λουτρὸν ἐχάρησαν ἀπέσω* 783
εἶδε χαρὰν ἀνέκφραστον, ἄλλο τι πρᾶγμα μόνος.
(Lambros, Kriaras)
Ὁ χρόνος, ἃ εἰς τὸ λουτρὸν ἐχάρησαν ἀπέσω, 783
εἶδε, χαρὰν ἀνέκφραστον, ἄλλο τι πρᾶγμα, μόνος.
(Pichard)

Pichard erkannte richtig, daß Lambros' Emendierung des *ἃ* (*sc. πράγματα*) der Handschrift zu *ὃν* (*sc. χρόνος*) in 783 ohne Grund den befriedigenden Sinn änderte. Dabei setzte er ein Komma vor *χαρὰν* in 784, um den parenthetischen Charakter der Phrase *χαρὰν ἀνέκφραστον, ἄλλο τι πρᾶγμα* zu verdeutlichen. Ferner liest die Handschrift in 784 nicht *εἶδε* sondern *οἶδε*, was man hier wohl behalten sollte. Der Verfasser hat ausdrücklich darauf hingewiesen, daß er erotische Details in der Badszene ausgelassen hat (756-767, 771-774). 783-784 folgen der poetischen Umschreibung des sexuellen Akts in 781-782. Nur die Zeit weiß, was sich da abgespielt hat. Später (790 f.), als sich der Verfasser dem Leser zuwendet, um ihn in das Geschehen einzubeziehen, benützt er *εἶδες* (793). Dementsprechend sollte der Text wie folgt gedruckt werden :

Ὁ Χρόνος, ἃ εἰς τὸ λουτρὸν ἐχάρησαν ἀπέσω,
οἶδε χαρὰν ἀνέκφραστον, ἄλλο τι πρᾶγμα — μόνος.

V. *Τίς γοῦν ⟨ποτε⟩ καὶ ποταπὴ γλῶσσα τὴν χάριν εἴπῃ ;* 790
οὐδεὶς τοσαύτας χάριτας ἀπαριθμήσει λέγων :
ἀλλ' ἂν πολλάκις ἔτυχες εἰς τὸ λουτρὸν ἐκεῖνον,
ἄλλην μεγάλην ἡδονὴν καὶ ξένην εἶδες τότε.
Οὕτως τὸ σῶμα πάντερπνον εἰς τοῦ λουτροῦ τὴν χάριν :

σῶμα καὶ γὰρ πανεύγενον καὶ κρυσταλλώδης σάρκα 785
τὴν χάριν καὶ τὴν ἡδονὴν εἰς τὸ λουτρὸν αὐξάνει.

So druckt Pichard die Stelle, sich dabei völlig aut Lambros und Kriaras anlehnend. Die Handschrift (f. 17^{v}) sieht jedoch erheblich anders aus, wobei gewichtige Unterschiede aus dem Apparat der Editionen nicht zu entnehmen sind :

Τίς γοῦν κ(αὶ) ποταπή γλώσσα τήν χάριν εἴπει : 790
οὐδείς τὸ σαύτας χάρϊτας, ἀπαριθμήσει λέγων,
ἀλλά πολάκις ἔτϊ(χεν) εἰς τό λουτρόν ἐκείνον :
οὕτως τὸ σῶμα πάντερπνον, εἰς τοῦ λουτροῦ τήν χάριν :
794
ἄλλην μεγάλην ἡδονήν, κ(αί) ξένην εἴδες τότε 793
σώμα κ(αί) γάρ πανευγενον, κ(αί) κρισταλώδες σάρκα 795
τήν χάριν κ(αί) τήν ἡδονήν εἰς τό λουτρόν αὐξάνειν :-

Lambros fügt ein unnötiges *ποτε metri gratia* in 790 ein, obwohl der Vers beim Rezitieren problemlos klingt. Viel gravierender jedoch ist sein Eingriff in 793-794, wo er die Verse erst umstellte und dann numerierte, so daß der Eindruck erweckt wird, dies sei die Reihenfolge von S (7). Ferner hat er die Handschrift in 792 falsch gelesen (*ἔτυχες* statt des Richtigen *ἔτυχεν*). Entsprechend emendiert er *ἀλλὰ* zu *ἀλλ' ἄν*, um die Verse 792 + 794 als eine Anrede des Verfassers zu gestalten. Die Schwierigkeit liegt beim vermeintlichen Fehlen einer Apodosis für *ἔτυχεν* in 794-793 und dem ähnlichen Ende der Verse 792 und 794 (*εἰς τὸ λουτρὸν ἐκεῖνον — εἰς τοῦ λουτροῦ τὴν χάριν*). Man könnte die Lesungen von S verteidigen, indem man einen Bedeutungsunterschied für die zwei *εἰς* annimt, örtlich in 794 und kausal in 793 (8). In 792 wäre *ἔτυχεν* nicht in der herkömmlichen Bedeutung von "stattfinden" oder "anwesend sein" aufzufassen, sondern als "sein, werden" (9). Man bräuchte dann nur ein *νὰ* vor *εἴδες* in 793 hinzuzufügen, ein phonetisch erklärbarer Ausfall. Darüberhinaus

(7) Pichard druckt an dieser Stelle in seinem Apparat "vers. 794 ante 793 transp. L", wobei er mit L Lambros und nicht die Handschrift meint. Dies muß ein Druckfehler sein (lies M [= manuscrit] für L).

(8) Für die kausale Bedeutung der Präposition siehe KRIARAS, *Λεξικό*, *s.v. εἰς*, 5.

(9) Siehe LSJ, *s.v. τυγχάνω*, II.1 und SOPHOCLES, *s.v.* 2.

ist es nicht notwendig, das *αὐξάνειν* von 796 in *αὐξάνει* zu ändern, da *ν* bei der Endung der 3. Pers. Sing. des öfteren vorkommt. Somit wäre die ganze Stelle wie folgend zu edieren :

Τίς γοῦν καὶ ποταπὴ γλῶσσα τὴν χάριν εἴπῃ ; 790
Οὐδεὶς τοσαύτας χάριτας ἀπαριθμήσει λέγων :
ἀλλὰ πολλάκις ἔτυχεν εἰς τὸ λουτρὸν ἐκεῖνον
οὕτως τὸ σῶμα πάντερπνον εἰς τοῦ λουτροῦ τὴν χάριν. 794
Ἄλλην μεγάλην ἡδονὴν καὶ ξένην (νὰ) εἶδες τότε : 793
σῶμα καὶ γὰρ πανεύγενον καὶ κρυσταλλωδὴς σάρκα 795
τὴν χάριν καὶ τὴν ἡδονὴν εἰς τὸ λουτρὸν αὐξάνειν ([10]).

VI. *Ναί, μοιρογράφημα κακόν, ναί, μαινομένη τύχη,* 841
τὴν ὄρεξιν σου πλήρωσε, ποίησε τὸ θέλημά σου.
Ἀλλ' ὅπερ φέρει τὸ γλυκὺν φέρει καὶ τὴν πικρίαν,
ὡς ἔγνωκας, ὡς ἔμαθες ἀπὸ τοῦ προοιμίου.
Ἄκουσε τὴν ὑπόθεσιν τοῦ λόγου καὶ νὰ μάθῃς. 845

Die fünf Verse sind in S f. 18^{v} mit roter Tinte geschrieben. Lambros (gefolgt von Kriaras und Pichard) nahm 843-845 in den Haupttext auf. Der Vers 845 jedoch steht dem üblichen Usus des Verfassers entgegen, die nie das Verbum *ἀκούω* im Erzählzusammenhang verwendet ("Höre die Handlung der Geschichte und du wirst lernen"). Es ist nicht ungewöhnlich, einige Zeilen Haupttext von Rubriken umrahmt zu finden (z.B., 2039 [Rubrik] + 2040-2042 [Haupttext] + 2043 [Rubrik] oder 2438 [Rubrik] + 2439-2441 [Haupttext] + 2442 [Rubrik]). Diese Tatsache macht einen Fehler des Kopisten (oder seiner Vorlage) wahrscheinlich, eine Vermutung, die dadurch gestärkt wird, daß in S sowohl 841 als auch 845 mit einer großen Initiale anfangen, die übliche Weise, einen neuen Abschnitt im Text anzudeuten. Dementsprechend sollte der Text folgendermaßen gedruckt werden : 841-842 (Rubrik) + 843-844 (Haupttext) + 845 (Rubrik).

(10) "Wer wohl und welche Zunge könnte die Anmut beschreiben? | Keiner kann redend so viele Zierden aufzählen! | Doch öfters wurde in jenem Bad ein Körper so überaus anziehend wegen der Anmut des Badens. | Hättest du nur damals die große und wundersame Wonne sehen können : | denn sogar ein edler Körper und eine glänzende Haut vermehren ihre Anmut und Lieblichkeit im Bad".

Außerdem gibt es keinen Grund, in 842 das *ποίησε* der Handschrift in *ποῖσε* zu korrigieren, wie es Lambros und die andere Herausgeber getan haben.

VII. *Ἦτον ἐν τούτους, ἔχαιρεν. Εἰ δ' ὁ καιρός, οὐκ οἶδα,* 860
⟨ἤ⟩ τίνος μοιρογράφημα ἢ κύλισμα τοῦ χρόνου
ἢ τίνος τὸ δυστύχημαν ἢ ἁπλῶς εἰπεῖν οὐκ οἶδα
τοῦτον ἐπῆρεν, ἔφερεν πρὸς δράκοντος τὸ κάστρον,
καὶ πρὸς τὸν ἐρημότοπον, πλὴν ἀπὸ τὰ μακρόθεν.
Τοῦτον ἐπῆρεν, ἔφερεν εἰς τὸ χρυσὸν τὸ κάστρον. 865

So druckt Pichard den Abschnitt, indem er S. f. 19[r] genau folgt. Lambros ersetzt das *ἦτον* (860) durch *πλεῖστον* (eine eher unnötige Änderung) und fügt richtigerweise ein *ἤ* vor *τίνος* in 861 in. Die drei Herausgeber haben jedoch erkannt, daß das *εἰ* des Konditionalsatzes etwas befremdend wirkt, denn entweder fehlt ihm eine Apodosis ("Hatte aber der Zufall ... ihn genommen, ⟨dann ...⟩»), oder man muß *οὐκ οἶδα* als Apodosis verstehen ("Ob ihn aber der Zufall ... genommen hat, weiß ich nicht"). Das Letztere freilich ist unwahrscheinlich, da *οὐκ οἶδα* (860) und *ἁπλῶς εἰπεῖν οὐκ οἶδα* (862) sowohl weit vor dem Verbum des Konditionalsatzes stehen als auch einen eher parenthetischen Charakter haben. Entsprechend setzt Lambros ein Komma nach *οἶδα* (862), das aber Pichard nicht akzeptiert. Lambros läßt dann den Satz mit *μακρόθεν* (864) enden. 865 klammern Lambros und Kriaras als eine Rubrik vom Haupttext aus, während Pichard ihn behält. Diese Lösungen sind unbefriedigend. Es ist sinnvoller, den Konditionalsatz zu entfernen, indem man das *εἰ* von 860 durch ein *ἤ* ersetzt und die Interpunktion umgestaltet. Die Stelle sähe dann folgendermaßen aus :

Ἦτον ἐν τούτοις, ἔχαιρεν. Ἢ δ' ὁ καιρός, οὐκ οἶδα, 860
⟨ἤ⟩ τίνος μοιρογράφημα ἢ κύλισμα τοῦ χρόνου
ἢ τίνος τὸ δυστύχημαν ἢ ἁπλῶς εἰπεῖν οὐκ οἶδα
τοῦτον ἐπῆρεν, ἔφερεν πρὸς δράκοντος τὸ κάστρον :
καὶ πρὸς τὸν ἐρημότοπον, πλὴν ἀπὸ τὰ μακρόθεν,
τοῦτον ἐπῆρεν, ἔφερεν εἰς τὸ χρυσὸν τὸ κάστρον (11) 865

(11) "Er (*sc.* der namenlose Kaiser und Gegner des Kallimachos) steckte in diesen Sachen, er freute sich. Entweder aber der Zufall, ich weiß es nicht,

VIII. *Ἰδοὺ συντέμνει τὴν ὁδὸν ἡ μοῖρα Καλλιμάχου* 1483
ἀπὸ κακὸν εἰς τὸ κακὸν καὶ πάλιν εἰς τὸ χεῖρον.

In dieser Rubrik erscheint 1484 etwas befremdend, da der Vers den Sinn einer Entwicklung vermittelt, ohne aber einen qualitativen Wechsel in den einzelnen Aussagen zu beinhalten ("vom Schlimmen zum Schlimmen und wiederum zum Schlimmsten hin"). Die Anwesenheit von *πάλιν* macht eine Änderung des zweiten *κακὸν* zu *καλὸν* wahrscheinlich. Die Entwicklung wäre dann vom Schlimmen (Chrysorrhoes Entführung) zum Guten (das Treffend er beiden Liebhaber) und wiederum zum Schlimmsten hin (Kallimachos' Verhaftung).

IX. *Ἐκάθησεν : ὡς ἀπὸ γῆς, ἤρξατο τρώγειν μόνη,*
⟨Τράπεζα, βρῶσις καὶ τροφὴ τῆς κόρης Χρυσορρόης.⟩ 1895
μόνη πρὸς τὸ φρουντζᾶτον της καὶ πρὸς τὸ περιβόλιν.

Pichard hat richtig erkannt, daß 1896 in den Haupttext gehört, obwohl der Vers in S f. 41^{v} mit roter Tinte geschrieben ist. Die Verbindung der zwei Verse wird vor allem durch die rhetorische Wiederholung *μόνη* (1894) — *μόνη* (1896) unterstrichen. Es gibt allerdings ein Problem in der ersten Vershälfte von 1894 : S liest *ἐκάθησεν ὡς ἀπὸ γῆς*, was nicht gerade viel Sinn ergibt. Der Verfasser hatte vorher angedeutet, daß Chrysorrhoe auf der Erde essen wollte (1886 *κατὰ γῆς*). So ändert Lambros zu *ἐκάθησεν ὡς ἐπὶ γῆς* und klammert 1895-1896 als Rubrik aus. Pichard setzt ein Semikolon nach *ἐκάθησεν*. Vielleicht ist es notwendig, hier eine Umstellung vorzunehmen (*Ὡς ἀπὸ γῆς ἐκάθησεν*) und den Satz mit "Als sie sich auf die Erde gesetzt hatte" zu übersetzen.

X. *Ἡ δέσποινα βασιλικῶς ὁρίζει τὴν καυχίτσαν :*
⟨Ἦλθεν καὶ γάρ, ἐστράφηκεν, τὸν ὁρισμὸν τοῦ λόγου
πληρώσασα δουλοπρεπῶς, τὸν τῆς δεσποίνης λόγον.⟩ 1920
«Ἀπὸ χειρῶν τοῦ μισθαργοῦ ἔπαρον σὺ τὰ ῥόδα».
Ἐπαίρνει, φέρνει, δίδει τα τὴν δέσποιναν τὰ ῥόδα
καὶ τὴν πνοὴν τοῦ μισθαργοῦ κομίζει μὲ τὰ ῥόδα.

| oder irgendeines Menschen Schicksal oder das Rollen der Zeit | oder irgendein Unglück oder — einfach gesagt — ich weiß nicht was | nahm ihn, brachte ihn zu des Riesen Burg ; | und zu dieser verlassenen Gegend, aber von weit her, | nahm es ihn, brachte ihn zu dieser goldenen Burg".

So Lambros und Kriaras, die 1919-1920 als Rubrik ausklammern und 1921 als direkte Rede Chrysorrhoes verstehen. Pichard behält die zwei Verse im Haupttext, setzt aber ein Semikolon nach *λόγον* (1920) und versteht damit 1921 ebenfalls als unabhängige direkte Rede (sie seine Übersetzung S. 68). Diese Lösungen sind nicht überzeugend. 1920 ist keine direkte Rede, sondern ein Zitat, das der Verfasser als Apposition zu *τὸν τῆς δεσποίνης λόγον* (1920) anhängt. Subjekt der Verba in 1919-1923 ist Chrysorrhoes Dienerin. Folglich muß die Interpunktion geändert werden ; 1919-1920 bleiben freilich im Haupttext :

> *Ἡ δέσποινα βασιλικῶς ὁρίζει τὴν καυχίτσαν :*
> *ἦλθεν καὶ γὰρ ἐστράφηκεν τὸν ὁρισμὸν τοῦ λόγου*
> *πληρώσασα δουλοπρεπῶς, τὸν τῆς δεσποίνης λόγον* 1920
> *«Ἀπὸ χειρῶν τοῦ μισθαργοῦ ἔπαρον σὺ τὰ ῥόδα».*
> *Ἐπαίρνει, φέρει, δίδει τα, ...* ([12])

XI. *Φιλήματα τὰ τῆς νυκτός, ἂν ἐρυχες ἂν ἤδες* 1964
ἐκειθ(εν) ἀποχωρισμός, ἀλλ' οὐ ποσῶς οὐκ ἧττον.
(S, f. 43[r])
Φιλήματα τὰ τῆς νυκτὸς ἂν ἔτυχες, ἂν εἶδες, 1964
ἐκεῖθεν ἀποχωρισμὸς ἀλλ' οὐ, ποσῶς οὐκ ἧττον.
(Lambros, Kriaras)

So wie die Herausgeber den Text drucken, fehlt für die zwei Verba in 1964 eine Apodosis im nächsten Vers ("wenn du dort gewesen wärest, wenn du gesehen hättest, ⟨dann ...⟩)»). Darüberhinaus gibt eine dreifache Negation (*ἀλλ' οὐ ποσῶς οὐκ*) keinen Sinn , dies erkannten Lambros und Kriaras richtig und setzten daher ein Komma nach *ἀλλ' οὐ* ; Pichard läßt die Stelle so stehen. Es ist besser, *ἂν εἶδες* als einen Finalkonjunktiv zu verstehen (*sc. νὰ εἶδες*) ([13]). Fernerhin ist es notwendig, das *ἀλλ' οὐ* in *ἀλλὰ*

(12) "Die Herrin befiehlt auf königliche Weise ihrer Dienerin ; | diese kam und kehrte dann um, des Wortes Befehl | demütig ausführend, der Herrin Wort | 'Nimm du aus des Tagelöhners Händen die Rosen!' | Sie nimmt, bringt, gibt die Rosen der Herrin, | und mit den Rosen überbringt sie auch des Tagelöhners Atem".

(13) Für die Verwendung des *ἂν* als *νὰ* und umgekehrt siehe KRIARAS, *Λεξικό*, *s.v. ἂν*, 1.

("tatsächlich") zu ändern, ein verständlicher Kopierfehler (14). Somit sähe der Text wie folgt aus :

Φιλήματα τὰ νυκτὸς ἂν ἔτυχες ἂν εἶδες :
ἐκεῖθεν ἀποχωρισμὸς ἀλλὰ ποσῶς οὐκ ἦτον (15).

XII. *Ἐκείνη τὸν Καλλίμαχον περιεπλάκη πάλιν,*
καὶ λιποθύμημα γλυκὺ εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
καὶ ξένην ἄλλην ἡδονὴν ἔγνωσαν εἰς τὰ δένδρα 1970
καὶ συνεκαρδιώθησαν πάλιν νεκραὶ καρδίαι,
ἀνέζησαν εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον πάλιν τότε :

In 1969 hat Lambros *εἰς τὸν καιρὸν* anstelle der Handschriftlesung *εἰς τὸ νερὸν* (f. 43v) eingesetzt. Die Änderung wurde von Kriaras und Pichard akzeptiert. Die Lesung von S gibt aber im Kontext einen völlig befriedigenden Sinn : Der Verfasser beschreibt in 1969-1970 die Szenerie, in der die Liebhaber ihre sexuelle Tätigkeiten wiederaufnehmen, und diese Szenerie besteht aus Wasser und Bäumen in der Nähe des Pavillions im Palastgarten. Der Verfasser hatte schon vorher ausdrücklich auf die Existenz einer Bewässerungsanlage hingewiesen (1869-1870 *Φρουντζᾶτον θέλω εὔμορφον νὰ ποίσετε εἰς τὸν κῆπον / καὶ τὸ νερὸν ἐκ μηχανῆς τριγύρου τοῦ φρουντζάτου* [Chrysorrhoe befiehlt den Bau des Pavillions] und 1877 *Εὐθὺς φρουντζᾶτον καὶ νερὸν εὑρέθηκεν καὶ τρέχει*).

XIII. *Τάχα χαράσσειν ἤρξατο καὶ τῆς αὐγῆς ἡ χάρις,* 1981
ἀλλὰ τὴν χάριν τῆς αὐγῆς ὡς σκότος εἶδεν τότε.

So S f. 43v und die Herausgeber. Der Singular *εἶδεν* bereitet aber Schwierigkeiten, wie Pichard, S. 70, indirekt zugibt, da er die Stelle ganz anders übersetzt ("Mais elle [*sc.* l'aurore] n'est pour eux [*sc.* les amants] que ténèbres"). Tatsächlich ist es notwendig, hier *εἶδεν* in *εἶδον* zu emendieren. Während der ganzen Stelle sind es beide Liebhaber, die beschrieben werden, und es

(14) In dieser Bedeutung wird *ἀλλὰ* in *Kal.* 2002 gebraucht (siehe auch KRIARAS, *Λεξικό*, *s.v. ἀλλά*, 1).

(15) "Hättest du die Küsse jener Nacht gesehen! | Tatsächlich gab es dort keine Trennunge".

werden überall Plurale verwendet (1970-1974, 1980, 1984). Außerdem wird die Änderung durch die Parallelstelle in 2114 (*Ἐν τούτοις εἶδον τὴν αὐγὴν τὸ πὼς ὑποχαράττει*) bekräftigt.

XIV. *Ὁ μισθωτὸς ὡς μισθωτὸς ἐξέβην πρὸς τὸν κῆπον,* 1985
κηπεύων τάχα τὰ φυτὰ καὶ τὰ δενδρὰ φυτεύων :
ὡς δέσποιναν τὴν δέσποιναν ἀφῆκεν εἰς τὸ στρῶμαν :
τὸ στρῶμα τὸ βασιλικὸν καὶ τὸ λαμπρὸν φρεντζᾶτον
ἠνέστρωσεν ἡμερινῶς μετὰ χαρίτων ὅλων
καὶ τῶν ἐρώτων ἀρχηγὸς καλλωπιστὴς ἐγίνη. 1990

Das Problem liegt in 1989. S. f. 43^{v} liest *ην ἐστρωσ(εν) ἡμερινῶς*. Damit ergeben sich folgende Schwierigkeiten : wo findet das Relativpronomen *ἣν* seine Entsprechung im vorigen Satz ; wer ist das Subjekt des Verbums ; warum findet das Vorbereiten des Lagers "täglich" (*ἡμερινῶς*) statt, da das Lager hier zum ersten Mal benützt wird. Lambros ändert zu *ὑπέστρωσεν* und verstand 1988-1990 als einen Satz. Kriaras emendiert zu *ὁπ' ἔστρωσεν*, und macht damit 1989 zu einem von *τὸ στρῶμα* abhängigen (1988) Relativsatz. 1990 blieb als einzeiliger Satz mit einem Komma nach *ἀρχηγὸς* stehen. Pichard behält die Interpunktion von Lambros, verteidigt aber die Lesung der Handschrift, indem er *ἣν ἔστρωσεν* zu *ἠνέστρωσεν* normalisiert (*ἀναστρώννυμι* mit doppeltem Augment). Es war ihm allerdings bewußt, daß die Stelle nicht befriedigend geklärt war (ebd. S. 70, Anm. 2). Die Korrektur von Kriaras scheint am einleuchtendsten. Weiterhin kann das *ἡμερινῶς* ("täglich") der Handschrift zu *ἡμερινὸς* ("der Morgenstern") normalisiert werden ([16]). Dadurch gewinnt man ein besseres Subjekt für das Verb ([17]). Es ergibt sich dann folgendes für 1987-1990 :

ὡς δέσποιναν τὴν δέσποιναν ἀφῆκεν εἰς τὸ στρῶμαν,
τὸ στρῶμα τὸ βασιλικὸν καὶ τὸ λαμπρὸν φρουντιζᾶτον,

(16) Für *ἡμερινὸς* in der Bedeutung von *αὐγερινὸς* siehe *Libistros*, N 1226 (WAGNER).

(17) Aber auch das Motiv des Morgensterns (Trennung der Liebhaber am frühen Morgen) gewinnt hier seine Bedeutung (siehe G. REHM, *Hesperos*, in PAULY-WISSOWA, 8.1 (1912), S. 1250-1257). Fernerhin war auf dem Fresko im Schlafzimmer des Riesen abgebildet, wie der Morgenstern über Aphrodite und Ares leuchtete (432-433).

ὁπ' ἔστρωσεν ἡμερινὸς μετὰ χαρίτων ὅλων
καὶ τῶν ἐρώτων ἀρχηγός καλλωπιστὴς ἐγίνη (18).

XV. *Τὸ πλάτωμα παρέδραμεν τὸ τῆς ἡμέρας ὅλης,*
τὸ φωτεινὸν καὶ φλογερὸν παρῆλθεν τοῦ ἡλίου,
τὸ σκότος ὄντως τοῦ καλοῦ καὶ θάνατος ἐκείνων,
καὶ τῆς σελήνης ἔλαμψεν τὸ χρυσαυγὲς γλυκάζον.

So alle Herausgeber. Die Handschrift allerdings liest in 2195 *τὸ σκότωμαν*. Die Änderung von Lambros ist nicht akzeptabel. *Σκότωμαν* ("Dunkelheit") gibt hier einen problemlosen Sinn. Wenn man schon das Metrum normalisieren möchte, ist es besser, *τὸ* for *σκότωμαν* zu athetieren, da es höchstwahrscheinlich eine Dittographie wegen des ähnlichen Anfangs der vorigen Verse ist. Durch diese Athetese ergibt sich sowohl ein korrekter Fünfzehnsilber als auch eine rhetorische Parallelisierung der beiden Substantiva eben ohne die Artikel (*σκότωμαν ὄντως τοῦ καλοῦ καὶ θάνατος ἐκείνων*).

Cambridge, Mass. Panagiotis A. AGAPITOS.

(18) "Der Tagelöhner ging als Tagelöhner zum Garten, | als ob er die Pflanzen pflegen und die Bäume pflanzen würde ; | er verließ die Herrin als Herrin auf dem Lager, | das königliche Lager und den prächtigen Pavillion, | den der Morgenstern mit allen Zierden ausgeschmückt hatte, | der Morgenstern, der auf diese Weise der verschönernde Anführer des Liebesspiels wurde".

PHILOSOPHERS AND ORACLES : SHIFTS OF AUTHORITY IN LATE PAGANISM

Οὐχ ἧττον ὁ θεὸς φιλόσοφος ἢ μάντις
PLUTARCH, *The E at Delphi*

THE ANTONINE REVIVAL OF ORACLES

Oracles were the psychiatrists of the ancient world, and much more. When in distress, the individual had recourse to Apollo, the most popular of all divine seers, and usually went away with renewed confidence in the future. Throughout antiquity, from Delphi to Abonoteichos, consultation on private matters remained a normal oracular function. But the formulation of policy on the international level, which was so important — and so shady — an activity of oracles in Classical and Hellenistic times, ceased with the expansion of Rome eastwards. Henceforth Etruscan expertise and Sybilline ambiguity superseded Greek diplomacy, and the great public oracles in both Greece and Asia Minor entered a phase of decadence. As a priest of Apollo at Delphi in the early second century A.D. put it, "now that we enjoy peace and quiet and nothing terrible befalls our lives, it is natural that the questions to the god should be on trivial matters, not unlike the subjects of rhetorical declamations : should one marry, or embark on a journey, or make a loan? Likewise, the most important consultations on the part of cities concern the yield from crops, the increase of herds or public health" (1).

By the early second century people and oracles had become so quotidian, that Plutarch went so far as to suspect a drying out of the supernatural. "We know of the recent exhaustion of mines, for example the silver-mines of Attica and the copper-ore in Euboea" (2) ; could not the prophetic current have run

(1) PLUTARCH, *Mor.*, 408bc, text slightly paraphrased.
(2) PLUTARCH, *Mor.*, 434a.

out in similar fashion, he asked using in support of his argument Aristotelian science and logic (3).

Yet Plutarch spoke too soon. For it was at about that time that the Indian summer of the Greek oracles set in. From the beginning of the second century to the middle of the third we witness an extraordinary flowering of oracular activity, especially in Asia Minor. Most of the great oracles were ancient foundations, like Claros and Didyma, which after a period of progressive decline re-emerged with a new *persona*. Through imperial munificence, work was resumed on their half-finished or dilapidated buildings, while both the number and type of people involved in the giving of oracles, and the manner of consultation were reformed (4).

But there were new oracles too. The second century saw the foundation of brand new establishments, the most notorious of which was the Oracle of Glycon at Abonoteichos on the Black Sea coast. It proved from the start a booming business, making as much as eighty thousand drachmas a year in a period in which the skilled labourer's monthly wages did not exceed twenty-five drachmas. The personnel of the oracle included servants, assistants, intelligence officers, writers of oracles, clerks, custodians of oracles, sealers and interpreters as well as propagandists travelling all-over the empire and singing the praises of the snake-god Glycon (5). As the oracle's fame spread, the founder, a Pythagorean by the name of Alexander, "applied to the emperor requesting to change the city's name from Abonoteichos to Ionopolis and to strike a new coin representing Glycon on the obverse and himself on the reverse, wearing the crown of his grand-father, Asclepius, and holding the scimitar of his maternal ancestor, Perseus" (6). The request was granted : the modern name of the site, Ineboli, is an obvious corruption of Ionopolis, while coins

(3) *Ibid.*, 434c.

(4) For Didyma, see my *The Fate of Oracles in Late Antiquity : Didyma and Delphi*, in *Delt. Christ. Arch. Et.*, 1989-90 (1991), pp. 271-274. For Claros, H. W. PARKE, *The Oracles of Apollo in Asia Minor* (1985), p. 146 and the vivid description in R. LANE FOX, *Pagans and Christians* (1986), pp. 171-180.

(5) LUCIAN, *Alex.*, 23-24, 37.

(6) *Ibid.*, 58, together with the comments of LANE FOX, *Pagans*, pp. 245-246.

with the representation of Glycon continued to be issued at least until the middle of the third century (7).

An efficient network linked Abonoteichos with Claros, Didyma and Mallos, to whom Alexander sent clients on a regular basis (8). Possibly the true measure of the success of these oracular establishments is the fury that their popularity induced in rationalists ; indeed if Oenomaus of Gadara and Lucian attacked them so venomously, the reason is that the Greek oracles had become policy-makers again, in a period in which religion formed one of the major concerns of politics (8a).

THE PYTHAGOREAN SAGE

Hermeticism was not the only way in which the Greek and the Egyptian religious genius came together. The so-called Neopythagoreanism provides an equally representative expression of the Greco-Egyptian synthesis, and one which even in Ptolemaic times found many friends in the Italian peninsula, where, despite often vigorous opposition, it succeeded in establishing a Church (8b). If its fashion in Rome was short-lived, the main tenets of Pythagoreanism survived it by many centuries, lending force to the emerging Platonic religion. Foremost among these elements was the concept of the holy man, most strikingly exemplified in the third-century *Lives* of Pythagoras and other

(7) For coins, see B. V. HEAD, *Historia numorum ; a Manual of Greek Numismatics* (1911), p. 505 ; an exhaustive list (with commentary and plates) of monuments representing Glycon from the Pontus to Dacia and to Athens is to be found in L. ROBERT, *À travers l'Asie Mineure* (1980), pp. 393-412. For the importance of the cult see M. P. NILSSON, *Geschichte der griechischen Religion* (1967-1974²), II, pp. 452-455 and 506. For its possible cultural transfer, see I. KAYGUSUZ, *Deux inscriptions de Gangra-Germanicopolis (Cankırı)*, dans *ZPE*, 49 (1982), p. 182, who recognises a survival of Glycon in a relief representing two snakes with a human head on the main gate of a Moslem hospital in Paphlagonia dating from 1235.

(8) LUCIAN, *Alex.*, 29.

(8a) According to EUSEBIUS, *Praep. Ev.*, IV, 2, 14, those who exposed the oracular fraud were countless (*μυρίοι*) ; for the truly formidable attack on oracles by the Cynic Oenomaus of Gadara, *ibid.*, V, 18 ff. ; VI, 7.

(8b) See, among others, M. I. ROSTOVTZEFF, *Mystic Italy* (1927), *passim.*

saints (9). Equally important for future developments was the Pythagorean practice of interpreting in a mystical way not only the ancestral religious rites, but even all profane literature. This invasion of the field of culture by the supernatural was resisted in the high imperial times by Stoics, Cynics and Epicureans, but the adepts of a renovated Platonism launched frontal attacks against them, which resulted in their complete annihilation (10). Through the catalytic action of Numenius of Apamaea and of the Chaldaean Oracles the main metaphysical and methodological features of Pythagoreanism were absorbed by mystical Platonism, which proved the only viable philosophy in the centuries to come.

The centrality of the Chaldaean Oracles in the philosophical thought of late antiquity both symbolises and explains the new developments in prophetic activity, whether official or free-lance (11). This collection of fake oracles expounds a theological system in which divination is instrumental in bringing about the emancipation of the soul from the tyranny of the body and its ascent towards a transcendent fiery god (12). But this cannot happen without the constant guidance of a man endowed with both holiness and knowledge. The figure of the hierophant of the new times was meticulously described and to some extent typified by Iamblichus (13). The Syrian philosopher, who settled

(9) To the Pythagorean *Lives* by Porphyry and Iamblichus, add the *Life of Apollonius of Tyana* by PHILOSTRATUS and the *Life of Plotinus* by PORPHYRY (for the latter cf. the new translation with detailed commentary by P. KALLIGAS [Athens Academy, Manousis Library No. 1, 1991]). For the spread of Neopythagoreanism, see F. CUMONT, *Lux perpetua* (1949), pp. 149-156.

(10) According to the Catalogue of Lamprias, Plutarch devoted to anti-Epicurean and anti-Stoic polemic no less than nineteen works, a few of which are extant ; see also, CUMONT, *Lux perpetua*, pp. 138-141, and below, n. 19. On rationalist attack, cf. above n. 8a.

(11) On this huge topic see H. D. SAFFREY, *La théurgie comme pénétration d'éléments extra-rationnels dans la philosophie grecque tardive*, in *Τό ἑλλογο στοιχείο στην επιστημονική και στην εξωεπιστημονική περιοχή*, Acts of the Fourth International Humanistic Congress at Athens, 1978 (1981), pp. 153-169 ; also my forthcoming article, *Dreams, Theurgy and Freelance Divination : the Testimony of Iamblichus*, *JRS* 83 (1993).

(12) IAMBLICHUS, *Myst.*, II, 11.

(13) For an analysis see my *Julian and Hellenism : an Intellectual Bio-*

in Apamaea, possibly because of the congenial ambience created there by his great predecessor Numenius, was the first important thinker to produce a detailed commentary on the Chaldaean Oracles ([14]). For the next three centuries the best minds of the age were to consider that reflection and commentary on this collection was their most important and at the same time their most difficult task ([15]). Through their efforts, Greek literature from Homer to Euripides became engulfed in the theology of the Oracles to re-emerge as sacred letters ([16]).

This development is paralleled and reflected in the history of the oracles. The Pythagorean philosopher who controlled the oracle of the new god Glycon at Abonoteichos was the founder both of mysteries and of a personal cult ([17]). Like most contemporary Pythagorean sages, he was a great performer — an exhibitionist and a charlatan, according to Lucian , who wore a wig and was not above showing on occasion a golden thigh ([18]). Just like Plutarch, his fellow priest at Delphi, Alexander waged open war against Epicureanism, as well as against Christianity ([19]), and in the various phases of this war, so far from being defeated by Lucian and those who thought like him, he succeeded in putting them to flight. Indeed it is not impossible that the disappearance of Epicureans from the philosophical scene by the fourth century, as testified by Julian, may have something to

graphy (1981), reprinted (with new introduction) as *Julian : an Intellectual Biography* (1992), pp. 181-183.

(14) Porphyry had already done so (cf. H. LEWY [ed. M. TARDIEU], *Chaldaean Oracles and Theurgy* [1978²], pp. 449-456), but it was clearly under Iamblichus' influence that the Chaldaean Oracles became the Bible of paganism ; he had composed a *Χαλδαϊκὴ Θεολογία* in at least twenty-eight books (cf. DAMASCIUS, *Dub. et Sol.*, I, 86, 7 and MARINUS, *Procl.*, 26), which, according to J. DILLON (*Iamblichi Chalcidensis in Platonis Dialogos commentariorum fragmenta* [1973], p. 24), "must have been the *magnum opus* of [his] last period".

(15) See for instance, MARINUS, *Procl.*, 38.

(16) Thesis explicitly stated in Julian's Edict on Education, *ep.* 61 (BIDEZ).

(17) LUCAIN, *Alex.*, 38-40, 4-5 ; on Alexander's Pythagorean pedigree, see LANE FOX's pertinent remarks, *Pagans*, pp. 245-246 and 249.

(18) LUCIAN, *Alex.*, 40.

(19) *Ibid.*, 25, 38, 46-47 ; with Lucian this war took the aspect of a deathly vendetta, *ibid.*, 55-57.

do with the thoroughness with which Alexander carried out his task (20).

TOWARDS A TRANSCENDENTAL GOD : REFORM IN CULT AND THINKING

A statistical study of the surviving oracles from the second and third century allows two main concerns to emerge : the proclamation of henotheistic theology and the reform of cult. With slight differences in emphasis and methodology, this policy seems to have been carried out with great consistency, while an efficient system of diffusion was put at its service.

A certain Polites asked Apollo at Didyma what happens to the soul after death. The god replied :

> So long as the soul is imprisoned in the perishable body,
> Though impassible, she still yields to its pangs.
> But once released from its faded mortal frame,
> She quickly finds her way to the aether, where she dwells in her entirety
> Youthful for all eternity, altogether indestructible.
> Such is the decree of divine first-born providence (21).

This second-century oracle with its distinctly Pythagorean phrasing is known to us from Lactantius and from two collections of oracles, Porphyry's *Philosophy from Oracles* and the *Tübingen Theosophy*, while it is echoed in the oracle uttered to a sceptical youth by the ghost of Apollonius of Tyana (22).

(20) JULIAN, *ep.* 89b, 301c. According to LUCIAN (*Alex.*, 47) : "One of the most ridiculous acts committed by Alexander was that having found the 'Main Doctrines' by Epicurus which, as you know, is the finest of his books containing a summary of the man's wisdom, he brought it into the middle of the market place and burned it on fagots of fig-wood as if he were burning the man himself : then he threw the ashes into the sea uttering this oracle : 'I command thee to burn with fire, creed of an old fool!'."

(21) PORPHYRY, *De philosophia ex oraculis haurienda*, ed. G. WOLFF (1856), p. 178, and *Theosophia Tubingensis*, ed. H. ERBSE (1941), § 37. For the dating and attribution to Didyma, see L. ROBERT, *Trois oracles de la théosophie et un prophète d'Apollon*, in *CRAI*, (1968), p. 590.

(22) On Apollonius' posthumous oracle on the immortality of the soul, PHILOSTRATUS, *Apoll.*, VIII, 31.

The tremendous success of the Chaldaean Oracles may have inspired philosophers and theologians to try to use genuine oracles to support their theories. Collections of oracles which proved a point became fashionable among pagan philosophers in the third century, and the practice was carried out with renewed enthusiasm by the Christians for quite a few centuries afterwards (23). Thus a collection based heavily on Didymeian material was produced by Porphyry probably before the 260s (24). His *Philosophy from Oracles* was soon followed by the work of another Roman Platonist, Cornelius Labeo, who collected, and doubtless interpreted, prophecies of the Clarian Apollo. Until recently such collections were considered by scholars to be literary forgeries, but as more stones inscribed with oracles turn up in the cities of Asia Minor this view is being emended.

Volumes made up of authentic oracles and stressing the unity of the new theology clearly helped its propagation. It is even likely that in producing their collections men like Porphyry and Labeo did not act wholly spontaneously : they may well have responded to invitations to conduct research in the archives of the oracles and to help by a publication both to codify and to spread the new ideas. As their subsequent history and frequent quotation show, these collections enjoyed wide-spread circulation and were eagerly plundered by Christians, to whom they suggested the ingenious idea that they could be used, with the necessary adjustments, to prove that the Greek gods had foretold the birth of Christ and the triumph of Christianity. Such a work is the so-called *Tübingen Theosophy*, which as it turns out is one of the best pieces of evidence for wide belief among pagans in late antiquity in a transcendent solar God. Yet his nature so puzzles the average man that, from the Upper Nile to the Black Sea, he never tires of seeking the *ἄγνωστος θεός* :

(23) To the *Tübingen Theosophy* add S. BROCK, *A Syriac Collection of Prophecies of the Pagan Philosophers*, in *OLP*, 14 (1983), pp. 203-246 ; ID., *Some Syriac Excerpts from Greek Collections of Pagan Prophecies*, in *Vig. Christ.*, 38 (1984), pp. 77-90 ; R. VAN DEN BROEK, *Four Coptic Fragments of a Greek Theosophy*, in *Vig. Christ.*, 32 (1978), pp. 118-142. For an overview, G. DAGRON, *Constantinople imaginaire : Étude sur le recueil des Patria* (1984), pp. 127-159.

(24) For the date, J. BIDEZ, *Vie de Porphyre* (1913), pp. 19-20.

— Who are you?
— A new Asclepius! exclaims Alexander's snake-god.
— Different from the old one? What do you mean?
— You are not allowed to hear that.
— For how many years will you stay with us delivering oracles?
— One thousand and three.
— Then, where will you go?
— To Bactra and the surrounding region ; for the Barbarian too ought to profit from my presence among men.
— What about the other oracles? the one at Didyma, the one at Claros and the one at Delphi? Do they still have with them your father, Apollo, or are the prophecies given out by them false?
— This you should not wish to know either. It is not permitted!

This intimate chat continues until finally the consultant is informed that he will be re-incarnated as a camel (25). To Lucian's considerable distaste, this dialogue was inscribed in letters of gold on the house of the man who received it at Tios.

But on occasion the god delivering the oracle could be more straightforward and at the same time less omniscient than Alexander's snake. "The supreme god is superior to me", declared Apollo, "and ineffable" (26), while on another occasion he confessed : "Even I don't know him" (27).

Rather than distressing his enquirer in this manner, the Nubian Mandulis stepped into the shoes of the ineffable and graced his pilgrim with a vision. "Then I knew you, Mandulis, to be the Sun, the all-seeing master, the king of All, the pantokrator Aion" (28).

— Who is the supreme god? Apollo at Claros was asked.
— Name the supreme god Iaô.
In the winter call him Hades and Zeus as the spring sets in ;
Helios in the summer and in the autumn, gentle Iaô (29).

(25) LUCIAN, *Alex.*, 43.
(26) *Theos. Tub.*, § 34 ; cf. § 39.
(27) *Theos. Tub.*, § 12 ; cf. § 38.
(28) E. BERNAND, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (1969), no. 166 ; cf. A. D. NOCK, *A Vision of Mandulis Aion*, in *Essays on Religion and the Ancient World*, ed. Z. STEWART (1972), pp. 357-400.
(29) Cornelius Labeo *ad* MACROBIUS, *Sat.*, I, 18, 20.

Whether Iaô is Yahwe or not is of no concern to us here. The really important message sent out by the flourishing shrines of late antiquity is that the plurality of traditional worship has to be superseded if man is to know God. By the end of the second century this philosophical tenet had been understood so well that men dared ask Apollo as insulting a question as the following : "Are *you*, or another, God?" Apollo's answer to this irreverent enquiry received such wide publicity by late antique media that even Christians memorised and immortalised it. It ran as follows :

> Born of himself, innately wise, motherless, immovable,
> Not contained in a name, many-named, dwelling in fire,
> That is God. We angels are but a particle of God ;
> To those who ask about God who he is
> Apollo has declared : the aether, God the all-seeing gazing on whom
> Pray at dawn looking towards the East.

This is only part of the oracle, but it is the part which was quoted on an inscription found recently at Oenoanda, a border-town between Lycia and Phrygia. Fuller versions are quoted by Lactantius and the *Theosophia Tubingensis* ([30]). According to Louis Robert, this oracle was sought by the authorities of Oenoanda and was subsequently carved on an altar-shaped relief on a block of stone in the city-wall ([31]).

Robert's argument was significantly weakened when it was realised that the altar is carved not over a gate, as he thought, but next to a door leading into a tower ([32]). And of course it would be a little odd if part only of an official oracle were inscribed by the city which sought it. From other sources we know that the oracle had been sought by a certain Theophilus, who presumably was not from Oenoanda since he is not named in the version inscribed there. Rather it will have been set up by Theophilus in his hometown — which may have been

(30) LACTANTIUS, *Inst.*, I, 7, 1 ; *Theos. Tub.*, § 13, 29 ff. For a fuller list of the oracle's literary quotation, see LANE FOX, *Pagans*, p. 171.

(31) L. ROBERT, *Un oracle gravé à Oinoanda*, in *CRAI* (1971), p. 614.

(32) A. S. HALL, *The Klarian Oracle at Oenoanda*, in *ZPE*, 32 (1978), pp. 263-267.

Miletos (32a) — and disseminated from there, finding also its way into some literary collection. It clearly enjoyed wide popularity and a soldier or some other individual connected with a mystical brotherhood at Oenoanda discovered it and had it carved on the Hellenistic wall at exactly the point which is first touched by the rays of the rising sun.

The angels of the oracle, among whom Apollo counts himself, belong to the theological koine of the period and it would be idle to attempt to identify them as of Jewish or Gnostic, Chaldaean or Platonic origin (33). It is only worth pointing out in this connection that by this demotion of the old pantheon and its identification with mere angels (34), philosophic monotheism could accommodate tradition. We possess a number of oracles from this period by which cities and individual priests enquire about the hierarchical position of gods and the honours due to them. The answers are consistent with the new theology (35). A more spiritualised form of piety than the one associated with blood sacrifices is demanded by the prophetic shrines : "I do not want hecatombs and golden colossi, but sweet songs" (36), proclaims the Didymaeus Apollo in the third century, while already a hundred years earlier a delegation from Cyzicus to the temple of Ammon in the desert of Siwa had been given a similar response (37).

These prescriptions of a "rational sacrifice" reproduced on stone in the cities of Asia Minor go hand in hand with contemporary Hermetic and Platonic teaching and practice (38). At the same

(32a) A certain Julius Theophilus was priest of the imperial cult at Miletus in the early third century and the son of a prophet of Apollo at Didyma. He can therefore plausibly be conjectured to be the man who asked Apollo whether he is the supreme god, causing the "Oenoanda oracle", which he was then in a position to diffuse (LANE FOX, *Pagans*, p. 193).

(33) For a discussion of their identity, see L. ROBERT, in *CRAI* (1971), pp. 613-614.

(34) Cf. *Theos. Tub.*, §§ 27-28.

(35) See L. ROBERT, in *CRAI* (1971), p. 608, n. 1.

(36) REHM, *Did.*, II, 217.

(37) R. MERKELBACH and E. SCHWERTHEIM, *Epigraphica Anatolica*, 2 (1983), pp. 147-154.

(38) *Corpus Hermeticum*, I, 31 ; XIII, 18, 19 and 21 ; PORPHYRY, *Plot.*, 10 ; and IAMBLICHUS, *Myst.*, V, 14.

time they call our attention to one of the main concerns of contemporary paganism : the role of ritual and the place of tradition in religious life.

If Plotinus could afford to dismiss formal worship, Porphyry paid only lip-service to such an attitude. Occasionally he declared that "the mind of the sage alone is the temple of God in human societies" (39), but in actual practice he defended traditional paganism both by attacking Christianity and by interpreting the old practices in the light of new ideas. Accordingly he wrote a treatise *On Statues*, in which he showed that the worship of idols is an eminently symbolic act not unworthy of the philosopher. The defence of ritual is an even more pronounced theme in Cornelius Labeo for whom no form of religious folk-lore was negligible. He seems to have produced a meticulous commentary on Roman *fasti* and another one on the *Disciplina Etrusca*, which he forced out of its Italian provinciality into the open air of third century syncretism (40).

THE PROSOPOGRAPHY OF TRANSCENDENCE

If the vulgarisation of an ineffable god and the reform of traditional cult were the main concerns of the revived oracles of Roman Asia Minor, one may ask in whose interest it was to diffuse those particular ideas and practices, which raises the question of who was in control of the oracles at that period. The answer cannot be wholly satisfactory, as our prosopographical data are very fragmentary. But, generalising from the available evidence, we can say that the oracles at Didyma and Claros were run by the cultivated decurions of Miletos and Colophon respectively. These people were, at least into the mid-third century, rich, intellectually *au fait* to the extent of often being philosophically educated and, most importantly, pro-Roman in their politics. Plutarch exemplifies the *typos* admirably,

(39) PORPHYRY, *Marc.*, 11, cf. 19, an idea also propagated by contemporary divination, *Theol. Tub.*, § 30, etc.

(40) P. MASTANDREA, *Un neoplatonico Latino, Cornelio Labeone* (1979), pp. 14-102.

while it is characteristic of the peculiar traditionalism of a Julian that he proclaimed himself prophet at Didyma (41).

The contribution of the conservative-minded elements among the Greek elites to political theorising in the Antonine period has been carefully mapped in recent years. These were men who looked back to the Republican values and saw the emperor in the light of a democratic ideology as a *princeps* rather than a *dominus*. But the role played by their progressive counterparts in the formulation of a new imperial theology (which in due course was taken over by Christian thinkers) has not yet been assessed. I would like to suggest that the solar theology propagated by the Asia Minor oracles was designed to prepare public opinion to accept the cults of *Sol Invictus Exsuperantissimus* as the Empire's official religion, and of the emperor as the earthly manifestation of the Sun.

The power of oracles to influence public opinion was fully recognised by emperors. In a recently published book, H. W. Parke has advanced, after Eric Birley, an attractive hypothesis concerning an inscription found at six widely scattered points in the Western part of the empire. The inscription, in Latin, runs : "to the gods and goddesses, in accordance with the interpretation of an/the oracle of the Clarian Apollo", and has been discovered at the Fort of Vercovicium in Hadrian's Wall, Corinium in Dalmatia, Nora in Sardinia, Cuicul in Numidia, and Volubilis in Mauretania (41a). Faced with such uniformity and wide diffusion, Parke assumed that the enquirer was a person in a position to publicise the oracle that he received all over the Empire. As the most likely candidate he advanced Caracalla, who can be plausibly conjectured to have visited Claros in 214. Caracalla's family background, education, personality and general policies as well as the frame of mind in which he was as he prepared for the Parthian War fit in with Parke's suggestion (42). Indeed Caracalla is a key figure in the development of Roman religious ideology and practice. His well attested Pythagorean-

(41) See my *Fate of Oracles* (as in n. 4), pp. 274-275.

(41a) Cf. M. EUZENNAT, *Une dédicace volubilitaine à l'Apollon de Claros*, in *Ant. Afr.*, 10 (1976), pp. 63-68.

(42) PARKE, *Oracles*, pp. 160-162.

ism is explicitly at the root of his conception of politics and religion as an indivisible whole (43). This belief, which underlies the *Constitutio Antoniana*, as has recently been shown by K. Buraselis in a magisterial study (44), must have driven Caracalla to try to use the new oracular theology in which he shared as a means of achieving greater cohesion in his new, now formally, universal, Empire. His example was strikingly followed by the Emperor Julian, who sought to circulate Apollinian oracles by means of encyclical letters to his new universal Church (45). By then of course, on Julian's own confession, the oracles had been silenced (46). One may ask why.

From God to Man

The economic crisis of the empire, which to some extent affected the well-to-do citizens of Asia Minor in the third century, must have made it harder for them fully to meet their onerous religious duties. The Gothic invasion on the other hand is not unconnected with the decline of specific sites, as for instance Didyma, a decline that was only briefly arrested at the turn of the third century when the oracle gave Diocletian the go-ahead for the Great Persecution (47). Finally environmental factors played their part in the process of decadence, as Miletos had already begun to suffer from the silting of the Maeander, and Claros was being gradually buried under the alluvial deposits of the river. But *why* did its prophets not fight this natural process? The beginnings of an answer to this question can be sought in a justly famous article, published more than twenty years ago :

(43) It is probably unnecessary to insist on this principle after the publication of S. R. F. Price's *Rituals and Power : the Roman Imperial Cult in Asia Minor* (1984), but what we owe to Caracalla is a qualitative change.

(44) K. Buraselis, *Θεία Δωρεά : μελέτες πάνω στην πολιτική τής δυναστείας τών Σεβήρων και την Constitutio Antoniniana* (with English summary) 1989, pp. 20-24 and 29-37.

(45) Julian, *ep.* 88, 451a ; *ep.* 89b, 297c-298a and 299cd.

(46) *Contra Galilaeos*, 198c.

(47) Lactantius, *Mort. Pers.*, 11, 6.

> The rise of the holy man has something to do with the silence of the oracles (...) Oracles remained active into the late classical period ; but they had already become too like their future rival. The holy man merely trumped the oracle by being both objective and trenchant in an idiom that was more consonant with the habits and expectations of a new, more intensely personal style of society ([48]).

Peter Brown's holy man is of course the rural saint of Syria and Mesopotamia who uttered his oracles concerning everyday problems or high politics in a language unintelligible to the majority of the educated men of late Roman society. The Christian holy man did inherit some of the functions and prerogatives of the oracle. But, long before he set about climbing his column, the locus of the divine had already shifted from oracles to a new type of holy man : the Pythagorean sage, who saw himself as the depository of the numinous and the apostle of redefined Greek culture. This transfer of prophetic power is conveyed by many a *vaticinium post eventum* in Philostratus' *Life* of the paradigmatic Pythagorean saint, Apollonius of Tyana :

> Several oracles circulated about him. Claros announced that Apollonius shared in its wisdom being the paradigmatic sage, while similar oracles were issued by Didyma and from the shrine at Pergamon, where the god urged those in need of health to betake themselves to Apollonius (IV, 1).

One need not doubt that here Philostratus is describing a contemporary situation. But the theoretical justification of the appropriation of the oracular function by the pagan saint was to come many decades later, in the pages of Iamblichus. In his discussion of the main tendencies of contemporary divination, the Syrian theologian says repeatedly that the prophetic spirit cannot be confined to one place only, but it is present in the whole cosmos being co-extensive with God and therefore in-

(48) Peter BROWN, *The Rise and Function of the Holy Man in Late Antiquity*, in *JRS*, 61 (1971), pp. 99-100. B. M. BOKSER, *Approaching Sacred space*, in *HTR*, 78 (1985), pp. 297-299, sees this tendency as instrumental in the development of Rabbinic Judaism.

herent in the divisible ([49]). Yet in order to become aware of the existence of the divine will in him and communicate it to others, Man must neutralise his self by the path of abstinence and knowledge ([50]). Only then does he become the repository of the numinous on earth.

This new axiom of hieratic Platonism — that there are no holy places but only holy individuals — became current coinage in the fourth century. The pupils and grand-pupils of Iamblichus disseminated it all over Asia Minor. These were men and women who enjoyed divine epiphanies without losing their self-control ([50a]). Hecate, the patron-goddess of the Chaldaean Oracles, or some other god, came at their call and supplied whatever information was required. At the same time they could interpret any oracle or divine sign without special preparation, for they had taken cognizance of their supernatural powers once and for all through their initiation in the mysteries of philosophy.

In the mid-fourth century the brilliant diplomat and philosopher Eustathius was visited in his Cappadocian home by a delegation of Greek sages who asked him why he had not yet come to Greece when so many oracles announced his imminent arrival. The oracles had been obtained by theurgical means in private ceremonies and interpreted on the spot, but only Eustathius' superior knowledge could provide the correct exegesis for them ; when all the signs were described to him, he exclaimed : "But these did not prophesy my visit!" ([51]). His wife, Sosipatra, could do even better. Not only did she utter prophecies while remaining sober — *σωφρόνως ἐνθουσιῶσα* —, but when she spoke "her words did not differ in anything from immovable oracles" ; then "everybody knew that Sosipatra was everywhere witnessing all

(49) IAMBLICHUS, *Myst.*, III, 1.

(50) *Ibid.*, III, 4, 5, 7, 11 and 31.

(50a) On divine epiphanies in late Roman paganism, see LANE FOX (*Pagans*, pp. 124-150) refuting A. D. NOCK's crude generalisations (*Essays*, p. 194) ; for all its subtlety though, L.F.'s analysis puts too much emphasis on continuity with the classical past, thus disregarding the crucial role played by the process of interpretation of the tradition, which inevitably results in change.

(51) EUNAPIUS, *V. Phil.*, VI, 6, 1-4.

that happens, as philosophers say about the gods" ([52]). When she passed away, Sosipatra's divinatory powers remained active in her son Antoninus, an ascetic who emigrated to Egypt and proved an even greater prophet than Iamblichus, on the testimony of their common biographer ([53]).

Just as in the old days then, when certain families had hereditary links with certain oracles, passing the prophetic prerogative from generation to generation, so now too *γένη προφητικά* — prophetic clans — began to emerge among the recognised proprietors of the numinous. This point was duly, if subtly, publicised by the Emperor Julian, adept and apostle of Iamblichan paganism ([54]).

Nor was the theurgical sage operating exclusively for the sake of his co-religionists ; his skill was recognised and used by his larger social milieu. In the early 360s the Christian rhetor Prohaeresius had recourse to the *ξένη σοφία* — the foreign wisdom — of the Eleusinian hierophant in order to find out for how long Julian's measures would be valid ([55]). Julian's own master, the notorious Maximus of Ephesus, was so universally revered on account of his oracular wisdom, that he was regarded as divine by Christians and pagans alike : when tried under Valens and condemned to death for having interpreted an oracle in connection with the fate of the emperor, none of the relevant officials dared enforce the verdict, since they knew that "in Maximus' body some

(52) *Ibid.*, VI, 9, 14.

(53) *Ibid.*, VI, 11, 11.

(54) For Chrysanthius' son, Aedeius, EUNAPIUS writes (*V. Phil.*, XXIII, 5, 3-4) that "his kinship and familiarity with the divine was so unforced and unceremonious that he had only to place a garland on his head and turn his gaze towards the sun, and immediately he delivered oracles which were not only infaillible but also written according to the finest mode of divine inspiration. Yet he neither knew the art of writing verse nor was he trained in the science of grammar, but to him the god was everything" ; cf. JULIAN, *Or.*, XI, 131b-d.

(55) EUNAPIUS, *V. Phil.*, X, 8, 1-2 ; the particular hierophant was an expert theurgist, *ibid.*, VII, 3, 7-9. A. MOMIGLIANO's remark that "when the famous Christian rhetorician Prohaeresius showed his ability to foretell future events, it was discreetly assumed that he had stolen his knowledge from the hierophant of Eleusis" (*Popular Religious Beliefs and the Late Roman Historians*, in G. J. CUMING and D. BAKER (eds), *Popular Belief and Practice* [1972], p. 11) is too subtle and assumes an unnecessary social dichotomy.

god would be punished". They therefore summoned to Antioch Festus, the Proconsul of Asia "with the soul of a butcher", who had no such scruples. The story ends on a loud moral note : when under Theodosius, Festus succeeded in regaining his position, he gave a banquet at which he described how in a dream the long-dead Maximus dragged him to Hades. At the urging of his friends, he left the table and betook himself to the temple of Nemesis where he offered a prayer to the goddesses of Justice and Revenge. No sooner had he finished praying than he slipped and was instantly killed ([56]).

Such stories did not form the exclusive repertory of pagan hagiographers. They enjoyed wide circulation and were instrumental in causing conversions from Christianity to paganism ([57]).

Yet for all his universal recognition as an oracle, the pagan saint was felt by society to be increasingly irrelevant to its preoccupations. His main concern was the fate of paganism. Having taken over from the oracles the function of defining cult and regularising ritual, he had invested himself both with the air and the name of hierophant ([58]). He was engrossed in the evolution of a pagan liturgy composed mainly of god-sent hymns, in attacking Christianity and heretical Platonism, and in the allegorical interpretation of traditional culture. As this culture dwindled, his prophecies took on an increasingly Cassandran flavour, and he himself became even more peculiar and distant from his fellow-men. The pilgrims who sought Antoninus in his Canobian retreat to enquire about God "encountered a statue. For he would utter not a word to any of them, but fixing his eyes and gazing up to the sky he would lie there speechless and unrelenting" ([59]). While meaning to praise Antoninus, Eunapius here puts his finger on the greatest shortcoming of the pagan

(56) EUNAPIUS, *V. Phil.*, VII, 6, 3-13.

(57) On conversions back to paganism, see my forthcoming article, *Persecution and Response in Late Paganism : the Evidence of Damascius*, in *JHS*, 113 (1993).

(58) JULIAN, *Fr.*, 161 for the *ἱεροφάντωρ Iamblichus ; MARINUS, Procl.*, 19 : "it is becoming for the philosopher to worship not just the gods of one city or even of one nation, but to be the hierophant of the entire world".

(59) EUNAPIUS, *V. Phil.*, VI, 10, 10.

holy man : his lack of common touch. Elsewhere he comments with astonishment on the informality of Aedesius' manner which, needless to say, earned him the abuses of his colleagues (60).

If we consider the social status of late antique converts to paganism, we will immediately realise how hopelessly horizontal was the pagan prophet's radiance in his society. The shrewd Alexander of Abonoteichos had, despite his Pythagorean allegiance, also provided in his establishment for the needs of a social and linguistic mosaic (61). But none of his successors consciously followed his example. Trapped for some time between the new formality of the oracles and the unreliability of the magician, the man in the street did not know where to take his daily problems, until the emergence of the hermits of Egypt and Mesopotamia regularised the situation. To what extent the crisis in pagan prophecy caused by its late antique agents prompted the rise of the Christian saint is food for thought, but what remains certain is that the New Oracle took over the functions of its classical predecessor in their entirety : high politics, affairs of the heart and the body, spiritual matters and the regularisation of ritual came together as the prerogative of the holy man. The field of competence granted him by society was so broad, that sceptics had to question once again the very existence of this all-knowing monster : in the early sixth century Varsanuphios had to emerge from his cell and wash the feet of the brethren in order to allay the suspicions of a questioner who felt that the invisible saint was but an invention of Abba Seridos (62).

University of Athens. Polymnia ATHANASSIADI.

(60) *Ibid.*, VIII, 1, 5-9.

(61) For oracles in vernacular languages, see LUCIAN, *Alex.*, 51.

(62) Barsanuphios and John of Gaza, *Correspondence*, transl. from the Greek by L. Regnault and Ph. Lemaire (1972), N° 125, p. 111.

SUR LE DÉBUT DU DION DE SYNÉSIOS DE CYRÈNE (*)

Lorsque Synésios publie le *Dion* et le *Traité des songes* en 405 (1), six ans avant d'être proclamé évêque de Ptolémaïs (2) et huit ans avant la fin de sa courte vie (3), il a déjà écrit, entre autres, les *Cynégétiques* (392), l'*Eloge de la calvitie* (396), le *Discours sur la royauté* (400) et le *Récit égyptien*, ou *De la providence* (400) (4). Dans le premier ouvrage, qui ne nous est pas parvenu, l'auteur, grand propriétaire foncier, a célébré les plaisirs de la chasse (5) ; dans le second, il a développé, à la manière des sophistes, un thème paradoxal contre l'*Apologie de la chevelure* de Dion de Pruse (6). Les deux derniers écrits, en revanche, traitent des sujets sérieux : le *Discours sur la royauté* a été prononcé devant l'empereur Arcadius, en faveur des habitants de Cyrène, et trace, après bien d'autres, le portrait du monarque idéal (7). De 399 à 402, Synésios s'acquitte de sa charge d'ambassadeur à Constantinople, et compose le *Récit égyptien*, dans lequel il évoque des péripéties de la politique contemporaine et propose une véritable philosophie de l'histoire, qui n'ex-

(*) Étude effectuée d'après : Synesios von Kyrene, *Dion Chrisostomos oder Vom Leben nach seinem Vorbild*, griechisch und deutsch von Kurt Treu, Berlin, 1959, 1 (233-238), pp. 8-12.

(1) *Cf.* Christian LACOMBRADE, *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien*, Paris, 1951, p. 404 ; 314-315. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle L.

(2) *Cf.* Denis ROQUES, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire*, Paris, 1987, p. 310. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle R. *Cf.* aussi du même : *Études sur la correspondance de Synésios de Cyrène*, Bruxelles, 1989, pp. 47 sqq.

(3) Il mourut en 413. *Cf.* L., p. 252 ; 273 ; 314-315, et R., p. 451.

(4) *Cf.* D. ROQUES, *Études* ..., pp. 235-246.

(5) *Cf.* R., pp. 134-138.

(6) *Cf.* L., pp. 78-83.

(7) *Ibid.*, pp. 84-89. Voir Ch. LACOMBRADE, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadios*, Paris, 1951.

clut pas l'intervention de Dieu et «laisse la porte ouverte au cas d'espèce constitué par le miracle» (8). En 402, il revient à Cyrène, puis s'installe à Alexandrie, où il doit fréquenter assidûment Hypatie (9). C'est durant ce séjour, en 403-404, qu'il épouse une jeune chrétienne, reçoit le baptême, et rédige enfin le *Dion* et le *Traité des songes* (10). A trente-deux ans, en plein épanouissement physique et intellectuel, malgré des succès politiques et littéraires déjà flatteurs, il n'est cependant pas entièrement satisfait.

Dans une lettre à Hypatie, écrite en 404, pour solliciter son avis sur ses deux derniers ouvrages, avant leur publication, il se plaint que des détracteurs aient déprécié ses *Cynégétiques*, bien accueillies pourtant «par certains jeunes gens qui se préoccupaient d'hellénisme et de grâce». On lui reprochait en effet «de maltraiter la philosophie, de prêter l'oreille à la beauté des mots et à leur rythme, de (se) laisser aller à parler d'Homère et de figures de rhétorique». Le philosophe devait donc être, d'après ses censeurs, un «ennemi des discours» et s'occuper seulement des choses divines. «On lui reprochait aussi de passer une partie de son temps à purifier son langage et à rendre son esprit plus amène» (11). Il travaillait avec «le tour de main ancien» (12), c'est-à-dire qu'il n'était qu'un sophiste atticisant, un attardé, préoccupé de rehausser par un style apprêté des futilités profanes. Il n'était bon qu'à amuser ses lecteurs (*πρὸς μόνην παιδιὰν ἐπιτήδειον εἶναι*) (13) ; rien de sérieux en lui, mais un oubli total de la divinité et de l'intelligible (*τοῦ νοητοῦ*) (14). Bref, il était un sophiste, et non un philosophe, car toute philosophie devait se rattacher à Dieu. Il

(8) *Cf.* L., p. 118. Pour l'ensemble, *cf. Ibid.*, pp. 84-138, et SYNÉSIOS DE CYRÈNE, *Hymnes*, texte établi et traduit par Ch. Lacombrade, Paris, 1978, pp. XXVIII-XXX.

(9) Sur *Hypatie, cf.* L., pp. 38-46 ; 47-63 ; SYNÉSIOS DE CYRÈNE, *Hymnes* (éd. Ch. Lacombrade), pp. XV-XXI.

(10) *Cf.* R., pp. 305-307.

(11) *Cf. Synesii Cyrenensis epistolae Antonius Garzya recensuit*, Romae, 1974, 154, *Hypatiae philosophae*, p. 271, 1-10 ; p. 272, 1-12. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle E. Sur la *misologia, cf.* PLATON, *Phédon*, 89 d.

(12) E. 154, p. 272, 11-12.

(13) *Ibid.*, p. 272, 7-8.

(14) *Ibid.*, p. 272, 4.

va donc répliquer à tous ces griefs dans le *Dion* (15). D'après sa lettre à Hypatie, «il passe en revue des genres de vie, et loue la philosophie comme le genre le plus sage qui soit» (16).

Les buts de l'ouvrage, exposés par Synésios, sont ainsi d'ordre stylistique, philosophique et religieux. Mais avant d'exécuter ce programme, il a placé, en tête de son œuvre, une étude littéraire et philosophique sur Dion de Pruse, sous la forme d'une polémique contre le jugement porté sur Dion par Philostrate de Lemnos. Il est hors de doute qu'à travers Dion, c'est lui-même, en personne, que Synésios défend. Sa démarche est des plus naturelles. À son époque, en effet, tout écrivain cherche à s'abriter derrière l'autorité d'un ancien. Dion est un sophiste des Ier et IIe siècles (17) ; plus de deux cents ans le séparent de Synésios, laps de temps suffisant pour que Dion, comme un Aelius Aristide (18), ait acquis, auprès du Cyrénéen, l'autorité d'un auteur classique (19).

Pourquoi Synésios a-t-il fixé son attention précisément sur Dion, en lisant les *Vies des sophistes* de Philostrate, où un article relativement modeste lui est consacré ? On sait qu'il a composé le *Dion* afin de prouver sa capacité de traiter les plus graves sujets comme les plus légers. Or, proclame Philostrate, dès le début de sa notice, «quant à Dion, je ne sais comment on devrait l'appeler, à cause de l'excellence qu'il a manifestée en toutes choses» (20). L'éloge est banal en soi, mais exprime le but visé plus tard par Synésios : la perfection en tous les genres. Mais surtout, Philostrate souligne, dans son exposé, qu'«en ce qui concerne l'*Eubéen* de Dion, son *Eloge du perroquet*, et tous ces

(15) Sur le titre de ce traité, *cf.* L. p. 139, n. 1. Mais *cf.* Jay BREGMAN, *Synesius of Cyrene*, Berkeley, 1982, p. 127, n. 14. Voir K. TREU, *Synesios von Kyrene, ein Kommentar zu seinem Dion*, p. 29.

(16) E. 154, p. 274, 12-13.

(17) Il vécut approximativement de 40-50 à 110. *Cf.* C. P. JONES, *The Roman World of Dio Chrysostom*, Cambridge, (Massachusetts) and London, 1978, pp. 134-140.

(18) Il vécut de 117 à la fin du IIe s.

(19) Sur l'imitation des anciens, sur leur autorité, *cf.* J. BOMPAIRE, *Lucien écrivain, imitation et création*, Paris, 1958, pp. 14-156.

(20) PHILOSTRATUS AND EUNAPIUS, *The lives of the sophists*, édition et traduction anglaise par Wilmer Cave Wright, Londres, Cambridge (Massachusetts), 1961, 486, p. 16. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle V.S.

écrits dans lesquels il s'intéresse à des thèmes peu importants, il ne faut pas les regarder comme des futilités, mais plutôt comme des compositions sophistiques, car c'est le propre du sophiste d'être sérieux même en traitant de tels sujets» (21).

Ce passage devait plaire en partie à l'auteur des *Cynégétiques* et de l'*Eloge de la calvitie*. Il y retrouvait le fameux «être sérieux en plaisantant» de Socrate (22), et une justification de ses précédents écrits. Cependant Synésios, dès les premières lignes de son opuscule, constate qu'«en écrivant la vie des sophistes qui ont vécu jusqu'à notre époque, Philostrate les divise ... en deux catégories : les sophistes proprement dits, et tous ceux qui, bien que philosophes, ont été, à cause de leur aisance d'élocution, enrôlés par la renommée dans le camp des sophistes. Il range Dion avec ses derniers» (23). Toutefois, le Cyrénéen affirme que Dion n'est pas un, qu'il a évolué, comme Aristoclès, mais en sens inverse : Aristoclès, de philosophe devint sophiste, et sombra dans les plaisirs les plus bas, alors que Dion, «de sophiste inconsidéré finit philosophe accompli» (24).

Le désaccord entre Philostrate et Synésios est ici patent. Le terme de «sophiste» est pris dans un sens nettement péjoratif par le second, alors qu'il est laudatif pour le premier. P. Desideri a bien senti que toute la controverse soutenue par Synésios contre Philostrate repose sur une équivoque. «L'équivoque», a-t-il écrit, «consiste en ce que, pour Philostrate, l'appellation de sophiste est hautement honorifique, tandis que pour Synésios, sophiste signifie le comble de l'abjection ; or Synésios polémique contre Philostrate comme si Philostrate entendait le mot sophiste dans le même sens que lui ...» (25). Et pour obscurcir un peu plus le tout, Synésios admet un instant que Dion puisse être qualifié de «sophiste», si l'on s'en tient à l'examen de son langage, tout en se promettant de revenir sur cette concession (26).

(21) *Ibid.*, 487, p. 18.

(22) *Cf.* PLATON, *Le Banquet*, 216 e.

(23) SYNESIOS VON KYRENE, *Dion Chrysostomos oder vom Leben nach seinem Vorbild*, griechisch und deutch von Kurt Treu, Berlin, 1959, 233, 4-7, p. 8. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle T.

(24) *Ibid.*, 234 et 235, p. 8.

(25) P. DESIDERI, *Il Dione e la politica di Sinesio*, dans *Atti della Accademia delle Science di Torino*, Torino, 107, 1973, p. 556.

(26) T., 234, 13-15, p. 8.

C. P. Jones a bien expliqué les raisons de cette équivoque. Après avoir montré que, pour Dion et pour Philostrate, les rôles de philosophe et de sophiste étaient étroitement mêlés, au point d'être souvent confondus, il signale le fossé de plus d'un siècle qui sépare Philostrate (ca 170-ca 244) de Synésios. Synésios, ajoute-t-il, à l'opposé de ses deux prédécesseurs, «était un néo-platonicien, pour qui un philosophe sophistique apparaissait nécessairement comme un faux philosophe : puisque Dion était à la fois sophiste et philosophe, il devait avoir été l'un avant d'être l'autre» (27). «De plus», poursuit Jones, «la préoccupation principale de Synésios, c'était lui-même, plutôt que Dion, et, en effet, la discussion au sujet de Dion constitue seulement l'introduction de l'ensemble de l'ouvrage. Le fond de la question est que les dons oratoires et littéraires ne sont pas incompatibles avec la philosophie. Pour le prouver, Synésios devait montrer que Dion, en sa maturité, était un vrai philosophe, et non (comme Philostrate l'avait perfidement suggéré), l'un des sophistes méprisés» (28). De même Synésios voudrait passer à la postérité comme un auteur d'œuvres légères en sa jeunesse, et comme un philosophe en son *akmè*. Il aurait ainsi suivi une évolution ascendante.

Il est cependant remarquable que dans sa lettre à Hypatie, Synésios, pour étayer ses prétentions d'auteur «sérieux», ne cite pas son *Discours sur la royauté*, qui est un discours d'apparat sur un sujet passablement rebattu, même s'il entraîna d'heureuses conséquences pour la ville de Cyrène, ni le *Récit égyptien*, ce qui peut paraître étrange, car les passages philosophiques n'y manquent pas. Mais il s'agit d'une métaphysique cosmique néo-platonicienne sans originalité, qui rappelle curieusement parfois les accents du *Corpus hermeticum*. La personnalité de Synésios s'affirme, comme il le proclame lui-même, dans le *Dion* et dans le *Traité des songes* (29). Ces deux œuvres ont été composées ensemble, publiées ensemble ; la première est une préparation sophistique et philosophique à la seconde, elle-même directement

(27) C. P. Jones, *op. cit.*, pp. 9-12, en particulier p. 12.

(28) *Ibid.* p. 12. Voir G. B. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, 1969, pp. 12-14.

(29) E. 154, p. 275, 10-12.

inspirée par les dieux ([30]). Elles ne peuvent être dissociées l'une de l'autre.

***

La lumière étant faite sur le dessein de Synésios, les arguments qu'il oppose, au début du *Dion*, aux appréciations de Philostrate, pourront être appréciées en fonction du but qu'il s'est fixé. D'entrée de jeu, il désigne son adversaire, comme s'il interrompait, sous le coup de l'indignation, la lecture des *Vies des sophistes* ([31]). Synésios ne pouvait, en effet, être d'accord avec ses premières pages. Le Lemnien affirme, au début du premier livre de ses *Vies*, que l'ancienne sophistique est une «rhétorique philosophique». Les sophistes traitent les mêmes thèmes que les philosophes, mais tandis que les seconds avancent pas à pas en fortifiant les points mineurs de leurs recherches, tout en assurant qu'ils ne possèdent pas encore la connaissance, les premiers affectent de connaître ce dont ils parlent. En tout cas, ils commencent leurs discours par «je sais», «je connais», «j'ai depuis longtemps examiné» et par «rien n'est sûr pour l'homme». «Un tel genre d'introduction», affirme Philostrate, «fait retentir à l'avance la noblesse de leurs discours, leur assurance et leur claire préhension de la réalité» ([32]). La hardiesse des sophistes, blâmée par Platon ([33]), et qui ne peut qu'indisposer le néo-platonicien Synésios, paraît au contraire prisée par l'auteur des *Vies*, qui n'hésite pas à renchérir sur ses précédents propos, en avançant que la méthode philosophique «ressemble à la mantique réglementée par les hommes», alors que la sophistique rappelle l'art divinatoire des oracles soumis aux dieux ([34]). C'est prendre le contre-pied de la doctrine platonicienne, et un néo-platonicien ne peut le tolérer.

Après avoir exposé ses propres vues sur les première et deuxième sophistiques, et tenté de découvrir l'origine de la vogue des discours improvisés pratiqués par les sophistes, Philostrate insiste sur l'habileté de Gorgias qui s'abandonne à l'improvisation. Aussi, précise-t-il, «les Athéniens, quand ils eurent remarqué la

(30) *Ibid.* p. 276, 10-21.
(31) T. 233, 1, p. 8.
(32) V.S. 480, p. 4.
(33) *Cf.* p. ex. *Le Banquet*, 208 c, *Théétète*, 180 a.
(34) V.S. 481, p. 4.

trop grande adresse des sophistes, les chassèrent des tribunaux, parce qu'ils pouvaient triompher d'un discours juste par un injuste et qu'ils avaient acquis du crédit aux dépens de la droiture. C'est pourquoi, ajoute-t-il, Eschine et Démosthène se reprochaient cette habileté entre eux, non pas comme un sujet de honte, mais parce que les juges la détestaient. En fait, en privé, Démosthène et Eschine prétendaient être admirés grâce à elle» (35). Ainsi, pour Philostrate, comme nous l'avons déjà vu, et d'après lui pour Démosthène et pour Eschine, le terme de sophiste n'était pas déshonorant (36).

Enfin Philostrate achève ces considérations générales en remarquant que «les anciens appliquaient le qualificatif de 'sophiste' non seulement aux orateurs dont le verbe sonnait le plus haut et le plus brillamment, mais aussi, parmi les philosophes, à ceux qui s'expriment avec facilité» (*εὐροίᾳ*) (37). Ainsi, pour lui, deux appellations aussi différentes, pour un disciple de Platon, que celles de «sophiste» et de «philosophe», pouvaient être attribuées, ensemble, à un même homme, à un même moment. Philostrate, qui appartenait à une longue lignée de sophistes (38), n'aurait peut-être pas été fâché d'être appelé philosophe à son tour, et d'avoir comme prédécesseurs un Dion ou un Favorinus d'Arles (39). Mais pour Synésios, une telle coexistence de deux états aussi différents, chez le même homme, à une même époque, était impensable. On était ou sophiste ou philosophe, ou l'un d'abord, et l'autre ensuite. D'où l'âpreté de sa polémique contre Philostrate. Il a été taxé de légèreté pour ses *Cynégétiques*, et il prétend au titre de philosophe. Si on le juge selon les critères de Philostrate, il est, comme Dion, un sophiste-philosophe. Il lui faut démontrer

(35) *Ibid.* 483, p. 10, 12.

(36) S'il est à peu près certain, comme le dit Eschine (*Contre Timarque*, 117, 173-175) que Démosthène enseigna l'art oratoire aux jeunes gens, et qu'il se montra parfois habile à égarer les débats et l'attention de ses auditeurs, le même Eschine n'a pas hésité à traiter Socrate lui-même de sophiste. On ne peut nier, d'autre part, que Démosthène n'ait eu, malgré une certaine souplesse, l'esprit droit et que le bien ne fût pour lui le bien et le mal le mal. *Cf.* le jugement sur la personnalité de Démosthène de Georges MATHIEU, *Démosthène, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1948, pp. 164-179.

(37) V.S. 484, p. 12.

(38) *Cf.* p. ex. V.S., pp. IX-XIII.

(39) Sur *Favorinus d'Arles*, *cf.* V.S. 489-492, pp. 22-28.

que Dion fut d'abord un sophiste, qu'il s'éleva, plus tard, à la hauteur d'un philosophe ... et qu'il est lui-même un philosophe capable d'user des charmes de la sophistique.

Au début du *Dion*, Synésios suit de près le texte de Philostrate, mais sa paraphrase n'est pas innocente. Le Lemnien, par exemple, avertit le consul Gordien, à qui est dédié son ouvrage, qu'il a dressé pour lui la liste de ceux qui ont philosophé tout en ayant la réputation (*ἐν δόξῃ*) de sophistes, et de ceux qui sont dénommés proprement (*κυρίως*) sophistes (40). Il parle ainsi, d'abord, d'une catégorie hybride, aux traits mal définis, de philosophes qui, selon l'*opinion* commune, sont aussi des sophistes. La *δόξα* n'est malheureusement pas un critère de vérité, du moins pour les platoniciens. Il oppose ces philosophes-sophistes aux vrais sophistes. Ces derniers constituent une catégorie bien définie, à laquelle l'adverbe *κυρίως* confère une authentique légitimité. La *δόξα* est bien pâle à côté de ce *κυρίως*. Le Cyrénéen, pour sa part, évoque en premier lieu, à l'inverse de son modèle, les sophistes «en eux-mêmes» (*αὐτὸ τοῦτο*), puis tous les philosophes qui, par leur facilité d'élocution (*διὰ τὴν εὐστομίαν*), ont été, grâce à la renommée (*ὑπὸ τῆς φήμης*), comptés au nombre des sophistes (41).

Synésios affirme donc que Philostrate a divisé les sophistes en deux catégories : ceux qui sont essentiellement sophistes, et les philosophes-sophistes, alors que le Lemnien avait adopté un ordre de classement différent. Ainsi, l'auteur du *Dion* peut rapidement passer sur les vrais sophistes, et mettre en valeur certains philosophes qui, par la rumeur publique et grâce à leur aisance d'élocution, sont rangés parmi les sophistes. Ils sont avant tout philosophes, aux dires de Synésios, et secondairement sophistes, d'après la *φήμη*, qui répond à la *δόξα* de Philostrate. Le mot *φήμη* fait, à l'origine, partie du vocabulaire religieux. Il désigne, surtout chez Homère et chez les poètes, la révélation des dieux, les oracles divins, et par suite, le bruit, la rumeur publique, qui garde encore en elle quelque chose de sacré. La *δόξα*, en revanche, n'est qu'une opinion purement humaine.

Synésios trahit donc sciemment Philostrate : il fait de la deuxième catégorie des sophistes de véritables philosophes doués du

(40) V.S. 479, p. 2.
(41) T. 233, 5-6, p. 8.

présent divin de la parole. C'est pourquoi il admettra, quelques lignes plus loin, que Dion ait pu être sophiste tout au long de sa carrière (42). Si, d'autre part, d'après Philostrate, les anciens appliquèrent le qualificatif de «sophistes» aux philosophes qui exposaient leurs idées avec facilité de parole (43), Synésios, de son côté, attribue leur renommée de philosophes-sophistes à leur *εὐστομία*, c'est-à-dire, littéralement, à leur bonne bouche, à leur prononciation agréable. L'*εὔροια* est, pour Philostrate, la qualité maîtresse du sophiste. Ce mot désigne d'abord le cours facile et abondant d'un fleuve, puis l'abondance du style et de la parole. Mais de l'abondance à l'excès, il n'y a qu'un pas, et bien des rhéteurs se verront reprocher une verbosité qui dissimulait mal l'indigence des idées. C'est pourquoi Synésios préfère l'*εὐστομία* à l'*εὔροια*. L'*εὐστομία*, c'est l'euphonie, la prononciation douce et coulante, la musicalité de la phrase. Ce terme ne saurait être pris en mauvaise part. Le parfait philosophe, d'après le Cyrénéen, doit parler harmonieusement, et se défier de la facilité verbale prônée par son prédécesseur. Ce terme d'*εὐστομία* s'applique d'ailleurs parfaitement à Dion, surnommé Chrysostome, et qui avait, comme il est dit plus bas, la langue «en or» (44) !

Ainsi, l'auteur du *Dion* prend son bien dans les *Vies des sophistes*, mais en détourne subtilement le sens. Il substitue certains termes à d'autres, en jouant des nuances des mots et de leur disposition et attire ainsi l'intérêt du lecteur des sophistes sur les philosophes. La philosophie constitue, d'après lui, l'essentiel, tandis que l'art sophistique est destiné à mieux faire passer le message philosophique.

Philostrate, poursuit Synésios, a rangé Dion avec Carnéade d'Athènes, Léon de Byzance et beaucoup d'autres, parce qu'ils ont vécu selon une ligne de conduite philosophique (*φιλοσόφου προαιρέσεως*), mais ont mis au point (*ἡρμοσμένους*) un style sophistique (45). «Le mot *προαίρεσις* n'apparaît dans la langue

(42) T. 234, 13, p. 8.

(43) V.S. 484, p. 12.

(44) T. 234, 12-13, p. 8. Il faut noter que Dion Cocceianus ne fut surnommé «Chrysostome» probablement qu'au IIIe s. *Cf.* L. FRANÇOIS, *Essai sur Dion Chrysostome, philosophe et moraliste cynique et stoïcien*, Paris, 1921, p. 6.

(45) T. 233, 7-10, p. 8.

grecque qu'à l'époque d'Aristote ; encore n'est-il pas, même alors, tout à fait courant ... Il désigne ce que quelqu'un a choisi, préféré ou décidé ...» (46). Il s'identifie, chez Epictète, comme l'enseigne J. Souilhé, à la «personne morale», c'est-à-dire à «l'homme en tant qu'il est un être pensant et voulant librement» (47). Si Dion fut philosophe, ce fut donc de propos délibéré, par préférence et libre choix, tandis que la sophistique, après sa «conversion» à la philosophie, consista pour lui à garder une certaine forme de style (*λόγου ἰδέαν*), quelque chose de plus superficiel, de plus extérieur que la philosophie, objet d'une *προαίρεσις*.

Synésios laisse déjà entrevoir le rôle qu'il va assigner à l'art des sophistes, que tout philosophe doit posséder, grâce au participe *ἡρμοσμένους*. *Ἁρμόττειν*, c'est ajuster, arranger les différentes parties d'un tout entre elles, et, au sens large, s'occuper de quelque chose, lui apporter ses soins. Les sophistes furent des arrangeurs de mots, des compositeurs de périodes dont chaque détail est à la place dans un engrenage savant qui ne grince jamais.

Mais pourquoi compter au nombre des philosophes aux phrases finement ciselées un astronome et un mathématicien comme Eudoxe de Cnide, et surtout, pourquoi lui donner la place d'honneur parmi les auteurs cités par Philostrate ? D'après ce dernier, Eudoxe «consacra une grande partie de son activité à étudier l'enseignement de l'Académie, et néanmoins on l'inscrivit sur la liste des sophistes parce qu'il s'exprimait en un style orné (*κόσμῳ*) et qu'il improvisait avec succès» (48). Bien plus grande est la subtilité de Synésios ! (49) Le mot *ἡρμοσμένους* a déjà mis l'accent sur l'art d'ajuster entre eux les mots et les phrases ; il suggère aussi l'harmonie musicale des discours d'Eudoxe, et des sophistes en général. Le terme de *κόσμος*, employé par Philostrate, le laissait déjà pressentir. Ce n'est pas non plus par hasard que Synésios emploie *ἀριθμεῖν* pour nous dire simplement qu'Eudoxe a été compté au nombre des sophistes, mais ce verbe est bâti sur la même racine *-ar* que *ἁρμόττειν*, racine qui exprime l'adaptation. L'*ἀριθμός*, c'est l'ajustement, l'agencement, d'où le nombre,

(46) *Cf.* ARISTOTE, *L'éthique à Nicomaque*, commentaire par R. A. Gauthier et J. Y. Jolif, Louvain-Paris, t. II, 1970, 1e partie, pp. 189-190.

(47) *Cf.* EPICTÈTE, *Entretiens*, éd. J. Souilhé, p. L, n. 3.

(48) S.V. 484, p. 12.

(49) *Cf.* T. 233, 10 ; 234, 11-12, p. 8.

le dénombrement. *Ἀριθμεῖν* nous avertit que nous entrons dans la science des nombres, de l'arithmétique, des mathématiques, comme nous dirions aujourd'hui, et convient à Eudoxe, astronome et mathématicien. Il n'est pas jusqu'au nom d'Aristote, dont Eudoxe était le disciple, qui ne contienne l'adjectif *ἄριστος*, lui aussi dérivé de la racine *-ar*, et qui ne nous rappelle l'importance de l'harmonie, alors qu'Eudoxe, c'est celui dont on a une bonne opinion (*δόξα*). Ces deux noms propres contribuent donc à créer, dans la phrase de Synésios, une ambiance favorable à l'exposé des talents sophistiques du mathématicien. Le grec ne dédaignait pas ces sortes de jeux de mots.

Mais Eudoxe est resté célèbre surtout comme astronome, et par l'astronomie, nous voici transportés en plein *κόσμος*, pour reprendre le mot de Philostrate. On sait que le *κόσμος*, pour les anciens, c'est l'ornement, la parure, mais aussi l'ordre du monde. Pour exercer l'astronomie, contempler les mouvements des astres, réglés par les dieux, et dieux eux-mêmes, il faut être le savant par excellence, l'ami de la sagesse, le philosophe, en un mot ([50]). Synésios, en célébrant Eudoxe l'astronome et le sage, ne pouvait pas ne pas penser à lui-même. N'a-t-il pas offert à Paeonios un astrolabe de son invention ? ([51])

Ainsi, par la magie du verbe, par l'emploi de mots évocateurs judicieusement gradués, grâce à des noms propres même, Synésios s'élève de la sophistique à la philosophie. En jouant de la musique du langage, du sens caché de certains termes, il nous introduit, en préservant le secret, dans un monde réservé aux seuls initiés. Il suggère, par la puissance incantatoire de son style, que l'art du sophiste est une propédeutique à la philosophie et qu'ils ne peuvent être disjoints. C'est énoncer déjà la leçon du *Dion*.

***

Si le Cyrénéen vient d'admettre, en termes voilés, qu'une certaine sophistique est inséparable de la philosophie, dans la formation du sage, il reste que les termes de «sophiste» et de

(50) Sur les rapports entre l'enseignement des sciences et des mathématiques, et l'enseignement de la philosophie, voir : I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, 1984, pp. 252-261.

(51) *Cf.* L, pp. 125-126.

«sophistique» demeurent encore ambigus ; on ne sait pas ce qu'ils recouvrent exactement. Synésios concède en effet que «grâce à la force expressive de sa langue (*τῇ περιβολῇ τῆς γλώττης*), on peut admettre que Dion a été sophiste dans l'ensemble de ses œuvres, si l'on prétend que le souci du langage (*τῆς φωνῆς*) est l'enjeu des débats sophistiques ...» (52). Ainsi, en apparente contradiction avec ses dires précédents, Synésios semble accepter que Dion ait été un sophiste tout au long de sa carrière, mais il faut s'entendre sur le sens donné à ce mot. Ici, la sophistique consiste surtout dans la *περιβολή* du langage, c'est-à-dire dans sa force d'expression, dans l'amplification oratoire (53). Tout naturellement, de la langue Synésios passe à la voix. Le sophiste sera celui qui se préoccupe de sa voix (*φωνή*), de la parole et, par extension, de son langage. L'expression *σοφιστικόν ἀγώνισμα* (54) met en relief les déclamations, les joutes oratoires chères aux sophistes. Pour la beauté du style, de la langue, l'œuvre de Dion présente donc une unité parfaite, mais c'est une beauté tout en ornements et en apparat. Elle demeure superficielle. On peut parler, dans ces conditions, de la vacuité de la sophistique.

La personnalité morale de Dion, en revanche, n'est pas une. Sous la persistance du style sophistique, se cache une évolution en profondeur de sa *προαίρεσις*. Aristoclès, de philosophe est devenu sophiste pour sombrer dans la débauche, tandis que Dion, de sophiste s'est hissé au niveau de philosophe. On voit, par cet exemple, que pour Synésios, un sophiste est bien autre chose qu'un simple styliste. Le sophiste, tel que le voit un néoplatonicien de son époque, est un déclamateur infatigable associé à un débauché. On est frappé par l'acharnement de Synésios contre les mœurs dépravées d'Aristoclès, victime de la *δόξα* (55). Le Cyrénéen s'inspire, non sans la déformer, de la notice consacrée à ce dernier dans les *Vies* de Philostrate. D'après ce texte, Aristoclès venait de l'école péripatéticienne et s'adonna à la sophistique après avoir suivi, à Rome, les conférences d'Hérode Atticus (56). Tant qu'il demeura un philosophe, son aspect

(52) T. 234, 12-14, p. 8.
(53) *Cf.* V.S., *Glossary of Rhetorical Terms*, p. 572.
(54) T. 234, 14, p. 8.
(55) T. 234, 17-23 à 235, 24.
(56) *Cf.* V.S. 545-567, pp. 138-182. Il fut un sophiste modèle, selon Philostrate.

fut négligé, hirsute, et ses habits étaient malpropres. Chez les sophistes, «il devint élégant, fit disparaître sa crasse, et les plaisirs (*ἡδοναί*) que procurent la lyre, la flûte et les chants, il les introduisit dans son genre de vie. En effet, bien que, jusque là, il eût vécu dans une certaine austérité, il fréquenta dès lors immodérément les lieux de spectacle et leur bruit» (57).

Indéniablement, Aristoclès, d'après Philostrate, évolue de façon favorable. Quand il était philosophe, son aspect était repoussant. Devenu sophiste, il se transforme en un élégant personnage, amoureux de plaisirs licites : aucune scène licencieuse n'est évoquée par les mots lyre, flûte ou chant. Philostrate suggère tout au plus qu'Aristoclès se départit d'une certaine austérité — ce qui n'est pas forcément un mal — et qu'il se complut de façon désordonnée (*ἀτάκτως*) dans le vacarme des théâtres, où l'on donnait non seulement des représentations, mais aussi des conférences.

Synésios, pour sa part, est loin d'imiter la modération de son modèle. D'après lui, Aristoclès, d'abord philosophe sourcilleux, finit chez les sophistes et «s'adonna à la volupté sous toutes ses formes» (*τρυφῆς ἁπάσης*) et en atteignit les sommets (58). Le mot *τρυφή* est plus péjoratif que le terme d'*ἡδονή*. L'*ἡδονή*, c'est le plaisir en général, par rapport à la douleur. Il peut être moral ou immoral, tandis que la *τρυφή* de Synésios désigne la mollesse, la sensualité qui brise l'énergie. Elle déborde aussi le sens du verbe *ἁβρύνειν* (59) employé par Philostrate, qui évoque davantage la grâce un peu languide d'Aristoclès que son indolence. Le Cyrénéen noircit donc l'esquisse de son prédécesseur : alors que Philostrate ne parle que des lyres, des flûtes et des chants qui retentissaient dans la maison d'Aristoclès, il évoque, en revanche, avec précision, les joueuses de flûte (*αὐλητρίδας*) invitées aux festins de débauche (*συσσιτία*), les convives qui jouent au cottabe, et si, d'après Philostrate, le bruit des salles de réunion plaisait à Aristoclès, chez Synésios, Aristoclès fatigue (*κόψαι*) ses auditeurs par ses joutes déclamatoires (60) : il ne subit pas le vacarme, il le provoque.

(57) V.S. 567-568, pp. 182-184. Voir surtout 567, pp. 182-183.
(58) T. 234, 18, p. 8.
(59) V.S. 567, p. 184.
(60) T. 234, 23 à 235, 24-25. Il est remarquable que le jeu de cottabe n'était

P. Desideri a d'autre part démontré qu'Aristoclès n'avait probablement jamais été un véritable philosophe : «La paraphrase synésienne est largement approximative», a-t-il écrit, «et ... la chose s'explique par la volonté de donner consistance à la 'période philosophique' d'Aristoclès (qui, pour Philostrate, se réduit à une année de sa prime jeunesse, c'est-à-dire, en pratique, à un chapitre de l'histoire des 'études supérieures')» (61). Dans ces conditions, opposer, comme le fait Synésios, le sérieux (*σπουδή*) des travaux philosophiques d'Aristoclès, la gravité (*σεμνότης*) de sa jeunesse, à l'opinion sophistique (*δόξα*) qui prévalut chez lui dans son âge mûr, relève de la partialité (62). De même, au risque de minimiser les mérites de Dion, Synésios affirme que «de sophiste dépourvu de jugement (*ἀγνώμων*), il devint un philosophe accompli «et qu'il dut ce retournement» davantage à la fortune (*τύχη*) qu'à sa propre décision (*γνώμη*)» (63). Un peu auparavant, cependant, il ne parlait que de la *προαίρεσις* de Dion, autrement dit de sa ligne de conduite et de son choix raisonné (64).

K. Treu a remarqué cette énergique opposition entre la *τύχη* et la *γνώμη*, et il renvoie au passage dans lequel Dion expose que sa «conversion» à la philosophie est due aux circonstances de son exil. Effectivement, le verbe *τυγχάνειν* revient deux fois en quelques mots (65). On peut penser, cependant, que pour Synésios, ce passage de Dion de la sophistique à la philosophie a été simplement facilité par les circonstances *plus que* par le jugement. L'expression *μᾶλλον ἤ* laisse en effet entendre que Dion n'était pas totalement *ἀγνώμων* quand il était sophiste, mais que la *τύχη* a joué un plus grand rôle que sa *γνώμη*. Synésios aurait-il pu d'ailleurs affirmer que son modèle avait été un sophiste

plus pratiqué déjà avant le début de l'ère chrétienne ; il s'agit, chez Synésios, d'une réminiscence littéraire, pour symboliser l'ivrognerie d'Aristoclès. (*Cf.* K. Treu, *Synesios von Kyrene, ein Kommentar zu seinem Dion*, Berlin, 1958, p. 32, 235, 2).

(61) P. Desideri, *op. cit.*, p. 554, n. 2.

(62) T. 234, 21-22, p. 8.

(63) T. 235, 25-26, p. 8.

(64) T. 233, 9, p. 8.

(65) K. Treu, *op. cit.*, p. 33. Que représente exactement la *τύχη*, ici, pour Synésios ? Les circonstances ? Pour Dion, souvent *τύχη* = *εἱμαρμένη* = *πρόνοια*. Dion penchait fortement vers le stoïcisme. Voir L. François, *op. cit.*, pp. 78-79.

sans entendement, alors que lui-même avait été sophiste dans sa jeunesse ?

Il est donc clair que le Cyrénéen ne veut pas seulement désigner, par le terme de «sophiste», un orateur au style charmeur et étincelant, mais, avant tout, un être dépravé et sans discernement. Ni Carnéade ni Eudoxe ne méritaient ainsi le qualificatif de «sophistes» ; ils étaient des philosophes, et sophistes si l'on veut, en prenant ce terme dans le sens bien précis de stylistes avertis. Mais eux-mêmes auraient repoussé le titre de «sophiste», à cause de sa mauvaise réputation depuis Platon. Synésios fait donc passer le problème du domaine stylistique au plan éthique, ce qui ne va pas sans créer quelque confusion. En effet, si l'on peut soutenir que Dion a été un philosophe doublé d'un sophiste, dans le sens d'un styliste, peut-on avancer qu'il vécut d'abord comme un sophiste, puis comme un philosophe, en affirmant par ailleurs que ces deux termes s'excluent l'un l'autre, par exemple chez Aristoclès ? (66) Le texte de Synésios manque ici de clarté. Ou bien l'auteur veut dire que Dion fut d'abord un pur styliste, et plus tard un philosophe qui rejeta tout art de séduire, ce qui paraît excessif, ou bien qu'il fut, tout au long de sa carrière, un philosophe et un esthète accompli, comme Eudoxe de Cnide, hypothèse démentie par lui-même (67). Il reste que Dion, sophiste jusqu'à son exil, c'est-à-dire, d'après le Cyrénéen, amateur de sujets frivoles et de virtuosité verbale, serait devenu par la suite, et par hasard (68), un philosophe, en conservant tous les moyens d'expression propres à un sophiste, mais pour traiter des sujets sérieux.

Synésios illustre ce point de vue en proclamant que Dion «fut tour à tour, avec éclat, le champion de deux modes de vie», et qu'«il entre lui-même en conflit contre ses propres thèses (*ὑποθέσεις*), en publiant des discours tirés de principes opposés (*ἐναντίων ἐνστάσεων*) (69). Il s'agit donc moins d'une question de forme que de fond. Sans en avertir son lecteur, Synésios introduit, entre les deux membres du couple sophiste et philosophe, un rapport nouveau. Le philosophe est, en fait, un bon sophiste, habile

(66) *Cf.* T. 234, 15 sqq., p. 8.
(67) T. 235, 28, p. 8.
(68) T. 235, 25, p. 8.
(69) T. 235, 6-8, p. 10.

écrivain, qui se consacre aux sujets sérieux et moraux ; le sophiste qui n'est que sophiste est, en revanche, un beau parleur qui use de ses dons pour développer des thèmes sans consistance ou immoraux, et qui risque de sombrer ainsi dans la débauche. On voit donc que, chez Synésios, le mot *σοφιστής* est ambigu, qu'un philosophe peut, et même doit, être un bon sophiste, savoir bien écrire et bien parler, bref, posséder une *culture étendue*, pour accéder aux vérités de la philosophie. Le mauvais sophiste, en revanche, est aussi cultivé que le bon, et discourt aussi bien que lui, mais sa culture est au service d'une mauvaise cause.

En forçant la présente thèse du Cyrénéen, on pourrait conclure que *tous* les orateurs sont des sophistes. Les plus moraux seraient les bons sophistes, ou philosophes ; les mauvais, les sophistes qui ne sont que sophistes. S'il faut en croire Synésios, Dion et lui-même, au lieu de glisser sur la pente fatale, comme Aristoclès, se seraient «convertis» à la philosophie, tout en utilisant au mieux les ressources de l'art sophistique. Il y aurait bien deux hommes en eux. Synésios parle, en effet, de la «duplicité» (*διπλόη*) de Dion, opposée à la solution simpliste (*ἁπλῶς*) qui en fait l'égal d'un Carnéade ou d'un Eudoxe ([70]).

Mais en refusant de leur adjoindre le Bithynien, Synésios manque, une fois de plus, de logique. Il affirme, en effet, que, quel que soit le sujet traité par Carnéade ou Eudoxe, «si on l'examine, on le trouve philosophique, mais manié à la manière sophistique ...» Ainsi, poursuit-il, «leurs auditeurs qu'enchantaient leurs déclamations par la beauté des termes employés, jugeaient bon de les appeler sophistes ; mais eux-mêmes auraient rejeté cette dénomination, à mon avis, et l'auraient considérée comme non avenue, car la philosophie blâmait tout ce qu'elle recouvrait depuis que, peu de temps auparavant, Platon s'était élevé contre le nom de sophiste» ([71]). Cela revient à reconnaître qu'en fait ni Carnéade ni Eudoxe ne s'avouaient sophistes mais bien philosophes, et qu'ils l'étaient véritablement, puisqu'ils s'occupaient de sujets sérieux. Leur réputation de sophistes n'était due qu'à la *δόξα*, et ne visait que leur style. Ils ressemblaient donc aux bons sophistes définis précédemment, c'est-à-dire à des philosophes

(70) T. 235, 27, p. 8.
(71) T. 235, 3 sqq., p. 10. *Cf.* K. Treu, *op. cit.*, p. 33, 235, 13.

dotés de la technique sophistique utilisée pour le bien. En refusant de leur associer Dion, Synésios faisait de ce dernier un mauvais sophiste dans sa jeunesse, et se condamnait lui-même à la suite de Dion. Était-ce le résultat recherché ?

D'ailleurs, même employée par les meilleurs philosophes, la technique sophistique reste suspecte aux yeux de Synésios, à tel point que le seul mot de «sophiste» engendre chez lui *une réaction quasi passionnelle*. Ainsi, Carnéade et Eudoxe ont beau avoir traité des sujets philosophiques, ils l'ont fait avec le «tour de main» sophistique (*μετακεχειρισμένη σοφιστικῶς*) (72), ce qui n'a pas manqué d'entraîner de fâcheuses conséquences. En effet, la phrase qui suit est singulièrement ambiguë. Ce tour de main consiste à développer un thème donné *λαμυρῶς καὶ δεξιῶς* (73). Si l'adverbe *δεξιῶς* caractérise sans aucun doute l'habileté du sophiste — ce qui n'est pas forcément une louange —, le mot *λαμυρῶς*, en revanche, pose un problème. D'après K. Treu, il est glosé *γλυκέως* dans un manuscrit de Synésios (74). On lit aussi, dans l'épître 148 du même auteur : «*ἐθεασάμην ... τὴν μεγάλην λίμνην τὴν λαμυράν*» (75) traduit par le dictionnaire de Bailly «la mer profonde», sens confirmé par le Liddell-Scott. Le dictionnaire de R. Estienne cite la phrase du *Dion* et rend *λαμυρῶς* par *diserte, lepide*. Malheureusement, le sens de l'adverbe *λαμυρῶς* ne paraît pas bien assuré. Le dictionnaire de Bailly, en effet, ne connaît que la traduction «avec hardiesse, pétulance ou effronterie». Elle serait acceptable ici. Il est vrai que Synésios ne ressent aucune animosité contre Carnéade ou Eudoxe, mais il pourrait vouloir dire que ces deux philosophes-sophistes ont écrit avec l'impudence et la dextérité que les platoniciens attribuaient à leurs adversaires.

Quoi qu'il en soit, la sophistique est fautrice de dépravation, puisque tout sujet composé *σοφιστικῶς* engendre la sensualité (*τὴν ἀφροδίτην*) (76). L'*ἀφροδίτη*, c'est bien la grâce, la beauté, mais c'est, avant tout, le plaisir de l'amour, le désir passionné. Cette

(72) T. 235, 1, p. 10.

(73) T. 235, 2, p. 10.

(74) K. Treu, *op. cit.*, p. 132, 235, 7. Il s'agit du *Paris. Coislin. Gr.* 249 (sigle S) x^e-xie s., le plus ancien ms. connu. (Renseignement communiqué par J. Lamoureux).

(75) E. 148, p. 261, 18.

(76) T. 235, 1-2, p. 10.

ἀφροδίτη pourrait faire écho à la corruption d'Aristoclès, évoquée quelques lignes auparavant, d'autant plus que les deux philosophes «enchantaient, *ἐκήλουν* (77) leurs auditeurs par la beauté des termes qu'ils employaient». *Κηλεῖν*, charmer, fasciner, peut-être, lui aussi, pris dans un bon ou dans un mauvais sens, et l'on ne peut s'empêcher de penser au sophiste Thrasymaque de Chalcédoine, dont Socrate affirmait, dans le *Phèdre* de Platon, qu'il s'était, «en même temps, montré supérieur pour mettre une foule en fureur et ensuite, ces furieux étant soumis à ses enchantements (*κηλεῖν*), pour l'apaiser ... sans égal aussi, quel que soit le cas, aussi bien pour calomnier que pour dissiper la calomnie ! ...» (78). Être enchanté, ou ensorcelé, quand on l'est par les dieux, constitue une faveur insigne (79), mais être fasciné par un simple mortel entraîne souvent des conséquences néfastes, et l'«enchantement» implique, dans tous les cas, une éclipse de la raison toujours inquiétante. De toute façon, il semble que ces deux ou trois lignes consacrées aux philosophes qui écrivent selon la méthode sophistique contiennent, à dessein, des termes ambivalents, et que la louange apparente prépare, en fait, le rejet de la dénomination de sophiste pour Carnéade et pour Eudoxe, et l'allusion au blâme jeté sur la sophistique par Platon (80).

***

Synésios veut achever de confondre Philostrate en le mettant en contradiction avec lui-même. Il affirme pour cela que Dion fut en conflit contre ses propres thèses, qu'il mena deux genres de vie bien distincts et que son œuvre témoigne de cette lutte intestine (81). Le terme de *διαφορά* (82), c'est-à-dire la différence, la diversité, ou le désaccord, résume le jugement du Cyrénéen sur la carrière du Bithynien. On ne peut donc accepter la thèse du «philosophe-sophiste», soutenue par Philostrate. Si Dion fut

(77) T. 235, 3, p. 10.

(78) PLATON, *Phèdre*, texte établi et traduit par L. Robin (C.U.F.), Paris, 1970, 267 d, p. 75. *Cf.* aussi *Protagoras*, 315 b.

(79) *Cf.* p. ex. les quatre formes du délire inspiré par les dieux, dans le *Phèdre*, 244 b.

(80) *Cf.* T. 235, 5-6, p. 10.

(81) T. 235, 6-9, p. 10.

(82) T. 235, 9, p. 10.

une vivante contradiction, Philostrate, en le niant, se contredit lui-même, si nous en croyons Synésios.

Philostrate, en effet, dans sa notice consacrée à Dion, l'absout d'avoir composé des discours sur des sujets peu importants, comme dans l'*Eubéen* ou dans l'*Eloge du perroquet*, sous prétexte qu'un sophiste peut composer une étude sérieuse (*σπουδάζειν*) sur d'aussi minces bagatelles (83). Mais, dit Synésios, en affirmant cela, Philostrate s'inflige à lui-même un démenti. En effet, juste avant de composer ses huit monographies consacrées aux philosophes-sophistes, il avait déclaré : «Les anciens ont appelé sophistes non seulement les orateurs au verbe le plus sonore et le plus brillant, mais aussi les philosophes qui ont exposé leurs pensées en un langage coulant. C'est de ces derniers qu'il faut d'abord parler puisque, sans être sophistes, mais ayant la réputation de l'être (*δόξαντες*), ils sont parvenus à obtenir ce titre» (84). Puis, après avoir traité le cas de Favorinus d'Arles, Philostrate conclut ainsi son étude sur les philosophes-sophistes : «Voilà tout ce qui concerne les philosophes qui ont la réputation (*ἐν δόξῃ*) d'avoir été sophistes» (85).

Dans ces deux phrases, Philostrate parle donc de philosophes qui ont, si l'on veut, usurpé le titre de sophiste, mais il n'a pas du tout conscience de proférer une calomnie. D'après Synésios, en revanche, dans ces deux mêmes phrases, il aurait proclamé que «c'est calomnier un homme (*τῶν συκοφαντουμένων ἐστὶν ὁ ἀνήρ*), s'il est philosophe, que de l'annexer au clan des sophistes» (86). Il engage ainsi un procès d'intention contre Philostrate. Il prétend encore que le même Philostrate ne sait pas dans quel groupe il va ranger Dion, à cause de son aptitude à la philosophie comme à la sophistique (*περιδέξιον δή τινα ὄντα*) (87). Cette dernière expression se veut précise, alors que l'auteur des *Vies* était resté dans le vague en reconnaissant que Dion était «excellent en tout» (*διὰ τὴν ἐς πάντα ἀρετήν*) (88).

(83) V.S. 487, p. 18.
(84) T. 235, 10-13 à 236, 14-18, p. 10. Voir V.S. 484, p. 12.
(85) V.S. 492, p. 28.
(86) T. 235, 12-13, p. 10.
(87) T. 236, 22, p. 10.
(88) V.S. 486, p. 16.

En déformant ainsi la pensée de Philostrate, Synésios circonscrit le débat entre la sophistique et la philosophie. Il s'écrie alors : «Qu'as-tu donc affirmé en premier lieu ? Et après ? Qu'il est ceci, mais qu'il paraît cela ?» (89) Autrement dit, la dernière affirmation : Dion est un philosophe qui a la réputation d'être un sophiste, mais n'en est pas un, semble être la bonne pour Philostrate. Mais il avait admis, auparavant, que Dion ne pouvait pas se dispenser de prononcer l'éloge du perroquet, *puisque les sophistes ne doivent pas mépriser de tels jeux* (90). Bref, Dion est-il, selon l'humeur de Philostrate, tantôt un philosophe, tantôt un sophiste ? Ce doute est aggravé du fait que le Lemnien soutient aussi que Dion a été *à la fois* sophiste et philosophe. Quelle est donc sa véritable opinion ?

La réponse de P. Desideri ne paraît pas convaincante. Selon lui, «Philostrate, en réalité, n'est pas du tout en contradiction avec lui-même, parce qu'il ne s'est jamais imaginé de dire que «l'on fait gravement tort à un philosophe en lui attribuant le titre de sophiste», ni de défendre Dion de l'accusation d'avoir composé un éloge du perroquet, pour la bonne raison que, même en admettant qu'une telle accusation existât, Philostrate ne la prenait certes pas au sérieux, étant donné que pour lui, justement, un sophiste devait traiter aussi ces sujets» (91).

Il est bien entendu que, pour l'auteur des *Vies des sophistes*, ce terme de «sophiste» n'implique rien de déshonorant : c'est Synésios qui prétend que l'on calomnie un philosophe si on le tire dans le camp des sophistes. Mais le présent débat ne porte pas sur la valeur morale du mot «sophiste» ; il s'agit, pour Synésios, de savoir si, d'après Philostrate, Dion est un philosophe ou un sophiste, ou les deux à la fois. Le problème éthique est accidentel, il n'est pas essentiel. Synésios n'accuse pas Philostrate de prendre la défense de Dion en tant que sophiste, mais de ne pas énoncer clairement s'il est un philosophe, ou un sophiste, ou un philosophe-sophiste, et on ne peut nier que la manière dont s'exprime son devancier ne soit ambiguë.

Une autre remarque de P. Desideri est également contestable. Après avoir rappelé, à propos de l'*Éloge du perroquet* de Dion

(89) T. 236, 22-23, p. 10.
(90) T. 235, 11, p. 10 et V.S. 487, p. 18.
(91) P. DESIDERI, *op. cit.*, pp. 556-557.

que, pour Philostrate, un sophiste devait traiter ce genre de sujet, le critique italien ajoute : «Il n'y a aucune contradiction entre cette expression de Philostrate et les autres : «*οὐκ ὄντες σοφισταί, δόξαντες δέ* et *τῶν φιλοσοφησάντων ἐν δόξῃ τοῦ σοφιστεῦσαι*, parce que *δόξαντες* et *δόξα* n'ont pas ici la valeur de *φαίνεται* que Synésios leur attribue, mais respectivement d'«avoir la réputation» et de «réputation», comme cela apparaît évident d'après le contexte, et comme le même Synésios l'a compris, correctement, quand il a paraphrasé ainsi les expressions incriminées : «*ὅσοι φιλοσοφήσαντες διὰ τὴν εὐστομίαν ὑπὸ τῆς φήμης ἐς τοὺς σοφιστὰς ἀπηνέχθησαν*» (92).

On remarquera tout d'abord que le Cyrénéen a fidèlement transcrit le texte de Philostrate, en se contentant de transformer *δοκοῦντες* en *δόξαντες* (93). Il est d'autre part exact que *δοκεῖν* veut dire «sembler, avoir la réputation de», et que *φαίνεσθαι*, c'est «être manifestement quelque chose». En justifiant Dion d'avoir consacré un ouvrage à l'éloge du perroquet parce que les sophistes ne doivent dédaigner aucun sujet, Philostrate fait implicitement de l'auteur de ce livret un sophiste. En écrivant d'autre part que la place de Dion est avec ceux qui ne sont pas sophistes, mais qui ont la réputation de l'être, ou qui paraissent évidemment l'être, peu importe, il met au moins en doute l'appartenance de Dion à cette famille d'orateurs. Il y a bien là une contradiction.

*
* *

Après avoir dit son fait à Philostrate, Synésios va se concentrer davantage sur le personnage même de Dion. Il est prêt à accepter ses contradictions, dit-il ; prêt à admettre que, tout en étant philosophe, il a joué au jeu des sophistes, «si seulement il est indulgent et bienveillant envers la philosophie» (94). Mais tel ne fut pas le cas : il a composé contre elle d'audacieux et méchants discours ; il s'est montré impudent envers les philosophes et la philosophie (95). D'après Synésios, la sophistique et la philosophie n'ont pas toujours fait bon ménage chez Dion, et la première,

(92) *Ibid.*, p. 557. *Cf.* T. 236, 14-21, p. 10 et 233, 6-7, p. 8.
(93) *Cf.* V.S., 484, p. 12 et T. 236, 16, p. 10.
(94) T. 236, 24-26, p. 10.
(95) *Cf.* T. 236, 27-28, p. 10.

au moins pendant une période de sa vie, a exclu la seconde (96). Pour le Cyrénéen, le Bithynien ne fut donc pas un conciliateur. Il ne sut pas partager son âme entre deux idéaux. Ce fut un homme tout d'une pièce, pleinement sophiste, puis pleinement philosophe.

L'explication qu'il en donne est un peu simpliste. Dion aurait possédé un fort tempérament (*φύσεως λαχὼν ἐχούσης ἰσχύν*) (97). Synésios revient plusieurs fois sur cette force de caractère, trop méconnue par les commentateurs modernes. Lorsque le Bithynien se tournera vers la philosophie, il révèlera toute la vigueur de son naturel (*ἡ ῥώμη τῆς φύσεως*) (98). Si le mot *ἰσχύς*, précédemment employé, désigne plutôt la force intérieure, la capacité de résistance, le mot *ῥώμη*, en revanche, se rapporte à la force physique, extérieure et brutale, qui lui permet, selon Synésios, de s'éloigner «à pleines voiles» (99) de la sophistique, pour entrer en philosophie. C'est au Portique que Dion s'est naturellement adressé pour la conduite morale, et il a surpassé tous ses concitoyens par son attitude virile (*ἠρρενῶσθαι*) (100), en admonestant les simples particuliers, les cités et les grands de ce monde.

Synésios a été séduit par la fermeté de Dion. Il sut lui-même parler haut et fort devant l'empereur, à Constantinople, et tenir les rênes du pouvoir lors de son bref épiscopat. Mais pour agir ainsi, il devait surmonter son penchant pour la vie studieuse et contemplative. D. Roques, en s'appuyant sur sa correspondance, a révélé ses hésitations avant d'accepter l'épiscopat, ses regrets d'un «passé fait de bonheur, de tranquillité et de réflexion philosophique» (101). Il a pu admirer la constance de son modèle

(96) C'est un point très délicat à établir. Par exemple, un critique aussi averti que C. P. Jones, après avoir essayé de prouver que Dion n'a peut-être pas entamé sa carrière comme sophiste (*op. cit.*, p. 12), affirme, un peu plus loin que «les relations de Dion avec les Flaviens peuvent contribuer à expliquer un difficile épisode de la première période de sa vie, son épisode «sophistique», et ses attaques contre les philosophes», et que «cette phase sophistique peut en partie n'être qu'un signe d'immaturité» (*op. cit.*, p. 15) Il y a une certaine contradiction entre les deux dernières affirmations et la première.

(97) T. 236, 28, p. 10.

(98) T. 237, 1, p. 12.

(99) T. 237, 3, p. 12.

(100) T. 237, 11, p. 12.

(101) R. pp. 312-313.

durant son exil, même si ce dernier ne fut point trop rude, et le courage qu'il lui fallut déployer pour s'en prendre aux grands ou aux cités en folie. Il a certainement idéalisé le personnage de Dion et amplifié ses tendances stoïciennes, voire cyniques (102), qui faisaient de la vie du philosophe une lutte perpétuelle contre les passions, et du roi-philosophe un adepte de l'effort et un adversaire déterminé de la mollesse.

Quoi qu'il en soit, Dion, avec le caractère entier que lui prête Synésios, avait composé deux discours de mordante critique avant son exil : le *Discours contre les philosophes*, et le *Contre Musonios*. Ces deux ouvrages n'ont malheureusement pas été conservés, et l'on est obligé de croire sans aucun contrôle ce que Synésios nous en dit. D'après lui, Dion était persuadé qu'«il valait mieux vivre selon les idées communes (*τὰς κοινὰς ὑπολήψεις*) (103) que selon la philosophie». K. Treu fait remarquer, à propos de ce passage, que l'attitude du Bithynien est la même que celle d'Isocrate «qui se tourne contre la prétention de la philosophie de nous offrir une science (*ἐπιστήμη*), tandis que l'on peut parvenir tout au plus, par l'expérience, à des opinions fondées (*δόξαι*)» (104). Le terme *ὑπόληψις*, que nous trouvons chez Synésios, fait partie du vocabulaire aristotélicien. L'*ὑπόληψις* est la croyance. Elle résulte de la *διάνοια*, c'est-à-dire de l'intellect discursif. Elle est le genre dont l'*ἐπιστήμη*, la *δόξα* et la *φρόνησις* sont les espèces, mais elle se confond parfois avec l'opinion, ce qui paraît être le cas ici (105).

D'après Synésios, Dion, avant son exil, avait donc pleinement adopté le point de vue des sophistes contre celui des philosophes, c'est-à-dire surtout contre celui de Platon. Comme Protagoras, par exemple, il croyait que «l'opinion singulière se fortifie de l'apport des autres opinions qui lui sont adéquates», et que «leur

(102) Sur le «cynisme» de Dion, voir, p. ex. L. François, *op. cit.*, surtout les pp. 118 sqq. et P. Desideri, *Dione di Prusa, un intelletuale greco nell'impero romano,* Messina-Firenze, 1978, *Appendice II, Sul cinismo di Dione*, pp. 537-547.

(103) T. 236, 30-31, p. 10.

(104) K. Treu, *Syn. von Kyr., ein Kommentar* ..., p. 35, 236, 20-22.

(105) *Cf.* Aristote, *De l'âme*, traduct. par J. Tricot, Paris, 1982, p. 165, n. 3, et *L'Ethique à Nicomaque*, traduct. par J. Tricot, Paris, 1972, p. 280, n. 4.

rencontre forme la vérité» ([106]). D'où il s'ensuit logiquement (*ὅθεν*), comme l'écrit Synésios, «qu'il apporta tous ses soins à son *Discours contre les philosophes*, qu'il n'y a pas mâché ses mots et qu'il n'a reculé devant aucune figure de style» ([107]). On ne peut dire plus clairement que Dion, lorsqu'il était sophiste, s'est montré virulent contre les philosophes, et que ses pensées, ainsi que son style, étaient bien ceux d'un rhéteur.

Il n'a pas épargné non plus Musonius Rufus, semble-t-il ([108]), malgré les réserves de C. P. Jones. Ce dernier montre d'abord que, d'après Fronton, Dion a probablement été l'élève de ce fameux Musonius ([109]) dont Epictète fut aussi le disciple. Il ajoute que, d'après Synésios, Dion s'en est pris particulièrement à Socrate, à Zénon et aux cyniques, et qu'il «poursuit sa campagne contre les philosophes dans un ouvrage intitulé *A Musonius*» ([110]).

Cependant, Dion admirait Musonius, si l'on en croit un passage de son discours *Aux Rhodiens* ([111]). Il est vrai toutefois que, dans cette œuvre, il célèbre seulement l'éclat de la naissance et de la réputation de son maître, et qu'il ne parle pas de sa doctrine. C. P. Jones précise que «si Dion étudia sous la direction de Musonius, ce fut probablement dans sa prime jeunesse, approximativement à la fin du règne de Néron» ([112]).

Malgré l'admiration que le jeune homme éprouve envers son maître, il est à peu près certain qu'il rédigea un pamphlet contre lui. Synésios dit que Dion, dans le *Πρὸς Μουσώνιον*, ne s'est pas livré à un exercice d'école (*οὐ προσγυμναζομένου τῷ τόπῳ τοῦ Δίωνος*), mais qu'il l'a composé en suivant les dispositions de son âme (*ἐκ διαθέσεως*). Il insiste sur cette dernière affirmation : il la soutient formellement (*σφόδρα διϊσχυρίζομαι*, et se fait fort de persuader quiconque sait discerner la vérité d'un caractère de sa fausseté, dans un discours ([113]).

(106) G. Romeyer-Dherbey, *Les Sophistes*, Paris, 1985, p. 22.
(107) T. 237, 31-32, p. 10.
(108) T. 237, 32-35, p. 10.
(109) C. P. Jones, *op. cit.*, pp. 12-13.
(110) *Ibid.*, p. 16.
(111) *Cf. Dio Chrysostom*, with an english translation by J. W. Cohoon, London, Cambridge, Massachusetts, 1961 (collect. Loeb), *Or.* 27, 122, p. 126.
(112) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 13.
(113) T. 237, 32-35, p. 10.

Il est donc indéniable — si l'on en croit Synésios — que Dion a au moins écrit contre la philosophie dans son livre adressé à Musonios. Mais sous quelle forme ? contre la philosophie en général ? Contre le stoïcisme ? Ou contre Musonios en particulier ? La réponse varie selon la manière dont on traduit le πρός du titre *Πρὸς Μουσώνιον*. C. P. Jones traduit : *To Musonius,* comme si le discours n'était pas rédigé *contre* Musonios, mais était simplement adressé *à* Musonios. Il s'en explique ainsi : «Le titre n'indique pas que Dion attaqua son maître : il est concevable qu'il essaya de justifier son autre ouvrage (le *Contre les philosophes*), comme Aristide défend ses précédentes attaques contre Platon dans sa lettre *A Capito* ...» ([114]). Plus nuancé, K. Treu explique que «le titre du premier discours, (le *Contre les philosophes*), avec κατά suivi du génitif, est l'indice d'une accusation de type judiciaire, tandis que pour le philosophe Musonius, tenu en grande estime, au lieu de ce genre de discours, on adopte une façon plus amène de polémiquer, dégagée de toute animosité personnelle» ([115]).

Ce dernier jugement paraît plus proche de la vérité que celui de C. P. Jones. Dion a certainement engagé une polémique contre Musonius lui-même. En effet, dans les titres, la préposition πρός prend souvent le sens de «contre». On en a la preuve plus loin dans le *Dion*, quand Synésios fait allusion à l'œuvre d'Aristide intitulée : *Ὁ πρὸς Πλάτωνα λόγος ὑπὲρ τῶν τεσσάρων*, *Contre Platon pour les Quatre* ([116]). *Πρὸς* est ici directement opposé à *ὑπέρ*. Certes, Isocrate a écrit un *Πρὸς Νικοκλέα*, *A Nicoclès*, mais Lysias, par exemple, a intitulé un de ses discours : *Πρὸς Σίμωνα ἀπολογία*, *Défense contre Simon*. Plus près de Synésios, l'empereur Julien a rédigé un *Πρὸς Ἡράκλειον κυνικόν*, *Contre Héracleios le cynique*, et l'on pourrait citer d'autres exemples ([117]).

Bref, le *Πρὸς Μουσώνιον* a très vraisemblablement été composé contre Musonius lui-même. On admettra, comme le suggère

(114) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 15.

(115) K. Treu, *Syn. von Kyr., ein Kommentar* ..., p. 35, 236, 22 sqq.

(116) T. 242, 10, p. 16.

(117) *Cf.* p. ex. le *Πρὸς Λεπτίνην* de Démosthène. À propos de ce titre, G. Mathieu, dans *Démosthène, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1948, p. 31, il a précisé que, dans ce discours, «seule était en question la ratification ou l'abrogation de la loi (de là le titre du procès : *Riposte à Leptine*, *πρὸς Λεπτίνην*, et non pas *Attaque contre Leptinès*, *κατὰ Λεπτίνου*)».

K. Treu, que le contenu en ait été plus courtois que celui du *Contre les philosophes*. Cependant, Synésios écrit que le *Contre Musonius* est un *ἕτερος τοιοῦτος* par rapport au *Contre les philosophes* ([118]), ce qui permet de supposer que le fond et le ton du *Πρὸς Μουσώνιον* sont de la même nature que ceux du *Κατὰ τῶν φιλοσόφων*. On peut ajouter qu'après le *Contre les philosophes*, qui s'en tenait probablement à des généralités, vint le *Contre Musonius*, pour illustrer, par un exemple particulier, les affirmations du précédent discours.

Voilà, semble-t-il, un faisceau de présomptions assez fortes pour faire admettre une attaque, peut-être assez dure, de Dion contre Musonius, bien que ce dernier ait été son maître, et malgré l'admiration qu'il éprouvait pour lui. Après tout, Synésions n'insiste-t-il pas sur la vigueur de son tempérament ? Il ne fait rien *κατὰ μικρόν*, mais c'est à «pleines voiles» qu'il s'éloignera plus tard de la sophistique ([119]). Et pour caractériser son action contre les philosophes, le Cyrénéen n'hésite pas à écrire que Dion «manqua de pudeur» (*ἀπηναισχύντηκεν* ([120]). Il souligne ainsi sa rude franchise et son intégrité abrupte.

C'est pourquoi une autre remarque de C. P. Jones, à propos du *Contre les philosophes*, paraît également discutable. La période sophistique de Dion aurait été favorisée par l'attitude de Vespasien «qui encouragea la fondation de chaires à Rome. La philosophie, en revanche, fut en disgrâce. C'est ainsi qu'Helvidius Priscus ... fut exilé, puis mis à mort» ([121]). Les cyniques furent persécutés. «Dans cette atmosphère», poursuit C. P. Jones, «il n'est pas surprenant que Dion ait donné libre cours à ses dons sophistiques, et refréné l'expression de ses capacités philosophiques» ([122]). C'est précisément à cette époque qu'aurait paru le *Contre les philosophes*. «Synésios», ajoute enfin C. P. Jones, «dit que Dion préconisa l'expulsion des philosophes 'de la terre et de la mer' parce qu'ils étaient les fléaux des cités et de l'État ([123]). Il paraît évident que ce prétexte était inspiré par le

(118) T. 237, 32, p. 10.
(119) T. 237, 3, p. 12.
(120) T. 236, 28, p. 10.
(121) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 16.
(122) *Ibid.*, p. 16.
(123) *Cf.* T., 238, 19-20, p. 12.

bannissement prononcé par Vespasien, soit pour l'encourager, ou plus probablement, pour le justifier après l'événement» (124). K. Treu était déjà du même avis quand il affirmait que «la demande de Dion fut prononcée vraisemblablement en 71, alors qu'on projetait à Rome l'expulsion des philosophes» (125).

Tout cela revient en somme à présenter Dion comme un courtisan, un opportuniste, sans égard pour les opprimés, et s'accorde mal, une fois de plus, avec le jugement de Synésios qui fait de son modèle un homme de caractère. Mais en admettant que le Cyrénéen ait idéalisé le portrait de son maître, il insiste trop sur sa force d'âme pour qu'elle n'ait pas été réelle, et l'on a du mal à imaginer qu'un homme vertueux comme Synésios ait donné en exemple à son enfant un être fluctuant et coupable de lâcheté notoire.

*
* *

Il est probable que Dion était d'un caractère bien trempé, comme l'affirme Synésios, mais faut-il confondre force d'âme (*ῥώμη*) (126) avec l'impétuosité ? Selon le Cyrénéen, Dion aurait pris soudain conscience, sur le tard (*ὀψέ*), de sa vocation propre, et aurait opéré une brusque conversion à la philosophie (127). Si cette conversion s'est produite à l'occasion de son bannissement, il avait déjà la quarantaine bien sonnée (128). Ce n'est plus l'âge des enthousiasmes juvéniles, mais celui des actes réfléchis et des premiers bilans. Il est donc psychologiquement peu vraisemblable que Dion se soit éloigné «à pleines voiles» (129), sans esprit de retour, des principes de la sophistique. D'après Synésios, la coupure entre le sophiste d'avant l'exil et le philosophe d'après ce même exil aurait été si nette qu'il faudrait clairement mentionner, avant ses discours, s'ils ont été composés antérieurement

(124) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 16.

(125) K. Treu, *Syn. von Kyr., ein Kommentar* ..., p. 37, 238, 9.

(126) T. 237, 1, p. 12.

(127) T. 237, 10, p. 12.

(128) *Cf.* la chronologie à la fin de l'ouvrage de C. P. Jones, *op. cit.*, p. 135. Voir aussi L. Lemarchand, *Dion de Pruse, les œuvres d'avant l'exil*, Paris, 1926, p. 5.

(129) Synésios a pu emprunter cette image à la notice consacrée par Philostrate à Polémon. *Cf.* V.S. 536, p. 116.

à son bannissement ou postérieurement ([130]). Il est bien difficile de répondre à une telle exigence à la simple lecture des œuvres de Dion, et Synésios s'est bien gardé d'opérer lui-même un tel classement ([131]) ! L. Lemarchand, dans son étude sur les œuvres d'avant l'exil ([132]), a le mérite de corriger le point de vue étroit du Cyrénéen et de déclarer que «certains critiques, induits en erreur par Synésios, croient en effet que notre auteur, avant sa disgrâce, était un pur sophiste, adversaire irréconciliable de la philosophie, et suppriment de cette période toutes celles de ses œuvres où ils en trouvent des traces» ([133]). Il montre, par exemple, que le discours XI : *Comment Troie n'a pas été prise*, était considéré parfois comme une œuvre composée par Dion dans la deuxième partie de sa vie, sous prétexte que l'orateur l'avait rédigée pour se moquer des sophistes ; d'autres ont estimé qu'elle prouvait «un talent oratoire et dialectique dans sa maturité». Certains même en faisaient presque une œuvre philosophique ([134]).

Mais L. Lemarchand a remarqué avec bon sens que l'on a affaire «à un *παίγνιον*, à un divertissement qu'on peut comparer à l'*Hélène* et au *Palamède* de Gorgias, à l'*Hélène* et au *Busiris* d'Isocrate ...» Pour lui «ce discours appartient à la première période de l'auteur ... On y trouve, il est vrai», ajoute-t-il, «des attaques contre les sophistes, mais cela prouve seulement que son auteur, orateur déjà célèbre, homme riche et de caractère indépendant, voulait se tenir à l'écart de la foule, vulgaire et besogneuse des professionnels de la sophistique ... Si l'habileté de l'orateur paraît trop grande pour appartenir à un jeune homme», conclut-t-il, «il faut se rappeler qu'il n'a pas dû devenir sérieusement philosophe avant l'âge de quarante ans. Il a donc pu écrire le *Discours aux Troyens* alors qu'il n'était déjà plus un débutant» ([135]).

Cette appréciation nuancée et motivée emporte l'adhésion et reçoit l'appui d'un critique récent comme C. P. Jones, qui estime que ce discours appartient manifestement (*apparently*) ([136]) au

(130) T. 238, 13-16, p. 12.
(131) *Cf.* K. Treu, *Syn. von Kyr., ein Kommentar* ..., p. 36, 238, 1-5.
(132) *Cf.* n. 128.
(133) L. Lemarchand, *op. cit.*, p. 5.
(134) *Ibid.*, pp. 54-55.
(135) *Ibid.*, pp. 54-55.
(136) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 134.

début de la carrière de l'orateur. Alors que Synésios se contente de classer, sans explication, le *discours aux Troyens* à côté du *Rhodien* et de l'*Éloge du moustique* ([137]), le même C. P. Jones remarque que «curieusement, Dion parle, même dans ce discours, avec les accents d'un philosophe, en avertissant ses auditeurs de ne pas attendre un divertissement, et (qu')il s'élève contre les flatteries des sophistes. Ceci laisse penser, une fois de plus, que le jeune Dion n'était pas si éloigné de la philosophie que Synésios le croyait» ([138]). L. Lemarchand, dans la conclusion de son ouvrage, avait déjà bien jugé la personnalité complexe de l'orateur bithynien : «Sophiste et rhéteur», dit-il, «il n'accepte ni l'une ni l'autre de ces appellations. La philosophie l'intéresse, mais l'enseignement des philosophes ne lui plaît guère et lui semble trop peu pratique ... L'exil qui, d'après l'opinion commune, aurait transformé en philosophe le rhéteur de Pruse, ne fera guère qu'achever une évolution bien avancée» ([139]).

On oublie trop, en effet, que ce bannissement a duré treize ans, de 83 à 96 ([140]). Dion a ainsi disposé d'un grand nombre d'années pour changer de mode de vie. D'autre part, il n'a pas abandonné son activité oratoire durant cette période. C. P. Jones fait remonter à l'époque de l'exil les discours 80, 72, 21 *Sur la beauté*, et le discours 66, et peut-être le 7, c'est-à-dire l'*Eubéen* ([141]). On ne peut donc ranger les œuvres du Bithynien sous deux rubriques bien tranchées, avant et après l'exil ; il faudrait encore mettre à part celles qui ont été composées pendant l'exil, et nous ne les possédons certainement pas toutes. Seules, ces dernières auraient pu nous renseigner sur l'évolution plus ou moins lente de leur auteur.

Dion nous apprend lui-même, dans le discours XIII, rédigé peu après la fin de son bannissement ([142]), que durant ses voyages,

(137) T. 244, 36, pp. 16 à 244, 3, p. 18.

(138) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 17.

(139) L. Lemarchand, *op. cit.*, pp. 179-180.

(140) *Cf.* C. P. Jones, *op. cit.*, p. 135.

(141) Philostrate disait déjà que cet exil n'en fut pas un véritablement (*cf.* V.S. 488, p. 18). Voir les études détaillées de C. P. Jones, *op. cit.*, pp. 45-53, qui prétend que Dion fut banni de l'Italie et de sa province natale (p. 46), et de P. Desideri, *Dione di Prusa*, Messina-Firenze, 1978, pp. 187-200, qui prouve qu'il fut seulement interdit de séjour à Pruse et en Bithynie (p. 193).

(142) D'après la chronologie de C. P. Jones, *op. cit.*, p. 138.

«parmi les hommes qu'il rencontrait ..., les uns l'appelaient vagabond, d'autres gueux, et d'autres même philosophe». «Il en résulta», raconte-t-il, «que *peu à peu, sans le vouloir, et sans aucune suffisance de ma part, j'ai acquis cette renommée*» (143). Mais il ne s'en vantait pas, contrairement à la majeure partie des prétendus philosophes. Ce témoignage personnel prouve tout d'abord que Dion n'a pas recherché le titre de philosophe, mais qu'il lui a été imposé par certains de ses auditeurs, contre l'avis de certains autres, et presque à son insu. L'orateur bithynien était donc loin de faire l'unanimité, et de s'adonner volontairement à la philosophie. D'autre part, ce n'est que peu à peu (*κατ' ὀλίγον*), et insensiblement, que lui fut imposée cette appellation. Au total, Dion nous donne donc de lui-même une image de sa propre «conversion» opposée à celle qu'a répandue Synésios (144).

P. Desideri fait remarquer en outre que, dans le passage précédemment examiné, Dion se garde bien de définir par le terme de «sophistique» sa précédente activité. Il ajoute que «déjà depuis longtemps, au moins depuis le discours d'Alexandrie, Dion, s'il n'aspire pas à être reconnu officiellement comme un véritable philosophe, estime qu'il exerce en réalité l'activité du vrai philosophe ...» (145).

Enfin, lorsque Synésios écrit que l'orateur de Pruse «entreprit d'admonester les hommes, monarques et simples particuliers, isolément ou en groupe, et (que) pour cela, il utilisa sa formation oratoire précédemment mise en réserve» (146), il paraît insinuer que ce dernier, ne compose de tels discours qu'après l'exil, durant sa période de vie philosophique. C'est une opinion sujette à caution. En effet, le *Discours aux Rhodiens* et le *Discours aux Alexandrins* ont été tous deux rédigés aux alentours de 70-75, antérieurement à l'exil (147). Or, selon C. P. Jones, le *Discours aux Troyens*, ainsi que les deux précédents, «en unissant le sérieux au goût de la parade, laissent voir le philosophe de Philostrate, qui paraissait être un sophiste ...» (148). Les discours *Aux Rhodiens*

(143) *Orat.* XIII, *Aux Athéniens sur son exil*, 10, 11.
(144) *Cf.* C. P. Jones, *op. cit.*, p. 47.
(145) P. Desideri, *op. cit.*, p. 199.
(146) T. 237, 11-12 à 238, 1, p. 12.
(147) *Cf.* la chronologie établie par C. P. Jones, pp. 134-135.
(148) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 35.

et *Aux Alexandrins* sont porteurs d'un message à la fois éthique et politique (149). Dans le second, en particulier, Dion se comporte comme un apprenti philosophe. «Il ne se dénomme pas encore ainsi, mais il porte le manteau de philosophe (22) et attaque non seulement 'les poètes et les rhéteurs', mais aussi les faux philosophes (8-11, 38-39). Sous les atours sophistiques, l'esquisse du philosophe de la maturité commence à apparaître» (150).

Il faut donc admettre que Dion n'a pas abandonné brusquement la sophistique pour la philosophie, mais que son intérêt pour cette discipline n'a fait que croître tout au long de sa carrière et a sans doute été favorisé par son bannissement. Comme l'affirme C. P. Jones, «la 'conversion' de Dion peut être considérée comme une invention de Synésios destinée à remplir deux buts à la fois : expliquer la différence que ce dernier a bien perçue entre les premiers et les derniers discours de Dion, et refaire Dion à sa propre image : un philosophe cultivé et non un sophiste» (151).

On doit en effet se rappeler que, pour Philostrate, Dion est à la fois un philosophe et un sophiste, tandis que Synésios veut qu'il ait été d'abord sophiste, puis philosophe, mais que la philosophie ait constitué cependant «la vocation propre de sa nature» (*τῆς φύσεως τὸ οἰκεῖον ἔργον*) (152). Cette dernière expression est très forte. Elle est opposée à la *τῆς σοφιστικῆς προαιρέσεως*, «aux principes sophistiques», dont le Bithynien s'est éloigné «à pleines voiles» (153). Or, Synésios a déjà parlé de la ligne de conduite philosophique (*φιλοσόφου προαιρέσεως*) de Carnéade d'Athènes et de Léon de Byzance, qui avaient cultivé un style sophistique (*λόγου ἰδέαν σοφιστικήν*) (154), et voici qu'à présent le terme de *προαίρεσις* est associé à celui de *σοφιστική*. On peut donc classer ainsi, dans l'ordre ascendant, les expressions employées par Synésios : l'*ἰδέα σοφιστική* et la *προαίρεσις σοφιστική*, la *φιλοσόφου προαίρεσις*, et l'*οἰκεῖον ἔργον τῆς φύσεως*, qui n'est autre que la

(149) *Cf.* les études de C. P. Jones, *op. cit.*, pp. 26-35 et 36-44.

(150) *Ibid.*, p. 44. *Cf.* P. Desideri, *op. cit.*, p. 199.

(151) C. P. Jones, *op. cit.*, p. 29. *Cf.* P. Desideri, *Il Dione e la politica di Sinesio*, dans *Atti della Accademia delle Science di Torino*, 107, 1973, pp. 576-577 ; 590-591.

(152) T. 237, 2, p. 12.

(153) T. 237, 3, p. 12.

(154) T. 233, 9, p. 8.

philosophie. Si l'on s'en tient à cette dernière formule, Dion apparaît à Synésios fondamentalement comme un philosophe, et accidentellement comme un sophiste, ou mieux comme un philosophe revêtu d'un vernis de sophistique. Ainsi le sophiste a paru prendre le pas, momentanément, sur le philosophe. Plus tard, la nature aidant, la philosophie l'emportera sur la sophistique, sans la supprimer, et l'orateur de Pruse deviendra philosophe à un point tel qu'«il ne traita plus les sujets de rhétorique à la façon des rhéteurs (*ῥητορικῶς*), mais en homme d'État (*πολιτικῶς*)» (155).

***

Les quelques lignes précédentes brossent un portrait plutôt étrange de Dion. Voilà un orateur, dont Synésios vient de mettre en relief la nature profondément *philosophique*, qui persiste à traiter des sujets *rhétoriques*, mais d'une manière *politique*. Il saute aux yeux que, pour Synésios, «philosophique» et «politique» sont, ici, équivalents, et que, d'autre part, Dion, tout philosophe qu'il était, n'a jamais traité que des sujets de rhétorique. Le Cyrénéen est bien conscient d'une contradiction, au moins apparente, dans son jugement, puisqu'il donne comme exemple d'un même sujet de rhétorique, développé philosophiquement et sophistiquement, les oraisons funèbres des soldats morts pour la patrie, composées par Thucydide et par Platon (156).

Il y avait certes longtemps que Platon, dans la *République*, avait développé la théorie du philosophe-roi (157). Seuls, d'après lui, les philosophes sont aptes à gouverner, parce qu'ils aiment la vérité tout entière et qu'ils ne se contentent pas de l'opinion, comme les sophistes (158). Seuls ils connaissent la vérité idéale et peuvent régler l'État sur le modèle divin. On ne peut oublier que, dans la *République*, l'allégorie de la caverne (159) et la définition du bien (160) sont développées à propos du rôle politique que doit remplir le philosophe, au besoin par la contrainte (161).

(155) T. 237, 4, p. 12.
(156) T. 237, 5-8, p. 12.
(157) PLATON, *Rép.* V, 471 c sqq. ; VI, 484 a sqq.
(158) *Ibid.* V, 476 c sqq. ; 478 e sqq.
(159) *Ibid.* 514 a sqq.
(160) *Ibid.* 506 b sqq.
(161) *Ibid.* 519 c sqq.

D'autre part, les sophistes des Ve et IVe siècles avant J.C. «avaient la prétention de pouvoir parfaire l'éducation de l'homme libre, c'est-à-dire de lui donner un enseignement universel, complet, *qui suffisait à le rendre apte à remplir toutes les fonctions politiques susceptibles d'échoir un jour au libre citoyen des grandes villes-états de l'époque classique* ... La vie publique ne cessait de se démocratiser ; aussi, dans toutes ces fonctions, il était nécessaire de pouvoir et de savoir persuader ses concitoyens, c'est-à-dire de bien parler et de bien argumenter» ([162]). Par conséquent, dès l'époque de Platon, sophistes et philosophes se disputent la formation de la jeunesse et il paraît déjà bien difficile que le philosophe ne soit pas un peu sophiste pour enseigner, voire pour gouverner, tandis que «bien des thèses professées par (les sophistes) seront ... reprises par des philosophes ultérieurs» ([163]).

Cet amalgame entre la sophistique et la philosophie, déjà en germe à l'époque de Platon, malgré l'aversion de ce dernier envers les sophistes, ne fit que se renforcer, malgré des rivalités persistantes entre ces deux disciplines. I. Hadot a montré que c'est à Philon de Larisse que Cicéron doit sa théorie du *De oratore* qui proclame l'unité foncière de la philosophie et de la rhétorique ([164]). Ainsi, «... déjà les anciens Grecs considéraient la sagesse comme la réunion de deux facultés : savoir bien agir et savoir bien parler» ([165]). Toujours d'après Cicéron, «le nom de philosophe embrassait jusqu'à Socrate philosophie et rhétorique ensemble, et ce n'est qu'avec celui-ci que les choses changèrent et que la rhétorique se sépara de la philosophie» ([166]). Mais le plus important, c'est que l'union de la rhétorique et de la philosophie ne cessera jamais, malgré l'action de Platon, et I. Hadot a pu écrire que «le principe de cette théorie restera en vigueur dans l'Académie *jusqu'à la fin du néoplatonisme*, mais avec la modification suivante : la rhétorique ne sera plus une partie de la philosophie, mais comptera comme *προπαίδευμα* in-

(162) I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, pp. 11-12 ; Voir *ibid.* les pp. 12-24. (C'est nous qui soulignons).

(163) G. ROMEYER-DHERBEY, *op. cit.*, p. 124.

(164) CICÉRON, *De oratore*, III, 55-73.

(165) I. HADOT, *op. cit.*, p. 46.

(166) *Ibid.*, p. 46. *Cf.* CICÉRON, *De oratore* III, 60.

dispensable à l'étude et à la pratique de la philosophie» ([167]). C'est précisément la thèse que Synésios va soutenir dans le *Dion*.

Il semblerait donc que le Cyrénéen fût tout à fait en contradiction avec lui-même. D'après les premières pages de son livret, en effet, Dion, de sophiste serait brusquement devenu philosophe sur le tard, et aurait même traité ses sujets *πολιτικῶς*, et non plus *σοφιστικῶς*. Mais il écrit exactement que Dion fut emporté (*ἀπηνέχθη*) à pleines voiles loin de la *προαίρεσις* sophistique ([168]). La *προαίρεσις*, on le sait, est le choix raisonné, l'ensemble des principes de conduite, bref la personnalité morale ([169]). Dion aurait donc changé de genre de vie ; *son comportement envers les hommes se serait modifié, mais il aurait conservé sa façon de s'exprimer*. À la *προαίρεσις σοφιστική* s'oppose, en effet, l'expression : *χρήσασθαι προαποκειμένῃ τῇ παρασκευῇ τῆς γλώττης* ([170]), c'est-à-dire que l'orateur de Pruse, même après son passage à la philosophie, autrement dit à la politique, «a utilisé sa formation oratoire précédemment mise en réserve». Il s'est donc conformé à la tendance qui, depuis toujours, en dépit de l'intermède platonicien, poussait à l'unification de la rhétorique et de la philosophie. En plein courant néoplatonicien, Synésios imitera son exemple.

D'ailleurs — et ce n'est pas le moindre paradoxe apparent de ce passage —, le Cyrénéen, après avoir affirmé que son prédécesseur s'était brusquement converti, sur le tard, à la philosophie, reconnaît qu'il n'a pas été un véritable philosophe ! «Ainsi Dion», dit-il, «ne semble pas avoir longuement peiné sur les problèmes spécifiques (*θεωρήματα τεχνικά*) de la philosophie, ni s'être adonné aux sciences naturelles, parce qu'il avait opéré sa conversion à un âge avancé» ([171]). Le vocabulaire employé traduit l'absence d'intérêt du Bithynien pour la contemplation. On ne trouve pas, dans ce passage, le substantif *θέαμα* ni le verbe *θεᾶσθαι*, qui suggèrent tous deux précisément l'idée de contemplation. L'auteur évite également le terme de *θεωρία*, que l'on trouve

(167) I. HADOT, *op. cit.*, p. 47, n. 109. (C'est nous qui soulignons).
(168) T. 237, 3, p. 12.
(169) *Cf.* pp. 337-338.
(170) T. 238, 14, p. 12.
(171) T. 237, 8-10, p. 12.

plusieurs fois dans le *Dion* (172). Ce mot désignait, chez Platon, la contemplation des êtres (173), ou des choses divines (174). Chez les néo-platoniciens, en revanche, il définit souvent, non seulement l'état d'un esprit absorbé dans la connaissance d'un objet divin, mais aussi l'effort, la tension pour atteindre l'unité avec Dieu, ce qui constitue déjà une démarche d'ordre pratique. Le mot *θεώρημα*, préféré ici par Synésios, est apparenté, comme *θεωρία*, au verbe *θεωρεῖν*. *Θεωρεῖν*, ce n'est déjà plus contempler, mais, à un degré inférieur, c'est observer, regarder avec intelligence. Le *θεώρημα* est donc l'objet de l'observation intellectuelle, le «problème» ; il n'implique pas une union intime, un total abandon à l'être observé, comme dans la contemplation, mais un certain éloignement de l'observateur par rapport à l'observé et une tentative pour l'appréhender et pour le comprendre. Il ne s'agit pas d'une compréhension intuitive, mais active, qui suppose un art pour œuvrer avec efficacité. Mais d'autre part, un art ne peut agir que dans un domaine bien délimité ; une *τέχνη* possède un champ d'action spécifique.

Ainsi, écrire que Dion ne s'est pas intéressé aux *θεωρήματα τεχνικά*, c'est non seulement affirmer qu'il est resté fermé au monde des intelligibles, mais qu'il a dédaigné, en plus, le domaine de l'intellect. Il n'a pas cherché à résoudre, par une technique appropriée, les problèmes particuliers de la science théorétique, ce qui l'aurait amené à la science intuitive. Il ne s'est même pas appliqué aux *φυσικοῖς δόγμασι* (175), c'est-à-dire aux «opinions philosophiques qui concernent la nature». Synésios désigne par là l'étude de tout ce qui est changeant, et par conséquent uni à la matière, comme le mouvement, le temps, l'étendu, qui sont des objets d'observation ou d'application pour l'astronomie, les mathématiques et la biologie (176).

Restent la morale et la politique. Synésios remarque que Dion a tiré profit du Portique pour tout ce qui a trait à l'éthique.

(172) *Cf.* K. Treu, *Syn. von Kyr., ein Kommentar* ..., p. 62, 249, 12.
(173) *Cf. Rép.*, VI, 486 a 8.
(174) *Rép.*, VII, 517 d 6.
(175) T. 237, 9, p. 12.
(176) Dion n'était pas totalement ignare en ces matières. *Cf.* L. François, *op. cit.*, tout ce qui concerne la cosmologie stoïcienne, pp. 11 sqq. *Cf.* aussi P. Desideri, *op. cit., Appendice II, sul cinismo di Dione*, pp. 537-547.

Il semble d'ailleurs attribuer à l'influence stoïcienne son attitude virile (177). Après sa prétendue conversion à la philosophie, et grâce à la force puisée chez les stoïciens, Dion aurait entrepris d'«admonester (*νουθετεῖν*) les hommes, monarques et simples particuliers, isolément ou en groupe», en utilisant sa formation oratoire (178). *Νουθετεῖν*, c'est poser quelque chose dans l'esprit de quelqu'un, autrement dit l'avertir, voire le réprimander. Le *πολιτικὸς ἀνήρ*, pour Synésios, est donc celui qui s'occupe des affaires de la cité, et qui, plus particulièrement, s'en prend aux citoyens ou aux dirigeants, lorsqu'ils compromettent le bon ordre de l'État. Une telle vocation exige évidemment de la force de caractère.

Pour comprendre la différence qui existe entre un homme d'État et un rhéteur, Synésios recommande la lecture des oraisons funèbres des soldats morts pour la patrie prononcées respectivement par Périclès chez Thucydide, et par Aspasie dans le *Ménexène* de Platon (179). Sujet conventionnel s'il en fut ! Mais le Périclès de Thucydide l'a traité *πολιτικῶς*, tandis qu'Aspasie, par la bouche de Socrate, l'a prononcé *σοφιστικῶς*, et chacun des deux est supérieur à l'autre en son genre. Or, quelle différence distingue ces deux discours rédigés sur un même thème ? On ne peut les étudier ici en détail. Il suffira de relever que, d'après J. de Romilly, l'oraison funèbre «n'est pas à proprement parler un discours politique ... Par nature, c'est un morceau d'apparat traitant des thèmes traditionnels, en vertu d'une habitude courante» (180). Mais Thucydide écarte le récit habituel du passé athénien et des exploits des anciens. Dès le début, son Périclès «précise son intention, qui est de s'attacher à définir l'esprit profond de la démocratie athénienne, considérée dans son ensemble ... Par ces mots, il ne désigne pas des institutions, au sens où nous l'entendrions aujourd'hui ; il s'agit plutôt des valeurs qui président au mode de vie athénien ... On ne rencontre donc point de descriptions proprement politiques» (181). Thucydide énonce ainsi

(177) *Cf.* pp. 350-351.
(178) T. 237, 11-13, p. 12.
(179) T. 237, 5-8, p. 12.
(180) *Cf.* la notice de l'édition du livre II de *La guerre du Péloponnèse* par J. de Romilly, Paris, 1962 (C.U.F.), p. xxv.
(181) *Ibid.*, p. xxvi.

plutôt un idéal propre à assurer la conservation et l'expansion de la cité : «l'idée de liberté vient en tête et commande presque tout l'exposé, mais elle se fonde elle-même sur l'exercice de l'intelligence et se tempère par l'équilibre» ([182]).

Le contenu du *Ménexène* est, en revanche, différent. L. Méridier dément que Platon ait voulu parodier l'éloquence de Périclès, malgré l'avis de Denys d'Halicarnasse. Il constate que «tout l'exposé historique qui, dans le *Ménexène*, forme la plus grande partie de l'éloge, est absent de Thucydide. Après quelques mots sur la valeur des ancêtres, Périclès annonce qu'il laisse de côté ce sujet connu, pour s'arrêter longuement sur les institutions et les mœurs d'Athènes (Thuc. II,36) : or, sauf l'endroit relatif à la constitution athénienne, où Platon semble commenter ironiquement Thucydide, rien ne répond, dans le *Ménexène*, à ce développement sur le caractère athénien. Au reste, Socrate le faisait prévoir, en donnant son discours comme un assemblage de tous les morceaux de rebut qui n'avaient pas trouvé place dans celui de Périclès» ([183]). L. Méridier et J. de Romilly reconnaissent donc que l'oraison funèbre composée par Thucydide a une portée plus élevée que celle de Platon. Le Périclès de Thucydide ne parle pas, à proprement parler, en «politicien», qui agit au jour le jour, mais en homme d'État, qui énonce des principes de gouvernement valables pour tous les temps et pour tous les lieux, et capables d'assurer à la cité la liberté dans la dignité. La politique rejoint ici l'éthique ([184]). Quant à l'Aspasie, ou plutôt au Périclès de Platon, il songe moins à donner des leçons de morale politique qu'à se conformer strictement aux lois du genre de l'éloge funèbre. Le *Ménexène* «est un exercice d'école», dit L. Méridier, «où Platon a scrupuleusement suivi le plan habituel et reproduit la méthode et le ton des éloges, en présentant les faits sous le jour le plus favorable à Athènes, sans égard à la vérité historique, et en les enjolivant avec les figu-

(182) *Ibid.*, pp. XXVI-XXVII.

(183) *Cf.* la notice de l'édition du *Ménexène* par L. MÉRIDIER, 1970 (C.U.F.), p. 80.

(184) C'est la position d'ARISTOTE. Cf. p. ex. J. MOREAU, *Aristote et son école*, Paris, 1962, pp. 227-228.

res et les raffinements de style enseignés par la rhétorique du temps» (185).

Ainsi que l'avait senti Synésios, Thucydide l'emporte donc, d'après les critiques modernes, par la hauteur de ses vues, sur les idées conventionnelles de Platon, malgré les beaux accents de la consolation aux vivants du *Ménexène* (186). Platon n'offre qu'«un pastiche de l'*épitaphios* traditionnel» (187), tant pour le style que pour les idées.

Cependant, un jugement récent paraît remettre en cause la perspicacité de Synésios : «Sens politique de Thucydide», écrit R. Clavaud, «habileté de Platon, cette opposition, au fond très défendable, n'aboutit pas ici à autre chose qu'à un parallèle escamoté : le rapprochement des deux oraisons, motivé par le personnage d'Aspasie, est fort ancien ; Synésios le renouvelle en partie en signalant l'aspect formel et rhétorique du *Ménexène*, mais son analyse tourne court, et au moment où l'on attendrait une critique du discours, qu'au reste il attribue à Aspasie, il le vante au contraire et le met dans sa catégorie bien au-dessus de l'oraison de Thucydide. Autant dire que la question de l'ironie ne se posait pas à Synésios. Au fond son sens littéraire est bien moins pénétrant que celui de Denys d'Halicarnasse» (188).

Mais ce qui intéresse Synésios, ce n'est pas de savoir si le *Ménexène* est ironique, ou si l'*épitaphios* de Thucydide est meilleur que celui de Platon. Synésios a décrété, une fois pour toutes, que tous deux sont excellents, à leur manière, et que chacun surpasse l'autre «si on les juge d'après les règles qui leur sont propres» (*τοῖς οἰκείοις κανόσι κρινόμενος*). Cela veut dire que le discours composé par Thucydide est un discours «politique», qu'il est jugé excellent comme tel, et qu'il surpasse, sous le rapport de la politique, celui de Platon. Quant au discours de Platon, c'est un modèle de rhétorique, inégalable comme tel, puisqu'il est exactement conforme aux règles qui régissent les thèmes et le style de l'*ἐπιτάφιος*. Synésios n'a pas voulu comparer

(185) *Ménexène*, éd. L. Méridier, p. 76.
(186) *Ibid.* 246 a-248 d.
(187) L'expression est de L. Méridier, *op. cit.*, p. 66.
(188) R. Clavaud, *Le Ménexène de Platon et la rhétorique de son temps*, Paris, 1980, pp. 33-34.

les deux oraisons, ni encore moins critiquer celle de Platon. En fait, elles ne peuvent être mises en parallèle ; chacune d'elles est un chef d'œuvre, l'une du point de vue politique, l'autre selon la rhétorique.

On ne peut donc faire grief à Synésios de vanter le *Ménexène* et de le mettre «dans sa catégorie, bien au-dessus de l'oraison de Thucydide», si l'on comprend que l'expression «dans sa catégorie» ou mieux «selon les règles qui lui sont propres» équivaut à *ῥητορικῶς*. Il est impossible de savoir si le Cyrénéen a perçu l'ironie du *Ménexène* ou non ; il ne désirait pas traiter ce genre de question, et l'on se gardera, par conséquent, d'affirmer que «son sens littéraire est bien moins pénétrant que celui de Denys d'Halicarnasse». On soulève ainsi un genre de problème impossible à résoudre (189).

***

Si Dion «ne traita plus les sujets de rhétorique à la façon des rhéteurs, mais en homme d'État» (190), cela veut dire aussi qu'il développa, le plus souvent, les mêmes thèmes, mais d'une autre façon. La persistance de sujets identiques devait entraîner le maintien de certains procédés de style, même s'ils passaient alors au second plan.

De même, quand Synésios fait remarquer que Dion «utilise sa formation oratoire précédemment mise en réserve» dans ses discours politiques, il reconnaît, implicitement, que Dion est toujours resté un rhéteur, mais un rhéteur davantage préoccupé de sujets sérieux durant la deuxième partie de sa vie. Sa carrière, au lieu de subir une *coupure*, aurait plutôt suivi une *évolution*. Il conviendrait peut-être alors d'émousser le tranchant des dernières affirmations du premier chapitre du *Dion*. Synésios demande en effet de signaler si les discours du Bithynien ont été prononcés avant ou après son bannissement : si la différence était nettement visible entre les deux catégories, le lecteur n'aurait pas besoin d'un tel avertissement ! Quand le Cyrénéen souhaite

(189) Sur le jugement de Denys d'Halicarnasse, voir R. CLAVAUD, *op. cit.*, pp. 25-29.

(190) T. 237, 4-5, p. 12.

de ne plus tomber» comme en un combat de nuit, sur un Dion tantôt en train de décocher contre Socrate et Zénon des railleries dignes de Dionysos ... tantôt occupé à les couronner et à les proposer comme modèles d'une vie noble et sage» (191), il pourrait bien souligner davantage, à son insu, l'évolution de Dion par rapport à la «philosophie» que la division de son œuvre en deux parties bien distinctes. Recommander, d'autre part, de mettre «ses discours philosophiques d'un côté et ses discours proprement sophistiques de l'autre, en deux groupes séparés» (192), n'infirme pas forcément ce qui précède. C'est reconnaître, en fait, que les discours essentiellement sophistiques (*τοὺς αὐτὸ τοῦτο σοφιστικοὺς λόγους*), comme l'*Eloge du perroquet*, ont été rédigés par Dion exclusivement au début de sa carrière, que sont venus par la suite ceux qui furent de plus en plus tournés vers la politique, tout en étant rédigés selon les règles de la rhétorique, et composés tout au long de sa vie (193). C'est finalement ériger la rhétorique, voire la sophistique, en élément unificateur de l'œuvre de Dion !

On peut d'ailleurs se demander, à la lecture du premier chapitre du *Dion*, s'il n'existe pas une bonne et une mauvaise rhétorique, bien que ce problème ne soit pas explicitement soulevé. En effet, Synésios a auparavant insisté, nous l'avons vu, sur le fait que son prédécesseur a présenté deux aspects bien tranchés, mais non radicalement opposés, qu'il a été d'abord le champion de la sophistique, puis celui de la philosophie, et qu'il est lui-même entré en conflit contre ses propres thèses (194). Il se serait particulièrement distingué par son impudence envers la philosophie dans le *Contre les philosophes* et dans le discours *A Musonios. Il n'aurait reculé devant aucune figure de* style (*οὐδὲν σχῆμα ὀκνήσας*) (195) pour mieux exprimer sa réprobation. Synésios montre par là-même que la rhétorique peut servir au mal, comme au bien.

I. Hadot a précisément signalé un texte du moyen-platonicien Apulée, qui vécut au IIe siècle après J.C., et qui avait étudié à

(191) T. 238, 17-19.
(192) T. 238, 16-17.
(193) *Cf.* C. P. Jones, *op. cit.*, „Chronology", pp. 134-140.
(194) *Cf.* p. ex. p. 349.
(195) T. 237, 32, p. 10.

Athènes. Il distinguait deux sortes de rhétorique : «L'une est la discipline (*disciplina*) qui contemple les biens, qui adhère à ce qui est juste *et qui est attaché et conforme à la ligne de conduite de celui qui veut être considéré comme homme politique*, l'autre au contraire est un 'savoir-flatter' (*scientia adulandi*) qui séduit par des vraisemblances ...» ([196]). Les rapports entre la rhétorique et la philosophie changent dans l'Académie au plus tard avec Philon de Larisse. «Désormais le philosophe platonicien ne pratique pas seulement la rhétorique, mais il la juge indispensable à la philosophie. C'est d'ailleurs également au plus tard au temps de Philon de Larisse que la rhétorique a été considérée, sinon comme identique à la politique, du moins comme l'une de ses parties» ([197]).

Synésios pourrait donc bien souligner, sans le vouloir, l'accord qui existait déjà, dans les œuvres du Bithynien, entre la rhétorique, la philosophie et, plus précisément, la politique. Le Cyrénéen conseillera à son fils d'honorer un jour «après les représentants de la vraie philosophie, les écrits politiques de Dion», et il les considère comme «des intermédiaires (*μεθόριον*) entre l'instruction préliminaire, c'est-à-dire la rhétorique, et la culture la plus véritable» ([198]), autrement dit la vraie formation philosophique, réservée à quelques initiés.

On voit la place que Synésios réserve à la politique : elle est à mi-chemin entre l'étude des belles-lettres, dispensée par les grammairiens et les sophistes (*τὰ προπαιδεύματα*), et celle de la véritable philosophie, qui aborde les problèmes de l'être (*ἀληθινωτάτη παιδεία*). Mais en quoi consiste au juste le *λόγος πολιτικός* à l'époque de Dion et à celle de Synésios ? Ce dernier, pour aider ses lecteurs à comprendre l'esprit dans lequel le Bithynien avait composé ses discours après l'exil, les invite, comme on sait, à comparer l'oraison funèbre écrite par Thucydide avec celle de Platon. Il est donc convaincu que l'esprit dans lequel agit l'*ἀνὴρ πολιτικός* et que le *λόγος πολιτικός* sont restés inchangés, ou peu s'en faut, depuis Thucydide, Platon et les premiers sophistes,

(196) *Cf.* I. HADOT, *op. cit.*, pp. 88-89. Citation d'APULÉE, *De Plat. et eius dogm.*, II, 8, 231, p. 85 (Beaujeu). (C.U.F.). (C'est nous qui soulignons).

(197) I. HADOT, *op. cit.*, p. 89.

(198) T. 244, 10-13, p. 18.

en passant par la deuxième sophistique jusqu'à lui-même. D'après R. Clavaud, au temps du *Ménexène*, «certaines répliques de Socrate dirigent droit notre attention vers des auteurs et des types de discours qui ne font guère songer aux oraisons funèbres». Aspasie, d'après la fin du *Ménexène*, avait d'ailleurs composé «encore beaucoup de beaux discours» politiques «de sa façon» ([199]). Ce ne sont assurément pas d'autres oraisons funèbres. «L'adjectif *πολιτικός*, très compréhensible», explique R. Clavaud, «*désigne tout ce qui se rapporte à la vie publique*». Il peut désigner les harangues, mais aussi les plaidoyers politiques et même les plaidoyers civils. C'est bien ainsi du moins que l'entendait Platon ... ([200]). Par opposition au *λόγος πολιτικός* est qualifié de *ἴδιος* tout *entretien* privé, soit d'un niveau noble et élevé (par exemple les entretiens philosophiques), soit utilitaire et plus vil, comme les débats 'sur un salaire' ... Il faut donc conclure que l'éloquence 'politique' qu'enseigne Aspasie concerne indifféremment tous les discours 'publics' ...» ([201]).

***

Ainsi, pour dissiper toute équivoque, quand Synésios demande qu'on mette d'un côté les écrits sophistiques de Dion, ses écrits philosophiques de l'autre, il use d'une formule trop abrupte. Il vaudrait mieux convenir que l'orateur de Pruse a composé des ouvrages plaisants, sur des sujets légers, selon les règles de la rhétorique, de violents discours contre la philosophie, en vrai sophiste qu'il était, tant par son style que par ses idées, et enfin des œuvres philosophiques, ou plus exactement politiques, tout en restant fidèle à la rhétorique. Qu'il ait été un sophiste avant l'exil, et un philosophe après ce même exil, comme le voudrait Synésios, est fort contestable. Assurément, Dion est resté toute sa vie un habile rhéteur, ou un sophiste. Il a pu abuser de la rhétorique pour traiter des sujets légers, surtout avant son bannissement ; il n'en reste pas moins que rhéteur, il le fut durant toute sa vie, soit dans le mauvais sens, soit dans le bon, en particulier quand il mit son talent au service de la philosophie.

(199) R. Clavaud, *op. cit.*, pp. 88-89. *Ménexène*, 249 e.
(200) *Cf. Gorgias*, 452 d-e.
(201) R. Clavaud, *op. cit.*, pp. 89-91 *passim*.

Par le mot «philosophie», Synésios entend ici la «politique», ou la science de l'homme d'État. Le Cyrénéen n'est pas toujours précis, et il emploie indifféremment, dans ce passage, ces deux mots l'un pour l'autre. Il semble ainsi imprégné de l'esprit d'Isocrate qui «désigne par *φιλοσοφία* l'éloquence elle-même» et lui attribue une valeur pratique ; elle doit contribuer en effet à «l'acquisition de valeurs éthiques ... Elle justifie la culture littéraire en lui assignant une fin qui la dépasse ... l'emploi du mot dans ce sens est appelé à une longue fortune» (202).

Mais, avec Platon, le sens de *φιλοσοφία* va se rapprocher de celui d'*ἐπιστήμη*, c'est-à-dire de «la science qui a pour objet l'Être véritablement Être» (203). Cependant la recherche métaphysique ne doit pas dégénérer en une satisfaction égoïste. La cité a permis à quelques hommes de devenir philosophes ; le philosophe doit donc, en retour, une partie de son temps à la cité (204). «Parmi les Idées qu'il contemple», écrit A. M. Malingrey, «il en est une qui dépasse les autres en excellence, c'est l'Idée de Justice. Au nom de cette Justice, il ne saurait garder pour lui seul les lumières de sa contemplation. Ce devoir entraîne un changement temporaire dans sa forme de vie, mais non point dans sa vocation initiale. Dès lors, le mot *φιλόσοφος* se trouve chargé d'une nuance nouvelle, qu'on pourrait dire complémentaire et cependant essentielle. Le *φιλόσοφος* au sens platonicien du terme, se livre à deux activités : la contemplation et le gouvernement de la Cité ; l'un découle nécessairement de l'autre» (205).

Synésios reste donc dans la tradition platonicienne quand il rapproche la politique de la philosophie. Les néo-platoniciens de son époque seront fidèles, comme lui, à l'enseignement de Platon. Par exemple, Hiéroclès d'Alexandrie, qui écrivit son *Commentaire sur les Vers d'Or* quelques années après la mort de Synésios, affirme qu'il y a pour lui «deux espèces de philosophie pratique : l'une est politique (*πολιτικόν*), l'autre est initiatique (*τελεστικόν*).

(202) Anne-Marie MALINGREY, «*Philosophia*». *Étude d'un groupe de mots dans la littérature grecque, des présocratiques au IVe siècle après J.C.*, Paris, 1961, pp. 43-44.

(203) *Ibid.*, p. 51.

(204) PLATON, *Rép.*, VII, 520 a-d.

(205) A. M. MALINGREY, *op. cit.*, p. 55.

La première, par l'entremise des vertus, nous purifie du manque de raison ... Les lois qui régissent une collectivité sont un bel exemple de philosophie politique (*τῆς πολιτικῆς φιλοσοφίας*) et les cérémonies sacrées qui se font dans les cités en sont un de philosophie initiatique. Mais le plus haut sommet de la philosophie intégrale (*τὸ ... ἀκρότατον τῆς ὅλης φιλοσοφίας*) est l'intelligence contemplative (*ὁ θεωρητικὸς νοῦς*), l'intelligence politique (*ὁ πολιτικός*) tient le milieu, et le troisième est l'intelligence initiatique» (206).

Synésios de Cyrène se comporte donc en disciple de Platon et en néo-platonicien de son temps quand il incorpore la politique dans la philosophie, et il ne renie pas Isocrate lorsque, dans le *Dion*, il insiste sur l'importance de la culture littéraire pour la formation du philosophe. Isocrate, en effet, affirme, par exemple dans l'*Antidosis*, que la parole est la source de la supériorité de l'homme. Elle permet, entre autres, la constitution des cités et la création des lois. Mais surtout, affirmait Isocrate, «c'est grâce à la parole que nous formons les esprits incultes (*ἀνοήτους*) et que nous éprouvons les intelligences, car nous faisons de la parole précise (*τὸ λέγειν ὡς δεῖ*) le témoignage le plus sûr de la pensée juste (*τοῦ φρονεῖν εὖ*)» (207). Comme en écho, Synésios enseignera dans le *Dion* que, si la philosophie est supérieure aux lettres, ces dernières, du moins, apprennent au futur philosophe à parler à bon escient, et sans dévoiler les mystères sacrés (208). Que l'on s'attache donc, avant tout, à la rhétorique et même à la poésie, que Socrate n'a point dédaignée avant de mourir (209).

Certes, d'après le Cyrénéen, les sophistes, les mauvais rhéteurs comme les avocats, les orateurs de théâtre, les grammairiens, les professeurs, ne sont que les esclaves de leurs auditeurs, parce qu'ils parlent presque tous sans avoir rien appris, et ne dispensent qu'un savoir frivole (210). Mais le culte des Muses doit pré-

(206) HIÉROCLÈS, *Commentaire sur les vers d'or des pythagoriciens*, traduction par Mario MEUNIER, Paris, 1930, réimpr. en 1987, pp. 329-330. Voir HIEROCLES, édidit F. W. Koehler, Stuttgart, 1974, p. 118, 6-13.

(207) ISOCRATE, *Sur l'échange*, texte établi et traduit par G. Mathieu, Paris (C.U.F.), 253-255.

(208) T. 247, 25-29, p. 20.

(209) *Cf.* T. 272, 19-27, p. 44.

(210) *Cf.* T. 265-269, pp. 38-42.

céder une initiation plus profonde. «En effet certaines études, et certains objets d'étude, à savoir la rhétorique et la poétique, sont appelés travaux d'une intelligence inférieure, en sa nature et en ses connaissances. Mais toutes ces activités affinent l'œil de l'âme, en essuient la chassie, et peu à peu l'accoutument à la vision des choses. On osa ainsi envisager un plus noble spectacle et ne pas cligner aussitôt les yeux en fixant ses regards sur le soleil» (211).

***

Ainsi, dès le début du *Dion*, dans sa polémique contre Philostrate, Synésios laisse entrevoir le fil conducteur qu'il suivra et le lien qui unira cette œuvre au *Traité des songes*. Il a produit, en son jeune âge, comme Dion, des œuvres sophistiques : les *Cynégétiques* et l'*Éloge de la calvitie*, cette dernière œuvre étant d'ailleurs plus sérieuse qu'on pourrait le croire au premier abord (212). Mais Synésios n'a jamais élevé la voix contre le philosophie, comme Dion. Cela ne les a d'ailleurs pas empêchés tous les deux d'utiliser par la suite leur ingéniosité verbale, et toute la culture littéraire qu'elle supposait, pour le bien de leurs concitoyens ou des cités helléniques. C'est ainsi que le Cyrénéen a composé son *Discours sur la royauté* et le *Récit égyptien*, dans lequel il se montre homme d'État et, dans le second, davantage philosophe. En composant toutes ses œuvres, les plus sérieuses comme les plus légères, Synésios n'a jamais cessé d'être un rhéteur, ni par les sujets traités, ni par son style. De même, en étudiant la carrière de Dion, on s'aperçoit qu'il s'est toujours montré un rhéteur, même en devenant un homme d'État ; simplement, après son exil, il aurait mis sa formation rhétorique et littéraire au service de ses frères.

Synésios se justifie ainsi lui-même. Après avoir évoqué, au début du *Dion*, le rôle politique assumé par son modèle, il exaltera longuement les bienfaits de la culture littéraire. Les belles-lettres et la rhétorique constitueront d'abord une détente pour

(211) T. 235, 20-23.

(212) *Cf.* p. ex. A. Garzya, *Ai margini del neoplatonismo : Sinesio di Cirene*, in «Atti Acc. Pontaniana», XXX (1981), pp. 153-165, surtout p. 155. Voir aussi, du même, *Sinesio di Cirene, Opere*, Torino, 1989, p. 17.

le philosophe. Elles lui permettront aussi de mieux maîtriser sa pensée et son langage pour aborder les abstractions de la métaphysique, pour révéler les vérités accessibles aux profanes et réserver les plus sublimes aux seuls initiés. Et quel meilleur intermédiaire, pour passer de la sophistique à la philosophie, que le discours politique, qui s'appuie sur la rhétorique, afin que règne, parmi les hommes, la Justice ? Cette idée de Justice fera pénétrer les âmes humaines dans le domaine des Idées, un peu comme les songes assurent une communication directe entre les mortels et les immortels.

Ainsi tout se tient dans l'œuvre de Synésios : la bonne rhétorique permet à l'homme d'État de convaincre ses auditeurs, tandis que les belles-lettres, défendues dans le *Dion*, préparent le sophiste et l'homme politique à la découverte des vérités sublimes de la philosophie. C'est pourquoi il existe un lien entre le *Dion* et le *Traité des songes*. Le premier donne accès au second tout comme, chez les néo-platoniciens, l'étude d'Aristote et des mathématiques servait de propédeutique à la philosophie platonicienne. On ne saurait donc dissocier deux œuvres aussi complémentaires.

Université de Toulouse Le Mirail. Noël AUJOULAT.

CLASSICISM, CONTENT, AND CONTEMPORANEITY IN MICHAEL ITALICUS (*)

Fifteen minutes of fame *à la* Andy Warhol here for Michael Italicus, described by Nicetas Choniates (1) as the darling of wisdom, eloquent and magnetic, who as archbishop of Philippopolis disarmed the German king Conrad III with diplomacy and drink. Of 45 pieces in Gautier (2), 33 (thirtysomething indeed !) are letters, addressed like his discourses and monodies to various Comnenian royals and assorted bigwigs from the worlds of court, church, and learning. There is also an ethopoeia starring St Stephen and a monody on a dead partridge — Monty Python fans take note ! All are in prose. Michael once (3) alludes to panegyrics composed *μέτροις παντοδαποῖς*, complaining that others have been filching his work : is he a candidate for authorship of any anonymous 12th century verses ? (4)

Some (5) compare Byzantine letters with the modern greetings card, a depressing hallmark. But they are not the empty exchanges

(*) This paper was designed for the Byzantine Studies Conference held in Baltimore, October, 1990. Readers should treat it as a preliminary sketch only ; I am envisaging a much larger study.

(1) *Hist.* p. 62-3 Van Dieten.

(2) P. GAUTIER, *Michel Italikos : Lettres et Discours* (Paris, 1972). This paper adopts Gautier's numbering of the various pieces, adding page and line references where appropriate.

(3) No. 43 (a lengthy *basilikos logos* to John Comnenus), 268, 5-20. This item is not always noticed in the manuals, being absent (e.g.) from the notice of Michael in the *Tusculum Lexicon* (Munich, 1982), 369, ed. W. Buchwald, A. Hohlweg, and O. Prinz.

(4) For instance, K. HORNA, *Progr. Sophiengymn. Wien* (1902), 13, attributed 71 penitential political verses to him ; cf. the non-committal H. HUNGER, *Die Hochsprachliche Profane Literatur Der Byzantiner* (Munich, 1978), II, 160.

(5) See A. R. LITTLEWOOD, 'An "Ikon of the Soul" : the Byzantine Letter', *Visible Language* 10.3 (1976), 197-226, esp. 218 where the phraseology is attributed to G. T. Dennis in the course of a conference paper. Michael Italicus was omitted from Littlewood's round-up of Byzantine epistolographers.

of a complacently backscratching élite. Even if they were, this would not be uniquely Byzantine. Tom Shippey, *TLS* reviewer of Catherine Moriarty's *The Voice of the Middle Ages in Personal Letters 1100-1500* (Oxford, 1989), explains that "in England especially, writing was the tool of an intellectual élite marked off linguistically as well as in other ways from everyday people and concerns".

Despite Buffon, le *style* may not always be *l'homme même*. But anyone who indites a monody on a dead pet is saying something about himself — our choices define us. Michael's tergiversations over rhetoric and philosophy (6) suggest that he was, like Feste the clown, "for all waters". And we do wonder about *a διδάσκαλος τῶν ἰατρῶν* who has to ask Leipsiotes (7) for theriac and its correct dosage and whose idea of a fever prophylactic is a magical amulet made from a nomisma with the portraits of Constantine and Helena (8). But his personality shines through the most hackneyed of material. In Byzantine letters, food is a favourite topic (9). In A Thank You note for the gift of some small fish (10), Michael embellishes the standard piscine ecphrasis with his own recipe for cooking them : add a drop of oil, a dash of thyme, and dry mint — a veritable Colonel Sanders !

I hope we are not what we eat. But Michael's *cuisine* is not *minceur*. Two of three letters to Theodore Prodromos are full of food (11). One makes amiable fun of Prodromos for preferring

(6) *Letters* 4, 5, and 13 variously exalt philosophy above rhetoric and vice versa. Apart from the demands of the occasion, Michael may be having some quiet fun with the classical convention of «conversion» from rhetoric to philosophy, usually around the age of 40, a notion manifest in (e.g.) Lucian, an author he knew well, as did all educated men of the 12th century.

(7) No. 32, 207, 7-12 ; Leipsiotes himself was a medical man.

(8) No. 33, 209, 10-19, addressed to an unnamed doctor.

(9) Discussed at length by A. KARPOZELOS, 'Realia in Byzantine Epistolography X-XIIc', *BZ* 77 (1984), 20-35.

(10) No. 19, to an unnamed friend.

(11) Nos. 1 and 42 ; for 1, see also the earlier text and commentary of R. BROWNING, 'Unpublished Correspondence between Michael Italicus, Archbishop of Philippopolis, and Theodore Prodromos', *Byzantinobulgarica* 1 (1962), 279-97, repr. in the author's *Studies on Byzantine History, Literature and Education* (London, 1977).

bacon to cheese until a comic theological *bouleversement* causes Michael to change tack and bid him enjoy smoked ham to Vlach cheese. Now, this particular Vlach goody features in the ideal breakfast envisaged in the 4th Ptochoprodromic Poem ([12]), whose author is also a would-be carnivore. Could this detail, plus the general emphasis on food and drink, be seen as Michael's response to what his friend had written, and so to be invoked in the debate over Prodromos' claims to authorship of the *Ptochoprodromica* ? ([13])

Michael has fun with puns and comic etymologies for *τυρός* (cheese) ; is there an extra nuance in the fact that Tyron was one of Manuel I's favourite soldier saints ? ([14]) The third letter ([15]) comprises an Eastern gazeteer. Gautier's claim that we don't know why Michael sent this overlooks the explicit *ἐζήτησας* ([16]) in the opening — Prodromos had asked for it ! Gautier suggests two plausible contexts, John Comnenus' Eastern campaigns (1137-8, 1141-3) and/or a pilgrimage. Knowing Prodromos, though, his need may have been a literary one, perhaps an intention to knock off some mnemonic poems on geography of the sort produced by Nicetas, bishop of Serrae, a generation earlier ([17]).

Michael begins *in medias res* with the information that Attaleia is a coastal city in Pamphilia. What *savant* needed to be told that ? Some personal or ethnic dig may be involved. In his manu-

(12) Vv. 40-89, ed. D. C. HESSELING and H. PERNOT, *Poèmes prodromiques en grec vulgaire* (Amsterdam, 1910). The best modern study is M. ALEXIOU, 'The Poverty of Ecriture and the Craft of Writing : Towards a Reappraisal of the Prodromic Poems', *BMGS* 10 (1986), 1-40, including lavish amounts of translation ; cf. esp. 9 for the present point.

(13) Apart from Alexiou, the most valuable modern study of Prodromos, including this issue, and providing detailed bibliography, is that of A. KAZHDAN, *Studies on Byzantine Literature of the Eleventh and Twelfth Centuries* (Cambridge, 1984), 87-114. A specimen of the *Ptochoprodromica*, with linguistic commentary, is furnished by B. BALDWIN, *An Anthology of Byzantine Poetry* (Amsterdam, 1985), 199-202.

(14) Cf. ALEXIOU, *art. cit.* 13, on this.

(15) No. 6.

(16) A regular formula in Michael ; cf. No. 29, 194, 1.

(17) Cf. BROWNING, "The Patriarchal School at Constantinople in the Twelfth Century", *Byzantion* 33 (1963), 15 — repr. in his *Studies* (n. 11 above).

script, 'Arab' has 2 *r*'s, an orthography preserved in Hörander's text of Prodromos' poems ([18]). Gautier removes one throughout (*rr's gratia artis* ?), but the spelling may betoken philological disputes of the day ; Tzetzes growls ([19]) that the double *r* is a banausic abomination.

Letter 35 answers the request of Alexius Comnenus (not the emperor) ([20]) for information on the words *ὁμαίμων* and *ὁμόγνιος*. A showpiece for Michael's erudition, providing *inter alia* a rare quotation from Euripides' *Alcmaeon in Psophis* and a new variant reading in line 3 of Nicander's *Theriaca* ([21]). Why did the royal want to know this stuff ? Perhaps pure philological interest. Yet his curiosity may have been sharpened by an oracle reported by Nicetas Choniates ([22]). To the question How Long Shall The Dynasty of Alexius Comnenus Reign, the answer was *HAIMA* (blood), the word's individual letters designating Alexius, Ioannes, Manuel, and Alexius — Manuel chose his son's name in deference to this prophecy.

In Letter 29, Michael cites and discusses Empedocles' verses on noses and breathing at the request of an unnamed philosopher. Their mutual interest in this might have to do with the Byzantine notion of Westerners as snot-nosed and prone to catarrh ([23]). Recognition of this point helps clarify a sentence in Anna Comnena's

(18) W. HÖRANDER, *Theodoros Prodromos : Historisches Gedichte* (Vienna, 1974).

(19) *Chil.* p. 574 Leone.

(20) See GAUTIER 215, n. 1, for speculations on his identity.

(21) For a full discussion of these items from Euripides and Nicander in this letter, see B. BALDWIN, 'Five Textual Notes', *Mus. Phil. Lond.* 6 (1984), 5-6, 11-12, repr. in the author's *Roman and Byzantine Papers* (Amsterdam, 1989). See also K. WEITZMANN, 'Euripides Scenes in Byzantine Art', *Hesperia* 18 (1949), 159-210. The Euripides line (it can be added) would have been relevant to W. J. SLATER, 'Grammarians and Handwashing', *Phoenix* 43 (1989), 100-111. Nicander's contemporary popularity was oddly minimised by P. ANTONIOU, *REB* 44 (1986), 229-31, in her publication of a Byzantine epigram *Eis Theriakarion* contained in an early 12th century ms — it could be a book epigram designed to accompany a text of the *Theriaca*, comparable to the three in *AP* 9, 211-13.

(22) *Hist.* p. 169 Van Dieten.

(23) See on this BROWNING, "An Unpublished Address of Nikephoros Chrysoberges to Patriarch John Kamateros of 1202", *Byz. Stud.* 5 (1978), 42.

description of Bohemond (13. 10) that has puzzled editors from Reifferschied to Wilson ([24]).

Michael's ethopoeia envisages the complaint of St Stephen at being sold to the Venetians by a sacristan (*neokoros*). A sentence near the end ([25]) suggests the vended relic was actually his tongue, which lends macabre humour to the piece. This text is not cited in Nicol's *Byzantium and Venice* ([26]) where Dandolo's Chronicle is adduced for Venetian filching of some of Stephen's relics in the early 1100s. Collation of the two might prove instructive.

Addressing the newly crowned Manuel I, Michael salutes his father John for outshining their luminous ancestors as does the sun all things, being the dominating centre of imperial history, like the central solar disc in the view of some *savants* ([27]). Some claim, others deny, that the passage is proof of heliocentrism in 12th century Byzantium ([28]). Gautier himself passed the sequence over without a word ! Perhaps rightly. I am quite sure it is not a pre-Copernican flourish. Comparison of emperor to sun was an old trope prescribed by Menander Rhetor ([29]). Michael himself often indulges ([30]) ; so does Prodromos ([31]). The *Timarion* ([32]) ridicules Psellus' mania for it. Language is as standardised as

(24) Cf. N. WILSON, *An Anthology of Byzantine Prose* (Berlin, 1971), 93, for text and discussion. In the Penguin translation of E. R. A. Sewter (p. 422), the relevant sentence reads „He breathed freely through nostrils that were broad, worthy of his chest, and a fine outlet for the breath that came in gusts from his lungs". However one tinkers with textual details, the general implication is clear — Bohemond had unusual freedom from catarrh and the like for a Westerner.

(25) No. 41, 236, 23.

(26) D. M. NICOL, *Byzantium and Venice* (Cambridge, 1988), 25, 76.

(27) No. 44, 278, 25-279, 4.

(28) The principal claimant is P. WIRTH, "Zur Kenntnis heliosatellitisicher Planetartheorien in griechischen Mittelalter", *HZ* 212 (1971), 363-6. For rebuttal, with translation and discussion of the passage in question, comporting full bibliography, see B. EASTWOOD and H. MARTIN, "Michael Italicus and Heliocentrism", *GRBS* 27 (1986), 223-30.

(29) For repertoire of sources and bibliography, see B. Baldwin's annotated translation of the *Timarion* (Detroit, 1984), 136-7, n. 247.

(30) See BALDWIN, *loc. cit.*, and Gautier's Greek index s.v. *helios*.

(31) In the Historical Poems alone, there are enough examples to warrant a 6-page repertoire by Hörander (103-9).

(32) Ch. 45 ; cf. BALDWIN 74.

theme. Michael's wording *κέντρον πηξάμενον* is used by him on three other occasions (33), whilst his *ἐπιλάμψας ἀμαυρούς* is also applied to Manuel in solar imagery by Eustathius (34). The expression „as some philosophers say" does not imply any reading of Aristarchus. It is rhetorical padding that Michael has elsewhere, e.g. as zoological support in his partridge monody (35) ; moreover, in one of his solar images (36), Prodromos kicks off with *λέγουσι ... οἱ λόγοι.*

By contrast, Browning (37) is right to interpret the phrase *ἀνατομικαὶ ἐγχειρήσεις* in Michael's monody (38) on the doctor Pantechnes as an allusion to human dissection, thereby augmenting the small tally of Byzantine evidences for same (39). I adduce for extra support Michael Choniates' plans (*Ep.* 102) to dissect pigs in his retirement — more fun than shuffleboard in Florida ! — to corroborate Galen, also the 13th century replacement of animal dissection by human in the West (40). And I take the chance to signal an overlooked reference to human dissection in a spurious Gregory of Nyssa speech (*Or.* 1 *in Gen. I.* 26 = *PG* 44, 257B) where the practise is called widespread and whose phraseology is markedly similar to Michael's (41).

(33) GAUTIER 113, 9, 127. 5-6, 188. 16.

(34) *Siege of Thessalonica* 18, ed. (with tr.) J. R. Melville Jones (Canberra, 1986).

(35) No. 7, 103. 20.

(36) Poem 5 (HÖRANDER), 11-20.

(37) "A Further Testimony to Human Dissection in the Byzantine World", *Bull. Hist. Med.* 59 (1985), 518-20.

(38) No. 9, 114. 28.

(39) Assembled by L. BLIQUEZ and A. KAZHDAN, "Four Testimonia to Human Dissection in Byzantine Times", *Bull. Hist. Med.* 58 (1984), 554-7.

(40) See V. NUTTON, „Prisci dissectionum professores : Greek Texts and Renaissance Anatomists", in (ed. A. C. Dionisotti, A. Grafton, and J. Kraye) *The Uses of Greek and Latin : Historical Essays* (London, 1988), 111-7.

(41) In both authors a form of the word *πόσος* precedes the mention of dissections, and there is both ocular and aural similarity between Michael's *μορίοις φιλοσοφήματα* and the pseudo-Gregory's *μυρία περιφιλόσηται.* I am not (of course) implying any direct use of the one by the other. It is an interesting coincidence that one of the four *testimonia* adduced by Bliquez and Kazhdan should be a 4th century text falsely ascribed to Eustathius, bishop of Antioch c. 324.

Gautier is at his weakest when it comes to spotting, or rather missing, Michael's classical quotations and allusions. Thus the erudite Nicephorus Bryennius is hailed as a *πολυχεύμων πηγή*, verbatim from a Libanian letter to Basil (19,1), also a living library (*ἐμψύχου βιβλιοθήκης*), a conceit owed to the description of Longinus by Eunapius (*VS* 456) — not Philostratus as Wilson (42) oddly claims — and one that recurs in Nicephorus Gregoras' account of Theodore Metochites, whilst the *πρῶτος καὶ μόνος* joke *re* Leipsiotes (if first, how only ? ...) is appropriated from Lucian's *Demonax* (43).

Gautier missed all of these (44). And he did no justice to Michael's distinctive vocabulary (45). Showing the usual Byzantine facility for coining compounds, he has three *lexicis addenda* in the ethopoeia alone (*μαρτυρόκτονος, μισομάρτυρος, μισοστέφανος*). Sometimes, the *argot* of a coterie may emerge, e.g. the epithet *ἀπαράμιλλος* (not in *LSJ* and only one case in Lampe), twice in Michael (46) and twice in Prodromos' poems where Hörander denotes it as a rarity (47). Both Michael (48) and Prodromos (49) employ the Siren image when writing to their mutual acquaintance, the logothete Stephen Meles, and both (50) make the pre-

(42) *Scholars of Byzantium* (London, 1983), 256, n. 2.

(43) *Demonax* 29, where the pretensions of Agathocles the Peripatetic are deflated. On the phrase "the first and only" see M. N. Tod, "Greek Record-Keeping and Record-Breaking", *CQ* 43 (1949), 111-2 ; J. Duffy, "Philologica Byzantina", *GRBS* 21 (1980), 266-7 ; B. Baldwin, "The First And Only", *Glotta* 62 (1984), 58-9.

(44) The first two occur in No. 14, 142. 20-1 ; the third in No. 32, 204, 2-205.2. For Nicephorus on Metochites, cf. his *Hist.* 7. 11. 2-3. Isidore of Pelusium (*Ep.* 1. 127) might have been parodying Eunapian persiflage when he wrote off a man who bought books but did not read them as a *βιβλιοτάφος*, a *hapax legomenon* and not in *LSJ*.

(45) Perhaps unsurprising in an editor who could write (p. 13), "Le style et le vocabulaire de Michel Italikos ne présentant pas de grandes difficultés et, avouons-le, le contenu étant souvent d'un médiocre intérêt".

(46) No. 4, 9. 5 ; 21, 168. 21.

(47) 13. 26 ; 43 b 10.

(48) No. 20, 164. 1.

(49) 69. 5.

(50) Michael, No. 19, 165. 2 (and elsewhere) ; Prodromos, Poem 69. 13, also *Ep.* 105 (*PG* 133. 1248A).

dictable honied pun *melitos/ Meletos* on his name, thus all coming to the same sticky end.

The verve and panache of Michael's style perhaps shows to best advantage in his partridge monody. A contemporary theme, not unique ; Constantine Manasses bewailed the demise of his pet singing bird ([51]). However, no one has yet claimed that Michael is really lamenting his sexual impotence, as has been done in the case of Catullus' *passer* poems ([52]), — he does not need this penile servitude. The piece need not be dismissed as mere rhetorical exercise. Michael's bird expired amidst his pupils at their play ; a letter in the 10th century scholar's Correspondence published by Browning ([53]) complains to a father that his children neglect their studies through preoccupation with birds (cf. a paternal complaint that his son was *in aves morbosus* in Petronius, *Sat.* 46. 1). Centuries earlier, the patriarch John the Faster had denounced carnal knowledge between man and birds ([54]), but we had best leave Byzantine ornithomixy for another day ! Apart from expanding a theme from epigram (*AP* 7, 189-206), Michael's effort, whose opening sentence contains the very rare verb λευκαντίζω ([55]), combines adoxography with comic ecphrasis. *Re* the former, his younger contemporary, Eugenius of Palermo, produced a verse ψόγος of a fly in belated answer to Lucian's insect encomium ([56]). Michael's description of the bird's physical characteristics is strikingly close in content and phraseology to those of Bohemond in Anna Comnena ([57]) and

(51) Ed. K. HORNA, *Progr. Sophiengymn. Wien* (1902), 3-9 ; cf. HUNGER, *Hochsprach.* I, 143.

(52) Cf. H. D. JOCELYN, "On some unnecessarily indecent interpretations of Catullus 2 and 3", *AJP* 101 (1980), 421-41 ; BALDWIN, "Catullan Interpretations : Some Pointers", *Coroll. Lond.* 2 (1982), 9-13, repr. in the author's *Studies on Greek and Roman History and Literature* (Amsterdam, 1985).

(53) "The Correspondence of a Tenth-Century Byzantine Scholar, '*Byzantion* 24 (1954), 416.

(54) *Canonaria* 1. p. 106D Morinus.

(55) Not in *LSJ*, and only one doubtful case in LAMPE's *Patristic Greek Lexicon.*

(56) Eugenius' effort is available in the editions of L. STERNBACH, *BZ* 11 (1902), 406-51, and M. GIGANTE (Palermo, 1964), also in BALDWIN's *Anthology* (note 13 above).

(57) *Alex.* 13. 10.

Manuel I in Nicetas Choniates (58). But, when installed in the see of Philippopolis, did Michael succumb to the local custom of hunting and eating these same feathered friends, activities described by Constantine Pantechnes, himself a 12th century bishop in the same place (59) ? Catching birds and fish was also the theme of a piece of Manasses (60) ; Michael especially liked fish, consecrating almost an entire letter (61) to the subject.

Michael does not give us the morbidly fascinating details of life in Constantinople provided by (say) John Tzetzes, nor does he go in for this latter's bareknuckled style of abuse. Thus, we hear nothing about apartments filled with pigs and piss, nor does Michael tell sausage sellers from Philippopolis to hang bells on their penises (TZETZES, *Epp.* 18, 104 Leone). But Michael's writings are not sweet nothings. A characteristic titbit of seemingly unique information is the raising of the royal sandal *in the demes* to signify the birth of an imperial son (62). They contain food for thought as well as thought for food, and help to consolidate the belated and welcome reputation the Comnenian age now enjoys as the apogee of Byzantine secular literature.

University of Calgary, Canada. Barry BALDWIN.

(58) *Hist.* p. 51 Van Dieten.

(59) Text published by E. MILLER, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* 6 (1872), 28-52 ; cf. GAUTIER 103, n. 2.

(60) Text in L. STERNBACH, *Eos* 7 (1902), 180-94.

(61) No. 19, possibly to Stephanos Meles ; cf. GAUTIER 44-5.

(62) No. 44, 279. 11-13, with Gautier's note.

LES DONATEURS DES ÉGLISES DE CAPPADOCE (*) (1)

Comme il était de coutume dans d'autres provinces byzantines, en Cappadoce de nombreux personnages ont fait peindre leurs portraits dans les églises qu'ils avaient commanditées. La plupart de ces portraits sont accompagnés d'invocations et quelques églises ont conservé les noms de leurs fondateurs dans l'inscription dédicatoire.

Comme malheureusement aucune source écrite concernant les contextes de fondation de ces lieux de culte cappadociens ne nous est parvenue, nous avons tenté d'utiliser les portraits et inscriptions de donateurs afin de mieux cerner l'identité de ces personnages.

Dans cette perspective, nous avons établi un inventaire condensé en trois tableaux synthétiques.

Les inscriptions relatives aux donateurs se situent entre le Haut Moyen-Âge (VIIe-VIIIe siècles) et la fin du XIIIe siècle. Quant aux portraits, ils couvrent une période moins longue allant du IXe siècle à la fin du XIIIe siècle.

LES PORTRAITS DE DONATEURS

Le plus ancien portrait de donateur publié se trouve à l'*Église de Derindere* (2), dont les peintures sont attribuées au IXe siècle.

(*) Abréviations utilisées :

G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...* : *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1925-1942.

M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...* : *Byzantine Wall Painting in Asia Minor*, New York Society Ltd., Greenwich, Conn., 1967.

L. RODLEY, *Cave Monasteries...* : *Cave Monasteries of Byzantine Cappadocia*, Cambridge University Press, 1985.

N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises...* : *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce. Région du Hasan Dagi*, Paris, 1963.

(1) Mémoire de Maîtrise soutenu à Paris I en octobre 1989.

(2) G. P. SCHIEMENZ, *Jacobsbrunnen im Tiefental*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 204 (1977), pp. 147-180.

D'autres établissements d'époques antérieures présentaient peut-être aussi des images de bienfaiteurs mais nous n'en avons pas la preuve certaine.

L'exemple le plus récent se trouve à *Kırk Dam Altı Kilise* (3), où Dame Thamar et Basile Giagoupés constituent le dernier témoignage des donateurs peints au Moyen-Âge dans les églises rupestres de Cappadoce.

Parmi les peintures encore exploitables, nous avons répertorié 75 portraits de donateurs, soit 37 hommes et 23 femmes (les 15 autres en mauvais état n'ont pu être identifiés) dans 27 établissements. Les emplacements privilégiés pour ces représentations conservées s'avèrent être les murs Nord et Sud de la nef de l'église et les chapelles annexes pour les portraits funéraires des bienfaiteurs.

Quant aux contextes iconographiques au sein desquels les donateurs ont voulu figurer et qui sont une manifestation des particularités de leur piété, la Vierge et l'Enfant occupent la première place, suivis des images d'Archanges. Dans les contextes funéraires assurés, le portrait du fondateur défunt ne semble pas avoir été obligatoirement associé à un saint.

Les donateurs qui ont choisi de paraître auprès de saints militaires faisaient peut-être eux-mêmes partie de l'armée et manifestaient ainsi une préférence pour les saints guerriers. La communauté pouvait aussi par ce biais demander la protection céleste pendant des périodes d'insécurité, la croyance à l'intervention des saints auprès des fidèles en difficulté étant très ancrée parmi la population byzantine (ils étaient censés guérir les lépreux, les épileptiques, défendre la communauté contre les forces de la nature telles que les tempêtes, les dangers en mer, etc.) (4).

(3) N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises...*, pp. 201-213 ; V. LAURENT, *L'inscription de l'église Saint-Georges de Belisérama*, note additionnelle à : N. THIERRY, *Notes critiques à propos des peintures rupestres de Cappadoce*, dans *Revue des Études Byzantines*, 26 (1968), pp. 337-371 ; S. VRYONIS, *Another Note on the Inscription of the Church of St. George of Beliserama*, dans *Byzantina*, 9 (1977), pp. 11-22.

(4) S. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1971, p. 39.

La pose préférée des donateurs cappadociens est la station debout accompagnée d'un geste de soumission des mains (mains tendues ou croisées sur la poitrine). En deuxième lieu, les bienfaiteurs figurent agenouillés, les mains tendues.

À trois exceptions près, les fidèles sont peints à une échelle plus petite par rapport au saint invoqué (5). Cette hiérarchie se retrouve également à l'intérieur du groupe de donateurs lorsque la position de chacun dans l'organisation familiale devait être soulignée. À *Karşı Kilise* (6), les deux «enfants» sont figurés plus petits que «leur mère». Il en est de même à *Belli Kilise* (7), où la taille du donateur Jean est inférieure à celle de Phélikiane qui devait être sa mère. À *Kale Kilisesi* (8) de Selime, toute une famille encadre la Vierge. La hauteur accordée aux parents est inférieure à l'image de la Vierge, de la même manière, l'échelle de représentation des enfants est inférieure à celle des parents.

La majeure partie des portraits conservés est attribuée au XIe siècle, il est donc difficile de constater quelque évolution dans le temps des images de bienfaiteurs. Dans l'ensemble, nous avons observé une permanence de l'iconographie du portrait du donateur cappadocien ; les différences que nous avons remarquées semblent imputables à la richesse des fondateurs (comme par exemple ceux de *Karanlık Kilise* (9), *Karabaş Kilise* (10) et l'*Église*

(5) À l'exception des donateurs de *Çarıklı Kilise*, d'Eudocie à *Canavar Kilise* et du bienfaiteur de l'*Église «A»* près de Karagedik Kilisesi. Il faut aussi noter le cas de Thamar et Basile à *Kırk Dam Altı Kilise*, l'espace qu'ils occupent est certes moins important que celui de saint Georges, cependant la différence n'est pas aussi marquée que dans les autres établissements.

(6) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, II, pp. 1-16 ; J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Nouvelles notes cappadociennes*, dans *Byzantion*, 33 (1963), pp. 123-127 ; G. P. SCHIEMENZ, *Herr, hilf deinem Knecht. Zur Frage nimbierter Stifter in den kappadokischen Höhlenkirchen*, dans *Römische Quartalschrift*, 71 (1976), pp. 166-170.

(7) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, II, pp. 292-302.

(8) J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *La Kale Kilisesi de Selime et sa représentation de donateurs*, dans *Zetesis (mélanges E. de Strijcker)*, 1973, pp. 741-753 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, pp. 71-74.

(9) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 393-430 ; M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*,I, pp. 129-130 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, pp. 48-56.

(10) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, II, pp. 333-351 ; M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*, I, pp. 162-164 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, pp. 193-202.

I de Yüksekli (11), qui pouvaient faire appel à des artistes et ateliers importants) et non à une modification de la conception du portrait de bienfaiteur.

À ce propos d'ailleurs nous pouvons nous demander dans quelle mesure le terme de «portrait» est entièrement justifié? Les artistes byzantins ainsi que la communauté dont ils étaient issus et qui commanditait les œuvres peintes recherchaient-ils vraiment une ressemblance fidèle entre les images des bienfaiteurs et les traits des modèles?

Dans la plupart des cas il est inutile de rechercher la physionomie du donateur dans ces représentations qui obéissent plutôt à des modèles préétablis. Le prototype du donateur cappadocien présente un visage schématisé, il est figuré à une échelle réduite auprès d'un(e) saint(e), et exprime un signe de soumission (par la position agenouillée ou avec un geste des mains). À l'*église d'Ayvalı Köy* (12), les bienfaiteurs Eustrate et Jean présentent les mêmes traits stéréotypés et portent des vêtements identiques. Il en est de même des traits du visage non personnalisés du prêtre Nicéphore peint dans l'abside de *Karanlık Kilise*. Une véritable «iconographie» du donateur existe qui semble s'attacher moins à la ressemblance entre le bienfaiteur et son image qu'au symbole de cette image. N'oublions pas toutefois le caractère médiocre de quelques décorations cappadociennes où le manque de fidélité à la réalité pourrait être non pas volontaire mais plutôt dû à l'incompétence de certains peintres.

Il existe cependant deux exceptions : les représentations de Michel Sképidis à *Karabaş Kilise* (fig. 1) et de Jean Entalmatikos à *Karanlık Kilise* (fig. 2) semblent beaucoup plus individualisées. Dans le cas de M. Sképidis, l'expression du visage est particulièrement soulignée.

Nous avons sélectionné quelques exemples qui, tout en illustrant la diversité des établissements et du style pictural, posent, dans certains cas, des difficultés d'interprétation.

(11) C. JOLIVET-LÉVY, *Nouvelle découverte en Cappadoce : les églises de Yüksekli*, dans *Cahiers Archéologiques*, 35 (1987), pp. 113-141.

(12) N.THIERRY, *À propos des peintures d'Ayvalı Köy (Cappadoce). Les programmes absidaux à trois registres avec Déisis en Cappadoce et Géorgie*, dans *Zograf*, 5 (1974), pp. 5-22 ; M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*, I, p. 193.

Au moins trois donateurs ont apporté leur contribution à la décoration de *Yusuf Koç Kilisesi* (13), à proximité du village d'Avcılar. Dans cette église rupestre de plan inhabituel (deux plans en croix juxtaposés), datée selon des critères stylistiques du XIe ou du XIIIe siècle, les absides sud et nord présentent respectivement les images de la Déisis et de la Vierge et l'Enfant. Les voûtes, les tympans et les parois, à l'exception de la scène de l'Annonciation figurée sur le mur Nord, ont été consacrés aux représentations d'apôtres, de saints martyrs et de saints militaires.

Sur la paroi centrale du mur Nord, un personnage masculin non nimbé a été intégré dans la scène de l'Annonciation (fig. 3). Vêtu d'une longue robe brodée et portant une coiffe, il est représenté aux pieds de l'ange et se prosterne devant la Vierge. Au-dessus de sa tête se trouve l'inscription : *Δέισις τοῦ δ...*, «Prière du serviteur ...».

À l'extrémité Sud de la paroi Est, le saint militaire Procope abrite sous son manteau ouvert (à l'image de la «Vierge de Miséricorde») le buste d'une petite figure. Il s'agit probablement d'une femme portant un voile sur la tête et tenant le pied de saint Procope.

À proximité de cette représentation, dans la partie Est du mur Sud, auprès d'un autre saint miliaire, Démétrios, un donateur est peint à petite échelle. Il porte une longue robe brune avec des motifs gris et tend les mains vers le saint personnage. Une invocation complète cette image : *Δέισις τοῦ δούλου τοῦ Θ(εο)ῦ Θεοδόρου*, «Prière du serviteur de Dieu, Théodore».

Bien que les figures ci-dessus ne soient pas très bien conservées, des différences stylistiques peuvent être observées dans la représentation des fondateurs. Cette remarque est aussi valable pour le reste du décor de l'église. Le panneau de l'Annonciation est d'une facture différente par rapport à ceux des saints Démétrios et Procope. Les traits des personnages de l'Annonciation sont plus fins, les figures plus élancées, les plis du vêtement de l'ange sont accentués, alors que les corps des saints militaires sont

(13) M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*, I, p. 192 ; N. THIERRY, *Yusuf Koç Kilisesi, église rupestre de Cappadoce*, dans *Mansel'e Armağan* (*Mélanges Mansel*), Ankara, 1974, I, pp. 193-206 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, pp. 151-157.

massifs, les contours de leurs cheveux, de même que ceux du donateur Théodore, sont soulignés d'une épaisse ligne noire ou brune. Le peintre des saints guerriers a surtout mis en évidence les motifs très variés des vêtements et s'est peu soucié de l'aspect plastique et du relief.

Cette diversité peut être expliquée par la participation de plusieurs peintres à la décoration mais aussi de plusieurs donateurs. À *Yusuf Koç Kilisesi*, le personnage agenouillé entre la Vierge et l'Ange a peut-être commandité seulement une partie de la décoration comprenant l'Annonciation, le reste du décor étant pris en charge par au moins deux autres laïcs représentés auprès des saints Démétrios et Procope.

Dans le cirque de Göreme, à proximité d'Urgüp, des images de donateurs sont conservées tant dans des églises de monastères importants qu'à l'intérieur de modestes établissements. À *Yılanlı Kilise* (ou *Göreme 28*) ([14]), petite chapelle à nef transversale et à une abside, le programme iconographique daté de la deuxième moitié du XIe siècle se résume à un décor linéaire complété par l'image de la Déisis dans l'abside et de quelques panneaux représentant des saints dans la voûte.

Sur le tympan Sud, auprès d'une grande image du Christ debout et bénissant, un petit personnage est figuré en civil (fig. 4). C'est un homme aux cheveux bruns courts, portant une longue robe rouge-brun. Ses mains sont ramenées vers sa poitrine, les paumes ouvertes, en signe de prière. Ce portrait n'est pas complété par une invocation mais par une simple inscription nommant le donateur : *Θεόδορος*, «Théodore».

Dans le prolongement Nord de l'église, il existe un arcosolium et deux tombes. Peut-être Théodore y était-il enterré mais il est difficile de l'affirmer en l'absence de preuves supplémentaires. La pratique d'ensevelir les bienfaiteurs laïcs dans les églises était courante en Cappadoce, comme on peut le constater à la *Chapelle de Daniel* ([15]), toujours à Göreme. Dans cette petite église, le portrait de la donatrice peint sur le mur Sud est accompagné

(14) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 481-483 ; M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*, I, pp. 130-131 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, p. 173.

(15) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 171-176.

d'une inscription funéraire : *Ἐκοιμήθη ἡ δούλη [Θ(εο)ῦ] Εὐδοκία*, «La servante (de Dieu) Eudocie s'est endormie», ce qui permet de supposer qu'elle était enterrée dans une des tombes du vestibule.

Çarıklı Kilise (16), attribué au milieu du XIe siècle, se distingue des deux petites chapelles ci-dessus par son architecture complexe (plan proche de la croix inscrite à colonnes et coupoles) et son programme iconographique élaboré, axé sur les principales fêtes liturgiques. Située aussi à l'intérieur du cirque de Göreme, cette église faisait partie d'un complexe monastique.

Le panneau des trois donateurs est situé sur le mur Ouest du bras Ouest, face à l'abside principale, sous la représentation de la Nativité et juste au-dessus d'une tombe excavée dans le sol (fig. 5).

Il s'agit de trois hommes peints de part et d'autre d'un personnage aux cheveux blancs, nimbé et portant une grande croix. Ce dernier, dont l'identité demeure inconnue, est accompagné de l'inscription : *ὁ τήμιος σταβρός*, «La vénérable croix».

À gauche de ce personnage, un homme debout incline la tête et les épaules et tend les mains vers le saint. Ce fondateur, à la barbe brune et aux cheveux bruns, porte une coiffe blanche et un manteau rouge, une inscription l'identifie : *Δέησης τοῦ δούλου / τοῦ Θ(εο)ῦ Θεογνόστου*, «Prière du serviteur de Dieu, Théognoste».

À la droite du personnage nimbé, deux autres donateurs sont représentés debout, la tête légèrement inclinée. Celui de gauche a des cheveux bruns et porte une longue robe bleue à bordure dorée, il tend les mains vers le saint. Auprès de lui se lit l'inscription : *Δέησης τοῦ δού[λου] / τοῦ Θ(εο)ῦ Λέοντος*, «Prière du serviteur de Dieu, Léon».

Du troisième donateur, figuré à l'extrémité droite du panneau, ne sont plus reconnaissables que la tête et les épaules. Il a des cheveux bruns et une barbe courte, et porte une robe rouge et un foulard blanc. Une invocation est peinte près de sa tête : *Δέησης τοῦ δού/λου τοῦ Θ(εο)ῦ Μιχαή[λ]*, «prière du serviteur de Dieu, Michel».

(16) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 455-473.

Ces bienfaiteurs étant tous trois nommés par leur prénom et sans indication d'un titre, nous ne sommes pas renseignés sur leurs fonctions sociales. Cependant, leurs vêtements richement ornés et leur contribution à l'excavation d'un établissement à architecture et décoration recherchées indiquent qu'ils devaient faire partie des membres influents de la communauté cappadocienne. Théognoste est figuré seul, à la droite du saint, peut-être était-il le père de Léon et Michel?

Parmi les différents portraits de donateurs que nous avons répertoriés en Cappadoce, rares sont ceux qui, comme à *Çarıklı Kilise*, ont été représentés à la même échelle que le saint invoqué. Ces trois bienfaiteurs sont dans la pose de la Déisis, comme G. de Jerphanion l'a souligné. Même si dans ce cas le Christ est remplacé par un saint, Théognoste, Léon et Michel inclinent leur tête devant ce dernier, tels la Vierge et Jean-Baptiste de la Déisis.

L'*église de Karşı* ([17]), située à Gülşehir, soulève un problème important quant à l'iconographie du donateur en Cappadoce. Elle est aussi emblématique de la participation de plusieurs donateurs ou familles de donateurs à l'élaboration d'établissements religieux.

Cette église avait deux nefs superposées. Dans la nef supérieure, les voûtes et le haut des parois ont été consacrés aux scènes de la vie du Christ et les parties inférieures des murs abritent des images de saints sous arcades. Au Sud de la paroi Ouest, sous une grande arcade, une femme nimbée pose les mains sur la tête de deux petits personnages (fig. 6). Elle porte une robe grise et rouge et une cape de couleur rouge. Les larges pans de son manteau rappellent, comme à *Yusuf Koç Kilisesi*, la pose de la Vierge de Miséricorde. Les deux petites figures, quant à elles, ne sont pas nimbées. Vêtues de robes dans les mêmes teintes que celles du personnage principal, elles croisent leurs mains sur la poitrine.

À droite de la tête de la femme nimbée se lit l'inscription : *Κ(ύρι)ε βοήθει τὴν δούλην σου Ε(ἰ)ρηνιη*, «Seigneur, secours ta servante Irène» ; au-dessus de la tête du petit personnage de gauche : *Κ(ύρι)ε βοήθει τὴν δοῦλην...*, «Seigneur, secours ta ser-

(17) Voir bibliographie ci-dessus, note 6.

vante...» et auprès de la petite figure de droite : *K(ύρι)ε βοήθει τὴν δούλην σου Μαρία*, «Seigneur secours ta servante Marie».

Pour G. de Jerphanion, il s'agit d'un groupe de donateurs : une mère nimbée pose les mains sur la tête de ses deux enfants. L'invocation «Seigneur, secours ...» est propre aux représentations de fondateurs et le nimbe peut être attribué à des personnages de haut rang tels la famille impériale et le Magistros Mélias représentés dans l'*église de Nicéphore Phocas* (ou *Grand Pigeonnier*) à Çavuşin ([18]).

Selon G. P. Schiemenz il est plus probable que cette femme soit une sainte, éventuellement sainte Irène, invoquée par une donatrice du même nom. S'il est question d'un groupe de donateurs, précise cet auteur, il manque la représentation du saint à qui ils s'adressent.

La polémique sur le groupe figuré sous la grande arcade de *Karşı Kilise* repose d'une part sur l'iconographie connue du Christ ou de la Vierge posant leurs mains sur la tête des donateurs, mais aussi sur la coexistence du nimbe, attribut céleste, et d'une invocation de nature humaine. La découverte de deux autres donateurs nimbés à l'*Église I de Yüksekli* ([19]) apporte un argument de plus en faveur de la thèse de G. de Jerphanion. En effet, dans cette église dont la dernière couche de peintures est attribuée au XIIIe siècle, le fond de la niche Ouest du mur Nord présentait une grande image de saint Christophe. Aujourd'hui on n'aperçoit plus que le nimbe et la partie supérieure du vêtement du saint. Il est encadré par deux personnages nimbés, figurés à une échelle réduite. De la figure de gauche il ne reste plus qu'une légère trace du nimbe. Quant à la personne de droite, son portrait est aussi très abîmé, cependant le pourtour du nimbe ainsi que sa longue robe rouge sont encore reconnaissables. C. Jolivet-Lévy a lu l'invocation suivante auprès de cette dernière : *Δέισις τ[ῆ]ς δούλ[ης] τοῦ Θ(εο)ῦ Σκρηβόνισα*, «Prière de la servante de Dieu, Skrébonisa» ([20]).

(18) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 520-550 ; N. THIERRY, *Haut Moyen-Âge en Cappadoce. Les églises de la région de Çavuşin*, I, Paris, 1983, p. 44, fig. 22 ; p. 48, fig. 22bis.

(19) Voir bibliographie ci-dessus, note 11.

(20) Selon l'explication fournie par C. Jolivet-Lévy, «Skrébonisa» peut désigner le nom de la donatrice ou bien le titre accordé à l'épouse d'un skrébon, c'est-à-dire d'un membre de la garde impériale ou d'un médecin de l'armée.

L'échelle des personnages ainsi que leur invocation ne laissent aucun doute sur leur qualité de bienfaiteur. Le rang social de ces commanditaires et les circonstances de fondation de l'établissement nous sont inconnus. Cependant, le nimbe qui leur est attribué, ainsi que la grande qualité des peintures qui sont dues à un atelier de talent, témoignent de leur richesse et de la haute position qu'ils devaient occuper dans la région.

Cette comparaison nous permet d'intégrer les trois donateurs de *Karşı Kilise* dans le rang des fondateurs. Cette église est datée par une inscription dédicatoire qui, bien que lacunaire, nous indique le 25 avril 1212 ([21]). Cependant, le genre utilisé dans ce texte désignant un donateur masculin, il ne nous est pas possible de connaître la date d'intervention exacte de la donatrice et de «ses enfants». Ils ont peut-être assuré la décoration primitive et le personnage de la dédicace la rénovation de l'établissement.

Kırk Dam Altı Kilise (ou l'*Église Saint-Georges*) ([22]) est située dans la vallée de Peristrema (Belisırma). L'excavation de l'établissement de plan irrégulier, de même que la facture des peintures, ne sont pas de bonne qualité ; cependant les fondateurs qui y sont peints présentent un grand intérêt.

Sur le panneau central du mur Ouest, un homme et une femme se tiennent debout de part et d'autre de saint Georges (fig. 7 et 8). L'homme brun et barbu est à gauche du saint ; il est coiffé d'un turban et porte un manteau blanc et une ceinture dorée sur une robe verte ; ses mains sont tendues vers saint Georges. La femme, à la droite du saint militaire, est coiffée d'un bonnet rond et d'un voile qui lui descend jusqu'aux épaules ; deux grandes boucles pendent à ses oreilles. Vêtue d'une robe blanche brodée et d'un manteau vert, elle présente un modèle construit de l'église au saint qu'elle invoque.

(21) Dans l'abside, à la naissance de la voûte G. de Jerphanion a lu ce qui restait de l'inscription dédicatoire : *ἔκγονα* (?) *αὐτοῦ, ἐπὶ βασιλεύοντος Θεοδώρου Λάσκαρι, ἔτους ϛψκ΄ καὶ* (?) *ἰνδικτιῶνος ιε΄, μηνὶ ἀπριλίῳ εἰς τὰς κε΄*, «... sous le règne de Théodore Lascaris, en l'an 6720, indiction 15, le 25 du mois d'avril», le début de ce texte a été restitué par ce même auteur de la manière suivante : † *Ἐκαλλιεργήθη* ou *ἀνεκαινίσθη — ὁ ναὸς οὗτος ... διὰ συνδρομῆς τοῦ δεῖνος* peut-être : *ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ καὶ τοῦ*, «Ce temple a été décoré (ou rénové) par les soins de ... pour son salut et le salut de son descendant ...».

(22) Voir bibliographie ci-dessus, note 3.

La dédicace inscrite dans ce même panneau nomme ces deux personnages :

> *Ἐκαλλιεργήθη ὡραίως ὁ πάνσεπτος ναὸς τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου διὰ συνδρομῆς, πολλοῦ πόθου καὶ κόπου τῆς ... γεγραμμένης κυρᾶς Θαμάρη καὶ ⟨τ(οῦ)⟩ ἀμὴρ αὐτῆς κυροῦ Βασιλείου Γιαγούπη : ἐπὶ μὲν τοῦ πανυψηλοτάτου μεγαλογένους μεγάλου σουλτάνου Μασούτη, ἐπὶ δὲ Ῥωμαίων βασιλεύοντος κυροῦ Ἀνδρονίκου...*
>
> «Cette église très vénérée du grand et illustre martyr saint Georges a été magnifiquement décorée grâce au concours, au grand désir et à la peine de Dame Thamar figurée ci-contre et de son émir Basile Giagoupès. Sous (le règne) du très haut et très noble sultan Masout, tandis que le seigneur Andronic règne sur les Romains...» (23).

Selon S. Vryonis, chez les Turcs seldjoukides le titre de «amir arzi» était accordé au fonctionnaire chargé des besoins de l'armée. Dans ce cas précis, c'est Basile Giagoupès, un homme d'origine grecque, qui occupe ce poste important au sein de l'administration turque.

Alors qu'à *Karşı Kilise*, conçu aussi sous la domination seldjoukide, seul le nom de l'empereur byzantin était rapporté dans l'inscription dédicatoire, à *Kırk Dam Altı Kilise* les deux souverains sont mentionnés, le sultan turc étant cité en premier et qualifié de «très haut» et «très noble». La présence parmi les donateurs d'un officier grec ayant obtenu un rang élevé dans l'administration turque pourrait peut-être expliquer ce grand respect.

Quant à Dame Thamar, pour S. Vryonis elle pourrait être une princesse géorgienne connue pour avoir épousé un sultan seldjoukide et fréquenté Celâlettin Rumî (ou Mevlânâ, fondateur de l'ordre des Derviches Mevlevîs). Cette dame, nommée Gürcü Hatun (la dame géorgienne) par les Turcs, aurait fait des dons importants à l'ordre des Derviches et même contribué à la construction du mausolée de Mevlânâ à Konya.

Pour S. Vryonis, il n'est pas contradictoire qu'une femme chrétienne fasse des dons à la fois à un ordre musulman et à

(23) Les années 1283-1295 de notre ère.

la communauté orthodoxe. Les Mevlevîs étaient des mystiques et leur cercle fréquenté tant par les Grecs que par les Arméniens et par les Juifs. Pour cet historien, il est donc fort vraisemblable que la princesse géorgienne, Gürcü Hatun et la Dame Thamar de l'*église Saint-Georges* de Belisırma soient une seule et même personne.

Le point faible de cette hypothèse reste néanmoins la mauvaise qualité de l'excavation et des peintures de cette église. Comment une princesse géorgienne mariée à un sultan et renommée pour ses dons très généreux pouvait-elle financer pareil établissement? On a souvent évoqué le manque probable d'artistes de talent dans la Cappadoce seldjoukide coupée du monde byzantin. Cependant, la découverte des peintures de grande qualité de l'église de Yüksekli, datées du XIIIe siècle, ne permet plus d'être aussi catégorique dans ce domaine.

LES INSCRIPTIONS DE DONATEURS

Les donateurs cappadociens ont aussi laissé leurs traces au travers d'inscriptions dédicatoires et d'invocations peintes sur les parois des églises. Les inscriptions se situent entre le Haut Moyen-Âge (VIIe-VIIIe siècles) et la fin du XIIIe siècle.

Les dédicaces ont été peintes, dans la majeure partie des cas, dans les absides et les sommets de parois. Avec quelques variantes, elles sont construites sur le même modèle : «Cette église de ... (nom du saint auquel l'église est dédiée) a été décorée/peinte/embellie par la contribution du serviteur de Dieu ... (nom du donateur, éventuellement sa fonction sociale), sous le règne de ... (nom de l'empereur au pouvoir)» ; dans quelques cas, l'inscription comporte l'invocation «pour la rémission de ses péchés». La plupart des dédicaces se terminent par la formule «vous qui lisez, priez pour eux le Seigneur». Ainsi, le bienfaiteur prie dans un premier temps directement Dieu lui demandant le secours, le pardon des péchés, mais croit aussi à l'efficacité des prières des autres membres de la communauté.

Un exemple assez complet se trouve à l'*église Sainte-Barbe* (24),

(24) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, II, pp. 307-332 ; L. RODLEY, *Cave Monasteries...*, pp. 203-207.

située dans la vallée de Soğanlı ; une dédicace est encore lisible sur le mur Ouest au-dessus de la porte d'entrée :

> † *[Ἐκαλιεργήθη [ὁ ναὸς οὗτ]ος [τῆς] ἁγίας Βα[ρβ]άρος. Ἐπὶ βασηλήας Κω[στα]ντήνου (καὶ) [Β]ασ[ι]λείου / ἔ[τ]ους ἑξακὰς φ[. . κ]ὲ ἠδι[κ]τήονος δ' κὲ μη(νὶ) Μαΐου. Ἧς (ἧς) τὰς ε΄, δηὰ συνδρόμης Βασηλείου δο/μεστι[κ]οῦ κ(αὶ) ἐπὶ ΘΥ[. . . ὑ] ἀναγηνόσκοντες εὔχεστε ὑπὲρ αὐτ[ὸ] δι[ὰ] τὸν Κ(ύριο)ν.*
>
> «Cette église de Sainte-Barbe (a été décorée) sous le règne des empereurs Constantin et Basile, en l'an 65..., indiction 4, au mois de mai, le 5e jour, par donation de Basile, domestique et chargé de ... Vous qui lisez (ceci), priez pour lui le Seigneur».

Ce texte donne le prénom du donateur ainsi que son titre. Cependant, le terme «domestique» peut désigner différentes fonctions et l'expression qui justement apportait plus de précisions n'a été conservée que très partiellement. Pour G. de Jerphanion, elle peut être lue «*ἐπὶ θυ[ρῶν]*» ; Basile serait ainsi un ecclésiastique de rang inférieur dépendant de Sainte-Sophie de Constantinople ou d'une autre église. L. Rodley opte pour la lecture de «*ἐπὶ θε[μάτων]*», ce qui lui permet de supposer que Basile était un domestique de thème et exerçait une fonction au sein de l'armée, le programme iconographique qui accorde une place importante aux saints guerriers pouvant favoriser l'hypothèse de la fonction militaire du donateur.

Ce même auteur rapproche l'existence d'un arcosolium contenant une petite tombe dans le mur Sud de l'église et le programme iconographique. Les scènes choisies sont de caractère funéraire (Déisis, les Sept Dormants d'Éphèse, Adam et Ève que l'on retrouve dans les représentations du Jugement Dernier, l'Anastasis). De plus, le cycle christologique figurant sur la voûte se réfère à l'Enfance du Christ et se termine par la Résurrection. Selon les observations de L. Rodley, Basile, domestique, a peut-être fondé cette église à la suite du décès d'un de ses enfants.

L'inscription dédicatoire nous donne trois indices quant à la datation. L'année byzantine commence par 65..., l'indiction est 4 et les empereurs régnants sont Basile II et Constantin VIII. Les seules périodes où ces paramètres sont réunis sont les années 1006 et 1021.

Toujours dans la vallée de Soğanlı, *Karabaş Kilise* (25) a conservé une inscription dédicatoire très complète. Sur la corniche du mur Ouest :

> † *Ἐκαλιεργήθι ὁ ναὸς οὗτος δηὰ συνδρομῆς Μιχαὴλ προτοσπαθαρίου τοῦ Σκεπιδι κὲ Ἐκατερίνις μοναχ(ῆς) κε Νυφονος (μον)αχ(οῦ), ἐπὶ βασιλέος Κων/σταντίνου τοῦ Δοῦκα ἔτος ˏϛφξθ΄ ἡνδικτήονος ιδ΄. ὑ ἀναγηνόσκωντες εὔχεσθε αὐτοὺς δηὰ τω Κ(ύριο)ν. Ἀμήν.*
>
> «Cette église a été embellie par les soins de Michel Sképidis, protospathaire, Catherine, moniale, et Nyphon, moine, sous l'empereur Constantin Doucas, l'année 6569 (1060-1061), indiction 14. Vous qui lisez, priez pour eux le Seigneur, amen».

Ces trois personnages sont aussi représentés sur les murs de l'église ainsi que les fondateurs Eudocie, Basile, Irène, Marie et un personnage anonyme. Parmi les bienfaiteurs de *Karabaş Kilise* se trouvaient un protospathaire (dignité impériale attestée entre le VIIIe et le XIIe siècle) (26), plusieurs moines, une moniale, un prêtre et des laïcs.

Dans la petite chapelle de *Saint-Michel d'Ihlara* (27), N. Thierry a lu sur la paroi Sud :

> † *Ἐκαλλιεργήθη ὁ ναὸς τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ διὰ συνδρομῆς Ἀρσενίου μοναχοῦ καὶ υἱοῦ αὐτοῦ Θεοφυλάκτου προτοσπαθαρίου καὶ (τ)αξιάρχου ... ἐπὶ βασ... (πορ)φυρογε ...*
>
> «Cette église de l'archistratège Michel a été décorée grâce au concours du moine Arsène et de son fils Théophylacte,le protospathaire et taxiarque ... sous ... Porphyrogénète».

Nous apprenons ainsi que le moine Arsène a pris l'habit monastique tardivement, car son fils est cité dans la dédicace. Ce dernier était protospathaire et taxiarque (titre militaire cité dans les textes des Xe et XIe siècles et attribué au commandant

(25) Voir bibliographie ci-dessus, note 10.

(26) N. Oikonomides, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris, 1972, p. 297.

(27) N. Thierry, *Un style byzantin schématique de Cappadoce daté du XIe siècle d'après une inscription*, dans *Journal des Savants*, 1968, pp. 45-61.

de mille fantassins) ([28]). Selon N. Thierry le titre de porphyrogénète désigne Constantin VIII. Ce qui lui permet de dater cette chapelle du XIe siècle.

En plus des dédicaces, il existe de nombreuses invocations peintes dans ces églises. Certaines sont associées aux portraits de fondateurs, d'autres inscrites auprès des saints protecteurs (voir tableaux I, II et III). Trois formules ont particulièrement reçu la faveur des bienfaiteurs cappadociens : «Seigneur, secours ton serviteur/ta servante ...», «Prière du serviteur/de la servante de Dieu ...» et «Pour la rémission des péchés du serviteur/de la servante de Dieu ...».

Enfin, deux autres inscriptions méritent d'être citées. Il existe deux églises dans lesquelles les inscriptions conservées concernent non pas l'aide financière apportée pour l'excavation et la décoration mais les offrandes en nature accordées à la communauté religieuse.

Il s'agit, dans le premier cas, de *Kırk Dam Altı Kilise* (1283-1295), mentionné ci-dessus ; en plus des portraits et de la dédicace, cet établissement présente une inscription dans laquelle la dame Thamar indique avoir donné une vigne à l'église qu'elle a fondée :

> ·∴· *Ἐπὶ δὲ τούτ(ῳ) τ(ῷ) πανενδόξ(ῳ) ναῷ τοῦ ἁγίου Γεωργ(ίου), ὃ(ν) ἐκτησάμην ἐγ(ὼ) ἡ εὐτελ(ἡ)ς κυ(ρὰ) Θαμαρή. ἐπ(ι)δίδ(ω)μ(ι) καὶ ἀμπέλιο τοῦ πλευρί, ὅπερ κατέχ(ω) ἀγοραστὸ ἀπὶ τὸν Σιαραφατηνήν.*
>
> «Je donne aussi à ce vénérable temple de saint Georges que j'ai fondé, moi, l'humble Dame Thamar, une vigne sur le versant, vigne que j'ai achetée à Siaraphaténès».

Le deuxième exemple se trouve à la *Triconque d'Ortaköy* ([29]), où trois personnages, Doucas, Koulep et Basile offrent au monastère des pièces d'or, un terrain et un noyer. Dans cette église, trois inscriptions ont été lues dans le vestibule auprès d'une figure sainte, à proximité d'une tombe :

(28) N. Oikonomides, *Les listes de préséance byzantine des IXe et Xe siècles*, Paris, 1972, p. 335.

(29) G. de Jerphanion, *Une nouvelle province...*, II, pp.240-245 ; J. Lafontaine-Dosogne, *Nouvelles notes cappadociennes*, dans *Byzantion*, 33 (1963), pp. 134-136.

Tableau II

Innovations non associées à des portraits de donateurs

Formule :

«Seigneur, secours ton serviteur/ta servante ...»

EGLISE	EMPLACEMENT ICONOGRAPHIQUE	FORMULE
Salle funéraire à proximité de St Siméon - Zelve Xè s.	autour d'une niche	"Seigneur, secours ton serviteur le moine Siméon".
St Jean - Güllüdere Xè s.	auprès d'un saint cavalier	"Seigneur, secours ton serviteur Théodore".
Göreme 21 - XIè s.	auprès de St Georges, à cheval	"Seigneur, secours ton serviteur (H)armoloikos".
Göreme 27 - XIè s.	euprès de St Basile	"Seigneur, secours ton serviteur Michel".
	sur le montant droit de la porte d'entrée	"Seigneur, secours ton serviteur Thamades".
Chapelle de Deniel - Göreme XIè s.	auprès de St Basile	"Seigneur, secours ton serviteur Jonas".
	auprès de Daniel	"Seigneur, secours to serviteur Basile, fils de David".
	auprès de St Procope	"(Seigneur secours ton serviteur) *Nicéphore, fils de...*"
Ste Barbe - Göreme - XIè s.	entre deux saints cavaliers	"Seigneur, secours ton serviteur Felibon (?) prêtre".
	à droite des cavaliers	"Seigneur, secours ton serviteur Léon Marulines".
Chapelle à proximité de St Siméon - Zelve - XIè s.	auprès de St Georges	"Seigneur, secours ton serviteur le moine Maris"

TABLEAU III

Autres formules

EGLISE	EMPLACEMENT ICONOGRAPHIQUE	FORMULE
Güllüdere 3 - VII è s.	auprès du Baptême	"Seigneur, sauve ta servente Hélène de l'ombre de la mort. Voici notre lieu de repos pour les siècles des siècles".
Karşıbecak - Avcılar - VIIè-VIIIè s.	à l'archivolte de l'abside sur le roc	"Nikitas et Eudocie avec leur fille t'acclament toi Christ, Dieu des puissances. Rends-nous dignes de ta volonté".
Ballı Kilise - Hasan Dağ - Xè s.	aux pieds d'un Archange	"Réjouis-toi Gabriel, qui le premier, a annoncé le Seigneur/Celui qui e apporté le mot "salut" à la Vierge J'ai exécuté le portrait de ta forme/Pour le rachat de mon âme, moi le misérable Léonce".
Alçak Kaya Altı Kilise - Hasan Dağ - Xè s.	auprès d'une Chasse d'Eustathe	"Pour la rémission des péchés du serviteur de Dieu Théodose".
St Jeen - Güllüdere - Xè s.	euprès d'une sainte orante	"Pour la rémission des péchés de la servante de Dieu Demna"
Hacı Ismail Dere 2 - Xè s.	auprès d'un saint	"Pour le salut et la rémission des péchés du serviteur de Dieu, Sissinios"
		"Pour la rémission des péchés du serviteur de Dieu, le prêtre Clém(ent).
Chapelle de Daniel - Göreme XIè s.	auprès de St Procope	"Michel, fils de Philotée".
Geyik Kilise - Soğanlı - XIè s.	au-dessus de la Chasse d'Eustathe	"(Fils de Dieu philantro)pe, protège ton serviteur Jean Sképidis, (proto)spathaire, préposé au chrysotriclinos, consul et stratège".

Ἐκοιμή(θ)η ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ Δοῦκας ὑός τοῦ Γριγόρη ἔτους ,σωα μῆ(νι) ἀπριλ(ίω) ιη΄ κ(αὶ) ἐθέτω ἐν τ(ῇ) ἁγήα μο(νῇ) ταύτη ὑ[π(έ)ρ (πυρα)]...

«Le serviteur de Dieu Doucas, fils de Grégoire, s'est endormi le 18 avril 6801 et il a donné au saint monastère ... hyperpères» ;

Ἔτ(ους) ,σωα ἐκοιμίθ(η) ὁ δοῦ(λος) τοῦ Θ(εο)ῦ Κουλεπ μο(να)χ(ός) ἀνεθέτω (καὶ) αὐτὸ(ς) ἐν τῇ ἁγία μο(νῃ) ὑπ(έ)ρ(πυρα)] μθ.

«Le serviteur de Dieu Koulep, moine, s'est endormi en l'an 6801 et il a donné, lui aussi, au saint monastère quarante neuf hyperpères» ;

Ἐν τῶ αὐτῶ ἔτει ἐκοιμίθ(η) ὁ Βασείλης τοῦ Μιχ(αήλ) (καὶ) ἔθηκεν ἐν τῇ ἁγία μο(νῇ) Μόδ(ιον) κ(αὶ) μίαν καρέαν.

«Basile, fils de Michel, s'est endormi la même année et il a donné au saint monastère un modium de terre et un noyer».

La date byzantine 6801 correspond aux années 1292-1293.

Conclusion

L'analyse, selon les critères de Panofsky (30), des portraits de donateurs et des inscriptions peintes peut-elle nous livrer des informations relatives à la mentalité, au rôle des commanditaires et, plus largement, peut-elle nous informer sur le fonctionnement de la société byzantine cappadocienne au Moyen-Âge?

En un premier temps, une typologie des fondateurs est source d'information. Au moins 49 laïcs (nous avons utilisé cette définition en l'absence de titre spécifique), 23 religieux (2 stylites, 6 prêtres, 11 moines, une moniale, un hiéro-moine, un abbé, un «entalmatikos»), 5 militaires (dont certains cumulent cette fonction avec des dignités impériales), un haut fonctionnaire (protospathaire) et un domestique (religieux ou militaire?) ont participé activement à la vie religieuse dans la région rupestre de Cappadoce en fondant des églises et quelquefois des monastères, et y ont laissé leur empreinte par leurs portraits et/ou inscriptions du VIIe au XIIIe siècle (31).

(30) E. Panofsky, *Essais d'iconologie*, Paris, 1967, p. 20.

(31) Seuls les personnages identifiables par une inscription ou par le type de vêtement porté ont été retenus dans cette classification.

Les portraits et les inscriptions que nous avons répertoriés révèlent les liens étroits qui unissaient les religieux, prêtres et moines, et la communauté laïque (32). Le prêtre Nicéphore et le civil Bassianos s'agenouillent de part et d'autre de la même représentation du Christ de la Déisis dans la conque de l'abside de *Karanlık Kilise*. Dans de nombreux cas, les invocations de laïcs avoisinent celles des prêtres et moines. Comme en témoignent les portraits de Phélikiane et Jean à *Belli Kilise* et d'Eudocie à la *Chapelle de Daniel* ainsi que la présence des tombes d'enfants, les bienfaiteurs non religieux pouvaient être enterrés dans les églises comme les prêtres, à l'exemple du prêtre Jean à *Alçak Kaya Altı Kilise* (33), et les moines tels l'abbé Bathystrokos et les trois moines de *Karabaş Kilise*.

Certains moines, comme Stéphane de *Belli Kilise*, semblent avoir pris l'habit monastique jeunes ; d'autres cependant décidèrent de se retirer dans un couvent plus tardivement. Comme nous l'avons indiqué, à *Saint-Michel d'Ihlara*, le moine Arsène avait un fils, le protospathaire et taxiarque Théophylacte ; Catherine et Nyphon à *Karabaş Kilise*, bien qu'ils soient respectivement nommés moniale et moine, sont représentés en civils. Peut-être est-ce un indice de leur appartenance tardive à la communauté monastique?

Par ailleurs, au cours de cette étude, nous avons remarqué la diversité architecturale et iconographique des établissements dont les fondateurs étaient des particuliers. Certains donateurs ont confié la décoration de l'église à un seul atelier, comme en témoigne l'homogénéité du décor de *Tokalı II* (34), d'autres semblent avoir fait appel à plusieurs peintres, des différences de

(32) L'intégration du bas clergé rural au sein de la communauté villageoise, par le biais de son activité d'agriculteur, a été démontrée par M. KAPLAN. Voir la thèse d'État de cet auteur : *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle : Propriété et exploitation du sol*, Paris, 1987 (thèse dactylographiée), p. 434.

(33) N. THIERRY, *Études cappadociennes. Région du Hasan Dağ, compléments pour 1974*, dans *Cahiers Archéologiques*, 24 (1975), p. 187.

(34) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 297-376 ; M. RESTLE, *Byzantine Wall Painting...*, I, pp. 111-116 ; N. THIERRY, *La peinture de Cappadoce au Xe siècle. Recherches sur les commanditaires de la nouvelle église de Tokalı et d'autres monuments*, dans *Second International Byzantine Conference, Delphi, 22-26 July 1987*, Athènes, 1989, pp. 217-246.

FIG. 1. — Le donateur Michel Sképidis à *Karabaş Kilise* (d'après une photo de C. Jolivet-Lévy).

FIG. 8. — Dame Thamar et Basile Giagoupès auprès de S. Georges à *Kırk Dam Altı Kilise* (d'après N. Thierry).

style sont par exemple perceptibles à *Yusuf Koç Kilisesi*. Alors que des bienfaiteurs ont choisi la création de nouveaux établissements, d'autres ont préféré compléter, rénover ou entièrement remplacer un décor existant. Nous retrouvons ces différents cas respectivement à *Direkli Kilise* ([35]) (des images de saints figurant sur les piliers ont été exécutées à des périodes différentes), à *Eğri Taş Kilisesi* ([36]) (le donateur Christophe a apporté des modifications à un décor préexistant) et à *Karabaş Kilise*, où la famille Sképidis a fait couvrir entièrement les peintures de type «archaïque» par une nouvelle décoration. Dans quelques cas, les donateurs se sont contentés d'offrir un panneau peint à l'église, comme nous pouvons le constater dans les églises du «groupe de Yılanlı» à Göreme ([37]). La coexistence d'établissements prestigieux et de petites chapelles de qualité d'excavation et de peinture médiocres permet de penser que la donation en Cappadoce n'était pas réservée à une élite, mais que les diverses couches de la population participaient à cette œuvre.

Quelle pouvait être cependant la part qui revenait à ces donateurs dans le choix du programme iconographique de l'église dont ils assuraient la fondation? Jusqu'à quel point leurs exigences particulières (choix des scènes, des portraits de saints...), de même que leur goût artistique, peuvent-elles être encore perceptibles à travers les décorations peintes?

Le moine stylite Siméon de Zelve a vraisemblablement été l'inspirateur du programme de la petite chapelle principalement axé sur la vie de Saint Siméon Stylite. À *Sainte-Barbe* de Soğanlı, comme nous l'avons évoqué plus haut, L. Rodley a rapproché le décor à caractère funéraire du décès éventuel de l'enfant du bienfaiteur. Dans les églises de *Nicéphore Phocas* et de *Yusuf Koç*, les préoccupations militaires des fondateurs transparaissent dans le décor peint, de même peut-être qu'à *Sainte-Barbe* de

(35) N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises...*, pp. 183-192 ; J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Nouvelles notes cappadociennes*, dans *Byzantion*, 33 (1963), pp. 144-147.

(36) N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises...*, pp. 39-72.

(37) Ces églises datent peut-être de la fin du XIe siècle, leur décor de faible qualité pourrait s'expliquer par l'appauvrissement de la population suite à l'occupation de la région par les Turcs Seldjoukides.

Göreme ([38]), où D. Wood a reconnu des étendards peints sur les parois ([39]). La sélection faite par les donateurs est encore plus évidente dans les petites chapelles de Göreme, où ces derniers n'ont offert qu'un seul ou quelques panneaux des saints de leur choix. Il existe cependant un cas qui présente une anomalie. À la nouvelle église de *Tokalı*, les scènes annoncées dans l'inscription dédicatoire ne sont pas toutes représentées dans l'église. On peut s'interroger sur le contenu de la commande. Les donateurs avaient-ils demandé aux peintres l'exécution d'un programme précis? Ces derniers se sont peut-être servis de modèles différents pour l'inscription dédicatoire et les peintures.

Le goût artistique des commanditaires est tout à fait manifeste dans cette dernière église qui se distingue des autres établissements cappadociens par son excellente qualité stylistique et le matériau pictural utilisé (or pour certains nimbes et lapis-lazuli pour les fonds bleus). Il reste cependant difficile d'établir une règle précise entre le goût du bienfaiteur et le résultat final, des ateliers à compétences variées circulant dans l'Empire.

T. Velmans a souligné les limites de l'initiative des donateurs dans la conception des décors religieux :

> «(...) on accordait à l'œuvre peinte une grande importance. Elle était supposée être en rapport direct avec l'essence même du divin (...). Les commanditaires étaient eux-mêmes soucieux de ne pas transgresser des règles qui auraient diminué la valeur de l'œuvre réalisée. Il était donc assez rare qu'ils demandent une image ou un détail exceptionnel» ([40]).

En résumé, il existait un cadre de référence qui différait selon l'époque ([41]) et le contexte social ou politique (saints invoqués

(38) G. DE JERPHANION, *Une nouvelle province...*, I, pp. 484-486 ; N. THIERRY, *Haut Moyen-Âge en Cappadoce. Les églises de la région de Çavuşin*, I, Paris, 1983, pp. 44-57 ; N. THIERRY, *Le souverain dans les programmes d'églises en Cappadoce et en Géorgie du xe au xiiie siècle*, dans *Revue des Études Géorgiennes et Caucasiennes*, 4 (1988), pp. 128-131.

(39) D. WOOD, *Byzantine Military Standards in Cappadocian Churches*, dans *Archeology*, 12 (1959), pp. 38-46.

(40) T. VELMANS, *Quelques aspects du conditionnement de l'artiste byzantin. Les commanditaires, les modèles, les doctrines*, dans *Artistes, artisans et production artistique au Moyen-Âge*, Rennes, 1983, p. 701.

(41) Programme dogmatique pour le Haut Moyen-Âge, cycle christolo-

dans différentes situations). Ce sont parmi ces images que les donateurs (et les peintres) (42) effectuaient leurs choix en fonction de leurs préférences personnelles déterminées par les particularités de leur foi.

À travers les fondations d'églises ou de monastères, les donations de terres, d'arbres fruitiers et de pièces d'or que nous avons évoquées, quelles pouvaient être les motivations de ces bienfaiteurs?

La fréquence de la phrase *εὔχεσθε ὑπὲρ αὐτὸ διὰ τὸν Κύρον*, «Priez pour lui le Seigneur», qui termine les inscriptions dédicatoires n'est pas anodine. Les donateurs croyaient en l'efficacité des prières tant du clergé et des moines que des autres fidèles et leur demandaient ainsi d'intercéder en leur faveur. Dans la société byzantine, ceux qui faisaient des offrandes à des monastères comptaient sur la force émanant des prières de nombreux moines qui formaient la communauté (43).

Quant à l'invocation *Δέησις τοῦ δούλου/τῆς δούλης τοῦ Θεοῦ*, «Pour la rémission des péchés du serviteur/de la servante de Dieu ...», qui figure auprès de portraits et dans les dédicaces, nous pensons qu'elle doit dans la plupart des cas faire allusion au péché originel hérité par l'humanité entière. On peut cependant se demander si quelquefois le commanditaire ne voulait pas se racheter pour un péché précis par l'acte de la donation. L'exemple d'Eumathios Philokales illustre ce fait. Comme l'indique l'inscription dédicatoire, ce personnage fonda l'*Église Saint-Chrysostome* à Koutsovendi (Chypre) en 1090 pour expier les mauvaises actions qu'il avait commises (44).

gique narratif pendant les IXe-Xe siècles, la représentation des fêtes liturgiques à partir de la deuxième moitié du XIe siècle...

(42) La même personne est peintre et donateur dans certains cas ; les donateurs-peintres Léonce de *Balli Kilise* et le moine Etios de l'*Église des Quarante Martyrs de Süveş* se distinguent des peintres rémunérés pour leur activité professionnelle.

(43) R. MORRIS, *Monasteries and Their Patrons in the Tenth and Eleventh Centuries*, dans *Byzantinische Forschungen*, 10 (1985), p. 223.

(44) Exemple mentionné par C. MANGO et E. J. W. HAWKINS, *Report on Field Work in Istanbul and Cyprus, 1962-1963*, dans *Dumbarton Oak Papers*, 18 (1964), p. 326 et cité par R. MORRIS, *Monasteries and Their Patrons in the Tenth and Eleventh Centuries*, dans *Byzantinische Forschungen*, 10 (1985), p. 221.

L'église étant le seul lien concret à travers lequel on pouvait communiquer avec le monde céleste invisible, des dons étaient faits aussi afin d'entrer en contact avec Dieu et les saints et demander leur intervention. L'aide divine était requise pour les activités militaires, les images de nombreux saints guerriers ornant les parois des églises et des donateurs qui ont choisi de se faire représenter à leurs côtés en témoignent ; l'intervention céleste était probablement demandée pour une expédition maritime à l'*Église I de Yüksekli*. Des événements importants, tel le décès d'un proche (l'enfant du donateur de *Sainte-Barbe* de Soğanlı?) ou la prise de l'habit monastique par un ou plusieurs membres de la famille (ainsi vraisemblablement Nyphon, moine, et Catherine, moniale de *Karabaş Kilise*) ont pu aussi motiver les fidèles dans leur décision de fonder un établissement religieux. Le cas des bienfaiteurs de l'*Église de Nicéphore Phocas* peut être un exemple de donation religieuse en remerciement de l'aide divine accordée à l'empereur pendant sa campagne contre les Arabes.

Malgré ces quelques renseignements très fragmentaires sur la société cappadocienne révélés au travers de portraits et d'inscriptions conservés dans les églises, nous demeurons toutefois sans information sur la majeure partie des commanditaires répertoriés dans les établissements rupestres. L'analyse iconologique ne pallie que partiellement l'absence de sources textuelles sur la région ; le rang social de la plupart de ces personnages ainsi que les circonstances précises qui firent d'eux des fondateurs nous restent encore inconnus.

F-92170 Vanves. Lisa BERNARDINI.

EUNAPIUS' *LIVES OF THE SOPHISTS*: A LITERARY STUDY

Eunapius' *Lives of the Sophists* is the last extant pagan example of the Succession (*διαδοχή*). In its classical form, the Succession was a history of philosophy which treated each of the schools as a series of short biographies of teachers and their disciples. However, Eunapius' *Lives* is quite different from the classical Succession, for he took this form as it had evolved and adapted it to his own purposes. This paper examines both the structure of Eunapius' *Lives* and its place in this tradition of biographical writing.

Eunapius was himself fully aware of the literary and philosophical tradition to which he was the heir, for, in the preface to the *Lives*, he cites three representative biographers, Sotion, Porphyry and Philostratus (454) (1). These are not only significant and seminal figures in the creation and evolution of the Succession, but they were also the three most important literary influences upon Eunapius.

Sotion of Alexandria was the first to write a Succession; his form remained the model and his successors were aware of his importance. Friedrich Leo concludes that, before Sotion, the other professions, such as poets and kings, had been treated in "schools", but, after Sotion, the only Succession is the Succession of philosophers — or sophists (2). Felix Jacoby, however, suggests that the Peripatetic Ariston, to whom, along with nine others, Lykon gave the direction of the School in 228/5 B.C., may have invented the Succession. He composed the lives of the first four heads of the Peripatos, as well as those of Heraclitus and Epicurus

(1) Ioseph GIANGRANDE, *Eunapii Vitae Sophistarum*, Rome (1956). The *Lives* will be cited in the text according to the Didot pagination.

(2) Friedrich LEO, *Die Griechische-Römische Biographie*, Leipzig (1901), pp. 128-9.

and perhaps others (3). Nevertheless, although Sotion may have used Ariston, the distinctive form is Sotion's contribution and, moreover, it is Sotion and not Ariston whom Eunapius cites as the representative biographer (454). Recent scholarship has affirmed Sotion's primacy (4).

Panzerbieter long ago dated Sotion's *Succession* on internal evidence (5). The *Succession* contained a life of Chrysippus who died after Apollodorus during the reign of Ptolemy Philopator about the year 206. It was epitomized by Heracleides Lembus who lived in the reign of Ptolemy Philometor (181-145). Thus the *Succession* was composed between 200 and 150, and Sotion's *floruit* is thought to have been c. 170 (6) or c. 180 (7).

The content and structure of Sotion's *Succession* have been reconstructed, largely on the basis of citations by Diogenes Laertius and Athenaeus. Indeed, Diogenes Laertius' *Lives and Opinions of Eminent Philosophers* is the only wholly surviving example of the conventional philosophical Succession, and is thus the principal source for the history of this literary form. Panzerbieter produced the basic reconstruction of Sotion's *Succession* and the content of its individual books (8). He was followed by G. Roeper (9). J. Mejer has produced the following table ; the absence of parentheses indicates that the number of the Book is known from Diogenes Laertius (10).

(3) Felix JACOBY, *Apollodors Chronik*, Berlin (1902), p. 356, n. 5.

(4) John GLUCKER, *Antiochus and the Late Academy*, Gottingen (1978), p. 347.

Fritz WEHRLI, *Sotion, Die Schule des Aristoteles*, Texte und Commentar, Suppl. II, Basel/Stuttgart (1978), p. 14.

(5) PANZERBIETER, Kleinigkeiten, I. Sotion, in *Neue Jahrbucher für Philologie und Paedagogik*, Suppl. V, 1, (1837), p. 211. *Cf.* WEHRLI, *op. cit.*, p. 7.

(6) GLUCKER, *op. cit.*, p. 352.

(7) Arnaldo MOMIGLIANO, *The Development of Greek Biography*, Cambridge, Mass. (1971), p. 81.

(8) PANZERBIETER, *op. cit.*, pp. 214-218.

(9) Gottlieb ROEPER, Conjecturen zu Diogenes Laertius, in *Philologus*, III, (1848), pp. 22-5.

——, Zu Laertios Diogenes I, in *Philologus*, XXX, (1870), pp. 557-60.

(10) Jørgen MEJER, *Diogenes Laertius and His Hellenistic Background, Hermes*, Einzelschrift vol. 40 (1978), p. 70.

BOOK

1 (Seven Wise Men, Milesians)
2 (Socrates) Aristippus
3 (Socratics)
4 Plato
5 (Academics)
6 (Peripatetics)
7 Cynics
8 Stoics
9 (Pythagoreans)
10 (*οἱ σποράδην*) (Eleatics) (Democriteans)
11 Pyrrho
12 (Epicurus)
13 Barbarians

It is also possible to recover, to some extent, the typical content and structure of the individual lives ([11]). That they had a natural or chronological framework is borne out by surviving details of birthplace (e.g. Epicurus) and age at the time of death (e.g. Timon) ([12]). Philosophical doctrines and controversies found an important place, for Sotion wrote a history, not only of philosophers, but also of philosophy. Thus he commented upon Xenophanes' epistemology (DL IX, 20). Sotion also took note of discoveries and innovations made by the philosophers (e.g. Athenaeus XI, 505b) and included critical lists of their writings (e.g. DL III, 85, VI, 80 and VIII, 7). However, there is little evidence that doxography as such, that is, "a coherent exposition of a philosophical system" ([13]) presented outside the context of biography or anecdote, was a usual component of Sotion's or others' Successions. Only one or two of Sotion's seventy fragments would satisfy this definition of doxography. He appears to have used direct quotations liberally (DL V, 79 and Athenaeus VIII, 336, def) and to have made a practice of citing his sources (DL IX, 5). Clearly, he was very much concerned with the relationships of pupils and teachers (e.g. DL IX, 21). Sotion

(11) LEO, *op. cit.*, p. 129.

(12) Diogenes LAERTIUS X, 1 and IX, 112, respectively. Subsequent citations will be noted in the text as (DL —).

(13) MEJER, *op. cit.*, pp. 64-5.

included many apophthegms (e.g. DL VI, 26), carefully distinguished between homonyms like the two Perianders (DL II, 12), and had an evident interest in disease and other causes of death (DL IX, 5). Such sordid details as Aristippus' liaison with the courtesan, Lais, were also included (DL III, 74).

Sotion's influence on the form of the Succession is manifest in the work of Diogenes Laertius. Even if Diogenes Laertius did not know Sotion directly ([14]), his influence is evident, not only in the frequent citations, but also in the structure of both the whole work and the individual lives. The work falls into the two parallel successions of Ionian and Italian philosophers which Sotion was probably the first to distinguish ([15]). These are again divided so as to trace the development of different schools of philosophy over the same span of time. Within the individual schools, the lives are arranged according to the succession of the heads with other important figures also being admitted. In turn, certain common topics, many of them to be detected in Sotion's fragments, are arranged in a roughly chronological order to form the individual lives ([16]). The structure of a particular life is the product of the interaction of the chronological succession of events, the schematic framework, and associations of ideas ([17]). Sotion's biographies may well have been composed in the same way.

Eunapius is quite correct to say that no one had written the lives of the philosophers who lived in the period between Sotion and Porphyry (454), for philosophical biography, like the classical Athenian schools, died out in the age of Augustus. Only with the rise of the Neoplatonic schools was it revived ([18]). Porphyry was important for Eunapius because, in addition to being Plotinus' star disciple and literary executor, he was the first to write Neoplatonic philosophical biography.

(14) WEHRLI, *op. cit.*, p. 35 ; MEJER, *op. cit.*, p. 40 and A. M. FRENKIAN, Analecta Laertiana, in *Studii Clasice* III, (1961), p. 398 argue for the direct use of Sotion.

(15) LEO, *op. cit.*, pp. 128-9. *Cf.* GLUCKER, *op. cit.*, p. 347, n. 42.

(16) *Vid.* FRENKIAN, *op. cit.*, p. 402, for the 16 topics.

(17) Paul MORAUX, La Composition de la 'Vie d'Aristote' chez Diogène Laerce, in *R.E.G.*, LXVIII, (1955), pp. 154-7.

(18) GLUCKER, *op. cit.*, p. 372. MEJER, *op. cit.*, pp. 55-6.

Porphyry's *Φιλοσόφος ἱστορία ἐν βιβλίοις δ'* was a history of philosophy and of the lives of philosophers which, as Eunapius notes (454), ended with Plato ([19]). It was in the style and tradition of Sotion, although it comprised only four books. Book I covered the period from prehistory to the Seven Sages. Fragments ii and iii, which deal with Homer and Hesiod, show an interest in detailed chronology which was certainly alien to Eunapius. The story of the tripod passed from one Sage to another in the search for the wisest shows Porphyry's use of traditional anecdotes (fr. iv). He, like Sotion, was interested in literary history and discoveries, for he describes Pherecydes' *Αὐτόχθονες*, the first of its kind (fr. vi). Only two short passages survive from Book II, both of which are evidence that Porphyry wrote a Succession. The first relates that Empedocles was a pupil of Parmenides (fr. viii), the second that Gorgias of Leontini was a pupil of Empedocles (fr. ix). Porphyry is also typical in citing his sources (frs. x and xi) ([20]). Book III seems to have been totally devoted to Socrates, and, unlike previous Successions, to have shown a concern for morality — a Neoplatonic contribution — in his treatment of Socrates' sexual relationships (fr. xii). In turn, Book IV dealt almost wholly with Plato, and was heavily doxographical.

The longest fragment of the *History* is the *Life of Pythagoras* ([21]), which is almost complete. The structure of the *Life* has the following form ([22]) :

A. Abstammung und Lernjahre (cc. 1-10 bzw. 11-17),
B. Wirksamkeit in Italien als Lebenshohe
   I. Öffentliches Leben :
      a) Grossartige Erfolge in Italien und Sizilien (cc. 18-22) ;
      b) Wundertätigkeit, sechzehn Mirakel in cc. 23-31.
   II. Privates Leben :
      Verkehr mit Freunden (cc. 32-33),

(19) A. Nauck, ed., *Porphyrii Philosophi Platonici Opuscula Selecta*, Leipzig (1886).

(20) *Vid.* P. Cox, *Biography in Late Antiquity*, Berkeley (1983), for Porphyry's formal source criticism.

(21) Edouard Des Places, ed., Porphyre, *Vie de Pythagore, Lettre à Marcella*, Paris (1982).

(22) Anton Priessnig, Die Literarische Form der Spätantiken Philosophenromane, in *Byz. Zeits.*, XXX, (1929-30), p. 28.

Lebensweise (cc. 34-35),
Opferdarbringung (c. 36).
III. Darstellung seiner Lehre :
Ethik (cc. 37-40) ;
Symbolik (cc. 41 bis 42) ;
Verbote (cc. 43-45) ;
Metaphysik (cc. 46-53).
C. Pythagorerverfolgung und Tod des Pyth. (cc. 54-57) ;
Fortblühen der Schule (cc. 58-61).

This analysis confirms that Porphyry wrote in the tradition of Sotion, despite having devoted a large share of the *Life* to doxography. Moreover, Porphyry's *Φιλοσόφος ἱστορία* was clearly different in content and structure from Eunapius' *Lives* — if similar in spirit.

Although no one has yet succeeded in sorting out the various Philostrati and their works, there is no doubt that the same Philostratus composed first the *Life of Apollonius of Tyana* and then the *Lives of the Sophists* (23). Not only does Eunapius attribute both works to the same Philostratus (454), but also there is a cross-reference to the *Life* in the *Lives* (Ph. 370). There is general agreement that this Philostratus was born c. A.D. 170 (24) and that the *Lives* were dedicated to Gordian I while he was proconsul of Africa in 237-8 (25).

In the first sentence of his proem, Philostratus tells Gordian that he has written an account of certain men who practised sophistry. The rest of the work confirms this indication that Philostratus' purpose is to describe individuals and not, except insofar as he needs to define the Second Sophistic, to write a history or doxography of sophistry (26). The *Lives* is a series of individual biographies of varying lengths which are arranged in

(23) G. W. BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford (1969), pp. 2-6.

Cf. Susanne ROTHE, *Kommentar zu Ausgewählten Sophistenviten des Philostratus*, Heidelberg (1989), p. 2. Citations of Philostratus' *Lives* will be noted in the text as (Ph. 000).

(24) Graham ANDERSON, *Philostratus*, London (1986), p. 3.

(25) I. AVOTINS, The Date and the Recipient of the *Vitae Sophistarum* of Philostratus, in *Hermes*, CVI, (1978), pp. 242-7.

Cf. ROTHE, *op. cit.*, p. 5.

(26) *Cf.* ANDERSON, *op. cit.*, pp. 27-8.

a chronological order. Thus Philostratus has written his own version of a Succession. This is borne out, not only by the structure of the work as a whole, but also by the form and content of the individual lives, a fact which both G. Anderson ([27]) and S. Rothe ([28]) fail fully to appreciate. The former makes a comparison with the modern genre of "brief lives", while the latter opines that Philostratus took the *λαλία* as his model. Neither approach is persuasive or productive.

Philostratus' work falls into three basic divisions. Those philosophers who seemed to be sophists because they expounded their theories with such ease and fluency (Ph. 484) are grouped together at the beginning of Book I. The second division comprises sophists from Gorgias of Leontini to Secundus the Athenian and fills the rest of Book I. The third is co-extensive with Book II and includes sophists from Herodes Atticus to Philostratus' contemporaries. There is apparently little to connect the biographies one with another on either a mechanical or a thematic level. However, closer inspection reveals that Philostratus' *Lives* is really an account of Herodes Atticus and his school ([29]). The core of the *Lives* is the Succession of six generations of teachers and pupils from Nicetes of Smyrna through Herodes to Philostratus himself ([30]). In fact, Philostratus has written a personal and highly selective Succession ; for example, he was himself taught by the sophist Proclus of Naucratis who had been taught by Adrian of Tyre, a pupil of Herodes Atticus (Ph. 602).

Herodes' paramountcy is manifest in the fact that his biography is by far the longest in the *Lives* and stands at the beginning of Book II. Indeed, Herodes is the most important unifying factor in the *Lives*, for his name at least is cited in eleven of the thirty-three biographies in Book II, and in four of the twenty-six in Book I. Philostratus probably included full biographies of two sophistic philosophers because of their relationship with Herodes. Dio of Prusa taught Favorinus (Ph. 492) and Nicetes of Smyrna

(27) *Ibid.*, pp. 25-6.
(28) ROTHE, *op. cit.*, p. 35, citing Menander RHETOR.
(29) ANDERSON, *op. cit.*, pp. 82-4.
(30) *Ibid.*, p. 84, for a useful table.

taught Scopelian (Ph. 516), and both of these pupils in turn taught Herodes (Ph. 490 and 514-5). Next to Herodes, Polemo is the most important sophist, for his biography is second only to Herodes' in length and he is cited in the lives of ten other sophists.

The structure and content of Philostratus' individual lives also clearly derive from the Succession ([31]). However, he created a new style of biographical writing which aimed at an artistically pleasing form, that is, a *Verkunstelung* of the traditional scheme ([32]). In general, Philostratus retains the topics used by writers of Successions where his material is sufficient. However, the arrangement of the topics varies greatly from one life to another, although the chronological skeleton is usually present. Some of the longer lives do display the customary scheme ([33]).

Philostratus says little about the first six philosopher-sophists other than why he numbers them among the sophists. Some of the lives deal with only one aspect of a sophist's career. For example, the life of Dio of Prusa (Ph. 487ff.) is concerned only with his sophistic skill. However, the life of Favorinus (Ph. 490ff.) is constructed according to the normal scheme except that Philostratus is silent about the end of his life. The biographies of Polemo (Ph. 530ff.) and Herodes Atticus (Ph. 546ff.) deviate somewhat, but do not display complete freedom. The others in Book II conform to the pattern more closely. For example, the life of Philagrus comprises origin, teacher, *τρόπος*, studies, travels, the Athenian episode, *Χαρακτὴρ τῶν λόγων, εἶδος*, celibacy and death (Ph. 578ff.).

Philostratus' desire to preserve unity of style and literary decorum accounts for some of the differences between his *Lives* and the Successions like that of Diogenes Laertius. He seldom cites his sources, and even then, usually anonymously (e.g. Ph. 498 and 599), while he indicates chronology in a somewhat casual fashion by reference to teachers, pupils or contemporaries (e.g. Ph. 488) ([34]). There are no long quotations of literature or dialogue, although Philostratus criticizes the literary and/or

(31) LEO, *op. cit.*, pp. 254-9, is the fundamental treatment of both the structure of the individual lives and of Philostratus' contribution to the *genre*.

(32) *Ibid.*, p. 254.

(33) *Ibid.*, pp. 255-6, for the following analysis.

(34) *Ibid.*, pp. 254-5, for sources and chronology.

oratorical style of most of his sophists and usually makes a general statement about their writings. However, he does not give bibliographies. Apophthegms are frequent (e.g. Ph. 543), but never dominate a life as they sometimes do in Laertius. Philostratus' care for decorum extends to his subject matter as well, for the witty anecdote about the illegitimate son of Apollonius of Naucratis is the only one of its kind in the *Lives* (Ph. 599).

Philostratus' *Lives of the Sophists* was a significant development in Greek literature ([35]). He broke away from slavish imitation of the Succession of Sotion and his followers, while retaining its basic characteristics. The result was a precise, personal and stylistically pleasing literary form which was well suited to describing his professional contemporaries and predecessors.

It is evident from the foregoing that Eunapius' introductory sketch of the history of his genre is accurate and deliberate, and defines his own work. Sotion invented the Succession whose basic form Eunapius perpetuates ([36]). Porphyry revived philosophical biography and inspired Neoplatonic biography. Philostratus transmuted the Succession into a form that Eunapius could use to write about the philosophers and sophists of the schools to which he himself belonged.

Eunapius' *Lives* is a personal, complex and unified work. Like Sotion, he groups his subjects into parallel schools according to the succession of their heads ([37]). However, by inserting digressions and by embedding one life in another, Eunapius is able to give a more complete lateral treatment while preserving the chronological framework. Also, like Sotion and unlike Philostratus, Eunapius constructs his individual lives according to the regular scheme. However, Eunapius' *Lives* is a far more personal work than that of any of his predecessors. Almost all of his subjects are a part of his own intellectual inheritance, his friends, or are connected with the hero of his *Histories*, Julian the Apostate.

(35) *Cf. ibid.*, p. 259, for LEO's summation.

(36) It matters little that Eunapius probably did not know Sotion at first hand.

Cf. GLUCKER, *op. cit.*, p. 343 ; WEHRLI, *op. cit.*, p. 35 ; R. GOULET, Eunape et ses devanciers, in *G.R.B.S.*, XX, (1979), pp. 171-2.

(37) R. J. PENELLA, *Greek Philosophers and Sophists in the Fourth Century A.D.*, Leeds (1990), p. 32 and 136.

It is largely the result of this personal focus, though the writing also plays a part, that Eunapius' *Lives* is the most unified of all the Successions.

Unlike Diogenes Laertius or Philostratus, Eunapius does not outline the arrangement of his work, but says only that he begins where it was possible for him to obtain evidence and where he could make an appropriate beginning (455). However, his plan is clear, for he begins with Plotinus, the founder of the Neoplatonic School, and the *Lives* is a history of that succession — or at least the part of it which derives through Iamblichus — down to his own time, as well as of the rhetorical school of Prohaeresius at Athens. Eunapius belonged to both traditions and was a friend of Oribasius, a member of the third, iatrosophistic, school who gave Eunapius information for his *Histories* and wrote a medical handbook for him (38). Thus Eunapius' work falls into five main divisions :

1) the Neoplatonic School from Plotinus to Priscus ;
2) the school of Julian and Prohaeresius at Athens ;
3) a few sporadics like Libanius ;
4) the iatrosophists : Zeno, Oribasius and his other pupils ;
5) Chrysanthius and the Neoplatonic School at the time of writing.

Within these five divisions, the individual biographies are deliberately placed. Plotinus is first and Porphyry, his chief disciple, second. Eunapius gives a list of Porphyry's own pupils, which contributes to coherence, and three of them, Sopater, Aedesius and Eustathius, are treated in due course (458). Porphyry is followed by Iamblichus whose life contains the first digression, the life of Alypius. It is placed here because Iamblichus and Alypius were contemporaries and rivals, and, moreover, Eunapius says that he had read Iamblichus' biography of Alypius (460-1).

Aedesius comes next, for he succeeded Iamblichus as the head of the School (461). His life is interrupted by that of Sopater, who was the greatest of Iamblichus' pupils (39), but never headed

(38) *Cf.* EUNAPIUS, *Histories, fr.* 8 and J. RAEDER, *Libri ad Eunapium, Corpus Medicorum Graecorum*, VI, 3 (1926).

(39) PENELLA, *op. cit.*, pp. 49-50.

the School (462) ([40]). In turn, the life of Ablabius, the praetorian prefect who destroyed Sopater, is embedded in his biography. Eunapius justifies this addition on the grounds that, since he is recording the lives of learned men, he ought to discuss briefly those who injured them (463-4). Moreover, interlocking Aedesius and Sopater helps Eunapius to emphasize the contrast between Aedesius' abortive attempt to lead the ascetic life of a rural hermit and Sopater's fatally ephemeral success at Constantine's court, with all that this implies as to the proper and prudent conduct for a philosopher.

Eustathius, another of Iamblichus' pupils, follows Aedesius. The transition is smooth and coherent since, two sentences before his own life starts, Eustathius is said to have been left in charge of Aedesius' property when he returned to Pergamon to teach (465). Eustathius' life is narrated until his marriage to the clairvoyant philosopher, Sosipatra, when her story takes over. From Sosipatra, Eunapius proceeds to her one worthy son, Antoninus (471), who settled at Canobus and prophesied the destruction of the pagan shrines. It is then a natural step for Eunapius to describe the demolition of that most famous shrine, the Serapeum (472). Thus Eunapius has written a unified account of a philosophical family within the framework of the Neoplatonic succession which is also a protest at recent events.

There is only one biography of Antoninus, not two, as K. Latte maintains in his attempt to demonstrate that traces remain of Eunapius' revision of his manuscript ([41]). J. C. Vollebregt has disposed of Latte's main argument by showing that the reiteration is for the sake of clarity following a digression ([42]) — a digression of which Eunapius is aware (471). Indeed, there is no real duplication, for the first account is an introduction to Sosipatra's family and only the second treats Antoninus in detail.

Maximus, Aedesius' pupil, is the first philosopher of the next generation to be treated (473). In order to maintain continuity,

(40) GLUCKER, *op. cit.*, p. 151.

(41) K. LATTE, Eine Doppelfassung in den Sophistenbiographien des Eunapios, in *Hermes*, LVIII, (1923), pp. 444 ff.

(42) J. C. VOLLEBREGT, *Symbola in novam Eunapii Vitarum editionem*, Amsterdam (1929), p. 93.

Cf. PENELLA, *op. cit.*, pp. 19-21.

Eunapius reminds the reader at the very beginning of Maximus' biography that he has spoken of him earlier. Here, Eunapius takes the opportunity of relating some appropriate incidents in the life of Julian the Apostate, notably his education by Maximus and the other Ionian philosophers. Chrysanthius and Eusebius play their parts in one or two episodes and are thus introduced to the reader in some depth. Priscus is also mentioned because his demeanour at court contrasted with Maximus' pomposity (477-8).

Priscus is the last philosopher in this section to be dealt with separately. Even so, Eunapius concentrates only on his character since he has already related many details about him, including his birthplace (481). This part of the *Lives* concludes with a mention of Proterius and Hilarius — the latter of whom Eunapius knew personally (492) — because they died at the same time as Priscus, that is during Alaric's invasion of Greece.

Next Eunapius begins his treatment of the Athenian sophists. In an effort to make the transition less abrupt and to orient the reader, Eunapius says that Julian flourished at the time of Aedesius (482). As in the case of Iamblichus (458), Eunapius lists Julian's most distinguished pupils (483). Of these, Prohaeresius, Epiphanius, and Diophantus are allotted their own biographies. Tuscianus is not, however, because Eunapius spoke of him in his *Histories* (483), but he is cited later as an important source of anecdotes about Prohaeresius (484). Hephaestion is neglected because he was intimidated by Prohaeresius and left Athens (487).

Julian is followed by his star pupil, Prohaeresius, the dominant figure of this section. Indeed, Prohaeresius is so important that Eunapius declares that it is worthwhile to give the precise facts about him here, despite having talked about him at length above, and even more fully in the *Histories* (485). The incident described "above" is Prohaeresius' successful defence of Julian and his pupils before the proconsul at Athens (484). This is placed just before Prohaeresius' own biography starts and is paralleled closely by his defence of himself before another proconsul many years later (488-90). Such use of parallel narratives is a favourite device and Eunapius relates yet a third contest won by Prohaeresius. This was staged by Anatolius, Praetorian Prefect of Illyr-

icum (43), who consequently receives the cursory biographical sketch necessary to explain his enthusiasm for rhetoric (490-1).

Eunapius also takes advantage of his status as Prohaeresius' pupil to relate some autobiographical information, in particular about his student days at Athens. His account of one of these incidents contributes to the thematic and formal unity of the whole work. Prohaeresius' solicitude for the dangerously ill Eunapius (486) recalls Plotinus' preventing Porphyry's suicide (456) and foreshadows Eunapius' care for Chrysanthius in his last illness (505).

There follows a series of short biographies of sophists who are included because they were contemporaries and often rivals of Prohaeresius. First, Epiphanius is compared unfavourably to Prohaeresius (493). Then another of Julian's pupils, Diophantus, is thoroughly condemned by Eunapius as one who played Callimachus to Prohaeresius' Homer (494). Sopolis, however, is praised for his efforts, if unsuccessful, to be a great rhetorician and no invidious comparisons are drawn (494). He was not one of Julian's pupils, so far as is known, but he was chosen for a chair at Athens along with them (*cf.* 487). Next, Himerius receives a summary treatment although he was not a pupil of Julian either. He merits a place because of his rivalry with Prohaeresius : he did not settle at Athens until after his death, and he went to the emperor Julian's court in the hope of finding the favour denied to Prohaeresius (494). Parnasius gets the shortest notice of all, and is only included because he was a contemporary of Prohaeresius and the others (494 and *cf.* 487).

Unlike other sophists who stand outside Eunapius' three schools, Libanius has a full biography. Moreover, this is in addition to the account of Libanius' career which Eunapius had given in his history of Julian's reign (495). This attention is not difficult to explain, for Libanius was the most famous and important sophist of the fourth century (*cf.* 496 *passim*), he had personal and literary connexions with Julian the Apostate, and he was a rival of Prohaeresius (*cf.* fr. 25). From Libanius, it is an easy step to the life of Acacius, whom Eunapius credits with overthrowing Libanius' supremacy (497). The last entry in

(43) PENELLA, *op. cit.*, pp. 90-1.

this section is Nymphidianus, Maximus' brother. His biography is short, for he did nothing remarkable although he performed competently as Julian's *ab epistulis Graecis*. Perhaps his life is placed so far from his brother's because he died much later (497).

The next group is the iatrosophists headed by Zeno (44). The inclusion of Oribasius is doubtless due to his friendship with both Eunapius and Julian the Apostate, and to Eunapius' own interest and training in medicine (45). By including Oribasius' teacher, Zeno, and fellow pupils, Magnus and Ionicus, Eunapius has a well-balanced little group instead of one lone physician spoiling the symmetry of his book. Ionicus must also have been known to Eunapius, for he was a native of Sardis and his father was a famous physician (499). In order to date this group and join it to the preceding sophists, Eunapius says that Zeno flourished down to the time of Julian the sophist and that his successors were contemporary with Prohaeresius (497). Eunapius connects the sophist Julian to Aedesius in the same way (482). The group itself is knit together by linking each iatrosophist both to Zeno and the preceding pupil. Eunapius concludes this section by mentioning that a certain Theon gained his reputation in Gaul (499).

The last biography of all is devoted to Chrysanthius, and thus Eunapius concludes his *Lives* by returning to the philosophers from whom he digressed to write about the sophists (499). There are several reasons for this, apart from the formal ring composition. Clearly Eunapius thinks of himself primarily as a Neoplatonic philosopher, and the main concern of the *Lives* is the Neoplatonic School. Chrysanthius evidently died shortly before the *Lives* was written and Eunapius' last sentences name his two successors, Epigonus of Lacedaemon and Bernicianus of Sardis. Thus the succession from Plotinus was unbroken at the time of writing and Eunapius has written a complete and up-to-date history of that succession (46). Lastly, the *Lives* is a

(44) *Vid.* PENELLA, *op. cit.*, pp. 109-117, for prosopographical information on these physicians.

(45) *Ibid.*, pp. 6-7.

(46) PENELLA, *op. cit.*, p. 17, defends the completeness of the *Lives* against T. M. BANCHICH, *Vit. Sophist.* X.2.3 and the Terminus of the First Edition of Eunapius' *History*, in *Rh. M.*, 131, (1988), p. 380.

memorial to Chrysanthius and his death may even have prompted its composition, for Eunapius states that Chrysanthius was his first and principal teacher and the cause of its being written (500).

There is one curious feature in Chrysanthius' biography, for Eunapius retells the story which first appears in the life of Maximus of how Julian the Apostate summoned Chrysanthius and Maximus to court. Nowhere else in the *Lives* does Eunapius duplicate an episode. Perhaps the explanation is that the incident was important in the lives of both philosophers and, since Eunapius writes separate biographies, he has to tell it twice. Although there are no cross-references, the two narratives are carefully dovetailed to avoid unnecessary repetition, as two examples will illustrate. First, in the life of Maximus, Eunapius gives the full details of how Julian wrote to Chrysanthius' wife, Melite, in the hope that she would use her influence upon him (477). In the life of Chrysanthius, one short sentence relates that Julian sent a special letter to Melite for this purpose (501). Second, the actions of Chrysanthius and Maximus following the divination episode are only given in full in the respective biography (*cf.* 478 and 501). Yet both lives must be taken together if the reader is to appreciate the full contrast between the characters and actions of the two philosophers which is one of the principal themes of the *Lives* (47).

The structure of the individual biographies is remarkably conventional and consistent, for the customary topics, when the material is available, are arranged in chronological order. Indeed, so regular is the scheme that the one deviation from it is seized upon by K. Latte as a major support for his theory that the *Lives* did not receive a final revision (48). Alypius' birth in Alexandria is recorded at the end of his biography (461). This is far different from the expected irregularities of Philostratus. However, it is mainly the outline of Eunapius' lives which is conventional, for, as Leo remarks, these topics serve mostly as the introduction and conclusion to the heart of the lives, the

(47) *Cf.* PENELLA, *op. cit.*, pp. 68 ff. The contrast, especially with regard to Maximus' pride, is sharper than PENELLA recognizes (e.g. *Lives* 475, 477, 500, 501).

(48) LATTE, *op. cit.*, p. 445.

narrative episode ([49]). Some shorter biographies do consist entirely of topics, but they are only a small portion of the longer ones. There follows an illustrative analysis of one long and one short life.

Prohaeresius

a) Introduction : Eunapius and Prohaeresius	(485)
b) physical characteristics	(487)
c) birthplace	(487)
d) education	(487)
e) teaching career	(487)
f) Episode : victory of Prohaeresius over his rival sophists	(488-90)
g) Episode : Anatolius' rhetorical competition	(490-91)
h) Episode : visit to Gaul and Rome	(492)
i) wife and family	(493)
j) his pupil Eusebius	(493)
k) Prohaeresius and Julian	(493)
l) death	(493)

Nymphidianus (497)

a) birthplace
b) family
c) education
d) public career
e) abilities as sophist
f) death

Stylistically, Eunapius resembles Philostratus. His *Lives* lacks both doxography and bibliography. Occasionally, he discusses individual works like Iamblichus' life of Alypius (460-1), but his comments are usually made in general terms like those he directs at Libanius (496). Eunapius is, however, very interested in written and rhetorical style and assesses the abilities of most of his sophists. Libanius, for instance, is praised for his literary talents and castigated for his poor speaking ability (496). Except for some snatches of dialogue which have dramatic impact, Eunapius uses few quotations, although he does cite his sources more frequently than Philostratus. As would be expected, there is no place in Eunapius' *Lives* for the scurrilous or unseemly story.

(49) Leo, *op. cit.*, pp. 260-1.

Eunapius considers it risky and impious to record certain marvellous tales about Iamblichus because they come from a corrupt and unstable source (459-60). He claims that he cannot write about the scandalous charge brought against Libanius in connexion with his pupils because it is not worthy to be recorded. This may be only a clever use of *praeteritio* since Libanius' rivalry with Prohaeresius is reason enough for Eunapius to want to discredit him, but, given the tenor of Eunapius' *Lives* and of the works of Porphyry and Philostratus, there is little reason to doubt his genuine reluctance to give the details of the accusation.

Although one of Eunapius' purposes in writing the *Lives of the Sophists* was surely to counter contemporary Christian hagiography, it is clear from this study that, in its formal literary aspects, this work is entirely a product of the pagan Greek tradition (50). Eunapius' *Lives* is the final extant pagan development of Sotion's *Succession*. Instead of embracing the whole of classical Greek philosophy, it presents the intellectual inheritance of the author himself. The narrowed scope, the contemporary nature, even the mingling of sophists and philosophers in one work, are anticipated by Philostratus, but the personal focus and the resulting unity of theme and structure are Eunapius' own contribution.

University of Prince Edward Island David F. Buck.
Charlottetown, Canada.

(50) *Cf.* Arnaldo Momigliano, Pagan and Christian Historiography in the Fourth Century A.D., in *The Conflict between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford (1963), p. 87.

PER VIM, PER CAEDEM, PER BELLUM : A STUDY OF MURDER AND ECCLESIASTICAL POLITICS IN THE YEAR 337 A.D. (*)

PART I : THE PURGES OF 337

In the middle of A.D. 337 only two dates are certain : the death of Constantine I on 22 May 337 and the appointment of the *filii Constantini* to the rank of *Augusti* on 9 September of the same year (1). Around these two dates, which serve as linchpins for the period, a number of events occurred, the chronology of which can only be determined from circumstantial evidence. These events include the wholesale murder of members of the imperial family which is the main focus of this paper (2), ecclesiastical events in Alexandria and Constantinople, and the so-called Conference of Viminacium. The dates of these various occurrences have remained fluid ; the Conference of Viminacium, for exemple, has been dated as late as the summer of 338. Recent studies by T. D. Barnes (3) have shown that the traditional chro-

(*) We would like to thank Professor L. Gleiman, of Salve Regina University, Professor Ramsey MacMullen, of Yale University, Professor Eugene Lane, of the University of Missouri, Professor T. D. Barnes, of the University of Toronto, Professor Joseph Pucci, of Brown University, Professor Robert Rowland, of the University of Maryland, Professor Richard Weigel, of Western Kentucky University, Professor Thomas Banchich, of Canisius College, and Professor Charles Kannengiesser, of the University of Notre Dame, for reading this paper and for helping to minimize its errors.

(1) *Consularia Constantinopolitana*, (337) (MOMMSEN [ed.] ; *Chron. Minor.*, *MGH*, *AA*, 9.1.235).

(2) The most extensive accounts of these murders are those of ZOSIMUS (2.40) and JULIAN (*Ep. ad Athen.*, 270C-D).

(3) *Emperor and Bishops, A.D. 324-344 : Some Problems*, in *American Journal of Ancient History*, 3 (1978), pp. 53ff. ; ID., *Imperial Chronology, A.D. 337-350*, in *Phoenix*, 34 (1980), pp. 160ff. ; ID., *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge, 1981, pp. 260ff.

nological picture of the period (4) is in error and that there may be a linkage between ecclesiastical events of 337 and the secular happenings of this year. One of the authors has previously treated some of these events in passing (5), but as a result of a joint review of the sources, we now feel that the generally accepted position on the purges and the so-called Conference of Vimanacium stands in need of revision. In our opinion, scholars have too often made a distinction between the purges as a purely secular concern (6) separate from the ecclesiastical events of the period (7).

Since no detailed attempt has been made to integrate the secular events of the period with the ecclesiastical matters of 337, this study was necessary. We will begin our discussion with the final days of Constantine I, who died at Ancyra near Nicomedia (8) at noon on 22 May 337 (9), several days after he had been baptized

(4) O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n.Chr. : Vorarbeit zu einer Prosopographie der christlichen Kaiserzeit*, Stuttgart, 1919, pp. 184ff.

(5) Michael DIMAIO, *Zonaras, Julian, and Philostorgios on the Death of Constantine I*, in *Greek Orthodox Theological Review*, 26 (1980), p. 122, n. 37 ; ID., *Smoke in the Wind : Zonaras' Use of Philostorgius, Zosimus, John of Antioch, and John of Rhodes in his Narrative on the Neo-Flavian Emperors*, in *Byzantion*, 58 (1988), pp. 236ff. ; and ID., *The Emperor Julian's Edicts of Religious Toleration*, in *Ancient World*, 20 (1989), pp. 99ff.

(6) *E.g.*, A. OLIVETTI, *Sulle stragi di Constantinopoli succedute alla morte di Constantino il Grande*, in *Rivista di Filologia*, 43 (1915), pp. 67ff. ; X. LUCIEN-BRUN, *Constance II et le massacre des princes*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, series 4, 32 (1973), pp. 585ff. ; and J. W. LEEDOM, *Constantius II : Three Revisions*, in *Byzantion*, 48 (1978), pp. 132ff.

(7) *E.g.*, N. H. BAYNES, *Athanasiana*, in *Journal of Egyptian Archaeology*, 11 (1925), pp. 61ff. ; A. MARTIN and M. ALBERT, *Histoire «Acéphale» et Index syriaque des lettres festales d'Athanase d'Alexandrie*, Paris, 1985, pp. 19ff. and 69ff.

(8) OROSIUS, 7.28.31 ; RUFINUS, *Hist. Eccl.*, 10.12 (MOMMSEN [ed.], 2.978ff.) ; EUTROP., 10.8.2 ; PAEANIUS, 10.4.2 ; *Anon. Vales.*, 6.35 ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 1.34.1ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.39, *PG*, 67, pp. 177Cff.

(9) Time : EUSEB, *VC*, 4.64 ; date : *Cons. Const.* (337) (MOMMSEN [ed.], *Chron. Minor.*, *MGH*, *AA*, 9.1.235) ; *Chron. P.*, *ann.* 337 ([Bonn ed.], 1.532.22ff.) ; JEROME, *Chron. ann.* 2353 (HELM, p. 234) ; the classic treatment of Constantine I's death and burial remains the work of P. FRANCHI DE' CAVALIERI (*Il funerali ed il sepolchro di Constantino Magno*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École Française de Rome*, 36 [1916-17],

by Eusebius, the Arian Bishop of Nicomedia ([10]). He had fallen ill as he set out on an expedition against the Persians, who had violated the Treaty of 324 ([11]). Although Constantine had dispatched Constantius II, because he had been assigned this part of the empire in 335 ([12]), to face the Persian menace ([13]), the Caesar had not lived up to his father's expectations ([14]). Possibly for this reason, Constantine had made plans to advance against the enemy himself ([15]).

pp. 206ff.) ; other treatments worth examining include BENJAMIN, *RE*, 4, *s.v.* "Constantinus (2)", col. 1023.9ff. ; O. SEECK, *RE*, 4, *s.v.* "Constantius (4)", col. 1045.49ff. ; and BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 259ff.

(10) JEROME, *Chron. ann.* 2353 (HELM, p. 234) ; *Chron P., ann.* 337 (1.533.12ff.) ; THEOPH., *AM*, 5838 ([DE BOOR], 1.33.20ff.).

(11) FAUSTUS OF BYZANTIUM, *Hist. Eccl.*, 3.20, *FHG*, 5.2, 229ff. ; JULIAN, *Or.*, 1.20D ; other sources mention the conflict in passing (*e.g.*, *Chron. P., ann.* 337 [1.532.7ff.] = THEOPH., *AM*, 5828 [1.33.11ff.]) ; for a good introduction to the Romano-Persian Conflict of 337, see N. H. BAYNES, *Rome and Armenia in the Fourth Century*, in *English Historical Review*, 25 (1910), pp. 625ff.

(12) In 335, when Constantine divided up the empire between his Caesars for the first time (*infra*, n. 87), he gave Constantius II the east as his allotment ; he may have done this because Constantius appears to have been his favorite child (JULIAN, *Or.*, 2.94A).

(13) JOHN OF RHODES, *Artemii Passio*, 8 (BIDEZ, p. 29) ; FESTUS, 26 ; JULIAN, *Or.*, 1.13B.

(14) LIB., *Or.*, 59.60 ; Barnes writes, "Libanius makes it clear that Constantius did not engage in any fighting before his father died" (*Constantine and Eusebius*, in p. 397, n. 144). — Elsewhere one of the authors of this paper has written, "in 336, as he would in later years, Constantius crossed the Euphrates to fight the Persians. If they appeared, he retreated to the safety of Roman lines. At most he led his army to cities destroyed by the enemy and gave thanks the damage was no worse (Lib., *Or.* 18.206-207)" (DIMAIO, in *GOTR*, 26 [1981], p. 119, n. 14).

(15) OROSIUS, 7.28.31 ; JULIAN, *Or.*, 1.18B ; EUSEB, *VC*, 4.56 ; *Anon. Vales.*, 6.35 ; FESTUS, 26 ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 258ff. ; ID., *New Empire*, pp. 80 and 85-86. — As soon as the Persians learned that Constantius would soon be in the east fighting alongside his son, they became uneasy and sent a peace embassy shortly before Easter 337 ; Constantius sent the embassy packing (EUSEB., *VC.*, 4.57 ; LIB., *Or.*, 59.71ff. ; DIMAIO, in *GOTR*, 26 [1981], pp. 119ff.) ; for the view that there were two embassies, see SEECK, *RE*, 1A, *s.v.* "Sapor (2)", col. 2335.1ff. ; *cf.* BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 259.

After the emperor's death, official messages were sent to all of the late monarch's sons ([16]) ; Constantine's remains were placed in a coffin and dispatched by the army ([17]) to Constantinople where the emperor was given an elaborate funeral and entombed in the Church of the Holy Apostles by Constantius II, who arrived in the Queen of Cities shortly after his father's death ([18]). Once the obsequies were completed, the three Caesars ([19]) moved to consolidate their power. One of the first acts of the three Caesars was to restore to their sees all bishops who had been exiled by their father ([20]). The army declared the late emperor's sons *Augusti* on 9 September ([21]) 337 ([22]). The Senate and people of Rome followed suit when the news of the emperor's death reached the city ([23]). Probably during September 337 the *filii Constantini* met privately in Pannonia to strengthen their political positions, to divide up their father's empire among themselves, and to work out any differences between them ([24]). Constantine II was nominally first among the three brothers ([25]).

(16) EUSEB., *VC*, 4.68 ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.34.4ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.40, *PG*, 67,108Bff. ; DIMAIO, in *GOTR*, 26 (1981), p. 122, n. 31.

(17) EUSEB., *VC*, 4.66 ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.40, *PG*, 67, 108B ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.34.4ff.

(18) For a recent discussion of the sources that treat the funeral as well as the symbolic meaning of the event itself, see S. G. MACCORMACK, *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Berkeley, 1981, pp. 117ff.

(19) Constantine II was appointed Caesar in 317 (*Cons. Const.* (317) (MOMMSEN [ed.], *Chron. Minor., MGH, AA,* 9.1.232), Constantius II in 324 (*ibid.*), and Constans I in 333 (*ibid.*, 9.1.234).

(20) St. Athanasius notes that all three Caesars recalled the exiled bishops and then quotes the letter from the Caesar Constantine II which recalled Athanasius himself from exile (*Hist. Arian.*, 8.1ff. [OPITZ [ed.], II, 1, p. 187]). Based on the structure of this passage in Athanasius, Barnes argues that the actual recall was conducted by Constantine II (*Constantius and Eusebius*, p. 263). This argument is based on the fact that Athanasius reproduces only Constantine II's letter recalling him from exile. Perhaps missives from the other Caesars have not survived.

(21) *Cons. Const.* (337) (MOMMSEN, [ed.], *Chron. minor., MGH, AA*, 9.1.235).

(22) JEROME, *Chron. ann.* 2353 (HELM, p. 234).

(23) EUSEB., *VC*, 4.68.

(24) The political events following the death of Constantine are discussed, for example, by BENJAMIN, *RE*, 4, col. 1022.40ff. ; SEECK, *RE*, 4, *s.v.* "Constantinus (3)", col. 1027.26ff. ; ID., *RE*, 4, *s.v.* "Constans (1)", col. 948.62ff. ; ID.,

If the reader accepts the comments of the imperial propagandists of the period (26), the succession of the sons of Constantine to the imperial throne occurred without incident. Eusebius of Caesarea would have his readers believe that the army, inspired by God, acclaimed the three Caesars *Augusti* (27). This contention links up with earlier remarks in his *Laudes Constantini* that God had established Constantine and his sons as rulers of the Roman empire in same the manner He ruled the Heaven and earth (28). Similar claims were made for the sons of Constantine by the later propagandists Libanius (29) and Themistius (30). Even Julian, no apologist for the earlier Neo-Flavian emperors, grudgingly admitted to the legitimacy of the sons of Constantine (31). The link between the Divine and the family of Constantine had been made by the Anonymous Orator of 313 (32) and in 321 by Nazarius (33). The themes set out by Eusebius and other propagandists of the period were reflected in the coinage and other

RE, 4, col. 1045.66ff. ; A. H. M. JONES, *Constantine and the Conversion of Europe*, New York, 1949, pp. 239ff. ; and BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 262ff.

(25) This contention is based on the fact that Constantine II addressed an edict to the proconsul of Africa on 8 January 339 (*Cod. Theod.*, 12.1.27), territory which was part of Constans' realm (BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 399, n. 21). BARNES' dating of the edict (*Phoenix*, 34 [1980], p. 162) is in agreement with that of SEECK (*Regesten*, 49.10ff., p. 187).

(26) For a full discussion of the propaganda issued by Constantine and his sons, see MACCORMACK, *Art*, pp. 115ff. and 185ff.

(27) *VC*, 4.68.2.

(28) *Laud. Const.*, 3.1ff. ; for a solid discussion of Eusebius' political philosophy for the Neo-Flavian dynasty, see BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 254ff. and 263ff. ; and H. A. DRAKE, *In Praise of Constantine : A Historical Study and New Translation of Eusebius' Tricennial Orations*, Berkeley, 1976, pp. 86ff. and 159ff. The approch that Eusebius used in the *Laudes Constantini* was later used in the *Vita Constantini* (1.1-2, 9, 4.64, 68). MACCORMACK has argued, noting that events after the death of Constantine took place as if the emperor were still alive, giving the succession a sense of legitimacy and orderliness it did not have (*Art*, pp. 118-119).

(29) *E.g.*, *Or.*, 59.13, 48.

(30) *E.g.*, *Or.*, 1.2b, 4b-c, 6b.

(31) *Or.*, 1.6Cff., 8Dff., 2.51Cff. ; MACCORMACK, *Art*, pp. 187ff. and 350ff.

(32) *Pan. Lat.*, 12(9).26.4ff., 36.5ff.

(33) *Ibid.*, 4(10).3-4 ; MACCORMACK, *Art*, p. 186.

art forms of the Neo-Flavian era (34). MacCormack correctly argues that, if only the propaganda of the period had survived, no knowledge of the actual course of events would be known (35).

In reality, the *interregnum* was drenched with blood. A series of purges was conducted (36). Among others Julius Constantius, Hannibalianus, and Dalmatius, members of the imperial household, were murdered (37). Optatus the Patrician and Ablabius, *Praefectus Praetorio Orientis*, were also put to death (38). Not all the names of all the victims are known (39). The reasons for the inclusion of the names of Ablabius and Optatus on the list of those purged are unclear. Scholars have argued that Ablabius

(34) *Ibid.*, pp. 122ff. and 177ff.

(35) *Ibid.*, p. 186.

(36) ZOS., 2.40.1ff.

(37) *Ibid.* ; JULIAN, *Ep. ad Athen.*, 270C ; a number of sources mention the murder of Dalmatius (EUTROP., 10.9.2 ; PAEANIUS, 10.5.1 ; JEROME, *Chron. ann.* 2353 [HELM, p. 234] ; CEDRENUS, 1.521.9ff. ; AUR. VICT., *Caesar*, 41.22, *Epit.*, 41.18 ; OROSIUS, 7.29.1ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.25, 3.1, *PG*, 67, 264B and 369A ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 5.2.7ff. ; THEOPH., *AM*, 5829-30 [1.35ff.] ; THEOPHYLACT. BULGAR., *Passio XV Martyr.*, 7, *PG*, 126, 161B). Only two members of the imperial household, Gallus and Julian, escaped death (CEDRENUS, 1.521.13ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 3.1, *PG*, 67, 369A ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 5.2.8ff. ; JULIAN, *Ep. ad Athen.*, 270C-D). Other sources mention the purges in vague terms (LIB., *Or.*, 18.10, 31 ; AMM. MARC., 21.16.8 ; ZONAR., 13.11.12 [Bonn ed.] ; THEOPH., *AM*, 5853 [1.47.1ff.] ; GREG. NAZIANZ., *Or.*, 4.3, 21 [BERNARDI (ed.), pp. 88ff. and 114ff.], 21.26ff. [MOSSAY (ed.), p. 164]).

(38) ZOS., 2.40.3-4 ; Jerome mentions Ablabius' death in passing (*Chron. ann.* 2354 [HELM, p. 234]). EUNAPIUS describes Ablabius' death in detail (*VC*, 464ff.).

(39) There are only two extensive accounts of the purge. One is preserved in ZOSIMUS (2.40.1ff.), whereas the other is contained in JULIAN'S works (*Ep. ad Athen.*, 270Cff.). Zosimus lists the dead as Julius Constantius, Hannibalianus, Dalmatius, and Ablabius ; Julian indicates that ten members of the imperial household died. Because of the vagueness of his account, not all the victims can be identified. BARNES notes, "Julian ... gives the list : six cousins, his father, his uncle (Flavius Dalmatius), and his otherwise unknown oldest brother... Apart from Dalmatius and Hannibalianus, the six dead cousins of Constantius and Julian cannot be identified with any certainty..." (*Constantine and Eusebius*, p. 398, n. 11). Barnes argues that other victims of the purges were the consul of 337 Flavius Felicianus, Ausonius' uncle A. Magnus Arborius (*ibid.*, nn. 10-11). Dalmatius Caesar's *Praefectus Praetorio* Valerius Maximus was also clearly one of the victims (*infra*, pp. 192ff.).

was included because of his relationship to the imperial family (40) ; similarly, scholars have attempted to posit a familial relationship for Optatus, something which is speculative at best (41). The death of Ablabius and Dalmatius the Censor, however, may have more to do with the ecclesiastical politics of the day than with the two men's relationship to the imperial family (42). The property of, at least, some of the victims was confiscated by the state (43).

If the ancient sources seem at variance in relation to the actual victims of the series of murders, the problem of where to place the responsibility for the purges is even more vexed ; some sources even contain internal contradictions. For example, the comments of the Emperor Julian, the only member of the imperial family who wrote about the murders, are typical. Although Julian, while he was still Caesar in 356, implied that the Emperor Constantius had no power to stop the purges (44), he clearly laid the blame on the emperor in his *Epistula ad Athenienses* (45) as well as in his interview with Leonas the Quaestor following his accession to power in 361 (46). Yet, in his *Caesares*, Julian appears to attribute the purge to all three of Constantine's sons (47).

(40) *Infra*, pp. 196ff.

(41) Scholars have argued that Optatus was related to the imperial family through marriage. Although it has been claimed that he was married to Anastasia, the widow of Bassianus, ENSSLIN (*RE*, 18, *s.v.* "Optatus (2)", col. 760) and Paschoud (F. PASCHOUD, *Zosime : Histoire nouvelle*, Paris, 1962, I, pp. 246ff., n. 53) hesitate to accept the existence of this marriage. BARNES, citing LIBANIUS (*Or.*, 42.26-27), notes that Optatus was married to the daughter of a Paphlagonian innkeeper and argues, "either Optatus or his wife might have been a relative of Helena, who came from Drepanum (in Paphlagonia on a generous or tendentious definition) and who is alleged to be a *stabularia*..." (*New Empire*, p. 107). To posit a familial relationship between Optatus' wife and St. Helen simply on the basis that both were *stabulariae* seems highly speculative ; for this reason, the question of Optatus' relationship to the imperial family has to remain open.

(42) *Infra*, pp. 183ff.

(43) Julian notes that the property of his father had been confiscated by the government, although it was later restored to him (*Or.*, 3.118Aff. ; *Ep. ad Athen.*, 273Bff. ; LUCIEN-BRUN, *BAGB*, series 4, 32 [1973], p. 591, n. 8).

(44) *Or.*, 1.17A.

(45) 270C-D.

(46) ZONARAS, 13.20.25 ; both LUCIEN-BRUN (*BAGB*, series 4, 32 [1973], p. 595) and DIMAIO (*Byzantion*, 50 [1980], pp. 164ff. ; ID., *Byzantion*, 58 [1988], p. 250) have accepted this conversation as authentic.

(47) 336B.

St. Athanasius, no fan of Constantius II, puts the blame squarely on the emperor's shoulders (48). Ammianus Marcellinus shows no hesitation in blaming the second son of Constantine (49) as does Libanius (50). St. Gregory of Nazianzus attributes the blame to Constantius (51) and to the army (52). The ecclesiastical historian Theodoretus blames Constantius for this chain of events (53). The pagan historian Eunapius of Sardis, discussing the death of Ablabius, notes in great detail the role of the soldiers and Constantius (54). Zosimus, who probably derived his information from Eunapius' *Historia* (55), claims that the soldiery, at Constantius' orders, conducted the purges (56).

The death of Dalmatius Caesar, however, seems to have attracted the most attention in the ancient sources. Although the Caesar died in a military coup, there is disagreement among sources about the level of involvement of Constantius II. While some sources attribute the event to a coup (57), Jerome notes that Dalmatius was put to death at Constantius' instigation (58).

(48) *Hist. Arian.*, 69.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 220ff.).

(49) 21.16.8, ... *cunctos sanguine et genere se contingentes stirpitus interemit [Constantius].*

(50) *Or.*, 18.31.

(51) *Or.*, 21.26 (MOSSAY [ed.], p. 164).

(52) *Or.*, 4.21 (BERNARDI [ed.], p. 114).

(53) *Hist. Eccl.*, 3.2.

(54) *VS*, 464.

(55) PASCHOUD, *Zosime*, I, pp. XLIff. ; ID., *Zosime 2.29 et la version païenne de la conversion de Constantin*, in *Historia*, 20 (1971), pp. 336 and 349ff.

(56) 2.40.1 ; Zosimus smugly notes that Constantius conducted the purges so that he would not take second place to his father in bloodletting. This gratuitous comment about Constantius is similar to others made by Zosimus who, whenever possible, denegrated the family of Constantine. At 2.39.1 the historian claims that the three sons of Constantine were not legitimate. He also condemns Constantine's conversion to Christianity at 2.29 ; at 2.38.3 he finds fault with the fact that Constantine's taxation was excessively heavy. For an excellent introduction to the polemical aspects of Zosimus' comments about the Neo-Flavian Emperors, see K.-H. LEVEN, *Zur Polemik des Zosimus*, in *Roma Renascens : Beiträge zur Spätantike und Rezeptungsgeschichte, Ilona Opelt*, ed. by M. WISSEMAN, Frankfurt, 1989, pp. 179ff.

(57) OROSIUS, 7.29.1 ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 5.2.8 ; THEOPHYLACT. BULGAR., *Passio XV Martyr.*, 7, *PG*, 126, 161B.

(58) *Chron. ann.* 2354 (HELM, p. 234).

At 10.9.2 Eutropius notes, ... *Dalmatius Caesar ... oppressus est factione militari et Constantio, patrueli suo, sinente potius quam iubente* (59). Aurelius Victor, however, is uncertain about the manner in which the Caesar died (60).

The most unusual account of the purges remains that of Philostorgius and those authors who followed his tradition (61). According to Philostorgius, the Arian bishop Eusebius of Nicomedia found in the bedclothes on Constantine I's deathbed a testament which stated that his own brothers had poisoned him ; this statement allegedly directed the three sons of Constantine to avenge his death. Eusebius turned the document over to the Caesar Constantius as soon as the young man had arrived at Nicomedia. Needless to say, scholarly interpretation of the ancient evidence about the purges has been varied because of its conflicting nature. Although a consensus holds that the executions were carried out by the army, scholars disagree on what role Constantius II played in the chain of events (62).

Of the modern treatments of the purges, that of Barnes can be considered representative. He argues that a military coup took place in which Dalmatius Caesar perished along with other members of the imperial family, while Constantius stood aside and let the murders occur (63). Barnes' argument essentially frees

(59) Eutropius' comments are followed by other sources (THEOPH., *AM*, 5829-30 [1.35.8ff.] ; CEDRENUS, 1.521.9ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.35, 3.1, *PG*, 67, 264B, 369A).

(60) *Caes.*, 41.22 ; the author of the *Epitome* (41.18), attributed to Victor, argues that the army murdered the Caesar.

(61) *Hist. Eccl.*, 2.16 (BIDEZ, pp. 26ff.) ; JOHN OF RHODES, *Artemii Passio*, 7 (BIDEZ, pp. 26ff.) ; CEDRENUS, 1.520.4ff. ; ZONAR., 13.4.25ff.

(62) PASCHOUD notes, "on admet généralement aujourd'hui la version donnée par Eutrope [10.9.1] ; des troupes où l'élément barbare dominait, indisciplinées et attachées au principe dynastique, peuvent fort bien avoir pris l'initiative du massacre, surtout si le bruit de l'empoisonnement de Constantin Ier s'était déjà répandu ; il est non moins vraisemblable que Constance II n'ait rien fait pour empêcher ces meurtres, qui évidemment l'arrangeaient ; il ne se gêna en tout cas pas de confisquer les biens des défunts..." (*Zosime*, I, p. 247, n. 53) ; for a discussion of the scholarly literature before 1973, see LUCIEN-BRUN, *BAGB*, series 4, 32 (1973), pp. 595ff.

(63) BARNES writes, "A military coup had eliminated the dynastic rivals of the new Augusti. Dalmatius Caesar, his father, and his praetorian prefect perished. ... Seven other members of the imperial family perished. ... Who

Constantius from any responsibility for the deaths in 337. That a coup of some sort did occur is clearly implied by the comments of Gregory of Nazianzus, who notes that the soldiers were afraid that others might rule rather than Constantine's sons (64). Additionally, the comments in the ancient sources about the death of Dalmatius Caesar (65) would lead to this conclusion. If Aurelius Victor is to be believed, the army was dissatisfied when Dalmatius was appointed Caesar in the first place (66) ; Victor notes that it was unclear about who was responsible for Dalmatius' death (67). Barnes is wrong to shift all of the blame for the purges from Constantius. If Gregory and Eusebius of Caesarea (68) are correct in claiming that the army was fiercely devoted to the *filii Constantini*, could not Constantius — or either of his brothers for that matter — have been able to get the troops to do his bidding, as Zosimus argues at 2.40.3?

There is some evidence that Constantius did have a role in the purge of his relatives. In the later years of his reign, Constantius, if he harbored any doubt about any of his subjects' loyalty to the crown, would eliminate that individual, even if the charges had no foundation (69) ; the punishment for treason included the death penalty, confiscation of property, exile, or even torture (70). Rumor alone was often enough to convict the accused of the crime (71). Constantius lost no time in suppressing the revolts of

ordered the murders? Constantius clearly profited the most. ... In the circumstances of 337, however, an imperial directive may not have been needed" (*Constantine and Eusebius*, pp. 262ff.).

(64) *Or.*, 4.21 (BERNARDI [ed.], p. 114).

(65) *Supra*, pp. 166ff.

(66) *Caesar*, 41.15.

(67) *Ibid.*, 41.22, *incertum quo suasore* ; the author of the *Epitome* notes that Dalmatius was killed *militum vi* (41.18).

(68) *VC*, 4.68.2.

(69) AMM. MARC., 21.16.8-9.

(70) *Ibid.*, 14.5.3, 9.

(71) *Ibid.*, 14.5.9, ... *nec enim quisquam facile meminit sub Constantio, ubi susurro tenus haec movebantur, absolutum...* — Some of the victims of these treason trials included the followers of Magnentius (*ibid.*, 14.5.1ff.), Simplicius, son of Philippus, Parnasius, the ex-prefect of Egypt, and the philosopher Demetrius (*ibid.*, 19.12.9ff.).

Magnentius and Vetranio (72). In fact, some sources conclude that Constantius was a better soldier in civil wars than in foreign combat (73).

Constantius' attitude toward treason was often exacerbated by the fact that his wives, courtiers (74), and the eunuchs of the court had an inordinate amount of influence on him and his decisions (75). In fact, in some cases, the courtiers would attempt to manipulate Constantius' opinion in these cases of treason (76). Such manipulation was possible because Constantius often vacillated on such weighty matters (77). Therefore, if only a rumor arose that a member of the royal family was fomenting *res novae*, Constantius would have probably reacted swiftly and crushed the opposition, although he might later regret his action. This indeed appears to be true about the purges because, later in life, Constantius found fault with himself for his role in the deaths

(72) For a discussion of the revolts of Magnentius and Vetranio, see ENSSLIN, *RE*, 14, *s.v.* "Magnentius (1)", col. 4486ff. ; ID., *RE*, 8, *s.v.* "Vetranio (1)", col. 1838.5ff. ; SEECK, *RE*, 4, col. 1062.59ff. and 1065.30ff. ; J. BIDEZ, *La vie de l'empereur Julien*, Paris, 1939, pp. 63ff. ; and PASCHOUD, *Zosime*, I, pp. 116ff. and 250ff.

(73) AMM. MARC., 21.16.15 ; AUR. VICT., *Epit.*, 42.18 ; EUTROP., 10.15.2ff.

(74) *Ibid.*

(75) AMM. MARC., 21.16.16 ; AUR. VICT., *Epit.*, 42.19 ; the most infamous of these courtiers was Paul the Chain, head of the *agentes in rebus*, who was involved in, among other things, the treatment of the followers of Magnentius (AMM. MARC., 14.5.6) and many of the other treason trials of Constantius' reign (*ibid.*, 19.12.1ff.).

(76) This is true in the case of the execution of Gallus Caesar in 354 (*Cons. Const.* [354] [MOMMSEN (ed.), *Chron. Minor.*, *MGH*, *AA*, 9.1.238]) when Eusebius the Eunuch, Pentadius, and Mallobaudes questioned Gallus about the murder of Constantius' representatives at Antioch, the Caesar lamely replied that his wife influence him to do it (AMM. MARC., 14.11.21-23). When Constantius heard Gallus' answer, he became infuriated and ordered the Caesar be beheaded (*ibid.*, 14.11.23 ; ZONAR., 13.9.19). Later, when his anger cooled, he sent one or more messengers to stop the execution. Eusebius and his henchmen, inveterate enemies of Gallus, persuaded the messengers not to bring the emperor's order to the place of Gallus' imprisonment until after the execution (one messenger : JOHN OF RHODES, *Artemii Passio*, 14 [BIDEZ, p. 58] ; more than one messenger : ZONAR., 13.9.20 ; PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 4.9 [BIDEZ, p. 58].

(77) ATHAN., *Hist. Arian.*, 69.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 220ff.) ; THEODORET, *Hist. Eccl.*, 2.3.6.

of his relatives in 337 (78). The fact that Gallus and Julian, both young children, survived the purges clearly shows that Constantius may have regretted his role in the purges immediately (79). Eutropius' description of Constantius' role in the death of Dalmatius may well be indicative of his involvement in the murders of other members of the imperial family, if one takes into account the influence the emperor's courtiers had on him. The courtier responsible for goading Constantius in the matters under discussion, in our opinion, was Eusebius of Nicomedia. Although our reconstruction of Constantius' II's approach to cases of treason is based on evidence which is retrospective, it seems to have remained constant throughout his reign (80).

In other words, Philostorgius' account of Eusebius' involvement in this chain of events must be given credence ; Cedrenus' account is the only narrative of these events derived from Philostorgius (81) which indicates that Constantius rewarded Eusebius for turning over the document by making him Bishop of Constantinople (82).

(78) GREG. NAZIANZ., *Or.*, 21.26 (MOSSAY [ed.], p. 164) ; ZONAR., 13.11.12 ; THEOPH., *AM*, 5853 (1.47.1ff.).

(79) For a discussion of the possible reasons for Julian and Gallus' survival of the purges in 337, see *infra*, pp. 172ff.

(80) Our reconstruction of Constantius II's attitude toward those accused of treason is, of course, based on retrospective evidence. Some scholars would conclude that this type of evidence is dubious at best. LEEDOM, for example, has noted, "... Constantius is thought guilty mainly because Ammianus presents him as naturally wary, just the sort of man who would, as a preventative measure, kill off his relatives. The retrospective character of the interpretation goes unnoticed. The emperor may have become more suspicious as he aged ; it cannot be shown that this was an element of his character when ... he began his reign" (*Byzantion*, 48 [1978], p. 134). We reject Leedom's contention because there is evidence that the emperor handled the purges in 337 as he would handle the treason trials in later years. The manner in which he deceived Ablabius with a missive in 337 (EUNAP., *VS*, 464) was similar in nature to the way that he attempted to lure Gallus from Antioch in 354 (AMM. MARC., 14.11.9, 11-12). Duplicity would seem always to have been in Constantius' character.

(81) The account of ZONARAS (13.4.25) and that of JOHN OF RHODES (*Artemii Passio*, 7 [BIDEZ, pp. 26ff.]) are also derived from Philostorgius ; DIMAIO, *GOTR*, 26 (1981), pp. 122ff.

(82) 1.320.6ff., *λαβόντα δὲ τὴν τοιαύτην γραφὴν Εὐσέβιον τὸν Νικομηδείας ἐπίσκοπον ἀποδοῦναι Κωνσταντίῳ..., ἔνθεν τε γενέσθαι αὐτὸν καὶ ἐπίσκοπον Κωνσταντινουπόλεως.*

Like Cedrenus, we are of the opinion that there is a direct linkage between the purges and Eusebius' appointment to the see in the Queen of Cities. Scholars have argued that Philostorgius' account is only legend (83), and the details in his narrative were advanced only as a justification for the murders (84).

Bidez, however, was right to point out that Philostorgius' treatment is the only narrative that makes sense of St. Gregory of Nazianzus' comments in *Oration* 4.21, where the bishop notes that the military would accept only the sons of Constantine as their leaders (85). This *diatheke* is different from the will prepared by Constantine I mentioned by Eusebius of Caesarea (86). The contents of the document may well have appealed to Constantius' baser nature because, whereas Dalmatius and his brother Hannibalianus (87) had shared in the division of territory in 335, he

(83) *E.g.*, SEECK, *RE*, 4, *s.v.* "Julius Constantius (3)", col. 1044.50ff. ; ID., *RE*, 4, col. 1046.34ff. ; OLIVETTI, *RDF*, 43 (1915), p. 75 ; PASCHOUD, *Zosime*, I, p. 247, n. 53 ; and MACCORMACK, *Art*, pp. 324ff., n. 129 ; for a fuller listing of the scholarly literature on this point, see LUCIEN-BRUN, *BAGB*, series 4, 32 (1973), pp. 587ff., n. 8.

(84) *E.g.*, BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 262, and DIMAIO, *AncW*, 20 (1989), p. 100. Philostorgius' history, written between 425 and 433, has long been recognized as "a late apology for the extreme Arianism of Eunomius" (J. QUASTEN, *Patrology*, Utrecht, 1966, III, pp. 531ff.). His "editor", St. PHOTIUS, described the historian as being "a liar and often fictitious", as well as being extremely critical of his prose style (*ibid.*)! As a historian, however, Philostorgius seems to have had access to some Arian sources which are now lost to us, although many of the fragments are not only biased, but, in many cases, patently inaccurate as well. This is especially true in his comments concerning St. Athanasius, a point germane to this study (PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 2.11 [BIDEZ, pp. 22-23].

(85) BIDEZ writes, "Cette version [PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 2.16] est la seule qui explique la sédition militaire dont les frères de Constantin furent les victimes, et elle se concilie aisément avec ce que dit Grégoire de Nazianze [*Or.*, 4.21 (BERNARDI [ed.], p. 114)]" (*Julien*, p. 359, n. 10). For a fuller discussion of the authenticity of the document discovered by Eusebius, see *infra*, pp. 208ff.

(86) For a discussion of the Eusebian will, see Appendix C.

(87) In 335 (*Cons. Const.* [335] [MOMMSEN (ed.), *Chron. Minor.*, *MGH*, *AA*, 9.1.235), in addition to dividing up the empire between his three sons, Constantine I made Dalmatius a Caesar (*Anon. Vales;*, 6.35) over Thrace, Macedonia, and Achaea (AUR. VICT., *Epit.*, 41.20) to guard the *Ripa Gothica* (*Anon. Vales.*, 6.35) and Hannibalianus *rex regum* and ruler of Pontus and

now had justification to obtain territory which, in his opinion, should have been his at that time ([88]). If indeed Eusebius did discover the document mentioned by Philostorgius, one must ask why he did not destroy it. If Eusebius of Caesarea's account of the closing day of Constantine's life ([89]) is accurate, the Arian bishop would not have dared to act in such a fashion because, from the time of the emperor's baptism until his death, the emperor's chambers were filled with retainers. One of the retainers would have told Constantius about the discovery of the document ; if the bishop had destroyed it, he would have had some tough questions from Constantius to answer.

Although Eusebius discovered some sort of document, it was certainly a forgery. What, however, was the motive of the forger? Possibly it was composed to embarrass the Arian bishop and, perhaps, to eliminate him from the ecclesiastical scene. Eusebius was a consummate ecclesiastical politician who had done much to undermine the Orthodox camp since the Council of Nicaea in 325 ([90]). Since Eusebius had been at Nicomedia at Constantius' side when the emperor died, he would have realized that public disclosure of the document would cause the volatile political situation to explode. One might speculate that Eusebius had, in fact, forged the document himself recognizing the damage it would cause. As is noted in the next paragraph, however, his blood relation with the imperial family would initially argue

Armenia (*ibid.* ; AUR. VICT., *Epit.*, 41.20 ; *Chron. P., ann.* 335 [1.532.1ff.]). For a solid introduction to the careers of Dalmatius and Hannibalianus, see *PLRE*, *s.v.* "Flavus Julius Dalmatius, 7", and "Hannibalianus, 2", I, pp. 241 and 407.

(88) AURELIUS VICTOR describes the division of 335 as follows : *Hi singuli has partes regendas habuerunt : Constantinus iunior cuncta trans Alpes, Constantius a fretis Propontidis Asiam atque Orientem, Constans Illyricum Italiamque et Africam, Dalmatius Thraciam, Macedoniamque et Achaiam, et Annibalianus, Dalmatii Caesaris consanguineus Armeniam nationesque circumsocias* (*Epit.*, 41.20).

(89) *VC*, 4.59ff.

(90) For a full discussion of this theory, see *infra*, pp. 183ff. ; Eusebius was certainly the most intractable opponent of Athanasius, who refers to him some 236 times in his own accounts of the period (G. MULLER, *Lexicon Athanasium*, Berlin, 1924, col. 579-580). The phrase "Eusebius and his followers" becomes an Athanasian shorthand for the worst type of political intrigue.

against such a scenario. Alternatively, it is possible that before he turned the document over to Constantius II, Eusebius possibly doctored the document by adding the names of Ablabius and Dalmatius the Censor in order to eliminate two of his Orthodox rivals from the political scene ([91]); both men were adherents of St. Athanasius who would soon be recalled from exile ([92]). It had only been two years earlier that the army had objected to the appointment of Dalmatius to the rank of Caesar ([93]). Now that Constantine had died, members of the military had become more intransigent and would accept no other rulers but the sons of Constantine ([94]) because the soldiers feared the possibility of civil war ([95]).

As mentioned above, the problem with an outright charge of forgery is that Eusebius would have had to distance himself from the indictment of the descendants of Constantine I and Theodora contained in the document because he was distantly related to the family ([96]). Eusebius certainly knew how Constantius would react to the document's content. Eusebius' familial ties to the imperial family may explain why Constantius II, once he had commuted Julian's and Gallus' sentences, made the bishop their guardian ([97]) until his death in 342 ([98]).

(91) *Infra*, pp. 184ff.

(92) *Infra*, pp. 199ff.

(93) AUR. VICT., *Caesar*, 41.15.

(94) JULIAN, *Or.*, 1.20B.

(95) GREG. NAZIANZ., *Or.*, 21.26 (MOSSAY [ed.], p. 164).

(96) In his *Res Gestae*, AMMIANUS MARCELLINUS notes that Julian *ibidem [= Nicomedia] ab Eusebio educatus episcopo, quem genere longius continebat* (22.9.4). Not much more specificity is possible because of the vagueness of the Latin historian's comments. SEECK, however, argued that the bishop was related to Julian's mother Basilina (*RE*, 3, *s.v.* "Basilina', col. 98.58ff.), a contention with which BIDEZ is in full agreement (*Notes sur quelques passages des écrits de l'Empereur Julien*, in *Mélanges Paul Thomas*, Bruges, 1930, pp. 57-58). Following Bidez, BARNES notes, "The Emperor Julian was related to Eusebius of Nicomedia... ; the kinship passed through his mother, Basilina, the daughter of Julius Julianus" (*Constantine and Eusebius*, p. 321, n. 179).

(97) AMM. MARC., 22.9.4 ; LIBANIUS mentions the two youth's stay at Nicomedia (*Or.*, 13.9-10) ; SOZOMEN alludes to Eusebius, although he does not mention him by name (*Hist. Eccl.*, 5.2.7) ; DIMAIO, *AncW*, 20 (1989), p. 100, n. 12.

(98) SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.12, *PG*, 67, 208A-B.

Whether forged or doctored, as soon as Constantius arrived in Nicomedia, Eusebius turned the indictment over to him ([99]); the bishop must have discussed the matter in depth and in a convincing fashion, stressing the army's attitude toward Dalmatius, for Constantius later violated an oath that he had sworn not to harm members of his own family ([100]). The fact that he had broken his oath may explain, in part, why in later years he regretted the murder of his relatives ([101]). It is probable that Constantius would have perceived the bishop as a trusted member of his staff once he had turned the document over to him. Although it could be argued that Eusebius' handling of the situation would appear to be heartless, this is not the case because he appears to have been the prime mover behind the commutation of Gallus' and Julian's death sentences; he was, however, an adroit enough politician to have Bishop Mark of Arethusa actually argue the case before the Caesar ([102]). That Eusebius' actions were successful is clear from the fact that he was able to include on the list of victims two of his Orthodox opponents ([103]). *Circa* October 337 Constantius II had an Arian Council of Bishops at Constantinople appoint Eusebius bishop of the city ([104]).

(99) PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 2.16 (BIDEZ, pp. 27-28); CEDRENUS, 1.520.6ff.

(100) ATHAN., *Hist. Arian.*, 69.1ff. (OPITZ [ed.], II/1, pp. 220ff.); JULIAN, *Ep. ad Athen.*, 286C.

(101) *Supra*, n. 78.

(102) Although some sources attributed the commutation of the two youth's sentences to Constantius II (*supra*, n. 36), GREGORY OF NAZIANZUS notes, *καὶ οὕτω προστέθεικα ὅτι τῶν σεσωκότων τὸν ἐξάγιστον* (= Mark) *ἡνίκα, τὸ γένος αὐτῷ πᾶν ἐκινδύνευε...* (*Or.*, 4.91 [BERNARDI (ed.), p. 228]), a contention followed by later sources (THEOPHYLACT. BULGAR., *Passio XV Martyr.*, 10, *PG*, 126, 165Aff.; THEOPH., *AM*, 5853 [1.48.8ff.]. Eusebius was among the unnamed *τῶν σεσωκότων* mentioned by Gregory. Although Barnes properly attributes to Eusebius a role in saving the two boys (*Constantine and Eusebius*, p. 398, n. 14), he neglects to mention Bishop Mark's role in the chain of events.

(103) *Infra*, pp. 183ff.

(104) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 3.4.3; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.7, *PG*, 67, 193C1ff.; *Vita Pauli ap.* PHOTIUM, *PG*, 103, 121A10ff.; St. Athanasius briskly mentions Eusebius' appointment to the see of Constantinople in passing (*Apol. c. Arian.*, 6.6 [OPITZ (ed.), II.1, pp. 93ff.); for a discussion of the ecclesiastical events and their chronology, see Appendix B of this paper.

The chronology of the deaths of only two of the victims of the purges can roughly be established ; Dalmatius died between 2 August 337 and 9 September of the same year, whereas Ablabius died in late 337 or early 338 ([105]). In fact, Barnes argues that the death of the Caesar serves as the *terminus ante quem* for the events under discussion, while the death of Ablabius is the *terminus post quem*. Constantius II, in Barnes' opinion, met with St. Athanasius *circa* July 337 at Viminacium while *en route* to Pannonia to meet with his brothers ([106]). Barnes' argument about the dating of the purges makes sense since Constantius had the most to gain from Dalmatius' death ([107]). Additionally, with the exception of the accounts of Zosimus, Eunapius, and Julian ([108]), the other sources that list the names of the victims of the purges mention only Dalmatius by name ([109]). It makes sense to conclude that Constantius II spent the time between late May and early August planning the murders in order to keep all the victims off their guard so that they would not offer any resistance. This is certainly the manner in which the Caesar handled the death of Ablabius ([110]). Although his name had been added to the list after it was compiled, the death of Ablabius was probably delayed, for two reasons, until after Constantius met with his brothers. Since the *Comes Orientis*' daughter was the fiancee of Constans ([111]), Constantius probably had to consult his brother to determine whether the latter had any objections

(105) For a discussion of the chronology of the deaths of Dalmatius Caesar and Ablabius, see Appendix A of this paper.

(106) *Constantine and Eusebius*, pp. 261ff. ; ID., *New Empire*, pp. 84ff. ; ID., *AJAH*, 3 (1978), pp. 65ff. ; and ID., *Phoenix*, 34 (1980), pp. 162 and 165.

(107) Elsewhere one of this paper's authors has noted, "... the new *Augusti* divided up the provinces of the deceased Dalmatius and Hannibalianus ; only Constans and Constantius II benefited from the new division. The former received Macedon and Achaea, while the latter obtained those sections of the east which had not been his previously" (DIMAIO, *Byzantion*, 58 [1988], p. 237, n. 42).

(108) *Supra*, pp. 163ff.

(109) *Supra*, n. 37.

(110) *Supra*, n. 80.

(111) *Infra*, n. 218.

to the execution of his future father-in-law. Other pressing matters took precedence over Ablabius' death ([112]).

PART II : WAS RELIGION A FACTOR IN THE PURGES?

Who was responsible for the creation of the document which Eusebius of Nicomedia found? *Cui bono* ? Constantine I certainly did not compose it ; if he even suspected that he had been poisoned by members of his family before or during his arrival at Nicomedia, he would have immediately punished the male-factor(s). Although the details are not completely clear, he seems to have put his father-in-law Maximianus Herculius to death for plotting against him *circa* 310 ([113]) ; about 326, Constantine executed his wife Fausta and his son Crispus for reasons still not known ([114]). He also put his brother-in-law Licinius to death after the second civil war between the two rulers which ended in 324, although he seems to have exercised some restraint in this matter because of pleas from his sister Constantia ([115]). Since none of the victims of the purges seems to have died before August 337 ([116]), it is probable that the emperor did not compose the document which is under discussion.

(112) BARNES writes, "... Constantius conducted an expedition across the Danube during the summer or early autumn of 337, and Constans took to the field in the following year. ... Constantius ... was soon in Constantinople. ... He ordered the murder of the former prefect Ablabius" (*Constantine and Eusebius*, p. 262). — For a detailed discussion of the chronology of the summer of 337, see Appendices A and B of this paper.

(113) For a discussion of the various theories about Maximianus' plots against Constantine I, see W. HUSS, *Das Ende des Maximianus*, in *Latomus*, 37 (1978), pp. 719ff. ; the best introduction to the sources which treat Herculius' last days remains Moreau's commentary on Lactantius' *De mortibus persecutorum* (J. MOREAU [ed.], *De la mort des persécuteurs*, Paris, 1954, II, pp. 366ff.).

(114) For an informed discussion of the demise of Crispus and Fausta and the sources that treat the matter, see H. A. POHLSANDER, *Crispus : Brilliant Career and Tragic End*, in *Historia*, 33 (1984), pp. 99ff.

(115) For an introduction to the death of Licinius and sources that treat the ruler's demise, see I. KÖNIG, *Origo Constantini : Anonymus Valesianus*, Trier, 1987, pp. 166ff.

(116) *Infra*, pp. 190ff.

Two other groups, however, could have benefited from the document, although the actions of each become problematic when attending circumstances are considered. At first glance it is unlikely that Eusebius or any of the members of the Arian faction have anything to do with the fabrication of the indictment, for, as has been mentioned, Eusebius himself appears to have been a member of the branch of the imperial family that perished ([117]). Additionally, and perhaps because Eusebius had such close ties with the imperial family, Arianism was on the ascendency in the Queen of Cities. It should be remembered that Eusebius and the members of his party had been attempting to manoeuvre themselves into positions of power in both the secular and ecclesiastical realm well before Constantine I's death ([118]). Constantine's baptism at the hands of Eusebius in Nicomedia ([119]) is clearly an indication of how strong the Arian position was.

It seems, therefore, that only the Orthodox party could have benefited from the forgery of the indictment against Constantine' half-brothers ; at this time, this faction's power in the east was at its lowest ebb and the faction itself was in a state of disarray ([120]). Only the major sees of Alexandria and Constantinople remained in Orthodox hands ([121]). The Orthodox faction's control of these sees was minimal at best. St. Athanasius was in exile in Augusta Treverorum in Gaul ([122]), while St. Alexander of

(117) *Supra*, n. 96.

(118) SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.38 and 2.1, *PG*, 67, 176C1ff. and 184C1ff. ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.27.1ff. and 3.1.1ff.

(119) *Supra*, n. 10.

(120) St. Hilary of Poitiers' account of St. Athanasius' return from exile in 337 implies this fact (*Frag. Hist.*, #3 [Series A IV 1.8 (*CSEL*, 65.54.24ff.)]).

(121) BARNES writes, "When Constantine died in 337, ... Arius' supporters enjoyed a supremacy in the eastern Church which appeared almost complete. The reversal can be explained by a significant change at court. Ossius of Corduba returned to Spain. ... Eusebius of Nicomedia soon afterward replaced him as Constantine's close and constant adviser..." (*Constantine and Eusebius*, pp. 225ff.).

(122) For a discussion of Athanasius' first exile in Gaul and its chronology, see *ibid.*, pp. 238ff. ; ID., *AJAH*, 3 (1978), pp. 61ff., and Appendix B of this paper ; the ecclesiastical events of the period have been discussed by H. NORBERG, *Athanasius and the Emperor*, Helsinki, 1963, pp. 163ff. ; A. MARTIN, *Athanase et les Mélitiens (325-335)*, in *Politique et théologie chez Athanase d'Alexandrie*, Paris, 1974, ed. C. KANNENGIESSER, pp. 31ff. ; D. W.-

Constantinople, who seems to have been able to maintain a balance between both parties in his see, was 96 years old ([123]), and was soon to die *ca.* July 337 ([124]). That the two Orthodox bishops were close is indicated by the fact that the priest Macarius, Athanasius' trusted hachet man, was with Alexander the night before Arius died in 336 ([125]).

We would argue that a member of the Orthodox party, quite cognizant of the fact that his party would lose control of the Church of Constantinople when Alexander died, planted the document to embarrass Eusebius of Nicomedia and to dislodge him from power. Although the bishop appears to have been an able ecclesiastical administrator ([126]), he had earned the ire of his Orthodox colleagues because he was a consummate ecclesiastical politician ([127]). More specifically, it may be that the document

H. ARNOLD, *The Early Episcopal Career of Athanasius of Alexandria, A.D. 328-A.D. 335*, Ph.D. diss., University of Durham, U.K., 1989, pp. 197ff. ; and B. J. KIDD, *A History of the Church to A.D. 464*, Oxford, 1922, II, pp. 53ff.

(123) SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.6, *PG*, 67, 192B8ff.

(124) *Infra*, pp. 205ff.

(125) ATHAN., *Ep. ad Serap.*, 2.1 (OPITZ [ed.], II.1, p. 178) ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 242.

(126) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 1.15.9.

(127) Possibly as early as 317 (BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 321, n. 317), Eusebius was transferred from his see in Berytus to Nicomedia, Licinius' capital (ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 6.6ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 93) to be close to the seat of power (SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.6, *PG*, 67, 52B8ff. ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 70). He had a great deal of influence over Licinius' wife Constantia (PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 1.9 [BIDEZ, p. 11] ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.25, *PG*, 67, 148A1ff. ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.27.2 ; JEROME, *Ep.* 133.4, *PL*, 22, p. 1153 ; RUFINUS, *Hist. Eccl.*, 10.12 [1.976.23ff.] ; SEECK, *RE*, 4, col. 958.23ff. ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 321, n. 80 ; KIDD, II, pp. 16ff.). — To his discredit, the bishop turned a blind eye to Licinius' anti-Christian excesses (CONSTANTINE I, *Ep. ad Nicom. ap.* THEODORET, *Hist. Eccl.*, 1.20.1). Additionally he took umbrage because of his transfer from Berytus to Nicomedia was contrary to *Canon* 15 of the Council of Nicaea (ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 6.6ff. [OPITZ, (ed.), II.1, pp. 93] ; KIDD, II, p. 16, n. 12). Alexander of Alexandria, Athanasius' predecessor, caustically notes, ... *Εὐσήβιος ... ὁ νῦν ἐν τῇ Νικομηδείᾳ, νομίσας ἐπ' αὐτῷ κεῖσθαι τὰ τῆς Ἐκκλησίας ὅτι καταλείψας τὴν Βηρυτὸν, καὶ ἐποφθαλμίσας τῇ Ἐκκλησίας Νικομηδέων, οὐκ ἐκδεδίκηται κατ' αὐτοῦ...* (*ap.* SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.6, *PG*, 67, 44B1ff.). Clearly there was no love lost between Eusebius and the Orthodox party.

was concocted to punish Eusebius for Athanasius' humiliation at his hands before the latter's first exile ([128]).

The Orthodox, therefore, had something to gain by the planting of a forged document. Yet, as has been indicated above, some of those named in the document and later killed, appear to have been powerful pro-Orthodox members of the imperial court. In other words, at first reading each group — Orthodox and pro-Arian — stood to suffer loss of influence and/or leadership as a result of this document. A scenario, however, which provides a "bridge of conspiracy" between these two groups is possible and, indeed feasible.

We hypothesize that an Orthodox supporter, such as the priest Macarius, St. Athanasius' trusted agent, or some other such person, might be responsible for forging the document found by Eusebius of Nicomedia. It is likely that Macarius, as well as several other supporters of St. Athanasius, stayed on in Constantinople after Arius' death to be Athanasius' "eyes and ears" during his exile in Gaul. He had reason enough to hate Eusebius and his followers, because, on a charge of having broken a chalice ([129]), he was arrested in Constantinople where he was looking out for St. Athanasius' interests, put in chains, and taken to Tyre where he was tried on the charges mentioned above ([130]).

(128) Athanasius and Eusebius met with Constantine in Constantinople (ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 87.1ff. [OPITZ (ed.), II.1, pp. 165ff.]) on 7 November 335 (*Festal Index*, 8 [MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 233ff.). The Bishop of Alexandria was charged by his opponents of having threatened to prevent the annual allotment of grain from Alexandria from being shipped to Constantinople (ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 87.1ff. and 9.3ff. [OPITZ (ed.), II.1, pp.166 and 95]). The charge was apparently true because the emperor sent the bishop to Gaul without bothering to listen to his defense (*ibid.*). For a fuller discussion of the chronology of the meeting, see BARNES, *AJAH*, 3 (1978), pp. 62ff.

(129) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 60.4ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 140) ; additional charges included the overturning of an altar and the destruction of liturgical books (*ibid.*, 83.1ff. [OPITZ (ed.), II.1, pp. 162ff.] ; KIDD, II, pp. 55ff. ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 233ff. ; ARNOLD, *Athanasius*, pp. 197ff.

(130) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 71.2 and 72.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 149 and 151) ; for a detailed discussion of the trial of Athanasius at Tyre, see D. W.-H. ARNOLD, *Authority and Procedure at the Synod of Tyre, CE 335*, in *Coptic Church Review*, 11 (1990), pp. 73ff. ; ID., *Athanasius and the Meletians at the Synod of Tyre, A.D. 335*, in *CCR*, 10 (1989), pp. 67ff. ;

He may have accompanied Athanasius when he fled from Tyre during the closing weeks of October 335 to seek an interview with the Emperor Constantine in Constantinople ([131]). Macarius and the Orthodox party's desire for revenge may have been so strong that it overcame any scruples that the cleric may have had about possibly condemning innocent members of the imperial family to death.

If indeed the Orthodox were responsible for the indictment against the half-brothers of Constantine as we have argued above, one has to ask whether or not St. Athanasius may have known and approved of actions in light of the fact that he had maintained an embassy in Constantinople, often with Macarius as the leading figure for some years ; there is no doubt that the two men were close ([132]). That Athanasius had the motivation to try to dislodge

Vincent TWOMEY, *Apostolikos Thronos : the Primacy of Rome as Reflected in the Church History of Eusebius and the Historic-Apologetic Writings of Saint Athanasius the Great*, Munster, 1982, pp. 346 ; and NORBERG, pp. 27ff.

(131) Athanasius' flight by boat is described by the *Festal Index* (8 [MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 233-234]) ; BARNES, *AJAH*, 3 (1978), pp. 61ff. — In a letter addressed to the bishops assembled at Tyre, Constantine I indicates that, when he first saw Athanasius, the bishop was accompanied by some followers (*ἐξαίφνης Ἀθανάσιος ὁ ἐπίσκοπος ἐν μέσῃ λεωφόρῳ μετὰ ἑτέρων τινῶν, οὓς περὶ αὐτὸν εἶχεν... [Ep. ad Epis. ... Tyrum, ap.* ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 86.6 (OPITZ [ed.], II.1, p. 165)]). Macarius, we hypothesize, was probably one of those individuals who accompanied Athanasius. Athanasius' version of the letter is preserved in other sources (SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.54, *PG*, 67, 168A1ff. ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.28.2ff.). Gelasius of Cyzicus preserves a longer version (*Hist. Eccl.*, 3.18.1ff. [LOESCHKE (ed.), pp. 179ff.). Athanasius' version and those of Sozomen and Socrates are shortened versions of Constantine's original letter which is preserved in Gelasius (BAYNES, *JEA*, 11 [1925], pp. 61ff. ; BARNES, *AJAH*, 3 [1978], p. 63).

(132) This statement is based on lines 29-34 of *P. Lond.* 1914 (= H. I. BELL, *Jews and Christians in Egypt*, London, 1924, pp. 59-60 ; unfortunately lines 31 through 34 have a number of large lacunae in the text. For this reasons, we reprint the text :

29 *Ἀθανάσιος δὲ μεγάλως ἀθυμῖ καὶ αὐτὸς παρέχι ἡμῖν κάματον διὰ τὰ γραφώμενα καὶ τὰς*

30 *φάσις τὰς ἐρχομένας αὐτ[ῷ] ἀ[πὸ] ἔξωθεν, ἐπιδὴ ὁ β[α]σιλεὺς Μακάριον εὑρὼν ἔξω ἐν τῷ*

31 *κομιδά[τῳ . . . . .]υρῳ γράψας [. . . .]. αννους οτι δήσας αὐτὸν καὶ. επι*

Eusebius from his position of power is clear because both prelates had been crossing swords since Athanasius had become Bishop of Alexandria in 328 ([133]). Because St. Athanasius was in Augusta Treverorum when the document was composed, the Orthodox must have let the bishop know *via* the mail what had been done, at some date before Athanasius left his abode in Gaul on or about 17 June 337 ([134]) ; any reply from the bishop, however, could not have reached Nicomedia until July 337 at the earliest. Nevertheless, communication might have been possible for Constantius II's letter of 17 June 337 makes it clear that the bishop was not only not under house arrest in Augusta Treverorum, but also was the Caesar's honored guest and had the run of the city ([135]). Although it could be argued that Athanasius did not dispatch any letters to Macarius because he did not send

32 *. α ἀπο . [. . . . . .]ạ ινα ạὐ̣το . . . . .] εσ̣ται.*
Ἀπελθόντων οὖν Ἀρχελά-
33 *ον τοῦ [. . . . . καὶ . . . . . .]. μετὰ Ἀθαν[ασίου το]ῦ υἱοῦ Καπίτωνος...*
Yet a number of conclusions can be drawn from the text. In lines 29ff., Callistus, the author of the letter, indicates that St. Athanasius became disheartened when he learned that the emperor found a certain Macarius at court. Here the text becomes fragmentary ; in line 31, however, the word *δήσας* occurs. Since it is known that our Macarius was sent in chains to Tyre, BARNES is probably right to argue the Macarius mentioned in the text of the papyrus cannot be anyone else but the priest under consideration (*Constantine and Eusebius*, p. 387, n. 100). BELL is very cautious in makings this identification (pp. 61-62). In relation to line 31, BELL has argued, "*[ύρῳ* should be an official's name ; *Ταμο]ύρῳ* ... is inappropriate" (p. 66). If Holl's conjecture is right to restore a "T" before *[ύρῳ* (K. HOLL, *Die Bedeutung der neuveröffentlichten melitianischen Urkunden für die Kirchengeschichte*, in *Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte*, Tübingen, 1928, II, pp. 286-289), then there is a reference to Tyre. The case for the identification of the Macarius of the papyrus with the priest Macarius is strengthened ; because Holl's argument is only conjecture, it cannot be considered to be completely certain.

(133) The battle of wits between the two bishops has been discussed at length by BARNES (*Constantine and Eusebius*, pp. 277ff.) and by KIDD (II, pp. 52ff.) ; BARNES' discussion of the chronology of the events remains standard (*AJAH*, 3 [1978], pp. 60ff. ; ID., *Constantine and Eusebius*, pp. 228ff.).

(134) For a discussion of the chronology of Athanasius' return from Gaul, see *infra*, pp. 198ff.

(135) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 87.5ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 166) ; for the full text of the letter, see *infra*, pp. 204ff.

out any Festal Letters in 336 or 337 ([136]), one can properly make a distinction between official correspondence directed to the laity of Alexandria and personal material directed to friends and associates. Even if he could not send letters in his own name, he might have sent a message to Macarius or other members of the Orthodox party under the seal of Maximinus, Bishop of Augusta Treverorum ; this bishop was a member of the Orthodox party ([137]).

Athanasius had the motive and possibly the opportunity to back an Orthodox attempt to embarrass Eusebius ; yet the critical question is whether he was capable of condemning innocent people to death in order to inconvenience Eusebius. If a passage preserved in the works of St. Hilary of Poitiers is to be believed, Athanasius' triumphant return from Gaul to Alexandria was drenched in blood ([138]). There is other evidence, although subject to more than one interpretation, that is more specific and indicates that the bishop was not at all squemish about using violence against his opponents if it suited his purposes. In 332 Pinnes, the abbot of the Monastery of Ptermenkurkis, in a letter to John Archaph which is preserved in Athanasius' own works, indicates that some of Athanasius' own clergy kidnapped the abbot himself and another monk ; they were taken to Alexandria where they were tortured by the authorities for evidence to clear

(136) *Festal Index*, 8 (MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 234ff.) ; for a discussion of the chronology of these parts of the *Festal Index*, see Appendix B of this paper and MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 74-75 and 286, n. 26).

(137) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 49.1 (OPITZ [ed.], II.1, p. 127) ; *Ep. ad Ep.*, 8, *PG*, 25, 556C. KIDD speculates, "As Athanasius passed under the *Ponta Niger* at the entrance to the city..., he would look, with good hope, for a welcome from its bishop Maximin ... who was a Nicene..." (II, p. 64).

(138) HILARY writes, *Sed dum Athanasius post damnationem suam reditum sibi de exilio compararet, de Gallia ad Alexandriam post plurimum tempus advenit. Quique praeterita in nihilum ducens acrius in nequitia praevalebat. Nam comparatione sequentium levia sunt, quae ab ipso prima commissa sunt. Et enim per omnem viam reditus sui ecclesias subvertebat, damnatos episcopos aliquos restaurabat. Aliquibus spem ad episcopatus reditum promittebat, aliquos ex infidelibus constituebat episcopos salvis et permanentibus integris sacerdotibus per pugnas et caedes gentilium, nihil respeciens leges, desperationi tribuens totum. Unde per vim, per caedem, per bellum Alexandrinorum basilicas depraedatur* (*Frag. Hist.*, #3 [Series A IV 1.8, *CSEL*, 65.54.24ff.]).

Athanasius of a charge of murder ([139]). Similarly, in a letter dated *ca.* May 335, the priest Callistus comments that followers of Athanasius and some of the imperial soldiery, all slightly inebriated, nearly beat four Meletian monks to death and that Athanasius himself ...

> *ἤνε(γ)κεν γὰρ ἐπίσκοπον τῆς κάτω χώρας / καὶ συνέκλισεν αὐτὸν ἐν τῷ μακέλλῳ, καὶ πρεσβύτερον τῶν αὐτῶν μερῶν / συνέκλισεν καὶ αὐτὸν ἐν τῷ ἁπλικίτῳ καὶ διάκωνα ἐν τῇ μεγίστῃ φοιλακῇ, καὶ μέχρις / τῆς ὀγδόης καὶ εἰκάδος τοῦ Παχὼν μηνὸς καὶ Ἡραείσκος συνκεκλισμέ-/νος ἐστὶν ἐν τῇ παρεμβολῇ — εὐχαριστῶ μὲν τῷ δεσπότῃ θεῷ ὅτι ἐπαύθησαν ἐ πλη-/γαὶ ἃς εἶχεν καὶ ἐπὶ τῇ ἑβδόμῃ καὶ εἰκάδι ἐποίησεν ἐπισκόπους ἕπτα ἀποδη-/μῆσαι* ... ([140]).

Many modern scholars have contended that Athanasius clearly had a darker side and was capable of approving an Orthodox plot regardless of the consequences or loss of life. Such evidence, however, is scattered (mainly limited to papyri of unknown provenance) and ignores much of Athanasius' own writings concerning the use of violence ([141]).

(139) PINNES, *Ep. ad Joh., ap.* ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 67.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 145).

(140) *P. Lond.* 1914.7ff., 42ff. (BELL, pp. 58 and 60) ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 235ff. ; for a discussion of the recent secondary literature on *P.Lond.* 1914 and a cautious and thoughtful discussion of interpreting the papyrus, see ARNOLD, *Athanasius*, pp. 77ff. and 299ff. ; ID., *Sir Harold Idriss Bell and Athanasius : A Reconsideration of* London Papyrus *1914*, in *Studia Patristica*, 21 (1989), pp. 377ff.

(141) BARNES has written, "Athanasius ... maintained the popular support which he enjoyed from the outset and butressed his position by organizing an ecclesiastical mafia. In later years ... he could instigate a riot or prevent the orderly administration of the city [Alexandria]. Athanasius possessed a power independent of the emperor which he built up and perpetuated by violence. ... Like a modern gangster, he evoked widespread distrust, proclaimed total innocence — and usually succeeded in evading conviction on specific charges" (*Constantine and Eusebius*, p. 230). — Barnes' portrayal of Athanasius as an ecclesiastical ruffian is the view of many modern church historians and owes its origin to Seeck (ARNOLD, *CCR*, 10 [1989], pp. 67ff. and 70, n. 3 ; ID., *Athanasius*, pp. 290ff.). Arnold has argued that Athanasius should be viewed in a more positive light and be judged according to the standards of his own day rather than by "modern standards of conduct". Much of the bad press that Athanasius has received over the last several generations is the result of the fact that modern scholars have relied on sources hostile

If, as was noted elsewhere ([142]), Eusebius was able to convince Constantius II that he was in no way connected to the alleged plot against his late father, then the Orthodox faction's first attempt to dislodge Eusebius would fail. Further, if Eusebius was successful in the alteration of the document, then the plot would backfire. This may, in fact, have been the case.

If this speculative reconstruction is correct, one would expect that Philostorgius would have recounted Athanasius' involvement in the purges with a great deal of glee because Philostorgius was an Arian ; it could properly be concluded that any reference to the Bishop of Alexandria and his followers would be extremely hostile. In reality, however, the account of Philostorgius is extremely neutral in tone. Why is the material not mentioned in the preserved parts of the Arian historian? Since the fragments of Philostorgius' work are preserved in the text of Photius' *Bibliotheca*, one could argue that Photius omitted the information because it would have put the Orthodox faction in a bad light ; after all, Photius was an Orthodox Patriarch of Constantinople ([143]). Such questions remain unanswered, and perhaps are unable to be addressed with any degree of certainty because the full text of the Arian historian's work has not survived.

There are only two apparent flaws in the argument that the indictment of the brothers of Constantine was composed by Macarius, with Athanasius' consent. The contention that Macarius

to him rather than on his own writings (*ibid.*, pp. 290ff. ; ID., *CCR*, 19 [1989], pp. 67ff.) ; for a full discussion of the shifting tides of Athanasian scholarship, see TWOMEY, *Apostolikos Thronos*, pp. 234ff. — Much of the material which has been drawn from the accounts of Philostorgius, the papyri of the Meletian archive, and *Oration* 21 of Gregory of Nazianzus stands in need of reexamination and proper critical analysis, a task which has been undertaken by one of the authors of this paper (ARNOLD, *Athanasius*, pp. 38-124).

(142) *Supra*, pp. 172ff.

(143) J. BIDEZ, *Philostorgius Kirchengeschichte*, Leipzig, 1913, pp. CXXIV and CXXXIff. ; for a full discussion of Philostorgius' treatment of St. Athanasius, see ARNOLD, *Athanasius*, pp. 40ff. ; it must be admitted that Photius allowed other Philostorgian narratives concerning a possible irregularity in the consecration of Athanasius to stand as well as the historian's very biased account of the Synod of Tyre (PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 2.11 [BIDEZ, pp. 22-23).

was in Nicomedia at the time of Constantine's death (144) is speculative because there is no evidence to indicate where he was in the second half of 337. The second flaw seems more crucial. Two victims of the purge of 337, Ablabius and Dalmatius the Censor (145), were supporters of St. Athanasius. During Lent of 332 Athanasius had to answer criminal charges trumped up by Eusebius of Nicomedia before Constantine who was in the vicinity of Nicomedia (146). When he was cleared of the charges, Ablabius allowed him to use his diplomatic pouch to dispatch to Alexandria *Festal Letter* 4 which announced his acquital of Eusebius' charges (147). In fact, in an aside in the same passage, Athanasius indicates that Ablabius was a good Christian ; in other words, one of Athanasius' adherents.

Dalmatius the Censor, the father of Dalmatius Caesar, was no less a supporter of the Bishop. In the summer of 334 (148) a synod was convened in Caesarea in Palestine (149) possibly under the presidency of Eusebius of Caesarea (150) to consider charges

(144) *Supra*, pp. 178ff.

(145) *Supra*, pp. 163ff.

(146) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 60.3ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 140ff.) ; *Festal Letter*, 4.4, *PG*, 26, 1379A7ff. ; *cf.*, *Festal Index*, 3 (= MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 228-229) ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.22.8 ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 1.27, *PG*, 67, 157A1ff. ; BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 231ff. ; ID., *New Empire*, p. 104. ARNOLD dates the meeting to 333 (*Athanasius*, pp. 197ff.).

(147) *Festal Letter*, 4.5, *PG*, 26, 1379B2ff. ; for a solid discussion of the dating of this letter, see R. LORENZ, *Der zehnte Osterfest Brief des Athanasius von Alexandrien*, Berlin, 1986, p. 30 ; for an introduction to the chronology of Athanasius' *Festal Letters*, see ARNOLD, *Athanasius*, pp. 18ff., nn. 1 and 4.

(148) The date of the Synod of Caesarea is established by comments in *P. Lond.* 1913, ll. 1-7 (= BELL, p. 49) ; the synod is discussed by BARNES, *Constantine and Eusebius*, pp. 234ff. ; ID., *AJAH*, 3 (1978), pp. 61ff. ; ID., *New Empire*, p. 105 ; ARNOLD, *Athanasius*, pp. 202ff. and 271-272, n. 167 ; and KIDD, II, pp. 59ff.

(149) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.25.1ff. ; THEODORET., *Hist. Eccl.*, 1.28.2ff.

(150) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 1.25.1ff. BARNES has argued that the synod was actually conducted by Dalmatius the Censor (*AJAH*, 3 [1978], pp. 61ff. ; ID., *Constantine and Eusebius*, p. 234). ARNOLD, however, notes, "Although T. D. Barnes states that, 'the *censor* Dalmatius was to be there, occupying a position analogous to that of the emperor at Nicaea', there is no documentary evidence to support this view. It is equally possible that Eusebius of Caesarea

made against Athanasius by the Bishop of Nicomedia. Dalmatius, although he dispatched a letter to Athanasius ordering his presence at the assemblage ([151]), allowed the bishop to slip away and avoid attending the conference ([152]) possibly because he knew that the charges against Athanasius were false and that the bishop would not receive a fair hearing ([153]); Dalmatius could have compelled Athanasius to attend the council as the *comes* Dionysius later did at the Council of Tyre in 335 ([154]). If this were not enough to show that the Censor was an adherent of Athanasius, the fact that the Censor and his troops saved Athanasius from being murdered by his foes at the Council of Tyre makes this point clear ([155]). Surely, neither Athanasius nor his supporters would have sacrificed some of their most powerful supporters at court.

At first glance, it would appear that the fact that Dalmatius the Censor and Ablabius were Athanasian supporters would do

was chosen to preside over this synod which was to meet in his see city. Constantine most probably considered Eusebius as holding a 'centerist' position in this controversy, and at the earlier Synod of Antioch, he had presided over a similar inquiry concerning Eustathius of Antioch" (*Athanasius*, p. 205).

(151) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 65.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 144ff.); SOCRATES confuses Dalmatius the Censor with his son (*Hist. Eccl.*, 1.27, *PG*, 67, 157A6ff.); ARNOLD, *Athanasius*, p. 271, n. 164.

(152) *Festal Index*, 6 (= MARTIN and ALBERT, *Histoire*, p. 230); SOZOM., *Hist. Eccl.*, 2.25.1, 17; THEODORET., *Hist. Eccl.*, 1.28.3.

(153) *Festal Index*, 6 (= MARTIN and ALBERT, *Histoire*, p. 230); HILAR. POIT., *Frag. Hist.*, #3 (Series A IV 1.7 [*CSEL*, 65.54.1ff.]).

(154) In his comments on the Council of Tyre, ATHANASIUS notes that the *Comes* and his troops, clearly aligned with the faction of Eusebius of Nicomedia, used force and compulsion to put forward the Arian point of view (*Apol. c. Arian.*, 71-72 and 72.2ff. [OPITZ (ed.), II.1, pp. 148-152 and 154]); he also ordered him to be present (*ibid.*, 71.2 [OPITZ (ed.), II.1, p. 149]); TWOMEY, *Apostolikos Thronos*, pp. 343-344. For a description of the manner in which Macarius was sent to Tyre, see *supra*, pp. 189ff.

(155) THEOPHANES attributes this action to Dalmatius Caesar rather than to his father the Censor (*AM*, 5827 [1.31.20ff.]). The authors of the *PLRE* (I, p. 24) rightly conclude that Theophanes has confused the two men since the Censor was stationed at Antioch and because the son was not raised to the purple until 18 September 335 (BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 251), a date well into the deliberations at Tyre. Additionally, once Dalmatius was made a Caesar, his base of operations was far from Tyre (*supra*, pp. 170ff.).

irreparable damage to the hypothesis that Macarius forged the list which Eusebius of Nicomedia discovered on Constantine's deathbed. The linkage of the two victims to the Orthodox faction, however, demonstrates that an ecclesiastical factor has to be considered along with the familial connections to the imperial family which the two victims had as reasons for their deaths. If indeed Eusebius of Nicomedia was the conniver that he seems to have been ([156]), he may well have added the two names to the list to eliminate these two followers of Athanasius from the picture since he was the only person who would have benefited from their deaths. In earlier years, Eusebius had charges trumped up to get Athanasius exiled ([157]). The contention that Eusebius of Nicomedia or members of the Arian faction could have doctored the document under consideration is not at all that speculative because, if St. Athanasius is to be believed, the Arians attempted to destroy the Saint's credibility on a number of occasions by concocting letters which they attributed to the Bishop of Alexandria ([158]). In 337 Eusebius, as has been noted elsewhere ([159]), had almost consolidated his hold on the Church in the eastern empire; his only real opposition for complete control was St. Athanasius.

If Ablabius or Dalmatius the Censor had survived, they could have individually protected the Bishop of Alexandria from any attack mounted against him by Eusebius or other members of the Arian faction, or to have used their family ties to do the same. The Censor would have exerted influence on Constantine II. If Ablabius had survived and if his daughter had married the emperor Constans ([160]), Ablabius would have been able to

(156) *Supra*, n. 127.

(157) *Supra*, n. 133.

(158) As early as 335, Eusebius and his followers forged a letter which they attributed to Athanasius at the Council of Tyre (ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 77.9ff. [OPITZ (ed.), II, p. 157); similarly, during the 350s, they attempted to link the Bishop of Alexandria to Magnentius' cause by the same means (ID., *Apol. ad Const.*, 6, 13, *PG*, 25, 603Dff. and 611Dff.); during the same period, they also forged letters, addressed to the Emperor Constantius, which were supposedly written by Athanasius (*ibid.*, 19ff., *PG*, 25, 620Aff.).

(159) *Supra*, pp. 175ff.

(160) For a discussion of the engagement of Olympias and Constans, see *infra*, pp. 196ff.

pressure his son-in-law to block any hostile action by the Arian faction toward Athanasius ([161]). It makes sense to assume that the Arian bishop found the list and used it to his own advantage. Unfortunately, Constantius II, unlike his father, did not see through the tissue of Eusebius' lies.

When Alexander of Constantinople had died *ca.* 337 and after St. Athanasius' arrival in Constantinople, the Orthodox party made another attempt to maintain its eroding power base in the imperial city ([162]). A power struggle was waged between the Orthodox and Arian factions over the episcopal throne. Alexander had indicated two men as possible successors : Paul, the Orthodox candidate, who was spiritually qualified, and Macedonius, the Arian candidate, who was politically qualified ([163]). After a series of riots, Paul was successfully placed upon the throne ([164]). The Arians legitimately objected to Paul's election as bishop because he had not been ordained with the permission of his Metropolitan, Theodore, who was an Arian ([165]). Later, in October of 337, with Constantius II's help, Paul was exiled for the first time and Eusebius became the new bishop of the Queen of Cities ([166]).

(161) Athanasius makes it evident that Constans I was a baptized member of the Orthodox faction (*Apol. ad Const.*, 7, *PG*, 25, 604D) ; Eusebius' fear of interference in his dealings with Athanasius by Constans is certainly justified in light of the emperor's later advocacy of the Athanasian cause during the events surrounding the Council of Serdica (TWOMEY, *Apostolikos Thronos*, pp. 425ff. ; KIDD, II, pp. 73ff. and 82ff.).

(162) SOCRATES (*Hist. Eccl.*, 2.6, *PG*, 67, 192Bff.) and SOZOM. (*Hist. Eccl.*, 3.3.1ff.) leave the impression that Alexander passed away following the death of Constantine in 337 and Paul then became bishop ; ZONARAS (31.11.21ff.) and the *Vita Pauli* (*ap.* PHOTIUM, *PG*, 104,120Cff.) indicate much the same information.

(163) *Vita Pauli, ap.* PHOTIUM, *PG*, 104, 120Dff.

(164) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 3.3.1ff. ; SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.6, *PG*, 67, 192Bff.

(165) SOZOM., *Hist. Eccl.*, 3.3.1ff. ; the see of Constantinople was subordinate to the bishopric of Heraclia (ZONAR., 13.3.29 ; *In Can. 3 CP II*, *PG*, 127, 324B13ff. ; PHILOSTORGIUS, *Hist. Eccl.*, 9.10 [BIDEZ, p. 119] ; GELASIUS I, *Ep.* 13, *PL*, 59, pp. 65ff. ; DIMAIO, *Zonaras* Ecclesiasticus : *Three Source Notes on the* Epitome Historiarum, in *GOTR*, 25 [1980], pp. 79 and 81, n. 6).

(166) *Supra*, p. 173.

PART III : SUMMARY AND CONCLUSION

In summary, some general comments are necessary. Modern scholars have argued that the purges of the summer of 337 have their roots set deeply in the soil of the dynastic politics of the day ([167]). The murders were carried out by the army, possibly with the approval or acquiescence of Constantius II ([168]). Although this reconstruction of the events is true in part, it does not take into account the importance of the comments of Philostorgius at 2.16 ([169]). Scholars have been of the opinion that the account of the Arian historian was actually an excuse used to justify the murders ([170]). If this belief were indeed true, it has to be explained why the story was repressed until at least 425 ([171]). One would have expected the Philostorgian account to have found its way into the public record within a few years of the event.

We have argued, despite the difficulties in the somewhat mangled text, that the account of Philostorgius at 2.16 ought to be given more credence as a possible explanation for the murders because it fills in details not mentioned in secular accounts of the murders ([172]). We have no doubt that Eusebius of Nicomedia did find a document which indicated that the brothers of Constantine had a hand in the emperor's death. That Eusebius was involved in the sad affair is clear from the fact that he was later made guardian of the only survivors of the purges, Gallus and Julian ([173]). Eusebius, however, had to distance himself from the indictment which he found because of his own family ties to those members of the imperial household who eventually were put to death ([174]) ; he did, however, use the document as a stepping stone for his own ecclesiastical advancement. We have argued that Eusebius, to prove his loyalty to Constantius II, had

(167) *Supra*, n. 6.
(168) *Supra*, pp. 173ff., and 167.
(169) *Supra*, pp. 169ff.
(170) *Supra*, pp. 170ff.
(171) *Infra*, p. 209.
(172) *Supra*, pp. 169ff.
(173) *Supra*, n. 97.
(174) *Supra*, n. 96.

convinced the soon-to-be emperor that the purges were necessary ([175]) ; in fact, he may well have doctored the list by adding the names of Ablabius and Dalmatius the Censor, members of the Orthodox faction, in order that these two men might not later serve as obstacles to his consolidation of power in the eastern church ([176]). If Cedrenus, who used Philostorgius as his source for his comments about the purges, is to be believed, Constantius II made Eusebius the bishop of Constantinople for his efforts on his behalf ([177]). The deaths of Ablabius and Dalmatius the Censor leaves no doubt that there was an ecclesiastical aspect to the purges.

It should be stressed, however, that Constantius II had his own reasons for allowing the murders to occur. Because of his own attitude toward any individual accused of treason ([178]), he must not have hesitated in ordering his own relatives' deaths ([179]), although he later regretted his rash action ([180]). He certainly benefited from the death of Dalmatius Caesar, some of whose territory he appears to have obtained for himself ([181]). He was also able to free himself as well as his brothers from the arrangements made by his father for the ruling of the empire after his death ([182]). Clearly this action had its roots in Eusebius' scheming.

We have also argued that the document discovered by Eusebius was actually a forgery. We readily admit that there are difficulties in attributing the forgery to either ecclesiastical faction ([183]). It may be laid at the feet of Eusebius, or it may be hypothesized that Athanasius and one or more of his supporters took this action to embarass Eusebius and to stop the erosion of the

(175) *Supra*, pp. 172ff.
(176) *Supra*, pp. 183ff.
(177) *Supra*, pp. 169 and 173.
(178) *Supra*, pp. 167ff.
(179) *Supra*, p. 168.
(180) *Supra*, n. 78.
(181) *Supra*, p. 174.
(182) BARNES writes, "Constantine also arranged dynastic marriages for his sons. ... These matches reflect Constantine's intention to leave his sons under the tutelage of advisers he had himself chosen" (*Constantine and Eusebius*, p. 252).
(183) *Supra*, pp. 175ff.

Orthodox base of power in the eastern church ([184]). This hypothesis, however, is speculative and based on circumstantial evidence. In fairness to Athanasius, it must be said that he may only have expected Constantius to treat the false charges against the brothers of Constantine in the same fashion in which those against him had been handled. Athanasius himself had been subjected to false accusations at the hands of Eusebius and his cronies and had only been slapped on the wrist by Constantine ([185]). Obviously the saint did not take into account the potential reaction of Eusebius to this whole chain of events ([186]).

The speculative hypothesis we have advanced that Athanasius and Macarius were responsible, at least in part, for the purges of 337 presents a more balanced view of ecclesiastical affairs during the 330s than do the more traditional accounts. If the traditional accounts were to be believed, St. Athanasius and other members of the Orthodox faction, were mercilessly subjected to unjustified assaults by Eusebius and his cronies between 328 and 337 ([187]). This, in fact, might be the case. If this reconstruction of the events is correct, Athanasius is at least allowed an opportunity to stave off the overt acts of hostility directed against him by Eusebius and his followers. In conclusion, the reasons for the murder of members of the neo-Flavian family in the late summer and early fall of 337 are more complex than are usually assumed. The blame certainly has to be shared by Constantius II, the army, Eusebius of Nicomedia, and, possibly, by St. Athanasius the Great. This case proves that religion and politics can be an explosive and deadly mixture.

(184) *Supra*, pp. 176ff.

(185) *Supra*, n. 128.

(186) The picture that emerges of Athanasius in this paragraph as that of an unscrupulous ecclesiastic is essentially an extension of the position of Barnes and Seeck who would portray the Bishop of Alexandria as an "ecclesiastical gangster" (*supra*, pp. 178ff.). For this reason, advocates of Athanasius would argue that the argument advanced above is weak. Yet, if this were completely true, why did Constantine exile the saint in 335? (*supra*, n. 128). Obviously there had to be some truth to the charges for the emperor to have taken this action. Constantine, as events of the period clearly indicate, was readily able to discern the truth and falsity of the charges leveled against Athanasius between 328 and 335 (*supra*, pp. 178ff.).

(187) For a full discussion of Athanasius' early career, see ARNOLD, *Athanasius*, *passim*.

We would like to dedicate this paper to Professor Eugene Lane, of the University of Missouri, one of the best kept secrets in Classics in the Middle West, and Professor Robert J. Rowland, of the University of Maryland, an ancient historian whose abilities in explicating Rome's history cannot be surpassed.

Salve Regina University,
Newport, Rhode Island.
Michael Di Maio, Jr.

Wayne State University,
Detroit, Michigan.
Duane W.-H. Arnold.

Appendix A

The Chronology of the Deaths of Dalmatius Caesar and of Ablabius

If St. Jerome is to be believed (188), both the Caesar Dalmatius and the Praetorian Prefect Ablabius died in 338. Olivetti, however, basing his argument on literary evidence, has shown that it is more likely that the Caesar actually died in 337 (189). Additionally Barnes, following in Olivetti's footsteps, has demonstrated that Caesar died just before the proclamation of the appointment of the sons of Constantine to the rank of *Augusti* on 9 September 337. To prove his point, he adduces as evidence inscriptional material and rescripts from the *Codex Theodosianus* (190). Relying on inscriptional evidence, he also attempted to show that Ablabius could have died only in 338 (191). We will review the positions taken by Olivetti and Barnes on Dalmatius and Ablabius in turn.

Olivetti points out that the Senate proclaimed the new *Augusti* on 9 September 337 (192) ; by implication, if Dalmatius had still been living on this date, he should have been included in the imperial college. Olivetti notes that Aurelius Victor indicates in his *Caesares* (193) that

(188) *Chron. ann.* 2335 (Helm, p. 234).
(189) *RDF*, 43 (1915), pp. 67ff.
(190) *Constantine and Eusebius*, pp. 262ff. and Id., *New Empire*, p. 8 n. 34, 23 and 132.
(191) *Ibid.*, pp. 134ff. and Id., *Constantine and Eusebius*, p. 262.
(192) *RDF*, 43 (1915), pp. 68-69.
(193) 41.22.

Constantine II died three years after the death of Dalmatius. Since Constantine *iunior* died in 340 ([194]), Dalmatius could only have died in 337. To buttress this point, he notes that a number of sources leave no doubt that the Caesar's death occurred directly on the heels of Constantine I's death ([195]). Olivetti contends that Jerome's dating of Dalmatius' death to 338 is no bar to his theory because, in many number of places, Jerome has been known to transpose dates ([196]), a point that Baynes also stresses ([197]). The only weak point in Olivetti's argument is the fact that he contends, using a passage in Sozomen (*Hist. Eccl.*, 5.2.7ff.) to prove his point, that Julian was eight years old at the time of the purges ([198]). Since the actual date of the Apostate's birth is unknown ([199]), this aspect of Olivetti's argumentation fails. If Olivetti's argumentation is correct, then Dalmatius died between 22 May 337 and 9 September of the same year.

Barnes has succeeded in delimiting the period of time in which Dalmatius' death must have occurred. If Barnes is right in arguing that *CJ*, 5.17.7 is addressed to the father of Dalmatius and not to the Caesar, the Caesar Dalmatius was alive at Naissus during the summer of 337 ([200]); Valerius Maximus, who was probably the Praetorian Prefect of Dalmatius ([201]), issued a law on 2 August 337 ([202]). Linking this fact with Olivetti's contention, Barnes has argued that Dalmatius must have died between 2 August and 9 September 337 ([203]). Since

(194) *Cons. Const.* (340) (MOMMSEN [ed.], *Chron. Minor*, *MGH*, *AA*, 9.1.236).

(195) *E.g.*, AUR. VICT., *Epit.* 41.18; EUTROP., 10.9.1; OLIVETTI, *RDF*, 43 (1915), p. 68, n. 5.

(196) *Ibid.*, n. 3.

(197) BAYNES, *JEA*, 2 (1925), pp. 66ff.

(198) *RDF*, 43 (1915), p. 69, n. 1.

(199) BARNES, *Constantine and Eusebius*, p. 398, n. 14.

(200) BARNES writes, "The law is addressed *ad Dalmatium*, with the subscription *data ... Naisso Feliciano et Titiano conss.* Seeck supposed that the Caesar Dalmatius was the recipient of the law. ... The recipient ought to be identified as the Caesar's father, Fl. Dalmatius, cos. 333. ... Hence the emperor [*sic* !] who issued the law should be Dalmatius Caesar, between 22 May and 9 September 337" (*New Empire*, p. 87, n. 172; ID., *Constantine and Eusebius*, p. 261).

(201) For a discussion of Maximus' career, see BARNES, *New Empire*, p. 132, and *PLRE*, *s.v.* "Valerius Maximus (49)", I, pp. 590ff.

(202) *Cod. Theod.*, 13.4.2.

(203) *New Empire*, p. 8, n. 34, and ID., *Constantine and Eusebius*, p. 262.

Maximus seems to have been one of the victims of the purge (204), Barnes' argument seems valid.

In addition to the evidence from the law codes, Barnes introduces into his argument inscriptional evidence which eloquently enhances its quality (205). *AE*, 1934, #158 relates to the *damnatio memoriae* of Dalmatius. Because Barnes' argument hinges on the text of this inscription, we reprint the full text of the inscription at the appropriate point in this narrative. We will begin our discussion with *AE*, 1934, #158 with Barnes' restorations.

AE, 1934, #158

Imp. Caes. Fl. Constantinus
p.f. vict. ac triumfat. Aug.
pont. max., Germ. max. IIII [Sa]rm. max. II
Gothic. Max. II Dac. max. trib. potest. XXXIII
consul(i) VIII imp. XXXII p.p.p. et
Fl. Cl. Constantinus Alaman. et
Fl. Iulius Constantius et Fl. Iul.
Constans [et Fl. Iul. Dalmatius]
nobb. Caess.
consilibus praetoribus tribunis plebis
senatui suo salutem dicunt. Si vos liberique
vestri valetis bene est ; nos exercitusque
nostri valemus.
Repetentibus nobis insignem nobilitate
Prosapiam Proculi c.v. eiusdemque virtutes
privatim et publice decursis officiis cogni-
[tas] intuentibus p.c. aestima[tio est]
[Pro]culum v.c. tantundem glor[iam]
[quam a patr]ibus acceperet e

This inscription was discovered at Rome and has been dated by Barnes to *ca.* February 337 (206). Clearly the inscription was carved before Constantine I's death and the appointment of L. Aradius Valerius Proculus Populonius to the post of *Praefectus urbi* on 10 March 337 (207).

(204) *Infra*, pp. 195ff.

(205) *AE*, 1934, #158 (= R. PARIBENE, *Notizie degli Scavi*,[6] 9 [1933], p. 489) ; *AE*, 1925,#172 (*ILT*, p. 814) ; BARNES, *New Empire*, pp. 23 and 134ff. ; ID., *Constantine and Eusebius*, p. 398, n. 10.

(206) *The Victories of Constantine*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 20 (1976), p. 150 ; ID., *New Empire*, p. 23.

(207) Chron. of 354 (MOMMSEN [ed.], *Chron. Minor.*, *MGH*, *AA*, 9.1.68) ; for a discussion of Proculus' career, see A. CHASTAGNOL, *Les fastes de la*

Although discussion of this inscription has largely turned on the dating of Constantine I's victory titles (208), we are concerned with the erasure in line 8. Both Paribene and Barnes restore Dalmatius' name (209). Although the Caesar's name is completely illegible, its presence cannot be contested (210). At some date after February 337 Dalmatius' name was erased from the inscription because of his *damnatio memoriae*. The chronological outline established by Olivetti and Barnes is, in general, confirmed by numismatic evidence ; although Dalmatius Caesar appears on coinage before 22 May 337, soon after Constantine's death and possibly before 9 September 337 any reference to the Caesar on coins disappears (211).

préfecture de Rome au Bas-Empire, Paris, 1963, pp. 96ff. ; and *PLRE*, *s.v.* "Proculus (11)", I, pp. 747ff. Elsewhere one of the authors of this paper has accepted Barnes' dating of the inscription (M. DiMaio, Jorn Zeuge, and Jane Bethune, *Proelium Cibalense et Proelium Campi Ardiensis : The First Civil War of Constantine I and Licinius I*, in *AncW*, 21 (1990), p. 84.

(208) *E.g.*, Barnes, *ZPE*, 20 (1976), pp. 150ff. ; Id., *New Empire*, pp. 23 and 72 ; Id., *Constantine and Eusebius*, p. 53 ; DiMaio, Zeuge, and Bzthune, *AncW*, 21 (1990), pp. 83ff.

(209) Paribene, *NDS*[6], 9 (1933), p. 490 ; Barnes, *New Empire*, p. 23 ; Id., *ZPE*, 20 (1976), p. 150, n. 3.

(210) J. Gascou, *Le rescrit d'Hispellum*, in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome*, 79 (1967), p. 620 ; Barnes, *New Empire*, p. 23.

(211) The conclusion advanced is a matter of inference because P. Bruun ends his discussion of Constantinian coinage at 22 May 337 (*Roman Imperial Coinage*, Vol. 7 : *Constantine and Licinius, A.D. 313-337*, London, 1966), and J. P. C. Kent begins his narrative on the coinage of the sons of Constantine with evidence dating from 9 September 337 (*Roman Imperial Coinage*, Vol. 8 : *The Family of Constantine I, A.D. 337-364*, London, 1981). Therefore, there is no direct discussion of the period of the *interregnum*. Mints in Lyons (*RIC*, 7, p. 142), Trier (*ibid.*, pp. 223ff.), Arles (*ibid.*, pp. 275ff.), Rome (*ibid.*, pp. 341ff., 343ff. and 346ff.), Aquileia (*ibid.*, pp. 409ff.), Siscia (*ibid.*, pp. 457ff.), Thessalonica (*ibid.*, pp. 526 and 528ff.), Nicomedia (*ibid.*, pp. 634ff.), Cyzicus (*ibid.*, pp. 658ff.), Antioch (*ibid.*, pp. 693 and 697), Alexandria (*ibid.*, pp. 711ff.), and Constantinople (*ibid.*, pp. 584, 55ff. and 589ff.) issued coinage with Dalmatius' image until 22 May 337. Since Kent does not list any coins for Dalmatius, it is clear that by 9 September 337 Dalmatius was no longer a member of the imperial college, something which is a strong *argumentum ex silentio*.

Around or just before 9 September 337 coins honoring Theodora, Constantius I's wife, were issued in Trier (*RIC*, 8, pp. 143ff.), Rome (*ibid.*, pp. 250ff.), and Constantinople (*ibid.*, pp. 449ff.) with the reverse legend *Pietas Romana*. Kent has argued that the issue of the coins "in the name of Theo-

When Barnes wrote *The New Empire of Diocletian and Constantine* (212), he argued that the *AE*, 1925, #172 deal with the status of Ablabius in 337-8 and possibly with the *damnatio memoriae* of Valerius Maximus in the same year. Because of the complex nature of his argumentation, we reprint the text of the inscription to facilitate discussion :

AE, 1925, #172

Virtute clementia m[emor]ando pie-
tate omnes a[ntecellenti] d. n. Fl. Clau-
dio Consta[n]t[ino iu]niori
| Aug. |
L. Pap. Pacatianus Fl. Ablabius ////
//// C. Annius Tiberianus Nes-
[to]ri[u]s Timonianus viri cla-
[rissimi p]raefecti pretorio.

dora ... suggests that the official view of the events placed no stigma upon her descendants as such..." (*ibid.*, p. 7) ; additional factors seem to be in play at Trier because "Issues for Dalmatius ceased at once [after Constantine's death], and were replaced by extensive coinage for ... Theodora, which can be seen to have been a dominant feature of interregnal coinage and thus to have preceded the massacre of Theodora's descendants" (*ibid.*, p. 126). If Kent is right, at first glance it would appear that Constantine II knew of the purges before they occurred because Augusta Treverorum was his place of residence! If this were true, then the numismatic evidence would be at variance with epigraphical and literary evidence as it is interpreted by Barnes and Olivetti. It seems more likely that Constantine II stopped issuing coinage with Dalmatius' image as soon as he learned of his father's death in order to put distance between himself and his cousin ; it has to be remembered that it was only Constantine I's relationship with the army that allowed Dalmatius to become a Caesar. As was noted elsewhere, the military was opposed to his appointment in 335 (*supra*, pp. 167ff.) and the army would brook no other *Augusti* than the sons of Constantine (*supra*, pp. 166ff.). Obviously, at this time, Constantine II could not afford to offend the soldiery because they were not quiescent (*supra*, pp. 171ff.). Constantine II, therefore, issued the coinage in honor of Theodora to indicate he was not opposed to other relatives who were descended from his grandfather's second wife. In other words, we agree with Kent's interpretation of the coinage issued with Theodora's image, although we apply it more narrowly. We hesitate to draw any conclusions about the coinage of the same type issued in Rome and Constantinople because it seems uncertain whether it was minted before or after 9 September 337.

(212) Pp. 132ff.

Scholars have dated this inscription from 335 to 338 ([213]). Most of the scholarly discussion of this inscription, from Ain Tebernak in Tunisia, has centered on the total number of praetorian prefects during 337 ([214]); the foundation of this problem is the statement made by Zosimus (2.32-33) to the effect that Constantine I divided the empire into four praetorian prefectures. Paschoud, however, has noted correctly that Zosimus' comments are anachronistic at best ([215]). The dating of the inscription, in the past, has rested on the changes made in lines 4-6 of the inscription; it is logical to conclude that the changes were made all at one time. Barnes notes, "The inscription was first engraved after Constantine died (22 May 337) but before the younger Constantine became Augustus (9 September 337) — or at least between the news of these two events reaching Africa. The text was subsequently revised, with *Aug.* engraved over the deleted *nob. Caes.* (line 4)" ([216]). Even if Barnes is wrong about the dating of the inscription itself, he is probably right to assume that the changes in the text were made during the period of time that he suggests.

The text of lines 5-8 of the inscription is a list of the praetorian prefects in order of their appointment ([217]). Because Ablabius' daughter Olympias had been engaged to Constans ([218]), it has been suggested that the erasure in lines 5 and 6 covered a phrase such as *adfinis Caesaris* or *necessarius Caesaris* ([219]); Poinsott and Lantier published the

(213) 15 July 335 - 21 November 335: BAYNES, *Three Notes on the Reforms of Diocletian and Constantine*, in *Journal of Roman Studies*, 15 (1925), p. 207; 15 July 337 - 22 May 337: L. POINSSOT and R. LANTIER, *Quatre préfets du prétoire contemporains de Constantin*, in *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1924, p. 230; 4 February 337 - 9 September 337: A. PIGANIOL, *Notes épigraphiques*, in *Revue des Études Anciennes*, 3 (1929), pp. 142ff.; a little after 9 September 337: E. STEIN, *À propos d'un récent livre sur la liste des préfets du prétoire*, in *Byzantion*, 9 (1934), p. 328; between 9 September 337 and the death of Ablabius in 338: W. ENSSLIN, *RE*, 6A, *s.v.* "C. Annius Tiberianus", col. 778.40ff.

(214) For a listing of the various scholarly positions on this topic, see *supra*, n. 213.

(215) *Zosime*, I, pp. 105ff. n.45 and 230ff. n. 46.

(216) *New Empire*, pp. 134ff.

(217) *Ibid.*, p. 135; for a discussion of the careers of the four men listed, see the appropriate entry in the *PLRE* for Pacatianus ("Pacatianus (2)", I, p. 656), Ablabius ("Ablabius (4), I, pp. 3-4), Tiberianus ("C. Annius Tiberianus (4)", I, pp. 911ff.), and Timonianus ("Nestorius Timonianus", I, p. 915).

(218) AMM. MARC., 20.11.3; ATHAN., *Hist. Arian.*, 69.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 220ff.).

(219) PIGANIOL, *REA*, 31 (1929), pp. 142ff.

inscription without any supplement for the erasure (220). If indeed the erasure is a form of *damnatio memoriae* of Ablabius, his whole name should have been excised. Chastagnol has argued that the erasure actually covered the name of a fifth praetorian prefect who suffered a *damnatio memoriae* (221). Barnes supplies this prefect's name : Valerius Maximus (222). In light of Olivetti's and Barnes' other arguments, this makes sense. One would have to assume that Dalmatius and Maximus died about the same time. If Barnes' dating of the inscription were correct, Ablabius would have been still alive when the Caesar and his praetorian prefect died. Because other events intervened (223), Constantius did not have Ablabius executed until some date after 9 September 337.

Barnes, however, has modified his position (224) because of the publication of additional epigraphical material (225). Both inscriptions strengthen Barnes' contention that there were five praetorian prefects in the period under consideration, although the inscription, published for the first time by Feissel and discovered at Antioch, completely undercuts Barnes' contention that *AE*, 1925, #172 should be dated to 337 and that Valerius Maximus' name should be restored in the erasure in lines 5 and 6 of the same inscription. To facilitate discussion, we reprint the text of the inscription below :

Τὸν δεσπότην ἡμῶν Φλ(άουιον) Κλ(αύδιον)
Κωνσταντεῖνον τὸν ἀνδριότατον
καὶ ἐπιφανέστατον Καίσαρα & Πάπ(ιος)
Πακατιανός, Φλ(άουιος) Ἀβλάβιος Οὐαλ(έριος) Φῆλι[ξ],
Ἄνν(ιος) Τιβεριανὸς καὶ Νεσ(τόριος) Τιμωνιανὸς οἱ λ[αμ-(πρότατοι)]
[ἔπ]αρχοι.

When one closely examines the text of the isncription published by Feissel, the reader can only conclude that *AE*, 1925, #172 and the Antiochene inscription were carved contemporaneously. Feissel argues that both documents were produced at some date between 1 March and

(220) *CRAI*, 1924, p. 232 ; BARNES, *New Empire*, p. 134, n. 45.
(221) *Les préfets du prétoire de Constantin*, in *REA*, 70 (1968), pp. 333ff.
(222) *New Empire*, p. 135.
(223) *Supra*, n. 112.
(224) *Regional Prefectures*, in *Bonner Historia Augusta Colloquium 1984/85*, ed. by W. AMELING, Bonn, 1987, pp. 14 n. 7, 16.
(225) *E.g.*, *AE*, 1981, #878 ; D.FEISSEL, *Une dédicace en honneur de Constantin II César et les préfets du prétoire de 336*, in *Travaux et Mémoires*, 9 (1985), p. 421.

21 July 336 ([226]). An examination of Antiochene inscription supplies the name of the prefect missing in the erasure of *AE*, 1925, #172 : Valerius Felix. Obviously, this evidence cannot be used to support Barnes' arguments about the dating of the death of Valerius Maximus and Ablabius. Neither Feissel nor Barnes, however, have suggested any reasons for the erasure on *AE*, 1925, #172. If indeed the erasure dates to *ca.* 337, one could speculate that Felix himself was a victim of the purges.

We do not feel, however, that Barnes' thesis about the sequence of the deaths of Dalmatius, Maximus, and Ablabius is irrevocably damaged by the publication of this new evidence. Dalmatius and Maximus were clearly dead by 9 September 337 since the Caesar was not included in the imperial college when the sons of Constantine were raised to the rank of *Augusti* on this date ([227]). Additionally Constantius II would not have executed the potential father-in-law of his brother Constans without discussing the matter with his brother ([228]). For these reasons, Barnes' reconstruction of the aforementioned deaths, though speculative, remains quite plausible.

Appendix B

Chronology of the Late Summer of 337

The dating of the so-called "Conference of Viminacium" is one of the most vexing chronological problems of the late 330s because it not only involves the meeting of the sons of Constantine I and the bloody aftermath of the late emperor's death, but also the return of St. Athanasius from his first exile in Gaul and his subsequent role in ecclesiastical politics in Constantinople. One school of thought dates these events to 337 ([229]), while another date the chain of events to 338 ([230]). Persuaded by Seeck's magisterial analysis of the events and

(226) *Ibid.*, p. 434 ; Barnes, more cautiously, dates the two inscriptions between 333 and 336 (*Bonner Historia Augusta Colloquium*, p. 16).

(227) *Const. Const.* (337) (Mommsen [ed.], *Chron. minor*, *MGH*, *AA*, 9.1.235).

(228) *Supra*, p. 174.

(229) *E.g.*, B. J. Kidd, *A History of the Church to A.D. 464*, II, pp. 68ff. ; H. M. Gwatkin, *Studies of Arianism*[2], Cambridge, UK, 1900, pp. 140ff. ; E. Schwartz, *Gesammelte Schriften*, Berlin, 1959, III, p. 270 ; H. G. Opitz, *Athanasius' Werke*, Berlin, 1938), II.1, p. 101 ; Baynes, *JEA*, 11 (1925), p. 67.

(230) *E.g.*, Seeck, *RE*, 4, col. 949.1ff., 1027.36ff. and 1047.6ff. ; Id., *Regesten*, pp. 186ff. ; W. Telfer, *Paul of Constantinople*, in *Harvard Theo-*

the sources, one of the authors of this paper has elsewhere espoused the position that the meeting between the three Caesars took place in the summer of 338 ([231]). A joint review of the sources and the literature on the topic, however, has convinced us that Barnes' analysis of the chain of events under discussion ([232]) is correct ; for this reason, we adopt his position, although his arguments need some modification in light of the recent analysis of the chronological structure of the *Festal Index* of St. Athanasius' *Paschal Letters* by A. Martin ([233]).

Before we evaluate Barnes' position on the topic, a review of Seeck's argumentation is warranted because his various writings on the subject remain the classic treatment of the problem ([234]). Since the *Theodosian Code* makes it clear that Constantine II was at Viminacium on 12 June 338 ([235]), Seeck links the entry with Julian's comments that the three Caesars held their summit in Pannonia ([236]). To underscore his contention, he cites Athanasius' comments that he met with Constantius II at Viminacium ([237]). From this evidence, Seeck argues that the purges occurred in January 338, the three Caesars met in Viminacium in the summer of 338, and that Constantius met with Athanasius on the latter's return from exile ([238]). Although Seeck's argument seems cogent at first glance, it does not hold up to close scrutiny. If Olivetti and Barnes are correct in their belief that Dalmatius died within three months of Constantine I's death ([239]), Seeck cannot be right. Additionally, a close reading of the passages in Julian (*Or.*, 1.19A, 20C)

logical Review, 43 (1950), p. 75 ; G. DAGRON, *Naissance d'une capitale : Constantinople de 330 à 451*, Paris, 1975, p. 428, n. 2 ; and NORBERG, pp. 32ff.

(231) *E.g.*, Michael DIMAIO, *Zonaras' Account of the Neo-Flavian Emperors : A Commentary*, Ph.D. diss., University of Missouri-Columbia, 1977, pp. 261ff. ; and ID., *Byzantion*, 58 (1988), p. 236, n. 39.

(232) *Supra*, n. 3.

(233) A. MARTIN and M. ALBERT, *Histoire*, pp. 72ff. Because of certain errors and omissions, one has to exercise a great deal of care in using Martin and Albert. The best introduction to the strengths and weaknesses of this work is Barnes' review of it (T. D. BARNES, *A Review of Martin and Albert's "Histoire 'acéphale' et Index syriaque des lettres festales d'Athanase d'Alexandrie"*, in *Journal of Theological Studies*, n.s. 37 [1986], pp. 576ff.).

(234) Our discussion is based on SEECK's article on Constantius II in *RE* (4, col. 1047.6ff.), which is typical of his approach to the problem.

(235) 10.10.4.

(236) *Or.*, 1.19A, 20C.

(237) ATHAN., *Ap. ad Const.*, 5, *PG*, 25, 601B10ff.

(238) *RE*, 4, col. 1048-1050 ; ID., *Regesten*, pp. 185ff.

(239) *Supra*, pp. 191ff.

makes it clear that the army was far from quiescent at the time that the three brothers held their summit. If the arguments advanced elsewhere in this paper are correct (240), it is hard to believe that the army would have brooked such a long delay between their beloved emperor's death and the purges of the imperial household, especially if the members of the armed forces knew of the document found by Eusebius of Nicomedia.

The dating of the summit *filiorum Constantini* can be established only indirectly by determining the chronology of St. Athanasius' meeting with Constantius which is mentioned in Chapter 5 of his *Apologia ad Constantinum*. He notes :

> *ἀξιῶ γάρ, γινώσκων σε μνημονικώτατον, ἀναμνησθῆναι τῶν λόγων, ὧν ἀνέφερον τότε, ὅτε κατηξίωσας ἰδεῖν με, πρῶτον μὲν ἐν Βιμινακίῳ, δεύτερον δὲ ἐν Καισαρείᾳ τῆς Καππαδοκίας, καὶ τρίτον ἐν Ἀντιοχείᾳ...* (241).

The third meeting at Antioch can securely be dated to the summer of 346 (242).

Because Barnes' reconstruction of the chronology of the first two meetings between Constantius II and the Bishop rest on entries in the *Festal Index*, we begin our discussion with an examination of this source. The chronology of events cited in this document is vexing because "les deux rédacteurs utilisent, à la suite des ephémérides d'Alexandrie, deux calendriers : l'égyptien pour les mois, le romain pour l'année (243). This double system of dating, in a number of instances, has caused the compilers of the *Index* to telescope events of two separate years into one (244), a fact which earlier scholars have noticed (245).

(240) *Supra*, pp. 166ff. and 169ff.

(241) *PG*, 25, 601B10ff.

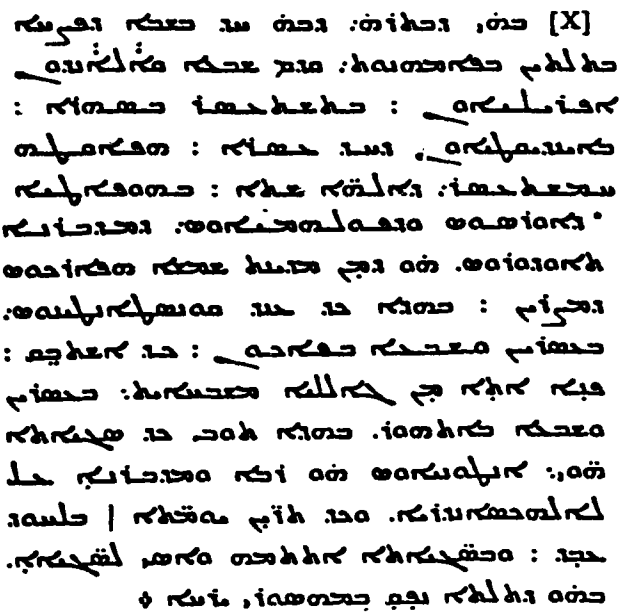
(242) BARNES writes, "The third meeting occurred some time after the Council of Serdica, when Nestorius was the prefect of Egypt, and shortly before Athanasius returned to Alexandria from his second exile (*Apol. sec.*, 54.1 ; cf. 51.1 ; 57.1). Since Athanasius entered Alexandria on 24 Phaophi, *i.e.* 21 October 346 (*Festal Index*, 18), the interview at Antioch presumably occurred in the summer of that year. The first two meetings should precede Athanasius' second sojourn in the West" (*AJAH*, 3 [1978], p. 65). For a fuller discussion of the dating of Athanasius' exiles, see MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 76, 78ff., 89ff., 293ff., nn. 55-59.

(243) *Ibid.*, p. 73 ; BARNES, *JTS*, n.s. 37 (1986), pp. 582ff.

(244) *Ibid.*

(245) *E.g.*, GWATKIN, *Studies*, pp. 107ff. and SCHWARTZ, *Schriften*, III, pp. 1ff.

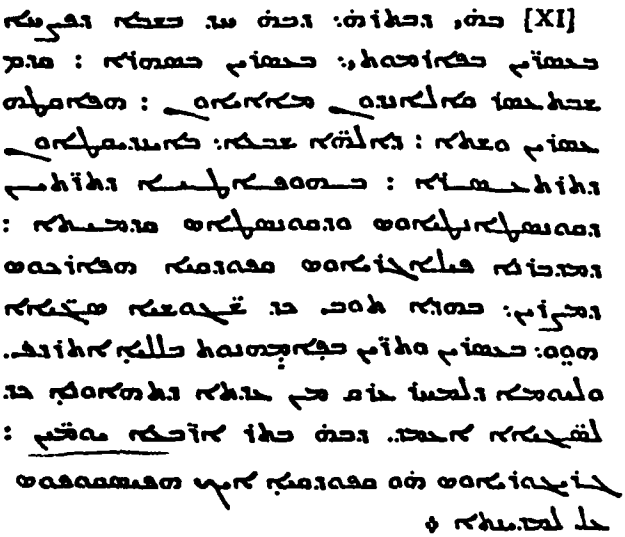
In order to date the events surrounding Constantius' meeting with Athanasius at Viminacium and his summit with his two brothers, Barnes (246) relies on Chapters 10 and 11 of the *Festal Index* (247). Unfortunately these chapter are chronologically problematic (248). In order to facilitate discussion, we reprint the text of both chapters, which are dated to 338 and 339 respectively, in the original Syriac and in the French translation of Martin and Albert :



"[X] L'année suivante, le dimanche de Pâques (était) le 30e de phamenoth, le 7e avant les kalendes d'avril, le 19e de la lune, 11e indiction, épacte 15, le 6e des dieux, sous le consulat d'Orsos, et de Polémios, le gouverneur (étant) Théodoros d'Héliopolis, éparque d'Égypte. — Cette (année)-là comme Constantin était mort le 27e de pachôn, (Athanase, en) ayant reçu l'autorisation, revint de Gaule le 27e d'athyr, en grand triomphe. Cette (année)-là, tandis qu'il se passait beaucoup (d'événements), Antoine l'illustre 'père (des moines)' entra à Alexandrie et, bien qu'il n'(y)

(246) *AJAH*, 3 (1978), p. 65.
(247) (= MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 236ff.).
(248) *Ibid.*, pp. 74ff.

passât seulement que deux jours, il s'étonna de beaucoup de choses et il guérit beaucoup (de gans)(.) Il partit le 3e (jour), au mois de mésorè."



"[XI] L'(année) suivante, le dimanche de Pâques (était) le 20e de pharmouthi, le 20e de la lune, le 17e avant les kalendes de mai, épacte 26, le 7e des dieux, 12e indiction sous le second consulat de Constance et le premier de Constant, le gouverneur (étant) le Cappadocien P(h)ilagrios, éparque d'Égypte. — Cette (année)-là encore, alors qu'il y eut beaucoup de troubles, (Athanase) fut poursuivi, de nuit, le 22e de phamenôth, et le lendemain il s'enfuit de l'église de Théonas, après avoir baptisé beaucoup (de monde). À la suite de quoi, quatre jours plus tard, le Cappadocien Grégoire entra dans la ville comme évêque."

Under 338 three events are treated : the death of Constantine I on 22 May, Athanasius' return from Gaul to Alexandria on 23 November, and the visit of St. Anthony to Alexandria *ca.* July and August of the same year. The reference to Constantine's death and Athanasius' return to Alexandria form une unit, while the discussion of St. Anthony's visit to Alexandria is set off from the other two events by the sentence beginning "Cette (année)-là ...". There are obvious

chronological problems. Since Constantine died on 22 May 337 ([249]), the compilers of the *Festal Index* are a year off in their calculation of the emperor's death. Because the reference to Athanasius' return to Alexandria is so closely conjoined with the comments about Constantine's death, one can only concluce that Athanasius' return to Alexandria occurred on 23 November 337 and not 338 ([250]). The visit of St. Anthony to Alexandria during the month of Mesore has to be dated to 338 ; if Athanasius returned to his see on 23 November 337, he could not have been present in Alexandria at the time of Anthony's visit, something that he himself indicates ([251]). Relying on Chapter 10, Barnes rightly concludes that the meeting between Constantius II and St. Athanasius had to occur between 22 May 337 and 27 November of the same year ([252]). Barnes, accepting the comments of Chapter 11 of the *Festal Index*, dates Athanasius' second expulsion to 22 Phamenoth (18 March 339) ([253]). It is more likely that St. Athanasius went into exile on 16 April 339 ([254]).

Barnes' suggested reconstruction of the chronology of Athanasius' return from his first exile is bolstered by a letter of recommendation

(249) *Supra*, n. 9.

(250) MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 75, 78ff., 85, 286ff., nn. 28-30.

(251) *Vita S. Antonii*, 71, *PG*, 26, 944Aff. ; MARTIN writes, "On doit en conclure qu'il s'agit de deux séries d'événements se déroulant sur deux années différentes ... la présence d'Antoine à Alexandrie devant être maintenue pour l'année 338" (*Histoire*, pp. 75-76).

(252) *AJAH*, 3 (1978), p. 65 ; BARNES cannot, however, use St. Anthony's visit to butress his argument. To us, his comments are unclear ; we are uncertain whether he dates the visit to 337 or 338. He notes, "the decisive fact ... is the visit of the monk Antonius to Alexandria. He came in the month of Mesore. ... Now Athanasius was expelled from his see on 18 March 339... : therefore, unless he has lied out right about his meeting with Antonius, it follows that he had returned to Alexandria on 23 November 337" (*ibid.*).

(253) *Ibid.*

(254) MARTIN, pointing out that the closing line of Chapter 11 indicates that the bishop baptized a large number of catechumens, notes, "Ceci fait manifestement allusion à la fête de Pâques fixée pour cette même année au 20e de pharmouthi (15 avril). Athanase s'est donc caché dans Alexandrie après une première attaque dans l'église le dimanche 18 mars, pendant un mois, pour pouvoir célébrer la fête avec ses fidèles et procéder aux baptêmes des catéchumènes selon la coutume chrétienne. Et c'est seulement le lendemain, 21e de pharmouthi, lundi 16 avril, qu'il quitte Alexandrie 'en secret' pour Rome" (*Histoire*, pp. 82-83 and 287, n. 34). To this day, the Eastern Orthodox and Oriental Orthodox Churches receive converts on Holy Saturday.

from Constantine *iunior*, in behalf of Athanasius, to the people of Alexandria ; this missive is preserved in Athanasius' own *Apologia contra Arianos* (255). Because much of Barnes' argumentation is based on this letter, we reprint its text below :

> *Κωνσταντῖνος Καῖσαρ τῷ λαῷ τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας πόλεως Ἀλεξανδρείας.*
>
> *Οὐδὲ τὴν τῆς ὑμετέρας ἱερᾶς ἐννοίας ἀποπεφευγέναι γνῶσιν οἶμαι, διὰ τοῦτο Ἀθανάσιον τὸν τοῦ προσκυνητοῦ νόμου ὑποφήτην πρὸς καιρὸν εἰς τὰς Γαλλίας ἀπεστάλθαι, ἵν', ἐπειδὴ ἡ ἀγρίοτης τῶν αἱμοβόρων αὐτοῦ καὶ πολεμίων ἐχθρῶν εἰς κίνδυνον τῆς ἱερᾶς αὐτοῦ κεφαλῆς ἐπέμεινε, μὴ ἄρα διὰ τῆς τῶν φαύλων διαστροφῆς ἀνήκεστα ὑποστῇ. πρὸς τό διαπαῖξαι τοίνυν ταύτην ἀφαιρεθὲις τῶν φαρύγγων τῶν ἐπικειμένων αὐτῷ ἀνδρῶν ὑπ' ἐμοὶ διάγειν κεκέλευσται, οὕτως ὡς ἐν ταύτῃ τῇ πόλει, ἐν ᾗ διέτριβε, πᾶσι τοῖς ἀναγκαίοις ἐμπλεονάζειν, εἰ καὶ τὰ μάλιστα αὐτοῦ ἡ ἀοίδιμος ἀρετὴ ταῖς θείαις πεποιθυῖα βοηθείαις καὶ τὰ τῆς τραχυτέρας τύχης ἄχθη ἐξουθενεῖ. Τοιγαροῦν εἰ καὶ τὰ · μάλιστα πρὸς τὴν προσφιλεστάτην ὑμῶν θεοσέβειαν ὁ δεσπότης ἡμῶν Κωνσταντῖνος ὁ Σεβαστός, ὁ ἐμὸς πατήρ, τὸν αὐτὸν ἐπίσκοπον τῷ ἰδίῳ τόπῳ παρασχεῖν προῄρητο, ὅμως ἐπειδὴ ἀνθρωπίνῳ κλήρῳ προληφθεὶς πρὸ τοῦ τὴν εὐχὴν πληρῶσαι ἀνεπαύσατο, ἀκόλουθον ἡγησάμην τὴν προαίρεσιν τοῦ τῆς θείας μνήμης βασιλέως διαδεξάμενος πληρῶσαι. ὅστις ἐπειδὰν τῆς ὑμετέρας τύχοι προσόψεως, ὅσης αἰδοῦς τετύχηκε, γνώσεσθε. οὐ γὰρ θαυμαστόν, εἴ τι δ' ἂν ὑπὲρ αὐτοῦ πεποίηκα · καὶ γὰρ τὴν ἐμὴν ψυχὴν ἥ τε τοῦ ὑμετέρου πόθου εἰκὼν καὶ τὸ τοῦ τηλικούτου ἀνδρὸς σχῆμα εἰς τοῦτο ἐκίνει καὶ προέτρεπεν. ἡ θεία πρόνοια ὑμᾶς διαφυλάξει, ἀγαπητοὶ ἀδελφοί.*
>
> *ἐδόθη πρὸ δεκαπέντε καλανδῶν Ἰουλίων ἐν Τριβέροις.*

Although the letter is dated to 17 June (256), no year is given. Yet the letter must have been written in 337 because Constantine II is denoted Caesar in the superscription (257). Constantine makes it clear that news of his father's death had reached Augusta Treverorum by 17 June. Gwatkin has effectively dispelled any notion that news of

(255) 87.4ff. (Opitz [ed.], II.1, p. 166) ; the text of the letter, with minor variations in language, is reproduced by other church historians (Socrates, *Hist. Eccl.*, 2.3, *PG*, 67, 189A3ff. ; Sozom., *Hist. Eccl.*, 3.2.3-6 ; Theodoret., *Hist. Eccl.*, 2.2.1ff.).

(256) Athan., *Apol. c. Arian.*, 87.7 (Opitz [ed.], II.1, p. 166).

(257) *Ibid.*, 87.4 ; Baynes, *JEA*, 11 (1925), p. 65.

the emperor's death could not hav arrived in Gaul as early as 17 June 337 (258). There is no doubt that the letter is authentic : both Seeck (259) and Baynes (260), both staunch advocates of dating St. Athanasius' return from exile to 338, admit that the missive is genuine and ought to be dated to 337 (261). The fact that Constantine II points out that he is carrying out his father's wishes in allowing the bishop to leave for home (262) makes it evident that the letter can be dated only to 337 (263).

Basing his argumentation on this letter, Barnes is able to show that the meeting of Athanasius and Constantius II as well as the summit of the three Caesars must have occurred after 17 June 337 and before 9 September 337 (264). Since Constans was still in Aquileia on 29 August 337 (265), Barnes is right to conclude that the summit could not have occurred before the beginning of September (266).

Barnes, unlike Seeck, makes a distinction between Constantius II's meeting with St. Athanasius at Viminacium and the summit held in Pannonia (267). The first meeting took place *ca.* July or August 337, while the second occurred in September of the same year. Barnes took this position because Athanasius was present at the ordination of St.

(258) *Studies*, pp. 141ff.

(259) *Regesten*, pp. 185ff.

(260) *JEA*, 11 (1925), p. 65.

(261) MARTIN and ALBERT point out that much of the discussion of Athanasius' return from his first exile turn on this document ; they list the important secondary literature on the topic (*Histoire*, pp. 83-84, nn. 3-4).

(262) ATHAN., *Apol. c. Arian.*, 87.6ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 166).

(263) MARTIN writes, "Tous les actes publics rendus entre la mort de Constantin et la proclamation de ses fils comme Augustes le 9 sept. 337 sont mis sous le nom de l'empereur mort..." (*Histoire*, p. 84, n. 3).

(264) BARNES writes, "In June 337, Athanasius was still in Trier..., while Constantius was in Constantinople. ... Constantius subsequently conferred with his brothers in Pannonia..., and all three were proclaimed Augusti..., it is uncertain whether before, during or after the conference. Constantius' attested presence on the Danube in 337 thus provides the occasion for his first interview with Athanasius" (*AJAH*, 3 [1978], p. 65).

(265) *Frag. Vat.*, 35 (= J. BAVIERA [ed.], *Fontes Iuris Romani Antejustiniani*[2], Florence, 1940, II, pp. 469ff.

(266) *New Empire*, pp. 86-87, n. 171.

(267) *Ibid.*, pp. 85ff. ; ID., *AJAH*, 3 (1978), p. 65 ; ID., *Constantine and Eusebius*, p. 165 ; ID., *Phoenix*, 34 (1980), pp. 162 and 165.

Paul the Confessor to the episcopate of Constantinople (268). Alexander, who had been Paul's immediate predecessor, had been bishop for

(268) ATHAN., *Hist. Arian.*, 7.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, p. 186). At first glance, Barnes' interpretation of this passage seems flawed because part of it deals with the first exile of Paul which Barnes dates to October 337. BARNES writes, "... Athanasius was present when Macedonius accused Paul before the latter was deposed and exiled *for the first time by Constantius* [italics ours]..." (*AJAH*, 3 [1978], p. 66). ATHANASIUS, discussing Paul's first exile, notes, *καὶ τὸ μὲν πρῶτον εἰς τὸν Πόντον ἐξωρίσθη ὑπὸ Κωνσταντίνου, τὸ δὲ δεύτερον παρὰ Κωνσταντίου...* (*Apol. c. Arian.*, 7.3 [OPITZ (ed.), II.1, p. 186). If Barnes is right to argue that Athanasius was present at Paul's elevation to the episcopate *ca.* July 337, Paul could not have been exiled for the first time by Constantine ; the emperor was already dead ! Opitz does not list any textual variant such as *Κωνσταντίου* for the passage. Since the Migne edition of Athanasius' works does (*PG*, 25, 701B3, p. 702, n. 46), one could argue that Barnes has used the Migne edition for this passage. The Maurist text of this passage supports the Opitz critical edition and clearly indicates that Paul was first exiled by Constantine to Pontus and secondly exiled by Constantius. At any rate, MARTIN has noted, "C'est bien par *Constance* et non par Constantin, comme le corrigent à tort certains éditeurs (dont Opitz), qu'il fut exilé (signalé par *PG*, 25, 701B4, qui édite *Κωνσταντίου* mais traduit *a Constantino*)..." (*Histoire*, p. 38, n. 2). In reaction to this statement of Martin, in his review of Martin's work, BARNES notes, "Paul was indeed (I believe) exiled for the first time after Constantine's death, but the date must be argued on historical grounds. ... All manuscripts of Athanasius, *Hist. Ar.* 7.1 read *Κωνσταντίνου* (as Opitz's apparatus criticus clearly and correctly states) ; *Κωνσταντίου* is a misprint in Migne — and the fact that Eduard Schwartz alleged that 'die Mauriner haben nach der Pariser Hs. *παρὰ Κωνσταντίου* eingesetzt' in place of *ὑπὸ Κωνσταντίνου* (*Gott. Gel. Nachr.* [1911], p. 476, n. 6) merely demonstrates that he used Migne without taking the trouble to check the Benedictine edition itself, in which it is clear that the new reading adopted from the Paris manuscripts is *παρὰ Κωνσταντίνου* instead of *ὑπὸ Κωνσταντίνου*" (*JTS*, n.s. 37 [1986], p. 581). Although this statement clarifies the comments he made in his first treatment of the subject, it appears to us that, to some degree, Barnes' argument is circular. If one rejects his position, then the passage cannot support his conclusion. The difficulties created by this passage disappear, if it is remembered that during the period of the *interregnum* all the actions of the Caesars were done in their late father's name (*supra*, nn. 28 and 263).

Other chronological problems surround the dating of Paul's elevation. Because a fragment of St. HILARY's *Historia Ecclesiastica* (Series A 4.1.13 [*CSEL*, 65.57.20ff.]) indicates that Paul signed Athanasius' condemnation in 335, such scholars as Telfer (W. TELFER, *Paul of Constantinople*, in *Harvard Theological Review*, 43 [1950], p. 49) and SCHWARTZ (*Schriften*, III, p. 273) have argued that Paul was bishop in 335. Barnes is right to point out that

twenty-three years ([269]) and was alive in 336 when Constantine I attempted to have Arius received back into communion with the Orthodox Church ([270]). Barnes is right, therefore, to follow Socrates and Sozomen ([271]) in placing Alexander's death after the death of Constantine I ([272]), but before the appointment of Eusebius of Nicomedia to the same post in October 337 ([273]). The second meeting between St. Athanasius and Constantius II at Caesarea in Cappadocia, Barnes argues, occurred in 338 while the emperor was *en route* to Armenia ; the bishop apparently had to answer murder charges and perhaps charges of treason ([274]).

Paul may have been the representative of Alexander the Bishop of Constantinople and may have signed the condemnation of Athanasius in his bishop's name (*AJAH*, 3 [1978], p. 66 ; ID., *Constantine and Eusebius*, p. 400, n. 41). For more details on the chronological problems surrounding Paul's episcopate, see DAGRON, pp. 425ff. ; A. LIPPOLD, *RE* (Suppl.) 10, *s.v.* "Paulus (29)", col. 510ff. ; TELFER, *HTR*, 43 (1950), pp. 31ff. ; KIDD, II, pp. 68ff. and 117f. ; F. FISCHER, *De Patriarcharum Constantinopolitanorum Catalogis et de Chronologia octo primorum Patriarcharum*, in *Commentationes Philologae Ienenses*, 3 (1884), pp. 311ff. ; MARTIN and ALBERT, *Histoire*, pp. 35ff.

(269) SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.6, *PG*, 67, 192C1ff.

(270) ATHAN., *Ep. ad Serap.*, 2.1ff. (OPITZ [ed.], II.1, pp. 178ff.).

(271) *Hist. Eccl.*, 2.6, *PG*, 67, 192B1ff. ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 3.3.1ff.

(272) *AJAH*, 3 (1978), p. 66 ; this contention of Barnes is an understatement since both ecclesiastical historians (SOCRATES, *Hist. Eccl.*, 2.5, *PG*, 67, 192B1ff. ; SOZOM., *Hist. Eccl.*, 3.2.10) treat the death of Constantine II in 340 before they discuss the death of Alexander and Paul's elevation to the episcopate.

(273) EUSEBIUS OF CAESAREA in his *Contra Marcellum* (1.40.20), notes, ... *μέγαν Εὐσέβιον, οὗ τῆς ἐπισκοπῆς πλεῖσται καὶ διαφενεῖς ἐπαρχίαι τε καὶ πόλεις μεταποιήθησαν*... Although the *Contra Marcellum* has generally been dated to 336 (QUASTEN, *Patrology*, III, p. 341), the references to Constantine I in the work clearly indicate that the emperor had passed away ; for this reason the work should be dated to 337. BARNES writes, "Since Eusebius [of Nicomedia] was only ever bishop of three cities..., that implies that he had been translated from Nicomedia before Eusebius wrote. Hence, since the *Contra Marcellum* appears to belong to 337, Eusebius became bishop in 337. ... Socrates reports that the emperor Constantius arrived in Constantinople shortly after Paul's election as bishop, convened the council which deposed him, installed Eusebius as his successor and then proceeded to Antioch (*HE* 2.7). From this sequence of events, it seems clear that Paul became bishop while Constantius was in the Balkans in the summer of 337 and was deposed on his return" (*AJAH*, 3 [1978], p. 66).

(274) BARNES writes, "In the winter of 337/8 bishops opposed to Athanasius met at Antioch, presumably as a formally constituted council and

Appendix C

The Testaments of Constantine

Since the existence of the will of Constantine I is a matter distinct from the document discovered by Eusebius, we will treat each issue in turn. There are two traditions about the contents of Constantine's will and its discovery. One tradition, which is attested by Philostorgius and those writers who followed his lead (275), has been discussed at length (276) and, for that reason, does not need to be repeated here. Because of Constantine II's Arian leanings (277) and the fact that Eusebius of Nicomedia was one of Philostorgius heroes (278), one should not construe the Arian's narrative as an attack on Constantius or the bishop ; rather, one should simply recognize that, in Philostorgius' eyes, Constantius' actions should simply be perceived as an act, though violent, of filial piety.

The other tradition, established by Rufinus and those writers that followed in his footsteps (279), is much more elaborate than that established by Philostorgius and, seemingly, at odds with it. According to this second tradition, Constantine wrote a testament which divided the empire up among his sons along the lines of the division of 335 and gave the document to an Arian priest, a close confidant of his

submitted to Constantius a document which accused Athanasius of murder and probably of treason (*Apol. sec.* 3.5ff. [Opitz (ed.), 2.1.89ff.]). Athanasius ... was immediately summoned to appear before the emperor to answer these secular charges, for he penned his Easter Letter from Alexandria..." (*ibid.*, pp. 65ff.). If the hypothesis that an agent of the Orthodox faction is responsible for forging the indictment that led to the purges of 337 (*supra*, pp. 176ff.) is correct, it is possible that once Eusebius became Bishop of Constantinople in October of the same year, he may have felt secure enough to tell his fellow bishops as well as the emperor where the responsibility for the indictment lay. At the very least, Eusebius may well have shifted the blame, which could be attributed directly to himself, to his chief opponent, St. Athanasius. If this is indeed the case, the murders of 337 may have served as part of the foundation of Athanasius' second exile in 339.

(275) *Ibid.* ; Cedrenus, 1.520.4ff. ; John of Rhodes, *Artemii Passio*, 7 (Bidez, pp. 26ff.) ; Zonar., 13.4.25ff.

(276) *Supra*, pp. 166ff. and 169ff.

(277) Leedom, *Byzantion*, 48 (1978), pp. 134ff.

(278) Bidez, *Philostorgius*, p. cxxvi.

(279) Rufinus, *Hist. Eccl.*, 10.13 (Mommsen [ed.], 2.978.5ff.) ; Gelasius of Cyzicus, *Hist. Eccl.*, 3.12.10ff. (160.1ff.) ; Socrates, *Hist. Eccl.*, 1.39, *PG*, 67, 180A1ff. ; Sozom., *Hist. Eccl.*, 2.34.2ff. ; Theodoret., *Hist. Eccl.*, 2.3.4ff.

sister Constantia ; the priest was ordered to turn the will over to Constantius II. Gelasius of Cyzicus alone indicates that his priest's name was Eutocius ([280]). The differences between the two traditions are obvious. In the first, Eusebius finds a testament on the deathbed of Constantine, whereas in the second, the Emperor Constantine delivered the document to an unnamed priest who later delivered the will to Constantius II on his arrival from Antioch after his father had died.

Scholarly reaction to both traditions has been varied. Seeck, for example, rejected the tradition of Rufinus as a fairytale ; but he also considered the version established by Philostorgius as propaganda issued to justify the purges of 337 ([281]), the position taken by most modern scholars. Lucien-Brun seems to assume that both traditions are intertwined ([282]). Centuries ago, however, Henricus Valesius correctly argued that the tradition of Philostorgius made more sense than that followed by Rufinus and his followers ([283]).

There is no doubt that a will existed. In his *Vita Constantini*, which was written almost contemporaneously with the events it treats, Eusebius of Caesarea notes that Constantine, while still alive, ...

> *εἶτα ἐπὶ τούτους τὰ προσήκοντα διετάττετο, καὶ Ῥωμαίους μὲν τοὺς τὴν βασιλίδα πόλιν, οἰκοῦντας ἐτίμα δόσεσιν ἐτησίαις, τοῖς δ' αὐτοῦ παισὶν ὥσπερ τινὰ πατρικὴν ὕπαρξιν, τὸν τῆς βασιλείας παρεδίδου κλῆρον, πάνυ ὅσα φίλα ἦν αὐτῷ διατυπωσάμενος* ... ([284]).

(280) *Hist. Eccl.*, 3.12.3 (LOESCHCKE [ed.], 158.25ff.).

(281) *RE*, 4,*s.v.* "Constantia (13)", col. 958.59ff.

(282) *BAGB*, series 4, 32 (1973), pp. 587ff.

(283) VALESIUS, discussing the account of Socrates (*Hist. Eccl.*, 1.39, *PG*, 67, 180A1ff.), wrote, *Desumpsit haec Socrates ex Rufino libro decimo. Verum haec narratio parum probabilis mihi videtur. Quis enim credat, Constantinum imperatorem, qui tum circa se multos habebat episcopos..., plurimos item duces et comites, unum eligisse presbyterum, eumque ignobilem, quippe cuius nomen perpetuo reticetur, cui testamentum suum moriens committeret? Quare Philostorgium hic sequi malim...* (*PG*, 67, 179A, n. 70).

(284) 4.63.3 ; it is not surprising that Eusebius mentions the sons of Constantine alone as receiving an allotment of the empire and did not mention the Caesar Dalmatius. Eusebius, writing after the purges of 337 in 339, clearly wanted to maintain the fiction that he had first outlined during 335 in his *Tricennial Oration* (*supra*, pp. 161ff.) that there was an orderly transition of power following the death of Constantine. This would explain the bishop's comments at 4.51 of the *Vita Constantini*. BARNES' comments on this matter seem undully harsh (*Constantine and Eusebius*, p. 267).

In Eusebius' account there is no reference to the unnamed priest mentioned by Rufinus and those writers who followed him, nor to the unusual document mentioned by Philostorgius. To have mentioned the testament discovered by Eusebius of Nicomedia would have dampened the picture of an orderly transition of power which Eusebius was attempting to put forward. Those aspects of the tradition established by Rufinus that are not in accord with Eusebius' *Vita Constantini* can be rejected out of hand because they probable stem — to a greater or lesser degree — from the notoriously inaccurate, lost *Historia Ecclesiastica* of Gelasius of Caesarea (285). For this reason, the invol-

(285) NICEPHORUS CALLISTUS indicates that Gelasius, Bishop of Caesarea in Cappadocia, wrote a history (*Hist. Eccl.*, 7.20, *PG*, 145, 124BC). St. PHOTIUS THE GREAT more specifically notes that the work was an ecclesiastical history (*Bibl.* PG, 104, 289D1ff.). GELASIUS OF CYZICUS writes, *ὁ γε μὴν Ῥουφῖνος ἤγουν Γελάσιος ταῦτα ὧδε λέγει* (*Hist. Eccl.*, 1.8.1 [LOESCHCKE (ed.), 13.15ff.]). Based on these comments, scholars have concluded that Gelasius of Caesarea was Rufinus' source, that Socrates used Rufinus, and that Sozomen in turn employed Socrates (S. L. GREENSLADE, *OCD*², *s.v.* "Socrates (2)", p. 998 ; *ibid.*, *s.v.*, "Sozomen", p. 1005).

F. WINKELMANN, in a recent study, has shown beyond a reasonable doubt that many of the parts of Rufinus, Sozomen, Socrates, Gelasius of Cyzicus, and Theodoretus used a common source which he believes to have been Gelasius of Caesarea (*Untersuchungen zur Kirchengeschichte des Gelasius von Caesarea* [Sitzungsberichte der deutschen Akademie zu Berlin, Klasse für Sprache, Literatur und Kunst, 1965, #3], Berlin, 1965, pp. 1ff.). He assigns the account of the will contained in Rufinus and the other aforementioned sources to his *fragment* 34 of Gelasius of Caesarea and indicates that one accepts the veracity of these accounts at his or her own peril (*Charakter und Bedeutung der Kirchengeschichte des Gelasius von Caesarea*, in *Byzantinische Forschungen*, 1 [1966], pp. 354 and 372 ; *cf.* ID., *Untersuchungen*, pp. 120-121). His argument that Rufinus used Gelasius is cogent, although his contention that Socrates, Sozomen, Theodoretus, and Gelasius of Cyzicus drew their information directly from Gelasius of Caesarea is open to criticism. SOCRATES, for example, explicitly states that he used Rufinus when he composed the first two books of his *Historia Ecclesiastica* and found the author to be error prone (*Hist. Eccl.*, 2.1, *PG*, 67, 134Dff.) ; certainly Socrates can be assumed to have used Rufinus unless his comments can be disproved. By implication, one can probably admit that the errors of Rufinus mentioned by Socrates have their roots in Gelasius. For this reason, BARNES is probably right to note, "the extant continuators of Eusebius' *Ecclesiastical History* ... depend very heavily on Gelasius of Caesarea..." (*Constantine and Eusebius*, p. 225). In other words, the dependance of those ecclesiastical historians on Gelasius was not absolute. In light of the overall cogency of Winkelmann's arguments, most of the data in the Rufinian tradition should be rejected.

vement of the unnamed Arian priest in the chain of events under discussion probably has no historical basis. Those data in the text of Rufinus and his followers, which are in accord with Eusebius of Caesarea, can be accepted as valid.

Similarly, if it is correct to conclude that a copy of the will was dispatched along with the letters to the army announcing Constantine's death (286), then the information in Rufinus and other sources that follow him concerning the manner in which news about Constantine's will was sent out may be correct. If modern scholars are right to argue that the Philostorgian tradition was only a justification for the purges, one wonders why this information is not mentioned by contemporary sources that treat the event, but only by Philostorgius, who seems to have composed his work about 425 (287). In other words, the existence of the tradition spelled out by Rufinus and his followers, in our opinion, cannot be used to deny the validity of Philostorgius' account of the events. If the Philostorgian tradition did not have the ring of truth, one would be hard pressed to explain why Constantius II broke his oath not to harm members of his own family, especially in light of his later remorse in relation to this matter (288).

Michael Di Maio and Fr. Arnold

Salve Regina College *Wayne State University*
Newport, Rhode Island. *Detroit.*

(286) Euseb., *VC*, 4.68.3 ; DiMaio, *GOTR*, 21 (1981), p. 122, n. 31.
(287) Bidez, *Philostorgius*, pp. cxxxiiff.
(288) *Supra*, n. 78.

CONSTANTINE'S EXPLANATION OF HIS CAREER

A.

By the year 325 Constantine had said on at least four occasions that he had pursued his whole imperial career in the service of God. His statements to this effect have received very little attention because they cannot be reconciled with the popular speculation of Eusebius that Constantine was converted to Christianity by a miracle just before he attacked Maxentius in 312. However, Eusebius' speculation is to be distinguished from Constantine's own claim that God showed him by a miracle how to make the *labarum*, the banner under which he won his civil wars. When that distinction has been made it appears that Eusebius' story about a conversion cannot stand against the rest of the contemporary evidence (1). Now, Eusebius' 312 conversion was the only thing in the ancient contemporary evidence which contradicted the emperor's statements about his career, so that modern conjectures regarding his motives are now unsupported by any contemporary refutation of his statements. It is possible, therefore, that, however untrustworthy the statements of emperors may be, Constantine's explanation of his career is correct. If that is the case, he was much more committed to a christianizing mission at a much earlier date than anyone has thought, and his career should be looked at in a new light. In these circumstances his statements should be heard again.

In his *Life of Constantine*, 2.24-42, Eusebius quotes a letter which Constantine wrote to the pagans of the East after the final

(1) On this point see T. G. ELLIOTT, *Constantine's Conversion: Do We Really Need It?*, in *Phoenix*, 41.4 (1987), pp. 420-438 (hereafter cited as ELLIOTT, *Conversion*); *Constantine's Early Religious Development*, in *JRH*, 15.3 (1989), pp. 283-291.

defeat of Licinius in 324. After setting forth the troubles caused by the persecutors the emperor describes (ch. 28) his christianizing mission as having started at the Atlantic and having proceeded until he got control of the East (2).

> And now, with such a mass of impiety (3) oppressing the human race, and the commonwealth in danger of being utterly destroyed, as if by the agency of some pestilential disease, and therefore needing powerful and effectual aid ; what was the relief, and what the remedy which the Divinity devised for these evils? ... I myself, then, was the instrument whose services He chose, and esteemed suitable for the accomplishment of his will. Accordingly, beginning at the remote Britannic ocean, and the regions where, according to the law of nature, the sun sinks beneath the horizon (4), through the aid of divine power I banished and utterly removed every form of evil which prevailed, in the hope that the human race, enlightened through my instrumentality, might be recalled to a due observance of the holy laws of God, and at the same time our most blessed faith might prosper under the guidance of his almighty hand.

It was probably soon after this letter, in December of 324, that Constantine wrote the letter to Alexander and Arius which urges them to resolve their theological dispute. It begins as follows.

> That I had a twofold purpose for these things for the execution of which I undertook the duty, I make a witness God himself, as is reasonable, the helper of my undertakings and the saviour of all. For I have been eager, first, to unify the mental disposition of all peoples concerning the Deity into a single structure of a settled state and second, to restore and unite the body of the whole world, which had suffered like as if with some painful wound. And taking provision for these objects, I was calculating

(2) For the proof of the authenticity of *Vita Constantini*, 2.28 see A. H. M. JONES, *Notes on the Genuineness of the Constantinian Documents in Eusebius's* Life of Constantine, in *JEH*, 5 (1954), pp. 196-200. The translation quoted below is that in the second series of the *Nicene and Post-Nicene Fathers*, edited by P. SCHAFF and H. WACE, New York, 1890, vol. I, p. 507. It is also used below for Constantine's *Speech to the assembly of the saints*, and will be cited hereafter by page number only.

(3) *I.e.*, the Persecution.

(4) This has to refer to the beginning of his reign in Britain : cf. ELLIOTT, *Conversion*, pp. 423-425.

> the one with the secret eye of thought and I was endeavouring to correct the other by the power of military force, knowing that, if I should establish according to my prayers a mental concord common to all God's servants, the intercourse of public affairs also would reap the change corresponding with the pious dispositions of all (5).

Editors take it that Constantine refers here only to his campaigns against Licinius, and that the "painful wound" was the dissension between himself and Licinius. The same interpretation is applied to Constantine's reference to his victories over "the tyrants" in his exhortation to the bishops at the Council of Nicaea in 325 (6). There is no need, however, to restrict Constantine's references thus. The "painful wound" is more easily taken to refer to the persecutions because in the concluding chapters of his *Speech to the assembly of the saints*, which may have been delivered on Good Friday of 325, Constantine makes it clear that his christianizing mission involved fighting against Maxentius as well as Licinius. In the final chapter he says that all of his successes were the result of his faithful and prayerful service of God. Chapter 22 begins as follows (7).

> To thee, Piety, I ascribe the cause of my own prosperity, and of all that I now posssess. To this truth the happy issue of all my endeavors bears testimony ; brave deeds, victories in war, and triumphs over conquered foes. This truth the great city itself allows with joy and praise. The people, too, of that much-loved

(5) This is *VC*, 2.64, translated by P. R. COLEMAN-NORTON in *Roman State and Christian Church*, London, 1966, vol. I, pp. 114-115. For the date see T. D. BARNES, *Emperor and Bishops, A.D. 324-342 : Some Problems*, in *AJAH*, 3 (1978), pp. 54-56. This was reprinted in the *Variorum Reprints* (London) series, no. CS207 (1984), *Early Christianity in the Roman Empire*. This chronology is assumed in BARNES' *Constantine and Eusebius*, Cambridge, Mass., 1981 (hereafter cited as *CE*), pp. 212-214. The Greek (in F. WINKELMANN's Berlin edition of 1975) of the sentence about the painful wound is as follows : *Πρῶτον μὲν γὰρ τὴν ἁπάντων τῶν ἐθνῶν περὶ τὸ θεῖον πρόθεσιν [εἰς] μίαν ἕξεως σύστασιν ἑνῶσαι, δεύτερον δὲ τὸ τῆς κοινῆς οἰκουμένης σῶμα καθάπερ χαλεπῷ τινι τραύματι πεπονηκὸς ἀνακτήσασθαι καὶ συναρμόσαι προὐθυμήθην.*

(6) The documents are collected in COLEMAN-NORTON, vol. I, pp. 129-133.

(7) Pp. 578-580 of the translation.

city accord in the same sentiment, though once, deceived by ill-grounded hopes, they chose a ruler unworthy of themselves, a ruler who speedily received the chastisement which his audacious deeds deserved.

Constantine goes on to describe the Persecution and to contrast the Christian religion with the cruelty of Decius and Valerian. In chapter 25 he describes Diocletian's persecution and continues :

> At length, indeed, the providence of God took vengeance on these unhallowed deeds ; but not without severe damage to the state. For the entire army of the emperor of whom I have just spoken, becoming subject to the authority of a worthless person (8), who had violently usurped the supreme authority at Rome, when the providence of God was restoring freedom to that great city was destroyed in several successive battles (9).

Chapter 26 begins :

> When men commend my services, which owe their origin to the inspiration of Heaven, do they not clearly establish the truth that God is the cause of the exploits I have performed? Assuredly they do : for it belongs to God to do whatever is best, and to man, to perform the commands of God. I believe, indeed, the best and noblest course of action is, when, before an attempt is made, we provide as far as possible for a secure result : and surely all men know that the holy service in which these hands have been employed has originated in pure and genuine faith towards God ; that whatever has been done for the common welfare has been effected by active exertion combined with supplication and prayer ; the consequence of which has been as

(8) Note 4 on p. 580 of the translation describes how Diocletian's army came under the control of Maxentius.

(9) I have corrected the translation of the end of this passage from "Rome (when the providence of God restored freedom to that great city), was destroyed in several successive battles". The "restored" of the translation did not render the present participle correctly. The Greek of I. HEIKEL's Leipzig edition of 1902 (*GCS*, 7) reads as follows : *τέλος γοῦν τὴν τῶν ἀνοσίων ἔργων ἐκδικίαν ἡ θεία πρόνοια μετῆλθεν, οὐ μὴν ἄνευ δημοσίας βλάβης τοσαῦται γοῦν ἐγένοντο σφαγαί, ὅσαι εἰ κατὰ βαρβάρων ἐγένοντο, ἱκανὰς εἶναι πρὸς αἰωνίαν εἰρήνην. πᾶν γὰρ τὸ τοῦ προειρημένου βασιλέως στράτευμα, ὑποταχθὲν ἐξουσίᾳ τινὸς ἀχρήστου βίᾳ τε τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἁρπάσαντος, προνοίας θεοῦ τὴν μεγάλην πόλιν ἐλευθερούσης, πολλοῖς καὶ παντοδαποῖς πολέμοις ἀνήλωται.*

> great an amount of individual and public benefit as each could venture to hope for himself and those he holds most dear.

The inclusion of the war against Maxentius in the christianizing mission was also affirmed in Constantine's exhortation to the bishops at the Council of Nicaea in 325. A part of this speech quoted by Gelasius of Cyzicus reads as follows ([10]).

> In order that we may see that a lawless condition of the world brought forth the forgiveness of God when the habit of the earlier sin was instilled by the wiles of the Devil into the miserable souls of perverse men, we may obtain from the divine law a clear demonstration of the matter. For whom that time when the divine and holy ordinance was not being observed with the proper care by those two put on earth in the beginning, the flower of sin later arose : it became established and greatly increased, as a result of which those two aforementioned were cast out by the divine will. And when the world had been brought to such a condition with the perversity of men that He condemned its foundations in both the East and the West, and the excess of the Devil's power had seized and enfeebled the minds of men (Loeschke put an asterisk into his text at this point) in this

(10) GELASIUS, *HE*, 2.7.35-38, edited by G. LOESCHKE (and M. HEINEMANN) in *GCS*, Leipzig, 1918. Gelasius provides more of this speech than do the other Church historians. Writing in about 475 he says in his preface that he got the speech from a very old book which had belonged to Dalmatius, the archbishop of Cyzicus. Loeschke's text of the passage quoted reads as follows : *Ἵνα δὲ εἴῃ ἰδεῖν, ὅτι τις ἀθέμιτος κόσμου πολιτεία τὴν τοῦ θεοῦ ἀγνωσίαν τοῖς ἀνθρώποις ἀπειργάσατο, λογισμοῦ ἁμαρτήματος προτέρου τεχθέντος ἐκ πλάνης τοῦ ἐχθροῦ ἐν ταῖς τῶν σκαιῶν ἀνθρώπων ἀθλίαις ψυχαῖς, ἐκ τοῦ θείου νόμου λαβεῖν ἡμᾶς ἔνεστι σαφῆ τὴν περὶ τούτου ἀπόδειξιν. ἐξ ἐκείνου γὰρ καιροῦ, ἐξ οὗ ὑπὸ τῶν δύο ἐκείνων τῶν ἐν ἀρχῇ κατασταθέντων τὸ θεῖον καὶ ἅγιον πρόσταγμα μετὰ τῆς προσηκούσης ἐπιμελείας οὐκ ἐφυλάχθη, ἐτέχθη μετὰ ταῦτα τῆς προσηγορίας ταύτης τὸ ἄνθος · γέγονε δὲ συνεχὲς καὶ μᾶλλον ἐπηύξησεν, ἐξ οὗ καὶ οἱ προειρημένοι δύο θείῳ νεύματι ἀπεβλήθησαν : ἕως δὲ τοσούτου ἡ ἥλη αὐτὴ μετὰ τῆς σκαιότητος τῶν ἀνθρώπων προήχθη, ὥστε τῆς τε ἑῴας καὶ τῶν πρὸς δύσιν κρηπίδων κατεψηφίσατο : αὐτή τε ἡ ὑπερβολὴ τῆς ἐναντίας δυνάμεως τὰς διανοίας τῶν ἀνθρώπων κατέλαβε καὶ ἠμαύρωσεν. * ἐν ᾧ μέντοι προστάγματι ἅγιος καὶ ἀθάνατός ἐστι τοῦ τὰ πάντα δυναμένου θεοῦ ὁ ἀκάματος οἶκτος. πάσαις γὰρ ταῖς ἡμέραις καὶ τοῖς χρόνοις τοῖς παρεληλυθόσιν ἀναριθμήτους τῶν δήμων πολυπληθείας ἀπὸ τοῦ βάρους τούτου δι' ἐμοῦ τοῦ αὐτοῦ θεράποντος ὁ θεὸς δεδουλωμένας ἐλευθεροῖ, καὶ εἰς ἐντελῆ αἰωνίου φωτὸς ἐξάζει λαμπρότητα.*

> command is (?) the holy, immortal, unwearying mercy of Almighty God. For through me his servant God is freeing from this burden those innumerable peoples who have been enslaved for all time past and will bring them to the perfect brightness of the eternal light (my translation).

The refence to God's dissatisfaction with both East and West which led to his use of Constantine indicates that Constantine included his war against Maxentius in his christianizing mission. The last of these statements is to be found in his letter to Sapor, which Eusebius quotes at *VC*, 4.9 ([11]). It begins :

> By keeping the Divine faith, I am made a partaker of the light of truth : guided by the light of truth, I advance in the knowledge of the Divine faith. Hence it is that, as my actions themselves evince, I profess the most holy religion ; and this worship I declare to be that which teaches me deeper acquaintance with the most holy God ; aided by whose Divine power, beginning from the very borders of the ocean, I have aroused each nation of the world in succession to a well-grounded hope of security ; so that those which, groaning in servitude to the most cruel tyrants, and yielding to the pressure of their daily sufferings, had well nigh been utterly destroyed, have been restored by my agency to a far happier state.

It is necessary to conclude that the emperor repeatedly presented his whole career as a christianizing misssion. I do not take him to mean that every single thing he did was done with a christianizing purpose, but rather that that was his main purpose from the beginning. When I decided to collect such statements I did not think that there would be so many of them, or that they would be so positive.

It is, of course, possible that in 324 he had started to regard himself as an *imperator naturaliter christianus*, and that his statements at this time and later are not to be taken as a good indicator of when the mission began. One might suppose that they are either wishful thinking or simply false. The *Sol Invictus* coinage, the title of *pontifex maximus* and the ambiguous language of the Arch of Constantine in Rome could all be used to support rejection of Constantine's claims. The most serious

(11) P. 543 of the translation.

difficulty with such an argument is the fact that it was certainly against Constantine's interest before the final defeat of Licinius (it would, indeed, have been suicidal) to present himself as a Christian ready to fight civil wars for religious reasons. In those circumstances actions which would have reassured pagans who were uneasy about the emperor's religion do not prove that his statements about his mission are not true. His retention of the title (and office) of *pontifex maximus* at a time when the genuineness of his christianizing efforts cannot reasonably be doubted shows that he paid attention to the feelings of pagans. It is absence of such attention which would be remarkable. Even after the victory of 324 it was not altogether a good idea for him to admit to having fought civil wars for religious reasons, because pagans might decide to imitate his example. Apparently he thought that it was more important to ascribe his success to God than to keep silent about the possible results of a Christian's decision to serve God ([12]).

In addition to these reasons for not publishing his explanation, there seems to have been no reason for inventing it in the first place. Compared to Eusebius' conversion by miracle in 311-312 it is quite dull. The chosen favourite of God — *caelitus invitatus ad fidem*, as Rufinus was later to put it ([13]) — is replaced, on Constantine's account, by just another Christian who had escaped the Great Persecution. A further disadvantage is the absence of common ground with the pagans, whom he was urging to become Christians : surely his exhortations would have been improved by statements that he himself had been one of them until God enlightened him. I do not see what he stood to gain by inventing what he says (there was nothing wrong with being a convert), and the disadvantages of his story as compared with that of Eusebius suggest to me that it was Constantine, if either of these two, who told the truth. The removal of the conversion, and therewith the ancient evidence against Constantine's explanation, does not create evidence in favour of it, but it does make desirable a test of his claims. I would make that in four parts — with

(12) Regarding this question see my article *The Language of Constantine's Propaganda*, in *TAPA*, 120 (1990), pp. 349-353.

(13) *HE*, 9.8-9.

regard to (I) the years 306-312, (II) the campaign of 312 against Maxentius, (III) the war of 316-317 against Licinius, (IV) the war of 324 against Licinius.

B.

I

Constantine's legislation of 306 restoring Christians' right to worship their God ([14]), and the presence of Christian advisors with him when he went to war against Maxentius in 312 ([15]) are now generally regarded as facts. Opinion varies as to their significance. Here it is necessary only to note their accord with Constantine's explanation ([16]).

II

As regards the campaign against Maxentius, Constantine's claims accord well with the important facts. In 312 he protested against the persecuting activities of Maximinus ([17]), and made a pact with Licinius. By this pact Licinius' efforts, which Galerius had wished to direct against Maxentius, were turned against Maximinus. Constantine himself attacked Maxentius. When the dust had settled Constantine was the senior Augustus, and he began to have trouble with Licinius ([18]). All this has been regarded as evidence that Constantine had a "boundless lust for power" ([19]). However, since no proponent of that theory has explained why Constantine waited seven years between his two victorious

(14) For discussion of Lactantius' statement cf. A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and Pagan Rome*, Oxford, 1948 (reprinted 1969), p. 8 ; T. D. BARNES, *art. cit.*, pp. 44-46.

(15) On this point see ALFÖLDI, *op. cit.*, pp. 13-15.

(16) I have dealt with Constantine's "pagan vision" of 310 in *Constantine's Early Religious Development*, in *JRH*, 15.3 (1989), pp. 283-291 and *The Language of Constantine's Propaganda*, in *TAPA*, 120 (1990), p. 349.

(17) For a 311 date, BARNES, *Lactantius and Constantine*, in *JRS*, 63 (1973), pp. 44-46. Against that date and in favour of a date late in 312, after Constantine's victory against Maxentius, J. L. CREED in his edition of Lactantius' *DMP*, 115 (commenting on *DMP*, 37.1).

(18) For the narrative, BARNES, *CE*, pp. 40-43 and 62-65.

(19) A. ALFÖLDI, *op. cit.*, p. 13, following many others.

campaigns against Licinius, the theory has no force against Constantine's claims. In 311 and 312 Constantine did not know that Licinius would be successful against Maximinus. He did know that, whatever happened, the victor would not be a Christian. Therefore his attack on Maxentius was consistent with an attempt to end persecution whether Maxentius were a persecutor nor not, for Constantine would not be safe if Maximinus defeated Licinius. Nor could he proceed further with a christianizing mission from an inferior position (20). This argument is not affected by the fact that other reasons can be given for Constantine's attack on Maxentius, because even if Constantine acted from a desire for power or from hatred or fear of Maxentius there is no evidence that any other motive (21) was stronger than that which he describes in his several statements. The sources which indicate a religious reason for this campaign may now be considered.

First, the Arch, all of whose words can now receive proper consideration. The inscription on the side referring to the *decennalia* indicates that it was dedicated in 315, and the inscription in its attic (694 in Dessau) must have been ordered well before that. This reads as follows :

imp. Caes. Fl. Constantino maximo
p. f. Augusto s. p. q. R.,
quod instinctu divinitatis, mentis
magnitudine, cum exercitu suo
tam de tyranno quam de omnis eius
factione uno tempore iustis
rem publicam ultus est armis,
arcum triumphis insignem dicavit.

It is the obvious implication of the inscription that a divinity prompted Constantine to the entire war (22). In order to believe

(20) I have assumed that a neutral distressed by persecution of the Christians would not have regarded civil war as a lesser evil.

(21) For these other reasons, BARNES, *CE*, pp. 40f. I am not arguing here that Constantine did not act from mixed motives.

(22) I take it that the reason for the ambiguity of *instinctu divinitatis* was the emperor's wish to avoid giving offence to pagans. Until the final defeat of Licinius Constantine always used neutral language with regard to religion in his public statements. His language to bishops was very different.

that the impulse of the divinity led only to a final, post-conversion, victory one has to imagine Constantine as starting the war on his own, but needing a nudge from God in order to finish it. That is a very odd interpretation, and it is contradicted by the plural *triumphis* and by the sculptures showing the earlier victories of the campaign. The only trouble with accepting the implication that God prompted the whole war might be the *uno tempore*, which could be thought to fit better with a post-conversion victory at the Milvian Bridge than with the whole campaign. However, such a construction of *uno tempore* cannot include the campaign in the North of Italy against parts of "the whole faction" of Maxentius, which appears in the sculptures, and it is quite misleading as to how Constantine eliminated Maxentius. Furthermore, there is no need to suppose that *uno tempore* refers to a single day. It presumably contrasts the victory of Constantine on his first try with the past failures of the tetrarchy as represented by Severus and Galerius (23). Such a construction of *uno tempore* does not cause troubles with the rest of the text, and of the Arch.

The next source is a passage (at ll. 467-488) of Prudentius' *Contra Symmachum*, of 402-3 (24). Prudentius described Constantine as a Christian attacking the tyrant Maxentius, and said nothing about a conversion. His account is consistent with Lactantius' story of painting the monogram on the shields just before the final battle (25). Even though Prudentius, unlike Lactantius, repeated the propaganda about the tyranny of Maxentius, his text implies that Constantine had a religious motive for the war as well as a wish to end a tyranny (26).

At about the same time as Prudentius wrote, Rufinus, using the *HE* of Eusebius and the *HE* of Gelasius of Caesarea, produced

(23) Cf. R. T. RIDLEY, *Anonymity in the* Vita Constantini, in *Byzantion*, 50 (1980), p. 245.

(24) For the date, M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Literatur*, Münich, expanded second edition of 1914 (reprinted in 1970), vol. IV, p. 249.

(25) ELLIOTT, *Conversion*, pp. 428-429 and note 50.

(26) The evidence of Prudentius is unimportant as coming long after 312, but interesting as coming from one who knew both the Eusebian and the orthodox views of the campaign of 312.

an account of the war as follows (27). Constantine, an unbaptized Christian, prepared a campaign against the tyrant Maxentius. He was worried about it, and prayed for divine help. In a dream he saw a fiery cross gleaming in the Western sky, and heard some angels standing by him say "Constantine, conquer by this". He had thus been invited to the faith by God, as St. Paul had been, but with this difference — that his invitation had come when he already was a Christian. He made a banner, called the *labarum*, in the form of a cross. Now certain of victory, he began to worry about the fact that he, an emperor, was waging a civil war, and that involving an attack on Rome itself. He prayed that he might not have to shed Roman blood. God answered his prayer. Maxentius decided to attack Constantine, and forgot that he himself had ordered the Milvian Bridge broken and made into a trap. He rode out onto the trick bridge, and fell into the river, so that by the loss of this one accursed person Constantine was spared the necessity of fighting a civil war.

This amusing travesty is partly, I think, the result of a moral problem. Rufinus thought that Constantine had a religious reason for this war, but the pagan usurpations of the fourth century had diminished the appetite of some Christians for religious wars. Eusebius' triumphant attitude was out-of-date. Rufinus could not solve his problem by presenting Constantine as a pagan at the outset and a Christian fighting in self-defence on the morning of the final battle, because he did not believe the story of a conversion. Therefore he simply eliminated the war.

It happens that we are not dependent upon the unreliable Rufinus for the claim that Constantine was a Christian when he decided to attack Maxentius. The account of one of his sources, Gelasius of Caesarea, is preserved and cited by Gelasius of Cyzicus in his *Ecclesiastical History*. It presented Constantine as a Christian before the decision to attack Maxentius, had nothing on the campaign in the North of Italy, and had a trick bridge. However, Gelasius does seem to have thought that there was a battle, and he does not say that Maxentius was the only

(27) MOMMSEN's text of Rufinus, *HE*, 9.8-9 is in vol. II of *Eusebius Werke*, Leipzig, 1908, edited by E. SCHWARTZ, pp. 827 and 829.

person drowned ([28]). His rejection of Eusebius' conversion story tells more heavily against it than do those of Prudentius and Rufinus, for Gelasius could have checked Eusebius' conversion story with persons who did not hear of a conversion in Eusebius' oration at the *tricennalia* in 335, and then found it in the *VC*, just a few years after the *tricennalia*, but twenty-seven or so years after the alleged event.

It appears, then, that as regards the campaign of 311-312 Eusebius is the odd man out. The historical facts are consistent with Constantine's statements, with which the other Christian sources agree. In these circumstances it would not be proper to prefer Eusebius' claims to those of Constantine.

III

The cause of the war of Cibalae, of 316/17, is also problematic. In the *VC*, left unfinished in 339, Eusebius almost conflated the two wars with Licinius, and gave religious conflict as the reason for both ([29]). Such an eccentric (from the modern point of view) presentation has naturally caused difficulties, but it does not place Eusebius at odds with Constantine as regards the reason for the war of Cibalae. However, in the second and third (perhaps) editions of his *Ecclesiastical History*, written in 313-315 (perhaps), Eusebius had represented Licinius as a Christian deliverer of the East from Maximinus in 313 ([30]), and it is clear that Eusebius

(28) GELASIUS OF CYZICUS, *HE*, 1.3-7, which is agreed by everyone, on the basis of the citation of "Gelasios" in 1.8.1 to have been copied from the work of Gelasius of Caesarea. For a discussion of the passage cf. F. SCHEIDWEILER, *Die Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, in *ByzZ*, 46 (1953), pp. 293-296. There are three later articles by F. WINKELMANN on Gelasius of Caesarea — (i) *Untersuchungen zur Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, in *Sitzungsberichte der deutschen Akademie der Wissenschaften, Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst*, Nr. 3 (1965), 123 pp.; (ii) *Charakter und Bedeutung der Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, in *Byzantinische Forschungen*, 1 (1966), pp. 346-385; (iii) *Die Quellen der Historia Ecclesiastica des Gelasius von Cyzicus (ein Beitrag zur Rekonstruktion der Kirchengeschichte des Gelasius von Caesarea)*, in *Byzantinoslavica*, 27 (1966), pp. 104-130. Cf. my *Constantine' Conversion*, in *Phoenix*, 41.4.

(29) *VC*, 1.48-2.18.

(30) *HE*, 9.11. For a recent discussion of the successive edition of the *HE*, T. D. BARNES, *The Editions of Eusebius' Ecclesiastical History*, in *GRBS*, 21 (1980), pp. 192-201.

then thought that Licinius' purge of Maximinus' associates was directed against the persecutors. Thus, each of his works could, in the absence of other information, be used to impugn the credit of the other ([31]). For these troubles Eusebius is responsible. For other troubles he is not. It is agreed that he thought that both wars against Licinius occurred after Constantine' *decennalia* in 315 ([32]). However, until the 1950s, scholars agreed with Godefroy's argument (of 1665) ([33]) that the first war was fought in 314. They also agreed with Tillemont ([34]) that those persecuting activities of Licinius specifically mentioned by Eusebius dated to the period before 324, but not before 314. Thus, in 1950 there seemed to be at least three reasons for rejecting Eusebius' view of the cause of the first war. It was accordingly rejected, and scholars sought other explanations.

The next decade, however, saw two discoveries of the first importance. In 1951 it was learned that the *London Papyrus* 878 contained part of a copy of the document quoted by Eusebius as Constantine's letter of 324 to the eastern provincials. The letter was shown to be authentic, and Eusebius' quotation to be correct ([35]). On the question of the trustworthiness of the Constantinian documents as provided by Eusebius, Baynes' stock went up and Grégoire's went down ([36]). Then, in 1953 Patrick Bruun showed that the War of Cibalae had to be dated to 316/17 ([37]). His argument did not make much of an impression when it first appeared, but in 1958 it was reinforced by Christian Habicht ([38]), and was accepted ([39]). The sharp increase in Eusebius'

(31) For a convenient and brief account of the arguments of Henri Grégoire, see H. CHADWICK's preface to the London 1972 reprint of N. H. BAYNES' *Constantine the Great and the Christian Church*, pp. IV-VI.

(32) The account of the *decennalia* is in *VC*, 1.48.

(33) A *Chronologia Codicis Theodosiani* is to be found in his (posthumously published) edition of the *CTh*.

(34) L. S. LENAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, Paris, 1700, vol. IV, pp. 644f.

(35) JONES, *art. cit.* (in note 2 above), p. 196, note 1.

(36) Note 30 above.

(37) *The Constantinian Coinage of Arelate*, in *Finska Fornminnesföreningens Tidskrift*, 52.2 (Helsinki, 1953), pp. 15ff. and 49.

(38) *Zur Geschichte des Kaisers Konstantin*, in *Hermes*, 86 (1958), pp. 360-378.

(39) The acceptance is not universal, but see now Thomas GRÜNEWALD,

credit and the re-dating of the war might have had considerable effects on our view of the cause of the war. First, he was right in placing the war after the *decennalia* in 315. Second, there was now a three-year period between Licinius' war with Maximinus in 313 and the War of Cibalae ; that was enough time for serious disagreement about religious policy to develop. Third, the period between the two wars with Licinius was now seen to be six or seven years rather than ten, and the first war could no longer seem to be much earlier than Licinius' openly anti-Christian activities. Fourth, it was now clear that with regard to the reason for the war Eusebius' *Ecclesiastical History*, whose earlier editions were produced before the war, could not be used against the *VC*. In these circumstances a reconsideration of the cause of the war was in order.

None occurred. From accounts in Eusebius and in the *Origo* it appears that in 315 Constantine asked Licinius to allow that Constantine's brother-in-law Bassianus be made Caesar in charge of Italy, that Licinius had Senecio, Bassianus' brother, persuade Bassianus to murder Constantine, and that Bassianus was apprehended in the attempt and killed. Habicht saw that this affair, which appears in the *VC* as a secondary cause of the war, and in the *Origo* as **the** cause of the war (40), did in fact antedate the war. Without discussing the difference between the sources he pronounced that affair **the** cause (41). Barnes agreed, again without discussion (42). Desire for power was assumed to be the motive. I think that such a conclusion is hasty. There is a split here between a pagan source and a Christian one, and the fact that Eusebius makes no effort to conceal the affair is an indication that his view that it was a secondary cause should not be passed over.

Scholars who point to the Bassianus affair would not necessarily intend to rule out religious antagonism as a contributory cause.

Constantinus Maximus Augustus : Herrschaftspropaganda in der zeitgenössischen Überlieferrung (Historia Einzelschriften 54) (Stuttgart, 1990), 109-112.

(40) Cf. EUSEBIUS, *HE*, 10.8.5 and *VC*, 1.50.2, and *Origo* (= *Anonymus Valesii*), 15 ; BARNES, *CE*, p. 66 ; the edition of the *Origo* by I. KÖNIG, Trier 1987, pp. 113-118.

(41) *Art. cit.*, p. 375.

(42) *CE*, pp. 66-68.

However, unless religious antagonism is specifically included, Constantine's explanation of his career is implicitly rejected. If that step is to be taken, it should be taken deliberately. An argument for rejecting Eusebius' evidence regarding religious antagonism as a cause would have to run, I think, roughly as follows. "Eusebius says that both wars were fought for religious reasons, but his examples of Licinius' persecuting activities all seem to date to the inter-war period. Therefore he is wrong about the reason for the first war." Such an argument has two faults. First, it assumes that in order for the first war to have been fought for religious reasons there had to be persecution. In fact there had only to be disagreement. Second, it does not follow from Eusebius' own lack of evidence supporting his view that his view was wrong. All the evidence regarding the war should be considered, and to that task we may now proceed.

In the *Constantine and the Conversion of Europe* (of 1948) A. H. M. Jones argued that Licinius' constitution of June 15, 313 (commonly known as the Edict of Milan), represented an attempt, by stressing imperial religious neutrality, to withdraw from the more pro-Christian position of Constantine's letter to Maximinus late in 312. This argument was later supported by Nesselhauf, but does not seem to have made much of an impression on others (43). To me it seems quite correct. I think that Jones would have made more of his argument if he had not so seriously overrated the value of the coins as indicators of the emperors' personal religious beliefs. His idea is the more important because it deals with such early documents — ten years earlier than the time when Constantine began to say publicly that his whole career had been a christianizing mission.

It was argued by A. A. T. Ehrhardt, and then independently by Barnes, that *CTh* 9.5.1 (= *FIRA*^{2}, 1.94) of January 1, 314, which prescribes crucifixion as a punishment for slaves who

(43) JONES, pp. 76-80. For Constantine's letter cf. LACTANTIUS, *DMP*, 44, 11 ; EUSEBIUS, *HE*, 9.9.12 ; N. H. BAYNES, *Two Notes on the Great Persecution*, in *CQ*, 18 (1924), pp. 193-194. For Licinius' constitution cf. LACTANTIUS, *DMP*, 48.2ff. ; EUSEBIUS, *HE*, 10.5.2ff. ; H. NESSELHAUF, *Der Toleranzgesetz des Licinius*, in *Historisches Jahrbuch*, 74 (1954), pp. 44-61 ; A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire*, Oxford, 1964, vol. I, pp. 80-81.

inform on their masters, is a law of Licinius (44). I accept Barnes' argument that it never was a law of Constantine. The law is to be read with Victor, 41.2-4, which says that Constantine and Licinius fought the war *ob diversos mores*. The *mores* of Licinius referred to by Victor are crucifixion and parsimony. The first seems to me to indicate a religious factor (45). The second, which may seem a very odd reason for a war, would make good sense if it stemmed from disagreement over expenditures required by Constantine's restitution of property confiscated during the persecution.

In his edition of Lactantius' *De mortibus persecutorum* J. L. Creed dates the work to 314-15 and argues that it shows "subdued hostility" towards Licinius (46). I accept this argument, which indicates contemporary religious antagonism. In my opinion it is confirmed by the fact that at 36.1 Lactantius seems to blame Licinius for delays in attacking Maximinus.

In his *Ecclesiastical History*, 9.11, which was probably written by 315 (47), Eusebius represented Licinius' purge of Maximinus' associates in 313 as a purge of persecutors. This was a mistake caused by his temporary belief that Licinius was a Christian, but it is of interest as showing what Eusebius thought a Christian conqueror might do.

(44) A. A. T. EHRHARDT, *Some Aspects of Constantine's Legislation*, in *Studia Patristica*, 2. *Texte und Untersuchungen*, 64 (Berlin, 1957), pp. 114-121 ; T. D. BARNES, *Three Imperial Edicts*, in *ZPE*, 21 (1976), p. 276. R. MAC MULLEN objected to Barnes' argument there in his article *What Difference Did Christianity Make?*, in *Historia*, 35 (1986), p. 334. However, either the (non-imperial) consular date or the (name or) title of the addressee must be emended, and BARNES' remedy was a simple one. His argument was somewhat confirmed after his *ZPE* article. See his *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge, Mass., 1982 (hereinafter *New Empire*), pp. 127-128.

(45) Given some of the punishments prescribed by Constantine, I do not think that mere social humanitarianism would explain his ban on crucifixion [*CTh*, 9.24.1 ; 1.16.7 ; 9.18.1 ; 9.15.1 and 10.10.2 are discussed by R. MAC MULLEN in *What Difference Did Christianity Make?*, in *Historia*, 35.3 (1986), p. 333]. It seems to me that the pagan sources reflect neutral language of Constantine's public propaganda.

(46) Oxford, 1984, pp. XXXIII-XXXV.

(47) Above, note 27.

In his letter of December 8, 316 to the bishop Protogenes (of Serdica, apparently) ([48]) Constantine extended to the territories being won in the war of Cibalae his earliest law recognizing the validity of manumissions performed in church ([49]). The war had been going on for two months, and was to continue for four more. Constantine's very prompt attention to this matter indicates that it was important to him.

Between 324 and 330 the pagan historian Praxagoras of Athens wrote in two books a laudatory history of Constantine which was briefly summarized by Photius ([50]). Praxagoras gave the cause of the war as follows. "When Constantine learned that Licinius was treating his subjects in a cruel and inhuman manner, he would not tolerate his kinsman's inbearable ὕβρις, and made war upon him in order to change (μεταστησόμενος) him from a tyrant into a kingly ruler" (my translation). The mentions here of cruelty and arrogance do not contradict what Victor says about crucifixion and parsimony. The point is clearly made that Licinius would not do as Constantine wished, and so Constantine fought in order to change him. It would not be useful to argue from the absence here of any mention of religious conflict, because there was nothing in Praxagoras about such a conflict before the second war either. The cause of that, according to him, was that Licinius broke his oaths and went in for all kinds of wickedness.

That the quarrel was over policy rather than personal is further confirmed by frg. 15 of Petrus Patricius ([51]), which quotes a reply by Constantine to Licinius' envoy in 317. I think that Constantine's meaning may be rendered as follows. "I repudiated my own brother-in-law as a colleague because of his offences. I have not come campaigning from the Ocean all the way to this place just to receive a slave along with him into the imperial college. Tell him to forget about Valens." A second important point about this fragment is the mention of the Ocean, which is a long way

(48) Cf. F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World*, Ithaca, 1977, p. 591, and BARNES, *New Empire*, p. 73, note 116.

(49) *CJ*, 1.13.1.

(50) JACOBY, 219T.

(51) This is in MÜLLER, *FHG*, vol. IV, pp. 189-190. Cf. *Origo*, 17 (= *Excerpta Valesiana* or *Anonymus Valesii*).

from any possible starting-point for this campaign (52). Constantine seems to be thinking here of the mission which he mentions in the letters quoted by Eusebius in *VC* 2.28 and 4.9 — the christianizing mission which, he says, began at the Western Ocean. It is worth noting that the remarks quoted in the fragment, which Petrus describes as being delivered by a man almost choked with rage, antedate by more than seven years the public statements of Constantine.

It seems that most scholars dismiss Praxagoras' statements about this war as Constantinian propaganda, on the view that Constantine did not get what he wanted out of the war. Moreau (53) and Habicht (54) have argued that Constantine wanted the two wars against Licinius conflated in order to obscure failure in the first. Barnes has asserted (55) that Licinius and his Caesar Valens managed to force Constantine to genuine negotiations by breaking his lines of communication.

These views are not convincing. Propaganda is not necessarily false. Constantine won both wars. He should have been happy to claim that he had defeated his reprehensible brother-in-law, given him another chance, and fought him again only when he proved incorrigible. There really is no motive for the false propaganda effort alleged by Moreau (56). As for the military situation in 317, Jones took the view that each side had cut the other's communications (57). I think that it would be more accurate to say that each was in a position to threaten the other's communications. In any case, the result of those negotiations does not suggest that Constantine was in much danger. Licinius

(52) It might have been considered to have started from Arles or Verona. Cf. BARNES, *New Empire*, p. 73.

(53) J. MOREAU, *Zum Problem der Vita Constantini*, in *Historia*, 4 (1955), pp. 237-242.

(54) *Art. cit.*, p. 375.

(55) *CE*, p. 51.

(56) The logic of Moreau's argument is peculiar, for if Constantine had failed in a non-religious war of Cibalae and succeeded in the crusade of 324 he should have stressed the differences of motives and results on the two occasions. Constantine did not claim that he personally was invincible ; he always said that God gave him victory.

(57) A. H. M. JONES, *Constantine and the Conversion of Europe*, p. 110.

obeyed his order to kill Valens, he gave up Europe as far as Thrace, and he accepted dynastic arrangements providing for the eventual takeover of the empire by the Constantinian house. Constantine made good his claim to legislate for the whole empire ([58]). If Licinius was as effective a general as Barnes describes him, he was not much of a negotiator. It seems clear enough that he had been forced to the obedience which Praxagoras said Constantine had fought to obtain.

The *Origo* (5.18) confirms the statement of Praxagoras in the description of the negotiations which ended the War of Cibalae — *missus deinde Mestrianus legatus pacem petiit, Licinio postulante et pollicente se imperata facturum.* Licinius had earlier been receiving orders which he had not carried out.

The statements in the *Epitome de Caesaribus*, 41.8-10 about Licinius' rusticity, avarice, distrust of education and hatred of forensic activity are not inconsistent with opposition to christianizing innovation or to legislation in the Christian interest. Like the statements in Victor, they go back to the propaganda of the period.

Propaganda against Licinius did not have to refer to religious differences. In 316 it could have been "Licinius is cruel and stingy, refuses to co-operate with the senior Augustus, has plotted against him and is now planning an attack". In 324 "Licinius is a troublemaker who has presumed too much on his kinsman's indulgence. He has now broken his oaths and started a civil war". These are the terms which Constantine, who was not suicidal, would have used in public, and some of the pagans never went beyond them ([59]). The neutrality of these terms as regards religion does not, however, weigh against the view that the war was fought for religious reasons, and the sources, both pagan and Christian, which provide evidence of the controversy are not to be disregarded.

It would, indeed, be surprising if Licinius had never displayed irritation. He had been made an Augustus by Galerius in 308, the year after Constantine had assumed that title, when his old

(58) Cf. HABICHT, *art. cit.*, pp. 366-370.

(59) T. G. ELLIOTT, *The Language of Constantine's Propaganda*, in *TAPA*, 120 (1990), pp. 349-353.

friend was happily persecuting Christians and had not yet become ill. When the wars with Maxentius and Maximinus were over Licinius was faced with a senior Augustus (that position confirmed by the pagan senate of Rome) who expected him, now married to a Christian, to execute a revolutionary policy on behalf of the new religion, of which he was not, and would not be, an adherent. About seven years Constantine's senior, the choice of Galerius, confident in his own abilities and policies, Licinius wanted a way out. But there was none. If he acquiesced in the new policy he would be despised by the pagans, and become the sick man of the East. If he wanted to stop Constantine, how was he to go about it? Eusebius says "first deviously, then openly" (60). That is not at all implausible. Eusebius' implication that he had not conspicuous anti-Christian activity of Licinius to record during the years immediatley after 313 allows for the possibility that Licinius was not so much doing things which Constantine did not want done as refusing to do things which Constantine did want done.

Constantine's laws concerning crucifixion, and manumissions in church, have alredy been mentioned. To those may be added the laws about bishops' courts (61) and about tax exemptions for clerics (62). Licinius would not have approved.

The Bassianus affair is not a difficulty for the present argument. Licinius had shown that he would not be Constantine's assistant. His remaining choices were to allow his house to be phased out of the imperial college, or to resist Constantine. He presumably persuaded Bassianus that he (Bassianus) would one day be discarded too. It is easy for some, but not necessary for all, to see Constantine as acting in bad faith at this juncture. To the present writer it seems more probable that he was determined to make his junior colleague either obey or agree to be phased out.

Eusebius' conflations of the two wars has caused difficulty, but the problem should not be exaggerated. His declared purpose

(60) *VC*, 1.50 ; 2.1.

(61) Cf. BARNES, *CE*, p. 51.

(62) These are *CTh*, 16.23.1-7, and others, for which T. G. ELLIOTT, *The Tax Exemptions Granted to Clerics by Constantine and Constantius II*, in *Phoenix*, 32 (1978), pp. 326-336.

in the *Life* was not to write all of Constantine's wars and laws, but to illustrate his religious character (63). Since two crusades could not prove more than one, his conflation of the wars is not of itself suspicious.

Thus, I see no reason to reject either pagan or Christian assertions about this war. In all probability Constantine did criticize Licinius' *mores*, and did fight in order to change him. The change desired, however, was a change into an instrument of his own christianizing policy. That the disagreement was over policy is confirmed by Constantine's insistence on his power to legislate for the whole empire, and the sequel to the war indicates that the policy in question was the religious one.

IV

Regarding the cause of the second war against Licinius there is much more agreement, because the evidence of Eusebius presents far less difficulty. In *VC*, 1.48ff. (where he confuses it with the war of 316/7) and 2.1ff. he represents the war of 324 as a crusade against a persecutor. Like most scholars I accept that presentation. However, I think it important to note that the official reason for the war was probably not, in 324, the crusading one. In 324 Constantine could accuse Licinius of having violated their agreement of 317, and the statement of Praxagoras discussed above indicates that he did so.

C.

It appears, then, that Constantine's explanation of his career is in accord with the facts and has support in sources other than Eusebius. Nevertheless, it would not be unreasonable to ask why the tradition of a religious reason for the wars of 312 and 316/17 is not even stronger. I think that the ignorance of Eusebius regarding Constantine in 312 (64) is an important reason for the situation ; I would offer two others.

(63) *VC*, 1.11. Acknowledgement of Eusebius' warning to his reader does not require us to praise the scope of his work.

(64) ELLIOTT, *Conversion.*

In his letter of 324 to the people of the Eastern provinces Constantine described the Great Persecution as a civil war, begun in the midst of a profound peace, by cruel and furious men (65). It is important to note how well it suited Constantine to regard the persecution as a civil war. This contention brought his christianizing mission under the umbrella of an emperor's traditional duties. He could claim, without reference to any religious consideration, that it was any emperor's duty to stop persecution, and he may well have believed that that was the case. The distinction between a civil war fought for religious reasons and business-as-usual was thus blurred. This is why the dominant note of the pagans writing about Constantine is disillusionment. They had accepted his business-as-usual claims, and then found out after 324 (if not earlier) that there was more on his agenda. For the pagans the trouble with Constantine was not that he was unqualified for rule ; it was that, having become a good emperor, he embarked on an expensive revolutionary policy which they disliked (66).

A third factor affecting the tradition was the need for prudence on Constantine's part. Many scholars have been impressed by the audacity of his revolution (67). Nevertheless, scholarly argument about him is certainly not governed by the notion that the revolution was dangerous to himself, and, in the event of failure, to all the Christians of the empire (68). To the present writer this seems to go back to the sanguine attitude of Eusebius, who knew of the emperor's death in happy circumstances, and who died before the troubles between Constantine's surviving sons and the pagan opposition to Constantius II.

(65) *VC*, 2.49. Cf. 2.54.

(66) For moderate fourth-century statements by pagans cf. EUTROPIUS, 10.7-8 ; VICTOR, 41.16-21 ; *Epitome de Caesaribus*, 41.16.

(67) J. B. BURY's statement (in *The Later Roman Empire*, vol. I, p. 366 in the Dover Books edition of 1958) that "Constantine's revolution was perhaps the most audacious act ever committed by an autocrat in disregard and defiance of the vast majority of his subjects" is still quoted. Cf. recently P. BROWN, *Society and the Holy in Late Antiquity*, Berkeley, 1982, p. 97.

(68) See, however, H. GRÉGOIRE, *L'authenticité et l'historicité de la* Vita Constantini *attribuée à Eusèbe de Césarée*, in *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres*, 39 (1953), p. 466.

There was no reason why a convert from paganism should have pretended that he had always acted as a Christian. The acceptance of his claim does not require the belief that he told all of the people all of the truth all of the time, nor does it require the belief that religious reasons were his only reasons at any given point. In these circumstances I have concluded that his explanation can be accepted.

Is it the most probable explanation? There seem to me to be two other possibilities. One is the faulty Eusebian conversion story and all the conjecture arising from it. The scholar who works with it cannot find any support for Eusebius in the rest of the contemporary evidence, and must put up with the faults. The other course open is to formulate some hypothesis about early and more complex motives of Constantine. The difficulty here is that such hypotheses are bound to be less economical than Constantine's explanation. For example, if we suppose that Constantine simply wanted power at the beginning, and that he gradually came to realize that the support of Christians was necessary to him, we shall immediately be faced with the evidence of Lactantius regarding his first actions as emperor in 306. If, on the other hand, we suppose that he had already decided in 306 that for the sake of obtaining power he was going to work in the interests of Christianity, we are really accepting his explanation and adding an unsupported conjecture to it. In these circumstances Constantine's explanation, which is not necessarily the whole truth, is the economical way to account for the facts, and remains, as such, the probable explanation.

University of Toronto. Thomas George ELLIOTT.

KASTRO AND DIATEICHISMA AS RESPONSES TO EARLY BYZANTINE FRONTIER COLLAPSE

During the period of the *Pax Romana* defense was concentrated on the frontiers (1). The legions protected the empire and the barbarians were held at bay. Within the empire there was peace and prosperity while generations lived and died free from the threat of barbarian invasion. In these circumstances urban life prospered and cities were built in the remotest corner of empire. The period of the first and second centuries after Christ, in fact, probably witnessed the fullest development of the urban system that has long been considered the dominant institution of classical civilization (2). From the Euphrates to the Firth of Forth citizens of the *imperium Romanum* could experience an *urbanitas* that differed only slightly in degree and kind from one region to the next (3). In the heartland of the empire, in the cities clustered round the Mediterranean Sea, older fortifications were allowed to decay, anacronistic witnesses of a harsher time and signs of potential independence that the central administration could certainly not encourage. By the middle of the third century all this began to change as the frontier defenses weakened and barbarian groups made their way into the center of the empire (4).

(1) For a convenient recent survey, see Stephen L. DYSON, *The Creation of the Roman Frontier* (Princeton 1987).

(2) A. H. M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian*, 2nd ed. (Oxford 1967) ; IDEM, *Cities of the Eastern Roman Provinces*, 2nd ed. (Oxford 1971) ; G. M. A. HANFMANN, *From Croesus to Constantine. The Cities of Western Asia Minor and their Arts in Greek and Roman Times* (Ann Arbor 1975).

(3) Edwin RAMAGE, *Urbanitas. Ancient Sophistication and Refinement* (Norman, OK 1973).

(4) A. ALFÖLDI, *Studien zur Geschichte der Weltkrise des 3. Jahrhunderts nach Christus* (Darmstadt 1967).

Unprepared for the challenge, many of the cities fell to the enemy, and the fabric of classical civilization began to come apart.

Perhaps not surprisingly, our historical sources fail to provide us with a full picture of the course of events in the interior of the empire. Instead, they remain dominated by a classical literary tradition with a fixation on the dual poles of the frontier and the court : thus, we read a great deal about strategy along the Euphrates and politics in Constantinople, but we hear almost nothing about the heartland of the empire, the areas that provided the agricultural surplus and the social stability on which the whole system depended. Certainly, despite the interests of the sources and conventional modern historiography, the military situation in the later Roman and Byzantine periods involved factors beyond the mere ordering of troops and frontier defenses. Thus an understanding of the military aspects of the "decline and fall of the Roman empire" involves much more than the examination of strategic and policy „errors" (5), but rather requires a fuller exploration of the reactions to military crisis in the empire as a whole. Certainly, it is difficult to argue that the success of the barbarians was ever due to their technological or strategic superiority and one must reject out of hand the unfortunate statement of André Piganiol that the Roman empire did not fall but was "assassinated" by its foreign enemies (6). Rather, the key must be the center of the empire and its ability — or inability — to withstand the crises of the time and, probably more importantly, the transformations of Roman life that resulted from the changes of the period. This is the real question : as Weis, Cutler and Kazhdan, Lille, and others have pointed out, the issue is not simply one of military success or failure, but rather an examination of how society responded to the military threat and how its institutions were changed as a result (7).

(5) As Arthur Ferrill, *The Fall of the Roman Empire. The Military Explanation* (London 1986).

(6) André Piganiol, *L'empire chrétien*, 2nd ed. (Paris 1972), 466.

(7) G. Weis, "'Antike und Byzanz. Die Kontinuität der Gesellschaftsstruktur', *Historische Zeitschrift* 224 (1977) 529-60 ; A. P. Kazhdan and A. Cutler, "Continuity and Discontinuity in Byzantine History", *Byzantion* 52 (1982) 429-78 ; R.-J. Lilie, *Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber* (Munich 1976).

Clearly central to this question is the fate of urban society in this age of transition. In the picture of the period that is generally accepted today urban vitality continued, in the East at least, through the period of late antiquity — that is, through about the sixth century (8). After the death of Justinian, however, there followed a period of crisis lasting until about the beginning of the ninth century, when recovery set in (9). The society that emerged after this time, however, was — in the prevailing view — vastly different from what had preceded it. Society became, in other words, thoroughly medieval (10). Probably the most important or representative change was the replacement of the ancient city by the medieval *kastron* (11). The *kastron* was, of course, a fortified settlement, but the transformation is usually taken to mean more than this ; rather, the *kastron* is seen as a settlement vastly reduced in population, huddled around — or even within — the walls of its citadel. While many *kastra* were built on the ruins of the classical cities, others were constructed *de novo* in the mountainous interior of what was left of the beleagured Roman empire (12).

(8) The concept of late antiquity has been maintained by European scholars for most of this century, but is has been popularized in the English-speaking world by the thoughtful works of Peter BROWN, e.g., *The World of Late Antiquity* (London 1971). See also H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? IIIe-VIe siècle* (Paris 1977) ; Vladimir Vavrinek, ed., *From Late Antiquity to Early Byzantium* (Prague 1985). On the chronology of decline see especially James RUSSELL, "Transformations in Early Byzantine Urban Life : The Contribution and Limitations of Archaeological Evidence", *17th International Byzantine Congress Major Papers* (New Rochelle 1986) 137-54. This question naturally involves the whole issue of the „Pirenne thesis" : see D. A. ZAKYTHINOS, "La grande brèche", *Charisterion eis A. K. Orlandon* 3 (Athens 1966), R. HODGES and D. WHITEHOUSE, *Mohammed, Charlemagne and the Origins of Europe* (London 1983).

(9) For a new and stimulating — although not always entirely convincing — survey of this period in both East and West, see Judith HERRIN, *The Formation of Christendom* (Princeton 1987).

(10) The literature on this question is vast. Seminal are the works of Alexander KAZHDAN, e.g., „Vizantiiskie goroda v VII-XI vekach", *Sovetskaja Arheologija* 21 (1954) 164-83 ; *Derenja i gorod v vizantii, 9-10 vv* Moscow 1960).

(11) Clive FOSS, "Archaeology and the 'Twenty Cities' of Byzantine Asia", *AJA* 81 (1977) 469-86. Cf. RUSSELL, "Transformations".

(12) The seminal study is E. KIRSTEN, „Die byzantinische Stadt", in *Berichte*

Fortified *kastra* can be seen as a reaction to the military situation of the time and part of the developed Byzantine policy of defense in depth. They accorded well with the fully-developed theme system and the strategy prescribed in the Middle Byzantine military manuals ([13]). These specify that when the enemy invades Byzantine territory the army is to avoid military contact while the population seeks refuge in the *kastra* ; at an appropriate time, when the enemy is loaded down with booty or otherwise occupied, the army is to attack and drive the enemy from the land. Along with the system of *kastra* the Byzantines favored another means of defense. This was the *diteichisma* or barrier-wall. The *diteichisma*, like the Great Wall of China, was a massive fortification designed to keep the enemy out of Byzantine land. Nothing of this scale was attempted along the Byzantine frontier : the expense of building a wall along such a length was clearly prohibitive and, just as importantly, any fortification is effective only when it is properly manned, and the manpower necessary to defend such a stretch was beyond the resource of the Byzantine state. Instead, *diteichismata* were built at strategic locations, such as an isthmus, where a relatively short barrier might deny the enemy access to a significant portion of Byzantine land.

Such fortifications were not, of course, new to the period ([14]). Possible antecedents were the various Long Walls built between the city and its port in many ancient Greek poleis : Athens (Thuc. 2.13.7 ; 2.17.3), Syracuse, and Corinth are perhaps the most famous examples. But closer parallels are the wall across the Dema gap in Attica ([15]) and the fortification across the neck of the Thracian Chersonesos constructed by Miltiades (Hdt. 6.36)

zum XI. internationalen Byzantinisten-Kongress (Munich 1958). Ch. BOURAS, "City and Villages : Urban Design and Architecture", *XVI. Int. Byzantinistenkongress : Akten* (*JÖB* 31/2 [1981]) 611-33.

(13) A convenient discussion of these in Arnold TOYNBEE, *Constantine Porphyrogenitus and his World* (London 1970) 282-322.

(14) See A. W. LAWRENCE, *Greek Aims in Fortification* (Oxford 1979) 167-72.

(15) C. W. J. ELIOT, „To *ΔΕΜΑ*. A Survey of the Aigaleos-Parnes Wall", *ABSA* 52 (1957) 157-89 ; M. H. MUNN, *Studies on the Territorial Defenses of Fourth-Century Athens* (Diss., University of Pennsylvania, 1983) 178-313.

and rebuilt by Perikles (Plut. *Per.* 19). A similar wall across the Isthmus of Corinth was at least contemplated at the time of Xerxes' invasion of Greece in 480 B.C. (Hdt. 8.71 ; 9.7-10) ([16]). This wall may have been built only as a temporary barrier, but permanent defenses were perhaps constructed in the third century B.C. ([17]).

Kastro and *diateichisma* at first sight seem to represent contradictory defensive policies. A system of independent *kastra* apparently concedes the interior of the empire to the enemy, while the *diateichisma*, if properly maintained, would relieve the cities of the threat of a siege while protecting the agricultural land on which the cities obviously depended. Indeed, one of the themes of this study is to investigate the relationship between these two systems of defenses in an attempt to elucidate overall Early Byzantine military planning.

Defensive walls, of course, were not simply a means through which the state sought to provide safety for its citizens ; they were also a positive force in changing the form of classical civilization. Military history is not only the account of battles and campaigns ; it is just as much the effect that military policy and military action have on society as a whole (and vice versa). In the present instance we will examine Byzantine fortification policy as a mirror of Byzantine military policy designed to provide a defense in depth within the interior of the empire. We will also investigate, as far as we are able, the success of that policy, a question that is not as obvious as it might at first might seem. The frontiers did, in fact, collapse and the barbarians arrived, so Byzantine policy seems at first sight seriously flawed. Nevertheless, the state at least survived and recovery was possible. A critical area for this analysis is the interior of the southern Balkans, where the invasion of Germans, Avars, and Slavs tested the ability of the state to defend itself and survive with some

(16) Oscar BRONEER argued that this had been preceded by a Mycenaen barrier-wall : „The Cyclopean Wall on the Isthmus of Corinth and its Bearing on Late Bronze Age Chronology", *Hesperia* 35 (1966) 346-62 ; "The Cyclopean Wall on the Isthaus of Corinth, Addendum", *Hesperia* 37 (1968) 25-35.

(17) James WISEMAN, "A Trans-Isthmian Fortification Wall", *Hesperia* 32 (1963) 248-75 ; *Corinthian Trans-Isthmian Walls and the Defense of the Isthmus* (Diss. University of Chicago, 1966).

of its institutions still intact. As in any historical study, the issue of chronology is crucial for our understanding ; at what date did the policy of defense in depth come to prominence and when, if at all, did *kastra* come to replace the classical cities as the dominant mode of nucleated settlement ? In Greece at least, the beginning of this phenomenon can be traced to the crisis of the third century and the invasions of the Goths and Heruli in the 250's and 260's. Interestingly enough, the literary sources of this period provide evidence for at least a plan for both of the types of fortifications we are discussing. Thus, several sources speak of plans to fortify Athens under the emperor Valerian (253-60) and this may have resulted in a rebuilding of the Themistoklean circuit ([18]). Zosimus (1.29) says that in the same crisis the Peloponnesians sought to make their country safe from attack and so planned to build a wall across the Isthmus of Corinth. Archaeological evidence for both projects is slight and it is all but certain that the *diateichisma* at the Isthmus was not completed ([19]). The result was the terrifying attack of the Heruli in 267 which devastated Athens and probably many cities of the Peloponnesos.

The lesson of this attack was apparently not lost in Athens, where ca. 276-82 a fortification was built which considerably reduced the size of the city : the ancient Agora, the Keramikos section, and the entire area south of the Akropolis were apparently left outside the circuit. If a constricting defensive wall is one of the characteristics of the medieval *kastron*, one might want to apply the term to Athens in the latter years of the third century — a moment far earlier than any study has yet suggested ([20]).

(18) ZOSIMUS 1.29 ; ZONARAS 12.23 ; SYNKELLOS 381 (ed. Bonn, p. 717). Ioannes TRAVLOS, *Πολεοδομικὴ Ἐξέλεξις τῶν Ἀθηνῶν* (Athens 1960) 126-28) ; *Pictorial Dictionary of Ancient Athens* (New York 1971) 161, 323, 483 ; and Alison FRANTZ, *The Athenian Agora* XXIV. *Late Antiquity : A.D. 267-700* (Princeton 1988).

(19) Paul A. CLEMENT, "The Date of the Hexamilion", in *Essays in Memory of Basil Laourdas* (Thessaloniki 1975) 159-69 ; Timothy E. GREGORY, *Isthmia* V. *The Hexamilion and Fortress* (Princeton, forthcoming).

(20) For Athens in the period see H. A. THOMPSON, "Athenian Twilight, A.D. 267-600", *JRS* 49 (1959) 61-72, T. L. SHEAR, Jr., "Athens : From City State to Provincial Town", *Hesperia* 50 (1981) 356-77, and FRANTZ, *Agora* XXIV, 1-11.

Surviving metrical inscriptions associated with this fortification show that the wall was constructed by Claudius Ilyrius, proconsul of Achaia ([21]), but we cannot be certain whether he used his own resources or funds from the central government for the task. There is no convincing evidence that any city other than Athens was fortified at this time ([22]).

Again, the result was predictable : at the very end of the fourth century, when Alaric and his Visigoths moved through Greece, the cities were largely still unfortified and they fell one after the other. Fortifications may have been in place at Thermopylae, and these must have formed a *diateichisma* or at least some type of lateral defense. Further, the fortifications there were apparently under the command of an imperial appointee, Gerontius, but he — according to the hostile account of Eunapius of Sardis — offered no opposition and the barbarian crossed the pass as though he were traversing level ground. Athens, as we have seen, had been protected by its new defenses and the core of the city may have been spared a barbarian sack : Zosimus reports that Alaric was terrified by the appearance of Athena and Achilles on the ramparts, but he more likely realised that the fortifications would mean a long siege, something few barbarians were willing to undertake ([23]).

(21) IG II² 5199-5200, commentary by J. and L. ROBERT, "Bulletin épigraphique", *REG* 79 (1966) 741-42.

(22) The statement that Sparta and Aigina were fortified in the third century in the aftermath of the Herulian invasion (W. W. WURSTER, "Die spätrömische Akropolismauer", in H. WALTER, ed. *Alt Ägina* 1.2 [Mainz 1975] 12) is not based on any sound evidence but is simply a guess. A stronger case can perhaps be made for a third-century date for the fortification at Olympia : A. MALLWITZ, *Olympia und seine Bauten* (Munich 1972) 110-12. Fergus MILLAR, "P. Herennius Dexippus : The Greek World and the Third-Century Invasions", *JRS* 59 (1969) 12-29, argues that the defense of Athens at this time is evidence of the vitality of urban institutions in Greece.

(23) Recent archaeological work has discovered evidence of destruction in the ancient Agora perhaps associated with Alaric's visit to the city. This does not significantly alter the historical account, of course, if we assume that the Themistoklean walls did not deter Alaric but that he hesitated to attack the more recent and more restricted third century walls. The location of the possible Alaric destruction debris is, of course, outside the circuit of the Late Roman Fortification. FRANTZ, *Agora* XXIV, 52-56.

The invasion of Alaric, in fact, and possibly the fall of Rome in 410, seem to have provided the final stimulus for a fully comprehensive and coordinated defensive policy, not only in Greece but throughout the prefecture of Illyricum. Thus, the walls of Constantinople itself were rebuilt beginning in 413 and probably at the same time many of the cities of Greece were equipped with fortifications. Corinth, Megara, Sparta, and Epidauros were probably all fortified at this time (24). A series of laws preserved in the Theodosian Code suggests that this effort was probably not carried out by the individual cities, but rather by the central government (25). One of these (XI.17.4) required that "all persons, regardless of privilege, shall be compelled to provide for the construction of the walls as well as for purchase and transport of supplies in kind". The imperial official responsible for coordination of this program may even be identified as the praetorian prefect Herculius, otherwise known for his fondness for Greece and donations to the city of Athens (26).

Remarkably, while this program of fortification of the cities was under way the imperial government apparently undertook another task that was just as formidable : the construction of a powerful wall across the Isthmus of Corinth. This is the structure later known as the Hexamilion, whose ruins still dominate the landscape in the Isthmus and which was to be the focus of defense for the Peloponnesos throughout the Middle Ages. Although the *de Aedificiis* of Prokopios clearly provides evidence to the contrary, later Byzantine tradition and modern scholarship has consistently attributed the Hexamilion to the emperor Justinian. Recent archaeological investigation, however, has now convincingly shown that the Hexamilion was built over a century before

(24) See Timothy E. GREGORY, "The Late Roman Wall at Corinth", *Hesperia*, 48 (1979) 264-80 and "Fortification and Urban Design in Early Byzantine Greece", in R. L. HOHLFELDER, ed., *City, Town and Countryside in the Early Byzantine Era* (New York 1982) 44-51.

(25) C. Th. XV, 1.34 (396) ; XI, 17.4 (408,412).

(26) Alison FRANTZ, "From Paganism to Christianity in the Temples of Athens", *DOP* 19 (1965) 190, 192-93 ; "Herculius in Athens : Pagan or Christian ?" *Akten des VII Internationalen Kongress für christliche Archäologie* (Trier 1965) 527-30.

Justinian and it is best dated in the first two decades of the fifth century, as part of this ambitious program of fortification (27).

As we have seen, the Long Wall across the Thracian Chersonesos was a product of classical antiquity and it certainly cannot have provided a protective barrier in late antiquity without substantial rebuilding. We have no direct testimony to confirm when that reconstruction took place, but according to Evagrius (1.17), in 447 the Huns were able to penetrate into the interior of the peninsula because the wall was damaged by an earthquake (28). This implies that the wall was an effective barrier except for the earthquake damage and thus that the reconstruction must have taken place sometime before 447. The occasion for this may have been the obvious weakness of the empire's defenses while Alaric was in Thrace, but a more specific inspiration may have been the passage of Gainas' rebel troops into the Chersonesos through the "entrance in the Long Walls" (*διὰ τοῦ Μακροῦ τείχους ἐπὶ τὴν Χερσόνησον εἴσοδον*) in A.D. 400. (29).

Although we again lack any positive evidence, a similar argument can be made for the fortifications at Thermopylae usually attributed to Justinian (30). Thus, as we have seen, Alaric had no difficulty in crossing the pass in 396, suggesting that the fortifications were not then in good repair. The text of Prokopios (*de Aed.* 4.2.3-4), however, makes it clear that, as in so many other places, Justinian did not fortify the pass *de novo* but that he strengthened the fortifications that were already there ; Pro-

(27) Paul A. CLEMENT, "Alaric and the Fortifications of Greece", *Ancient Macedonia* (Thessaloniki 1977) 135-37 ; "The Date of the Hexamilion", *Essays in Memory of Basil Laourdas* (Thessaloniki 1977) 159-64 ; Timothy E. GREGORY, *Isthmia* V. *The Hexamilion and Fortress* (Princeton forthcoming).

(28) For a discussion see B. CROKE, „Two Early Byzantine Earthquakes and their Liturgical Commemoration", *Byzantion* 51 (1981) 131-44.

(29) ZOSIMUS 5.21. See discussion in CROKE, " 'Anastasian Long Walls' ", 62.

(30) P. A. MACKAY, "Medieval Walls at Thermopylae", *AJA* 66 (1962) 198 ; "PROCOPIUS' *De Aedificiis* and the Topography of Thermopylae", *AJA* 67 (1963) 241-55 ; William CHERF, "A Justinian Foundation near Thermopylae", *Abstracts of Papers from the Seventh Annual Byzantine Studies Conference* (Boston University, November 13-15, 1981) 8 ; John ROSSER, "The Role of the Great Isthmus Corridor in the Slavonic Invasions of Greece", *Byzantinische Forschungen* 9 (1985) 245-53.

kopios even shows that there was a fortress (*φρούριον*) at Thermopylae before Justinian's time, although he complains that it was poorly built (*παρέργως*) and without water (*de Aed.* 4.2.4 ; 6). Presumably, Thermopylae had been fortified sometime between 396 and the middle of the sixth century, early enough for Prokopios to refer to its builders as the "men of former times" (*οἱ πάλαι ἄνθρωποι*). A date in the early years of the fifth century seems best to fit this situation.

The so-called Anastasian Long Walls were undoubtedly the most famous of the barrier walls constructed in Late Antiquity. They stretched from the Black Sea in the north to the Sea of Marmora in the south, at a distance of some 65 km. from Constantinople (31). Traditionally these walls were dated to the fifth century, with a *terminus ante quem* of 468 (32), but this matter has recently been the subject of considerable discussion. Brian Croke has argued that Anastasios I built the fortifications (33), while Michael Whitby defended the traditional fifth-century date (34). Although there are difficulties with either view, Whitby's argument seems somewhat stronger. In any case, the Long Walls received much greater attention from historians because of their obvious importance for the defense of Constantinople. In Prokopios' view (*de Aed.* 4 : 9.3-4) the walls were constructed to defend the suburbs of Constantinople, while Evagrios (*H.E.* 3.38) noted that they protected traffic travelling from the Black Sea to the Sea of Marmora. Harrison and Whitby reasonably posit that the Long Walls were designed to protect the aqueduct system of Constantinople (35), but Prokopios of Gaza (ed. Kempen, p. 21) is probably correct when he says simply that the Long Walls were designed to control barbarian invasion.

(31) P. M. HARRISON, "The Long Wall in Thrace", *Archaeologica Aeliana* 47 (1969) 33-38 ; *ibid.*, "To Makron Teichos, The Long Wall in Thrace", *Roman Frontier Studies 1969* (Cardiff 1974) 245-48.

(32) E.g., E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire* 2 (Paris 1949) 89.

(33) "The Date of the 'Anastasian Long Wall' in Thrace", *GRBS* 23 (1982) 59-78.

(34) "The Long Walls of Constantinople", *Byzantion* 55 (1985) 560-83. In this article see the useful map on p. 565.

(35) *Archaeologica Aeliana* 47 (1969) 33 ; *Byzantion* 55 (1985) 576-77.

The first half of the fifth century thus seems to have been crucial in the formation of early Byzantine defensive policy. From this time onward Thrace and Greece at least were equipped with a system of double defenses : two sets of *diateichisma* to provide a barrier against invasion, and the urban walls to preserve the cities from the attack of an enemy who might slip through the exterior fortifications. Although the chronology of fortifications is a notoriously difficult question, well-dated examples from the first half of the fifth century show that both types of fortification were in place by this time and that they were meant to operate together as parts of the same defensive policy (36).

Later Byzantine military policy was merely a refinement of this practice. Thus, the emperor Anastasios I (491-519) was a tireless military builder and his efforts are now being highlighted as the prelude to the age of Justinian (37). Anastasius, nonetheless, largely followed the policy that had been established a century before. He fortified cities along the frontiers, along the lower Danube (38) and on the Euphrates (39), but probably his greatest contribution in this direction was reconstruction of the Long Walls in Thrace which from that time bore his name (40).

(36) It should be noticed that Prokopios (*de Aed.* 4.10.8) claims that prior to Justinian there were no urban defenses inside the Long Wall on the Chersonesos : "But they thought they had set up a kind of invincible bulwark against the enemy and so decided to regard everything inside this circuit-wall (*περιβόλου*) as requiring no further protection, for there actually was neither fort nor any other stronghold on the Chersonesos, though it extends to a length of almost three days' journey". Cf. *de Aed.* 4.10.22.

(37) Brian CROKE and James CROW, "Procopius and Dara", *JRS* 73 (1983) 143-59. See also A. W. LAWRENCE, „A Skeletal History of Byzantine Fortification", *BSA* 78 (1983) 187-88, for a discussion of the characteristics of Anastasian fortification. For a contrary view, see M. WHITBY, "Procopius' Descriptions of Dara (*Buildings* II.1-3)", in P. FREEMAN and D. KENNEDY, eds., *The Defense of the Roman and Byzantine East*, BAR Int. Ser. 287, vol. 2 (Oxford 1986) 737-83. Whitby maintains the essentil accuracy of Procopius.

(38) See I. BARNEA, "Contributions to Dobrudja History under Anastasius I", *Cadia* n.s. 4 (1960) 363-74 ; „Nouvelle contribution à l'histoire de la Dobrudja sous Anastase I", *Dacia* n.s. 11 (1967) 355-56.

(39) CROKE and CROW, „Procopius and Dara".

(40) As discussed above, Croke, *GRBS* 23 (1982) 59-78, dated construction of the Long Walls to the reign of Anastasios.

The *de Aedificiis* of Prokopios provides us with the most complete survey of fortification policy from the age of Justinian ([41]). Although it is clear that this is a work of panegyric, filled with exaggeration and occasional misrepresentation, the book nonetheless contains information about the theory and practice of defence in the first half of the sixth century. To be fair to Prokopios, one should note that he admits that Justinian more commonly rebuilt older fortifications than started new ones afresh. Prokopios manages to praise Justinian, however, by denegrating those older fortifications as weak and easily overrun by the enemy ; many of them had also suffered from time and earthquake or were otherwise practically undefensible. Recent scholarship has reasonably focused on the exaggeration of Prokopios and his attempt to conceal the efforts of earlier emperors, but this should not prevent us from recognizing the valuable information about the direction of Justinianic policy and the ways in which it may have differed from that of his predecessors.

Thus, as seen above, the primary contribution of Justinian's fortification policy was an emphasis on powerful defenses, designed perhaps to overwhelm the attackers with masonry rather than with men ([42]). We have already seen at Thermopylae that Justinian's contribution was that he constructed "double battlements" (*διπλᾶς ἐπάλξεις ; διπλοῦς προμαχῶντας*) and brought the walls up to an adequate height. At the Thracian Chersonesos the situation was the same : Prokopios compared the previous fortification there with a wall around a garden and said that it could be captured with a ladder (*de Aed.* 4.10.5-6). He emphasized his point be stating that the enemy (Huns) had recently gotten through the wall by frightening off the defenders and leaping inside as though they were playing a game (*de Aed.* 4.10.9). At the Anastasian Long Walls Prokopios claimed that the guards were easily overwhelmed (*οὐδενὶ πόνῳ*) but that Justinian made

(41) See A. M. CAMERON, *Procopius* (London 1985) 84-112.

(42) See LAWRENCE, "A Skeletal History of Byzantine Fortification", 188-200, for one evaluation of Justinianic fortification ; also Fernanda DE'MAFFEI, "Fortificazioni di Giustiniano sul limes orientale : monumenti e fonti", *17th International Byzantine Congress Major Papers* (New Rochelle 1986) 237-78 ; Frank E. WOZNIAK, "The Justinianian Fortification of Interior Illyricum", in R. L. Hohlfelder, ed., *City, Town and Countryside in the Early Byzantine Era* (New York 1982) 199-209.

the weak portions of the walls strong and rebuilt the towers in a fashion that probably indicates the contemporary shortage of defenders and the reality that they would sometimes have to defend the fortifications alone. Thus, "he blocked up all the exits from each tower leading to those adjoining it ; and he built from the ground up a single ascent inside each individual tower, which the guards there can close in case of emergency and scorn the enemy if they have penetrated inside the circuit-wall since each tower by itself was sufficient to ensure safety for its guards (*de Aed.* 4.9.10-11) (43).

Prokopios, in fact, continuously points out that Justinian increased the size and height of fortifications that were already standing. One may certainly allow for exaggeration in this account, but the powerful and splendid walls of Resafa/Sergiopolis certainly surpass the simple statement in Prokopios (*de Aed.* 2.9.6) (44). The same emphasis on powerful masonry can be seen on the Hexamilion, where the major Justinianic repairs are characterized by massive construction.

Otherwise, Justinian's fortification policy followed closely in the pattern established by his predecessors. Thus, as we have seen, Justinian rebuilt *diateichismata* at least four locations : the Thracian Chersonesos, the Anastasian Long Walls, Thermopylae, and the Isthmus of Corinth. In each case Prokopios tells us specifically that Justinian also fortified the cities within the walls, and his words are so similar in each passage that they may reflect imperial rhetoric. Thus, in the Chersonesos "he also built additional strongholds for the people inside ; so that if (God forbid) any mischance should befall the long walls, the inhabitants of the Chersonesos would nonetheless be in safety" (*de Aed.* 4.10.19). He noted that the wealthy residents of Byzantium liked to build luxurious homes in the Thracian suburbs, and that the Anastasian Walls had been intended to protect them — and had failed in this purpose. Justinian, however, not only took care of the lateral defenses, but also restored the urban defenses of Selymbria (4.9.12) and Rhaedestus (4.9.17-21).

(43) This rebuilding of the Anastasian Long Walls may be that described in Agathias and Theophanes for 559 (see discussion below).

(44) Walter KARNAPP, *Die Stadtmauer von Resafa in Syrien, Denkmäler antiker Architektur* 11 (Berlin 1976).

Prokopios claimed that Justinian "also rendered secure all the cities of Greece which are inside the walls at Thermopylae, renewing their circuit walls (*περιβόλους*) in every case ... He felt convinced that even if the barbarians should chance to overrun the country around Thermopylae, they would (give up immediately), as soon as they learned that after surmounting this obstacle they would have ... to besiege each individual city" (*de Aed.* 4.2.23 ; 25). Prokopios goes on the say that when Justinian "learned that all the cities of the Peloponnesos were unwalled, he reasoned that obviously a long time would be consumed if he attended to them one by one, and so he walled the whole Isthmus securely ... In this manner he made all the towns (*χωρία*) inaccessible to the enemy, even if somehow they should force the defenses at Thermopylae" (*de Aed.* 4.2.27-28). This implies that the emperor departed from the normal policy in the Peloponnesos by leaving the cities unwalled, but an earlier passage (4.2.24) says specifically that the walls of Corinth — certainly south of the Hexamilion — were rebuilt by Justinian and Prokopios must simply be confused here. Archaeological evidence, incidentally, supports a sixth-century rebuilding of the wall at the city (45).

Unfortunately, we have very little evidence about the soldiers used to defend these two types of fortification. Frontier defenses, whether cities or fortresses, were of course normally manned by imperial troops, but this may not have been the case with fortifications within heart of the empire. The *Notitia Dignitatum*, for example, has no evidence of imperial units stationed in southern Greece.

If we are to believe Prokopios, regular troops were not stationed at Thermopylae prior to the time of Justinian : "For these walls were entirely unguarded from early times even to my day, and some peasants from the neighbourhood (*ἀγροίκων τε τῶν ἐπιχωρίων*), when the enemy came down, would suddenly change their mode of life, and becoming makeshift soldiers for the occasion, would keep guard there in turn ; and because of their inexperience in the business they, together with Greece itself, proved an easy prey to the enemy, and on account of this niggard-

(45) GREGORY, "The Late Roman Wall at Corinth", 272-74.

liness the country through its whole extent lay open to the oncoming barbarians" (*de Aed.* 4.2.15). Justinian established a garrison of 2000 soldiers there and provided them with granaries and cisterns to allow them to witstand a siege.

This same policy is attested at the Thracian Chersonesos, where he "stationed detachments of soldiers (*στρατιωτῶν καταλόγους*) on these long walls, sufficient to offer resistance to all barbarians if they should make any attempt on the Chersonesos" (*de Aed.* 4.10.17). Further, at Kallipolis, "he built storehouses for grain and for wine amply sufficient for all the wants of the soldiers in the Chersonese" (*de Aed.* 4.10.23).

Thrace had a greater strategic importance for the empire, in part because it provided an approach to the capital and contained its crucial water reserves, and after construction of the Anastasian Long Walls the region seems to have acquired the status of a separate, partially military province (46). This, however, was a primarily administrative arrangement, saying little about the actual defense of the walls, and the subsequent history suggests that the Justinianic garrisons were not long maintained, perhaps not even to the end of the reign (47). As early as 559, for example, the Huns attacked the Long Walls at the Chersonesos but were unsuccessful even though they brought siege engine and ladders for the task (Agathias 5.21.1-23.4). They then turned their attention to the presumably more formidable Anastasian Long Walls which they found damaged from an earthquake (that of 551 ?) and apparently unmanned (Agathias 2.15-17 ; Theophanes 233.4ff.). Justinian ordered a general mobilization apparently involving private citizens, and dispatched them to guard the Anastasian Walls (48). This attempt was unsuccessful and many of the defenders were killed. In the emergency the aged general Belisarius was recalled from retirement and the Huns were

(46) See CROKE, "'Anastasian Long Wall'", 74-78.

(47) LAWRENCE, "Skeletal History", 194-95, thinks the walls were meant only as temporary expedients : "The emperor's expenditure on barrier-walls is comprehensible only if he assumed that danger would, as a rule, be transient, because frontages of such length were untenable against a series of persistent, widely dispersed attacks".

(48) THEOPHANES 233.12-13. See the discussion of Alan CAMERON. *Circus Factions* 108 ; 120-22.

defeated only at the Theodosian walls of the city. After the immediate danger had passed Justinian enrolled the citizens of Constantinople (*πάντες τῆς πόλεως*) and spent the entire period from Easter to August in Thrace rebuilding the walls (Theophanes 234.3-6). Clearly the danger had been precipitated by the earthquake damage, but it is noteworthy that defenders for the wall had to be sought among the residents of the capital ([49]).

This same situation is confirmed during the reign of Maurice. Thus, in 584 the emperor garrisoned the Long Walls with troops from his own bodyguards ([50]). In 598 (or 601) this situation was repeated, although in this instance, Maurice also brought a large portion of the factions of Constantinople to join in the defense ([51]).

The problem of defending the *diateichisma*, in fact, simply reflects that which had long held in the cities of the empire, where citizens were regularly called upon to man the walls in their own defense. Over the course of the years, soldiers from the collapsed frontiers were regularly settled in strategically-located cities, but these forces were not always enough, many cities clearly did not have such soldiers, and the people had to resort to whatever means they could ([52]). In Greece we can trace this tradition back to the defense of Athens by Dexippos and his contingent of noble youths who took up arms against the Heruli in 267 ([53]), and in Constantinople Alan Cameron connects the emergence of this "citizen militia" with the events surrounding the Battle of Adrianople in 378, although he is certainly correct to deny that such a body ever had any organized or institutional standing.

(49) Al. CAMERON, *Circus Factions* 115 thinks that on the Anastasian Walls "there must have been a corps of some sort to help out the *excubitores* and *scholae* — and bear the whole brunt of defense in their absence".

(50) THEOPH. SIM. 1.7.2 ; THEOPHANES 254.7 ; John of EPHESUS 6.25.

(51) THEOPH. SIM. 7.15.7. There is some chronological confusion in Theophylakt's account at this point. See Al. CAMERON, *Circus Factions* 108. From 515 onward the factions not infrequently participated in the defence of Constantinople.

(52) See the useful comments of Al. CAMERON, *Circus Factions* 109-25 ; Ramsay MACMULLEN, *Soldier and Civilian in the Later Roman Empire* (Cambridge, MA 1963) 129-32.

(53) MILLER, P. Herennius Dexippus", 226-29. Note the objections of G. E. M. de Ste. Croix, *The Class Struggle in the Ancient Greek World* (London 1981), 654-55, who discounts the resistance as fiction.

In times of need the people simply took to the walls, to defend their lives and property (54).

The sources are full of such instances of self-help and there is no need to catalog them here. Further, it is clear that this amateur defense was often successful. Thus, according to Theophylakt Simokatta, the Avars attacked the cities of Beroe (2.16.12), Diokletianopolis (2.17.1), Philipopolis (2.17.3), and Adrianople (2.17.4), but in each case they were unsuccessful because of the spirited resistance of the inhabitants. The same can be seen in Constantinople and Thessaloniki and many other cities, where the defenders were increasingly aided by the appearance of supernatural defenders on their walls (55).

An interesting story about the defense of these cities is told about events at Asemus, a strong fortress (*φρούριον καρτερόν* : Priscus, frg. 9.3.41) in Moesia Inferior south of the Danube. In 447 the place was attacked by the Huns under Attila, but the inhabitants (*ἐνοικοῦντες*) not only defended the walls, but left their positions and attacked the enemy, inflicting much damage on them, offering refuge to Romans who fled from the Huns, and even taking large numbers of Hunnic prisoners (56). Later, in 594, the general Peter was campaigning in the vicinity and he was received with honor by the inhabitants of Asemus and by the garrison stationed there. Peter envied the soldiers and tried to enlist them in his own forces, causing the citizens and the garrison to object, producing a decree of the emperor Justin, authorizing the presence of the garrison in the city (57). Peter tried to force the situation, but the garrison sought refuge in the city's church, and the bishop refused to order them to leave. Peter accordingly dispatched a body of his own soldiers to remove the garrison from the church, but the locals took to arms within the sanctuary and prevented their removal. Peter then sought to have the bishop arrested and dragged him to camp, but the

(54) Al. *Circus Factions* 110-11.

(55) See M. M. BAYNES, "The Supernatural Defenders of Constantinople", *Analecta Bollandiana* 67 (1947) 165-77, rp. in his *Byzantine Studies and Other Essays* (London 1955) 248-60.

(56) PRISCUS, frg. 9.3.39-80. Attila made the restoration of the prisoners at Asemus and condition of peace. The Asimuntians, however, had set the Romans free and put most of the Huns to death.

(57) THEOPH. SIM. 7.3.5. It is uncertain whether Justin I or II is meant.

people of Asemus gathered together and drove the general's troops from the city: "after closing the gates in the wall, they hymned the emperor with acclamations and covered the general with insults". Peter finally gave up and departed, "escorted by great curses from the city" (Theoph. Sim. 7.3.10).

This story, as humorous as it may be, probably accurately reflects a significant truth about the nature of urban defenses in the period. Even where a garrison was established in a city, the troops had come to identify with the locality and they reacted more like residents than like soldiers — so much so that they would defy an imperial commander and offer violence to those who sought to involve them in campaigns away from the city. That such defenders may have been successful against a barbarian army we may not doubt, but their use in coordinated imperial strategy was apparently impossible.

Since my account has now begun to deteriorate into the anecdotal, it is perhaps time to sum up and see what broader conclusions can be made about the situation in general. In the first place, it should be clear that the process of the "medievalization" of early Byzantine settlement was a long and complex one and that an evolutionary model is to be preferred to explain the change rather than the usual catastrophy model. It should now be clear that many of the phenomena that we associate with the fully developed medieval system — e.g., militarily self-reliant settlements protected by massive walls — are to be found much earlier than is usually admitted, by the early fifth rather than the seventh century.

This is not to deny the significant changes that the seventh century brought, but merely to note that the changes were not unprecedented or altogether catastrophic. Again, change came slowly, over the centuries. Ironically, part of the blame for our misunderstanding of the phenomenon lies in the popularity of the concept of "Late Antiquity". As salutary as this concept is, it tends to force us into a situation where "la grande brèche" between late antiquity and the Middle Ages is a logical necessity. By emphasizing the continuity of social and economic life from antiquity into late antiquity we blind ourselves to the small developments that slowly transformed the fabric of life.

The defensive policy usually attributed to Justinian was fully in place by the reign of Theodosius II, and Justinian acted to

strengthen this when the demands it placed on society were impossible to bear. Justinian was thus not so such an innovator, but a ruler who patched things up, who attempted to make an essentially flawed system work. Like many planners and strategists before and after him, Justinian sought to emphasize the empire's technological superiority and to build a defensive barrier that the barbarians could not breach. Such a system, based upon the dual poles of the *kastron* and *disteichisma* had been designed to overawe and overwhelm a barbarian enemy whose knowledge of siege warefare was rudimentary at best. Over the years the barbarians learned siege technique, but this seems rarely to have played a role in the Roman defeat. Instead the weakness was consistently human. Justinian sought to restore the situation with towering walls and impregable towers, but Prokopios, while praising the emperor, already knew the system's weakness : it was, in his own words, „the cause of greater calamities. For neither was it possible to make safe a structure of such great length nor could it be guarded rigorously" (*de Aed.* 4.9.7).

The empire's fortification policy was expensive in the first instance, but this expense was only the beginning of the difficulty. By the construction of such massive defenses the empire had committed itself to a policy it could only with difficulty maintain. Once unexpected difficulties emerged — as they did with the plague of 542 and the earthquake of 551 — the system was strained beyond its ability to provide the protection for which it was devised. This is not to say that the fortifications failed utterly to do their job in the years after Justinian. In capable hands a coordinated imperial policy could still be patched together, and the evidence of the texts makes it clear that the Danube frontier, despite significant incursions, remained essentially intact. Nevertheless, the conclusion of this paper is very different from that of Kavafy's poem, "Waiting for the Barbarians". In the poem the people shuffle away confused from the agora. In fact when the frontier finally broke, the cities, long now left primarily to manage their own defense, were sometimes able to survive as islands of Hellenism in an increasing tide of barbarism.

Ohio State University, Columbus. Timothy E. GREGORY.

ON ARABIC *QUNĀBARÀ* AND GREEK *KINNABAPI(Σ)*

In Maimonides ([1]), a prolific writer of the twelfth century, we have the simple identification of *qunābarà* ([2]) as a plant which is called *barghast* in Persian, and *ghamlūl* in Arabic, and this, says Maimonides, is the same as the plant *al-usturghāz*. Meyerhof (1940 : 172) ([3]) points out the difficulties of this identification. The *Qāmūs* states that Ar. *ghumlūl* is an equivalent for spinach, as does Vullers for Per. *barghast* ([4]). Meyerhof goes on to note that the term has been identified with Gk. *δράβη* "Hoary Cress, *Lepidium draba* L." ([5]) (Discorides II 157), but he doubts (I think correctly) that this is accurate.

The term *qunābarà* appears elsewhere in Arabic literature, and there we find that the confusion continues. Al-Dinawari (Lewin ([6]) 1953 : γε, #138), who wrote in the ninth century, mentions much the same corresponding names as Maimonides (Per. *barghast*, Arab. *ghulūl* [sic]) but does add the additional information that *qunābarà* is the equivalent of Arab. *tumlūl* (تُمْلول) ([7]), a term otherwise obscure ([8]). Avicenna, in his *Simples*, notes that *qu-*

(1) *Explanation of the Names of Drugs*, #344 (شرح اسماء العقار).

(2) ٣٤٤. قُنابَرى هو النبات الذى يقال له بالفارسية برغست و بالعربية غملول و يقل الاسترغاز.

(3) The Arabic term *al-usturghāz* is not applicable, being instead a term for 'spinach, or another leafy edible plant' a point made by Meyerhof in his commentary (1940 : 172). Ar. *al-usturghāz* is not noted in Bedevian 1936, nor is *qunābarà*.

(4) The word may be spelled either *barghast* or *barhašt*, the former being more common in Persian, and the latter being the more common in Arabic. And I wish here to thank Emily Savage-Smith for her numerous helpful comments on the Arabic passages.

(5) Ar. *qunābarà* is so noted in the *Flora of Iraq* (Townsend 1980 ; IV. 896-897).

(6) Lewin also equates *qunābarà* with *Lepidium draba* L. and cites bibliographical references (1953 : 48).

(7) Perhaps this is an orthographic variant of غملول.

(8) I know of *tumlūl* elsewhere only in Ibn Al-Baytar's (Leclerc 1877-1883) *Simples* : #270, (with Per. *barghast*), #429 (with reference to entry #1838),

nābarà has heat in the first degree ..., and removes freckles and *baḥaq* (9), and truly it is most beneficial as a wash and dressing for *waḍah* (leprosy) ..., and it is useful for bad (malignant ?) ulcers on the breast" (10). Though Rhazes mentions *qunābarà* briefly in his *Simples* (11), where he notes it benefits colic when eaten, the word is not to be found elsewhere in the prominent medical literature, being absent as well in Al-Kindi, *Dioscurides Triumphans*, Al-Biruni, Al-Samarqandi and Serapion, among those whom I was able to check.

We have what is surely an obscure term, and it is not difficult to see why it was poorly understood by the medieval Arab physicians. But if we trace this word back to its Greco-Roman origins (12), we will see that the Greeks used the term for the most part consistently, though there was perhaps a small amount of confusion in the Roman period. Let us first consider the Greek record.

The earliest mention of Gk. *κιννάβαρι* is in Aristotle's *Meteorology* where it is noted as a particular type of 'dry' stone which Aristotle calls *ὀρυκτός* 'something quarried'. This *ὀρυκτός* cannot be melted, says Aristotle, as a metal can be, and other examples are realgar, ochre, ruddle and sulfur (13). The form *κιννάβαρις* occurs uneventfully in a fragment of the fourth century Attic comedian Anaxandrides (#14, Kock 1884 : 141), where the word *κιννάβαρις* comprises the whole fragment. In a rather short

#1641 (with *ghumlūl*), #1838 (with *qunābarà*). Of these entries only #1838 is significant. Al-Baytar says that *qunābarà* is a Nabataean word ; it is a winter vegetable which becomes abundant at the coming of spring, and is used for food. Here it must be the same 'spinach', similar to the *al-usturghāz* in Maimonides. Al-Baytar goes on to quote from *The Book of Agriculture* (where it is clearly a leafy plant) to which he also adds a section from Avicenna.

(9) Vitiligo alba or white leprosy, a mild form of the disease.

(10) حار فى الاولى. . . يجلو الكلف، و البهق، و بالحقيقة هو (٤٠ ق)
أنفع شى للو ضح اكلا و ضماداً يذهبه فى أيام يسير ة، . .ينفع من القروح الخبيثة في الشدى. . . .

(11) (Khan 1968 : ٣٠٩): قنبرة. إنها متى أكلت نفعت من القولنج .

(12) Gk. *κιννάβαρι(ς)*, Lat. *cinnabari(s)*.

(13) (*Mete* III vi 378a) *ἡ μὲν οὖν ξηρὰ ἀναθυμίασίς ἐστιν ἥ τις ἐκπυροῦσα ποιεῖ τὰ ὀρυκτὰ πάντα, οἷον λίθων τε γένη τὰ ἄτηκτα καὶ σανδαράκην καὶ ὤχραν καὶ μίλτον καὶ θεῖον καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα. τὰ δὲ πλεῖστα τῶν ὀρυκτῶν ἐστιν τὰ μὲν κονία κεχρωματισμένη, τὰ δὲ λίθος ἐκ τοιαύτος γεγονὼς συστάσεως, οἷον τὸ κιννάβαρι.*

text by Theophrastus (4th-3rd BC), *De lapidibus*, it is again clear that *κιννάβαρι* meant only a type of mineral, now identified as mercuric sulfide, HgS. Theophrastus relates that it is found in Iberia ([14]), where it is taken from cliffs, being loosened and shot down by arrows. It is a brightly shining sand and is like a scarlet dye ([15]). Caley (1956 : 194) relates that cinnabar was present as a coloring material on Greek limestone statues of the sixth century, and that it has been found elsewhere in Greece at an early date ([16]), though it is rather commonly discovered in coloring on objects following the fifth century. Its use was limited because of its high cost.

Gk. *κιννάβαρι* does not surface again till Dioscorides (1st AD), and there we read that *κιννάβαρι* is known by some as *minium* ([17]) (*μίνιον*), and is used as a red dye by painters ; another name for it is 'dragon's-blood' (*δρακόντιον*) ([18]). He goes on to note

(14) Caley (1956 : 195-196) states that it was most unlikely that cinnabar was known in Spain, except locally, and thus Casey posits instead that *'Ιβηρία* meant Georgia, which is adjacent to the Abkhaz area in which Colchis is found. Goldwater (1972 : 38) says quite the opposite, positing that the Romans got the mercury mines at Sisapo in Spain after the Second Punic War (218-201 BC) from which they derived a rich supply of cinnabar. In Goldwater's survey of the principal sources of Mercury (1972 : 32-45) no mines in the Caucasus are mentioned. And that Spain is meant, not Georgia, is also the conviction of Eichholz (1965 : 125-126).

(15) (*Lap* 58) *γίνεται δὲ καὶ κιννάβαρι τὸ μὲν αὐτοφυὲς τὸ δὲ κατ' ἐργασίαν. αὐτοφυὲς μὲν τὸ περὶ 'Ιβηρίαν σκληρὸν σφόδρα καὶ λιθῶδες, καὶ τὸ ἐν Κόλχοις. τοῦτο δέ φασιν εἶναι <ἐπὶ> κρημνῶν ὃ καταβάλλουσι τοξεύοντες, τὸ δὲ κατ' ἐργασίαν ὑπὲρ 'Εφέσου μικρὸν ἐξ ἑνὸς τόπου μόνον. ἔστι δ' ἄμμος ἣν συλλέγουσι λαμπυρίζουσαν καθάπερ ὁ κόκκος ...*

(16) Though the word *κιννάβαρι* is assumed to have come from the East, Caley (1956 : 194) states that there is no evidence that it was used in Asia Minor or Mesopotamia at a considerably earlier time. This has been shown to be doubtful by Harold W. Bailey (1990), who points out that cognates can be found in Elamite *sinkabruš,* Akkadian *şingabrûş* 'a red stone', Old Persian *si^{n}kabruš* 'carnelian'.

(17) The Latin word *minium* has been derived, by some, from the Basque word *arminea* 'cinnabar'. Instead it would seem related to an Indo-European (?) root **mil-* which provides *minium* (< **mil-nium*), *μίλτος* 'red ochre' and possibly Hitt. *mit(t)a* 'red' (gratias Jaan Puhvel).

(18) *De materia medica* V 94 : *κιννάβαρι οἴονταί τινες τὸ αὐτὸ ὑπάρχειν τῷ καλουμένῳ μενίῳ πλανώμενοι· ... χρῶνται δὲ αὐτῷ οἱ ζωγράφοι εἰς τὰς πολυτελεῖς τῶν τοίχων κοσμήσεις ... ἔστι δὲ καὶ βαθύχρουν, ὅθεν ἔνοισάν τινες αὐτὸ αἷμα εἶναι δρακόντιον.*

that it has the same value as haematite ('a red ion ore'), being good as an eye medicine since it staunches blood ; used with cerate (= *κηρός* 'bees-wax') it heals burns and pustules (19). Elsewhere we find the first sure mention in Greek of cinnabar as a plant. Pseudo-Discorides (Pamphilos ? [Wellmann 1916 : 369]) tells us that it is an alternative name for *ἐρυθρόδανος ῥίζα* (20), the root of Dyer's madder, *Rubia tinctorum* L., a plant whose red root was used to produce a scarlet dye (21). By the time of the European Renaissance, the term was understood to be the plant equivalent of cinnabar, and was so used to translate Avicenna's use of Ar. *qunābarà* in the Latin translation of Venice 1507 : 247a (AVICENNA, *Liber Canonis*, reprint Hildesheim : Georg Olms. 1964) (22).

Galen does not discuss the composition of cinnabar, whether it is a plant or a mineral. In his *Simples* he notes only that it is of moderately sharp power, and is something of an astringent (23). In his *Substitutes*, we have only the obscure statement *ἀντὶ κινναβάρεως, ῥοδοειδές* (24).

In the Roman world, Pliny the Elder (1st AD) deals with cinnabar (25) at fair length in his *Natural History* ; for the most

(19) *δύναμιν δὲ ἔχει τὸ κιννάβαρι τὴν αὐτὴν τῷ αἱματίτῃ, ἁρμόζον εἰς τὰ ὀφθαλμικά, πλὴν ἐπιτεταμένως· μᾶλλον γὰρ στύφει, ὅθεν ἐστὶ καὶ ἰσώαιμον, καὶ πυρίκαντα καὶ ἐξανθήματα ἀναλημφθὲν κηρωτῇ θεραπεύει.*

(20) III 143 *RV ἐρυθρόδανον· οἱ δὲ ἐρευθέδανος ῥίζα, οἱ δὲ τεύθριον, οἱ δὲ δάρκανος, οἱ δὲ κιννάβαρις, ...*

(21) In Löw (1924-1934 III 275), we find a confirmation of *Rubia tinctorum* L. with Gk. *ἐρυθρόδανος*, and further with Aramaic xxxx, Ar. فوه.

(22) The only modern European translation of the *Qanun* directly from the Arabic is a Soviet edition, Абу Али Сина (Авиценна), Канон Врачебной Науки. Tashkent : Press of the Uzbek Academy of Sciences, 1956. Volume II. There (1956 : 567) Ar. *qunābarà* is mis-translated as жаворонок 'lark', and the translators apparently mistook Ar. *qunābarà* 'cinnabar' for قُبرة (*qubarah*) or قنبر (*qunbur*) 'lark'.

(23) XII 221 : *Κιννάβαρι δριμείας μειρίως δυνάμεώς ἐστιν, ἔχει δέ τι καὶ στύψεως.*

(24) Oribasius (*Fr.* 15 [apud Liddell and Scott]) says that Gk. *ῥοδοειδές* is a remedy for nose-bleeding, but it cannot be further identified, though it appears to have astringent powers.

(25) Scarborough (1969 : 39) notes that Pliny particularly realized the importance of practicing medicine to understand it, rather than just having a theoretical knowledge of it ; his comments on medicaments are therefore all the more valuable.

part, he repeated lore about cinnabar that was well known. He said that it came from Spain and Colchis (XXXIII 113-117) ; that is produced, along with such materials as Armenium, dragon's-blood, gold, silver, indigo, a brilliant color (XXXV 30) ; that red lead, a poison, was a frequent substitute (XXIX 25) ; and that the blood of basilisk produced a brighter red (XXIX 66). In one place Pliny possibly identifies it as a plant ([26]), listing it as a coloring agent along with alkanet ([27]). Pliny also adds to the confusion by saying that the Greeks called 'red ochre' *μίλτος*, and cinnabar was *minium*, a curious passage that lends itself to various considerations ; we would wonder, then, what the word *cinnabari* was used for ([28]).

At this point we seem to have evidence, both from Pseudo-Dioscorides (Pamphilos) and perhaps Pliny, that there was intruding into the lexicon an understanding of *κιννάβαρι* as a plant which released a red dye, and this plant was becoming known as cinnabar. And, as happens so often, marked forces in part determined this shift, for cinnabar was a most expensive dye, and a cheaper substitute was being found, the name of the more expensive material came to apply to the newer and less expensive material ([29]).

Gk. *κιννάβαρι* next appears in the works of Oribasius, a fourth century physician who wrote a lengthy medical manual of which much survives ([30]). There we read the entry for *κιννάβαρι* (XII 1,4-K,8 [vol. 2.167]) which follows closely the description written by Dioscorides ([31]). And it is clear that Oribasius does

(26) *NH* XIII 7 : tertius inter haec est colos multis neglectus ; huius causa addantur cinnabaris et anchusa.

(27) It is the same as Gk. *ἄγχουσα* 'Dyer's bugloss, *Anchusa tinctoria* L.'.

(28) *NH* XXXIII 115 : (rubricam) milton vocant Graeci miniumque cinnabarim. John Riddle (1985 : 154-155) identifies *minium* as an exudation from the plant *Dracaena* in its several species, and this was what Pliny refered to as gore from a snake crushed by an elephant (XXXIII 116), mistaking a plant substance for a fabulous animal substance. But if this interpretation is correct, then Lat. *minium* is indeed the metalic product we refer to as cinnabar, while the Lat. *cinnabari* became the plant substance.

(29) Here see Greppin 1988 on the ancient ambiguity of the substances known as aloë.

(30) Ed. Ioannes Raeder, *Oribasii Collectionum medicarum reliquiae*, Leipzig : Teubner, 1928-1933. 4 vols. ; Reprint Amsterdam : Hakkert, 1964.

(31) *τὸ δὲ κιννάβαρι κομίζεται μὲν ἀπὸ τῆς Λιβύης* ... (Dioscorides V. 94).

not confuse cinnabar with a plant, for he follows Dioscorides and uses *μίνιον* and *κιννάβαρι* interchangeably, and continues the lore that it comes from Spain, and in its natural state is mixed with a silvery sand (32).

The last of the great Greco-Roman physicians was Paul of Aegina, who wrote in the seventh century. He had very little to say about *cinnabaris*, but noted that it was a sharp drug of moderate power and was somewhat astringent (33). The operative word is 'astringent', but alas it is not terribly helpful since not only is mercuric sulfide an astringent, so also is the dye-yielding plant called 'Dragon's-blood', mentioned in Dioscorides above.

There is a Greek-Armenian glossary, written wholly in Armenian script, possibly dating from as early as the sixth century (34), called the *Galen Dictionary* (35). Here the term *κιννάβαρι* (36) is glossed with Arm. խրուկ (*xruk*), a term clearly known as 'cinnabar', for Arm. խրուկ appears in another lexicon, this one Arabic-Armenian, and perhaps dating from the 11th-13th century (37). There we read the entry կունաբրէ(*kunabrē*) — խրուկ

(32) *τὸ γὰρ μίνιον σκευάζεται ἐν Σπανίᾳ ἐκ λίθου τινὸς μεμιγμένου τῇ ἀργυρίτιδι ἄμμῳ* ... (Dioscorides V. 94.2-3).

(33) Cinnabari acreis mediocriter vires habes, item nonnihil etiam astrictionis (from the Leiden edition of 1551, Book seven, page 505). This corresponds closely to what was said in Galen's *Simples*.

(34) No exact date can be given, but surely the glossary was prepared before the time of the deleterious Arab influence which was underway in the early eight century (Ter-Gevondian 1977 : 71) ; the influence of Arab medicine on the Armenians can be dated from the ninth century. It was at this time that the hold of Greek medicine waned and Arabic thought became prominent (Oganesian, L. A. [1946 : II 210-219]). In a study of medicine in Armenia during the eleventh through the fourteenth centuries, Ktsoyan (1968 : 326-337) touched upon Armenian pharmacological thought but gives no thorough discussion beyond what is known from Mkitar Heratsi (12th C), and does not touch upon pharmacological glossaries.

(35) Բառք Գաղիանոսի (*Baṙk' Gałianosi*, [Greppin 1985]).

(36) The word appears corruptly in some manuscripts as գունապրէ and գունապէ(*gunaprē* and *gunapē*), clearly assuming the shape of West Armenian orthography.

(37) Թարգմանութիւն դեղոց, զոր ընտրեալ իմաստունքն, եւ կարգեալ յայլ լեզուաց ի մերս.

(*T'argmanut'iwn dełoc', zor yntreal imastunk'n, ew kargeal yayl lezuac' i mers.*) "A translation of plant (names), which wise men selected, and arranged from other languages into ours". This text exists in numerous manuscripts held

(*xruk*), with the same խրուկ (*xruk*) which serves as a gloss to κιννάβαρι in the *Galen Dictionary* mentioned above (38). Thus it seems clear that Armenian physicians regarded both Gk. κιννάβαρι and Ar. *qunābarà* as the same (39), a fact as true in the 6th-8th century as in the 11thj-13th century (40).

Meyerhof, following Brockelmann (1928 : 675b), shows that Ar. *qunābarà* is not a loan directly from Greek, but rather entered via Syriac, a common phenomenon of Arabic medical terminology. The Syriac term *qynbrys* can be found in the Syriac version of the *Geoponica* (5th C.) (41) where *qynbrys* is used as a dye to put a blush on peaches (42). This use strongly implies that Syriac *qynbrys* was not mercuric sulfide, since it is difficult to assume that such an expensive dye would be used for such an agricultural purpose (43). Further, the coloring agent was probably not red ochre since Syriac had two perfectly good words for that mineral, one of Greek origin, and the other similar : ܣܝܪܝܩܘܢ (*syryqon* [< Gk. συρικόν]) and ܐܢܪܝܩܘܢ (*anryqon*). In the Syriac *Treatise on Alchemy* (4th? C.), however, it seems that Syr. *qynbrys* is a mineral, for there (Berthelot 1893 : 4) cinnabar is

in the Matenadaran in Yerevan, an edition of which should appear shortly (Greppin forthcoming).

(38) The word is not known in Armenian outside these two glossaries.

(39) However, since Gk. κιννάβαρι was understood by this time to be a plant, so Arm. *xruk* must also have been a plant, a view reinforced in Alishanean (1895 : 267) where the plant is said to be of two colors, black and white.

(40) The term խրուկ (*xruk*) appears neither in the works of Mkhitar Heratsi or Amirdovlat, the two principal Middle Armenian physicians ; it is also not recorded in the recently published Middle Armenian Lexicon (Ghazarian 1987).

(41) The Syriac *Geoponica* was not an equivalent of the Greek *Geoponica*, but rather was derived from the *Συναγωγὴ γεωργικῶν ἐπιτηδευμάτων* of Vindanius Anatolius of Berytus (4th C., now lost) and possibly translated by Sergius of Resaina (6th C.) ; from it was derived an Arabic version (كتاب الفلاحه), and later the Armenian version known as the Գիրք վռստակոց (*Girk' vostakoc'*) *Book of Labors* (Greppin 1987).

(42) I must here thank Delbert Hillers of Johns Hopkins University and Sidney Griffith of Catholic University, for their assistance in explaining this rather odd passage from the *Geoponica*.

(43) Geo 76 : 19-22 : صامر انه فاوا ووەوەصا. ەەح حەۋ ەەھھا
محما وەھھھما ىەەھھة هر رحەا نقمة ەھھا انه كر ەىحنىس ەوراۋ
انه ەىمر وحما انه.

in apposition to *minium* (44). A survey of the *Syriac Book of Medicines* (Budge 1913), of Greek origin but of unknown authorship and obscure as to the date of the Syriac translation, yields no use of the term Syr. *qynbrys*; rather, that term has largely been replaced by ܙܢܓܘܦܪ (*zngwpr*) or ܙܢܓܦܪ (*zngpr*) (45), which are known easily as 'cinnabar', the mineral.

We seem to have obvious evidence that cinnabar was, in Greek, originally a mineral and the Latin evidence by and large supports this. Yet, there is evidence for a shift to a plant value in Pseudo-Dioscorides (Pamphilos) and Pliny, a point which is recapitulated by the Armenian lexical data, and in the Syriac version of the *Geoponica* where the material that produces the blush on the peaches could hardly come from such an expensive property as mercuric sulfide (46). And it is here that we would fit in our Arabic material, which points surely to a plant, though to what sort we cannot tell from the Arabic textual tradition. But from the Syriac tradition it is clear that their term *qynbrys* is a reddening agent. This would very much rule out the gloss of 'Hoary Cress, *Lepidium draba* L.' mentioned in Meyerhof (47), for that plant would correspond not to the coloring property of 'cinnabar', but to the substitutions by Maimonides of various terms for spinach-like plants, to which those species of the Cress family belong. Rather, it is best to take our cue from Pseudo-Dioscorides and look it in a plant which produces, inexpensively, a red dye. Here we note first Dyer's madder, *Rubia tinctorum* L., as mentioned in Pseudo Dioscorides (Pamphilos) and Dyer's bugloss, *Anchusa tinctoria* L.; in addition, there are three plants known as 'Dragon's-blood'. One, *Daemonorops draco* L., comes from the east of India (and the Malayan archipelago), and though it could have been used in Medieval Arabic medical culture, it would probably have been quite expensive because of the distance it

(44) ܣܢܒܪܝܣ ܐܢܓܦܪ ܘܣܝ.

(45) This appears in Arabic as زنجافر.

(46) That Oribasius correctly identifies it with *minium* (hence a mineral), does not imply that the term cinnabar had reverted to its original mineral meaning, but rather that Oribasius slavishly followed Dioscorides.

(47) This value is continued in the new Persian edition, where Ar. *qunābarà* is replaced by Per. *barghast*, Sharaf-Kandi 1985 : ٢٩٠ : قنابری (برغست).

had to travel (48). Similarly, *Dracaena draco* L. would have made only a small commercial impact, coming as it does from the distant Canary Islands. Most probable is *Dracaena cinnabari* L., which comes from the island of Socotra, a source of several plants used in Arab medicine, and the name of which has come to imply some earlier assumed relation to the mineral cinnabar.

But it seems very unlikely that Ar. *qunābarà* could have been a mineral ; it certainly couldn't have been a broad-leafed edible plant, and an identification with a plant similar to Dyer's bugloss, Dyer's madder, or one of the Dragon's bloods (especially *Dracaena cinnabari* L.), is more likely.

Cleveland State University. John A. C. GREPPIN.

BIBLIOGRAPHY

ALISHANEAN, Łewond M. (Ղեւոնդ Մ. Ալիշանեան). 1895 **Հայբուսակ կամ հայկական բուսաբառութիւն.** Venice : San Lazzaro.

BAILEY, Harold W. 1990 "Cinnabar : its Origin and Cognates". *Annual of Armenian Linguistics* 11. 1990 : 1-2.

BEDEVIAN, Armenag K. 1938 *Illustrated Polyglottic Dictionary of Plant Names in Latin, Arabic, Armenian, English, French, German, Italian and Turkish Languages.* Cairo : Argus and Papazian Presses.

BERTHELOT, M. and M. Rubens Duval. 1893 *Traité d'alchimie syriaque et arabe.* Volume 2. Paris : Imprimerie Nationale.

BROCKELMANN, Karl. 1928 *Lexicon Syriacum.* Halle an der Saale : Max Niemeyer. Reprint Hildesheim : Georg Olms, 1982.

BUDGE, Ernest A. Wallis. 1913. *Syrian Anatomy Pathology and Therapeutics or "The Syriac Book of Medicines".* London : Oxford University Press. Reprint Amsterdam : APA-Philo Press. 1976.

CALEY, John C. 1956. *Theophrastus on Stones.* Columbus : Ohio State University Press.

EICHHOLZ, D. E. 1965 *Theophrastus : de lapidibus.* Oxford : Oxford University Press.

(48) This type of Dragon's-blood has been used since the eighteenth century as the vanishing agent on violins.

GHAZARIAN, Ruben S. (Ղազարյան, Ռուբեն Ս.). 1987 **Միջին հայերեն բառարան**. Yerevan : Yerevan University Press.

GOLDWATER, Leonard J. 1972 *Mercury : A History of Quicksilver.* Baltimore : York Press.

GREPPIN, John A. C. 1985 *Bark' Galianosi : The Greek-Armenian Dictionary to Galen.* Delmar, New York : Caravan Books. 1987 "The Armenian and the Greek *Geoponica*" *Byzantion* 57. 1987 : 46-55. 1988 "The Various Aloës in Ancient Times". *Journal of Indo-European Studies* 16. 1988 : 46-55.

KHAN, M. 'Abdu'l Mu'id. 1968 *Rhazes' Liber Continens.* Volume 21a. *Simple Drugs.* Hyderabad, India : Osmania. Oriental Publications Bureau. Osmania University.

KOCK, Theodor. 1889 *Comicorum Atticorum fragmenta.* Leipzig : Teubner. Vol. 2.

KTSOYAN, A. S. (Կծոյան, Արծրուն Ս.). 1968 **Բժշկագիտությունը Հայաստանում XI-XIV դարերում**. Yerevan : Press of the Armenian Academy of Sciences.

LAGARDE, Paul. 1860 *Geoponicum : in sermonem syriacum versorum quae supersunt.* Leipzig : Teubner. Reprint 1967. Wiesbaden : Harrassowitz.

LECLERC, Lucien. 1887-1893 Ibn Al Baytar, *Traité des simples*, Paris, Reprint ca. 1980. Paris : Institut du monde arabe.

LEWIN, Bernhard. 1953 *The Book of Plants of Abû Ḥanīfa ad-Dinawarī : Part of the Alphabetical Section* (l-j). Wiesbaden : Harrowitz.

MEYERHOF, Max. 1940 *Šarḥ asmā' al-'Uqqār* (*L'explication des noms de drogues*). Cairo : Imprimerie de l'institut français d'archéologie orientale.

OGANESIAN, L. A. (Оганесян, Л. А.). 1946 История медицина в Армении. Three volumes. Yerevan : Press of the Armenian Academy of Sciences.

RIDDLE, John M. 1985 *Dioscorides on Pharmacy and Medicine.* Austin : University of Texas Press.

SCARBOROUGH, John. 1969 *Roman Medicine.* Ithaca : Cornell University Press.

SHARAF-KANDI (عبد الرحمن شرفکندی) 1985 قانون در طب. Tehran : Soroush Press.

TER-GEVONDIAN, Aram N. (Арам Ь. Тер-Гевондян). 1977 Армения и Арабский халифат. Yerevan : Press of the Armenian Academy of Sciences.

TOWNSEND, C. C. and Evan Guest. 1980 *Flora of Iraq.* Baghdad : Ministry of Agriculture and Agrarian Reform.

WELLMANN, Max. 1916 "Pamphilos". *Hermes* 51 : 1-64.

LES BARBARES DANS LE ROMAN BYZANTIN DU XIIe SIÈCLE

FONCTION D'UN TOPOS

Sous la dynastie des Comnènes (1081/1185), après une éclipse longue de plusieurs siècles, on vit renaître à Byzance une littérature romanesque, héritière de celle de l'Antiquité tardive. Quatre auteurs — Constantinopolitains et proches du monde de la cour impériale — sont les représentants de cette renaissance : Eustathe Macrembolite, Théodore Prodrome et son disciple Nicétas Eugénianos, Constantin Manassès enfin, dont l'œuvre ne nous a été conservée que fragmentairement. Production fort homogène, les quatre romans byzantins, respectivement intitulés, d'après les noms de leurs héros, *Hysminé et Hysminias*, *Rhodanthe et Dosiclès*, *Drosilla et Chariclès*, *Aristandre et Callithéa* (1), racontent, à l'instar des romans antiques, dont ils s'inspirent, des histoires d'amour fort mouvementées : on y voit les héros arrachés, parfois dès le début du récit, au monde qui leur est familier, séparés l'un de l'autre, et fréquemment confrontés, en pays inconnu, à des individus d'autres peuples. Or l'image qui nous est donnée de ces étrangers, image à peu près dépourvue de qualités «réalistes», est largement informée par la topique du barbare, héritée par Byzance de la Grèce ancienne. Une confrontation des textes byzantins et de leurs modèles grecs permettra de préciser selon quelles modalités propres nos auteurs ont développé cette topique ancienne. Afin de mieux cerner la validité d'une pareille mise en scène dans les œuvres du XIIe siècle, deux

(1) R. HERCHER, *Erotici scriptores graeci*, Leipzig, 1869 : *Rhodanthe et Dosiclès* (*RD*), pp. 287-434 ; *Drosilla et Chariclès* (*DC*), pp. 435-552 ; *Hysminé et Hysminias* (*HH*), éd. I. HILBERG, Vienne, 1876 ; O. MAZAL, *Der Roman des Konstantinos Manasses. Überlieferung, Rekonstruktion, Textausgabe der Fragmente* (Wiener Byzantinische Studien, 4), 1967.

éléments doivent être pris en compte : les conditions historiques qui ont présidé à la réactivation du topos anti-barbare et qui peut-être en expliquent partiellement la présence, mais aussi les motivations d'ordre littéraire, car la figure du barbare est, nous le verrons, un rouage d'une grande utilité dans l'économie romanesque.

*
* *

Les romans byzantins du XIIe siècle sont des romans à l'antique ; conséquence logique, leurs héros sont grecs (et donc païens) — ou du moins censés l'être. Quant aux étrangers que les héros rencontrent, ou plutôt dont ils subissent les assauts, car il s'agit toujours de figures agressives, ils sont systématiquement qualifiés de «barbares», encore que le terme soit utilisé avec plus ou moins de fréquence, et assorti de connotations plus ou moins négatives selon les cas. Notons tout d'abord que la place réservée à la peinture de ces étrangers-barbares varie assez considérablement selon les romans : fort réduite chez Macrembolite (qui traite le sujet d'une manière très schématique, mais peut-être d'autant plus révélatrice), elle atteint au contraire des proportions considérables chez Eugénianos et surtout chez Prodrome, qui consacre plusieurs livres presque complets à l'évocation du monde barbare et de ses conflits internes. Si pour Manassès il est plus difficile d'émettre un jugement précis, étant donné le caractère fragmentaire du texte qui nous a été conservé — les passages gnomiques ayant quasiment seuls survécu — on note tout de même la présence de plusieurs maximes sur les barbares, ou faisant référence aux barbares, parmi les diverses sentences du corpus.

Qui sont les étrangers-barbares évoqués dans nos romans? À cette question apparemment simple, il n'est pas aisé de répondre. Car les romanciers byzantins sont loin d'indiquer toujours avec précision l'origine ethnique de leurs «barbares», se contentant parfois de ce seul appellatif pour les désigner. C'est le cas de Prodrome, qui met en scène deux séries d'étrangers : des pirates — par définition barbares — parmi lesquels il dépeint surtout le chef Mistyle et le satrape Gobryas, et d'autres «barbares» établis à Pissa, dont le roi se nomme Bryaxas et le satrape Artaxane. Arguant, entre autre, du fait que Pissa désigne parfois chez les historiens byzantins la ville de Pise, certains

chercheurs contemporains ont voulu voir en ce deuxième groupe de barbares des Occidentaux (2) ; mais la présence de satrapes auprès du roi et les noms mêmes des personnages ne s'accordent guère avec pareille hypothèse, et donnent à penser que les barbares de Prodrome, ceux du second comme ceux du premier groupe, sont assimilés à des Perses — ces Perses qui pour les Grecs représentaient le prototype même de la barbarie. Encore que, dans un monde aussi artificiel que celui du roman byzantin, aient très bien pu se trouver amalgamés, en un même groupe d'étrangers, des traits empruntés à l'Occident et d'autres venus de l'Orient... Car ce qui compte, finalement, c'est la notion de barbarie, bien plus que l'origine ethnique précise de tel ou tel personnage. Macrembolite, pour sa part, fait intervenir dans son récit des pirates éthiopiens (agresseurs de son héros Hysminias) et d'autres pirates d'origine indéterminée (agresseurs de l'héroïne Hysminé). Quant à Eugénianos, il met en scène des Parthes et des Arabes (auxquels il n'applique d'ailleurs qu'une seule fois le qualificatif de «barbares»). Qui se cache derrière les Parthes de *Drosilla et Chariclès*, le peuple qui, dans l'Antiquité, harcela l'Empire romain, ou ceux que l'historiographie byzantine se plaisait à appeler parfois de ce nom antiquisant (les Turcs Seldjoukides) (3), il est naturellement impossible d'en décider.

Mis à part peut-être les Arabes d'Eugénianos, tous les autres étrangers du roman byzantin sont dépeints selon la typologie du barbare héritée de l'Antiquité. C'est à l'époque des Guerres Médiques que s'est constitué le couple antithétique Grecs/barbares, produit du grand conflit qui opposa Hellènes et Perses au ve

(2) Cf. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich, 1978, t. II, p. 132. Hunger rapproche également l'attaque des pirates contre Rhodes, racontée au début de *RD*, des agressions que le Normand Roger II fit subir à Corfou, Thèbes et Corinthe en 1147 ; il souligne les similitudes frappantes existant entre le texte de Prodrome et le récit que l'historien Nicétas Choniatès nous a laissé des incursions normandes dans *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg* (*Byzantina Vindobonensia*, Graz, Vienne et Cologne, 1968), p. 64. Mais le récit de Choniatès, bien postérieur aux événements, pourrait en fait avoir été influencé par le roman de Prodrome et ne prouve nullement que les barbares de Prodrome sont des Occidentaux.

(3) H. HUNGER, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit. Versuch einer Neubewertung*, dans *Byzantinische Grundlagenforschung, Variorum Reprints*, Londres, 1973, XVI, pp. 61-62.

siècle av. J.-Chr. (4). L'évocation antinomique des Grecs et des barbares devint vite un lieu commun, promis à un long avenir ; résistant aux conquêtes d'Alexandre et même à la conquête romaine (quoique prenant dès lors un caractère plus culturel qu'ethnique), cette topique marque, de façon parfois insistante, les romans de l'époque impériale — modèles de nos auteurs byzantins. Aussi certains passages des romans grecs fournissent-ils la matrice des portraits d'étrangers composés par les romanciers byzantins.

Au nombre des textes fondateurs, on mettrait volontiers la description faite par Chariton (5) de la cour du Grand Roi, monde de despotisme, de passion déréglée et d'intrigues serviles, ou celle que Xénophon d'Éphèse (6) trace de Mantô, fille d'un pirate phénicien, en proie aux fureurs d'un amour tyrannique. Mais si ces textes exploitent de manière exemplaire le topos du barbare, il est peu probable qu'ils aient été imités des romanciers byzantins : ceux-ci semblent en effet ne pas avoir connu l'œuvre de Chariton, et l'on ne trouve chez eux nulle trace d'emprunts à Xénophon.

Achille Tatius et Héliodore (7), en revanche, sont très souvent mis à contribution par nos romanciers : ainsi la description, tracée par les deux auteurs grecs, des brigands qui infestent l'Égypte a-t-elle inspiré plusieurs portraits de barbares byzantins. Achille Tatius dépeint ces hommes sous l'aspect d'êtres «sauvages, tous de grande taille, la peau noire, le crâne rasé», et parlant tous «une langue barbare» (8). La description, chez Macrembolite, des pirates agresseurs d'Hysminé est conçue selon un modèle ana-

(4) H. DILLER, *Die Hellenen-Barbaren Antithese im Zeitalter der Perserkriege*, dans *Entretiens sur l'Antiquité Classique*, VIII. *Grecs et Barbares*, Fondation Hardt, Genève, 1961, pp. 37-82.

(5) CHARITON, *Le roman de Chairéas et Callirhoé*, éd. G. MOLINIE, Belles Lettres, 1989 (2e tirage).

(6) XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, *Les Éphésiaques ou Le roman d'Habrocomès et d'Anthia*, éd. G. DALMEYDA, Belles Lettres, 1962 (2e tirage).

(7) ACHILLE TATIUS, *Le roman de Leucippé et Clitophon*, éd. J. Ph. GARNAUD, Belles Lettres, 1991 ; HÉLIODORE, *Les Éthiopiques*, éd. R. M. RATTENBURY, T. W. LUMB, J. MAILLON, Belles Lettres, 1960 (t. I et II, 2e éd.) et 1991 (t. III, 3e éd.).

(8) ACH. TAT., III, 9, 2 : ... *φοβερῶν καὶ ἀγρίων ἀνθρώπων : μέγαλοι πάντες, μέλανες τὴν χροιάν ... ψιλοὶ τὰς κεφαλάς, ... ἐβαρβάριζον δὲ πάντες.*

logue, aussi peu engageant : «Ils étaient une foule d'hommes au regard sauvage, à la face sombre, aux mains meurtrières, de vraies bêtes sauvages plutôt que des hommes» (9). Héliodore évoque le goût du lucre qui caractérise les brigands égyptiens : ils «préfèrent la richesse à la vie même, et ne connaissent ni ami ni parenté en dehors de leur seul intérêt» (10). Même alliance d'insensibilité et de rapacité chez les Parthes d'Eugénianos, insensibles aux plaintes de leurs victimes : «L'ennemi au cœur barbare, à l'esprit cruel, trouve le plus grand plaisir à dépouiller des hommes qui ne lui ont rien fait» (11). Achille Tatius souligne le tempérament inconstant des Égyptiens : «L'Égyptien, lorsqu'il a peur, est asservi par la lâcheté, et son instinct belliqueux, dans les moments où il reprend confiance, s'exacerbe ; dans les deux cas, il est sans mesure : tantôt, dans le malheur, il est trop couard, tantôt, dans la victoire, il est trop téméraire» (12). Cette «légèreté» barbare, Prodrome en donne, à plusieurs reprises, l'illustration à travers le personnage de Mistyle, chef des pirates : celui-ci accueille avec suffisance Artaxane, satrape du roi Bryaxas, mais après avoir lu la lettre menaçante envoyée par ce dernier, il est envahi d'une peur qu'il a bien du mal à maîtriser (13). Il relève finalement le défi de Bryaxas mais, lorsqu'il voit arriver les troupes de son ennemi, terrifié à nouveau, il tente de faire marche arrière «envahi par une lâcheté qui balaya sa première hardiesse» (14).

Outre les brigands égyptiens, Héliodore s'attache également à décrire en détail la cour d'Arsacé, sœur du Grand Roi de Perse (15), et le portrait qu'il trace de cette princesse orientale et de sa passion furieuse pour Théagène, le héros du roman, a fait souche dans les œuvres byzantines. Arsacé, qui s'est offerte

(9) *HH*, XI, 15, 3 : *πλῆθος ἀνδρῶν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἀγρίων, μελανωμένων τὰς ὄψεις, παλαμναιοτάτων τὰς χεῖρας, θηρίων ὅλων μᾶλλον ἢ ἀνδρῶν.*

(10) Hél., I, 32, 4 : *λῃσταῖς καὶ ψυχῶν αὐτῶν ἐστι χρήματα προτιμότερα, καὶ τὸ φιλίας ὄνομα καὶ συγγενείας πρὸς ἓν τὸ κέρδος ὁρίζεται.*

(11) *DC*, I, 66-68 : *ἀνὴρ γὰρ ἐχθρὸς βαρβαρόφρων ὠμόνους | ἀντὶ τρυφῆς εἴωθεν ἡγεῖσθαι πάσης | ἄνδρας σκυλεύειν μηδὲν ἠδικηκότας.*

(12) Ach. Tat., IV, 14, 9 : *Ἀνὴρ γὰρ Αἰγύπτιος καὶ τὸ δειλόν, ὅπου φοβεῖται, δεδούλωται, καὶ τὸ μάχιμον, ἐν οἷς θαρρεῖ, παρώξυνται · ἀμφότερα δὲ οὐ κατὰ μέτρον, ἀλλὰ τὸ μὲν ἀσθενέστερον δυστυχεῖ, τὸ δὲ προπετέστερον κρατεῖ.*

(13) *RD*, début l. IV.

(14) *RD*, V, 478 : *δειλίαν σχὼν ἀντὶ τοῦ πρώτου θράσους.*

(15) Hél., l. VII (*passim*).

à Théagène et s'est vue refusée par lui, ulcérée des mépris du jeune homme, se venge cruellement en lui infligeant les pires châtiments corporels, dans l'espoir de le faire céder par la violence. Manassès s'est sans doute souvenu de cette figure d'amoureuse implacable lorsqu'il composa la maxime : «Quand une femme, et de surcroît une femme barbare, se voit méprisée et que son sort la met à même de se venger, quelles dispositions elle montre à punir et à tuer !» ([16]). Eugénianos également s'inspire de la figure d'Arsacé pour composer le portrait de Chrysilla, femme du chef parthe, qui s'est prise pour le jeune héros Chariclès d'un amour si violent qu'elle n'hésite pas à se débarrasser de son mari en l'empoisonnant ([17]). Quant aux hommes perses, Héliodore n'en donne pas une image plus flattée puisque, les mettant aux prises avec les troupes du roi éthiopien, il fait apparaître leur goût déplacé pour la montre et leur traîtrise inconditionnelle ([18]), trait dont se souvient Eugénianos, lorsqu'il évoque les procédés retors utilisés par les Parthes dans leurs combats contre les Arabes : «L'armée des Parthes est habile à trouver des tours et à former des ruses pour refouler ses adversaires» ([19]).

Enfin, c'est encore Héliodore qui fournit, semble-t-il, à Prodrome et Eugénianos le motif du sacrifice humain : à la fin des *Éthiopiques*, en effet, le roi éthiopien Hydaspe veut sacrifier aux dieux, pour leur rendre grâce de la victoire militaire qu'il vient de remporter, les deux plus beaux de ses prisonniers, Théagène et Chariclée. Or chez Prodrome, le chef barbare Mistyle offre aux dieux, en un sacrifice sanglant, une partie de son butin humain, et le roi de Pissa, Bryaxas, prétend immoler en action de grâces le héros Dosiclès et son compagnon Cratandre ([20]) ; de même, le chef parthe d'Eugénianos destine un bon nombre de ses prisonniers à être sacrifiés aux dieux ([21]).

(16) MANASSÈS, fr. 166, vv. 5-7 : *Ἂν δὲ γυνὴ καὶ βάρβαρος ἡ περιφρονουμένη, | ἂν δὲ καὶ τύχην ἔχουσα κυρίαν τοῦ κολάζειν, | ἰατατὰι κολαστικῆς καὶ μαιφόνου γνώμης.*

(17) *DC*, V, 62-65 et 173.

(18) HÉL., IX, 10-14.

(19) *DC*, V, 415-417 : *δεινὴ γάρ ἐστι Παρθικὴ φυλαρχία | τρόπους ἐφευρεῖν καὶ καταρτίσαι δόλους | δι' ὧν ἀποκρούσαιτο τοὺς ἐναντίους.*

(20) *RD*, I, 454 sq. ; VII, 324 sq.

(21) *DC*, IV, 93-95.

Mais si Héliodore attribue aux Éthiopiens la cruelle coutume de célébrer des sacrifices humains, c'est là le seul trait barbare dont il dote un peuple décrit par ailleurs sous un jour très favorable, et maintes fois loué pour sa sagesse et sa modération ([22]). Or nous touchons ici une différence importante entre le traitement appliqué par les romanciers grecs au thème de l'étranger et celui adopté par les auteurs byzantins. Car les romanciers grecs savent, à l'occasion, introduire des nuances dans leur description de peuples non-grecs : c'est le cas, nous venons de le voir, pour les Éthiopiens chez Héliodore ; et si les Perses apparaissent dans son roman sous un jour uniformément négatif, les Égyptiens en revanche font l'objet de jugements très partagés : certes, les hommes de la troupe de Thyamis déploient toute la brutalité de parfaits barbares, mais leur chef lui-même, qui s'est fait brigand à la suite de revers de fortune, s'il a bien toute l'impulsivité d'un barbare ([23]), est aussi capable de toute la délicatesse d'un homme civilisé ; quant au sage et pieux Calasiris, il est, lui aussi, Égyptien et, lorsqu'il revendique pour Homère la nationalité égyptienne, la réponse de son interlocuteur athénien témoigne du pouvoir de fascination de l'Égypte sur l'esprit des Grecs : «Ton opinion me paraît vraiment fondée, quand je songe au mélange de mystère et de charme infini, qualités bien égyptiennes, que nous offrent les vers de cet homme» ([24]). On retrouve chez Achille Tatius la

(22) HÉL., IV,12,1 : «La cour du roi est toujours hospitalière aux savants» (*οἰκειοῦται γὰρ ἀεὶ τὸ σοφῶν γένος ἡ βασιλεία αὐλή*) ; IX, 6, 3, à propos du roi lui-même : «Il n'est pas un tyran qui exploite sa victoire, mais un maître qui, sans offenser les dieux, gouverne les hommes» (*οὐ γὰρ τυραννεῖ τὴν νίκην, ἀλλὰ πρὸς τὸ ἀνεμέσητον διοικεῖ τὴν τῶν ἀνθρώπων τύχην*).

(23) HÉL., I, 30, 6.

(24) HÉL., III, 15, 1 : *Ταῦτα μὲν εὖ τε καὶ ἀληθῶς μοι λέγειν ἔδοξας, τεκμαιρομένῳ τῆς τε ποιήσεως τοῦ ἀνδρὸς τὸ ἡνιγμένον τε καὶ ἡδονῇ πάσῃ σύγκρατον, ὡς Αἰγύπτιον.* Sur ce «mirage égyptien» et les sentiments ambivalents — mélange de fascination et de répulsion — qu'il suscite chez les Grecs, cf. A. BILLAULT, *La création romanesque dans la littérature grecque à l'époque impériale*, Thèse d'État, Paris Sorbonne, 1986 (1re partie, ch. II : Un lieu, l'Égypte dans les romans grecs). Ce chapitre n'a été que partiellement repris dans la version remaniée publiée, sous le même titre, en 1991. L'article de H. KUCH, *Die "Barbaren" und der antike Roman*, dans *Altertum*, 35 (1989), pp. 80-86, insiste sur l'ambiguïté du discours romanesque au sujet des «barbares», reflet de sentiments qui vont du rejet sans nuance à l'idéalisation marquée.

même image ambivalente de l'Égypte : aux redoutables bergers, qui vivent de brigandage et possèdent tous les vices des barbares, s'oppose le charmant Ménélas, compagnon de voyage des héros... et Égyptien. Accordant une grande importance au critère linguistique, les romanciers grecs mettent finalement l'accent sur l'idée d'hellénisation, bien plus que sur l'idée de race grecque (25). Peut-être, d'ailleurs, le fait que les Éthiopiens d'Héliodore aient la maîtrise de la langue grecque n'est-il pas étranger à la réputation d'extrême sagesse qui leur est attachée. Mais de toute façon, cette sensibilité des romanciers grecs à l'aspect culturel du problème les empêche de glisser vers une représentation du monde tout à fait dichotomique.

Chez les romanciers byzantins, il est rare que l'on retrouve les mêmes nuances — sauf dans le cas des Arabes, tels que les dépeint Eugénianos : car, même si l'arrogance avec laquelle les Arabes évoquent leurs adversaires parthes, gens de rien, rustres et pillards, sent bien encore un peu la barbarie (26), le romancier n'en souligne pas moins la discipline de ce peuple, les qualités guerrières et l'humanité de son chef. Mais c'est là un cas isolé, et dans l'ensemble on assiste, dans les romans byzantins, à une

(25) Ainsi chez CHARITON se trouvent fréquemment associés les deux termes «grec» et «cultivé» : cf. II, 5, 11, à propos de Dionysios (*Ἕλλην εἶ, ... παιδείας μετείληφας*) ; en VII, 6, 5, à propos de Callirhoé (*Ἑλληνὶς καὶ πεπαιδευμένη*). Chez ACHILLE TATIUS sont révélatrices les plaintes de Clitophon tombé aux mains des bergers égyptiens : «Un brigand grec, le son d'une voix le fléchirait, et une supplique l'adoucirait ; en effet, la parole sert souvent d'intermédiaire à la pitié (...). Mais aujourd'hui, en quelle langue formuler nos prières?» (III, 10, 2-3 : *Ληστὴν μὲν γὰρ Ἕλληνα καὶ φωνὴ κατέκλασε καὶ δέησις ἐμάλαξεν · ὁ γὰρ λόγος πολλάκις τὸν ἔλεον προξενεῖ .. Νῦν δὲ ποίᾳ μὲν φωνῇ δεηθῶμεν ;*). Chez HÉLIODORE enfin, on trouve de nombreuses notations concernant les problèmes de communication liés aux différences linguistiques : I, 4, 1 ; I, 19, 3 (Cnémon comprend l'égyptien / Thyamis sait assez mal le grec) ; II, 30, 1 ; VII, 19, 3 (Arsacé ne parle pas le grec, quoiqu'elle le comprenne) ; VIII, 15, 3 (Bagoas, un des rares Perses qui soit plutôt sympathique, parle grec, mais mal) ; VIII, 17, 2 et 3 ; IX, 25, 3 (Hydaspe parle grec, car «cette langue est en honneur auprès des Gymnosophistes et des rois d'Éthiopie») ; etc. Cette attention portée par Héliodore à la communication linguistique est soulignée par M. FUSILLO, *Il romanzo greco. Polifonia ed Eros*, Venise, 1989 ; trad. franç. : *Naissance du roman*, Paris, 1991, p. 165.

(26) *DC*, V, 328 sq.

sensible dégradation de l'image des étrangers : les jugements en demi-teinte deviennent chose exceptionnelle, et les romanciers byzantins paraissent concentrer à plaisir sur leurs personnages étrangers tous les défauts «barbares» disséminés au fil du texte des romans antiques. Les barbares de Macrembolite, dont la présence dans le roman est assez limitée, n'apparaissent guère que dans des scènes de tuerie ou d'orgie : ils ne cessent de piller et de massacrer que pour s'adonner aux plaisirs du vin et des femmes ; aussi sont-ils constamment qualifiés de «sauvages» et de «dépravés», et plusieurs fois assimilés à des bêtes sauvages (27). Les barbares d'Eugénianos et de Prodrome ont des activités un peu plus variées, mais guère plus louables. Ils présentent tous, ou presque, les vices considérés comme caractéristiques du barbare-type, et que l'on pourrait ranger en trois catégories : (1) violence, manque de maîtrise de soi ; (2) goût du plaisir, intempérance ; (3) bassesse d'âme, traîtrise.

La cruauté des barbares, Prodrome et Eugénianos la mettent en scène d'emblée, puisque l'un et l'autre ont choisi d'ouvrir leur récit sur l'évocation d'une attaque de pirates/Parthes. Prodrome montre les envahisseurs saccageant tout sur leur passage, pillant, massacrant et violant, au point que certains des Rhodiens victimes de l'attaque préfèrent se tuer plutôt que de devenir la proie de la *λῃστρικὴ ἀστοργία* (28). Eugénianos, imitant son maître, force encore la note et fait des Parthes un véritable fléau, pour les hommes et pour la nature elle-même : force de mort, ils brisent les arbres chargés de fruits, moissonnent le blé avant la saison, foulent le raisin avant l'heure de la maturité, agissant en toutes choses contre les lois de la nature (29). Cette violence des barbares,

(27) Les termes le plus fréquemment utilisés par MACREMBOLITE pour qualifier les barbares sont *ἄγριος* (VIII, 1, 1 ; 2,2 ; XI, 8, 1 (2 fois) ; 15, 3) et *θήρ* (VIII, 2, 2 ; XI, 8, 1 ; 15, 2 ; 15, 3) ; noter aussi l'accumulation d'adverbes comme *ἀσεμνῶς*, *αἰσχρῶς*, *βαρβαρικῶς*...

(28) *RD*, I, 32.

(29) *DC*, I, 19-41. Les clichés ont la vie dure, puisque CHATEAUBRIAND — nourri, il est vrai, des auteurs de la *Byzantine*, dans *L'itinéraire de Paris à Jérusalem*, parle des Turcs en des termes très voisins de ceux d'Eugénianos : «Ils se plaisent, par système et par esprit de religion, à renverser les monuments de la civilisation et des arts, à couper les arbres, à détruire les moissons mêmes, et les générations entières» (l. I, GF, p. 176) ; «Ils mettent le feu aux jeunes plants et mutilent les gros arbres : ce peuple détruit tout, c'est un véritable fléau» (l. II, GF, p. 198).

qui les porte aux pires excès, est mise au compte de leur impulsivité congénitale. Le barbare-type est toujours dépeint comme un homme incapable de maîtriser ses émotions et sujet aux revirements les plus brusques. Cette tendance apparaît chez Prodrome dans la scène, déjà évoquée, où Mistyle, le chef des pirates, reçoit du roi de Pissa, Bryaxas, une lettre de défi : on voit le barbare passer successivement de la colère à la peur, s'empourprer puis verdir sans pouvoir dissimuler son agitation intérieure (30). Bryaxas lui-même, quoique plus ferme, n'en est pas moins sujet à des emportements «barbares» : quand il apprend que Mistyle n'a pas cédé à ses demandes, «il est pris d'une rage terrible» et «rugit violemment contre Mistyle» (31).

Autre élément obligé du portrait du barbare : l'intempérance. Elle est illustrée chez Prodrome par le personnage de Gobryas, satrape de Mistyle, et chez Eugénianos par Chrysilla, la femme du chef parthe. Gobryas, à peine a-t-il aperçu Rhodanthe, est «aussitôt pris du désir ardent de s'unir à elle d'une union illégitime — comme il est d'usage chez les barbares» (32) ; n'ayant pu obtenir la jeune femme pour sa part de butin, il choisit une méthode de brigand, «bien digne d'un vil barbare» (33), pour parvenir à ses fins : il se glisse nuitamment dans la cellule où Rhodanthe est emprisonnée, dans l'intention de la violer ; mais la jeune femme appelle Dosiclès à son secours «contre la tyrannie du barbare» (34) et Gobryas s'enfuit, craignant d'être surpris et puni par son chef. Quant à Chrysilla, la femme du chef parthe, s'étant, dès le premier regard, prise d'un amour illicite pour le jeune et beau prisonnier de son mari, Chariclès, elle ne recule devant rien, dans son désir d'obtenir les faveurs du jeune homme : commençant par supprimer, en l'empoisonnant, un époux bien encombrant, elle envoie à Chariclès des lettres enflammées où elle s'offre sans ambages, promettant au jeune homme pouvoir

(30) *DC*, IV, 78 sq.

(31) *DC*, V, 46 : *λυττᾷ τι δεινόν*, et 49 : *πικρὸν οἷον κατὰ Μιστύλου βρύχων.*

(32) *RD*, III, 153-154 : *Καὶ συμπλοκῆς ἔρωτα δυσγενεστέρας | Θερμῶς ἐρασθείς, ὡς νόμος τοῖς βαρβάροις.*

(33) *RD*, III, 267-268 : *ἄλλην ὁδὸν τέτραπτο λῃστρικωτέραν | καὶ Γωβρύᾳ πρέπουσαν, αἰσχρῷ βαρβάρῳ.*

(34) *RD*, III, 290 (*τυράννου βαρβάρου*) et 292 (*λῃστρικῆς τυραννίδος*).

et richesses, afin de le tenter davantage ([35]). Deux maximes soulignent, chez Prodrome et chez Eugénianos, ce penchant à l'intempérance caractéristique des barbares : «Le barbare est ardent à l'amour et s'il n'obtient pas ce qu'il veut, il est tout prêt au meurtre» ; «Le barbare, par nature, se complait dans l'ivresse ; il aime à s'adonner aux plaisirs des sens et à la boisson» ([36]). Gobryas et Chrysilla illustrent donc les déportements de l'engeance barbare ; ils en illustrent aussi la bassesse, car tous deux agissent par traîtrise, recourant à des procédés retors (viol et empoisonnement) qui sont les armes propres aux lâches. Et tous deux s'imaginent également pouvoir atteindre leur but par la corruption : Chrysilla croit que Chariclès cèdera à l'attrait de l'argent, et Gobryas, après l'échec de sa tentative de viol, tente un dernier effort auprès de Dosiclès (qu'il prend pour le frère de Rhodanthe), en lui promettant la main de la fille de Mistyle, s'il accepte de seconder ses entreprises : «Songe à l'importance des dignités, à l'élévation de fortune, à la masse d'or et d'argent par quoi ceux qui obtiennent l'alliance des chefs l'emportent sur les gens humbles» ([37]). Pareille foi en la toute-puissance des biens matériels est considérée comme typiquement barbare, parce qu'elle est la marque d'une âme servile. Ainsi les barbares sont-ils présentés comme des êtres capables de toutes les vilenies, de toutes les perfidies ; la calomnie, persécutrice de l'innocence, doit rester étrangère aux «philhellènes», déclare une maxime de Manassès : «Car elle est le fait d'un cœur de Scythe, d'une âme aux sentiments barbares» ([38]), et d'énumérer toute une série de bêtes sauvages, lions, tigres, ours..., qui seules pourraient être atteintes par pareille *μανία*. Par sa cruauté, par sa bassesse, le barbare est au-dessous de l'homme.

Aussi, dans nos textes, les qualificatifs dépréciatifs sont-ils pléthore, dès qu'il est question de barbares : *ἀπηνής* (cruel),

(35) *DC*, IV et V (*passim*).

(36) *RD*, I, 110-111 : *θερμὸν γάρ ἐστιν εἰς ἔρον τὸ βάρβαρον, | κἂν μὴ τύχῃ, πρόχειρον εἰς φονουργίαν. — DC*, I, 162 sq. : *τὸ βάρβαρον φύσει γὰρ ἐγχαίρει μέθαις | φιλεῖ δὲ τρυφαῖς ἐκδίδοσθαι καὶ πότοις.*

(37) *RD*, III, 370-373 : *Τούτοις προσεννόησον ὄγκον ἀξίας | τύχης ἔπαρσιν, ἀργύρου, χρυσοῦ βάρος | οἷς οἱ τυχόντες ἀρχικῶν κηδευμάτων | ὑπερφέρουσι τῶν χαμαιρριφεστέρων.*

(38) MANASSÈS, fr. 30, vv. 12-13 : *ἄπαγε, μὴ φιλέλληνες οὕτω μανεῖεν ἄνδρες, | καρδίας ταῦτα Σκυθικῆς, ψυχῆς θυμοβαρβάρου.*

δυσμενής (malveillant), *δριμύς* (violent), *αἱμοχαρής* (sanguinaire), *ὠμόνοος* (inhumain) ou même *δρακοντώδης* (monstrueux) — pour ne citer que quelques termes (39) ; il semble que les romanciers byzantins ne puissent utiliser le mot «barbare» sans l'assortir aussitôt d'une épithète qui classe irrémédiablement tout homme de cette espèce dans la catégorie des «méchants». Symptôme, à coup sûr, d'un durcissement des stéréotypes, dans l'univers, devenu parfaitement dichotomique, du roman byzantin.

Il est permis de se demander si la formation rhétorique à laquelle étaient soumis tous les intellectuels byzantins et qui, nécessairement, contribuait à façonner leur mode de pensée et leur sensibilité, n'a pas joué un rôle dans la systématisation du topos du mauvais barbare. On trouve en effet plusieurs exemples de *Progymnasmata* — ces «exercices préparatoires», si importants dans le programme d'enseignement de la rhétorique (40) — véhiculant des lieux communs anti-barbares. C'est le cas du *Blâme de Philippe*, composé par Aphthonios, dont le recueil de *Progymnasmata* connut le plus grand succès à Byzance, au point d'y devenir un véritable manuel scolaire : Philippe de Macédoine, dit Aphthonios (41), appartenait à la pire des races barbares, celles qui, par lâcheté et avidité, ne cessent de changer de lieu, et loin de modifier sa manière d'être au contact des Grecs, il conserva toute sa vie son «intempérance barbare» (*ἀκρασία βαρβαρική*) ; aussi la biographie du personnage devient-elle prétexte à évoquer

(39) *ἀπηνής* : *RD*, I, 21 ; 100 ; VII, 449 ; *DC*, I, 41. — *δυσμενής* : *RD*, VII, 129 ; 333 ; IX, 107 ; *DC*, IV, 64. — *δριμύς* : *RD*, I, 101 ; III, 113. — *αἱμοχαρής* : *RD*, I, 99 ; III, 114 ; IX, 121. — *ὠμόνοος* : *DC*, I, 66 ; V, 95 (VIII, 170 : *ὠμοκάρδιος*). — *δρακοντώδης* : *RD*, III, 114 (VII, 130 : *δράκων*). — Reviennent aussi fréquemment à propos des barbares les termes *ἀγερωχία* (*DC*, III, 36 ; V, 120 ; 428), *ἀστοργία* (*RD*, I, 32 ; 100 ; *DC*, IV, 55 ; VI, 41), ou encore *ἀμετρία* et *τυραννίς*... Sur ce «portrait-robot» du barbare dans les textes byzantins, cf. K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, Phil. Diss. Munich, 1954, 2e partie, IV. Menschen und Barbaren, pp. 107-114.

(40) Sur la vogue des *Progymnasmata* et leur influence de la fin de l'Antiquité jusqu'à l'époque de la Renaissance, cf. M. PATILLON, *Le corpus d'Hermogène. Essais critiques sur les structures de la rhétorique ancienne*, Thèse Paris Sorbonne, 1985 (Introduction). Sur la tradition des *Progymnasmata* à Byzance, cf. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich, 1978, t. I, pp. 92-120.

(41) APHTHONIOS, *Progymnasmata*, éd. RABE, Leipzig, 1926, pp. 28-31.

sa malignité (*πονηρία*), sa perfidie (*ἀπιστία*), sa cruauté, pire que celle du roi Échétos, de sinistre réputation (42). Le texte d'Aphthonios fut imité, un siècle plus tard, par Libanios, dans un *progymnasma* du même titre : reprenant la thématique de son modèle, et qualifiant Philippe de tyran et de barbare, Libanios insiste sur l'éducation déplorable reçue par le Macédonien : «Il fut élevé dans des mœurs barbares : nul amour des arts, nulle pratique de la sagesse, aucun désir de l'éloquence, aucun souci de la tempérance ; ⟨chez lui⟩ ce n'est pas la justice, mais le vin, l'ivresse, la satiété que l'on tenait en honneur, ⟨et l'on trouvait bon⟩ de s'adonner aux plaisirs et de ne reculer devant aucune infamie» (43). Dans la même veine, citons le *Blâme de la vigne* composé par le «sophiste» Nicolas, puisque l'auteur prétend que ce sont des barbares (les Thraces) qui reçurent les premiers cette plante dangereuse, et que ce fut là une impulsion nouvelle donnée à la *βαρβαρικὴ ἀμουσία* (44). L'éthopée où Sévère d'Alexandrie imagine les propos inspirés à Ménélas par l'enlèvement d'Hélène est également prétexte à dénoncer la barbarie de Pâris : «Hélas, dit le Grec, j'ai appris à mes dépens la manière d'être des barbares, et comment, lorsqu'on leur fait du bien, ils se vengent de leurs bienfaiteurs, leur offrant en retour des malheurs, au lieu de reconnaissance» (45). Déloyauté donc, et d'autant plus blâmable que Pâris a volé à Ménélas non seulement sa femme, mais aussi son argent ! Enfin, pour prendre un exemple chronologiquement plus proche de nos romanciers, on retrouve le même genre de considérations anti-barbares chez un rhéteur en vogue au XIIe siècle, Nicéphore Basilakès, auteur d'une abondante collection

(42) *Odyssée*, XVIII, 85 sq.

(43) LIBANIOS, *Progymnasmata*, éd. R. FOERSTER, *Libanii Opera*, t. VIII, Leipzig, 1915, pp. 296-301. P. 297, ll. 1-6 : *Ἐν ἤθεσι βαρβαρικοῖς ἐτύγχανε τραφείς, ἐν οἷς οὐ μουσικῆς ἔρως, οὐ σοφίας ἄσκησις, οὐκ ἐπιθυμία λόγων, οὐ σωφροσύνης φροντίς, οὐ δικαιοσύνη τίμιον, ἀλλ' οἶνος πολὺς καὶ μέθη καὶ πλησμονὴ καὶ χαρίσασθαι ταῖς ἡδοναῖς καὶ μηδὲν τῶν αἰσχίστων ὀκνῆσαι.*

(44) NICOLAS, *Progymnasmata*, éd. WALZ, *Rhetores Graeci*, t. I, Stuttgart et Tübingen, 1832, pp. 343-344.

(45) A. STAUDACHER, *Severos von Alexandreia. Ein verschollener griechischer Schrifststeller des IV. Jahrhunderts*, dans *Byzantinische Neugriechische Jahrbücher*, 10 (1933), pp. 321-324. — *Βαρβαρικὸν μετὰ πάθος τρόπον μεμάθηκα, ὡς εὖ πάσχοντες τοὺς εὖ ποιοῦντας ἀμύνονται, συμφορὰς μᾶλλον αὐτοῖς ἀποδιδόντες, οὐ χάριτας.*

de *Progymnasmata*, d'inspiration tantôt païenne, tantôt chrétienne : dans une éthopée pathétique, le joueur de flûte thébain Isménias se plaint de la manière barbare dont Alexandre le Conquérant l'oblige à chanter la ruine de sa propre cité : le Macédonien, dit-il, est pire qu'Héraclès furieux, car il commet des atrocités en pleine conscience, et le flûtiste s'émeut du sort de Thèbes livrée à l'*ἀσχολία* et la cruauté (*ὠμότης*) des barbares (46). Dans une autre éthopée, de tonalité très romanesque, une jeune femme d'Édesse se plaint de la perfidie du Goth qui, circonvenant sa mère, est parvenu à obtenir sa main, et a fait d'elle la servante de sa première épouse — dont il avait, bien sûr, soigneusement caché l'existence : la jeune femme maudit cet homme «à l'esprit barbare, à la langue parjure, porté aux plaisirs de l'amour», «criminel invétéré», «ne faisant aucun cas de Dieu lui-même» ; il l'a cruellement trompée, lui ravissant honneur et liberté (47). Intempérance, déloyauté et impiété, tels sont les traits de ce nouveau portrait de barbare, encore une fois très conforme à la topique héritée de l'Antiquité (48).

Quoi d'étonnant, si pareils thèmes étaient développés à l'école, à ce que les stéréotypes se soient durcis dans le portrait de cet étranger imaginaire qu'est le barbare du roman byzantin, figure «modèle», paradigmatique. On peut toutefois s'interroger sur ce qui fonde la validité d'une telle représentation de l'étranger au

(46) BASILAKÈS, *Progimnasmi e monodie*, éd. A. PIGNANI, Naples, 1983. Pp. 217-221 : *Τίνας ἂν εἴποι λόγους Ἰσμηνίας ὁ αὐλητής, βιαζόμενος παρ' Ἀλεξάνδρου ἐπαυλῆσαι τῇ τῶν Θηβαίων καταστροφῇ ;*

(47) N. BASILAKÈS, *ibid.*, pp. 228-232 : *Τίνας ἂν εἴποι λόγους ἡ ἐξ Ἐδέσσης παρὰ τοῦ Γότθου ἀπατηθεῖσα κόρη ;* — p. 229, ll. 13-14 : *βάρβαρος τὴν γνώμην, τὴν γλῶσσαν ἐπίορκος καὶ τὰ πολλὰ τοῖς ἔρωσι χαριζόμενος* — p. 230, l. 31 : *ὁ τὰ πάντα παράνομος*, l. 41 : *καὶ Θεὸν αὐτὸν παρ' οὐδὲν τιθέμενος*. Ce texte s'inspire d'un passage du *Martyre des saints Gurias, Samonas et Abibas* (SYMÉON MÉTAPHRASTE, *PG*, 116, col. 145-162). Il est intéressant de constater que, si le comportement du Goth n'est pas évoqué de manière plus flatteuse dans le texte hagiographique que dans l'éthopée de Basilakès, toute déclaration anti-barbare est néanmoins absente chez Métaphraste, qui se contente de décrire le personnage en acte, sans émettre de jugement explicite à son sujet.

(48) Les lexicographes, eux aussi, témoignent de la diffusion du topos du mauvais barbare : dans la *Souda*, à l'article *ἀγερωχία*, on trouve cités en exemple les Scythes, qualifiés de dédaigneux et arrogants (éd. A. ADLER, t. I, Leipzig, 1928, p. 23).

XIIe siècle, et sur les résonances que possédait pareille image pour des lecteurs de l'époque des Comnènes.

***

Le discours officiel de l'Empire byzantin n'a guère varié tout au long de l'histoire du régime : fondé sur l'héritage romain, et consolidé par l'idée œcuménique chrétienne, il proclame le droit de Byzance à la domination universelle. Aussi tous ceux qui vivent en dehors de l'ordre byzantin sont-ils considérés comme des «barbares» : inférieurs par nature, ils sont faits pour l'esclavage, destinés à se soumettre aux Byzantins, nouveau peuple élu. Ce discours universaliste était si bien ancré dans l'esprit des Byzantins qu'il résista obstinément aux plus grands revers de fortune de l'Empire : on le retrouve, à la fin du XIVe siècle, très explicitement formulé dans une lettre du patriarche Antoine à Vasilij Dimitrievic, prince de Moscou, qui venait d'interdire de citer le nom de l'empereur byzantin dans la liturgie orthodoxe russe : «Écoute donc le chef des apôtres, Pierre, dans la première des lettres apostoliques : Craignez Dieu, honorez le basileus ; il n'a pas dit les basileis, pour qu'on ne comprenne pas ceux qui, çà et là, sont appelés basileis chez les peuples barbares, mais le basileus, pour signifier que le basileus universel est unique» (49). L'empereur de Byzance est seul souverain légitime, tout autre prétendant à la dignité impériale ne peut être qu'usurpateur. Aussi le texte du Xe siècle intitulé *Philopatris* (*L'ami de la patrie*) se termine-t-il sur le vœu de voir soumis aux Byzantins les peuples et les nations : Arabie, Babylone, Égypte, Perses, Scythes... (50). De cet état d'esprit est également révélatrice la cérémonie du triomphe impérial, telle qu'elle est décrite dans le *Traité des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète : les prisonniers enchaînés (le texte parle de Sarrasins) sont conduits devant l'empereur, leur chef se prosterne devant le basileus qui foule du pied droit la tête

(49) Texte cité par A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, Paris, éd. Arthaud, 1990, pp. 114-115.

(50) *Philopatris*, dans LUCIEN, *The Works*, VIII, éd. M. D. MACLEOD, Loeb Classical Library, Londres, 1967, pp. 416-465. — P. 464 : *Κἀγὼ ... ταῦτα καταλείπω τοῖς τέκνοις, ὡς ἴδωσι Βαβυλῶνα ὀλλυμένην, Αἴγυπτον δουλουμένην, τὰ τῶν Περσῶν τέκνα δούλειον ἦμαρ ἄγοντα, τὰς ἐκδρομὰς τῶν Σκυθῶν παυομένας, εἶθ' οὕν καὶ ἀνακοπτομένας.*

du vaincu, et lui impose sa lance sur le dos, tandis que les autres captifs se jettent sur le sol (51). L'étranger vaincu est ainsi humilié publiquement, et son infériorité se trouve, à travers le rituel du triomphe, réaffirmée aux yeux de tous. Le même Constantin Porphyrogénète développa, dans le *De administrando imperio* et dans le *De thematibus*, une «théorie de la noblesse des races», classées hiérarchiquement d'après l'ancienneté de leur culture et l'étroitesse de leurs rapports avec Constantin le Grand, parlant de «races sans honneur», «haïes de Dieu»... (52). De ce qu'on a parfois qualifié de «complexe de supériorité» et de «chauvinisme» (53), la législation byzantine elle-même porte la marque, puisque les étrangers ne jouissent pas des mêmes droits civils que les Byzantins : seuls les «barbares» peuvent être réduits en esclavage et suppliciés — les lois byzantines interdisant la torture, pratiquée uniquement contre les «races sans honneur» (54).

L'iconographie de la religion impériale illustre bien les positions de principe qui viennent d'être évoquées : sur la pièce d'or byzantine, le «besant», l'empereur est figuré tenant d'une main le globe crucigère, qui symbolise l'universalité byzantine, de l'autre le *labarum* (sceptre cruciforme), emblème du pouvoir romain et chrétien sur le monde. Parmi les différents thèmes que recense et analyse l'ouvrage d'A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, deux nous retiendront plus particulièrement : le thème de la victoire impériale et celui de l'adoration des sujets (55). Dans les images de victoire, l'empereur est représenté foulant aux pieds le barbare vaincu (thème directement hérité de l'art impérial romain) ou le démon, figuré sous l'aspect d'un serpent : glissement

(51) Constantin Porphyrogénète, *De ceremoniis*, II, 19, éd. Bonn, p. 609, ll. 18 sq.

(52) Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, éd. G. Moravcsik, R. J. H. Jenkins, *CFHB*, 1, Washington, 1967, chap. 13, ll. 106 sq. (p. 70) : *ἔθνος τι ἀπὸ τῶν ἀπίστων τούτων καὶ ἀτίμων ... γενῶν*. - *De thematibus*, éd. A. Pertusi, *Studi e Testi*, 160, Vatican, 1952, ch. 84, ll. 25 sq. (p. 85) : *τὸ θεομίσητον τῶν Βουλγάρων ἔθνος*.

(53) H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, ch. III, 2, pp. 46-59.

(54) Cf. H. Ahrweiler, *op. cit.*, pp. 54-54 ; cf. aussi H. Koepstein, *Zur Sklaverei im ausgehenden Byzanz*, Berlin, 1966, pp. 55-61 (Versklavung von Gefangenen durch die Byzantiner).

(55) A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936.

significatif, puisque le barbare vaincu, assimilé au serpent, se trouve ainsi incarner l'ennemi du genre humain (56). Certes, le thème de la victoire impériale, très en vogue à la haute époque byzantine, perdit quelque peu de sa vigueur au cours des siècles suivants, mais on en observe des résurgences dans les compositions monumentales dont les empereurs macédoniens et les Comnènes firent décorer leurs palais : d'après le témoignage de N. Choniatès, Manuel Comnène, au XIIe siècle, avait fait représenter sur les péristyles de son palais des Blachernes divers épisodes de «ses guerres contre les barbares et d'autres actes qu'il avait accomplis au bénéfice de l'Empire romain» (57). Quant aux scènes d'adoration, elles montrent simultanément les «Romains» (c'est-à-dire les Byzantins) et les barbares rendant hommage à l'empereur : or la distance est bien marquée entre les uns et les autres, puisque les Byzantins (sujets libres) sont figurés debout, et les barbares (esclaves) prosternés, dans la partie inférieure de l'image (58).

Le discours officiel se révèle ainsi porteur de la même vision dichotomique qui marque si fortement l'univers dépeint dans les romans byzantins. On a parlé à ce propos de rhétorique ethnocentrique. Or cette rhétorique, dont l'étranger fait les frais, est très largement répandue à Byzance et imprègne non seulement les textes, nombreux, des panégyristes de l'empereur, mais aussi l'œuvre de la plupart des historiens, où se trouve exploitée à l'envi la topique anti-barbare.

Lorsque Michel Italikos, professeur de rhétorique dans les meilleurs termes avec les Comnènes, maître et ami de Prodrome, adresse à l'empereur Jean II un *Basilikos logos* où il célèbre les

(56) On retrouve la même thématique chez EUSÈBE DE CÉSARÉE comparant les victoires de l'empereur sur les barbares aux triomphes de Constantin sur les démons. Cf. *Vita Constantini*, III, 3 (cité par GRABAR, pp. 43-44).

(57) NICÉTAS CHONIATÈS, éd. I. A. VAN DIETEN, *CFHB*, 11, Berlin, 1975, *De Manuele Comnene*, VII, p. 206, ll. 51-52 : *ὅσα οὗτος κατὰ βαρβάρων ἠνδρίσατο ἢ ἄλλως ἐπὶ βέλτιον Ῥωμαίοις διεσκεύακει.* Cf. aussi le Psautier *Marcianus Graecus* 17 de Venise (1re moitié du XIe siècle) : le frontispice du manuscrit représente le triomphe de Basile II sur les Bulgares, prosternés à ses pieds (A. GRABAR, *op. cit.*, pl. XXIII).

(58) Cf. JEAN CHRYSOSTOME, *PG*, 59, col. 650 : *καὶ ὑποπίπτει καὶ ὁ ὁμόφυλος · ἀλλ' ὅμως μετὰ παρρησίας ἕστηκε, δοξάζων τὸν ἑαυτοῦ βασιλέα · ὁ δὲ ἀνάγκαις πεπεδημένος ὑπὸ τοὺς πόδας, προσκυνῶν μὲν τὸν βασιλέα...* (cité par GRABAR, p. 80).

victoires remportées en Syrie par le souverain byzantin, l'image qu'il trace des «Celtes» installés à Antioche est une caricature mordante soulignant, selon la rhétorique en usage, l'arrogance déplacée et la versatilité de ces «barbares» ([59]) : «Au début, ils étaient semblables à des géants, ils marchaient (en se dressant) sur la pointe des pieds, levant le sourcil de plus d'une coudée, et leur fol orgueil s'élevait au-dessus des nuages». Mais dès que l'empereur se déchaîna contre eux, «ils coururent se cacher dans leurs trous et leurs retraites» et ne parlèrent plus qu'avec humilité et mollesse, «eux qui, devant tous les autres, dressaient la tête jusqu'au ciel, et menaçaient de détruire la terre de leur lance». Le même Italikos, dans un autre *Basilikos logos* adressé à Manuel Comnène, brode sur le thème du basileus-maître-des-barbares par la volonté de Dieu ([60]) : «Puisque nous croyons et sommes bien convaincus qu'à travers ta personne, Empereur, Dieu est avec nous, nous pouvons adresser en toute confiance aux barbares ces mots conformes à la prophétie : Barbares, nations qui voulez la guerre, voici que nous a été donné l'empereur Manuel : connaissez le pouvoir de son nom, soumettez-vous et fuyez!».

Prodrome, l'auteur de *Rhodanthe et Dosiclès*, composa, lui aussi, des discours officiels, où il développe à plaisir la rhétorique ethnocentrique dont on retrouve des échos si nets dans son roman. Les invectives qu'il déploie contre les «Perses» (*i.e.* Turcs) dans le poème historique IV, où il célèbre la prise de Kastamon par l'empereur Jean II Comnène, confèrent aux ennemis des Byzantins la même noirceur qu'aux pirates barbares de *Rhodanthe et Dosiclès* ([61]) : ils sont, par longues séries de termes insultants,

(59) MICHEL ITALIKOS, *Lettres et discours*, éd. P. GAUTIER, Paris, 1972, Texte n° 43, p. 259, ll. 15-24 : *Αὐτοὶ μὲν οὖν ἐγιγαντίων τὰ πρῶτα καὶ ἐπ' ἄκρων ὀνύχων ἔβαινον, ὑπὲρ ἕνα πῆχυν τὴν ὀφρῦν αἴροντες, καὶ ὅλως ἦσαν ὑπερνεφεῖς τὴν ἀπόνοιαν. (...) ἄλλος ἄλλων ὑπέτρεχεν ὀπὴν καὶ κατάδυσιν. (...) μόνον ταπεινὸν καὶ ὑποσαθρόν τι φθεγγόμενοι, οἱ ἐν τοῖς ἄλλοις ἅπασι τῇ κεφαλῇ τὸν οὐρανὸν ἐπαράσσοντες καὶ τὴν γῆν ἀπολεῖν ἀπειλοῦντες τῷ δόρατι.*

(60) *Ibid.*, texte n° 44 , p. 294, ll. 28-33 : *Εἰ δὲ μεθ' ἡμῶν διὰ σοῦ, βασιλεῦ, τὸν θεὸν εἶναι πιστεύομέν τε καὶ πεπιστεύκαμεν, εἴποιμεν ἂν θαρρούντως πρὸς τοὺς βαρβάρους ἐκεῖνο τὸ τῆς προφητείας ἐξῆς ὅτι «ὦ βάρβαροι καὶ ἔθνη τὰ τοὺς πολέμους ἐθέλοντα, ἡμῖν δέδοται βασιλεὺς Μανουήλ, καὶ γνόντες τὴν τοῦ ὀνόματος δύναμιν, ἡττᾶσθε καὶ τρέπεσθε».*

(61) THEODOROS PRODROMOS, *Historische Gedichte*, éd. HOERANDNER, *Wiener Byzantinische Studien*, XVI (1981), Poème IV, vv. 141-142 : *Περσὶς*

qualifiés de fléaux, de fanfarons, de rapaces, d'êtres sanguinaires, massacrant et pillant leurs ennemis, source de maux infinis ; ils sont traités d'hommes iniques, ingrats, violant les traités et les lois, d'esclaves fugitifs et de traîtres — tous termes parfaitement conformes à l'image-type du barbare. Un autre poème historique de Prodrome, consacré au baptême du Christ, reprend, de façon particulièrement évocatrice, l'assimilation du barbare au serpent dont nous avons déjà signalé la présence dans l'iconographie de la religion impériale : Prodrome évoque en un parallèle insistant les gestes du Christ et ceux de l'empereur, qui en sont le fidèle reflet (62) : «L'un brise la tête des serpents dans l'eau (du baptême), l'autre fait ployer vers le sol la tête des barbares ; l'un tue les vipères mussées dans leur trou, l'autre enferme dans des tanières les Perses autrefois en liberté».

En développant ainsi la topique anti-barbare, Prodrome, tout comme Italikos, met son art au service de l'État, dont il soutient le pouvoir et la dignité, «trempant son stylet, comme une flèche, dans de l'encre empoisonnée, pour la décocher contre les barbares et la teindre de leur sang» — pour reprendre une image utilisée par Eustathe de Thessalonique évoquant la tâche du rhéteur en période de conflits (63). Mais cette rhétorique anti-barbare, dont la présence ne surprend guère dans des textes de panégyrique, se retrouve également dans les ouvrages historiques de l'époque. Au premier chef, chez Anne Comnène qui, en composant l'*Alexiade*, a voulu immortaliser le règne de son père Alexis I. Dans cette œuvre, qui tient donc encore beaucoup du panégyrique,

ἀλάστορ ἀλαζὸν ἀρπάκτορ αἱμοβόρε | σκυλεύτρια φονεύτρια, κακῶν ἀπείρων μῆτερ — vv. 161-164 : *Ναὶ ναὶ τοὺς Πέρσας, βασιλεῦ, ναὶ τοὺς ὑπερηφάνους | ναὶ ναὶ τοὺς ἀθεσμήσαντας, ναὶ ναὶ τοὺς ἀχαρίστους | ναὶ ναὶ τοὺς παρασπονδητάς, ναὶ ναὶ τοὺς παρανόμους | ναὶ τοὺς δραπέτας κόλαζε, τύπτε τοὺς ἀποστάτας.*

(62) PRODROME, *op. cit.*, poème Xa, vv. 5-8 : *Ὁ μὲν συντρίβει κεφαλὰς ἐν ὕδατι δρακόντων | ὁ δὲ συγκλίνει κεφαλὰς ἐπὶ τῆς γῆς βαρβάρων · | ὁ μὲν τοὺς ἐκφωλεύοντας ὄφεις ἀποκτιννύει | ὁ δὲ συγκλείει φωλεοῖς τοὺς πρὶν ἀνέτους Πέρσας.*

(63) EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Fontes rerum Byzantinarum. Rhetorum saeculi XII orationes politicae*, éd. V. E. REGEL, N. I. NOVOSADSKIJ, Leipzig, 1972, t. I, Discours 3 (À l'empereur Manuel), p. 27 : ... *ῥήτωρ τὴν γραφίδα μὲν ὅσα καὶ βέλος φαρμάξας μέλανι καὶ τοῖς βαρβάροις ἐπαφιέναι καραδοκῶν καὶ βάπτειν εἰς αἱμάτα.*

les maximes anti-barbares sont légion (64) : «Tous les barbares sont généralement inconstants et par nature n'observent pas les traités» (à propos des «Scythes», *i.e.* des Petchenègues) ; «Tout barbare est naturellement enclin au massacre et à la guerre» (à propos du sultan Kilidj Arslan) ; «Toute la race barbare est en effet comme cela : bouche ouverte devant les présents et l'argent» (à propos des Latins) : «Car le caractère des barbares est arrogant, et peu s'en faut qu'ils ne se soient élevés au-dessus des nues elles-mêmes» (à propos de Kilidj Arslan, encore une fois). On notera, dans ces quelques exemples, la volonté marquée de généralisation («tous les barbares») et la référence insistante à une «nature» barbare, qui fait des étrangers, Occidentaux ou Orientaux, des êtres inférieurs par essence. Arrogance et démesure sont mises au premier plan dans le portrait qu'Anne Comnène trace du Normand Tancrède, gouverneur d'Antioche, qui refuse d'honorer les conventions conclues avec les Byzantins (65) : «Ce barbare furieux et dément (...) agit aussitôt à la manière de sa race et, gonflé de vanité, se vanta de placer son trône au-dessus des étoiles, menaça de percer de la pointe de sa lance les remparts de Babylone, parla avec assurance et grandiloquence de sa puissance, disant qu'il était aussi intrépide qu'irrésistible dans son attaque». Anne Comnène, on le voit, ridiculise à plaisir l'ennemi «barbare». Mais nulle part les *a priori* xénophobes de l'historienne n'apparaissent plus clairement que dans le passage de l'*Alexiade* consacré à Jean Italos, cet Italien d'origine, qui exerça, à la suite de Psellos, la charge de «consul des philosophes» avant d'être condamné pour hérésie en 1082. Anne Comnène refuse à cet homme, en dépit de sa vaste culture hellénique, le mérite d'une

(64) ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. LEIB, Belles Lettres, 1937-1967, VII, 6, 3 : *Ἀστατεῖ γὰρ ὡς ἐπίπαν ἅπαν τὸ βάρβαρον καὶ σπονδὰς φυλάττειν οὐ πέφυκε.* — IX, 3, 3 : *Τοιοῦτον γὰρ* τὸ βάρβαρον *ἅπαν ἕτοιμον πρὸς σφαγὰς καὶ πολέμους.* — XIV, 2, 13 : *Τοιοῦτον γὰρ ἅπαν* τὸ βάρβαρον *ἦθος · πρὸς μὲν τὰς δωρεὰς κέχηνε καὶ τὰ χρήματα.* — XV, 6, 7 : *τὰ τῶν βαρβάρων ἤθη ἀγέρωχα, μονονοὺ καὶ αὐτῶν νεφῶν ὑπερβάλλεσθαι οἰομένων.*

(65) *Ibid.*, XIV, 2, 3 : *ὁ ἐμμανὴς ἐκεῖνος καὶ θεοπλὴξ βάρβαρος* (...) *εὐθὺς τὰ τοῦ γένους ἐποίει καὶ ὑπ' ἀλαζονείας ὀγκούμενος ὑπεράνω τῶν ἄστρων θήσειν τὸν θρόνον ἠλαζονεύετο καὶ τοῦ δόρατος τῇ ἀκμῇ διατετραίνειν ἠπείλει τὰ τείχη τὰ Βαβυλώνια ἔλεγέ τε διαρρήδην καὶ ἐξετραγῴδει τὴν δύναμιν, ὡς ἀπτόητός ἐστι καὶ ἀκατάσχετος τὴν ὁρμήν.*

acculturation réussie (66) : «Avec son tempérament inculte et barbare, il ne pouvait pénétrer dans les profondeurs de la philosophie» ; étant «plein de témérité et de folle arrogance, comme un barbare», il croyait «surpasser tout le monde avant même que d'étudier» ; et l'historienne se plaît à relever toutes les «anomalies» du comportement d'Italos : «Il ne sut pas goûter au nectar de la rhétorique» (vice majeur, selon les critères byzantins) ; son style manque d'élégance, il parle avec ses mains, gesticulant d'une manière qu'Anne juge ridicule et grossière, sa prononciation laisse à désirer («il lui arrivait d'estropier les syllabes»), il fait des solécismes... N'est pas Byzantin qui veut, et le sentiment de supériorité ethnique et culturelle qui marque chaque ligne du texte d'Anne Comnène le laisse clairement entendre.

Ce sentiment de supériorité, on le retrouve dans les œuvres, cette fois purement historiques, de Jean Kinnamos et Nicétas Choniatès, qui nous ont laissé le récit des règnes de Jean II et Manuel Comnène. Si les maximes anti-barbares sont moins fréquentes chez Kinnamos que chez Anne Comnène, elles interviennent pour souligner toujours les mêmes «vices constitutionnels» de l'étranger, inconstance (heureux, le barbare devient insupportable d'arrogance ; malheureux, il s'humilie plus que de raison) ou cupidité (à rien d'autre le barbare n'attache plus d'importance qu'à l'argent) (67), et les portraits que l'historien trace de tel ou tel étranger particulier, Occidental ou Oriental, ne sont jamais très flattés : Frédéric Barberousse est caractérisé par sa «présomption sans mesure», sa malveillance, sa folle témérité (68) ; les Vénitiens sont qualifiés de peuple «corrompu, rapace et vil, plein de la vulgarité propre aux marins» (69). Et si le sultan Kilidj Arslan n'est pas trop maltraité dans le récit

(66) *Ibid.*, V, 8, 3 : *ἐν ἀπαιδεύτῳ ἤθει καὶ βαρβαρικῷ οὐκ ἠδύνατο φιλοσοφίας εἰς βάθος ἐλθεῖν.* (...) *θράσους ὢν μεστὸς καὶ ἀπονοίας βαρβαρικῆς, πάντων τε καθυπερτερεῖν καὶ πρὸ τοῦ μαθεῖν οἰόμενος.* — V, 8, 6 : *τοῦ ῥητορικοῦ νέκταρος οὐκ ἐγεύσατο.* — V, 8, 8 : *ἔστιν οὗ καὶ κολοβωτέρας ἐκφέροι τὰς συλλαβάς.*

(67) JEAN KINNAMOS, éd. Bonn, II, 16, p. 80, ll. 13-16 ; IV, 23, p. 195, ll. 1-2.

(68) *Ibid.*, à propos de Barberousse : II, 13, p. 71, l. 17 (*ἀσύμμετρος αὐθαδεία*) ; VI, 4, p. 262, ll 6-8 (*δυσμένεια ἀπονοία*).

(69) *Ibid.*, VI, 10, p. 280, ll. 23-24 : *ἔστι δὲ τὸ ἔθνος ἤθει μὲν διεφθορός, βωμολόχον εἴπερ τι καὶ ἀνελεύθερον, ἅτε καὶ ἀπειροκαλίας μεστὸν ναυτικῆς.*

que fait Kinnamos de son séjour à Constantinople en 1162, l'historien byzantin n'en souligne pas moins, avec une condescendance bien caractéristique, la stupéfaction du souverain turc devant le faste des cérémonies impériales et prend soin de noter qu'au cours de la procession il était assis sur un siège bas, aux pieds de l'empereur en majesté (70).

Le même épisode est raconté, avec une coloration anti-musulmane beaucoup plus marquée, par Nicétas Choniatès qui, dans son *Histoire de Manuel Comnène*, s'indigne des prétentions que les Musulmans, ces «descendants de l'esclave Agar», opposent à la «sainte» et «libre» nation des Romains (71). Tout au long de l'épisode, Nicétas souligne la cupidité du sultan — cupidité que l'empereur exploite afin de s'assurer l'alliance de Kilidj : il fait tout pour «ensorceler un barbare avide d'argent», «sachant que tout barbare cède à l'appât du gain», et le sultan «aveuglé par l'espoir du profit» se plie aux volontés de Manuel (72). Il ne tardera pas, d'ailleurs, à violer les clauses du traité et les images utilisées par Nicétas pour caractériser l'inconstance et la perfidie du barbare sont elles-mêmes parlantes : Kilidj est semblable à la mer, au torrent en crue, au serpent venimeux (73). Encore une fois, le barbare devient l'incarnation du mal. Nicétas ne se montre guère plus tendre à l'égard des Occidentaux et il blâme vivement Manuel Comnène d'avoir, au détriment des Byzantins eux-mêmes,

(70) *Ibid.*, V, 3, pp. 204-208. — P. 206, l. 6 : *Κλιτζιεσθλὰν (...) θάμβους ὅλος ἦν* — ll. 9-10 : *καθῆστο λοιπὸν ἐπὶ χαμαιζήλου τινὸς καὶ ἥκιστα ἐπὶ μετεώρου καθέδρας.*

(71) NICÉTAS CHONIATÈS, *op. cit.*, *De Manuele Comnene*, III, p. 117, l. 86 : *οἱ τῆς δουλίδος Ἄγαρ ἀπόγονοι.*

(72) *Ibid.*, p. 118, l. 36 : *γοητεῦσαι φιλοχρήματον βάρβαρον* — p. 120, l. 94 : *εἰδὼς μὲν καὶ ὅτι βάρβαρος ἅπας λημμάτων ἥττηται* — p. 121, l. 18 : *Κλιτζιεσθλὰν τυφλώττων πρὸς κέρδος.* — Dans cet épisode, Nicétas ne manque pas non plus de raconter une anecdote qui couvrit les Turcs de ridicule : l'un d'entre eux, prétendant être capable de voler, voulut faire une démonstration publique de ses talents à l'hippodrome et, s'étant élancé du haut d'une tour, il s'écrasa immédiatement sur le sol, au grand amusement des Constantinopolitains ... et de l'empereur lui-même, contraint toutefois de dissimuler ses rires pour ne pas indisposer son hôte le sultan.

(73) *Ibid.*, p. 122, ll. 58 sq. : *φύσει ταραχώδης ὢν καὶ ἀκαταστόρεστος ὥσπερ τις κόλπος θαλάττιος* — p. 123, ll. 80-81 : *κατὰ χειμάρρουν πληθύνοντα ἢ κατὰ πολλὰ ἐδηδοκότα φάρμακα δράκοντα.*

accordé tant de faveurs et de si hautes charges à des Latins, des hommes «de race étrangère, parlant une langue barbare et crachant mieux qu'ils ne parlaient», à des gens «dépourvus de toute éducation, cherchant à capter le son de la langue grecque, comme les monts et les rochers, aux airs de flûte des bergers, répondent par la répercussion de l'écho» (74). Un Latin, même hellénisé, ne saurait être qu'une pâle et défectueuse copie de Byzantin : sur ce point, Nicétas Choniatès est en parfait accord avec Anne Comnène.

Ainsi, l'attitude adoptée par nos romanciers à l'égard des étrangers qu'ils mettent en scène correspond-elle en tous points, ou presque, à celle des panégyristes et historiographes contemporains. Faut-il voir là le reflet de sentiments xénophobes uniformément répandus dans la société byzantine de l'époque? Les choses sont, en fait, beaucoup plus complexes. On a souvent souligné l'écart existant à Byzance entre discours et «réalité», prétendant qu'à la rhétorique ethnocentrique, dont nous venons de donner bon nombre d'exemples, s'opposait dans la pratique une attitude plus accommodante à l'égard des étrangers. De cette marge entre les faits et leur représentation est révélateur un détail de l'iconographie impériale dont nous avons déjà parlé : dans les scènes figurant l'adoration de l'empereur, si les barbares sont représentés prosternés aux pieds du basileus, jamais les sujets byzantins n'apparaissent en proskynèse, parce qu'ils sont «libres» ; or la proskynèse se pratiquait tous les jours à Byzance, elle faisait partie du rituel quotidien et la différence marquée par les images entre barbares et Byzantins n'existait pas dans les faits (75).

Les Byzantins avaient de multiples contacts avec des étrangers de tous pays et entretenaient (semble-t-il) avec eux des relations souvent dénuées d'hostilité. Rappelons que l'armée byzantine était constituée pour une bonne part de contingents étrangers, Petchenègues, Musulmans, Normands... La garde même du palais

(74) *Ibid.*, *De Manuele Comnene*, VII, p. 204, ll. 4-5 : *τοῖς ἀπὸ γενῶν ἑτερογλώττων ὑποβαρβαρίζουσιν ὑπηρέταις, ὧν ὁ σίελος τοῦ λόγου προηκοντίζετο* — p. 204, ll. 10-12 : *παιδείας ἁπάσης ἐστερημένοις καὶ φωνῆς Ἑλληνίδος τὰ ἴχνη μεταδιώκουσιν, ὡς αἱ σκοπιαί τε καὶ αἱ πέτραι πρὸς τὰ τῶν ποιμένων αὐλήματα τὸ τῆς ἠχοῦς ὑστερόφωνον.*

(75) A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, *op. cit.*, pp. 85-88.

impérial, régiment d'élite, était recrutée parmi les barbares (76). Byzance entretenait d'autre part des relations commerciales étroites avec l'Orient et l'Occident : la foire de Saint-Démétrius, à Thessalonique, était l'occasion de grandes rencontres internationales (77) ; un chapitre du *Strategikon* de Kékauménos nous montre combien les Byzantins appréciaient les denrées sarrasines (78) : lorsque se présentent devant la ville de Démétrias cinq navires de pirates agarènes qui déclarent vouloir vendre leurs marchandises, les habitants de Démétrias n'hésitent pas le moins du monde, et Sarrasins et Byzantins procèdent aussitôt à l'échange des serments ; certes, l'épisode va finalement tourner à la déconfiture des Byzantins, car les Agarènes, rompant le pacte, font un coup de main contre Démétrias, mais ce récit indique bien que la méfiance ne présidait pas systématiquement aux relations des Byzantins avec les étrangers. Évoquant l'orphanotrophe fondé par son père, Anne Comnène mentionne les différentes nationalités qui s'y côtoyaient apparemment en bonne harmonie : «Là on peut voir un Latin qui s'instruit, un Scythe qui apprend le grec, un Romain qui s'exerce sur les textes helléniques et le Grec illettré qui se forme à parler sa langue correctement» (79). Et il n'était pas rare de voir des personnalités étrangères occuper des postes de confiance : nous avons parlé précédemment d'Italos devenu consul des philosophes ; on pourrait évoquer aussi Axouch, d'origine turque mais élevé à Byzance, qui exerça la haute fonction de Grand Domestique et fut l'un des personnages les plus en vue de la première moitié du XIIe siècle. Enfin, pour des

(76) A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, *op. cit.*, pp. 151-162 (L'armée).

(77) *Timarion*, éd. R. ROMANO, *Pseudo-Luciano, Timarione*, Naples, 1974, chap. 5-6, pp. 53-55.

(78) P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des Conseils et Récits de Kekauménos*, Bruxelles, 1960 ; éd. B. WASSILIEWSKY, V. JERNSTEDT, *Cecaumeni Strategicon*, Saint-Pétersbourg, 1896, § 84. La scène décrite par Kékauménos a son correspondant dans le roman de Macrembolite : les pirates dont Hysminias est devenu la proie, débarquant à Artycomis, concluent un accord avec les habitants et, après l'échange de gages, a lieu une grande vente aux enchères (VIII, 6, 1-3).

(79) ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, *op. cit.*, XV, 7, 9 : *Καὶ ἔστιν ἰδεῖν καὶ Λατῖνον ἐνταῦθα παιδοτριβούμενον καὶ Σκύθην ἑλληνίζοντα καὶ Ῥωμαῖον τὰ τῶν Ἑλλήνων συγγράμματα μεταχειριζόμενον καὶ τὸν ἀγράμματον Ἕλληνα ὀρθῶς ἑλληνίζοντα.*

raisons diplomatiques, les empereurs et leurs proches épousèrent souvent des étrangères, dont l'influence se faisait naturellement sentir dans les milieux de la cour : Jean II eut pour femme Irène de Hongrie, Manuel Ier épousa en premières noces l'Allemande Berthe de Sulzbach, en secondes noces Marie d'Antioche, Française de Syrie. Manuel est d'ailleurs connu pour ses tendances latinophiles et sous son règne la cour adopta un certain nombre de modes occidentales (habillement, tournois, etc.). Il n'est pas impossible qu'une scène de *Rhodanthe et Dosiclès* porte la trace d'influences occidentales (80) : en présentant, au livre I de son roman, un procès litigieux tranché par la procédure du «jugement de Dieu», c'est-à-dire selon la coutume de l'ordalie, largement répandue en Occident, Prodrome se souvient peut-être d'un épisode célèbre de la geste des Croisés, l'«épreuve du feu» qui se déroula en 1099 à Antioche et était destinée à prouver l'authenticité de la Sainte Lance.

Influences étrangères, sympathies parfois. Certains textes byzantins sont marqués du sceau de la conciliation et il arrive qu'on voie affleurer, chez tel ou tel auteur, le sentiment d'une fraternité universelle. A. Ducellier remarque, dans *Le miroir de l'Islam* (81), que, dès la fin du IXe siècle, les Byzantins ont appris à connaître, parfois à estimer les Arabes, et il cite une lettre de Nicolas le Mystique à l'émir de Crète, évoquant l'amitié du patriarche Photius pour le père de l'émir : «En homme de Dieu qu'il était et en profond connaisseur des choses divines et humaines, il savait que, même quand la divergence de foi nous sépare comme le ferait un mur, la fermeté de la réflexion, de l'intelligence, de la conduite, la solide humanité, bref toutes les qualités qui ornent et illustrent la nature humaine allument, chez ceux qui aiment le bien, l'amour de ceux qui sont doués de ces qualités» (82).Cette

(80) Cf. C. Cupane, *Un caso di giudizio di dio nel romanzo di Teodoro Prodromo*, dans *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, 10-11 (1973-74), pp. 147-168.

(81) A. Ducellier, *Le miroir de l'Islam* (Collection Archives Julliard), 1971, pp. 248 sq.

(82) Nicolas le Mystique, *Lettre II à l'émir de Crète*, *PG*, 111, col. 37A : *Ἄνθρωπος γὰρ ὢν τοῦ θεοῦ, καὶ πολὺς τά τε θεῖα καὶ τὰ ἀνθρώπινα ᾔδει, ὅτι κἂν τὸ τοῦ σεβάσματος διίστη διατείχισμα, ἀλλὰ τό γε τῆς φρονήσεως, τῆς ἀγχινοίας, τοῦ τρόπου εὐσταθές, τὸ τῆς φιλανθρωπίας, τὰ λοιπὰ ὅσα κοσμεῖ καὶ σεμνύνει τὴν ἀνθρωπίνην φύσιν προσόντα, πόθον ἀναφλέγει τοῖς τὰ καλὰ φιλοῦσι τῶν οἷς πρόσεστι τὰ φιλούμενα.* (Trad. A. Ducellier, *op. cit.*, p. 249).

idée de fraternité des hommes par-delà les différences ethniques et culturelles, on la retrouve chez Manassès, l'auteur d'*Aristandre et Callithéa*, dans un passage de sa *Chronique universelle* ; évoquant la loyauté du chef perse Isdigerdès, qui sauva d'un complot l'empereur Théodose, Manassès écrit : «Comme quoi la noblesse d'âme existe aussi chez les barbares : un étranger sait garder intacte l'amitié, conserver pure l'affection mutuelle ; car la nature a semé le bien en tous les hommes» (83). De ces vers, on pourrait rapprocher une maxime du roman de Manassès, évoquant la fraternité créée entre les hommes par la souffrance : «La communauté de leur nature persuade les hommes de compatir aux souffrances et aux peines les uns des autres ; la nature sait troubler même les Scythes, les Taures, les Trayeurs de Cavales, les Arismaspes, les Figures-de-Chiens, les Transcaucasiens, les Transaraxiens, et leur faire partager le chagrin de ceux qui sont dans le revers et accablés de malheur» (84). Pareilles déclarations sont rares dans les romans byzantins. Seul le portrait des Arabes tracé par Eugénianos témoigne d'une attitude pareillement conciliante à l'égard des étrangers : en effet, Chagus, le chef des Arabes, est présenté comme un homme valeureux (85), respectant ses hommes et accessible à la pitié : touché de la douleur de ses deux prisonniers, Chariclès et Cléandre, il leur fait grâce, leur accordant argent et liberté, et le discours qu'il leur adresse témoigne de son souci de justice, de sa magnanimité, de son respect des lois de l'hospitalité : «Puisse Chagus ne pas déroger au devoir de compassion au point de s'obstiner à retenir par des liens brutaux des prisonniers qui ne lui ont fait aucun tort, qui n'ont pas combattu le pouvoir des Arabes, des étrangers

(83) CONSTANTIN MANASSÈS, *Σύνοψις χρονική*, éd. Bonn, vv. 2569-2572 : *ὡς ἄρα τὸ χρηστότροπον ἔστι κἂν τοῖς βαρβάροις | καὶ τὴν φιλίαν ἄτρωτον καὶ τὴν φιλαλληλίαν | οἶδεν ἀνὴρ ἀλλόγλωσσος ἀθόλωτον φυλάσσειν · | τὸ γὰρ καλὸν ἐκ φύσεως ἅπασιν ἐνεσπάρη.*

(84) *Der Roman des Konstantinos Manasses*, *op. cit.*, fr. 71, vv. 1-6 : *Τὸ γὰρ κοινὸν τῆς φύσεως συμπείθει τοὺς ἀνθρώπους | καὶ συναλγεῖν καὶ συμπενθεῖν ἐν τοῖς ἀλλήλων πόνοις : | οἶδεν ἡ φύσις δυσωπεῖν καὶ Σκύθας, Ταυροσκύθας, | Ἱππημολγούς, Ἀριμασποὺς καὶ τοὺς Κυνοπροσώπους, | καὶ τοὺς ὑπὲρ τὸν Καύκασον καὶ τοὺς ὑπὲρ Ἀράξην | τοῖς δυσπραγοῦσι συμπονεῖν καὶ βαρυδαιμονοῦσιν.*

(85) *DC*, livre V : Chagus est dit *δόξης τε μεστὸς καὶ φρονήματος γέμων* (v. 314), *ἀνὴρ εὐθώραξ* (v. 321), *λαμπρὸς ἱππότης* (v. 323).

qui, de surcroît, se sont révélés malheureux : ce serait s'écarter des lois de la nature» (86).

Faut-il penser que pareils passages reflètent mieux les réactions réelles des Byzantins face aux étrangers que les innombrables formules anti-barbares disséminées au fil des romans et des récits historiques? Faut-il voir dans les déclarations ethnocentriques pur héritage rhétorique, tournant à vide? En vérité, on risque de s'égarer à trop creuser l'écart entre discours et réalité, pour ne marquer que des oppositions. Car l'attitude des Byzantins face aux étrangers paraît faite d'ambiguïtés et multiplie les contradictions. Qu'en pareil domaine les divergences soient parfois très sensibles entre intellectuels et gens du peuple, entre provinciaux et Constantinopolitains, on ne saurait s'en étonner. Mais dans la catégorie même des intellectuels de la capitale — à laquelle appartiennent nos écrivains — les flottements ne manquent pas. Si Michel Italikos dit pis que pendre des barbares dans ses *Basilikoi logoi*, il n'hésite pas, dans une éthopée évoquant le protomartyr Étienne, dont les reliques viennent d'être vendues aux Vénitiens par un sacristain byzantin, à présenter le Byzantin comme plus barbare et plus rapace que les Italiens, d'une irréprochable piété (87) ; et si les Vénitiens sont parfois désignés par le terme «barbare», celui-ci, dans pareil contexte, n'a plus d'autre valeur qu'ethnographique, il est utilisé sans connotation péjorative. Prodrome paraît certes, globalement, très xénophobe, et pourtant il semble bien — nous l'avons vu précédemment — qu'il n'ait pas dédaigné d'utiliser dans son roman quelques motifs de provenance occidentale. Quant à Manassès, s'il lui arrive de célébrer la fraternité universelle, il sait aussi écrire dans *Aristandre et Callithéa* qu'«il n'est rien de pire qu'un barbare» (88). Ainsi les sentiments véritables des Byzantins à l'égard des étrangers sont-ils assez difficiles à cerner ; mais, quoique leur attitude soit loin

(86) *DC*, VI, 147-159 : *Μὴ γὰρ τοσοῦτον ἐκκυλισθείη Χάγος | τῆς συμπαθείας τοῦ καθήκοντος τρόπου, | ὡς αἰχμαλώτους μηδὲν ἡδικηκότας, | μὴ τῶν Ἀράβων ἀντιβάντας τῷ κράτει, | ξένους πρὸ πολλοῦ δυστυχεῖς δεδειγμένους, | δεσμοῖς βιαίοις συγκατασχεῖν εἰσέτι, | τῶν φύσεως ἔξωθεν ἐκπίπτων νόμων.*

(87) Michel Italikos, *Lettres et discours*, *op. cit.*, n° 41, pp. 234-235.

(88) *Der Roman des Konstantinos Manasses*, *op. cit.*, frg. 7 : *Ἀλλ' ἦν οὐδέν, ὡς ἔοικε, χεῖρον ἀνδρὸς βαρβάρου, | οὐ πῦρ, οὐχ ὕδωρ, οὐδὲ θήρ, οὐδὲ θαλάττης χάσμα.*

d'être monolithique, les réticences et la méfiance l'emportent néanmoins.

D'ailleurs, même lorsqu'ils paraissent s'engager le plus loin dans la voie de la reconnaissance de l'autre, les Byzantins ne parlent guère des étrangers sans qu'apparaisse quelque part une réserve. Quand Manassès déclare «La noblesse d'âme existe aussi/même (*καί*) chez les barbares» (89), l'adverbe *καί*, lourd de présupposés, donne à la formulation un tour un peu suspect. Si Eugénianos trace de Chagus, le chef des Arabes, un portrait plutôt flatteur, ce Chagus ne paraît jamais si estimable que lorsque, s'adressant à ses troupes, il cite un mot d'Épaminondas, prenant ainsi pour modèle de comportement un Grec (90). Quand un barbare est reconnu digne d'éloge, il l'est presque toujours en fonction de critères byzantins — ce qui revient finalement à nier, à gommer sa différence. C'est bien ce que fait Eustathe de Thessalonique lorsque, dans l'*Oraison funèbre de Manuel Comnène*, il évoque les étrangers dont l'empereur avait favorisé l'installation en territoire byzantin : «Sur leur sauvagerie, (Manuel) a greffé notre douceur et a ainsi obtenu un fruit si utile qu'il n'aurait pu se former que dans un jardin divin. Je ne parle pas seulement ici des habitants du continent, fils d'Agar, Scythes, Péoniens, peuples transdanubiens et de tous ceux sur qui souffle le frais Borée, mais encore des habitants des pays maritimes qui ont mordu à son hameçon» (91). Ainsi, un étranger ne devient

(89) CONSTANTIN MANASSÈS, *Σύνοψις χρονική*, *op. cit.*, p. 2569.

(90) *DC*, livre V, Chagus explique pourquoi il tient à participer personnellement au combat, vv. 358-362 : *πλὴν οὖν Ἐπαμινώνδας, ἀνὴρ γεννάδας,* | *ἰδὼν στρατὸν γέμοντα πολλῆς ἀνδρίας* | *ἀλλὰ στρατηγὸν ἄνδρα μὴ κεκτημένον,* | *ἔφη «μέγας θὴρ καὶ κεφαλὴν οὐκ ἔχει»*.

(91) EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Opuscula*, éd. T. L. F. TAFEL, Francfort, 1832, p. 200, § 19, ll. 60-69 : *τῷ ἐκείνων ἀγρίῳ τὸν καθ' ἡμᾶς ἥμερον ἐνεκέντρισεν, καὶ εἰς χρηστότητα μετεποίησεν, ἣν θεῖος ἂν παράδεισος οἰκειώσηται. Καὶ οὐ λέγω μόνους τοὺς ἐκ τοῦ χέρσου, τοὺς τῆς Ἄγαρ, τὸ Σκυθικόν, τὸ Παιονικόν, τοὺς ὑπὲρ Ἴστρον, καὶ ὅσοις ἀκραιφνὴς βορρᾶς ἐπιπνεῖ, ἀλλὰ καὶ ὅσους ἐκ θαλάσσης πολυτρόπως ἠγκίστρευσε.* — F. HARTOG signale, chez Hérodote, le même genre d'entreprise de «récupération» à propos du salmoxisme : Hérodote présente ce mouvement philosophico-religieux créé par le Gète Salmoxis comme un démarquage du pythagorisme, ce qui lui permet de réduire, de canaliser et finalement de conjurer l'altérité des Gètes, dans *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980 (Salmoxis : le Pythagore des Gètes, pp. 102-125).

acceptable qu'après avoir été refondu au moule byzantin, unique critère de la perfection.

Ce «complexe de supériorité» byzantin, on peut se demander si la pression constante des périls extérieurs ne l'a pas réactivé au XIIe siècle. Deux dates fatidiques encadrent le siècle des Comnènes : la défaite de Mantzikert, en 1071, révèle de façon brutale la gravité du péril turc ; la catastrophe de Myrioképhalon, un siècle plus tard, en 1176, ruine définitivement tout espoir byzantin de vaincre les Turcs en Asie. Harcelée en ses frontières orientales, Byzance voit également poindre et se développer la menace occidentale : les Normands lancent en 1081 leur première expédition contre l'Empire ; en 1185, ils s'emparent de Thessalonique. Quant aux Croisés, ils n'apparaissent guère moins redoutables : le passage successif des Croisades à travers le territoire byzantin a souvent été ressenti par les Grecs comme un geste d'agression et vécu comme une véritable calamité. Aussi un certain nombre d'historiens contemporains considèrent-ils le XIIe siècle comme une période de crise d'identité pour l'Empire byzantin, menacé de toutes parts (92) ; cette situation de crise contribua, semble-t-il, à exacerber les sentiments de fierté nationale des Byzantins, à aviver leur «antiquomanie», dès lors promue «hellénophilie», peut-être enfin à aggraver leurs tendances et leurs propos xénophobes. De ces mutations, la réactivation du topos anti-barbare dans la littérature romanesque pourrait bien être l'écho direct.

* * *

(92) Cette crise d'identité que traverse l'Empire byzantin est bien évoquée par R. BEATON dans *The Medieval Greek Romance*, Cambridge, 1989, pp. 7-9. H. AHRWEILER, dans *L'idéologie politique de l'Empire byzantin* (*op. cit.*, ch. IV, 1, pp. 60-64), date de l'époque des Comnènes la naissance du «patriotisme grec-byzantin» : c'est en cette période où l'Empire, encerclé de tous les côtés par des ennemis agressifs et entreprenants, avait besoin d'organiser sa réaction, que les Byzantins commencèrent à se poser en défenseurs de la grécité et de l'orthodoxie. Même idée chez D. RODERICH REINACH, *Ausländer und Byzantiner im Werk der Anna Komnene*, dans *Rechtshistorisches Journal*, 8 (1989), pp. 257-274 : l'auteur montre, à travers l'œuvre d'Anne Comnène, comment la crise inaugurée à la fin du XIe siècle avec la défaite de Mantzikert a débouché sur une expression plus agressive de la conscience nationale.

Pourtant, même si les conditions historiques sont pour quelque chose dans le regain de faveur de ce topos du mauvais barbare, les raisons d'ordre littéraire ont naturellement joué leur rôle, un rôle sans doute considérable, car le thème du barbare constitue pour les romanciers byzantins un ingrédient de choix.

Ce thème, en effet, est riche en virtualités pathétiques. La violence, la cruauté des barbares fournissent l'occasion de scènes «émouvantes» : au livre I de son roman, Eugénianos s'attarde complaisamment sur le triste sort des Grecs victimes de l'incursion parthe ; il évoque la souffrance des uns, brutalement soumis au «joug d'une pénible servitude» (93), la panique des autres se précipitant du haut des remparts de la ville pour échapper à la main des assaillants ; il insère dans son récit les lamentations des victimes : «Hélas ! quelle Érinnye, quel génie funeste, quelle mauvaise fortune asservissent des hommes libres aux barbares malfaisants ?» (94), ne ménageant pas effets d'accumulation et jeux d'antithèses pour susciter plus sûrement la pitié de ses lecteurs. Bien entendu, les héros du roman sont les victimes désignées de la perversité barbare, ce qui donne à l'auteur l'occasion de dépeindre les «jeunes premiers» dans la situation touchante d'êtres désemparés, perdus au cœur d'un univers hostile et démunis de tout secours. On pourrait citer de multiples exemples de pareilles scènes. Nous en retiendrons deux, particulièrement révélatrices, tirées du roman de Prodrome. Au livre I, Dosiclès, capturé par de cruels pirates et emprisonné en un ténébreux cachot, déplore la rigueur de son sort : «Fortune malveillante et cruelle, où m'entraînes-tu ? À quelle fin me destines-tu ? Tu m'as banni de ma terre maternelle, tu m'as condamné à la fuite et à l'errance, tu m'as arraché (*ἀπεξένωσας*) à mes parents, mes connaissances, mes amis, à ma mère bien-aimée, à mon père chéri ; c'est un lieu hostile qui désormais me retient, une main barbare qui règne sur moi ; j'ai pour tout lit la terre et non plus une couche moelleuse...» (95). Le même Dosiclès, un peu plus tard, tombe aux

(93) *DC*, I, 45 : *ζεύγλῃ βαρείᾳ δυσχεροῦς ὑπουργίας.*

(94) *DC*, I, 54-55 : *Φεῦ, τίς Ἐριννύς, τίς ἀλάστωρ, τίς τύχη | δουλοῖ κακούργοις βαρβάροις ἐλευθέρους ;*

(95) *RD*, I, 88-96 : *ὦ δυσμενὴς (...) ἀγρία τύχη | ποῦ με προάγεις ; εἰς τί με στήσεις τέλος ; | ἄποικον εἰργάσω με τῆς γειναμένης, | φυγήν με κατέκρινας ὡς δὲ καὶ πλάνην, | ἀπεξένωσας συγγενῶν, γνωστῶν, φίλων, | μητρὸς ποθεινῆς,*

mains d'une deuxième troupe de barbares, tout aussi cruels que les premiers, et lorsqu'il demande en grâce à ne pas être séparé de sa chère Rhodanthe (car les pirates prétendent faire embarquer leurs prisonniers hommes et femmes sur des navires différents), pour toute réponse il reçoit des coups : «Un barbare qui se tenait à proximité, un homme cruel, impitoyable, immense, gigantesque, frappa au visage le beau jeune homme et le jeta contre son gré au milieu du navire» (96). Scène suffisamment «traumatisante» (même si, pour un lecteur moderne, elle paraît plutôt cocasse par son manichéisme outrancier) pour que Rhodanthe l'évoque au cours d'un de ces nombreux résumés où sont récapitulées toutes les avanies subies par les héros : «Dosiclès, tu as reçu, à cause de moi, bien des coups, tu as été frappé au visage par un scélérat. Ô main, main hostile d'un être bestial, main d'un monstre sauvage, tu ne t'es pas retenue, tu as osé frapper!» (97).

Face à l'agressivité des barbares, contre laquelle leur innocence se trouve sans défense, les héros se sentent *ξένοι* — car le mot semble se spécialiser, à l'intérieur du roman byzantin, dans l'expression du sentiment de l'exil et de l'aliénation. Les deux termes *ξένος* et *βάρβαρος* forment donc, dans nos textes, un couple antithétique : à la qualité de *ξένος*, circonstancielle et réversible, indiquant un état temporaire, un mode (douloureux) de l'existence s'oppose celle de *βάρβαρος*, qui marque un état permanent, l'essence (mauvaise) de l'Autre ethnique et culturel.

Un passage du roman de Macrembolite exprime clairement le sentiment d'aliénation ressenti par le *ξένος* ; devenu esclave, Hysminias se plaint que la mauvaise fortune lui ait ravi même son nom : «Ainsi, à mon nom grec, elle est allée jusqu'à substituer un nom barbare et m'a appelé Artakès au lieu d'Hysminias» (98). Dans les romans byzantins, la situation de *ξενιτεία* (exil,

προσφιλοῦς φυτοσπόρου · | καί με ξυνέσχε δυσμενὴς πάλιν τόπος, | καὶ βάρβαρος χεὶρ κυριεύει μου πάλιν, | ἔχω δὲ τὴν γῆν ἀντὶ μαλακῆς κλίνης.

(96) *RD*, VI, 182-185 : ... *καί τις ἐστὼς πλησίον | βάρβαρος ὠμὸς νηλεὴς μέγας γίγας | κατὰ προσώπου τὸν καλὸν παίσας νέον | ἄκοντα ῥίπτει πρὸς μέσην τὴν ὁλκάδα.*

(97) *RD*, VII, 127-131 : *πολλοὺς δι' (ἐμὲ) ὑπεδέξω κονδύλους, | κατὰ προσώπου τῷ παλαμναίῳ τυπείς. | Ὦ χεὶρ ἐκείνη, δυσμενὴς χεὶρ θηρίου, | χεὶρ ἀγρίου δράκοντος, οὐ συνεστάλης, | ἥψω δὲ τολμήσασα ...*

(98) *HH*, IX, 14, 5 : *Οὕτω καὶ κλήσεως Ἑλληνικῆς βαρβαρικήν μοι κλῆσιν ἀντεπιτέθεικεν, Ἀρτάκην ἀνθ' Ὑσμινίου μετακαλέσαν με* (sujet : *τὸ δαιμόνιον*).

«estrangement») est considérée comme le pire des maux : en témoignent tout particulièrement les lamentations de Drosilla, qui se plaint d'avoir abandonné sa patrie pour devenir une exilée, une étrangère : il vaudrait mieux pour elle (déclare-t-elle) être morte que de «vivre dans un pays de barbares, à soupirer sans cesse, esclave, humiliée, captive, misérable» ([99]) ; et lorsqu'à la fin du roman, Drosilla pleure la mort de Cléandre, compagnon d'infortune de Chariclès, elle invoque à plusieurs reprises le fait qu'il ait péri en terre étrangère comme un motif supplémentaire de chagrin ([100]).

Menacé de perte d'identité, le héros doit, pour surmonter ce danger, affirmer d'autant plus fermement les valeurs du monde qui est le sien. Le barbare, dans toute sa noirceur, joue donc le rôle de faire-valoir du héros, puisqu'il donne à celui-ci l'occasion de montrer son esprit de liberté, son désintéressement ou sa chasteté — vertus considérées comme proprement helléniques. Que le barbare fasse fonction de repoussoir, on le voit clairement lorsqu'Eugénianos évoque les réactions de son héros Chariclès aux propositions de Chrysilla, la femme du chef parthe : celle-ci, enflammée d'amour pour le jeune captif de son mari, lui offre non seulement sa personne, mais aussi sa fortune et son pouvoir (se proposant pour cela de faire disparaître son époux) ; elle incarne donc la tentation de la richesse et des honneurs. Mais Chariclès, bien sûr, subit victorieusement la mise à l'épreuve et choisit sans hésitation la chasteté (et l'esclavage), appuyant sa décision d'une maxime pleine de fermeté : «Il n'y a pas de danger que je préfère jamais la gloire à la vertu» ([101]). Il refuse donc avec mépris «tyrannie» et «satrapie», farouchement hostile à toute compromission et à tout avilissement ([102]).

Ainsi, quand on est *ξένος*, doit-on se tenir constamment sur ses gardes et exercer sur soi-même un contrôle accru, car on se trouve en situation de vulnérabilité maximale ; Drosilla, l'héroïne d'Eugénianos, le dit presque en toutes lettres, lorsqu'elle refuse de céder

(99) *DC*, V, 123-124 : ... *ζῆν ἀειστένακτον ἐν γῇ βαρβάρων | δούλην ταπεινὴν αἰχμάλωτον ἀθλίαν*...

(100) *DC*, IX, vv. 63, 72, 101.

(101) *DC*, V, 90 : *Οὐ μὴ προθῶμαι σωφροσύνης τὸ κλέος.*

(102) *DC*, V, 88 : *Φθείρου, τυραννίς | ἔρρε, σατραπαρχία.*

au désir de Chariclès avant qu'ils aient regagné leur patrie et célébré leur union légitime : «Je ne supporterai pas d'avoir la réputation de manquer de sagesse, surtout en pays étranger» ([103]) ; elle se veut d'autant plus irréprochable qu'elle est, loin de sa patrie, plus dépourvue d'appuis et plus exposée aux dangers.

Mais si le topos anti-barbare permet d'exalter la vertu des héros, l'élément le plus décisif pour la promotion de ce thème littéraire est sans doute le facteur comique : bien des barbares du roman byzantin sont des figures grotesques et la caricature tient un très grand rôle dans la peinture des étrangers. Macrembolite s'amuse à souligner l'ivrognerie invétérée des pirates, que l'ivresse plonge dans un sommeil de plomb ([104]).

Eugénianos exploite la même veine comique lorsqu'il rapporte les ordres de Cratyle, le chef parthe, à demi ivre, à son lieutenant Lysimaque ; Cratyle, «se dégrisant un peu et émergeant des brumes de l'ivresse», confie au satrape la garde du camp, car lui-même et les autres, dit-il, ont besoin de dormir ; qualifiant Lysimaque de «cœur vraiment ami des veilles», il lui demande de passer la nuit à «guetter, garder, observer, faire des rondes au pas de course», pendant qu'eux reposeront agréablement ([105]). Caricature de chef, Cratyle bafoue sans scrupule sens des responsabilités, dévouement et dignité. Eugénianos tourne aussi en sujet de plaisanterie l'impudicité des femmes barbares : Arsacé, la souveraine perse des *Éthiopiques*, manquait certes de chasteté, mais elle était belle. Chrysilla, la femme du chef parthe, est vieille et laide (d'après Chariclès) ; et le romancier byzantin, en insérant dans son récit le texte de la lettre de déclaration qu'elle adresse au héros ([106]), s'amuse à composer une parodie de discours amoureux, ajoutant ainsi au portrait de Chrysilla un ridicule supplémentaire : celui d'être une épistolière maladroite. Dans la lettre en question, Eugénianos exagère en effet toutes les

(103) *DC*, VIII, 161-162 : ... *οὐκ ἀνέξομαι κλύειν | μὴ σωφρονεῖν με μᾶλλον ἐν ξένοις τόποις.*

(104) *HH*, VIII, 8, 3 ; 9, 1-2.

(105) *DC*, I, 169 : Cratyle est dit *τῆς συνθολούσης μικρὸν ἐκνήψας μέθης.* 176 : il qualifie Lysimaque de *ἀληθῶς φιλάγρυπνε καρδία.* 180 : il lui demande de passer la nuit *τηρῶν φυλάσσων προσκοπῶν περιτρέχων.*

(106) *DC*, V, 199-231.

caractéristiques du style dit «naïf» ([107]) : utilisant une langue très simple, il juxtapose des phrases courtes, presque toutes construites selon le même modèle syntaxique ; il emploie un vocabulaire «minimal», constitué de mots courants et peu variés ; il multiplie enfin les exemples empruntés au registre animal. De cette lettre, voici quelques-uns des passages les plus révélateurs : «Au fleuve la sécheresse est fatale, à l'arbre la neige, aux moineaux le filet des chasseurs, à la chair la maladie et aux femmes l'amour des jeunes gens. (...) La cigale aime la cigale, le berger aime le berger, la fourmi aime la fourmi : quant à moi, c'est toi, et toi seul, que j'aime» ([108]). Non contente des exemples précédents, Chrysilla invoque ensuite, pour inciter Chariclès à l'amour, une véritable ménagerie composée de loups, de chèvres, de chiens, d'ours, de faucons et de grenouilles... De sa barbarie, cette incontinence verbale est le signe, au même titre que son intempérance : parce que barbare, elle ne possède pas les vertus de mesure et de décence.

De nos trois romanciers, c'est toutefois Prodrome (celui qui d'ailleurs fait la plus grande place à l'évocation des barbares) qui joue le mieux du facteur comique et utilise avec le plus d'habileté toutes les ressources de la parodie. Nous avons vu déjà comment il insistait sur la peur et la colère de Mistyle, le chef des pirates, recevant de Bryaxas, roi de Pissa, une lettre de défi : si Mistyle accueille l'ambassadeur étranger «assis sur une estrade,

(107) Cf. M. PATILLON, *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur*, Paris, 1988, pp. 250-259. Parmi les pensées de la naïveté figurent les arguments tirés des plantes et des bêtes ; les mots de la naïveté sont les mots courants ; les côla sont courts, offrent chacun une pensée complète et donnent un sens facile à construire.

(108)) *DC*, V, 212-214 : *Αὐχμὸς ποταμῷ καὶ χιὼν δένδρῳ βλάβη, | στρουθοῖς τὸ λίνον, ἡ νόσος τῷ σαρκίῳ, | νεανιῶν δὲ ταῖς γυναιξὶν ἀγάπη.* — 217-218 : *Τέττιξ φίλος τέττιξι, ποιμὴν ποιμέσι, | μύρμηξι μύρμηξ : ἀλλ' ἐμοὶ σὺ καὶ μόνος.* — Le texte d'Eugénianos rappelle curieusement un passage du 15e degré (Chasteté) de *L'échelle du Paradis* de JEAN CLIMAQUE, éd. P. TREVISAN, *Scala Paradisi*,Turin, 1941, t. I, p. 365 : *Πᾶν τὸ γεγονὸς τῆς συγγενείας τῆς ἑαυτοῦ ἐμφίεται ἀπλήστως · τὸ αἷμα αἵματος, καὶ ὁ σκώληξ σκώληκος, καὶ ἡ πηλὸς πηλοῦ : οὐκοῦν καὶ ἡ σὰρξ σαρκός* (Car toute créature éprouve un désir insatiable de ce qui lui est apparenté : le sang désire le sang, le ver désire le ver, la boue désire la boue ; et la chair, elle aussi, désire la chair). Notre romancier s'amuserait-il à pasticher l'auteur mystique?

en un trône majestueux, avec le regard d'un Titan» ([109]), le trouble qu'il ressent le fait se décomposer à vue d'œil, et Prodrome note les manifestations de son émoi de façon si exagérée que la caricature ne fait aucun doute : «son aspect change, il passe par des couleurs multiples», «son air s'obscurcit, il devient d'une teinte livide», «irrité, enflammé de colère, il s'assombrit de toute la noirceur de ses passions» ([110]). Mistyle, en définitive, est l'exemple-type du barbare qui veut jouer les souverains pleins de majesté, sans avoir en lui les moyens de tenir son rôle jusqu'au bout.

Plus subtilement composée est la scène où Prodrome met face à face le même Mistyle et son satrape Gobryas qui, pour prix de ses bons et loyaux services, réclame en récompense la belle captive Rhodanthe. Mistyle, ayant consacré la jeune femme aux dieux, appuie son refus de multiples maximes morales et devient barbare sentencieux ; ainsi raffine-t-il longuement sur le thème «L'impiété est pire que l'injustice» ([111]), expliquant à son lieutenant, qui n'en a cure, que l'impie est nécessairement injuste, tandis que rien n'oblige l'injuste à être impie. Certes, la thèse

(109) *RD*, IV, 16-17 : ... *ἐπ' ὀκρίβαντος εἰς θρόνον μέγαν | ὑψοῦ καθεσθεὶς καὶ τιτανῶδες βλέπων.*

(110) *RD*, IV, 86 : *χροαῖς περιτταῖς τὴν θέαν ἠλλαγμένος.* 94 : *τὴν ὄψιν ἐστύγναζε, τὸν χροῦν ὠχρία.* 96-97 : *χολούμενος δὲ καὶ θυμῷ πεφλεγμένος | ὅλος μέλας ἦν ἐμπαθῆ μελανίαν.* — On pense ici aux considérations de l'*Iliade* (XIII, 277 sq.) sur la couleur du guerrier, clair symptôme de vaillance ou de lâcheté. V. 279 : *τοῦ μὲν γάρ τε κακοῦ τρέπεται χρὼς ἄλλυδις ἄλλῃ* (le lâche, son teint prend toutes les couleurs) ; v. 284 : *τοῦ δ' ἀγαθοῦ οὔτ' ἂρ τρέπεται χρὼς οὔτέ τι λίην* (le brave, au contraire, on ne le voit pas changer de couleur). L'idée a fait fortune dans la littérature postérieure et les changements de couleur sont devenus la caractéristique quasi-obligée du pleutre. — Les caricatures de barbares prétendant à la majesté impériale sont assez courantes dans la littérature byzantine : cf. MICHEL ITALIKOS, *Lettres et discours* (*op. cit.*). Le texte n° 43 multiplie les invectives contre le «barbare» Léon l'Arménien qui, en se prétendant basileus, a dépassé — dit notre auteur — l'audace d'Ixion et de Tantale (p. 248, ll. 13 sq.) et s'attire ainsi les qualificatifs de «traître, tyran, faux basileus" (p. 255, ll. 11 sq.). La *Katamyomachie* de Prodrome offre, semble-t-il, un exemple du même genre, si Kreillos, le chef des souris aux discours pompeux, y représente bien, comme le suppose Hunger, la satire d'un usurpateur — puisque dans l'esprit des Byzantins, usurpateurs et barbares sont communément associés (éd. H. HUNGER, *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg*, *op. cit.*, pp. 57 sq.).

(111) *RD*, III, 210 sq. : *ἀδικίας γὰρ ἀσέβεια κακίων.*

en elle-même n'avait peut-être rien qui pût faire rire un Byzantin, ni même, sans doute, le caractère pour nous excessivement rhétorique de la formulation. Devait en revanche paraître comique l'incongruité d'un pareil discours dans la bouche d'un barbare que les épisodes précédents avaient montré impitoyable et sanguinaire.

Mais souvent, ce n'est pas la seule inadéquation du personnage et du discours qui prête à rire, mais les vices mêmes de raisonnement dont témoigne ce discours. Mistyle faisait, quand la chose l'arrangeait, grand étalage de piété ; Bryaxas, lui, a des prétentions au raisonnement philosophique : aussi veut-il persuader à ses deux prisonniers, Dosiclès et Cratandre, qui vont être immolés aux dieux en sacrifice d'actions de grâce, qu'il est parfaitement juste qu'ils soient esclaves et que les sacrifices humains sont chose d'autant plus louable que les victimes sont plus belles. Bryaxas se lance donc tout d'abord dans un éloge en règle de l'esclavage (112), prétendant que s'il n'y avait pas d'esclaves, si tout le monde était libre, «il n'y aurait pas de règle, pas de mesure, pas de principe dans l'existence, pas d'organisation ni d'ordre» (113) ; et le barbare d'enchaîner sur la nécessité des relations de dépendance et de citer l'exemple absurde du casque et de l'hoplite, qui ont, dit-il, besoin l'un de l'autre. Cessant de monologuer, Bryaxas instaure ensuite avec Dosiclès un semblant de dialogue, et Prodrome s'amuse ici à pasticher la forme du dialogue socratique (114) : car c'est Bryaxas qui, à la manière de Socrate, mène l'interrogatoire et joue le dialecticien ; Dosiclès se contente de feindre l'approbation, avec une ironique condescendance. Mais la dialectique de Bryaxas est une dialectique pervertie (115) :

(112) *RD*, VII, 358-385.

(113) *RD*, VII, 367-368 : *οὐκ ἦν κανών, οὐ μέτρον, οὐ στάθμη βίου, | οὐ συνταγὴ σύμπαντος, οὐκ εὐταξία.*

(114) *RD*, VII, 400-445. De la vogue de Platon au XIIe siècle témoigne la satire de Prodrome intitulée *Philoplaton* (éd. G. PODESTA, *Le satire lucianesche di Teodoro Prodromo II*, dans *Aevum*, XXI [1947], pp. 5-25) : l'auteur y raille la mode qui poussait tout un chacun à paraître s'intéresser à la philosophie de Platon.

(115) Cette thématique du «langage perverti» tient une grande place dans le discours du rhéteur Jean Mauropous sur l'usurpateur Tornikios, comme le souligne J. LEFORT, *Rhétorique et politique. Trois discours de Jean Mauropous en 1047* (Travaux et Mémoires, 6), 1976, pp. 265-303 : barbare par choix,

partant du principe qu'il est bien d'honorer les dieux et qu'on les honore en leur offrant des sacrifices, le chef barbare s'interroge ensuite sur les victimes que préfère la divinité ; déclarant que les libations les meilleures et les bêtes les plus prospères font les offrandes les plus appréciées, car les dieux aiment ce qui est beau, il en conclut, par analogie, qu'il vaut mieux immoler des hommes beaux que des hommes laids. Faute de s'être interrogé sur la validité de son raisonnement par analogie, Bryaxas dérape dans la bouffonnerie et l'absurdité.

Ainsi, sous la plume acérée de Prodrome et par le biais de la parodie, les barbares se transforment-ils en pantins burlesques, offerts aux moqueries du lecteur cultivé, habile à déceler tous leurs écarts, tous leurs manquements, toutes leurs déviances par rapport aux normes et aux valeurs byzantines. Cible rêvée, ils ne sont jamais si risibles que lorsqu'ils s'essaient à singer les us et coutumes des Byzantins.

***

Faut-il, en définitive, voir dans l'exploitation littéraire du topos anti-barbare un pur divertissement destiné à réjouir le public étroit de la cour impériale? Si, dans ces romans de l'époque des Comnènes, la part du jeu est certaine, si ce sont d'abord des œuvres d'évasion, dont la mise en scène, dans le moindre détail, doit beaucoup à des conventions et des recettes multiséculaires, il est néanmoins tentant de penser que le rire suscité par le barbare grotesque offrait au lecteur de l'époque l'occasion d'une revanche sur la réalité, le moyen d'exorciser la menace effective que les étrangers de toutes sortes faisait peser sur l'existence de l'Empire. C'est peut-être beaucoup prêter au roman byzantin que de vouloir y lire l'expression de l'émergence d'une conscience nationale et d'en faire, pour ainsi dire, une réécriture «nationaliste» du roman grec ; mais c'est sans doute le méconnaître que de n'y voir qu'un jeu gratuit.

Corinne JOUANNO.

l'usurpateur est une imitation mensongère de l'empereur véritable et il passe son temps à brouiller les signes, alors que les paroles de l'empereur sont adaptées au réel, justes et persuasives. Aussi J. Lefort conclut-il que «l'opposition de l'empereur et de l'usurpateur est fondamentalement celle de la rhétorique et de la sophistique» (p. 292).

BEISPIELE CHRYSOSTOMISCHER STILKUNST BEI ISIDOR V. PELUSIUM

Wer mit dem Schrifttum des Johannes Chrysostomus einigermaßen vertraut ist, wird bei der Lektüre Isidors den Eindruck nicht los, es vielfach mit Anklängen, wenn nicht sogar Entlehnungen aus der literarischen Hinterlassenschaft dieses größten Predigers der griechischen Kirche zu tun zu haben. Tatsächlich erweisen sich kleinere und größere Stücke, die über die Gesamtheit der uns von Isidor erhaltenen Briefsammlung verstreut sind, bei entsprechenden Nachforschungen immer wieder als mehr oder minder getreue Kopien chrysostomischer Vorlagen. Leider sind die Möglichkeiten der lexikalischen Erschließung des gewaltigen schriftlichen Vermächtnisses des „Goldmunds" immer noch sehr beschränkt, sieht man von den wenigen modernen textkritischen Ausgaben einzelner Schriften namentlich in der Reihe „Sources Chrétiennes" ab, wo neben der Auflistung der Bibelstellen auch Indices über den Wortschatz zu finden sind, freilich zumeist nur in Auswahl (1), in wenigen Fällen immerhin solche mit Anspruch auf Vollständigkeit (2). Sonst ist noch der „Index Generalis" im 13. (letzten) Band des Gesamtcorpus der chrysostomischen Schriften bei Migne, PG 64, 145-416, hilfreich. Das ist dann an Hilfsmitteln schon fast alles (3).

Ich hatte bereits mehrfach Gelegenheit, auf die Rezeption verschiedener „lumina styli chrysostomici" bei dem genannten Epi-

(1) Wie z.B. der „Index de quelques mots grecs" in der von A. WENGER besorgten Ausg. „Jean Chrysostome : Huit catéchèses baptismales inédites", SC 50bis, Paris 1970.

(2) Wie der von J.-L. RUOL für die Ausg. „Jean Chrysostome : Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants" (par A.-M. MALINGREY), SC 188, Paris 1972, erstellte „Index des mots grecs".

(3) Vereinzelte „Glücksfunde" ermöglicht auch LAMPE's *Patristic Greek Lexicon.*

gonen sowie bei Nilus von Ancyra aufmerksam zu machen (4); diesmal führe ich ein paar weitere Beispiele bildersprachlichen Gepräges vor. Dabei geht es mir nicht zuletzt darum, das Interesse an solchen Parallelisierungen auch in textkritischer Hinsicht zu wecken, wiewohl ich mir durchaus bewußt bin, daß dieser sekundären Textüberlieferung eher nur „sekundärer", supplementärer Beweiswert zukommt.

Die von Chrysostomus in *De Lazaro concio* II, 1, PG 48, 982f., über sein Lieblingsthema schlechthin, die „Habsucht", geäußerten Gedanken hat sich Isidor, ep. V, 67, PG 78, 1365C-D, zu eigen gemacht, was folg. Parallelisierung zeigen möge (5):

CHRYSOSTOMUS, PG 48, 982

Ὥσπερ οὖν τὸν διηνεκῶς διψῶντα οὐκ ἂν εἴποιμεν ὑγιαίνειν, κἂν ἀφθονίας ἀπολαύῃ, κἂν παρὰ ποταμοὺς καὶ πηγὰς κατακέηται (τί γὰρ ὄφελος τῆς τῶν ὑδάτων δαψιλείας ἐκείνης, ὅταν τὸ πάθος ἄσβεστον μένῃ;) οὕτω δὴ καὶ ἐπὶ τῶν πλουτούντων ποιῶμεν· τοὺς ἐπιθυμοῦντας ἀεὶ καὶ διψῶντας τῶν ἀλλοτρίων μηδέποτε νομίζωμεν ὑγιαίνειν μηδὲ ἀφθονίας ἀπολαύειν τινός.

ISIDOR, PG 78, 1365C

Ὥσπερ ὁ διὰ παντὸς διψῶν, κἂν παρὰ ποταμοὺς καὶ πηγὰς κατακέηται, οὐκ αἰσθήσεται τῆς εὐφροσύνης, τῷ μὴ δύνασθαι σβέσαι τὸ πάθος· οὕτω καὶ ὁ πλειόνων ὀρεγόμενος, κἂν μυρίους ἔχει θησαυρούς, οὐδέποτε ἡδονῆς αἰσθήσεται τῷ μὴ εἰδέναι κόρον.

Das, was bei beiden folgt, hat nur noch entfernte, höchstens inhaltliche Ähnlichkeit. Auffällig ist, neben sonstigen Abweichungen, die chrysostomische Abundanz gegenüber der strafferen Formulierung Isidors. Im übrigen mögen die Parallelen für sich selbst sprechen.

In der Schrift gegen das „Syneisaktentum", Kap. 11 (p. 83 s. Dumortier) (6), vergleicht Chrysostomus die negativen Auswir-

(4) Ich nenne bloß meine Beitrage in JÖB 35 (1985) 113-122; ib. 38 (1988) 113-124; „Exzerpte aus den Kappadokiern und Johannes Chrysostomus bei Isidor von Pelusium und Nilus von Ancyra" in: *Studien zu Gregor von Nyssa und der christlichen Spätantike*, hrsg. von H. R. DROBNER u. Chr. KLOCK (Supplements to VigChr vol. XII), Leiden etc. 1990, 69-80.

(5) Ich erlaube mir, die veralterte Interpunktion des Mignetextes stillschweigend zu „modernisieren".

(6) Saint JEAN CHRYSOSTOME: *Les cohabitations suspectes/ Comment observer la virginité* (par J. DUMORTIER), <Les belles lettres>, Paris 1955 (= PG 47,510s.).

kungen eines solchen Zusammenlebens auf den männlichen Charakter mit der verunstaltenden Zähmung eines im Hause gehaltenen Löwen, der dadurch der Lächerlichkeit preisgegeben wird ; ebenso Isidor, ep. II, 284, PG 78, 713BC-D/716A, in gleichem Zusammenhang.

CHRYSOSTOMUS, p. 83s. Dumortier

Μὴ δὴ καταμαλάττωμεν ἡμῶν τὴν ἰσχὺν μηδὲ ἐκκόπτωμεν τὰ νεῦρα ταῖς ὁμιλίαις ταύταις ...

... Καθάπερ γάρ τις λέοντα γαῦρον καὶ βλοσυρὸν βλέποντα λαβών, εἶτα ἀποκείρας μὲν τὴν κόμην, ἀνελὼν δὲ τοὺς ὀδόντας καὶ περιελὼν τοὺς ὄνυχας αἰσχρὸν ποιεῖ καὶ καταγέλαστον καὶ παιδίοις εὐκαταγώνιστον τὸν φοβερὸν καὶ ἀφόρητον καὶ ἀπὸ μόνου τοῦ βρυχήματος πάντα σείοντα· οὕτω δὴ καὶ αὗται (= γυναῖκες) πάντας ὅσους ἐὰν λάβωσιν εὐχειρώτους τῷ διαβόλῳ ποιοῦσι, μαλακωτέρους, ...

ISIDOR, PG 78, 713BC s.

... μήποθ' ἡ διατριβὴ μαλάξῃ σου τὴν ἰσχὺν καὶ χαυνοτέραν ἐργάσηται· καὶ καθάπερ λέοντα βλοσυρὸν καὶ γαῦρον λαβοῦσα ἀποκείροι μὲν τὴν κόμην τὴν τὸν λέοντα ὄντως λέοντα ποιοῦσαν καὶ τὸ βασιλικὸν ἀξίωμα αὐτῷ διαφυλάττουσαν, ἀνέλοι δὲ τοὺς ὀδόντας καὶ περιέλοι τοὺς ὄνυχας, δι' οὓς καὶ τῶν ἀλκιμωτάτων θηρίων περιγίνεται· εἶτ' αἰσχρὸν ποιήσασα καὶ καταγέλαστον παραδώσει καὶ κορίοις παίζειν τὸν φοβερὸν καὶ ἀφόρητον καὶ ἀπὸ τοῦ βρυχήματος μόνου τὰ ὄρη σείοντα.

Des weiteren ib. p. 85s. :

Τί γάρ, εἰπέ μοι, βούλει τιμᾶσθαι παρὰ γυναικῶν ; Μάλιστα μὲν οὖν ἀνάξιον τοῦτο ἀνδρὸς πνευματικοῦ, τὸ τιμῆς τοιαύτης ἐρᾶν· πλὴν ἀλλὰ καὶ τοῦτο τότε παρέσται, ὅταν μὴ ζητῶμεν αὐτό. Πέφυκε γὰρ ἄνθρωπος τῶν μὲν θεραπευόντων ὑπερορᾶν, τοὺς δὲ μὴ κολακεύοντας θαυμάζειν· τὸ δὲ πάθος τοῦτο πλέον ἡ γυναικεία φύσις ὑπομένειν εἴωθεν. Ἀφόρητός τε γάρ ἐστι κολακευομένη θαυμάζει τε μάλιστα πάντων τοὺς οὐκ ἀνεχομένους εἴκειν καὶ ὑποκατακλίνεσθαι ταῖς ἀκαίροις αὐτῆς ἐπιθυμίαις· καὶ τοῦτο ὑμεῖς μοι μαρτυρήσετε.

Εἰ δὲ τιμᾶσθαι βούλει παρὰ γυναικῶν, μάλιστα μὲν ἀνοίκειον τοῦτο ἀνδρὸς πνευματικοῦ. Πλὴν μηδέν σοι πρὸς γυναῖκας, καὶ τότε τῆς παρ' αὐτῶν ἀπολαύσῃ δόξης. Τοῦτο γὰρ μάλιστα, τοῦτο παρέσται, ὅταν μάλιστα παρ' ἡμῶν μὴ ζητῆται. Εἴωθε γὰρ ἄνθρωπος τῶν μὲν θεραπευόντων καταφρονεῖν· τοὺς δὲ μὴ κολακεύοντας ἐκθειάζειν. Τὸ δὲ πάθος τοῦτο μάλιστα ἡ γυναικεία ὑπομένει φύσις. Ἀφόρητός τε γάρ ἐστι κολακευομένη· ἐκθειάζει δὲ μάλιστα πάντων καὶ ἐκπλήττεται τοὺς ἐλευθεριώτερόν τε καὶ ἀρχικώτερον αὐταῖς προσφερομένους.

Es würde zuweit führen, hier auf alle Einzelheiten, worin die beiden Textfassungen zusammengehen und worin sie sich von-

einander unterscheiden, einzugehen ; nur das Wichtigste bzw. Auffälligste sei angemerkt : Im allgemeinen neigt Chrysostomus zu mehr Abundanz im Ausdruck als sein Nachahmer ; hier indessen hat Isidor beim Vergleich mit der Löwenzähmung seine Vorlage, wie ersichtlich, beträchtlich erweitert, am Ende dieses eindrucksvollen, wenn auch etwas gesucht wirkenden Bildes aber wieder zum treuen Kopieren zurückgefunden. Mit der Anapher *τοῦτο γὰρ ...*, *τοῦτο ...* wird er dann sogar rhetorischer als der sonst der Rhetorik sosehr verpflichtete Chrysostomus ! Anstelle des gewöhnlichen *θαυμάζειν* wählt Isidor das gewähltere, hinsichtlich seiner Aussage spezifischere *ἐκθειάζειν*. Zum Schluß weichen die beiden dann wieder erheblich voneinander ab (7). Was das Löwenmotiv betrifft, so ist dies eine gängige Sache, die wir bei Isidor mehrmals antreffen, so auch *ep.* III, 99, PG 78, 805C-D, an einer Stelle, für die Gregor von Nazianz, *or.* 43, 64, PG 36, 580D/581A-C, Pate gestanden hat (8) ; oder auch *ep.* III, 267, 948C, wo es mit Bezug auf *Gen* 49, 9 (*Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθη ὡς λέων*) heißt : *ἀλλὰ τὸ ἄμαχον καὶ φοβερὸν καὶ βασιλικὸν ἐκλαμβάνοντες, τὸ θηριῶδες καὶ εἴ τι ἄλλο πρόσεστι τῷ λέοντι εὖ ποιοῦντες παριππεύσομεν* (9). Wenn Isidor an der parallelisierten Stelle von *ep.* II, 284 dann den tatsächlichen oder fingierten Einwurf des Adressaten referiert, wonach dieser aus dem Umgang mit den Frauen keinen Schaden erleide (*Εἰ δὲ λέγεις καὶ ἐντυγχάνειν συχνῶς καὶ μηδὲν βλάπτεσθαι, ἐγὼ μὲν ἴσως πείσομαι* : col. 716A), so „riecht" auch das nach chrysostomischen Mustern, wie beispielsweise dieselbe Chrysostomusschrift „Contra eos qui subintroductas habent virgines" c. 4, p. 57 Dumortier (10), zeigt : *Ὥστε ὅσῳ ἂν*

(7) Wegen *ὑποκατακλίνεσθαι* bei Chrysostomus, wofür das einfache Kompositum *ὑποκλίνεσθαι* als Variante vermerkt wird, vgl. In *ep.* 1 *ad Corinth.* h. 37, 3, PG 61, 319 : *Τίνος γὰρ ἄν τις μᾶλλον ἐρασθείη γυναικός, τῆς εὐκόλως ὑποκατακλινομένης αὐτῷ καὶ ἐκδιδομένης ἢ τῆς ἀρνουμένης καὶ πράγματα αὐτῷ παρεχούσης* ;

(8) Wie ich JÖB 35 (1985) 116f, nachweisen konnte.

(9) Wegen des zwar nicht hier, aber sonst dem Löwen (und einem sich entsprechend gebärdenden Menschen) zuerkannten Spezifikums *βλοσυρόν* vgl. *ep.* V, 518, 1621C-D (dazu JÖB 35 [1985] 120f.) und Nilus, De volunt. paupert. ad Magnam c. 54, PG 79, 1040B : *Οὐδὲν γὰρ ἄλλο γαληνὸν ἦθος καὶ βλοσυρὸν ὄμμα καὶ πρόσωπον ἀμειδὲς ἢ πολλὴν κέκραγε τὴν ἐν τῷ βάθει εὐστάθειαν τῆς ... φροντίδος κρειττόνων ...*

(10) bzw. PG 47, 500 (circa med.).

ἰσχυρότερον εἶναι λέγῃς σαυτὸν καὶ μηδὲν ἀπὸ τῆς ὁμοσκηνίας βλάπτεσθαι ταύτης, τοσούτῳ μᾶλλον ὑπεύθυνον σαυτὸν καθιστᾷς τοῦ διασπάσαι τὸν δεσμόν ([11]). Und dann der Wille des Seelsorgers, es zu glauben, daß es sich so verhalte, wie es der Angesprochene behauptet (ib. p. 58s.) : *Μᾶλλον δὲ οὐδὲν ὑπὲρ τούτων φιλονεικῶ· ἀλλ' ἔστω σε εἶναι καὶ συνοικοῦντα καθαρόν* ... ([12]). Den bei Isidor folgenden Rest mit dem bekannten Sprichwort „Es höhlt den Stein der ständig fallende Tropfen" habe ich JÖB 38 (1988) 123f. mit Chrysostomus, In illud „si esurierit inimicus ..." c. 1, PG 51, 173s., zusammengestellt.

Interessant ist, daß eine weiter vorne befindliche Stelle der Schrift gegen das Syneisaktentum, Kap. 2 (p. 51 Dumortier) ([13]), in einem anderen Brief Isidors u.zw. *ep.* III, 242, PG 78, 921A-B, Verwendung gefunden hat, wenn auch diesmal in jeweils verschiedenen Zusammenhängen : bei Chrysostomus im Zusammenhang damit, daß das Urteil über die Realität sowohl von physisch kranken Leuten wie auch von solchen, die im übertragenen Sinn „krank" sind (wie die Wollüstigen, Habsüchtigen u.a.), falsch ist ; bei Isidor im Hinblick darauf, daß an einer Lehre bzw. an der Tugend selbst oder gerade dann festzuhalten sei, wenn sie von allen anderen mangels richtigen Urteilsvermögens getadelt werden sollte. Ich stelle die beiden Texte in Kolumnenform gegenüber :

CHRYSOSTOMUS, p. 51 Dumortier	ISIDOR, PG 78, 921A-B.
Δεῖ δὲ τοὺς ὑγιαίνοντας οὐκ ἀπὸ τῶν νοσούντων λαμβάνειν τὰς περὶ	*Οὐ γὰρ ἀπὸ τῶν νοσούντων, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὑγιαινόντων χρὴ λαμβάνειν*

(11) Wozu s. die entsprechende Note Dumortier's !

(12) Vgl. i.ü. PS.-CHRYS., In tit. Ps. 50 etc. c. 5, PG 55, 570 : *Ἀκουέτωσαν οἱ περὶ τὰ θέατρα μεμηνότες, οἱ λέγοντες· Θεωροῦμεν μέν, οὐδὲν δὲ βλαπτόμεθα. Ὁ Δαβὶδ ἐβλάβη καὶ σὺ οὐ βλάπτῃ* ; ISIDOR, *ep.* II, 62, PG 78, 505C : *τίς τοσοῦτόν ἐστι τολμηρός, ὅστις ἀλλοτρίοις συνεχῶς ἐστιώμενος κάλλεσι λέγοι μηδὲν τὸ παράπαν παραβλάπτεσθαι* ; id. *ep.* III, 66, 773D : (*σὺ*) *ἀπιστεῖς τοῖς εἰς τοσοῦτον ἥκουσιν ἀναισθησίας, ὡς λέγειν ὅτι οὐδὲν ἡ θέα βλάπτει τὸν ὁρῶντα* ; NILUS, *ep.* II, 284, PG 79, 341B-C : *πῶς λέγεις μοι μηδὲν παραβλάπτεσθαι* ... ; (angelehnt an CHRYS., *De Davide et Saule* h. III, 1 ex., PG 54, 696 : s. S. HAIDACHER bei K. HEUSSI, Untersuchungen zu Nilus dem Asketen, TU 42/2 [1917] 54) ; thematisch vgl. auch ISIDOR, *ep.* III, 11, PG 78, 736B (mit Hiob als Beispiel wie bei CHRYS., «*Contra eos* ...» c. 4, p. 59 Dumortier !).

(13) = PG 47, 498.

τῶν πραγμάτων ψήφους· ἐπεί, εἰ τούτοις ἐψόμεθα, καὶ ἰατρικῆς καὶ φιλοσοφίας καταγνωσόμεθα.

τὰς περὶ τῶν πραγμάτων ψήφους. Εἰ γὰρ τοῖς νοσοῦσιν ἐψόμεθα, καὶ φιλοσοφίας καταγνωσόμεθα.

Die Textfassung Isidors bestätigt die Richtigkeit der Lesart *καὶ ἰατρικῆς καὶ φιλοσοφίας* bei Chrysostomus anstelle der bei Migne, PG 47, 498, aufscheinenden : *καὶ ὑπὸ τῆς ἰατρικῆς καὶ ὑπὸ τῆς φιλοσοφίας* ... (Savile hatte also bereits das Richtige erkannt) ([14]). Bemerkenswert ist noch die Variante *ἰατρικῆς* statt *φιλοσοφίας* bei Isidor ([15]).

Wiederum das Thema „Habsucht" betreffen die „Dubletten" bei Chrysostomus und Isidor, die ich als nächste vorstelle u. zw. CHRYS., *Expos. in Ps.* 9 c. 11, PG 55, 139 (infra), sowie ISIDOR, *ep.* II, 257, PG 78, 692B-C :

CHRYSOSTOMUS, PG 55, 139

Τί γάρ, εἰ καὶ μὴ αἰσθάνονται τῆς ἀρρωστίας ἔνθα εἰσίν ; Ἐπίτασις τοῦτο ἀναισθησίας καὶ διὰ τοῦτο μάλιστα αὐτοὺς χρὴ ἐλεεῖν· τοῦτο ἀτελοῦς διανοίας. Ἐπεὶ καὶ τὰ παιδία τῶν μὲν φοβερῶν οὐδένα ποιοῦνται λόγον, ἀλλὰ καὶ πυρὶ πολλάκις ἐφαπιᾶσι τὰς χεῖρας, προσωπεῖα δὲ διάκενα δεδίττονται καὶ τρέμουσιν ὁρῶντα. Τούτοις ἐοίκασιν οἱ πλεονέκται, πενίαν μὲν δεδιότες, ὅπερ οὐκ ἔστι φοβερόν, ἀλλὰ καὶ ἀσφαλείας ὑπόθεσις· πλοῦτον δὲ ἄδικον καὶ πλεονεξίαν περὶ πολλοῦ ποιούμενοι, ὃ πυρός ἐστι παντὸς φοβερώτερον. Πανταχοῦ γὰρ ἡ πλεονεξία κακόν.

ISIDOR, PG 78, 692B-C.

... τὸ γὰρ μὴ αἰσθέσθαι τῆς ἀρρωστίας ἐν ᾗ εἰσιν, ἐπίτασις ἀναισθησίας ἐστὶ καὶ εἰς ἀναλγησίαν παντελῆ καὶ νεκρότητα τελευτᾷ. Τούτους τοίνυν χρὴ μάλιστα ἐλεεῖν. Τὸ γὰρ κακῶς ποιεῖν τοῦ κακῶς πάσχειν ἐστὶν ἐλεεινότερον· τοῖς μὲν γὰρ περὶ τῶν ἐσχάτων ὁ κίνδυνος σαλεύει· τοῖς δὲ μέχρι χρημάτων ἐστὶν ἡ ζημία. Ἄλλως τε δὲ καὶ διττῆς οὐκ αἰσθάνονται νεκρώσεως. Ἀτελοῦς γὰρ καὶ παιδικῆς διανοίας ἐκφέρουσι δεῖγμα. Ἐπεὶ καὶ τὰ κομιδῇ νήπια τῶν μὲν ὄντως φοβερῶν οὐδένα ποιεῖται λόγον, ἀλλὰ καὶ πυρὶ πολλάκις ἐπαφίησι τὰς χεῖρας, προσωπεῖα δὲ διάκενα καὶ μορμολύκια θεώμενα δεδίττεται καὶ τρέμει· τούτοις κινδυνεύουσιν ἐοικέναι καὶ οἱ τῆς πλεονεξίας ἐρασταί, πενίαν μὲν δεδιότες, ἥτις οὐκ ἔστι

(14) Vgl. bei Migne *ad loc.* !

(15) S. n. 3 *ad loc.* ! Im übrigen vergleiche man die ähnliche Feststellung bei CHRYS., *ep.* XIII (ad Olymp.), 3b (SC 13bis, p. 340 Mal.) bzw. PG 52, 604f. : ... *Ὅτι τὴν ψῆφον, φησίν, οὐκ ἀπὸ τῆς ἡδονῆς τῶν νοσούντων, ἀλλ' ἀπὸ τῆς τῶν πραγμάτων ἐκφέρω φύσεως.*

φοβερά, ἀλλὰ καὶ ἀσφαλείας ἁπάσης καὶ μετριοφροσύνης ὑπόθεσις· πλοῦτον δ' ἄδικον περὶ πολλοῦ ποιούμενοι· οὕτως πυρός ἐστι φοβερώτερος. Τεφροῖ γὰρ τῶν ἐχόντων καὶ τὰ φρονήματα καὶ τὰς ἐλπίδας.

Ich habe das Zwischenstück *Τὸ γὰρ κακῶς ποιεῖν* bis *νεκρώσεως* bei Isidor mitausgeschrieben, wiewohl die chrysostomische Parallele nichts Entsprechendes aufweist, und das mit gutem Grund : es handelt sich dabei wenigstens am Anfang um eine Reminiszenz an die bekannte Feststellung Platons, *Gorgias* 473a ([16]), die u.a. auch mehrmals bei Chrysostomus in Erscheinung tritt, wie etwa *ep.* 136, PG 52, 694 : *ἐπειδήπερ οὐ τὸ πάσχειν κακῶς, ἀλλὰ τὸ ποιεῖν κακῶς, τοῦτ' ἔστι τὸ πάσχειν κακῶς* ([17]) ; oder In *ep. 1 ad Thessal.* c. 5 h. X, 3, PG 62, 458 : *Ὁρᾷς, ὅτι τὸ κακῶς παθεῖν ἐν τῷ κακῶς ποιῆσαί ἐστι, τὸ δὲ εὖ παθεῖν ἐν τῷ κακῶς παθεῖν.* Dabei ist es nicht auszuschließen, daß der in Rede stehende Abschnitt Isidors mitsamt dem Platonzitat über chrysostomische Vermittlung, die erst auszumachen wäre, geprägt worden ist. (?) Sonst beobachtet man wieder die üblichen Freiheiten, mit denen Isidor die Vorlage umzugestalten pflegt, ohne dabei seine Kopistenrolle jemals gänzlich aus den Augen zu verlieren. Es ist ein schönes Zeichen der Treue des Chrysostomus zu sich selbst in Dingen des Stils und speziell hinsichtlich der Handhabung der Motive, wenn er dieses Bild der kleinen Kinder, die wirklichen Gefahren gegenüber ganz unbefangen sind, vor Scheingefahren wie Masken hingegen sich fürchten, auch *Ad pop. Antioch.* h. V, 3, PG 49, 73, verwendet — dort allerdings im Zusammenhang mit der unbegründeten Furcht vor dem natürlichen Tod, welcher die begründete Furcht vor der Sünde gegenübergestellt wird : *Καὶ γὰρ τὰ παιδία τὰ μικρὰ προσωπεῖα μὲν δέδοικε, πῦρ δ'οὐ δέδοικεν· ἀλλ' ἐὰν βασταζόμενα τύχῃ παρὰ λυχνίαν λύχνον*

(16) Vgl. L. BAYER, *Isidors von Pelusium klassische Bildung*, Paderborn 1915, 55.

(17) Ähnlich id. In *acta apost.* h. XVIII, 1, PG 60, 141. Thematisch vgl. auch *In Ioann. h.* LI (al. L), 3, PG 59, 286 : *Οὐδεὶς κακῷ κακὸν ἴαται, ἀλλ' ἀγαθῷ τὸ κακόν* (mit nachfolgendem Hinweis auf die heidnische Herkunft dieses Spruches !), wozu Isidor, *ep.* II, 145, col. 589D, zu stellen ist ; des weiteren noch id. *ep.* II, 28, 476B sowie ep. II, 127, 572A (nebst Bayer, a.a.O., 72).

ἔχουσαν, ἀπερισκέπτως τὴν χεῖρα ἐπαφίησι τῇ λυχνίᾳ καὶ τῇ φλογί· καὶ τὸ μὲν εὐκαταφρόνητον φρίττει προσωπεῖον, τὸ δ' ἀληθῶς φοβερὸν οὐ δέδοικε πῦρ· οὕτω δὴ καὶ ἡμεῖς θάνατον μὲν δεδοίκαμεν, ὅπερ ἐστὶν εὐκαταφρόνητον προσωπεῖον ([18]), *ἁμαρτίαν δ' οὐ δεδοίκαμεν, ὅπερ ἐστὶν ἀληθῶς φοβερὸν καὶ πυρὸς δίκην κατεσθίει τὸ συνειδός*. Davon, daß „leere Erwartungen", ja reine „Schattenbilder" jemanden, der in seinem Charakter nicht gefestigt ist, erschrecken können, ist *De resurr. mort. 3*, PG 50, 423 die Rede : *... οὐκ αὐτὰ τὰ πράγματα μόνον, ἀλλὰ καὶ προσδοκίαι ψιλαί· καὶ τί λέγω προσδοκίαι ψιλαί ; αἱ σκιαὶ* ([19]) *φοβοῦσι καὶ δεδίττουσι τὸν τοιοῦτον ...* ([20]).

Die viel strapazierte Kampfmetaphorik dient dem „Goldmund" im Römerbriefkommentar, *Hom.* XII, 8-9, PG 60, 505-506, dazu, die Prophylaxe zur Wahrung der Selbstbeherrschung (Zurückhaltung) im Hinblick auf das weibliche Geschlecht zu beleuchten. Isidor ist ihm *ep.* V, 65, PG 78, 1364D-1365A, in Gedankengang und Formulierung gefolgt, wie aus folgenden Kolumnen ersichtlich wird :

Chrysostomus, PG 60, 505/506	Isidor, PG 78, 1364D/1365A
Πολὺ γὰρ εὐκολώτερον τὴν ἀρχὴν μηδὲ ἰδεῖν εὔμορφον γυναῖκα ἢ θεασάμενον καὶ δεξάμενον τὴν ἐπιθυμίαν ἐκβάλλειν τὸν ἐκ ταύτης θόρυβον. Κουφότεροι γὰρ ἐν προοιμίοις οἱ ἀγῶνες· μᾶλλον δὲ οὐδὲ	*Οὐχὶ ἁπλῶς, ὦ βέλτιστε, ὁ πλάσας κατὰ μόνας τὰς καρδίας ἡμῶν ἐνομοθέτησε μὴ ἰδεῖν ἀκολάστως εἰς γυναῖκα, ἀλλὰ πραγμάτων ἡμᾶς ἀπαλλάττων. Ἐπειδὴ γὰρ πολλῷ εὐκολώτερον μὴ ἰδεῖν εὐπρόσωπον*

(18) Vgl. „Maske" im Sinne von *οὐχ ὑπόστασίς τις μένουσα* In *ep. ad Rom.* h. XX, 2, PG 60, 597 (infra) ; In *ep. ad Tit.* c. 1 h. II, 4, PG 62, 675.

(19) Entsprechend ergeht es den „Verrückten", denen diejenigen gleichen, welche um die Einbuße ihres Vermögens bangen, *Expos. in Ps.* 9 c. 1, PG 55, 122 : *Οὕτω καὶ οἱ μαινόμενοι φοβοῦνται τὰ οὐ φοβερὰ καὶ τὰ οὐχ ὑφεστῶτα πολλάκις δεδοίκασι καὶ τὰς σκιὰς φεύγουσι. Τούτοις ἐοίκασι καὶ οἱ χρημάτων ζημίαν δεδοικότες.*

(20) Einen anderen Vergleich mit Kleinkindern, die bei Gefahr in den Schoß der Mutter flüchten, weist Chrysostomus, *Ad Stagirium a daemone vexatum* I, 4, PG 47, 433 (infra) auf u. zw. im Anschluß an *1 Petr* 5, 8, wonach es gilt, sich vor dem Teufel wie vor einem „brüllenden Löwen" in Acht zu nehmen. Diesen Vergleich hat Nilus v. Ancyra, *ep.* I, 227, PG 79, 165C, in sehr enger Anlehnung an das Original nachgeahmt, wie bereits Haidacher gezeigt hat : s. die Zusammenstellung der von ihm aus den Nilusbriefen erhobenen „Chrysostomica" bei Heussi (vgl, oben Anm. 12 !) 54f. !

ἀγῶνος ἡμῖν δεῖ, ἂν μὴ τὰς θύρας ἀνοίξωμεν τῷ πολεμίῳ μηδὲ τὰ σπέρματα τῆς κακίας δεξώμεθα. Διὰ τοῦτο καὶ ὁ Χριστὸς τὸν ἀκολάστως ὁρῶντα εἰς γυναῖκα ἐκόλασεν, ἵνα πλείονος ἡμᾶς ἀπαλλάξῃ πόνου ... Ποία γὰρ ἀνάγκη πράγματα ἔχειν περιττὰ καὶ συμπλέκεσθαι τοῖς ἀνταγωνισταῖς, παρὸν χωρὶς συμπλοκῆς στῆσαι τὸ τρόπαιον καὶ πρὸ τῆς πάλης ἁρπάσαι τὸ βραβεῖον ; Οὐ γὰρ τοσοῦτος πόνος μὴ ὁρᾶν γυναῖκας ὡραίας, ὅσος πόνος ὁρῶντα κατέχειν· μᾶλλον δὲ οὐδὲ πόνος τὸ πρότερον ἂν εἴη, ἀλλὰ πολὺς ἱδρὼς καὶ μόχθος μετὰ τὸ ἰδεῖν ἐγγίνεται. (9 :) *Ὅταν οὖν καὶ ὁ πόνος ἐλάττων ᾖ, μᾶλλον δὲ μηδὲ ὅλως ᾖ μόχθος τις μηδὲ πόνος, καὶ τὸ κέρδος μεῖζον, τί σπουδάζομεν εἰς τὸ πέλαγος ἐμπεσεῖν τῶν μυρίων κακῶν ; οὐδὲ γὰρ εὐκολώτερον μόνον ὁ μὴ ὁρῶν γυναῖκα, ἀλλὰ καὶ καθαρώτερον περιέσται τῆς τοιαύτης ἐπιθυμίας, ὥσπερ οὖν ὁ ὁρῶν καὶ μετὰ πόνου πλείονος καὶ μετὰ κηλῖδός τινος ἀπαλλάττεται, ἐὰν ἄρα ποτὲ ἀπαλλαγῇ. Ὁ μὲν γὰρ μὴ ἰδὼν τὴν εὔμορφον ὄψιν καὶ τῆς ἐπιθυμίας τῆς ἐντεῦθέν ἐστι καθαρός ...*

γυναῖκα ἢ θεασάμενον καὶ τρωθέντα ἐξελκῦσαι τὸ βέλος καὶ θεραπεῦσαι τὸ τραῦμα, τοῦτο προσέταξε. Κουφότεροι γὰρ ἐν προοιμίοις οἱ ἀγῶνες (μᾶλλον δὲ οὐδὲ ἀγῶνος δεῖ) τῷ μὴ τὰς θύρας ἀνοίγοντι τῷ πολεμίῳ μηδὲ τὰ σπέρματα δεχομένῳ. Εἰ τοίνυν ἐξὸν χωρὶς συμπλοκῆς στῆσαι τὸ τρόπαιον, τί πράγματα σαυτῷ παρέχεις περιττά ; Οὐ γὰρ τοσοῦτος ἱδρὼς συμβαίνει ἐν τῷ μὴ ὁρᾶν ὅσος ἐν τῷ ὁρῶντα κρατῆσαι· μᾶλλον δὲ οὐδὲ πόνος τὸ πρότερον, ἀλλ' ὁ πολὺς μόχθος μετὰ τὴν θέαν φύεται. Ὅταν οὖν καὶ τὸ κέρδος μέγιστον ᾖ καὶ ὁ πόνος μικρός, τί σαυτὸν ἐμβάλλεις εἰς τὸ ἀδιεξόδευτον τῆς ἐπιθυμίας πέλαγος ; οὐ γὰρ εὐχερέστερον μόνον ὁ μὴ θεώμενος, ἀλλὰ καὶ καθαρώτερον περιέσται. Ὥσπερ γὰρ ὁ ὁρῶν μετὰ πόνου πλείονος καὶ κηλῖδος ἀπαλλάττεται, ἐὰν ἄρα ἀπαλλαγῇ· οὕτως ὁ μὴ ἰδὼν καὶ τῆς ἐπιθυμίας ἐστὶ καθαρός.

Zu folgenden Divergenzen Isidors von der chrysostomischen Vorlage sei hier Stellung genommen : Die Veränderung von *καὶ δεξάμενον ...* zu *καὶ τρωθέντα ἐξελκῦσαι τὸ βέλος ...* widerspiegelt sonstige Ausdrucksweisen Isidors (und auch des Nilus v. Ancyra), wie z.B. die Dublette in *ep.* II, 278, col. 709B : *Ὁ μὲν γὰρ ἐξαίφνης ἰδὼν καὶ τρωθεὶς* (nämlich durch die weibliche Schönheit !) *δύναται λογισμῷ σώφρονι καὶ τὸ βέλος ἐξελκύσαι καὶ τὸ τραῦμα θεραπεῦσαι* (21) ! Oder Nilus (?), *De octo spiritibus malitiae* c. 4,

(21) Im übrigen vergleiche man hier bei Isidor vorher (709A-B) *τὰ ἀλλότρια θηρώμενον κάλλη* mit *τὰ ἀλλότρια περιεργάζεσθαι κάλλη* bei Chrysostomus ebd.

PG 79, 1148D bzw. *De octo vitiis*, ib. 1445D, spricht desgleichen von *Ὅψις γυναικὸς βέλος ἐστὶ πεφαρμακευμένον, ἔτρωσε τὴν ψυχὴν καὶ τὸν ἰὸν ἐναπέθετο καὶ ὅσον χρονίζει πλείονα τὴν σῆψιν ἐργάζεται* bzw. *Ὅψις εὐανθὴς βέλος πεφαρμακωμένον· ἔτρωσε ψυχὴν κτλ* (22). In der bei Chrysostomus und Isidor nachfolgenden Feststellung, daß die „Kämpfe" im Anfangsstadium leichter seien, sind die Abweichungen zwischen Muster und Kopie nur unbedeutend. Dann hat Chrysostomus den bei Isidor fehlenden Einschub *Διὰ τοῦτο καὶ ὁ Χριστὸς* ..., den ich wegen des „Leitwortes", *ἀπαλλάξῃ* mitausgeschrieben habe, da es bei Isidor zusätzlich noch im ersten, von Chrysostomus abweichenden Satz des Zitats begegnet : ... *πραγμάτων ἡμᾶς ἀπαλλάττων* ! Im nächsten Abschnitt des Exzerptes interessiert das biblisch inspirierte *πρὸ τῆς πάλης ἁρπάσαι τὸ βραβεῖον* (23) bei Chrysostomus, das Isidor beiseite gelassen hat. Dann ist die gegenüber der Vorlage veränderte Position der Synonyma *πόνος*, *μόχθος* und *ἱδρώς* bei Isidor bemerkenswert. Des weiteren hat derselbe die in *μᾶλλον δὲ μηδὲ ὅλως ἦ μόχθος τις μηδὲ πόνος* zutage tretende chrysostomische Weitschweifigkeit entsprechend gestrafft. Verschieden ist auch der dazugehörige Fragesatz, sieht man vom Gebrauch von *πέλαγος* ab (24). Der Rest ist wieder von der üblichen Manipulationstechnik Isidors geprägt, wofür unbedeutende Modifikationen in der Wortwahl und in der Satzkonstruktion charakteristisch sind ...

Graz. Manfred KERTSCH.

(unmittelbar vor dem ausgeschriebenen Zitat) ! Dies auch *Ad pop. Antioch. h* III, 4, PG 49, 53 ; h. XV, 4, ib. 159, u.ö.

(22) Vgl. ISIDOR, *ep.* I, 213, col. 317AB : *μὴ ζήτει γυναῖκα* (= 1 *Cor.* 7, 27), *μήπου σε ἰὸς γυναικὸς φαρμακεύσῃ* ... Inhaltlich vergleichbar mit unserem Passus sind sentenzenartige Feststellungen wie id. *ep.* II, 233, col. 672A : *Ῥᾷον γὰρ μὴ ἁλῶναι ἢ ἁλόντας διαφυγεῖν*, oder CHRYS., *In Ioann.* h. 71 (70), 1, PG 59, 385 : *Εὐκολώτερον γὰρ μὴ ἐμπεσεῖν ἢ ἐμπεσόντα ἀνακτήσασθαι ἑαυτόν.*

(23) Vgl. *Mt.* 11, 12 und *Phil.* 3, 14.

(24) *ἀδιεξόδευτον* ist sonst auch chrysostomisch : s. Lampe's Lex. s.v. !

TIMARS ALLOUÉS AUX GARNISONS DE PLUSIEURS FORTERESSES MARITIMES DE LA PROVINCE DE TRÉBIZONDE APRÈS 1461

I. Introduction

Les documents présentés ici sont tous relatifs à des places-fortes de l'Empire ottoman sises sur les bords de la Mer Noire, dans la province de Trébizonde. Ces forteresses maritimes sont celles de Görele (1), Tirebolu (2), Giresun (3), Of (4) et Rize (5). Elles ne sont jamais éloignées de plus de 150 kilomètres de part et d'autre de Trébizonde.

Nous avons ainsi des données sur la composition de la garnison d'une citadelle, et un aperçu sur les villages qui en dépendent et leurs habitants, les raïas qui sont à l'origine des revenus, sous forme de retenues fiscales, dont bénéficient les timariotes.

Et enfin, un autre intérêt de ces textes est de nous donner une idée très précise des ressources agricoles de la région de Trébizonde à la fin du XVe siècle.

1. Description du manuscrit. — La liste de timars accordés à des hommes constituant les garnisons des forteresses situées dans la province de Trébizonde est extraite d'un manuscrit conservé aux Archives de la Présidence du Conseil (Başvekalet Arşivi) à Istanbul, dans le fonds Maliyeden Müdevver sous le numéro 828 (MM 828). Ce manuscrit, rédigé au début du règne de Bāyezīd II (1481-1512), est un registre détaillé concernant la province de Trébizonde.

(1) Koralla des Byzantins, sur la Mer Noire, à l'Ouest de Trébizonde.
(2) Ancienne Tripoli, sur la Mer Noire, à l'Ouest de Trébizonde.
(3) Ancienne Kerasous, sur la Mer Noire, à l'Ouest de Trébizonde : cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, pp. 126-134.
(4) Ophis des Byzantins, sur la Mer Noire, à l'Est de Trébizonde.
(5) Ancienne Rizaion, sur la Mer Noire, à l'Est de Trébizonde.

Le MM 828 mesure 30,7 cm sur 11 cm et compte 749 pages. C'est le résultat d'un recensement qui se situe entre le 30 janvier 1484 et le 5-14 mai 1487. Le recenseur se nomme Edhem et son secrétaire Meḥmed (6).

2. Présentation des données. — La partie du manuscrit qui nous intéresse est comprise entre les pages 585 et 644. Les forteresses sont énumérées les unes après les autres : Görele, pp. 585-591 ; Tirebolu, pp. 592-595 ; Giresun, pp. 596-617 ; Of, pp. 618-623 ; Rize, pp. 624-644. Les hommes de leurs garnisons bénéficient de timars d'importances variables. Le commandant a, en général, droit à un timar pour lui tout seul, ses hommes n'ayant que des parts dans des timars communs.

Pour chacun des seize timars sont indiqués les villages recensés les constituant (7). Ces villages font eux-mêmes partie des circonscriptions de Aqğaābād (8), Of, Rize, Sürmene (9), Yomōra (10) et Qālī Pravl dépendant d'Of. Ils sont en général divisés en plusieurs parties concédées à des timariotes différents.

Puis, nous avons la liste des raïas et des dîmes et droits auxquels ils sont soumis. Sont ensuite indiqués les propriétaires de moulins, les réserves timariales et, enfin, le montant total du revenu produit par le village.

Lorsqu'on en a fini avec un timar, il en est fait une récapitulation générale abrégée.

3. Principes d'édition. — Le système de translitération est celui en usage dans la *Revue des études islamiques.*

Le texte turc est traduit tel qu'il se présente. Les listes de noms des raïas sont toutefois omises. Les mots ou phrases entre crochets sont des restitutions ou des additifs personnels qui m'ont paru

(6) Cf. N. Beldiceanu, *Biens des Grands Comnènes...*, pp. 22-23 et *Biens monastiques...*, pp. 175-179.

(7) N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, dans le cadre de leur travail sur le monastère de la Théosképastos, ont déjà étudié des actes concernant quelques villages et leurs timariotes.

(8) Ancienne Platona, Akçaabat actuellement, sur la Mer Noire, à l'Est de Trébizonde.

(9) Ancienne Syrmena, sur la Mer Noire, à l'Est de Trébizonde.

(10) Sur la Mer Noire, à l'Est de Trébizonde.

nécessaires à la compréhension du texte. Ainsi, les additions du secrétaire étant rarement justes, j'ai essayé de rétablir la vérité en plaçant entre crochets le résultat de mes propres calculs.

Les lacunes sont indiquées par un trait et les mots ou lettres indéchiffrables par des points.

Les toponymes, de même que les patronymes, y compris les noms grecs, sont transcrits tels qu'ils sont consignés dans le texte. Les formes francisées, ou actuelles quand il s'agit de noms toponymiques balkaniques, sont indiquées dans les notes.

Le nom de l'unité monétaire, l'aspre (*aqče*), qui n'apparaît d'ailleurs jamais dans le texte, est abrégé en a.

Chaque document est pourvu d'un numéro d'ordre en chiffre arabe. L'index renvoie à ces numéros. Les ouvrages de référence sont cités en abrégé dans les notes. On peut trouver leurs intitulés complets dans la bibliographie.

La traduction des documents est précédée d'une courte étude dans laquelle nous soulignons les points essentiels qui se dégagent du texte.

II. Les timariotes

Sont indiqués non seulement les noms des timariotes en exercice, mais en plus les noms de ceux qui ont cédé la place. L'expression employée est : «village de ..., transféré de ...». Cela augmente considérablement notre stock de timariotes. Mais cela pose un problème : le secrétaire nous dit à deux reprises (11) que le revenu était divisé en parties égales entre les tenants du timar, or là, nous constatons que le revenu de chaque village ou partie de village était précédemment attribué nommément à un seul personnage.

En lisant ces documents nous pouvons nous faire une idée de la composition d'une garnison de forteresse. Ainsi nous avons les noms des commandants (*dizdār*) des forteresses de Görele, Tirebolu, Giresun et Of et de leurs adjoints (*ketḫüdā*). En ce qui concerne Rize, nous apprenons que le commandant et le *ketḫüdā* se partagent un timar mais ils restent anonymes (doc. n° 50).

(11) Doc. n° 7 (p. 591) et n° 49 (p. 623).

Au fil des timars nous rencontrons des chefs d'unité (*serbölük*), un gardien d'entrepôt (*ambařgī*), deux canonniers (*topču*), un préposé au fonctionnement des signaux ou des phares (*fenarğı*), des portiers (*bevvāb, darbān*) qui peuvent être plusieurs par forteresse. Il nous est même signalé dans les rangs des anciens timariotes un portier en chef (*serbevvāb*). Nous constatons que chaque forteresse a son *imām* qui est partie prenante dans un timar.

On remarque que certains liens de parenté étaient peut-être à l'origine de l'octroi de timars. Ainsi à Giresun, deux fils de *ketḫüdā* bénéficiaient de parts dans un timar qui n'était pas le même que celui du *ketḫüdā* de la forteresse, sans que nous sachions d'ailleurs s'il était bien leur père.

Ces documents nous donnent l'origine ([12]) de 37 timariotes sur 85 : 29 venaient des Balkans (Yougoslavie, Bulgarie, Grèce à parts à peu près égales, et 2 Albanais) et 8 étaient anatoliens. On ne comptait donc que 21,6% de Turcs d'Anatolie servant dans ces forteresses, en se basant toutefois sur des données incomplètes, puisque nous ne connaissons l'origine que de seulement 43,5% des timariotes. Mentionnons aussi deux Circassiens, un Hongrois et un homme originaire de Crimée. Des timariotes portaient des noms persans, tel Širmerd...

Ce recensement ottoman fait état de revenus fiscaux accordés jadis à des non-musulmans, tels que des personnages importants de l'empire des Comnènes : Amiroutzès (doc. n° 44), le métropolite Manōl (doc. n° 6), à qui ils sont enlevés. De même, Sainte-Sophie (de Trébizonde?) a perdu un revenu fiscal concernant la communauté des chrétiens de la forteresse de Tirebolu au profit du commandant de cette même forteresse (doc. n° 8).

Grâce aux revenus fiscaux accordés aux timariotes nous pouvons nous faire une idée de l'importance de chaque forteresse.

Nous constatons ainsi que Giresun et Rize abritent plus de timariotes que les autres forteresses, lesquels timariotes bénéficient de revenus fiscaux proportionnels au grand nombre de villages sur lesquels ils sont prélevés. Nous pouvons donc en conclure

(12) Pour se faire une idée de la composition ethnique d'une garnison, celle de Trébizonde, décrite dans ce même manuscrit MM 828, cf. Ch. VILLAIN-GANDOSSI, *Les éléments balkaniques dans la garnison de Trébizonde...*

que ces deux forteresses étaient très importantes, surtout si nous les comparons à celle de Tirebolu qui comportait presque huit fois moins de timariotes, c'est-à-dire une garnison bien plus faible.

	Timars	Timariotes	Villages ou parts de village	Revenu total (13) en aspres
Görele	2	9	7	15677
Tirebolu	2	4	3	9152
Giresun	6	30	34	44090
Of	2	13	5	19618
Rize	4	29	28	46158

Si l'on considère la position géographique de Giresun et Rize, nous nous apercevons que ces citadelles encadrent, sur la côte de la Mer Noire, les autres forteresses et Trébizonde. Peut-être servaient-elles à garder les frontières maritimes du royaume des Grands Comnènes et cette situation de force serait alors un héritage byzantin.

L'importance des timars est très irrégulière. Ils peuvent comporter deux, trois villages, jusqu'à, ici, treize villages. Naturellement les dimensions du village ou de la partie de village sont à considérer. Une partie du village de Mōzāra (doc. n° 50) constitue à lui seul un timar de 110 feux donnant un revenu de 6568 aspres concédé à seulement deux timariotes, alors que 12 timariotes se partagent un revenu de 16560 aspres répartis sur deux villages et 232 feux (doc. nos 48, 49) et douze timariotes encore se partagent un revenu de 14110 aspres répartis entre 267 feux, mais sur treize villages.

Ces documents ont aussi l'intérêt de nous permettre de calculer quel pouvait être le revenu fiscal des hommes servant ces forteresses. Ce qui revenait aux commandants, ainsi qu'à deux des *ketḫüdā* et à un *serbölük* est nettement précisé ; mais en général nous avons seulement la somme totale attachée à un timar. Cependant, à deux reprises le recenseur nous précise que le revenu

(13) La pièce d'or (florin) de 3,57 gr. est échangée en 1462 contre 40 aspres et en 1486-1487 contre 49 aspres : cf. N. BELDICEANU, *Biens monastiques...*, pp. 189-190.

était divisé en parties égales entre les timariotes (14) et nous supposons que c'était la règle.

Notons aussi que, lorsqu'il s'agissait de la communauté des raïas résidant dans la forteresse, le revenu fiscal qui en était tiré était adjugé au commandant lui-même (15).

	Revenu par timar en aspres		Nombre de timariotes par timar	Revenu par timariote
Görele	5100		1	5100 (commandant)
	10577		8	1322,12
Tirebolu	3720		1	3720 (commandant)
	5432		3	1810,66
Giresun	3400		1	3400 (commandant)
	7701		5	1540,20
	9555		8	1194,37
	7029		6	1171,50
	10974		7	1567,71
	5431		3	1810,33
Of	3058		1	3058 (commandant)
		1500	1	1500 (*kethüdā*)
	16560	1500	1	1500 (*serbölük*)
		13560	10	1356
Rize	6568	5000	1	5000 (commandant)
		1568	1	1568 (*kethüdā*)
	21306		12	1775,50
	14110		12	1175,83
	4174		3	1391,33

L'examen de ce tableau nous permet de constater que le revenu fiscal moyen d'un timariote faisant partie des garnisons de ces cinq forteresses, hormis le commandant mais y compris le *kethüdā*, variait entre 1171 et 1810 aspres. L'importance de la forteresse n'a pas l'air d'avoir d'incidence sur le revenu des timariotes, même en ce qui concerne celui du commandant. En effet, si au commandant de Rize étaient alloués 5000 aspres, celui de Giresun n'avait que 3400 aspres, autant que ceux de Tirebolu

(14) Cf. doc. nos 7 et 49.
(15) Cf. doc. nos 1 et 8.

et Of. En revanche, le commandant de la forteresse de Görele recevait plus que tout le monde, 5100 aspres. Mais, dans tous les cas, les commandants avaient une supériorité non seulement hiérarchique, mais aussi financière, ce qui est normal. Et si *ketḫüdā* et *serbölük* sont élevés dans la hiérarchie, ils n'en tirent cependant aucun bénéfice financier.

Dans 41 villages ou parties de village, le recenseur fait état de réserves timariales. Ces réserves étaient en général constituées par des vignes. À ces vignes, il était adjoint, pour huit communautés villageoises, soit des arbres fruitiers sans plus de précisions, soit des noyers, noisetiers ou oliviers.

Ces vignes et arbres fruitiers avaient été transformés en réserve timariale après avoir été confisqués à leurs propriétaires lors de la conquête de Trébizonde en 1461 par Meḥmed II. Plusieurs propriétaires se partageaient en général les revenus de ces vignes ou de ces arbres. Ils étaient de plusieurs sortes. Les monastères (16) en formaient la majorité : ce sont le monastère du Christ (Ḫristōs) de Giresun, Aṣōmātōs de Trébizonde, Farōs de Trébizonde, Ḫrisōkefāl de Trébizonde, Isqālyār, Palādīsa, Parāmasta, Sōṭira, Théosképastos (Sūskābāstōs) (17), Ayōs Evyānīs (18), Ayōs Filibōs de Trébizonde, Ayōs Fōqās de Trébizonde, Ayōs Ġriġōr, Ayōs Qōstandīn de Trébizonde, Ayōs Ṭodōr, Ayōs Yōrgī, Ayōs Randis, Sumāla, Ayā Ṣōfya de Trébizonde et un monastère anonyme dont on sait seulement qu'il a été transformé en mosquée à Trébizonde (doc. n° 36).

Certains monastères semblaient, d'après ces textes, plus opulents que d'autres, bénéficiant d'un grand nombre de *čabūr* de vin à titre de legs pieux.

À ces monastères étaient souvent adjoints des particuliers dont le plus illustre était l'empereur (*tekvür*) de Trébizonde, David Comnène. Il bénéficiait de 51 čabūr de vin (19). On trouve aussi des gens de sa suite qui le suivirent dans son exil : Amirčis (20),

(16) Cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...* et R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins.*

(17) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*

(18) À Trébizonde et Giresun : cf. doc. n° 4, n. 58.

(19) Cf. N. Beldiceanu, *Biens des Grands Comnènes...*

(20) Amiroutzsès : cf. N. Beldiceanu et I. Beldiceanu-Steinherr, *Biens des Amiroutzès...*, et doc. n° 4.

philosophe, et un Géorgien (Gürǧī) nommé Qōstandīn. Il est aussi question d'un certain Miḫal, vešār (?) (21), c'est-à-dire chargé de la garde-robe de l'empereur.

Certains anciens bénéficiaires de ces biens étaient des mécréants (*kāfir*), portant des noms grecs, souvent déportés en Roumélie par Umūr Beǧ ou Qāsım Beǧ (22) : Androniqōs Turārlīs et Sartō Parāqā (doc. n° 6), Yānīs Vırmānis (23), Dōrānīd (doc. n° 75), Manōl Palavrīs (doc. n° 24), Qōsta Ṣānikīs (doc. n° 51), Nikita Rūstem (24), Sāmsōs (25), la fille de Kir Miḫāl (26) et Qavāzid (27).

III. Les raïas

Les raïas se divisaient en quatre catégories : les chefs de famille indiqués par le vocable *ḫāne* (maison) que j'ai traduit par «foyer», les célibataires (*müǧerred*), les veuves (*bive*) et les *baština* (28), chaque terme correspondant à une unité fiscale.

Les chefs de famille étaient évidemment majoritaires. L'état de célibataire est parfois précisé sous le nom, sinon les célibataires sont simplement comptabilisés en bloc à la fin de la liste des raïas, sans que l'on puisse, dans cette liste, les discerner des chefs de famille. Pour 1896 chefs de famille, nous ne comptons que 98 célibataires et 145 veuves. Il est indiqué 14 *baština*.

Les noms des villageois, chrétiens, sont d'origine grecque. Ils portaient un prénom (29) suivi d'un nom patronymique. Les veuves ne portaient qu'un nom, de la catégorie des prénoms, précédé du mot *bive*, «veuve».

(21) Cf. doc. n° 6, n. 68.
(22) Cf. doc. n° 6, n. 67.
(23) Cf. doc. n° 5, n. 62.
(24) *Rūstem* est cependant un mot d'origine persane ; cf. doc. n° 48, n. 234.
(25) Cf. doc. n° 76, n. 359.
(26) Cf. doc. n° 40, n. 185.
(27) Cf. doc. n° 66, n. 319.
(28) Propriété transmissible par héritage jouissant de franchises en échange du service militaire : cf. N. Beldiceanu, *Les sources ottomanes...*, pp. 5-7, et *L'empire de Trébizonde...*, pp. 61-65. Une autre personne que le propriétaire a d'habitude la jouissance de la *baština*.
(29) Le choix des prénoms est très limité : Yōrgī, Yānīs, Qōsta, Paraskiva, Manōl, Miḫāl, Todōr, Ṣavā, Lefter, Qōstandīn, etc., pour les hommes, Marūla, Anāstāsia, Marya, Irina, etc., pour les femmes.

Souvent, pour un endroit donné, il existait un nom clanique dominant.

Les gens convertis à l'Islam sont en général signalés par le qualificatif de «nouveau musulman» et portaient des noms islamiques. Dans le **doc. n° 45**, le converti a conservé son prénom grec de Ṣavastō. Convaincus ou non, ces musulmans de fraîche date continuaient à verser l'*ispenğe*.

Quelques raïas sont qualifiés de «*aḫriyān*» ([30]) (doc. nos 23, 66, 72). Ces gens d'origines diverses avaient abandonné leur religion initiale, qui pouvait être l'Islam, pour embrasser le christianisme. Ils étaient tenus en piètre estime par les Byzantins parce que non-grecs.

Le nom patronymique des raïas est parfois précédé des mots *pāpās, pāpā* ou *qalōyer*. Les Papas étaient des prêtres orthodoxes ou popes qui, puisque mariés et chefs de famille, étaient soumis aux mêmes lois fiscales que les autres chefs de famille. Quant à *Pāpā*, on peut supposer que c'est une forme de *Pāpās* abrégée par le secrétaire, à moins qu'il n'ait été considéré comme un prénom.

Le mot *qalōyer*, moine, pose un problème. S'il s'agissait réellement de moines, voués au célibat, ils ne seraient pas traités comme des chefs de famille (doc. nos 5, 21). On peut donc supposer que Qalōyer était utilisé parfois comme prénom.

Mentionnons un village dépendant directement d'une tribu, celle des Čepnī de Kürtün ([31]).

Les raïas pouvaient posséder des biens en pleine propriété. Il s'agissait en général de moulins et on en trouve dans la moitié des villages ou parts de village. Un moulin pouvait appartenir à un seul raïa, ou à plusieurs, de la même famille ou non, ou à la collectivité des raïas. Il pouvait y avoir plusieurs moulins implantés à un même endroit. À Bīgā qui était, il est vrai, le village le plus important, on en compte dix (doc. no 48). Mais une part de village plus modeste en comptait déjà cinq. Les revenus fiscaux en étaient variables, de 10 à 90 aspres. Il pouvait

(30) Ce mot d'origine grecque, «agarène», est passé sous cette forme en turc en prenant le sens péjoratif d'impie. Cf. V. L. MENAGE, *On the Ottoman Word ahriyān/ahiryan...*

(31) Cf. doc. n° 13.

y avoir de grandes différences dans un même endroit : dans une partie de Kesānōs (doc. n° 51), il y avait quatre moulins dont les revenus allaient de 15 à 90 aspres. D'ailleurs, à Kesānōs uniquement, dont trois quartiers sont ici recensés, on trouvait déjà huit moulins.

Mentionnons les potagers des hommes de la garnison de Görele qui semblent leur appartenir en propre (doc. n° 1), de même que dix boutiques louées à l'année (doc. n° 7) dans le village de Ẕukānī.

IV. La fiscalité

1. — L'*ispenğe* était prélevé sur tout mécréant cultivant la terre : 25 aspres par chef de famille ou célibataire, 6 aspres par veuve, 25 aspres par *baština*.

2. — La dîme (*ʿöšr*) était prélevée sur la production agricole résultant du travail des raïas.

Elle était de 6 aspres par *ṣōmār* de blé appelé *hinta*, et de 4 aspres, en général, par *ṣōmār* de blé appelé *qaplūğa* (32), de 4 aspres, quelquefois 5, par *ṣōmār* de millet, de 5 aspres par *ṣōmār* d'orge et de 3 aspres par *ṣōmār* de *lāzot*.

Les raïas versaient aussi la dîme sur les potagers, les fruits, et tout spécialement les fruits secs, le miel, le lin et, en de rares occasions, sur l'huile d'olive.

La dîme sur le vin nouveau (*šire*) était soit de 12 aspres, soit de 20 aspres par *čabūr*.

3. — Des droits ou taxes (*rusūm*) étaient communs à presque tous les villages ; ce sont ceux prélevés à l'occasion des mariages (*resm-i ʿarūsiyye*) et les amendes consécutives aux délits (*ğerā ʾīm*). Quelques villages ou parties de village ne payaient pas de droits de mariage (doc. nos 14, 38, 76) ou d'amendes (doc. nos 14, 16, 76). Peut-être était-ce légitime, en l'absence de mariages ou de délits, mais un oubli du secrétaire, aussi, n'est pas à exclure. D'ailleurs ce dernier mentionne parfois la taxe mais ne la fait suivre d'aucun chiffre, sans que l'on sache si c'est intentionnel.

(32) Pour les distinguer l'un de l'autre, j'ai appelé le premier froment et le second blé.

Les raïas s'acquittaient aussi d'un droit sur les porcs (*resm-i ḫınẓır*) (33). Notons aussi un droit prélevé à l'occasion de transactions sur le vin (*ḫamr*), lorsqu'il est consommé dans une buvette, par exemple.

Il faut mentionner, en ce qui concerne les forteresses de Görele et Tirebolu, des droits prélevés tous les six mois (*qıṣṭ*) sur les madragues, les douanes, les ports (34) et un droit de passage.

V. La production agricole

L'étude des dîmes dues par les raïas témoigne de l'importance de l'agriculture dans cette partie côtière de la province de Trébizonde, particulièrement de la culture des céréales et des fruits. Remarquons l'absence totale de l'élevage des bovins ou des ovins ; il est fait une seule fois mention d'un droit sur les moutons (*resm-i ganem*), dans le doc. n^{u} 64. En revanche, l'élevage des porcs, illicite, était toléré dans les communautés chrétiennes, et peu de villages — 17 seulement — s'en privaient.

La principale céréale cultivée était le froment ou blé, les deux termes, dans la traduction, distinguant le mot *ḥınṭa* du mot *qaplūğa*. Ces deux sortes de blé pouvaient d'ailleurs coexister (doc. n°s 2, 14) ; cependant, en général, à un endroit donné, il poussait soit l'un, soit l'autre. La sorte *ḥınṭa* devait être plus

(33) CF. J. von Hammer, *Des Osmanischen Reichs Staatsverfassung...*, t. I, pp. 216, 228, 268 et 330. La taxe sur les porcs est souvent appelée *bid'at-i ḫınzīr* (ou *ḫanāzīr*) : cf. *ms. turc* 85 (Paris, Bibliothèque Nationale), fol. 306v°-314v°, ainsi que H. Tunçer, *Osmanlı imparatorluğunda toprak hukuku...*, pp. 320-326 et 328-329, et Ö. L. Barban, *XV ve XVI ıncı asırlarda Osmanlı imparatorluğunda ziraî ekonomikin hukukî ve malî esasları*, pp. 238-241, 252, 276, 301, 305, 313, 316, 338 et 345.

Bid'at, en fait, signifie «innovation», sous-entendu illicite : *ms.* turc 85, fol. 305v°-306v°, 314v°-317r°, ainsi que H. Tunçer, *op. cit.*, pp. 329-333 et Ö. L. Barkan, *op. cit.*, pp. 238-239.

(34) Cf. doc. n° 8 : *limōn* dans le texte, qui signifie «citron» ; mais il est évident qu'il s'agit du port (*līmān*) : cette orthographe est d'ailleurs attestée : cf. le *ms. 18003* (Başvekalet arşivi à Istanbul) : *Recensement des ḫāss et timār du sanğāq de Aydın*, p. 15 : ... *līmōnī ve Češme ve Ayāsolug līmōnīle ẓammōlūb yīlda 37000 qışt vereler* ; p. 16 : *ve līmōn-i Izmir qışt vereler her sāl 17500.*

rare, car il n'en poussait que dans 23 villages et, en tous cas, elle était plus appréciée si l'on considère sa valeur fiscale qui était supérieure à celle du *qaplūğa*, qui était récolté dans 53 villages.

L'autre céréale importante était le millet, *duḫne*, cultivé à peu près partout. Mentionnons l'orge, *ša'īr*, récolté dans 19 villages ou parties de villages seulement, et le *lazōt*, traduit parfois à tort par maïs (35), ce qui semble peu probable, et qui pourrait être une variété de millet : on ne le rencontre que trois fois (doc. nos 11, 22, 24).

Tous les raïas, ou presque, exploitaient des potagers (*bostān*). Notons une culture spécifique d'oignons (doc. nos 11, 14, 21, 43) et de lentilles (*merğimek*) (doc. nos 16, 21, 35, 42). On trouvait aussi des fèves (*baqla*), sous réserve d'une lecture exacte (doc. nos 3, 11, 15, 16, 23, 38, 56).

La production fruitière semble importante. Les noix et les noisettes sont indiquées séparément, de même que les châtaignes, les poires (doc. no 30) et les olives. Nous constatons que cette région de Trébizonde était riche en noyers, surtout, et en noisetiers, ces deux espèces d'arbres se trouvant souvent associées.

Chaque village, ou partie de village, possédait ses champs de lin, à quatre exceptions près (doc. Nos 1, 6, 23, 67), et beaucoup élevaient des abeilles.

La vigne était une culture majeure de Trébizonde et de ses environs. La plupart des réserves timariales concernaient des vignes qui étaient avant la conquête ottomane propriété des monastères chrétiens, de l'empereur David Comnène, de personnalités byzantines ou même de simples particuliers.

Deux fois seulement il est fait mention de la pêche, à propos d'un droit sur les madragues (*qıṣṭ-i ṭalyān*, doc. nos 1 et 8) assumé par les communautés résidant à l'intérieur des forteresses de Görele et Tirebolu. Le peu d'intérêt du recenseur pour la pêche est étonnant, car il est évident que cette activité ne devait pas se limiter aux occupants de ces deux places fortes, la façade maritime de la région étant importante. De même, il n'est question que d'un seul port, celui de Tirebolu (doc. no 8).

(35) Cf. J. W. Redhouse, *A Turkish and English Lexicon...*, p. 1619 ; N. Beldiceanu et I. Beldiceanu-Steinherr, *Biens des Amiroutzès...*, p. 73, n. 57.

REVENUS FISCAUX EN ASPRES DES TIMARIOTES SUR LES CÉRÉALES PAR FORTERESSE

	Nombre de villages par timar	Fro-ment	Blé	Millet	Orge	*Lāzot*
	1	150		480		
	6	150	412	612	150	
Görele	7	300	412	1092	150	
	1					
	2		240	480		
Tirebolu	3		240	480		
	2 (+1) (*)	240		136	325	5
	6	606	272	572	1150	
	9	1062	40	384	1260	54
	6	600	300	364	600	
	7	474	500	1328	240	
	3	332	240	590	200	
Giresun	33 (+1)	3314	1352	3374	3775	59
	3		302	624		
	2		1440	2420		
Of	5		1742	3044		
	1		500	380		
	11		1990	3217		
	13		1232	1332		
	3		540	608		
Rize	28		4262	5537		

(*) Village pour lequel nous n'avons que le revenu total.

REVENUS FISCAUX EN ASPRES DES TIMARIOTES SUR LA VIGNE PAR FORTERESSE

	Dîme (*'öšr*) par timar	Droits (*resm*) par timar	Réserves timariales par timar	Total par forteresse
	504		1056	
	1025	40	3048	
Görele	1529	40	4104	5673
	120			
Tirebolu	120			120
	60		132	
	260			
	659	20	580	
	244		156	
	1240	50	1252	
	364	30	548	
Giresun	2827	100	2668	5595
	120			
	1950	200	750	
Of	2070	200	750	3020
	400		520	
	2694	130	2760	
	965	75	2128	
	380	5	460	
Rize	4439	210	5868	10517

VI. CONCLUSION

Cette partie du registre MM 828 non seulement nous donne un aperçu détaillé de l'organisation d'une citadelle ottomane à la fin du XVe siècle, de ceux qui la servent avec leurs origines ethniques ou géographiques et leurs revenus, mais surtout nous permet de glaner quelques renseignements sur ce qu'avait pu être l'état des Grands Comnènes de Trébizonde.

Nous constatons ainsi que les monastères chrétiens avaient des revenus, tirés généralement de la vigne, qu'ils partageaient souvent avec des personnes privées ou avec des dignitaires de la cour des Comnènes qui furent exilés ou déportés par la Porte après la conquête ottomane.

Nous avons une énumération importante de ces monastères. Tous ne sont pas identifiés, tels ce monastère du Christ (Ḫrīstōs) à Giresun (doc. nº 1), Isqālyār (doc. nº 2), Palādīsa (doc. nº 3), Ayōs Evyānis à Giresun. De même, un monastère est dit avoir été transformé en mosquée, mais on ne sait pas quel était son nom d'origine (doc. nº 36).

Apparaissent aussi les noms de familles célèbres dans le monde byzantin, telles celles des Amiroutzès, des Kabazitès, des Doranitès, etc. Dans le doc. nº 6, il est mentionné un métropolite nommé Manōl, qui avait bénéficié après la conquête ottomane, peut-être jusqu'au moment de la rédaction du registre (entre 1484 et 1487), des revenus fiscaux procurés par une partie du village de Mičara.

Les listes des raïas nous éclairent sur la population grecque et chrétienne des villages, sur leurs noms et prénoms. Notre attention est attirée par quelques cas de conversion à l'Islam : leur rareté nous confirme dans l'idée que la Porte ne pratiquait pas une politique d'islamisation intensive. Ces paysans avaient des biens en pleine propriété, particulièrement des moulins, et l'on peut imaginer que la Porte n'avait fait qu'entériner une situation antérieure à sa mainmise sur le pays.

Ces textes énumèrent dans le détail la production agricole de la région et il est logique de penser qu'elle n'avait guère eu le temps d'évoluer depuis l'époque byzantine.

Enfin, il est intéressant de constater que, des cinq forteresses, les plus importantes, Giresun et Rize, sont situées aux extrémités Est et Ouest du territoire de Trébizonde. L'on est tenté de croire qu'il en est ainsi depuis l'époque des Grands Comnènes ; elles jouaient alors le rôle de places fortes gardiennes des frontières et, bien qu'ayant perdu cette fonction à la conquête ottomane, elles ont gardé leur prospérité.

Et pour finir, qu'il me soit permis d'adresser à Monsieur et Madame N. Beldiceanu tous mes remerciements pour l'aide et

les encouragements qu'ils n'ont cessé de me prodiguer au cours de l'élaboration de cet article.

Doc. n° 1

MM 828, pp. 585-586.

Garnison de la forteresse de Görele.

Timar de Barālū ʿIsā, commandant (*dizdār*) de la forteresse de Görele.

Communauté de la forteresse de Görele. Timar du susdit, de la circonscription d'Aqǧaābād, transféré de ʿAlī et Qaragöz (36).

Foyers : 60 ; veuves : 6.

Ispenǧe : 1561 [1536] (37) a. Dîme sur le froment — 25 *ṣōmār* : valeur — 150 a. Dîme sur le millet — 120 *ṣōmār* : valeur — 480 a. Dîme sur le vin nouveau — 42 *čabūr* : valeur — 504 a. Dîme sur les potagers : 50 a. Dîme sur les fruits : 75 a. Miel : 70 a. Mariages : 50 a. Délits : 30 a. Droit sur ... (38) : 50 a. Paiement à terme (39) sur les madragues : 100 a. Paiement à terme sur la douane : 1100 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 75 a.

Potagers des hommes de la garnison de la forteresse nommée plus haut : 34 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 480. Vin nouveau — 88 *čabūr* : valeur — 1056 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère de Ḫristōs (40) se trouvant à Giresun. Par ordre impérial, elle a été transformée en timar.

Oliviers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 50. Huile d'olive — 1 .... (41) : valeur — 40 a.

(36) Cf. doc. n° 21.

(37) La différence de 25 a. correspond à un foyer compté en trop.

(38) Lacune dans le texte ; peut-être, droit sur les porcs.

(39) *Qıṣṭ*, prélevé tous les six mois.

(40) Monastère du Christ : je n'ai trouvé aucune référence à un monastère de ce nom à Giresun ; sur Giresun, cf. *supra*, n. 3.

(41) On pourrait lire *batmān* qui est la mesure employée pour l'huile d'olive dans le manuscrit *MM 828* : cf. p. 91 ; mais p. 611 (doc. n° 36), on déchiffre très nettement le mot *peymāne*, attesté aussi comme mesure pour l'huile d'olive : cf. M. L. Lefebvre, *Actes ottomans concernant Gallipoli*, dans *Südost-Forschungen*, vol. 42, (1983), p. 159.

À l'origine,[la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère mentionné ci-dessus. Elle a été transformée en timar.

Total : 5100 [5425] (42) a.

Doc. n° 2

MM 828, pp. 586-587.

Timar de Ḥamza d'Istrūmğa. (43), *ketḫüdā*, de Mevlānā Kemāl, *imām*, de ʿAli fils de Hamza, de Hüseyin fils du *ketḫüdā*, de Qābīl, de Qaragöz fils de Darimaz (?), de Qūrt fils de Ḫasan et de Ḫamza de Bosnie (44), tous faisant partie de la garnison de la forteresse de Görele susmentionnée.

Village de Mōğī dépendant de Yomōra, transféré de Qaragöz de Selānīk (45).

Foyers : 12 ; veuve : 1.

Ispenğe : 306 a. Froment — 10 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Orge — 10 *ṣōmār* : valeur — 50 a. Blé — 8 *ṣōmār* : valeur — 32 a. Dîme sur le millet — 3 *ṣōmār* : valeur — 12 a. Dîme sur les noix : 5 a. Dîme sur le lin : 30 a. Potagers :10 a. Miel : 5 a. Droit sur les porcs : 4 a. Droit sur les mariages : 5 a. Délits : 5 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 100 a. Dîme sur les fruits : 3 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 150. Vin nouveau — 19 *čabūr* : valeur — 380 a.

À l'origine, [9] (46) *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayā Ṣōfyā (47), 5 *čabūr* au monastère de l'Aṣōmātōs (48) et 5 *čabūr* au monastère d'Isqālyār (49). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1119 [1077] a.

(42) Corrigé en 5400 a. si on rétablit l'*ispenğe* à 1536 a.

(43) Strumica (Ustrumca) en Yougoslavie.

(44) En Yougoslavie. Un autre Ḥamza de Bosnie p. 531 de *MM 828* : cf. C. VILLAIN-GANDOSSI, *Les éléments balkaniques dans la garnison de Trébizonde...*, p. 135.

(45) Thessalonique en Macédoine (Grèce).

(46) Lacune : restitué par déduction.

(47) Monastère Sainte-Sophie dépendant de l'église du même nom à Trébizonde. Cf. R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 288-291 ; A. BRYER et D. WINFIELD, *The Byzantine Monuments...*, pp. 231-236.

(48) Monastère de l'Archange Saint Michel? Cf. R. JANIN, *op. cit.*, p. 260.

(49) *MM 828*, pp. 285 et 308, Isqōlyār, p. 524, Islqār, p. 558, Islqyār. Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, pp. 285, 289, 315 et 316.

Doc. n° 3

MM 828, p. 587.

Part du village de Ḫōrovī (50) dépendant de Yomōra, transférée d'Atmağa. (51) qui fait partie des gens de Sinān Beg (52).

Foyers : 13 ; veuves : 3 ; célibataire : 1.

Ispenğe : 368 a. Froment — 15 *ṣōmār* : valeur — 90 a. Orge — 3 *ṣōmār* : valeur — 15 a.Dîme sur le millet — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur lin : 25 a. Potagers : 26 a. Dîme sur les fèves : 20 a. Délits : 16 a. Dîme sur sur les noix : 20 a. Dîme sur les fruits : 5 a. Miel : 10 a. Droit sur les porcs : 10 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 60 a. Droit sur le mariage : —.

Un moulin en pleine propriété des raïas dans le village susdit. Revenu : 72 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 250. Vin nouveau — 24 *čabūr* : valeur — 168 a.

À l'origine, 22 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère de Palādīsa et 2 *čabūr* au monastère de Sūmāla (53). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1110 [945] (54) a.

Doc. n° 4

MM 828, p. 588.

Part du village de Zūkānī (55), dépendant de Yomōra, transférée de Muṣṭafā de Temür Ḫiṣār (56).

Foyers : 30 ; veuves : 3.

Ispenğe : 768 a. Dîme sur le blé — 20 *ṣōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le millet — 30 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Dîme sur le lin — 30 a.

(50) Ancienne Chorobe : cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, pp. 161-162.

(51) Affranchi, fils de Bādzār : cf. doc. nos 16, 17, 22, 24 et 42.

(52) Dans le doc. n° 25, il est question du gouverneur (*mīrlivā'*) Sinān Beg. Cf. aussi doc. n° 17.

(53) Monastère de Sumela au Sud de Trébizonde : cf. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 274-276.

(54) Correction ne tenant pas compte du droit de mariage que le secrétaire a mentionné sans le chiffrer. À moins qu'il n'y ait eu en fait aucun mariage.

(55) Cf. doc. n° 7 et aussi *MM 828*, pp. 117, 157, 198, 212, 410 et 536 ; *MM 334*, p. 79 et *TT 52*, pp. 77 et 80 ; I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timār dans la province de Trébizonde...*, II, p. 135.

(56) Valovišta en Macédoine, appelé aussi Sidirokastron.

Dîme sur les potagers : 30 a. Miel : 6 a. Dîme sur les fruits : 10 a. Droit sur les porcs : 5 a. Mariages : 15 a. Délits : 20 a. Dîme sur le vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 400 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 300. Vin nouveau — 50 *čabūr* : valeur — 1000 a.

À l'origine, 20 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayōs Qōstandīn (57), 20 *čabūr* au monastère Ayōs Evyānīs (58) et 10 *čabūr* au mécréant nommé Amirūčis (59), philosophe, qui est parti avec le *tekvür* (l'empereur David Comnène). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2484 a.

Doc. n° 5

MM 828, pp. 588-589.

Part du village de Zemūne dépendant de Yomōra, transférée de Ḥasan.

Foyers : 33 (60) ; *baština* : 2 (61).

Ispenğe : 925 a. Dîme sur le blé — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur l'orge — 25 *ṣōmār* : valeur — 125 a. Dîme sur le millet — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 35 a. Dîme sur les potagers : 40 a. Miel : 8 a. Délits : 30 a. Mariages : 15 a. Droit sur les porcs : 25 a. Dîme sur les fruits : 35 a. Droit sur le vin : 20 a. Dîme sur le vin nouveau — 7 *čabūr* : valeur — 140 a.

Un moulin en pleine propriété de Todōros et de Simōs, dans le village susdit. Revenu : 72 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 200. Vin nouveau — 40 *čabūr* : valeur — 800 a.

(57) Saint Constantin, une église est dédiée à ce saint à Trébizonde : cf. R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 280 ; A. BRYER et D. WINFIELD, *The Byzantine Monuments...*,p. 221.

(58) Saint-Eugène à Trébizonde, devenu, par la suite, Yeni Cuma Camii : cf. R. JANIN, *op. cit.*, pp. 266-270 ; A. BRYER et D. WINFIELD, *op. cit.*, pp. 222-224. Dans le doc. n° 36, il est fait allusion à un monastère Ayō Evyānis situé à Giresun.

(59) Georges Amiroutzès : cf. N. BELDICEANU et I. BELDICEANU-STEINHERR, *Biens des Amiroutzès...*, pp. 77-78.

(60) La liste des villageois ne comprend que 27 noms. Le secrétaire a peut-être omis 6 noms, c'est-à-dire une ligne. De toutes façons, le chiffre de l'ispenge ne correspond à rien ; il est beaucoup trop important.

(61) Les *baština* sont signalées dans le texte de cette façon : «terrain de Yōrgī ; Todōr en a la jouissance» et «terrain de Ṣavā, Yānī en a la jouissance». Cf. *supra*, n. 28.

À l'origine, 30 *čabūr* appartenaient aux mécréants nommés Yānīs Vīrmānis (62), et 10 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayōs Fōqās (63). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2510 [2582] a.

Doc. n° 6

MM 828, p. 590.

Part du village de Mičara dépendant de Yomōra, transférée du métropolite (*medropōlit*) Manōl.

Foyers : 31 ; célibataire : 1 ; veuves : 2 ; *baština* : 1 (64).

Ispenğe : 837 a. Dîme sur le blé — 35 *şōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le millet — 75 *şōmār* : valeur — 300 a. Potagers : 35 a. Droit sur les porcs : 20 a. Délits : 30 a. Mariages : 10 a. Miel : 14 a. Fruits : 125 a. Dîme sur sur le vin nouveau — 15 [*čabūr*] (65) : valeur — 300 a. Droit sur le vin : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Vā . s, de Todōr Lāzar et de Yānī Şavas. Revenu : 72 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās ... Revenu : 36 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 250 a. Vin nouveau — 45 *čabūr* : valeur — 500 a.

À l'origine, 5 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayōs Filibōs (66), 15 *čabūr* appartenaient au mécréant nommé Sartō Paraqa, déporté en Roumélie par Qāsim Beğ (67), 16 *čabūr* au mécréant

(62) *MM 828*, p. 664, mention du même personnage.

(63) Saint-Phocas à Trébizonde : cf. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 293-294. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, p. 130, mentionnent un monastère dédié à Saint Phocas dans l'île d'Ares à Giresun.

(64) La *baština* est signalée dans le texte de cette façon : «terrain de Lyōs ....., le timariote en a la jouissance».

(65) Dans le texte : *şōmār*, mesure utilisée pour les céréales. Mais la lecture du mot *šire*, «vin nouveau», n'est pas sûre ; pourtant le taux de 20 a. par *čabūr* est normal.

(66) Une église dédiée, à Trébizonde, à Saint Philippe devint le siège du métropolite à la conquête ottomane avant d'être transformée en mosquée en 1665 : cf.A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, p. 230 ; R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 292.

(67) Qasım Beg et Umur Beg furent les premier et deuxième gouverneurs ottomans de Trébizonde : cf. N. Beldiceanu, *Biens monastiques...*, p. 186.

nommé Miḫal, *vešār* (?) (68), décédé, et 5 *čabūr* (69) au mécréant nommé Andrōnicōs Turārlīs (70), déporté en Roumélie par Umur Beg. Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2434 [2434] a.

Doc. n° 7

MM 828, p. 591.

Part du village de Ẕukānī (71) dépendant de Yomōra, transférée des *za'īm* (72) de Yomōra.

Foyers : 5 ; célibataire : 1.

Ispenğe : 150 a. Dîme sur le blé — [5] (73) *ṣōmār* : valeur — 20 a. Dîme sur le millet — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Lin : 20 a. Potagers : 6 a. Droit sur le vin : 5 a. Droit sur les porcs : 3 a. Dîme sur le vin nouveau : 25 a. Dîme sur les fruits : 5 a. Délits : 10 a. Mariages : 5 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 80. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a.

À l'origine, 5 *čabūr* appartenaient au monastère Ayōs Evyānis (74) et 5 *čabūr* au monastère Ayōs Filibōs (75) à titre de legs pieux. Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 475 [489] a.

Boutiques : 10 unités (76). Location par an : 456 a.

En tout [le timar se compose de] : Village : 1 ; parts [de villages] : 5 ; foyers : 124 ; célibataires : 3 ; veuves : 9 ; *baština* : 3 ; revenu : 10577 a.

Tout est partagé en parties égales [entre les timariotes].

(68) Lecture incertaine ; il s'agit peut-être d'un vestiarite, jeune noble de l'entourage de l'empereur attaché au vestiaire impérial: cf. R. GUILLAND, *Titres et fonctions de l'empire byzantin...*, XIV, p. 19 et XV, pp. 3-4. Le protovestiaire a la direction du vestiaire privé de l'empereur de Constantinople et les empereurs de Trébizonde avaient aussi leurs protovestiaires : cf. R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, pp. 216-236.

(69) Il manque 4 *čabūr* sur 45.

(70) Dans *MM 828*, p. 542, il est déjà question d'un Andronīqōs Tūrālīs : cf. N. BELDICEANU et I. BELDICEANU-STEINHERR, *Biens des Amiroutzès...*, p. 76.

(71) Cf. doc. n° 4.

(72) *Za'īm* ou *subāšī* : chef d'une agglomération urbaine ou détenteur d'un bien militaire : cf. N. BELDICEANU, *Recherches sur la ville ottomane...*, pp. 95-109 ; ici au pluriel : il s'agit des *za'īm* successifs.

(73) Lacune rétablie, le *ṣōmār* de blé valant en général 4 a.

(74) Cf. doc. n° 4.

(75) Cf. doc. n° 6.

(76) En réalité *bāb*, «porte», qui sert à compter les bâtiments.

Doc. n° 8

MM 828, pp. 592-593.

Garnison de la forteresse de Tirebolu.

Timar de Sinān de Būrsa, commandant (*dizdār*) de la forteresse de Tirebolu susdite.

Communauté des mécréants de la forteresse de Tirebolu. Timar du susdit transféré d'Ayās de Ṣofya (77).

Foyers : 56 (78) ; veuves : 5.

Ispenğe : 1580 a. Dîme sur le lin : 50 a. Terme (79) sur les madragues : 100 a. Terme sur la douane : 1050 a. Terme sur le port : 200 a. (80). Droit de passage (81) : 800 a. Droit sur les mariages : 40 a. Délits : 60 a.

En tout le timar se compose de : Communauté : 1 ; foyers : 62 ; veuves : 5 ; revenu : 3720 [3880] a.

Doc. n° 9

MM 828, pp. 593-594.

Timar de Mevlānā Yā'qūb, *īmām* (82), d'Ilyās, *ketḫüdā* et de Ḫıżır, fils du commandant (*dizdār*) de la garnison de la forteresse de Tirebolu.

Village de Qandō dépendant d'Of, transféré d'Ibrāhīm de Qulūḥiṣār.

Foyers : 49 (83) ; veuve : 1.

Ispenğe : 1231 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 60 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur les noix : 35 a. Dîme sur le lin : 65 a. Dîme sur les noisettes : 130 a. Dîme sur les fruits : 25 a. Potagers : 45 a. Dîme sur les châtaignes : 35 a. Miel : 8 a. Mariages et délits : 86 a. Dîme sur le vin nouveau 10 *čabūr* : valeur — 120 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 25 a.

Total : 2372 [2145] a.

(77) Ayās ou souvent Ayāz.

(78) En fait on compte 62 foyers. Peut-être le copiste a-t-il oublié une des lignes qui comportent chacune 6 noms.

(79) *Qıṣṭ* : cf. n. 39.

(80) Cf. n. 34.

(81) *Qıṣṭ-i ma'ber*, appelé aussi *resmi-i gečid*. Cf. le manuscrit *TT 10*, fol. 166, dans N. Beldiceanu et I. Beldiceanu-Steinherr, *Corinthe et sa région en 1461 d'après le registre TT 10*, nn. 49 et 56 (p. 166).

(82) Écrit : *īmām* au lieu de *imām*.

(83) Un grand nombre de raïas porte le nom même du village, nom clanique porté probablement par l'ancêtre fondateur du village.

Doc. n° 10

MM 828, pp. 594-595.

Part de Māpstōrī.

Foyers : 38 ; célibataire : 1.

Ispenğe : 975 a. Dîme sur le blé — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le millet — 60 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur les châtaignes : 100 a. Potagers : 45 a. Dîme sur le lin : 150 (180?) a. Mariages : 15 a. Délits : 25 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 40 a.

Total : 3187 [1730] (84) a.

En tout [le timar se compose de] : Village : 1 ; part [de village] : 1 ; foyers : 87 ; célibataire : 1 ; veuve : 1 ; revenu : 5432 a.

Doc. n° 11

MM 828, pp. 596-597.

Garnison de la forteresse de Giresun.

Timar de Yūsuf de Qalqāndelen (85), commandant (*dizdār*) de la forteresse de Giresun susdite.

Village d'Aġrīt dépendant d'Aqğaābād, transféré de Maḥmūd Čelebī.

Foyers : 26 ; célibataires : 3 ; veuves : 2.

Ispenğe : 762 [737] a. Dîme sur le froment — 25 *ṣōmār* : valeur — 150 a. Orge — 35 *ṣōmār* : valeur — 175 a. Dîme sur le millet — 20 *ṣōmār* [: valeur — 80 a.] (86). Dîme sur le *lāzot* : valeur — 5 a. Dîme sur le lin : 85 a. Potagers : 32 a. Délits : 32 a. Mariages : 15 a. Miel : 15 a. Droit sur les procs : 20 a. Dîme sur les fèves : 25 a. Dîme sur les oignons : 25 a. Dîme sur les fruits : 80 a. Dîme sur le vin nouveau : valeur — 60 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās .... et de Paraskiva. Revenu : 36 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī ..... et de Pāpās, dans le village susdit. Revenu : 36 a.

Un moulin en pleine propriété de Medestōs Maḥor S et de A d r Niqō, dans le village susdit. Revenu : 36 a.

(84) La différence est importante mais le chiffre de 3187 a. est plausible pour 39 contribuables.

(85) Tetovo dans la province de Skoplje (Yougoslavie).

(86) Calculé au taux normal de 4 a. par *ṣōmār*.

Un moulin en pleine propriété de Yānī ....., dans le village susdit. Revenu : 36 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 80. Vin nouveau — 11 *čabūr* : valeur — 132 a.

Arbres fruitiers réserve timariale - nombre [d'arbres] : 25 : valeur — 110 a.

Total : 1905 [1947] a.

Doc. n° 12

MM 828, p. 597.

Part du village de Dīsāvā dépendant d'Aqğaābād, transférée de Dāvūd de Nīkopōl (87).

Foyers : 20 ; célibataires : 2.

Ispenğe : 550 a. Froment — 15 *ṣōmār* : valeur — 90 a. Orge — 30 *ṣōmār* : valeur — 150 a. Dîme sur le millet — 14 *ṣōmār* : valeur — 56 a. Dîme sur le lin : 25 a. Miel : 9 a. Potagers : 34 a. Mariages : 15 a. Délits : 30 a. Droit sur les porcs : 13 a.

Total : 1140 [972] a.

Doc. n° 13

MM 828, p. 597.

Village d'Albnī Botā dépendant des Čepnī (88) de Kürtün (89) dont les noms des raïas ont été inscrits dans la partie ultérieure du registre concernant les Čepnī, timar du commandant [Yūsuf de Qalqāndelen] (90) de la forteresse [de Giresun]. Si on a besoin de connaître les noms, qu'on se réfère [à la partie ultérieure du registre].

Foyers : 19.

Revenu : 355 a. (91).

En tout [le timar se compose de] : villages : 2 ; part de village : 1 ; foyers : 68 [65] ; célibataires : 5 ; veuves : 2 ; revenu : 3400 a.

(87) Ville se trouvant en Bulgarie.

(88) Tribu türkmen. Cf. A. Bryer, *The Empire of Trebizond...* ; M. F. Kırzıoğlu, *Osmanlıların Kafkas-ellerini fethi...*

(89) District de Gümüşhane. Cf. A. Bryer and D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, pp. 140-141, et aussi M. F. Kırzıoğlu, *op. cit.*, p. 259, n. 30 (Čepnī de Kürtün).

(90) Cf. doc. n° 11.

(91) Cela ne couvre même pas l'*ispenğe*.

Doc. n° 14

MM 828, p. 598.

Timar de Širmerd, *ketḫüdā* (92) et d'Isma'īl de Nīkopōl, de Yūsuf (93) de Nīkopōl et d'Ilyās de Monāstir (94), chefs d'unité militaire (*serbölük*) et de Dāvūd de Yānīna (95), canonnier, faisant partie de la garnison de la forteresse de Giresun.

Part du village de Čondālī dépendant d'Aqğaābād, transférée de Ṣārūğa. (96).

Foyers : 12 ; veuve : 1.

Ispenğe : 306 a. Froment — 20 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Orge — 50 *ṣōmār* : valeur — 250 a. Dîme sur le millet — 25 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le blé — 8 *ṣōmār* : valeur — 32 a. Dîme sur les fèves : 5 a. Dîme sur le lin : 86 a. Dîme sur les noix : 20 a. Droit sur les porcs : 8 a. Dîme sur les oignons : 5 a. a. Potagers : 18 a. Dîme sur les fruits : 10 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 50. Vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 60 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère de Ḫūtura (97). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 950 [980] a.

Doc. n° 15

MM 828, pp. 598-599.

Part du village de Ġōdānī dépendant d'Aqğaābād, transférée de Muṣṭafā .....

Foyers : 25 ; veuve : 1.

Ispenğe : 631 a. Froment — 20 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Orge — 50 *ṣōmār* : valeur — 250 a. Dîme sur les fèves : 10 a. Dîme sur le lin : 34 a. Potagers : 40 a. Dîme sur les noix : 10 a. Dîme sur les

(92) Cf. doc. n° 20, timariotes faisant partie de la garnison de la forteresse de Giresun, fils du *ketḫüdā*?

(93) Cf. doc. n° 12.

(94) Bitolia en Macédoine orientale (Yougoslavie).

(95) Joannina en Épire (Grèce).

(96) Doc. n° 35, Ṣārūğa de Ṣofya, détenteur de timar.

(97) Monastère Saint-Georges de Ḫutura? Cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, p. 310 ; R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 263-264. Mentionné *MM 828*, pp. 263-265, 240-241, 243, 539-540, 578, 581, 583, ...

fruits : 10 a. Droit sur les porcs : 10 a. Miel : 10 a. Délits : 40 a. Mariages : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Rafōs et de Ṣevaštō. Revenu : 50 a.

Total : 1230 a.

Doc. n° 16

MM 828, p. 599.

Part du village de Čāḫquvī (98) dépendant d'Aqǧaābād, transférée de ʿAtīq fils de Bādzār (99).

Foyers : 15 ; célibataire : 1.

Ispenǧe : 400 a. Froment — 36 *ṣōmār* : valeur — 216 a. Orge : 55 *ṣōmār* : valeur — 275 a. Dîme sur le millet — 8 *ṣōmār* : valeur — 32 a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 40 a. Lentilles : valeur — 100 a. Dîme sur les fèves : 5 a. Dîme sur les noix : 15 a. Droit sur les porcs : 5 a. Droit sur les mariages : — (100).

Total : 1060 [1123] a.

Doc. n° 17

MM 828, pp. 599-600.

Part du village de Čāhquvī (101) dépendant d'Aqǧaābād, transférée du susdit (102) qui fait partie des gens de Sinān Beǧ (103).

Foyers : 13 ; veuve : 1 ; *baština* : 2.

Ispenǧe : 381 a. Froment — 25 *ṣōmār* : valeur — 150 a. Orge : 45 *ṣōmār* : valeur — 375 a. (104). Dîme sur le millet — 25 *ṣōmār* : valeur — 60 a. (105). Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 58 a. Miel : 55 a. Mariages : 20 a. Délits : 20 a. Droit sur les porcs : 5 a.

Total : 1100 [1149] a.

(98) Cf. doc. suivant, n° 17.

(99) *ʿAtīq* : «affranchi». À propos de ce personnage, voir les doc. nos 3, 17, 22, 24 et 42.

(100) Il n'y a peut-être eu aucun mariage, en tous cas aucun délit.

(101) Cf. doc. précédent, n° 16.

(102) ʿAtīq fils de Bādzār. Cf. doc. précédent, n° 16 et les doc. nos 3, 22, 24 et 42.

(103) Sinān Beg, *mīrlivā'* : cf. doc. n° 25. Voir aussi doc. n° 3.

(104) Au taux habituel de 5 a. par *ṣōmār*, cela ne ferait que 225 a.

(105) Au taux habituel de 4 a. par *ṣōmār*, cela ferait 100 a.

Doc. n° 18

MM 828, pp. 600-601.

Part du village de Ḫalğī transféré d'Aḥmed de Fanār ([106]), *gulām-i mīr* ([107]).

Foyers ; 39 ; célibataires : 2 ; veuves : 7.

Ispenğe : 1067 a. Dîme sur le blé — 60 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le millet — 85 *ṣōmār* : valeur — 340 a. Dîme sur le lin : 200 a. Potagers : 85 a. Dîme sur le vin nouveau : valeur — 240 a. Dîme sur les noix : 30 a. Dîme sur les fruits : 35 a. Mariages : 35 a. Délits : 80 a. Droit sur les porcs : 40 a. Droit sur le vin (?) : 25 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Rovānis ([108]) de la part [de village] susdite. Revenu : 50 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Qamā.s, dans le village susdit. Revenu : 50 a.

Vigne réserve timariale — nombre de pieds : 350. Vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 240 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayā Ṣōfyā ([109]). Par ordre impérial, elle a été transformée en timar.

Total : 2817 [2757] a.

Doc. n° 19

MM 828, p. 601.

Part du village de Nāḫōra (Māḫōra) ([110]) dépendant de Sürmene, transférée de Qarağa, *za'īm* ([111]) de Ḥemšīn ([112]).

Foyers : 12 ; célibataires : 3.

(106) Fener en Thessalie.

(107) *Ġulām-i mīr* : serviteur du *sanğaq beg*, faisant partie du corps des janissaires.

(108) Mais ce nom n'apparaît pas dans la liste.

(109) Monastère Sainte-Sophie à Trébizonde. Cf. doc. n° 2, n. 47.

(110) Cf. doc. nos 32, 53 et 67, et aussi, dans *MM 828*, pp. 194, 224-225, 243-244, 245-246, 261, 267, 465, 567, 571 et 673 ; *TT 52*, pp. 178 et 192 ; *MM 334*, p. 75. Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 26 ; I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 126.

(111) *Za'īm* ou *subāšī* : chef d'une aglomération urbaine ou détenteur d'un bien militaire. Cf. N. BELDICEANU, *Recherche sur la ville ottomane...*, pp. 95-109.

(112) Ḥemšīn, près de Rize.

Ispenğe : 375 a. Dîme sur le millet — 20 *şōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le lin : 22 a. Potagers : 16 a. Délits : 15 a. Mariages : 10 a. Droit sur les porcs : 6 a. Dîme sur le vin nouveau : valeur — 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Sarākinō Niqōpūlō et de Vāşil ([113]). Revenu : 72 a.

Total : 544 [616] a.

En tout [le timar se compose de] : Parts [de village] : 6 ; foyers : 116 ; célibataires ; 6 ; veuves : 10 ; *baština* : 2 ; revenu : 7701 a.

Doc. n° 20

MM 828, p. 602.

Timar ([114]) de Mevlānā Tāğ ed-Dīn [*imām*], de Zaganōs le Circassien, de S b v mi ....., de Ḥızır fils de *ġulām* ([115]), d'Emirḫān fils de Süleymān, d'Ilyās de Ṣōfya. ([116]), portier et de ʿAbdallāh [et] Aşılḫān, fils du *keṯḫüdā* ([117]), faisant partie de la garnison de la forteresse de Giresun.

Part du village de Mīsōnʿānō dépendant d'Aqğaābād, transférée du *zaʿīm* ([118]) de Sürmene.

Foyers : 33 ; célibataire : 1 ; veuves : 2.

Ispenğe : 862 a. Froment — 50*şōmār* : valeur — 300 a. Orge — 70 *şōmār* : valeur — 350 a. Dîme sur le millet — 5 *şōmār* [: valeur — 20 a .] ([119]). Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 25 a. Droit sur les porcs : 8 a. Miel : 5 a. Dîme sur le vin nouveau : 20 a. Mariages et délits : 55 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Qō.tads et de Yōrgī ..... Revenu : 55 a.

Total : 1830 [1735] a.

Doc. n° 21

MM 828, pp. 602-603.

Part du village de Ḫārqa dépendant d'Aqğaābād, transférée de Qaragöz et ʿAlī ([120]).

(113) Ils apparaissent dans la liste des villageois et sont indiqués comme étant frères.

(114) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 13.

(115) *Ġulām* : garçon, jeune esclave ou serviteur mâle : *art. cit.*, p. 247, n. 47.

(116) Cf. doc. n° 29.

(117) Širmerd, cf. doc. n° 14.

(118) *Zaʿīm* : cf. doc. n° 19, n. 111.

(119) Lacune, restitué d'après le prix habituel du *şōmār* de millet.

(120) Déjà associés dans la même position dans le doc. n° 1.

Foyers : 10 ; célibataire : 1 ; veuve : 1.

Ispenğe : 281 a. Froment — 15 *ṣōmār* : valeur — 91 [90] ([121]) a. Orge — 25 *ṣōmār* : valeur — 125 a. Dîme sur le millet — 4 *ṣōmār* : valeur — 16 a. Dîme sur le lin : 24 a. Potagers : 25 a. Dîme sur les oignons : 15 a. Dîme sur le vin nouveau : 85 a. Mariages : 10 a. Miel : 5 a. Délits : 20 a. Droit sur les porcs : 5 a. Lentilles : 15 a. Dîme sur les fruits : 10 a.

Total : 723 [727] a. ([122]).

Doc. n° 22

MM 828, p. 603.

Part du village de Fardovīl dépendant d'Aqğaābād, transférée d'Atmağa, affranchi (*ʿatıq*), fils de Badzār ([123]).

Foyers : 18 ; veuve : 1.

Ispenğe : 456 a. Froment — 22 *ṣōmār* : valeur — 132 a. Dîme sur .... — 5 *ṣōmār* : valeur — 20 a. Dîme sur le *lāzot* — 8 *ṣōmār* : valeur — 24 a. Dîme sur l'huile d'olive : 25 a. Dîme sur le lin : 16 a. Potagers : 14 a. Mariages : 10 a. Délits : 14 a. Dîme sur le vin nouveau : 12 a.

Total : 723 a.

Doc. n° 23

MM 828, pp. 603-604.

Part du village de Sidkisi ([124]) dépendant d'Aqğaābād, transférée de Yūsuf Kerbelū.

Foyers : 20 ([125]).

Ispenğe : 500 a. Froment — 32 *ṣōmār* : valeur — 192 a. Orge — 48 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le millet — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Potagers : 26 a. Miel : 5 a. Droit sur les porcs : 10 a. Fèves : valeur — 20 a. Dîme sur le vin nouveau : 10 a. Dîme sur les potagers : 10 a. ([126]). Mariages : 10 a. Délits : 20 a.

(121) Corrigé d'après le taux habituel du *ṣōmār* de millet.

(122) Avec nettement moins de foyers que dans le doc. suivant, n° 22, on arrive au même total.

(123) Dans le doc. n° 3, le timar est transféré de Atmağa faisant partie des gens de Sinān Beg, dans les doc. nos 16 et 17, de ʿAtīq (affranchi) fils de Bādzār, de la maison de Sinān Beg. Tout porte à croire qu'il s'agit du même personnage. Cf. aussi les doc. nos 24 et 42.

(124) Cf. aussi *MM 828*, pp. 108 et 115-116.

(125) En fin de liste, un villageois est qualifié de *aḫriyān* : cf. n. 30.

(126) Les potagers sont nommés deux fois. Il doit s'agir une fois de *ketān*, «lin», au lieu de *bostān*.

Un moulin en pleine propriété de Yānīs, Amirōs, Yōrgī et Paraskiva. Revenu : 25 a.

Total : 1106 [1108] a.

Doc. n° 24

MM 828, p. 604.

Part du village de Yorōs ([127]) dépendant d'Aqğaābād, transférée d'Atmağa, affranchi (*'atīq*), fils de Bādzār ([128]).

Foyers : 23 ; veuves : 2.

Ispenğe : 587 a. Froment — 24 *ṣōmār* : valeur — 146 [144] ([129]) a. Orge — 10 *ṣōmār* : valeur — 50 a. Dîme sur le *lāzot* — 10 *ṣōmār* : valeur — 30 a. Dîme sur le millet — 20 *ṣōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le lin : 40 a. Potagers : 30 a. Miel : 40 a. Dîme sur les noix : 10 a. Mariages : 20 a. Délits : 65 a. Droit sur les porcs : 4 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 120 a.

Un moulin en pleine propriété de Filāḫnōs et de Tōrgī ..... dans le village susdit. Revenu : 72 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 300. Vin nouveau : 34 *čabūr* : valeur — 408 a.

À l'origine, 10 *čabūr* appartenaient au mécréant nommé Manōl Palāvrīs qui a été déporté en Roumélie, et 4 *čabūr* ([130]) au monastère Ayā Ṣofyā ([131]) à titre de legs pieux. Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1651 [1702] a.

Doc. n° 25

MM 828, p. 605.

Village de Bōltan ([132]) dépendant d'Aqğaābād, transféré de Qaragöz qui fait partie des hommes de Sinān Beğ, *mīrlivā'* ([133]).

Foyers : 12.

(127) Cf. aussi *MM 828*, pp. 111-112.

(128) Cf. doc. nos 3, 16, 22 et 42.

(129) Restitué d'après le prix habituel de 6 a. par ṣōmār de froment.

(130) Il manque 20 *čabūr* sur les 34 annoncés.

(131) Monastère Sainte-Sophie de Trébizonde ; cf. doc. n° 2.

(132) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 13.

(133) Il s'agit peut-être de Sinān Beg, gouverneur de Trébizonde. À la p. 61 du même ms. *MM 828*, sont mentionnés les domaines (*ḫāṣṣa*) de Sinān Beg *mīrlivā'-i Trabzon*.

Ispenğe : 300 a. Froment — 15 *ṣōmār* : valeur — 90 a. Orge — 35 *ṣōmār* : valeur — 174 [175] ([134]) a. Dîme sur le millet — 14 *ṣōmār* : valeur — 56 a. Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 10 a. Droit sur les porcs : 25 a. Dîme sur les noix : 4 a. Miel : 20 a. Mariages : 10 a. Délits : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpāyānis Av . k, dans le village susdit. Revenu : 40 a.

Vigne [réserve timariale] — nombre [de pieds] : 70. Vin nouveau — 6 *čabūr* revenu — 72 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère de Sūskabāsto ([135]). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 947 [856] a.

Doc. n° 26

MM 828, p. 605.

Part du village de Pirpōlī dépendant de Rize, transférée du *qāḍī* de Ğebnī ([136]).

Foyers : 15 ; veuves : 2.

Ispenğe : 387 a. Dîme sur le blé — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur le millet — 20 *ṣōmār* : valeur — 100 a. ([137]). Dîme sur le vin nouveau — 18 *čabūr* : valeur — 360 a. Dîme sur les potagers : 70 a. Dîme sur le lin : 70 a. Miel : 26 a. Dîme sur les noix : 16 a. Dîme sur les fruits : 23 a. Mariages : 25 a. Délits : 20 a. Droit sur le vin : 20 a. Droit sur les porcs : 23 a.

Total : 1180 a.

Doc. n° 27

MM 828, p. 606.

Part du village de Sinik dépendant d'Aqğaābād, transférée de Yūsuf, secrétaire (*kātib*).

(134) Restitué d'après le taux habituel de 5 a. par *ṣōmār* d'orge.

(135) Monastère de la Théosképastos sur le mont Mithrion (Boz tepe) à Trébizonde : cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos*, p. 272.

(136) Ğebnī : district habité par la tribu des Čepnī : cf. doc. n° 13.

(137) Le millet est ici à 5 a. le *ṣōmār* au lieu de 4 a.

Foyers : 15 ([138]) ; célibataires : 3 ; veuve : 1 ; *baština* ([139]) : 1.

Ispenğe : 481 a. Froment — 15 *ṣōmār* : valeur — 90 a. Orge — 50 *ṣōmār* : valeur — 250 a. Dîme sur le millet — 3 *ṣōmār* : valeur — 12 a. Délits : 14 a. Potagers : 14 a. Droit sur les porcs : 10 a. Dîme sur le lin : 14 a. Mariages : 10 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 100. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 100 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayōs Fōqās ([140]). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 995 a.

Doc. n° 28

MM 828, p. 606.

Part du village d'Ilī (ou Aylī?) dépendant d'Aqğaābād, transférée d'Ilyās de Tirḥāla ([141]).

Foyers : 5.

Ispenğe : 125 a. Froment — 4 *ṣōmār* : valeur — 22 [24] a. Orge — 14 *ṣōmār* : valeur — 80 [70] a. Dîme sur le millet — 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur les fruits : 5 a. Dîme sur le lin : 23 a. Potagers : 20 a. Dîme [sur le vin nouveau] — 4 *čabūr* : valeur — 48 a. Droit sur les porcs : 5 a. Mariages et délits : 20 a.

Total : 400 [408] a. ([142]).

En tout [le timar se compose de] : village : 1 ; parts [de village] : 8 ; foyers : 151 ; célibataires : 5 ; veuves : 9 ; *baština* : 1 ; revenu : 9555 a.

Doc. n° 29

MM 828, p. 607.

Timar de ʿÖmer fils de Bū Saʿīd, de Murād fils de ʿÖmer, de Mūsā et ʿIsā, fils de Yaḥyā, de Qaragöz de Semendire ([143]), portier, et d'Ilyās

(138) Un chef de foyer se nommant Muṣṭafā est qualifié de «nouveau musulman». Deux autres portent le nom d'un chef-lieu de district de la région : Mačōqa.

(139) Dans le texte, la *baština* est libellée ainsi : «terrain de Yānī Aġrānī ; Miḫāl .... en a la jouissance et paie la dîme» (*resm-iʿöšr*). Cf. n. 28.

(140) Monastère Saint-Phocas à Trébizonde : cf. doc. n° 5.

(141) Trikala en Thessalie (Grèce).

(142) Assez curieusement j'arrive au même total que le copiste si j'utilise les chiffres rétablis par moi-même!

(143) Smederevo en Yougoslavie.

de Şofya (144), faisant tous partie de la garnison de la forteresse de Giresun.

Part du village de Čālī (145) dépendant d'Aqğaābād, transférée de Qāsım, homme de ʿIsā Beğ.

Foyers : 55 (146) ; célibataires : 2 ; veuves : 5 [; *baština* : 1] (147).

Ispenğe : 1455 a. Froment — 100 *şōmār* : valeur — 600 a. Orge — 120 *şōmār* : valeur — 600 a. Dîme sur le millet — 25 *şōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 200 a. Potagers : 80 a. Dîme sur les fruits : 100 a. Droit sur les porcs : 20 a. Dîme sur les fèves : 30 a. Miel : 30 a. Mariages : 30 a. Délits : 40 a.

Un moulin en pleine propriété de Vāşil Malālās. Revenu : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Qōsta Vārnis. Revenu : 30 a.

Total : 3398 [3345] a.

Doc. n° 30

MM 828, p. 608.

Part du village de Ḫāra (148) dépendant de Yomōra, transférée de . . . ., *gulām-i mīr* (149).

Foyers : 16 ; célibataires : 2 ; veuve : 1 ; *baština* : 3 (150).

Ispenğe : 531 a. Dîme sur le blé — 15 *şōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le millet — 25 *şōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 12 a. Miel : 14 a. Dîme sur les noix : 12 a. Dîme sur les noisettes : 12 a. Droit sur les porcs : 4 a. Mariage : 10 a. Dîme sur les porcs : 5 a. Dîme sur le vin nouveau — 8 *čabūr* : 96 a. .

Un moulin en pleine propriété de Pāpā Māf k t et de Yānī Ar nōs. Revenu : 72 a.

(144) Cf. doc. n° 20.

(145) Cf. doc. n° 38.

(146) Un des villageois est un nouveau musulman.

(147) Il faut mentionner dans la liste des noms une *baština* ainsi notifiée : «terrain de Paraskiva Alyōs ; Pasqāl en a la jouissance et verse la dîme» (*resm-i ʿöšr*). Pasqāl n'est pas inclus dans l'*ispenğe*. Cf. n. 28.

(148) Village mentionné dans le ms. *TT 52*, pp. 61, 109 et 113.

(149) Cf. doc. n° 18, n. 107.

(150) Les *baština* sont ainsi libellées : «terrain de Yōrgī Māf k t, Todōra en a la jouissance» ; (il y a d'autres cas de femmes ayant la jouissance d'une *baština* dans *MM 828*, pp. 163, 207, 244, 248, 253, 260, 265, 274, 275, 535, 551, 565, 568 et 569 ; cf. N. Beldiceanu, *Les sources ottomanes...*, p. 7) ; «terrain de Qōsta, Yāni en a la jouissance», «terrain de Nikita Ar . ū ., F z l dī en a la jouissance».

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 30. Vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 36 a.

Total : 998 [999] a.

Doc. n° 31

MM 828, pp. 608-609.

Part du village de Māčāndī dépendant d'Of, transférée de Yūsuf le Noir, maréchal-ferrant (151).

Foyers : 11 ; célibataires : 2 ; veuves : 2.

Ispenğe : 337 a. Dîme sur le blé — 30 *ṣōmār* : valeur — 90 a. (152). Dîme sur le millet — 18 *ṣōmār* : valeur — 72 a. Dîme sur les noix : 35 a. Dîme sur le lin : 40 a. Dîme sur les noisettes : 40 a. Dîme sur le vin nouveau : 20 a. Potagers : 25 a. Miel : 20 a. Droit sur —— : 30 a. Dîme sur —— (153) : 18 a. Mariages : 5 a. Délits : 10 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 13 a.

Total : 737 [755] a.

Doc. n° 32

MM 828, p. 609..

Part du village de Māḫora (154) dépendant de Sürmene, transférée de Yūsuf [le Noir], maréchal-ferrant (155).

Foyers : 3 ; veuves : 2.

Ispenğe : 87 a. Dîme sur le millet — 3 *ṣōmār* : [valeur — 12 a.] (156). Dîme sur le blé — 3 *ṣōmār* : valeur — 18 a. (157). Dîme sur le lin : 35 a. Mariages : 30 a. Délits : 10 a. Dîme sur le vin nouveau : 20 a.

Total : 250 [212] a.

Doc. n° 33

MM 828, p. 609.

Part du village de Qātāndōs (?) dépendant de Sürmene, transférée de Ḥüseyin.

(151) Cf. doc. suivant, n° 32 ; et nos 59 et 60.

(152) Ce qui met le *ṣōmār* de blé à 3 a. au lieu de 4 habituellement.

(153) Lacunes. Le droit est peut-être celui sur les porcs.

(154) Cf. doc. nos 19, 53 et 67.

(155) Cf. doc. précédent, n° 31 ; et nos 59 et 60.

(156) Illisible, restitué d'après le taux habituel de 4 a. par *ṣōmār* de millet.

(157) Le *ṣōmār* de blé est à 6 a. par *ṣōmār* au lieu de 4 a. habituellement. C'est le taux utilisé pour le froment.

Foyers : 12.

Ispenğe : 300 a. Dîme sur le blé — 3 *ṣōmār* : valeur — 12 a. Dîme sur le millet — 12 *ṣōmār* : valeur — 48 a. Dîme sur le lin : 20 a. Potagers : 10 a. Droit sur les porcs : 15 a. Dîme sur les fruits : 15 a. Dîme sur le vin nouveau — 6 *čabūr* : valeur — 72 a. Mariages : 10 a. Délits : 20 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 100. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 120 a.

Total : 612 [642] a.

Doc. n° 34

MM 828, p. 610.

Part du village de Čīqārōqsa (158) dépendant d'Of, transférée de Ḥamza de Monāstir (159), *gulām-i mīr* (160).

Foyers : 12.

Ispenğe : 300 a. Dîme sur le millet — 8 *ṣōmār* : valeur — 32 a. Dîme sur le blé — 30 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 22 a. Dîme sur les châtaignes : 25 a. Dîme sur les noix : 25 a. Mariages : 5 a. Droits sanctionnant les délits : 8 a. Dîme sur le vin nouveau : valeur — 36 a.

Total : 633 [608] a.

En tout [le timar se compose de] : parts [de village] : 6 ; foyers : 109 ; célibataires : 6 ; veuves : 10 ; *baština* : 3 [4] ; revenu : 7029 [6628] a.

Doc. n° 35

MM 828, pp. 610-611.

Timar (161) de Saruğa de Ṣofyạ, de Yūsuf de Selānīk (162), de Šems ed-Dīn fils d'Özğür, de ʿIsā fils d'Ḥüseyin (163), portier, d'Aḥmed de

(158) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 18. Le même Ḥamza avait en timar deux parties du même village.

(159) Monāstir : cf. doc. n° 14.

(160) *Ġulām-i mīr* : cf. doc. n° 18, n. 107.

(161) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 11.

(162) Thessalonique en Macédoine (Grèce).

(163) Dans *MM 334*, p. 69, à la date de décembre 1497, ce personnage est toujours en possession à peu près du même timar, lequel timar est alors transmis à son fils Yūsuf sur sa demande. Cf. I. BELDICEANU-ŞTEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, pp. 109-110.

Tirḥālā (164), *fenarğı* (165), de Yūsuf de Kesriye, *anbārğı* (166) et d'Aḥmed, portier, faisant partie de la garnison de la forteresse de Giresun.

Village de Qōtalina (167) dépendant d'Aqğaābād, transféré du gouverneur (*mīrlivā*) (168).

Foyers : 7 ; célibataire : 1 ; veuve : 1.

Ispenğe : 206 a. Froment — 22 *ṣōmār* : valeur — 132 a. Orge — 8 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur le millet — 4 *ṣōmār* : valeur — 16 a. Lentilles — 10 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 60 a. Dîme sur le lin : 8 a. Potagers : 10 a. Miel : 6 a. Droit sur les porcs : 8 a. Délits : 5 a. Mariages : 10 a. Dîme sur l'huile d'olive : 80 a.

Total : 804 [681] a.

Doc. n° 36

MM 828, p. 611.

Village de Lyōpōlī (169) dépendant d'Aqğaābād, transféré de ʿAlī Beğ, *mīrmīrān*-i Lāzī (?) (170)

Foyers : 30 ; veuves : 2.

Ispenğe : 781 a. (171). Froment — 45 *ṣōmār* : valeur — 270 a. Dîme sur le millet — [155] *ṣōmār* : valeur — 620 a. Dîme sur le lin : 45 a. Potagers : 35 a. Droit sur le vin : 25 a. Dîme sur le vin nouveau — 25 *čabūr* : valeur — 300 a. Mariages : 30 a. Délits : 45 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī Liyās (?), dans le village susdit. Revenu : 30 a.

(164) Trikala en Thessalie (Grèce).

(165) Gardien de phare et des fanaux.

(166) Kastoria en Épire (Grèce). Cf. doc. n° 39, Yūsuf était déjà partie prenante d'une partie de ce timar. En revanche, il est déssaisi d'une partie d'un autre timar : cf. doc. n° 72. *Anbārğı* : gardien d'entrepôt.

(167) Dans I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 109, le nom du village est transcrit : Qoylana, mais dans *MM 828*, des points indiqueraient plutôt un «t» qu'un «i».

(168) Il s'agit peut-être de Sinān Beg, gouverneur de Trébizonde : cf. *supra*, n. 133.

(169) Lyōpōlī (ou Livopōlī) a toujours en 1497 le même nombre de foyers et de veuves (*MM 334*, p. 69) : cf. I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, pp. 108-110.

(170) *Mīrmīrān* ou *beglerbeg* : gouverneur d'une région.

(171) Ce chiffre se justifie grâce à la note en marge de la liste des noms qui transforme le statut d'une des deux veuves en usufruitière de *baština*.

Un moulin en pleine propriété de Yānī . . . . ., [dans] le village susdit. Revenu : 30 a.

Oliviers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 28. Huile — 2 *peymāne* (172) : valeur — 80 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 550. Vin nouveau — 70 *čabūr* : valeur — 840 a.

À l'origine, 50 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère qui est maintenant une mosquée, à Trébizonde (173), et 30 *čabūr* (174) au monastère Ayō Evyānis de Giresun. Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 3100 [3101] a.

Doc. n° 37

MM 828, p. 612.

Part du village d'Asproyānī (175) dépendant d'Of, transférée d'Ismā'īl et Būdāq.

Foyers : 41 ; célibataires : 3 ; veuve : 1.

Ispenğe : 1106 a. Dîme sur le blé — 30 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Dîme sur le millet — 70 *ṣōmār* : valeur — 300 [280] a. Dîme sur les noisettes : 25 a. Dîme sur les noix : 150 a. Dîme sur le lin : 190 a. Dîme sur les châtaignes : 25 a. Potagers : 74 a. Dîme sur les autres fruits : 49 a. Droit sur les porcs : 20 a. Miel : 25 a. Dîme sur le vin nouveau — 25 *čabūr* : valeur — 500 a. Mariages : 20 a. Délits : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Ḫamāk, dans le village susdit. Revenu : 10 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 60. Vin nouveau — 7 *čabūr* : valeur — 140 a.

(172) Cf. doc. n° 1, n. 41.

(173) Monastère de la Chrysoképhalos, cf. n. 290 ; ancienne cathédrale de Trébizonde, l'église fut transformée en mosquée après la chute de la ville en 1461, cf. N. BELDICEANU, *Biens monastiques...*, p. 195 ; cf. aussi le ms. *TT 52*, pp. 2, 3, 8, 94, 113, 130, 287 et 364.

(174) Cela fait en tout 80 *čabūr*, alors qu'il est sensé n'y en avoir que 70.

(175) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, p. 292 et *MM 828*, pp. 299, 308, 313 et 318. Cf. aussi *MM 334*, p. 69 : le village transcrit «Aḫār Bālī» dans I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 109, pourrait bien être le même que celui dont il est question ici : même population, même revenu total.

À l'origine, la plus grande partie [de la production] appartenait au monastère de Ṣūskāpāstō ([176]) et le reste au monastère de Parāmasta ([177]) à titre de legs pieux. Cela a été transformé en timar par ordre impérial.

Noyers et noisetiers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 60. Revenue — 80 a.

La plupart des arbres appartenaient à titre de legs pieux au monastère de Ṣūskāpāstō. Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2734 [2864] a.

Doc. n° 38

MM 828, p. 613.

Part du village de Čālī ([178]) dépendant d'Aqğaābād, transférée de Qāsim, chef-portier (*serbevvāb*) de ʿIsā Beğ.

Foyers : 20 ; célibataire : 1 ; veuves : 6.

Ispenğe : 561 a. Froment — 12 *ṣōmār* : valeur — 72 a. Orge — 40 *ṣōmār* : valeur — 200 a. Dîme sur le millet — 5 *ṣōmār* : valeur — 20 a. Dîme sur les fèves : 15 a. Dîme sur les fruits : 30 a. Potagers : 20 a. Délits : 15 a. Dîme sur le lin : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpā Qaryānīs, dans le village susdit. Revenu : 30 a.

Total : 983 a.

Doc. n° 39

MM 828, pp. 613-614.

Part du village de Zōndūqa ([179]), transférée de Yūsuf de Kesriye [*anbārğı*] ([180]).

(176) Monastère de la Théosképastos : cf. *art. cit.*, pp. 272-273.

(177) Peut-être s'agit-il du monastère de Paramythia : cf. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 274.

(178) Cf. doc. n° 29 ; deux parties de ce village sont transférées de Qāsim mais avec des qualificatifs différents ; peut-être s'agit-il cependant du même personnage. D'autre part, il est sûrement question de cette partie-là du village dans *MM 334*, p. 68 : cf. I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 109, où Calı a été transcrit «Mala» en l'absence de points sous la première lettre. Mais il n'y a pas de doute qu'il s'agisse du même village car le décompte des foyers, célibataire et veuves est le même, ainsi que le revenu.

(179) Cf. *MM 334*, p. 69 : I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 110. Zonduqa est écrit «Ronduqa» dans *MM 334*.

(180) Cf. doc. n°s 35 et 72.

Foyers : 9 ; veuve : 1.

Ispenğe : 231 a. Dîme sur le blé — 20 *ṣōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le millet — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le vin nouveau — 6 *čabūr* : valeur — 120 a. Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 10 a. Miel : 15 a. Dîme sur les fruits : 10 a. Mariages et délits : 20 a.

[Un] moulin en pleine propriété de .... Sūnğak (181) et de Vāṣil, dans le village susdit. Revenu : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī Sūnğak et de Paraskiva Sūnğak, dans le village susdit. Revenu : 20 a.

[Un] moulin en pleine propriété de Ṣevastō et de Vāṣil Sūnğak, dans le village susdit. Revenu : 20 a.

Total : 646 [671] a.

Doc. n° 40

MM 828, p. 614.

Part du village de Rūspa (182) [dépendant de Rize] (183).

Foyers : 19 ; célibataires : 5 ; veuve : 1.

Ispenğe : 600 [606] (184) a. Dîme sur le blé — 50 *ṣōmār* : valeur — 200 a. Dîme sur le millet — 30 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Potagers : 25 a. Dîme sur les noix : 25 a. Dîme sur le lin : 45 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a. Droit sur les porcs : 25 a. Mariages et délits : 30 a. Dîme sur sur les noisettes : 25 a. Droit sur le vin : 25 a.

Un moulin en pleine propriété de Trandafīl Yaqāsī, du village susdit. Revenu : 50 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 158. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a.

À l'origine, [la production] appartenait à la fille de Kīr Miḫāl (185). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 1430 [1570] a.

(181) Il y a déjà 7 villageois de ce nom dans cette partie du village.

(182) Dans *MM 334*, p. 69, il est question d'une part d'un village nommé Rusma ayant le même nombre de foyers, de célibataires et de veuve, et le même revenu total : cf. I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 110.

(183) Cf. *MM 828*, p. 229, et *MM 334*, p. 74 : cf. *art. cit.*, p. 125.

(184) La veuve a été oubliée.

(185) Prince de l'entourage de David Comnène : cf. N. BELDICEANU, *Biens des Grands Comnènes...*, p. 29.

Doc. n° 41

MM 828, pp. 614-615.

Part du village de Bolyānō ([186]) dépendant d'Of, transférée de Ḫalīl, portier ([187]).

Foyers : 18 ([188]).

Ispenğe : 450 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur les noix : 55 a. Dîme sur les fruits : 25 a. Potagers : 25 a. Dîme sur les noisettes : 25 a. Dîme sur le lin : 45 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 60 a. Droit sur les porcs : 25 a. Mariages : 15 a. Délits : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Paraskiva Pōlīd ([189]), du village susdit. Revenu : 40 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 55. Vin nouveau — 6 *čabūr* : revenu — 72 a.

À l'origine, 3 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère de Ṣūskāpāstō ([190]) et 3 *čabūr* au monastère Ayōs Fōqās ([191]). Par ordre impérial ils ont été transformés en timar.

Total : 1177 [1097] a.

En tout [le timar se compose de] : villages : 2 ; parts [de village] : 5 ; foyers : 144 ; célibataires : 10 ; veuves : 12 ; revenu : 10974 a.

Doc. n° 42

MM 828, pp. 615-616.

Timar de Pīrī fils de Ḥüseyin, portier, d'Iskender fils d'Ine Beğ et de Muṣṭafā de Kaffa ([192]) fils d'Iskender de Kaffa, faisant partie de la garnison de la forteresse de Giresun.

(186) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 14. En 1497, Bolyānō, avec le même nombre de foyers et le même revenu, fait toujours partie du timar de ʿIsā fils de Ḥüseyin. Cf. *MM 334*, p. 69 : I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 110, où Bolyano est transcrit «Melyano» ; mais dans *MM 828*, p. 280, le «b» est net. Il existe un village appelé Milyano dans le district d'Of : cf. H. Umur, *Of tarihi...*

(187) Cf. doc. n° 58.

(188) Dans la liste, deux villageois portent le nom de ʿAlyānō ou Ġalyānō. Seule la 1re lettre diffère de la 1re lettre du nom du village.

(189) Pōlīd est un nom que l'on retrouve dans d'autres villages.

(190) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, p. 272.

(191) Monastère Saint-Phocas à Trébizonde ; cf. doc. n° 5.

(192) Caffa en Crimée.

Part du village de Pō(l)škī (193) dépendant d'Aqğaābād, transférée d'Atmağa ʿAtīq fils de Bādzār (194).

Foyers : 7 ; célibataires : 2 ; veuve : 1.

Ispenğe : 231 a. Froment — 12 *şōmār* : valeur — 68 a. Orge — 40 *şōmār* : valeur — 200 a. Dîme sur le millet — 11 *şōmār* : valeur — 44 a. Dîme sur . . . : 10 a. Lentilles : 10 a. Dîme sur les noix : 5 a. Potagers : 20 a. Miel : 10 a. Dîme sur le vin nouveau : 20 a. Dîme sur l'huile d'olive : 100 a. Droit sur les porcs : 10 a. Droit sur les moutons : 5 a. Droit sur le lin : 52 a. Droit sur les délits : 30 a. Mariages : 10 a.

Total : 898 [825] a.

Doc. n° 43

MM 828, p. 616.

Part du village de Lefqōtye (195) dépendant de Rize, transférée de Maḫmūd, affranchi (*ʿatīq*) de Ḫoğa Ğemāl.

Foyers : 26.

Ispenğe : 650 a. Dîme sur le blé — 60 *şōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le millet — 60 *şōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le lin : 55 a. Potagers : 45 a. Miel : 25 a. Dîme sur les fruits : 20 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a. Droit sur le vin : 30 a. Mariages et délits : 40 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī . . . s, dans le village susdit. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 100. Vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 100 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayōs [Filibōs] (196). Par ordre impérial, elle a été transformée en timar.

Total : 1660 a.

(193) Cf. aussi *MM 828*, p. 104.

(194) Cf. doc. nos 3, 16, 17, 22 et 24.

(195) Cf. aussi *MM 828*, p. 413 et p. 83 où on lit : Lefqōsye.

(196) Monastère Saint-Philippe à Trébizonde : cf. doc. n° 6. En réalité dans le texte : «Ayōs Filetōs» ; il existe un évêché de Philetos en Lycie : cf. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 242 ; mais il est probable que c'est une erreur de scribe et qu'il s'agit bien ici du monastère Saint-Philippe.

Doc. n° 44

MM 828, pp. 616-617.

Part du village de Zarānākī (197) dépendant de Sürmene, transférée de Tōdoros Amiruğe (198).

Foyers : 34 ; célibataires : 2 ; veuves : 7.

Ispenğe : 942 a. Dîme sur le blé — 66 *şōmār* : valeur — 264 a. Dîme sur le millet — 79 *şōmār* : valeur — 306 a. (199). Dîme sur le lin : 55 a. Dîme sur les potagers : 55 a. Miel : 25 a. Dîme sur les noisettes : 155 a. Dîme sur les noix : 45 a. Dîme sur les fruits : 25 a. Droit sur le vin : 55 a. Dîme sur le vin nouveau — 12 *čabūr* : valeur — 144 a. Mariages : 55 a. Délits : 150 a. Droit sur les porcs : 45 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 40. Vin nouveau — 40 *čabūr* : valeur — 448 a. (200).

À l'origine, 20 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère de Ḫutura (201), 15 au monastère Ayō[s] Yōrgī (202) et 5 au monastère Ayō[s] Evyānis (203). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2873 [2769] a.

En tout [le timar se compose de] : parts [de village] : 3 ; foyers : 67 ; célibataires : 4 ; veuves : 8 ; revenu : 5431 a.

Doc. n° 45

MM 828, pp. 618-619.

Garnison de la forteresse d'Of.

Timar d'Atmağa Elčī (204), commandant (*dizdār*) de la forteresse d'Of mentionnée plus haut.

Part du village de Zisnō (205) dépendant d'Of, transférée de ʿAbdī, affranchi (206) de . . . (207) Süleymān Beğ.

(197) Cf. N. Beldiceanu, *Biens des Amiroutzès...*, p. 77.

(198) Todoros Amiroutzès : cf. *art. cit.*

(199) À 4 a. le *şōmār* de millet, cela devrait faire 316 a.

(200) Cela fait le *čabūr* de vin à 11,20 a. au lieu de 12 a.

(201) Monastère Saint-Georges de Choutoura : cf. doc. n° 14.

(202) Plusieurs monastères étaient dédiés à Saint-Georges : cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, pp. 127, 133, 168, 271-272 et 308 ; et R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 261-264.

(203) Saint-Eugène à Trébizonde : cf. doc. n° 4.

(204) *Elčī* : porteur de messages.

(205) Ou «Zitō» : cf. *MM 828*, p. 281 ; ou «Zino» : cf. H. Umur, *Of tarihi...*

(206) Affranchi : *ʿAtī*. Cf. doc. nos 46 et 47.

(207) Marštoron? : titre ou fonction?

Foyers : 25 (208) ; célibataires : 2 (209) ; veuves : 4 ; *baština* : 3.

Ispenğe : 799 a. Dîme sur le blé — 45 *ṣōmār* : valeur — 180 a. Dîme sur le millet — 65 *ṣōmār* : valeur — 260 a. Dîme sur le lin : 30 a. Potagers : 40 a. Dîme sur les noix : 3 a. Dîme sur les noisettes : 15 a. Droit sur les porcs : 15 a. Miel : 15 a. Châtaignes : 40 a. Dîme sur le vin nouveau : 50 a. Mariages : 15 a. Délits : 30 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 20 a.

Total : 1519 [1492] a.

Doc. n° 46

MM 828, p. 619.

Part du village de Hālmānō (210) dépendant d'Of, transférée de ʿAbdī mentionné ci-dessus (211).

Foyers : 13 ; célibataires : 2 ; veuve : 1.

Ispenğe : 381 a. Dîme sur le blé — 20 *ṣōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le millet — 51 *ṣōmār* : valeur — 240 [204] (212) a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 25 a. Droit sur les porcs : 10 a. Miel : 24 a. Dîme sur les noisettes : 35 a. Dîme sur les noix : 35 a. Dîme sur les châtaignes : 25 a. Dîme sur les fruits : 16 a. Mariages et délits : 35 a. Dîme sur le vin nouveau : valeur — 35 a.

Dans cette part [du village], un moulin [en pleine propriété] des raïas. Revenu : 10 a.

Total : 880 [986] (213) a.

Doc. n° 47

MM 828, pp. 619-620.

Part du village d'Astabolū dépendant d'Of, transférée du susdit (214).

Foyers : 9.

(208) Un des villageois est qualifié de nouveau musulman mais porte toujours son nom grec de Sevasto.

(209) 3 en réalité, simple faute de calligraphie, le compte de l'*ispenğe* étant bon.

(210) Cf. *MM 828*, p. 310.

(211) Cf. doc. nos 45 et 47.

(212) 204 a. au taux habituel pour le millet ; le copiste a peut-être interverti le 4 et le 0.

(213) Si on compte 204 a. pour le millet, cela ferait un total de 950 a.

(214) *ʿAbdī* : cf. doc. nos 45 et 46.

Ispenğe : 225 a. Dîme sur le blé — 7 *ṣōmār* : valeur — 42 a. (215). Dîme sur le millet — 40 *ṣōmār* : valeur — 160 a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 15 a. Miel : 22 a. Dîme sur les fruits : 25 a. Droit sur les porcs : 15 a. Mariages : 5 a. Délits : 10 a. Vin nouveau : 35 a. Dîme sur les fruits (216) : 50 a.

Part de moulin des raïas. Revenu : 20 a.

Total : 659 a.

En tout [le timar se compose de] : parts [de village] : 3 ; foyers : 47 ; célibataires : 5 ; veuves : 5 ; *baština* : 3 ; revenu : 3058 a.

Doc. n° 48

MM 828, pp. 620-623.

Timar (217) de Yūsuf (218) d'Alağaḥiṣār (219), *ketḫüdā*, de ʿAbdallāh (220) de Semendire (221), *serbölük* (222), de Mevlānā Veys, *imām*, de Širmerd de Zagōriye (223), canonnier, de Seydī de Nīksār (224), portier, de Naṣūḥ, fils du *ketḫüdā*, d'Ine Beğ et de Ḥasan, fils de Ṭogān, de ʿAlī de Varna (225), d'Ibrāhīm le Hongrois (*üngürüs*), d'Aydın et de Ḥamza, fils d'Aḥmed, tous faisant partie de la garnison de la forteresse d'Of déjà nommée.

Village de Bīġā (226) dépendant de Qālī Prāvl (227), transféré de Maḥmūd Beğ, *zaʿīm* (228) d'Of.

Foyers : 201 ; célibataires : 7 [6] (229) ; veuves : 10.

(215) Ce blé (*qapluğa*) est évalué au taux du froment de qualité supérieure (*ḥinta*), c'est-à-dire à 6 a. le *ṣōmār* au lieu de 4.

(216) Il est indiqué 2 dîmes différentes sur les fruits.

(217) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 12.

(218) Voir sa part exacte du timar à la fin du doc. suivant, n° 49.

(219) Kruševac en Yougoslavie.

(220) Voir sa part exacte du timar à la fin du doc. suivant, n° 49.

(221) Smederevo en Yougoslavie.

(222) *Serbölük* : chef d'une petite unité militaire.

(223) Zagoriye en Grèce? ou Zagore (Zagra) en Bulgarie?

(224) Niksar en Anatolie.

(225) Varna en Bulgarie.

(226) Il est question du village de Bīġā, mais en réalité il ne doit s'agir que d'une partie, puisque dans le doc. suivant, n° 49, il s'agit d'une part de Bīġā.

(227) Qālī Prāvl du *nāḥiye* d'Of : cf. *MM 828*, p. 704.

(228) *Zaʿīm* : cf. doc. n° 7. Cf. doc. nos 49 et 55.

(229) Erreur de copie et, de plus, l'*ispenğe* est bien de 5235 a. en comptant 6 célibataires.

Ispenğe : 5235 a. Dîme sur le blé — 300 *ṣōmār* : valeur — 1200 a. Dîme sur le millet — 530 *ṣōmār* : valeur — 2120 a. Dîme sur le lin : 1000 a. Potagers : 300 a. Miel : 250 a. Dîme sur les noix : 510 a. Dîme sur les noisettes : 150 a. Dîme sur les châtaignes : 30 a. Dîme sur les autres fruits : 180 a. Dîme sur le vin nouveau — 120 *čabūr* : valeur — 1750 a. (230). Délits : 300 a. Mariages : 100 a. Droit sur le vin : 150 a. Droit sur les porcs : 130 a.

Un moulin en pleine propriété de Qosṭa Maksī (231). Revenu : 30 a.
Un moulin en pleine propriété de Gōrgī Oros. Revenu : 60 a.
Un moulin en pleine propriété de Yānīs Māḫōris. Revenu : 36 a.
Un moulin en pleine propriété de Adrana (?) Ġūrīn. Revenu : 60 a.
Un moulin en pleine propriété de Yānis . . . Gān. Revenu : 30 a.
Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Māḫōrīs. Revenu : 33 a.
Un moulin en pleine propriété de Yānī Qōrqōt. Revenu : 60 a.
Un moulin en pleine propriété de Kirāzī et de Yānī. Revenu : 30 a.
Un moulin en pleine propriété de Paraskiva . ōl . . Revenu : 30 a.
Un moulin en pleine propriété de Miḫāl Māksī. Revenu : 30 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 590. Vin nouveau — 50 *čabūr* : valeur — 750 a. (232).

À l'origine, 40 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère de Ṣūskāpāstō (233) et 10 *čabūr* appartenaient au mécréant nommé Nikita Rūstem (234) qui a trahi. À cause de cela, ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Noyers et noisetiers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 320. Revenu : 600 a.

Total : 15214 [15154] a.

Doc. n° 49

MM 828, p. 623.

Part de village de Bīġā (235) dépendant de Qālī Prāvl (236), transférée de Maḥmūd Beğ nommé pus haut (237).

(230) Il doit y avoir une erreur : cela ferait le *čabūr* de vin à 14,58 a.
(231) Nom du premier villageois de la liste.
(232) Le *čabūr* de vin est à 15 a. au lieu de 12 ou 20 a. habituellement.
(233) Monastère de la Théosképastos : cf. doc. n° 25.
(234) Nom d'origine persane : cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, p. 294, n. 86.
(235) Cf. doc. précédent, n° 48.
(236) Cf. doc. cité, n. 227.
(237) Cf. doc. cité et doc. n° 55.

Foyers : 12 ; célibataire : 1 ; *baština* : 1.

Ispenğe : 350 a. Dîme sur le blé — 60 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le millet — 75 *ṣōmār* : valeur — 300 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a. Dîme sur le lin : 70 a. Dîme sur les potagers : 26 a. Miel : 25 a. Dîme sur les noix : 25 a. Dîme sur les fruits : 40 a. Droit sur les porcs : 10 a. Droit sur le vin : 50 a. Mariages et délits : 20 a.

Total : 1346 [1356] a.

En tout [le timar comporte] : village : 1 ; part [de village] : 1 ; foyers : 213 ; célibataires : 8 [7] ([238]) ; veuves : 10 ; *baština* : 1 ; revenu : 16560 a.

Part de Yūsuf, *ketḫüdā* : 1500 a. Part de ʿAbdallah, *serbölük* : 1500 a. Ce qui reste est partagé en parties égales [entre les autres timariotes].

Doc. n° 50

MM 828, pp. 624-626.

Garnison de la forteresse de Rize.

Timar ([239]).

Part du village de Mōzāra ([240]) dépendant de Rize, transféré de Tağ ed-Dīn, *ketḫüdā* du gouverneur (*mīrlivā*) ([241]).

Foyers : 89 ; célibataires : 14 ; veuves : 7 ([242]).

Ispenğe : 225 a. ([243]). Dîme sur le blé — 125 *ṣōmār* : valeur — 500 a. Dîme sur le millet — 95 *ṣōmār* : valeur — 380 a. Miel : 60 a. Dîme sur le lin : 180 a. Potagers : 160 a. Dîme sur le vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 40[0] a. Droit sur les porcs : 40 a. Mariages : 50 a. Délits : 150 a.

Un moulin en pleine propriété de Qōstandīn . . ūs du village susdit. Revenu : 40 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī Istafānikīs, dans le village susdit. Revenu : 25 a.

(238) En réalité 7 célibataires seulement ; il y a une erreur dans leur décompte général.

(239) Timar du commandant de la forteresse et de son adjoint : cf. en fin de document. En juin 1498, le commandant de la forteresse de Rize était un certain Yūsuf : cf. *MM 334*, p. 72 et I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 120.

(240) Cf. doc. nos 66 et 71, et aussi dans *MM 828*, pp. 331, 368 et 705.

(241) *Mīrlivā'* : gouverneur d'une province. En ce qui concerne Tağ ed-Dīn, cf. aussi les doc. nos 66 et 71.

(242) La liste des raïas ne comporte en fait que 109 noms au lieu de 110.

(243) Erreur de scribe car ce chiffre est ridiculement bas ; cela devrait faire 2617 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Ġazōris, dans le village susdit. Revenu : 25 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 650. Vin nouveau — 44 *čabūr* : valeur — 520 a.

À l'origine, 2 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayōs Fōqa Qordīl (244), 18 au monastère Ayō Ġrigōr (245), 19 au monastère Ayō Todōr (246) et 5 appartenaient au mécréant nommé Qōstandīn le Géorgien (*Gürǧī*) (247) qui est parti avec l'empereur (*tekvür*) (248). Ils ont donc été transformés en timar par ordre impérial.

En tout [le timar se compose de] : part [de village] : 1 ; foyers : 89 ; célibataires : 14 ; veuves : 7 ; revenu : 6568.

Part du commandant (*dizdār*) : 5000 a. a. Part du *ketḫüdā* : 1568 a.

Doc. n° 51

MM 828, pp. 626-627.

Timar (249) de Yūsuf Qōsta[n]dīn (250),*serbölük* (251), de Muṣṭafā fils d'Ilyās, de Yaḥyā fils de Ḫıżır, d'Aḥmed fils de Qar[a]göz, de Murād fils d'Ibrāhīm, de Meḥmedī fils de Yaḫšī, de Qurd fils de Ḫıżır, de Ḥamza d'Üsküb (252), *serbölük*, d'Iskender fils d'Ilyās, de Ḫiżir fils d'Ilyās, de Ḥüseyin fils de *ġulām* (253) et d'Ilyās de Miḫaliğ (254), tous faisant partie de la garnison de la forteresse de Rize.

Part du village de Kesānōs (255) dépendant de Rize, transférée du gouverneur (*mīrlivā'*).

(244) Saint-Phocas, monastère à Kordylè : cf. R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 293.

(245) Monastère Saint-Grégoire : cf. A. BRYER et D. WINFIELD, *The Byzantine Monuments...*, pp. 226-228 ; R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 264-265.

(246) Saint-Théodore, au Sud de Trébizonde, ou monastère Saint-Théodore Gabras : cf. A. BRYER et D. WINFIELD, *The Byzantine Monuments...*, p. 237 ; R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, p. 271.

(247) Cf. doc. n° 66 et N. BELDICEANU, *L'Empire de Trébizonde à travers un registre...*, p. 58, note.

(248) L'empereur David Comnène.

(249) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 4.

(250) Yūsuf de Constantinople, peut-être.

(251) *Serbölük* : chef d'unité militaire.

(252) Skopje en Macédoine occidentale (Yougoslavie).

(253) *Ġulām* : cf. doc. n° 20, n. 115.

(254) Province de Ḫüdavendigār (Brousse), aujourd'hui Karacabey?

(255) Cf. doc. nos 61 et 77 ; et aussi *MM 828*, pp. 402 et 672.

Foyers : 50 ; célibataire : 1 ; veuves : 8.

Ispenğe : 1323 a. Dîme sur le blé — 60 *şōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le millet — 120 *şōmār* : valeur — 600 a. (256). Dîme sur le vin nouveau — 25 *čabūr* : valeur — 500 a. Dîme sur le lin : 150 a. Potagers : 80 a. Dîme sur les noix : 30 a. Dîme sur les noisettes : 80 a. Miel : 50 a. Mariages : 50 a. Délits : 80 a. Droit sur le vin : 60 a. Droit sur les porcs : 25 a.

Un moulin en pleine propriété de de Pāpās Tamāronōros (?). Revenu : 90 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Kilāros. Revenu : 90 a.

Un moulin en pleine propriété de Ḫristōdul Māris. Revenu : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Ḷiqarō Ispānōs. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 300. Vin nouveau — 60 *čabūr* : valeur — 1200 a.

À l'origine, 10 *čabūr* appartenaient [à titre de legs pieux] au monastère Ayōs Evyānis (257), 40 au monastère Ayōs Filibōs (258) et 10 *čabūr* appartenaient au mécréant nommé Qōsta Ṣārnikīs qui a été déporté en Roumélie. En conséquence ils furent transformés en timar par ordre impérial.

Total : 4683 a.

Doc. n° 52

MM 828, pp. 627-628.

Part du village d'Ōmā dépendant de Rize, transférée du gouverneur (*mīrlivā'*).

Foyers : 28 ; célibataires : 3 ; veuves : 7.

Ispenğe : 819 [817] a. Dîme sur le blé : 35 *şōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le millet — 65 *şōmār* : valeur — 325 a. (259). Dîme sur le lin : 100 a. Potagers : 5 a. Dîme sur les noix : 35 a. Droit sur les porcs : 85 a. Dîme sur le vin nouveau — 15 *čabūr* : valeur — 300 a. Miel : 35 a. Dîme sur les noisettes : 25 a. Droit sur le vin : 15 a. Mariages : 25 a. Délits : 20 a.

Total : 1904 [1929] a.

(256) Le *şōmār* de millet est à 5 a. au lieu de 4 habituellement.
(257) Monastère Saint-Eugène : cf. doc. n° 4.
(258) Monastère Saint-Philippe : cf. doc. n° 6.
(259) Cela fait le *şōmār* de millet à 5 a. au lieu de 4 habituellement.

Doc. n° 53

MM 828, pp. 628-629.

Part du village de Māqōra (260) dépendant de Rize, transférée du gouverneur (*mīrliv[āj'*).

Foyers : 32 ; veuves : 6.

Ispenğe : 836 a. Dîme sur le blé — 30 *ṣōmār* : valeur — 240 a. (261). Dîme sur le millet — 70 *ṣōmār* : valeur — 350 a. (262). Dîme sur le vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 400 a. Dîme sur le lin : 53 a. Potagers : 30 a. Miel : 10 a. Dîme sur les noix : 25 a. Dîme sur les fruits : 15 a. Mariages : 20 a. Délits : 30 a. Droit sur — (263) : 30 a. Droit sur les porcs : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Savastōs Atanās, dans le village susdit. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 200. Vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 400 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayōs Filībōs (264). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 2469 a.

Doc. n° 54

MM 828, p. 629..

Part du village de Tornīk (265) dépendant de Rize, transférée du gouverneur (*mīrlivā'*).

Foyers : 25 ; veuves : 5.

Ispenğe : 655 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. (266). Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 175 a. Dîme sur le lin : 20 a. Potagers : 32 a. Miel : 20 a. Dîme sur les noisettes : 20 a. Dîme

(260) Cf. doc. n° 67.

(261) Le *ṣōmār* de blé est évalué au double du taux habituel, 8 a. le *ṣōmār*, au lieu de 4. Mais peut-être est-ce une erreur du scribe qui aurait dû écrire 60 *ṣōmār* ?

(262) Le *ṣōmār* de millet est évalué à 5 a. au lieu de 4.

(263) Lacune.

(264) Monastère Saint-Philippe : cf. doc. n° 6.

(265) Ce toponyme est en même temps anthroponyme pour tous les noms recensés dans cette partie du village : cf. N. Beldiceanu, *Les sources ottomanes...*, pp. 3-5.

(266) Le *ṣōmār* de blé est à 5 a. au lieu de 4.

sur les noix : 55 a. Dîme sur le vin nouveau — 20 *čabūr* : valeur — 400 a. Droit sur les porcs : 20 a. Mariages : 15 a. Délits : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī Tornīkis. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Todōros Tornīkis. Revenu : 25 a.

Un moulin en pleine propriété de Yānī Tornīkis (267). Revenu : 15 a.

Total : 1627 [1557] a.

Doc. n° 55

MM 828, pp. 629-630.

Part du village d'Oflāra (268) dépendant de Qālī Prāvl (269), transférée de Maḥmūd Beğ, *za'īm* (270) d'Of.

Foyers : 48 ; veuves : 4 ; *baština* : 1.

Ispenğe : 1249 a. Dîme sur le blé — 50 *ṣōmār* : valeur — 200 a. Dîme sur le millet — 250 *ṣōmār* : valeur — 1000 a. Dîme sur le lin : 95 a. Potagers : 65 a. Dîme sur les noix : 85 a. Droit sur les porcs : 35 a. Dîme sur les fruits : 35 a. Droit sur le vin : 25 a. Mariages : 35 a. Délits : 55 a. Dîme sur le vin nouveau — 15 *čabūr* : valeur — 300 a. Miel : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrġī Ğamāk, dans le village susdit. Revenu : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Ḫālōs. Revenu : 30 a.

Vigne réserve timariale - nombre [de pieds] : 200. Vin nouveau — 40 *čabūr* : valeur — 600 a.

Noyers et noisetiers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 150. Revenu : 250 a.

À l'origine, cela appartenait à titre de legs pieux au monastère de Sūskabāsto (271). Par ordre impérial cela fut transformé en timar.

Total : 4119 [3819] a.

Doc. n° 56

MM 828, pp. 630-631.

Part du village de Māp . v . r . l dépendant de Rize, transférée de Meḥmedī fils de Firūz.

(267) Répétition ou erreur dans l'attribution?

(268) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 37.

(269) Cf. doc. n° 48, n. 227.

(270) Cf. doc. nos 48 et 49. Tout ce qui dépend de Qālī Prāvl est transféré de Maḥmūd Beg.

(271) Monastère de la Théosképastos : cf. *art. cité*.

Foyers : 9.

Ispenğe : 225 a. Dîme sur le blé — 7 *ṣōmār* : valeur — 42 a. (272). Dîme sur le millet — 15 *ṣōmār* : valeur — 75 a. Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 10 a. Dîme sur les noix : 20 a. Dîme sur les fruits : 4 a. Dîme sur le vin nouveau : 25 a. (273). Mariages : 10 a. Délits : 10 a. Miel : 10 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpā Manōl, dans le village susdit. Revenu : 15 a.

Resté en dehors du registre précédent.

Total : 462 [471] a.

Doc. n° 57

MM 828, p. 631.

Part du village de Qalāndavī (274) dépendant de Rize, transférée de Ḫōšqadem de Nīksār (275).

Foyers : 15 [13] (276) ; veuve : 1.

Ispenğe : 331 a. Dîme sur le blé — 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le millet — 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 30 a. Potagers : 20 a. Dîme sur les noix : 31 a. Mariages : 10 a. Droit sur les porcs : 10 a. Délits : 20 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 30. Vin nouveau : 2 *čabūr* : valeur — 40 a.

À l'origine, [la production] appartenait à l'empereur (*tekvür*) (277). Elle fut transformée en timar par ordre impérial.

Total : 712 a.

(272) Le *ṣōmār* de blé est évalué à 6 a. au lieu de 4, et celui de millet à 5 a. au lieu de 4.

(273) Il manque le nombre de *čabūr*, le chiffre 25 ne pouvant être que la valeur en aspres, bien que, si on le divise par 12 ou 20, taux usuels par *čabūr*, cela ne fasse en aucun cas un compte rond, ce qui est inhabituel. Mais si on considère que ce chiffre 25 s'applique aux *čabūr*, cela ferait une dîme totale de 300 ou 500 aspres, tout à fait en contradiction avec le montant total de l'imposition et incompatible avec le petit nombre de raïas.

(274) Cf. *MM 828*, pp. 365, 374, 377 et doc. n° 64.

(275) En Anatolie orientale.

(276) Erreur de copie : l'*ispenğe* est bien calculé pour 13 foyers.

(277) L'empereur David Comnène.

Doc. n° 58

MM 828, pp. 631-632.

Part du village d'Alāno ([278]) dépendant d'Of, transférée de Ḫalīl, portier ([279]).

Foyers : 26 ; célibataires : 3 ; veuves : 3.

Ispenǧe : 743 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 45 *ṣōmār* : valeur — 180 a. Dîme sur les noix : 85 a. Dîme sur les noisettes : 45 a. Dîme sur le lin : 100 a. Potagers : 35 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 120 a. Dîme sur les autres fruits : 20 a. Mariages : 10 a. Délits : 20 a. Miel : 16 a. Droit sur les porcs : 20 a.

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit.

Arbres fruitiers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 35. Valeur : 50 a.

À l'origine, ils appartenaient à titre de legs pieux aux monastères mentionnés [ci-dessous]. Ils furent transformés en timar par ordre impérial.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 230. Vin nouveau — 15 *čabūr* : valeur — 180 a.

À l'origine, 10 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère de l'Aṣōmātōs ([280]) et 5 *čabūr* au monastère de Sūskapāstō ([281]). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1749 [1744] a.

Doc. n° 59

MM 828, p. 632.

Part du village de Manōḫōrtī ([282]) dépendant de Rize, transférée de Yūsuf, maréchal-ferrant, le Noir ([283]).

Foyers : 2.

(278) Cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 4.

(279) Cf. doc. n° 41.

(280) Cf. doc. n° 2, n. 48.

(281) Monastère de la Théosképastos : cf. *art. cité.*

(282) Autre part du village, *MM 828*, pp. 250-251 ; cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 28. Cf. aussi *MM 334*, p. 79 ; I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 137.

(283) Cf. doc. nos 31, 32, 60.

Ispenğe : 50 a. Dîme sur le blé — 3 *ṣōmār* : valeur — 12 a. Dîme sur le millet — 3 *ṣōmār* : valeur — 12 a. Dîme sur le vin nouveau : 25 a. Potagers : 5 a. Dîme sur le lin : 10 a. Dîme sur les noix : 5 a. Droit sur les porcs : 3 a. Mariages et délits : 5 a.

Total : 127 a.

Doc. n° 60

MM 828, pp. 632-633.

Part du village d'Oḫa (284) dépendant de Rize, transférée de Yūsuf [le Noir], maréchal-ferrant, mentionné plus haut (285).

Foyers : 12 ; célibataires : [1] (286).

Ispenğe : 325 a. Dîme sur le blé — 4 *ṣōmār* : valeur — 16 a. Dîme sur le millet — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Potagers : 14 a. Droit sur les porcs : 10 a. Dîme sur le lin : 25 a. Dîme sur les noix : 26 a. Dîme sur le vin nouveau — 2 *čabūr* : valeur — 24 a. Miel : 10 a. Mariages : 10 a. Délits : 20 a.

Total : 525[520] a.

Doc. n° 61

MM 828, pp. 633-634.

Part du village de Ḳesanōs (287) dépendant de Rize, transférée de Süleymān fils d'I[b]rāhīm.

Foyers : 32 ; célibataires : 2 ; veuve : 1.

Ispenğe : 856 a. Dîme sur le blé — 85 *ṣōmār* : valeur — 340 a. Dîme sur le millet — 100 *ṣōmār* : valeur — 400 a. Dîme sur le lin : 150 a. Dîme sur —— (288) : 24 a. Dîme sur les noisettes : 35 a. Dîme sur le vin nouveau — 25 *čabūr* : valeur — 500 a. Potagers : 35 a. Dîme sur les fruits : 35 a. Droit sur les porcs : 25 a. Miel : 26 a. Mariages : 35 a. Délits : 45 a. Droit sur le vin : 30 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī . . . . . Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de d'Aleksī . . . . . du village susdit. Revenu : 15 a.

(284) Autres parts de ce village : *MM 828*, pp. 253, 344, 345 et 680 ; cf. aussi *TT 52*, pp. 263 et 339 ; et *MM 334*, pp. 71 et 80 : cf. I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, pp. 117 et 139. Et cf. doc. nos 69 et 73.

(285) Cf. doc. nos 31, 32 et 59.

(286) Lacune : rétabli d'après la liste des raïas et le montant de l'*ispenğe*.

(287) Cf. doc. nos 51 et 77.

(288) Lacune ; peut-être dîme sur les noix.

Un moulin en pleine propriété de Yōrġī Arā . s. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Sarākis Pasqāl du village susdit. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 100. Vin nouveau — [17] *čabūr* : valeur — 340 a.

À l'origine, 2 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayā Ṣōfya (289) et 15 au monastère Ḥrisōkefāl (290). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2937 [2936] a.

En tout [le timar compte] : parts [de village] : 11 ; foyers : 267 [277] ; célibataires : 10 ; veuves : 35 ; *baština* : 1 ; revenu : 21306 [21314] a.

Doc. n° 62

MM 828, pp. 634-635.

Timar de ʿAlī de Fanār (291), *serbölük* (292), de Yūsuf, albanais (*arnāvud*), de Ḥamza et Qōčī (?) fils d'esclave (*qūl*), d'Iskender fils de Qarağa, de Yūsuf et Meḥmed fils de Qarağa, de Ḥasan fils de Ḥamza, d'Iskender fils de *serʿasker* (293), de Ḥüseyin fils de Ḥamza, de ʿAlī fils de *ġulām* (294) et d'Iskender fils de Yūsuf (295), tous faisant partie de la garnison de la forteresse de Rize déjà mentionnée.

Part du village de Pāpāverī (296), dépendant de Rize, transférée de ʿAlī (297) fils du commandant (*dizdār*) de la forteresse de Rize (298).

Foyers : 32 [33] (299) ; célibataire : 2 ; veuves : 2.

Ispenğe : 887 a. Dîme sur le blé — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le vin nouveau —

(289) Monastère Sainte-Sophie à Trébizonde : cf. doc. n° 2, n. 47.

(290) Monastère de la Chrysoképhalos à Trébizonde : cf. A. Bryer et D. Winfield, *The Byzantine Monuments...*, pp. 238-243 ; R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 277-279.

(291) Fener en Thessalie (Grèce).

(292) Chef d'une unité militaire.

(293) Adjoint du *subaši*, commandant des timariotes : cf. I. Beldiceanu-Steinherr, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, I, p. 282.

(294) Cf. doc. n° 20, n. 115.

(295) On trouve un Iskender fils de Yūsuf dans *MM 334*, pp. 70-71 et 80-81 : cf. *art. cité*, II, pp. 116 et 139, associé à son frère Maḥmūd.

(296) Cf. aussi *MM 828*, pp. 134, 359, 370 et 701 ; *MM 334*, p. 72 : cf. *art. cité*, II, p. 118. Une autre part de Pāpāverī : doc. n° 76.

(297) Cf. doc. nos 63, 64.

(298) Cf. doc. n° 50 : timar du commandant de la forteresse de Rize.

(299) Erreur du copiste : la liste comprend 33 raïas, dont un musulman, et ainsi le montant de l'*ispenğe* est juste.

10 *čabūr* : valeur — 200 a. Dîme sur le lin : 85 a. Potagers : 35 a. Dîme sur les noix : 35 a. Droit sur les porcs : 10 a. Droit sur le vin : 20 a. Miel : 15 a. Mariages : 35 a. Délits : 45 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Paraskiva du village susdit. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Lyōs Qōlyās du village susdit. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Vāṣil Ḥarāvana. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Yōrgī Ḫarāvendōs. Revenu : 15 a.

Un moulin en pleine propriété de Aġāpis Qōmanās, dans le village susdit. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 290. Vin nouveau — 28 *čabūr* : valeur — 568 a.

À l'origine, ils appartenaient à l'empereur (*tekvür*) (300). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 2267 [2290] a.

Doc. n° 63

MM 828, p. 635.

Part du village de Mārnova (301) dépendant de Rize, transférée de ʿAlī mentionné précédemment (302).

Foyers : 11 (303) ; célibataire : 1 ; veuve : 1 [2] (304).

Ispenğe : 312 a. Dîme sur le blé — 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le millet — 13 *ṣōmār* : valeur — 52 a. Dîme sur le vin nouveau : 25 a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 15 a. Dîme sur les noix : 15 a. Droit sur les porcs : 5 a. Mariages : 10 a. Délits : 10 a.

Un moulin en pleine propriété d'Aleksī Balyāvās, dans le village susdit. Revenu : 15 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 350. Vin nouveau : 44 *čabūr* : valeur — 880 a.

À l'origine, 39 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère du Fārōs (305), 3 au monastère Ayā Ṣōfya (306) et 2 *čabūr* appartenaient

(300) L'empereur David Comnène.

(301) Cf. aussi *TT 52*, p. 300.

(302) Doc. n° 62 ; voir aussi doc. n° 64.

(303) Un dénommé Ḫiẓir est qualifié de «nouveau musulman».

(304) Il y a en réalité 2 veuves, ce qui correspond bien au calcul de l'*ispenğe*.

(305) Monastère Pantocrator du Pharos à Trébizonde : cf. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, pp. 294-295.

(306) Sainte-Sophie à Trébizonde : cf. doc. n° 2, n. 47.

à l'empereur (*tekvür*) ([307]). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1434 a.

Doc. n° 64

MM 828, p. 636.

Part du village de Qalāndā[vī] (?) ([308]) dépendant de Rize, transférée de ʿAlī précédemment nommé ([309]).

Foyers : 25 ([310]) ; célibataires : 2 ; veuves : 3.

Ispenğe : 568 a. Dîme sur le blé — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 45 a. Potagers : 20 a. Miel : 15 a. Dîme sur les noix : 25 a. Droit sur les porcs : 10 a. Droit sur les moutons : 15 a. Délits : 20 a. Mariages : 10 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 250. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayā Ṣofyā ([311]). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 1308 a.

Doc. n° 65

MM 828, pp. 636-637.

Part du village de Pōtāmya ([312]) dépendant de Rize, transférée du secrétaire (*kātib*) Yūsuf ([313]), affranchi (*ʿatīq*) de Meḥmed Beğ fils de Zaganōs Pāšā.

Foyers : 17 ; célibataires : 2 ; veuves : 2.

Ispenğe : 487 a. Dîme sur le blé : 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. ([314]). Dîme sur le lin : 45 a. Potagers : 20 a. Dîme sur les noix : 15 a. Droit sur les porcs : 10 a.

(307) L'empereur David Comnène.

(308) Autre partie de ce village, doc. n° 57?

(309) Cf. doc. n°s 62 et 63.

(310) Il y a en réalité 20 foyers et ainsi le montant de l'*ispenğe* est bon.

(311) Monastère Sainte-Sophie à Trébizonde : cf. doc. n° 2, n. 47.

(312) Autres parties de ce village : doc. n°s 68 et 72.

(313) Secrétaire, copiste. Voir un Yūsuf, *kātib*, déjà doc. n° 27.

(314) Plus de millet que de blé ; les productions sont en général équivalentes.

Dîme sur les fruits : 10 a. Dîme sur le vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a. Miel : 10 a. Mariages : 10 a. Délits : 10 a.

Total : 877 a.

Doc. n° 66

MM 828, p. 637.

Part du village de Mōzara (315) dépendant de Rize, transférée de Tāǧ ed-Dīn, *kethüdā* du gouverneur (*mīlivā'*) (316).

Foyers : 16 (317).

Ispenǧe : 400 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 25 a. Dîme sur le vin nouveau — 5 *čabūr* : valeur — 100 a. Dîme sur les potagers : 35 a. Miel : 25 a. Droit sur les porcs : 25 a. Mariages : 10 a. Délits : 20 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 80. Vin nouveau — 7 *čabūr* : valeur — 140 a.

À l'origine, 5 *čabūr* appartenaient à un mécréant nommé Qōstandīn le Géorgien (*gürǧī*) (318) et 2 à un mécréant nommé Qavāzid (319). Ils furent transformés en timar par ordre impérial.

Total : 985 [980] a.

Doc. n° 67

MM 828, pp. 637-638.

Part du village de Māqora (320) dépendant de Rize, transférée de Mevlānā Hibetullāh.

Foyers : 10 (321) ; veuves : 2.

Ispenǧe : 262 a. Dîme sur le blé — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur le millet — 10 *ṣōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur le vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a. Potagers : 8 a. Dîme sur le noix : 15 a. Miel ; 3 a. Mariages : 5 a. Délits : 10 a.

(315) Cf. doc. nos 50 et 71.

(316) Cf. doc. nos 50 et 71.

(317) Un certain Zaganōs est qualifié de «nouveau musulman», deux autres raïas sont traités de *aḥriyān* : cf. n. 30.

(318) Cf. doc. n° 50.

(319) Membre de l'importante famille de Trébizonde des Kabazitès : cf. N. Beldiceanu, *Les Qavazid/Kabazitès...* Cf. aussi doc. n° 68, sous une orthographe différente : Qāvasīd.

(320) Cf. doc. n° 53, une autre partie du village.

(321) Un nouveau musulman à noter.

Un moulin en pleine propriété de Sālōs Bānda, dans le village susdit. Revenu : 30 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 120. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 120 a.

À l'origine, 9 *čabūr* appartenaient à titre de legs pieux au monastère Ayōs Filibōs (322) et un *čabūr* appartenait à l'empereur (*tekvür*) (323). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 565 [593] a.

Doc. n° 68

MM 828, p. 638.

Part du village de Pōtāmya (324) dépendant de Rize, transférée de Qāvasīd, *Zimmī* (325).

Foyers : 18.

Ispenğe : 450 a. Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Potagers : 14 a. Dîme sur le lin : 35 a. Miel : 15 a. Dîme sur les noix : 20 a. Dîme sur les noisettes : 10 a. Mariages : 10 a. Délits : 20 a. Droit sur les porcs : [15 a.] (326).

Un moulin en pleine propriété des raïas, dans le village susdit. Revenu : 20 a.

Total : 849 a.

Doc. n° 69

MM 828, pp. 638-639.

Part du village d'Ōḫa (327) dépendant de Rize, transférée d'Ilyās Ḥamīdī (328).

Foyers : 25 (329) ; célibataires : 5 ; veuve : 1.

(322) Monastère Saint-Philippe à Trébizonde : cf. doc. n° 6, n. 66.

(323) L'empereur David Comnène.

(324) Cf. doc. nos 65 et 72, autres parties du village.

(325) Cf. doc. n° 66, mais avec une orthographe différente ; membre de la famille Kabazitès. Les sujets non musulmans du sultan ottoman étaient traités de *Zimmī*.

(326) Lacune : restitué d'après le total.

(327) Cf. d'autres parties du village dans les doc. nos 60 et 73.

(328) Du gouvernorat de Ḥamīd.

(329) Plusieurs raïas portent le patronyme Pōlīd que l'on rencontre ailleurs, dans le doc. n° 51 par exemple.

Ispenğe : 762 a. (330). Dîme sur le blé — 25 *ṣōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 40 *ṣōmār* : valeur — 160 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a. Dîme sur le lin : 55 a. Potagers : 25 a. Dîme sur les noix : 20 a. Miel : 22 a. Droit sur les porcs : 20 a. Mariages : 25 a. Délits : 25 a. Droit sur le vin : 25 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 50. Vin nouveau — 2 *čabūr* : valeur — 40 a.

À l'origine, un *čabūr* appartenait à titre de legs pieux au monastère du Farōs (331) et l'autre revenait à l'empereur (*tekvür*) (332). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1479 a.

Doc. n° 70

MM 828, p. 639.

Part du village de Ṣālārōḫāh (333) dépendant de Rize, transférée de Yā'qūb de Ṣōfya.

Foyers : 32 ; célibataire : 1 [; veuves : 3] (334).

Ispenğe : 768 a. Dîme sur le blé — 45 *ṣōmār* : valeur — 180 a. Dîme sur le millet — 35 *ṣōmār* : valeur — 140 a. Dîme sur le lin : 180 a. Miel : 45 a. Potagers : 20 a. Dîme sur les noix (335) — 5 *čabūr* : valeur — 100 a. Droit sur le vin : 30 a. Mariages : 15 a. Délits : 20 a. Droit sur les porcs : 8 a.

Total : 1562 [1506] a.

Doc. n° 71

MM 828, p. 640.

Part du village de Mōzāra (336) dépendant de Rize, transférée de Tāğ ed-Dīn, *keṯḫüdā* du gouverneur (*mīrlivā'*) (337).

(330) 756 a. en réalité: soit une veuve a été comptée en trop, soit le copiste a oublié de l'inscrire dans la liste des raïas.

(331) Monastère Pantocrator du Pharos à Trébizonde : cf. doc. n° 63, n. 305.

(332) L'empereur David Comnène.

(333) Cf. *MM 828*, pp. 226 et 229 ; et aussi *TT 52*, p. 276.

(334) En réalité 29 foyers seulement mais en plus 3 veuves ; et ainsi d'ailleurs cela correspond au montant de l'*ispenğe*.

(335) Faute de copie : il s'agit du vin nouveau.

(336) Cf. doc. nos 50 et 66, d'autres parties du village.

(337) Les autres parties du village sont transférées du même Tāğ ed-Dīn : cf. doc. nos 50 et 66.

Foyers : 10.

Ispenğe : 250 a. Dîme sur le blé — 25 *şōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le millet — 25 *şōmār* : valeur — 100 a. Dîme sur le lin : 100 a. Potagers : 20 a. Droit sur les porcs : 10 a. Mariages : 30 a. (338). Délits : 30 a. Miel : 10 a.

Vigne réserve timariale. Vin nouveau — 13 *čabūr* (339) : valeur — 60 a.

À l'origine, [la production] appartenait à l'empereur (*tekvür*) (340). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 680 [710] a.

Doc. n° 72

MM 828, p. 640.

Part du village de Pōtāmya (341) dépendant de Rize, transférée de Yūsuf de Kesterye [*anbārğı*] (342).

Foyers : [6] (343) ; veuves : 3.

Ispenğe : 169 (344) a. Dîme sur le blé — 4 *şōmār* : valeur — 16 a. Dîme sur le millet — 10 *şōmār* : valeur — 40 a. Dîme sur les noix : 10 a. Dîme sur le lin : 15 a. Potagers : 18 a. Vin nouveau : 20 a. Droit sur les porcs : 3 a. Mariages : 5 a. Délits : 10 a.

Total : 266 [306] a.

Doc. n° 73

MM 828, pp. 640-641.

Part du village d'Ōḫa (345) dépendant de Rize, transférée de Qaragöz de Şōfya.

(338) Le montant des droits prélevés sur les mariages et les délits paraît démesuré par rapport au nombre de raïas recensés.

(339) 3 *čabūr* seraient plus plausibles, ce qui, à 20 a. le *čabūr*, donnerait bien 60 a. ; ou bien, si l'on garde les 13 *čabūr*, il faudrait rectifier les 60 a. en 260 a.

(340) L'empereur David Comnène.

(341) Autres parties du village : cf. doc. nos 65 et 68.

(342) Cf. doc. nos 35 et 39 ; on y trouve un Yūsuf de Kesriye, gardien d'entrepôt, *anbārğı*, faisant partie de la garnison de Giresun. Kesterye : Kastoria en Épire (Grèce).

(343) Illisible : rétabli d'après la liste des raïas qui se termine par un homme, son frère et son fils portant des noms musulmans ; le premier est traité de *aḫriyān* : cf. n. 30.

(344) En réalité, 168 a.

(345) Cf. doc. nos 60 et 69 : autres parties du village.

Foyers : 5.

Ispenğe : 125 a. Dîme sur le blé — 4 *ṣōmār* : valeur — 16 a. Dîme sur le millet — 5 *ṣōmār* : valeur — 20 a. Dîme sur le vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a. Dîme sur le lin : 25 a. Potagers : 10 a. Dîme sur les noix : 20 a. Mariages : 5 a. Délits : 10 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 60. Vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a.

Noyers réserve timariale — nombre [d'arbres] : 3. Revenu : 20 a.

À l'origine, cela appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayōs Randis (246). Ce fut transformé en timar par ordre impérial.

Total : 371 a.

Doc. n° 74

MM 828, pp. 641-642.

Part du village de Ḫāvraya (347) dépendant de Rize, transférée d'Ilyās l'Albanais (*arnāvud*) (348).

28 foyers (349) ; 5 célibataires ; 2 veuves.

Ispenğe : 811 a. (350). Dîme sur le blé — 45 *ṣōmār* : valeur — 180 a. Dîme sur le millet — 30 *ṣōmār* : valeur — 120 a. Dîme sur le lin : 85 a. Miel : 35 a. Potagers : 28 a. Dîme sur le vin nouveau : 40 a. Dîme sur les fruits : 35 a. Droit sur les porcs : 12 a. Mariages : 15 a. Délits : 20 a.

Un moulin en pleine propriété de Ṣānavās Pašar du village susdit. Revenu : 30 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 60. Vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a.

À l'origine, [la production] appartenait à l'empereur (*tekvür*) (351). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 1471 a.

(346) Saint-Orentios de Rizaion (?) : cf. A. BRYER, *The Empire of Trebizonde...*, pp. 29, 409 et 428.

(347) Ce village est mentionné dans *MM 334*, p. 72 : cf. I. BELDICEANU-STEINHERR, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde...*, II, p. 118 ; cf. aussi *TT 52*, p. 302.

(348) Un Ilyās l'Albanais, privé de son timar sis dans la *naḥiye* de Sürmene, est mentionné dans *MM 334*, p. 78 : cf. *art. cité*, II, p. 133. Ce document est daté de novembre 1498.

(349) En fin de liste des foyers, mentionnons 2 nouveaux musulmans.

(350) Calcul de l'*ispenğe* faux : 837 a.

(351) L'empereur David Comnène.

En tout [le timar compte] (352) : parts [de village] : 13 ; foyers : 231 ; célibataires : 18 ; veuves : 15 ; revenu : 14110 a.

Doc. n° 75

MM 828, p. 642.

Timar de Ḥasan d'Üsküb (353), d'Ilyās de Bursa, portier et de Šems ed-Dīn, *imām*, tous faisant partie de la garnison de la forteresse de Rize (354).

Foyers : 24 ; célibataires : [4] (355).

Ispenǧe : 700 a. Dîme sur le blé — 70 *ṣōmār* : valeur — 280 a. Dîme sur le millet — 60 *ṣōmār* : valeur — 240 a. Dîme sur le vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a. Dîme sur le lin : 75 a. Potagers : 45 a. Dîme sur les noix : 35 a. Dîme sur les fruits : 25 a. Miel : 35 a. Droit sur les porcs : 25 a. Mariages : 15 a. Délits : 35 a. Droit sur le vin : 5 a.

Un moulin en pleine propriété de Pāpās Sāmrā . ., dans le village susdit. Revenu : 30 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 30. Vin nouveau — 3 *čabūr* : valeur — 60 a.

À l'origine, 2 *čabūr* appartenaient à un mécréant nommé Dōrānīd (356), un *čabūr* à l'empereur (*tekvür*) (357). Ils ont été transformés en timar par ordre impérial.

Total : 1710 [1780] a.

Doc. n° 76

MM 828, p. 643.

Part du village de Pāpāverī (358) dépendant de Rize, transférée de Yūsuf le Circassien (*čerkes*).

Foyers : 7.

Ispenǧe : 175 a. Dîme sur le blé — 15 *ṣōmār* : valeur — 60 a. Dîme sur le millet — 20 *ṣōmār* : valeur — 80 a. Dîme sur le vin nouveau —

(352) Beaucoup d'erreurs : 235 foyers ; 18 veuves.

(353) Üsküb : Skopje en Macédoine occidentale (Yougoslavie).

(354) Le nom de la part de village a été omis.

(355) Lacune : rétabli d'après le calcul de l'*ispenǧe* et le récapitulatif en fin de timar.

(356) Membre de la famille de Trébizonde des Doranitès : cf. N. Beldiceanu et P. S. Năsturel, *Le monastère de la Théosképastos...*, p. 277, n. 26.

(357) L'empereur David Comnène.

(358) Cf. doc. n° 62 : une autre partie du village.

3 *čabūr* : valeur — 60 a. Dîme sur le lin : 55 a. Potagers : 15 a. Miel : 5 a. Dîme sur les noix : 5 a. Droit sur les porcs : 5 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 200. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a.

À l'origine, [la production] appartenait à un mécréant nommé Ṣāmsōs ([359]). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 760 [660] a.

Doc. n° 77

MM 828, pp. 643-644.

Part du village de Kesānōs ([360]) dépendant de Rize, transférée de ʿAlī de Trébizonde (*Ṭrabzonī*).

Foyers : 30 ; veuve : 1.

Ispenğe : 756 a. Dîme sur le blé — 50 *ṣōmār* : valeur — 200 a. Dîme sur le millet — 72 *ṣōmār* : valeur — 288 a. Dîme sur le lin : 35 a. Potagers : 55 a. Droit sur les porcs : 15 a. Dîme sur le vin nouveau — 6 *čabūr* : valeur — 120 a. Mariages : 25 a. Délits : 50 a.

Vigne réserve timariale — nombre [de pieds] : 100. Vin nouveau — 10 *čabūr* : valeur — 200 a.

À l'origine, [la production] appartenait à titre de legs pieux au monastère Ayōs Filibōs ([361]). Elle a été transformée en timar par ordre impérial.

Total : 1804 [1744] a.

En tout [le timar compte] : parts [de village] : 3 ; foyers : 61 ; célibataires : 4 ; veuve : 1 ; revenu : 4174 [4274] a.

Paris. Marie-Magdeleine LEFEBVRE.

(359) Cf. N. BELDICEANU et P. S. NĂSTUREL, *Le monastère de la Théosképastos...*, doc. n° 28, n. 112.

(360) Cf. doc. nos 51 et 61 : autres parties du village.

(361) Monastère Saint-Philippe à Trébizonde : cf. doc. n° 6, n. 66.

Bibliographie

Dans le texte, les noms des auteurs et les titres sont abrégés.

Manuscrits

MM 828 : Registre détaillé de la province de Trébizonde, Başbakanlık arşivi, Istanbul, fonds Maliyeden müdevver, 828.

MM 334 : Registre d'attribution de timar, Başbakanlık arşivi, Istanbul, fonds Maliyeden müdevver, 334.

TT 52 : Registre détaillé de la province de Trébizonde, 921 (15 février 1515 - 4 février 1516), Başbakanlık arşivi, Istanbul, fonds Tapu ve tahrir, 52.

Imprimés

Ömer Lütfi Barkan, *XV ve XVI ıncı asırlarda Osmanlı imparatorluğunda ziraî ekonomik in hukukî ve malî esasları. Kanunlar*, Istanbul, 1945.

Nicoara Beldiceanu, *Biens des Grands Comnènes en 1461 d'après un registre ottoman*, dans *Byzantion*, 49 (1979), pp. 21-41.

Nicoara Beldiceanu, *Biens monastiques d'après un registre ottoman de Trébizonde (1487). Monastères de la Chrysoképhalos et du Pharos*, dans *Revue des Études byzantines*, 35 (1977), pp. 175-213.

Nicoara Beldiceanu, *L'empire de Trébizonde à travers un registre ottoman de 1487*, dans *Ἀρχεῖον Πόντου*, 25 (1979), pp. 54-73.

Nicoara Beldiceanu, *Les Qavazid/Kabazitès, à la lumière d'un registre ottoman de Trébizonde*, dans *Studia turcologica memoriae Alexii Bombaci dicata*, Naples, 1982, pp. 41-54.

Nicoara Beldiceanu, *Recherche sur la ville ottomane au XVe siècle. Étude et actes* (Bibliothèque archéologique de l'Institut français d'Archéologie d'Istanbul, 25), Paris, A. Maisonneuve, 1973.

Nicoara Beldiceanu, *Les sources ottomanes au service des études byzantines*, dans *Studien zur Geschichte und Kultur des vorderen Orients. Festschrift für Bertold Spuler zum siebzigsten Geburtstag*, Leiden, 1981, pp. 1-11.

Nicoara Beldiceanu et P. S. Năstuel, *Le monastère de la Théosképastos à la lumière d'un recensement ottoman de Trébizonde*, dans *Byzantion*, 55 (1985), pp. 260-331.

Nicoara Beldiceanu et Irène Beldiceanu-Steinherr, *Biens des Amiroutzès d'après un registre ottoman de 1487*, dans *Travaux*

et Mémoires (Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris), 8 (1981), pp. 63-78.

Nicoara BELDICEANU et Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Corinthe et sa région en 1461 d'après le registre TT 10*, dans *Südost-Forschungen*, 55 (1986), pp. 37-61.

Irène BELDICEANU-STEINHERR, Milnea BERINDEI et Gilles VEINSTEIN, *Attribution de timar dans la province de Trébizonde (fin du XVe siècle)*, dans *Turcica*, 8/1 (1976), pp. 279-290 ; 9/1 (1978), pp. 107-154.

Anthony BRYER, *The Empire of Trebizonde and the Pontos*, Londres, Variorum Reprints, 1980.

Anthony BRYER et David WINFIELD, *The Byzantine Monuments and Topography of the Pontos*, vol. I, Washington, Dumbarton Oaks Trustees for Harvard University, 1985.

Rodolphe GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, 1, Berlin-Amsterdam, 1967.

Rodolphe GUILLAND, *Titres et fonctions de l'empire byzantin*, Londres, Variorum reprints, 1976.

J. VON HAMMER, *Des Osmanischen Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Vienne, 1815, 2 vol.

Raymond JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins (Bithynie, Hellespont, Latros, Galésios, Trébizonde, Athènes, Thessalonique)*, préf. par J. Darrouzès, Paris, Institut français d'Études byzantines, 1975.

M. Fahrettin KIRZIOĞLU, *Osmanlılar'ın Kafkas-ellerini fethi (1451-1590)*, Ankara, Sevinç matbaası, 1976.

V. L. MENAGE, *On the Ottoman Word Aḫriyān/aḫiriyan*, dans *Archivum Ottomanicum* (éd. Mouton), 1 (1969), pp. 197-212.

J. W. REDHOUSE, *A Turkish and English Lexicon*, Constantinople, 1921.

Hadiye TUNCER, *Osmanlı imparatorluğunda toprak hukuku, arazi kanunları ve kanun açıklamaları*, Tarım bakanlığı meslekî mevzuat serisi H. 5, Ankara, 1962, pp. 320-334.

Hasan UMUR, *Of tarihi. Vesikalar ve fermanlar*, Istanbul, 1951.

Christiane VILLAIN-GANDOSSI, *Les éléments balkaniques dans la garnison de Trébizonde à la fin du XVe siècle*, dans *Contribution à l'Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman*, *Turcica* (Louvain, éd. Peeters), 3 (1983), pp. 127-147.

INDEX

Les chiffres correspondent aux numéros d'ordre des actes.

Les noms géographiques sont imprimés en petites capitales. Leurs formes actuelles ou francisées sont en minuscules entre parenthèses.

Le sigle m. indique un monastère.

ʿAbdallah, fils de *kethüdā* : 20 ; — de Semendire, *serbölük* : 48, 49.
ʿAbdī affranchi de ... Süleymān Beg : 45, 46, 47.
AGRĪT : 11.
Aḥmed, portier : 35 ; — fils de Qar[a]göz : 51 ; — de Fanār, gulami mir : 18 ; — de Tirḥālā, *fenarğı* : 35.
ALĀĞAḤIṢĀR (Kruševac) : 48.
ALĀNŌ : 58.
Albanais (*Arnāvud*) : Ilyās — : 74 ; Yūsuf — : 62.
ALBNĪ BOTĀ : 13.
ʿAlī : 1, 21 ; — Beg, mīrmīrān-i Lāzī (?) : 36 ; — fils de Ḥamza : 2 ; — fils du commandant de la forteresse de Rize : 62, 63, 64 ; — fils de *ġulām* : 62 ; — de Fanār, *serbölük* : 62 ; — de Trébizonde : 77 ; — de Varna : 48.
Amirūčis (Amiroutzès) [(Georges)], philosophe : 4.
Amiruğe (Amiroutzès) (Todōros) : 44.
anbarğı (gardien d'entrepôt) : 35, 39, 72.
AQĞAĀBĀD (Akçaabat) : 1, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 20-25, 27-29, 35, 36, 38, 42.
Arnāvud : cf. Albanais.
Aṣılḥān, fils de *kethüdā* : 20.
Aṣōmātōs, m. : 2, 58.
ASPROYĀNĪ : 37.
ASTABOLŪ : 47.
Atmağa affranchi, fils de Bādzār, homme de Sinān Beg : 3, 16, 17, 22, 24, 42 ; — Elči, commandant de la forteresse d'Of : 45.
Ayās de Ṣofya : 8.
Aydin, fils de Aḥmed : 48.
AYLĪ (?) : 28.
BĀBĀVERĪ : cf. PĀPĀVERĪ.
Barālū ʿIsā, commandant de la forteresse de Görele, 1.
BĪĠĀ : 48, 49.
BŌLTAN : 25.
BOLYĀNŌ : 41.
BŌSNA (Bosnie) : 2.
Būdāq : 37.
BURSA (Bourse) : 8, 75.
ČAḤQUVĪ : 16, 17.
CĀLĪ : 29, 38.
canonnier (*topčū*) : 14, 48.
Čepnī (tribu des) de Kürtün : 13.
Čerkes : cf. Circassien.
Christ, m. : cf. Ḫristōs.
Chrysokephalos, m. : cf. Ḫrisōkefāl.
ČĪQĀRŌQSA : 34.
Circassien (*Čerkes*) : Yūsuf — : 76 ; Zaganōs — : 20.
commandant : cf. *dizdār*.
CŌNDĀLĪ : 14.
Constantin (Saint), m. cf. Qōstandīn (Ayōs).
CONSTANTINOPLE : 51 n.
[David Comnène], empereur : cf. *tekvür*.
Dāvūd de Nīkōpol : 12 ; — de Yānīna : 14.
DĪSĀVĀ : 12.

dizdār : — de Giresun : 11, 13 ; — de Görele : 1 ; — d'Of : 45 : — de Rize : 50, 62 ; — de Tirebolu : 8, 9 ; fils de — : 9, 62-64.
Dōrānīd (Doranitès) : 75.
Emīrḫān fils de Süleymān : 20.
Evyānīs (Ayōs), m. Saint-Eugène : — de Trébizonde : 4, 7, 44, 51 ; — de Giresun : 36.
FANĀR (Fener) : 18, 62.
FARDOVĪL : 22.
Fārōs, m. Pantocrator du Pharos : 63, 69.
fenarğı (préposé aux signaux) : 35.
Filetōs (Ayōs), m. : cf. Filibōs (Ayōs).
Filibōs (Ayōs), m. Saint-Philippe : 6, 7, 43, 51, 53, 67, 77.
Fōqās (Ayōs), . Saint-Phocas : 5, 27, 41 ; — de Kordylè : 50.
ĞEBNĪ (*qāḍī* de —) : 26.
Georges (Saint-), m. : cf. Yōrgī (Ayōs).
Géorgien (*Gürğī*) : Qōstandīn — : 50, 66.
GIRĀSŪN (Giresun) : 1, 11, 14, 20, 29, 35, 36, 42.
ĠŌDĀNĪ : 15.
GÖRELE : 1, 2.
Ġrigōr (Ayōs), m. Saint-Grégoire : 50.
ġulām : fils de — : 20, 51 ; *-i mīr* : 18, 30, 34.
[GÜMÜŞHANE] : cf. Kürtün.
Gürğī : cf. Géorgien.
ḪĀLĞĪ : 18.
Ḫalīl, portier : 41, 58.
ḪĀLMĀNŌ : 46.
ḪAMĪD (gouvernorat) (?) : 69.
Ḥamza, fils d'Aḥmed : 48 ; — fils d'esclave : 62 ; — de Bosnie : 2 ; — d'Istrūmğa, *keṯḫüdā* : 2 ; — de Monāstir, *gulām-i mīr* : 34 ; — d'Üsküb, *serbölük* : 51.
ḪARA : 30.
ḪĀRQA : 21.
Ḥasan : 5 ; — fils de Ḥamza : 62 ; — fils de Togān : 48 ; — d'Üsküb : 75.
ḪĀVRAYA : 74.
ḪEMŠĪN (*za'īm* de —) : 19.
Ḥibetullāh (Mevlānā) : 67.
Ḫızır : — fils d'Ilyās : 51 ; — fils du commandant de Tirebolu : 9 ; — fils de *gulām* : 20.
Hongrois (*Üngürüs*) : Ibrāhīm — : 48.
Ḫrisōkefāl, m. de la Chrysoképhalos : 36, n. 173, 61.
Ḫristōs, m. du Christ : 1.
ḪŌROVĪ : 3.
Ḫošqadem de Nīksār : 57.
Ḥüseyin : 33 ; — fils de Ḥamza : 62 ; — fils de *gulām* : 51 ; — fils de *keṯḫüdā* : 2.
Ḫutura, m. Saint-Georges : 14, 44.
Ibrahim : — le Hongrois : 48 ; — de Qulūḥişār : 9.
ILI : cf. AYLĪ.
Ilyās : — l'Albanais : 74 ; — *keṯḫüdā* de Tirebolu : 9 ; — Ḥamīdī : 69 ; — de Bursa, portier : 75 ; — de Miḥaliğ : 51 ; de Monāstir, *serbölük* : 14 ; — de Ṣōfya, portier : 20, 29 ; — de Tirḥala : 28.
imām : — de Görele : 2 ; — d'Of : 48 ; — de Rize : 75 ; — de Tirebolu : 9.
Ine Beg fils de Togān : 48.
'Isā : — fils de Ḥüseyin, portier : 35 ; — fils de Yaḥyā : 29.
Iskender : — fils d'Ilyās : 51 ; — fils d'Ine Beg : 42 ; — fils de Qarāğa : 62 ; — fils de Yūsuf : 62 ; — fils de *ser'asker* : 62.
Ismā'īl : 37 ; — de Nikopōl, *serbölük* : 14.
Isqālyār, m. : 2.
ISTRŪMĞA : 2.
KAFFA (Caffa) : 42.
kātib : cf. secrétaire.
Kemāl (Mevlānā), *imām* : 2.
KESĀNŌS : 51, 61, 77.
KESRIYE, KESTERIYE (Kastoria) : 35, 39, 72.

ketḫüdā : — de Giresun : 14 ; — de Görele : 2 ; — d'Of : 48, 49 ; — de Tirebolu : 9 ; fils de — : 2, 20, 48.
Kīr Miḫāl : fille de — : 40.
KÜRTÜN : 13.
Lāzī, *mīrmīrān-i* : 36.
LEFQŌTYE : 43.
LYŌPŌLĪ ou LIVOPŌLĪ : 36.
MĀČĀNDĪ : 31.
Maḥmūd : — Beg, *za'īm* d'Of : 48, 49, 55 ; — affranchi de Ḫōğa Čemāl : 43 ; — Čelebi : 11.
MĀḪŌRA : 19, 31.
MANĀḪŌRTĪ : 59.
Manōl, métropolite : 6.
MAPSTŌRĪ (?) : 10.
MĀ P V R L (?) : 56.
MĀQŌRA : 53, 67.
maréchal-ferrant : 31, 32, 59, 60.
MĀRNOVA : 63.
Meḥmed fils de Qarāğa : 62.
Meḥmedī : — fils de Firūz : 56 ; — fils de Yaḫšī : 51.
métropolite : 6.
Mevlānā : 9, 20, 48.
MIČĀRA : 6.
Miḫāl : — *vešār* (vestiarite?) : 6 ; Kīr — : 40.
MIḪALIĞ (Karacabey ?) : 51.
MILYĀNŌ : cf. BOLYĀNŌ.
mīrlivā' : 35, 50-54.
mīrmīrān-i Lāzī : 36.
MĪSON'ĀNŌ : 20.
MŌĞĪ : 2.
MONĀSTIR (Bitolia) : 14, 34.
MOZARA : 50, 66, 71.
Murād : — fils d'Ibrahīm : 51 ; — fils de 'Ömer : 29.
Musā fils de Yaḥyā : 9.
Muṣṭfa : — ..... : 15 ; — fils d'Ilyās : 51 ; — de Kaffa fils d'Iskender de Kaffa : 42 : — de Temür Ḥisārı : 4.
NĀḪŌRA : cf. MĀḪŌRA.
Naṣūḥ fils de *ketḫüdā* : 48.
NĪKOPŌI : 2, 14.
NĪKSĀR : 48, 57.
noir : 31, 32, 59, 60.
OF : 9, 31, 34, 37, 41, 45-48, 55, 58.
OFLĀRA : 55.
Ōḫa : 60, 69, 73.
ŌMĀ : 52.
'Ömer fils de Bū Sa'īd : 29.
Orentios (Saint-), m. : cf. Randis (Ayōs).
Üngürüs : cf. Hongrois.
Palādīsa, m. : 3.
Palāvrīs : Manōl — : 24.
PĀPĀVERĪ : 62, 76.
Parāmasta, m. de Paramythia (?) : 37.
Parāqā : Sartō — : 6.
Philippe (Saint-), m. : cf. Filibōs (Ayō).
philosophe : 4.
Pīrī fils de Ḥüseyin, portier : 42.
PIRPŌLĪ : 26.
Pō(L)ŠKI : 42.
portier : 20, 29, 35, 41, 48, 58, 75 ; chef portier (*serbevvāb*) : 38.
PŌTĀMYA : 65, 68, 72.
Qābīl : 2.
qāḍī de Čebni : 26.
QALĀNDAVĪ : 57, 64.
QĀLĪ PRAVL : 48, 49, 55.
QALQĀNDELEN (Tetovo) : 11, 13.
QANDŌ : 9.
Qarāğa, *za'īm* de Ḥemšīn : 19.
Qaragöz : 1, 21 ; — des hommes de Sinān Beg : 25 ; — fils de Darımaz : 2 ; — de Selānīk : 2 ; — de Semendire, portier : 29 ; — de Ṣōfya : 73.
Qāsım Beg, gouverneur de Trébizonde : 6.
Qāsım : — chef-portier : 38 ; — homme de 'Isā Beg : 29.
QĀTĀNDŌS (?) : 33.
Qāvasīd ou Qavāzid : 66, 68.
QŌTALINA : 35.
Qōstandīn (Ayōs), m. Saint-Constantin : 4.
Qōstandīn Gürğī : 50, 66.
QULŪ ḤIṢĀRI : 9.

Qurd fils de Ḫızır.
Qūrt fils de Ḥasan : 2.
Randis (Ayōs), m. Saint-Orentios : 73.
Rize : 26, 43, 50-54, 56, 57, 60-77.
Roumélie : 6, 24, 51.
Rūspa : 40.
Rūstem : Nikita — : 48.
Ṣālārōhāh : 70.
Ṣāmsōs : 76.
Ṣārnikīs : Qōsta — : 51.
Ṣārūğa : 14 ; — de Ṣōfya : 35.
S b v mī ..... : 20.
secrétaire (*kātib*) : 27, 65.
Selanīk (Thessalonique) : 2, 35.
Semendire (Smederevo) : 29, 48.
Šems ed-Dīn : *-imām* : 75 ; fils d'Özgür : 35.
serbölük : 14, 20, 48, 49, 51.
Seydī de Nīksār, portier : 48.
Sidkisi : 23.
Sinān Beg, *mīrlivā'* : 3, 16, 17, 22, 24, 25, 35.
Sinān de Brousse : 8.
Sinik : 27.
Širmerd : — *kethüdā* de Giresun : 14, 20 ; — de Zaġoriye, canonnier : 48.
Ṣōfya (Sofia) : 8, 20, 29, 35, 70, 73.
Ṣofya (Ayā), m. Sainte-Sophie : 2, 18, 24, 61, 63, 64.
Süleymān fils d'I[b]rāhīm : 61.
Sūmāla, m. de Sumela : 3.
Sürmene : 19, 20, 32, 33, 44.
Sūskābāstōs, m. de la Théosképastos : 25, 37, 41, 48, 55, 58.
Tāğ ed-Dīn : — *kethüdā* : 50, 66, 71 ; — *mevlānā* : 20.
tekvür (empereur David Comnène) : 4, 50, 57, 62, 63, 67, 69, 71, 74, 75.
Temür Ḥisār : 4.
Théosképastos, m. : cf. Sūskābāstōs.
Tirebolu : 8, 9.
Tirḥāla (Trikala) : 28, 35.
Ṭodōr (Ayōs), m. Saint-Théodore : 50.
Tornīk : 54.
Trabzon (Trébizonde) : 77 ; m. devenu mosquée — : 36.
Ṭurārlīs : Andronikos — : 6.
Umur Beg, gouverneur de Trébizonde : 6.
Üsküb (Skopje) : 51, 75.
Varna : 48.
vešār (vestiarite?) : 6.
Veys (*mevlānā*), *imām* : 48.
Vīrmānis : Yānis — : 5.
Yaḥyā fils de Ḫızır : 51.
Yānīna (Joannina) : 14.
Yā'qūb : *mevlānā* —, *imām* : 9 ; — de Ṣofya : 70.
Yomōra (Yomra) : 2-7, 30.
Yōrgī (Ayōs), m. Saint-Georges : 44.
Yorōs : 24.
Yūsuf : — Albanais : 62 ; — Circassien : 76 ; — secrétaire : 27 ; — affranchi de Meḥmed Beg fils de Zaganōs Pāšā, secrétaire : 65 ; — maréchal-ferrant, noir : 31, 32, 59, 60 ; — Kerbelū : 23 ; — Qōstandīn (ou de Constantinople) : 51 n. ; — fils de Qarāğa : 62 ; — d'Alāğaḥişār : 48, 49 ; — de Kesteriye, *anbarği* : 35, 39, 72 ; — de Nīkopōl : 14 ; — de Qalqāndelen : 11 [, 13] ; — de Selanik : 35.
Zaganōs le Circassien : 20.
Zaġoriye : 48.
za'īm : — de Ḥemšin : 19 ; — d'Of : 48, 49, 55 ; — de Sürmene : 20 ; — de Yomōra : 7.
Zarānākī : 44.
Zemune : 5.
Zisnō ou Zinō ou Zitō : 45.
Zōndūqa : 39.
Zūkānī : 4, 7.

A CINDERELLA STORY FROM BYZANTINE EGYPT : *P. Cair. Masp.* I 67089 and III 67294

This text, somewhat unusual among papyrus documents in that it exists in two copies in two different hands, has not been the object of study since Leopold Wenger treated it from the jurist's point of view in 1922 (1). Yet the story that lies behind the text is one of extraordinary interest for the social history of sixth-century Egypt, an epoch when provincial life was deeply affected by the development of a strongly held form of local Christianity as well as by the codification of imperial law.

The text is formulated in the first person, though nowhere is the "I" identified by name. The two papyri overlap : III 67294 begins with line 1 and breaks off after line 29 of the complete text, while I 67089 begins with the end of line 3 and continues to the conclusion (line 39). Physically, III 67294 (Wenger's "B") is written *transversa charta* across the vertical fibres and parallel to the shorter top edge of a 30.4 × 76 cm (reconstructed) papyrus sheet, in a practised scribe's cursive hand with lines almost 3 cm apart ; while I 67089 (Wenger's "A") is written to begin with on the re-used back (↑) of a papyrus sheet (32.3 × 56 cm), also *transversa charta*, and continues on the other (→) side fitted into the space left over from a previous text that had been written along the fibres, the sheet having been turned upside down (180°). The original hand of 67294 has in many places been corrected in a squarish slanted majuscule hand of slightly larger overall letter size. The hand of 67089 is a more hastily written Byzantine cursive ; it is not the same as the hand of the first text on the → side, apparently an administrative petition (2).

(1) L. WENGER, "Ein christliches Freiheitszeugnis in den ägyptischen Papyri", *Festgabe Albert Ehrhard* (Bonn-Leipzig 1922) 451-478.

(2) Also on that side are the opening formula for a letter, in a yet different

As to the question of which copy of the text was written first, 67294 or 67089 : at first glance it might be a possible reconstruction that 67294, "B", was written by a professional legal scribe at the narrator's behest (or dictation), and subsequently corrected by the narrator with the addition of important factual material (Wenger's "KB" or "corrector of B"), while 67089, "A", was a later and more hastily written copy for the family archives, done on an old sheet of papyrus. However, the opposite seems to be the case. The giveaway appears to be the identifying phrase in line 17 of the complete text, "Martha, Eulogia's sister, daughter of the late Rebecca", omitted by both 089 and 294 but added by the corrector of 294. This omission in 089, which now appears the earlier draft, led Maspero to mistake the identity of the person whose *ἐλευθερία* is the subject of the document : Maspero thought it was Eulogia (*P. Cair. Masp.* I, p. 123), but Wenger corrected this to Martha (not explicitly naming Maspero's error in his note to line 17, "Freiheitszeugnis", p. 456) on the basis of the correction to 294, which now seems the more careful later copy as vetted by the, or a, person conversant with the facts of the case.

First a translation of the Greek text as combined and improved by Wenger :

> It stands (*καθέστηκεν*) as plain to all that neither long passage of time nor concomitant error can diminish freedom (*ἐλευθερία*) which has been conferred on human beings both from above and by nature. Well then : Jacob, who came from the Antaeopolite and spent no little time with my father (now among the saints), furnished him (my father) care (*θεραπεία*). And there continued (*συνδιήγαγεν*) with him (Jacob) also Sophia, his wife, who in most kindly fashion remained (*παραμένουσα*), together with her husband, the aforementioned Jacob, with my lord father, now among the saints, of shining memory. And I never found any indication of any kind whatever, either from my father or anyone else, or any dealings with anyone, that they were (*καθεστήκασιν*) slaves under any provision (*τίτλον*) of the law whatsoever. From them, then, the aforementioned Jacob and Sophia, were born (*καθεστήκασιν*) the children Leah and Rachel and Rebecca. From Leah were born

hand, and another two lines from the draft of the petition, in the original first hand (MASPERO's C and D).

the children Mark and Sophia : but Leah died, as was the divine will, along with her son Mark. And Sophia, the remaining daughter of the deceased Leah, gave birth to John and Isaac and Jacob and other children, from a certain free father. Those who drag (*ἕλκοντες*) her (Sophia) into slavery together with her children shall see what they find before the fearsome judgement-seat of the All-Powerful. So much about them. From the aforementioned Jacob and Sophia, as I have explained above, were born Rachel and Rebecca and Leah ; and Rachel chose the monastic life. Leah bore Sophia, her surviving daughter, and Rebecca bore Eulogia and Martha. But now Eulogia also chose the ascetic monastic life, leaving Martha, Eulogia's (i.e. her own) sister, daughter of the late Rebecca, to abide (*διάγουσα*) in my house.

And so that my rights be not (abridged) at any time by anyone who is likely to be my successor — may heaven protect and give long life to my most learned heir, for a long time, my most learned son and heir Victor, to enjoy what is his own — lest anyone harass Martha (alleging) that she happens to be a slave, for this purpose I have arrived at the present written agreement (*ἔγγραφον ὁμολογίαν*), by (means of) which I understand (*ἐννοῶ*) and know (*ἐπιστάμαι*) precisely that she is not in any way a slave nor born of a slave (mother), just as I have stated before. And if, as might happen, anyone of those who come after should try to harass her, by this written agreement, to agree to which I have persuaded my (D.V.) most learned heir, by it, I say, I enjoin that she is already in a position to perform the actions of free people and to do what befits free people. For I have heard from her even at the present time that she has been called to and asked concerning some of the capital (*κεφάλαιον*) paid to her, answering to the effect that "I am (*καθέστηκα*) not free". And because of this, fearing God's judgement and knowing the Saviour's love for humankind, I lamented, and arrived at the present written agreement, by which written agreement I enjoin for her to be known that she is free. And if, as might happen, anyone should dare to say that she is a slave, let her by (means of) the present written agreement be (*γινέσθω*) free for the future, not harassed by anyone, not even by my most learned and beloved heir, who by my command and wish has agreed to this written agreement. Well then, in future let no one cast suspicions, and let no one think they are able to say that she is a slave, but let her (*ἔστω*) thus plainly be free, no one being able to cast aspersions on the freedom given her from above.

Quite a human story appears to lie behind this rhetorical document. Its sixth-century date, so apparent from the pious Christian phraseology about God's judgement-seat and the Saviour's *philanthropia*, is assured by its presence in the Dioscorus archive (though its connection with Dioscorus of Aphrodito's legal work or family affairs is not directly apparent : neither hand is that of Dioscorus) (3). We are immediately in a world where the pressing question is that of the nature and function of slavery in the Christian Egypt of Justinian's time (4).

From the opening phrase onward it is plain that the framer of our text was conversant with the language of Justinian's laws, specifically the Novels. Strangely, this pair of papyri has not very often been cited in discussions of the question of the reception of Justinian's Code and Novels in Egypt : (5) the exception is by Taubenschlag, who labelled our document a *manumissio per epistulam* in 1930 (6) and never changed his mind (7). This judgement, however, begs many questions, not least by predetermining the status of the persons involved and downplaying the ambiguity in the changes of verbal mood, for example, seen in the text (8).

(3) Perhaps 67089 was a copy made by one of Dioscorus' law clerks for a case in which he was to take part, as in Bell's note to *P. Lond.* V pp. 138-139 ; while then 67294 was corrected by the principal party after consultation with Dioscorus.

(4) A. HADJINICOLAOU-MARAVA, *Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin* (Athens 1950) is based on narrative and patristic sources and takes almost no notice of papyri. One must also be aware of the Coptic evidence, which, however, is made more perplexing by the almost interchangeable use in Coptic documents of the terms ϭⲁⲩⲟⲛ and ϩⲙ̄ϩⲁⲗ, sometimes interpreted respectively as "chattel slave" and "servant" : cf. A. STEINWENTER, *Das Recht der koptischen Urkunden* (Munich 1955) 16-17. Modern revisionist work on Roman slavery has not yet reached the sixth century.

(5) Wenger discerns the Senatusconsultum Claudianum ("Freiheitszeugnis", p. 464).

(6) In *Geschichte der Rezeption des römischen Privatrechts in Aegypten, Studi Bonfante* I (1930), rp. in his *Opera Minora* I (Warsaw 1959) 260-261.

(7) Repeated in English in "The legislation of Justinian in the light of the papyri", *Byzantion* 15 (1940-41) = *Opera Minora* II,70-71, and again repeated in his *Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*[2] (Warsaw 1955) 100. Taubenschlag was interested in what he saw as the "peregrine", *Volksrecht* aspects of the case.

(8) Signalled by WENGER, "Freiheitszeugnis", p. 471, 474 ; one part "Beweisurkunde" and one part "Konstitutiv".

Things are not quite so simple. To return to the language of our document : its rhetorical prooemium, the first sentence about how freedom is bestowed on human beings *ἄνωθεν καὶ ἐκ φύσεως*, while of course having a philosophical background that goes back to Book I of Aristotle's *Politics*, clearly alludes to the language of Justinian's Novels 74 and 89 of A.D. 538 and 539 : *φύσις πεποίηκεν ἐλευθέρους ἅπαντας ... φύσει καὶ τῇ ἄνωθεν εὐγενείᾳ ...* (9). And the document comes full circle at the end, returning to close with the concept of freedom *ἄνωθεν* (line 39). The verb used throughout our document for "come to be, be in a certain status", *καθίστημι* in the perfect, is the characteristic verb in the Novels for questions of slave vs. free status : (10) e.g. Novel 5 on the monastic life (see below), of A.D. 535, and again Novel 89. The verb for "to reduce someone to slavery", *ἕλκειν* (line 12), is that used in the Novels, especially 5 again, 142 (A.D. 558), and 153 (A.D. 541) (11). Relevant to the status of Jacob and Sophia is the description in line 4 of their old-age care rendered to the narrator's father as *θεραπεία* ; in Novel 22 of A.D. 536, on marriage, a *θεράπαινα* (22.11.1) (12) can be in a dependent status, that is, have a *δεσπότης*, and yet be considered free when dowered (perhaps to marry her employer : this is acutely relevant to our text, as will be discussed below). These verbal echoes speak for an informed knowledge of the law of the Novels on the part of at least one individual in mid-sixth-century Egypt — a man whose son was a lawyer (*λογιώτατος*).

Here we must notice the other description of Sophia's service, in line 5 of our document : *παραμένουσα*. Surely the legally learned framer of our document intended this explicitly to refer to the

(9) A. M. Bartoletti Colombo, ed., *Legum Iustiniani imperatoris vocabularium : Novellae, pars graeca*, vol. 2 (Milan 1987) 774, 977. These laws deal with the question of whether illegitimate children, and/or children considered of irregular or anomalous birth, can inherit property. References to *φύσις* in the Novels are gathered and discussed in the monograph of G. Lanata, *Legislazione e natura nelle novelle giustinianee* (Naples 1984) : here see esp. pp. 173-174, 184-186.

(10) Bartoletti Colombo, *Vocabularium*, 775, 977-978. The latter echoes a passage from Novel 38, on the children of *bouleutai*.

(11) *Ibid.*, 774.

(12) *Ibid.*, 977.

technical terms *παραμονή/παραμονάριος*, denoting a contractual provision of obligation to remain and a (free) person who has entered into a contract having such a provision ([13]). The relevant sixth- and early seventh-century textual parallels can be excerpted from Adams' list ([14]) as follows : *P. Oxy.* I 140.25, of 26.iv.550 ; *P. Stras.* I 40.30, of 27.ix.569, from Antinoopolis ; *PSI* XIII 1344.1 and recto, from Antinoopolis ; *SB* VI 9456.9, of 20.ix.594, from Arsinoe ; *P. Grenf.* II 87.17, of 23.v.602, from Hermopolis ; *SPP* XX 219.5, of 11.viii.604, from Arsinoe ; *SB* I 4490.6, 26, 30 and verso, of 19.i.641, from Arsinoe ; and, in Coptic, *CPR* IV 160.3-4, 8, 20 and 161.1, 3 ([15]). We can infer that Jacob and Sophia, the progenitors of this family of retainers, came from the Antaeopolite to Aphrodito (or Antinoopolis) and entered into a contract with a *παραμονή* provision, to provide old-age care for the narrator's now deceased father. From the provisions in *P. Stras.* I 40.28-29, *καὶ τῆς αὐτοῦ ἐλευθερίας*, we can further infer that they entered into such a contract as free persons ([16]). What

(13) See A. E. SAMUEL, "The role of *paramone* clauses in ancient documents", *JJP* 15 (1965) 221-311 (a study which unfortunately ends with the second century A.D.), here esp. 300, 311 ; and B. ADAMS, *Paramone und verwandte Texte* (Berlin 1964), esp. 108-113 and refs. below.

(14) ADAMS 1964 (above n. 13) : 19-23, 25-26, 38 n. 75.

(15) I omit *P. Ness.* III 56 as not being from Egypt. Coptic parallels to *SB* I 4490. 11-12, "in city or countryside", are found in *CPR* IV 158.7-8, 160.9, 161.6. Also in Coptic, is it possible that, in addition to the direct uses of the Greek loanwords ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲁⲣⲓⲟⲥ and ⲡⲁⲣⲁⲙⲉⲛⲉⲓ, in *BKU* III 350.67 the expression ϩⲟⲩⲛ (in ⲉⲥϩⲟⲩⲛ ⲡⲁⲏⲓ, literally "enter into my house"), translated by Satzinger "nahestünde" (p. 62), is a calque of *παραμένειν* ? The document, apparently a manumission employing both Coptic terms for "slave/servant", ⲃⲁⲩⲟⲛ (ⲕⲁⲩⲟⲛ) and ϩⲙ̄ϩⲁⲗ (cf. above n. 4), comes from the Blemmy enclave of Gebelen in Upper Egypt, ca. last quarter of the 6th c. : H. HARRAUER, H. SATZINGER in *Lebendige Altertumswissenschaft : Festschrift H. Vetters* (Vienna 1985) 330-331. These people were perhaps Byzantine *foederati* (T. HÄGG, "Titles and honorific epithets in Nubian Greek texts", *SymbOslo* 65 [1990] 172 n. 33, citing a work of L. Török not available to me). The original writer of the Berlin document gave to his stepmother a slave-girl by whom he fathered two children, whom the stepmother is declaring free (ⲉⲗⲉⲩⲑⲉⲣⲟⲥ , line 8) nothwithstanding their birth from a slave mother.

(16) Cf. SAMUEL 1965 (above n. 13) p. 311 ; ADAMS 1964 pp. 112-113. Adams did not notice the participle of the verb *παραμένειν* in our Cairo text ; nor did he treat the obligation to remain documented in the early sixth-century

is also important here is the economic, not status, superiority of the family providing the work for their retainers (cf Adams 1964, p. 112) ([17]).

The language of the Cairo document continues to shed interesting light on sixth-century social history. After Jacob and Sophia, man and wife (*σύμβιος*), no marriages *per se* are described for the servants' family, while many births are : ([18]) the father of Leah's two children is never indicated, while the granddaughter Sophia's more than three children were fathered by an unnamed free man (*ἔκ τινος ἐλευθερίου*) ([19]) ; nor is the father of Rebecca's two daughters named. Two women of this family became nuns (*τὸν ἀσκητικὸν μονήρη βίον εἵλατο*) : Rachel in the second generation and Eulogia in the third ; yet, in spite of all the concern with slave or free status, no mention is made of the possibility that a slave could become legally free after three years' novitiate followed by monastic profession (Nov. 5.1), unless he or she had entered monastic life with intent to defraud the *δεσπότης* (Nov. 5. 2-3) ([20]). Over and above the narrator's strong injunctions (*ἐννοῶ ... καὶ ἀκριβῶς ἐπίσταμαι*, with mention of transmissibility of slave status through birth from a slave mother, line 21 [cf. Nov. 38 and 89] ; *προετρεψάμην ... γνῶναι ὡς ἐστίν ... ἐλευθέρα*, lines 30-31 ; *γινέσθω ... ἐλευθέρα*, lines 32-33 ; *ἔστω ... ἐλευθέρα*, line 38), and despite the change of verbal mood, we can continue to assume that these retainers/servants are of free status, as the narrator maintains.

Aphrodito *riparius* dossier, *P. Cair. Masp.* III 67328 (see J. G. KEENAN in *YCS* 28 [1985] 256 n. 28). In Coptic cf. ϩⲁⲣⲉϩ . . . ⲉⲗⲉⲩⲑⲉⲣⲓⲁ in the work contract *CPR* IV 164.5.

(17) Taubenschlag *Law*[2] (above n. 7) 373-376 fits our *παραμονή* papyri under the Roman law category of *locatio-conductio operarum*.

(18) Stemma in MASPERO (*P. Cair. Masp.* I, p. 123) and WENGER ("Freiheitszeugnis", p. 462). Surely this situation cannot be a reflection of the older reality preserved in *Digest* 38.10.10 (Paulus). However, cf. R. S. BAGNALL in *JJP* 21 (1991), 7-8.

(19) WENGER (p. 459) translates as "vornehm" : cf. W. C. TILL, "ⲉⲗⲉⲩⲑⲉⲣⲟⲥ = Unbescholten", *Muséon* 64 (1950) 251.

(20) Cf. *Novel* 123 of A.D. 546, giving the *δεσπότης* a year's grace in which to get back the slave novice.

No absolute dates are preserved in our document. Assuming that Jacob and Sophia were of the same generation as the narrator's deceased father, or a little younger, then their granddaughter Martha, whose free status is proclaimed by our document, would have been young enough to be of the narrator's daughter's generation. The narrator's son and heir, Victor, is styled *λογιώτατος* (lines 18, 19, 24) and *ἐλλογιμώτατος* (line 34), epithets characteristic of a lawyer or *σχολαστικός*. For sixth-century Egypt we know of a lawyer (*νομικάριος*) named Victor in *P. Oxy.* I 136 of 24.v.583, who acts as a surety, and a *σχολαστικός* Victor writer of the letter *P. Oxy.* VIII 1165 (undated), a landowner. Given the distance between the Antaeopolite and Oxyrhynchite (a distance perhaps exaggerated by the archival nature of our sources), no identifications can be assumed, though the Victor who flourished in 583 could have been the right age to have been the narrator's son, if the Cairo document dated to the late 560s like so many other items preserved among the Dioscorus papers ([21]). Yet the importance of the generational factor is, I believe, clear.

The story behind our document is a love story. The narrator, a widower of means, intends to marry Martha, granddaughter of old family retainers abiding (*διάγουσα*) in his house, who clearly has caught his eye. In drawing up the *ἔγγραφος ὁμολογία* to which he has made his son give assent (lines 24-25), he is (1) defending Martha's good name against intimidating aspersions upon her origin and status (e.g. lines 27-28), and (2) reassuring Victor, his son and heir, that his, Victor's, inheritance will remain safe and unaltered by the new marriage (line 19) to the little serving girl. Martha does possess a *κεφάλαιον* (line 27), property of her own, most probably conferred on her by the narrator, who takes both imperial law and Christian principle to witness the staunchness with which he takes the part of this Cinderella figure. One can only wish them well.

Documents like this Cairo text impel us to rethink the whole problem of slavery in Byzantine Egypt. Earlier theories that the

(21) See L. S. B. MacCoull, *Dioscorus of Aphrodito* (Berkeley 1988) 24-47. Cf. also Dioscorus' rhetorical exercise in *P. Cair. Masp.* I 67028, discussed by J. Maspero in *BIFAO* 7 (1907) 138-152.

institution declines are being called in question (22) ; the problem lies in the scattered and spotty nature of the documentary sources. The vehemence with which the narrator of our text proclaims that this person, admittedly of the servant class, is free and not of slave birth certainly shows that the institution existed and was taken for granted in sixth-century Egypt. Although lip service is paid to the notion that "in Christ there is neither slave nor free" (*Gal* 3 : 28 ; cf. *Novel* 5.2) and that freedom comes from nature and from heaven, clearly the concern here is not with a "Christianized" law inducing more "humane" attitudes, but with property (23).

Society for Coptic Archaeology (North America)
Washington, D.C. Leslie S. B. MacCoull.

(22) See R. S. Bagnall, "Slavery and society in late Roman Egypt", forthcoming ; letter from Bagnall, 16.ii.91.

(23) I am grateful to Dr Adam Bülow-Jacobsen of the International Photographic Archive of Papyri for splendid photographs. Papyri are cited by J. F. Oates *et al.*, *Checklist of Editions of Greek Papyri and Ostraca* [3] (Atlanta 1985) and A. A. Schiller, "A Checklist of Coptic Documents and Letters", *BASP* 13 (1976) 99-123. I should also like to thank Derek Krueger, Stephen Morse, and, as always, Mirrit Boutros Ghali ("you are the wind beneath my wings").

QUATRE SAINTS NON IDENTIFIÉS (*) DE KURBINOVO (1191) ET HYPOTHÈSES SUR QUELQUES EXEMPLES ANTÉRIEURS ET ANALOGUES EN MACÉDOINE

A mes collègues belges
L. Hadermann-Misguich et Ch. Delvoye

Il y a seize ans déjà que fut publiée à Bruxelles la monographie capitale en deux volumes de L. Hadermann-Misguich, sur l'église de Saint-Georges du village de Kurbinovo (sur la rive occidentale du Lac de Prespa) et sur ses fresques magnifiques de l'an 1191, comme édition de la Bibliothèque de Byzantion, No. 6 (1). Il est hors de doute que cette œuvre scientifique extraordinaire par sa méthode précise et ses analyses approfondies de l'histoire de l'église, de l'iconographie et du style de ses fresques, ainsi que des qualités individuelles des peintres anonymes, représente une grande contribution scientifique aux connaissances de l'art byzantin du XIIe siècle et restera un manuel indispensable aux historiens de la peinture byzantine.

Mais, de nombreuses conditions peu favorables ont empêché jusqu'à présent les investigateurs de l'église d'identifier quatre figures de saints qui se trouvent dans la zone inférieure des murs méridional et septentrional de l'autel (2). Ce n'est que tout récemment qu'une équipe de conservateurs de l'Institut républicain pour la protection du patrimoine culturel réussit à découvrir, dans de meilleures conditions de conservation et de documentation des fresques, des restes à peine visibles des inscriptions en grec près des deux figures peintes sur le mur méridional, à côté de

(1) L. HADERMANN-MISGUICH, *Kurbinovo, Les fresques de Saint-Georges et la peinture byzantine du XIIe siècle*, Bruxelles, Bibliothèque de Byzantion, 6, 1975, I, II, pp. 5-559, fig. 1-191.
(2) IDEM, fig. 34, 33.

la niche du diaconicon (3), c'est-à-dire à côté de saint Cyrille d'Alexandrie (4) (fig. 1). Il est évident d'après les inscriptions qu'il s'agit des représentations des deux frères de Thessalonique, les évangélisateurs des Slaves : saint Méthode (5) — ὁ ἅγιος Μεθοδιος διδάσκαλος Βουλγαρῶν et saint Cyrille — ὁ ἅγιος Κύριλλος διδάσκαλος Βουλγαρῶν.

Déjà en 1975, nous avions remarqué pareille inscription à côté de la figure de saint Cyrille de Thessalonique dans le diaconicon de Sainte-Sophie d'Ohrid (1040-1045) (6).

Des inscriptions avec les épithètes «de Bulgarie», «des Bulgares» ou «bulgare» sont également communes aux titres de la plupart des archevêques d'Ohrid, bien qu'on sache qu'il y a eu parmi eux des Grecs ou des personnages appartenant à d'autres ethnies (les archevêques Léon, Théophylacte et autres). Déjà aux environs

(3) L'équipe a été formée par les conservateurs I. Kavkaleski, V, Trajkovski, Dj. Cvetković, J. Antonievski et l'historien de l'art D. Bardzieva. Les travaux ont eu lieu aux mois d'août et de septembre 1991.

(4) L. HADERMANN-MISGUICH, *Kurbinovo.*, fig. 34.

(5) La première communication sur l'identification de ces deux saints est publiée par D. BARDZIEVA comme le plus ancien exemple en Europe (*Najstara pretstava vo Evropa, Nova Makedonija*, 25.IX.1991, Skopje). Pourtant, on connaît d'autres exemples en Europe antérieurs à Kurbinovo : San Clemente à Rome (IXe et XIe siècles), le monastère de saint Cyrille à Kiev (env. 1170) etc.

(6) Cette inscription n'a pas été publiée en entier jusqu'à présent. Les premiers qui ont écrit sur l'identification de Cyrille de Thessalonique et de Clément d'Ohrid de Sainte-Sophie d'Ohrid étaient R. LJUBINKOVIĆ et M. COROVIĆ-LJUBINKOVIĆ (*La peinture mediévale à Ohrid, Recueil de travaux*, Ohrid 1961, p. 146), ensuite S. RADOJČIĆ (in *Recueil de travaux de l'Institut d'études byzantines*, VIII 2, Beograd 1964, p. 368) et M. COROVIĆ-LJUBINKOVIĆ (in *Symposiom Kiril Solunski* 1969, Skopje 1970, pp. 123-130). Sur leurs figures avec saint Erasme à Sainte-Sophie d'Ohrid voir P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Le immagini dei due Santi di Salonicco e dei loro discipoli in Macedonia, Icone e copie di freschi, Gloria a San Cirilo*, 24, Maggio, Roma 1970, p. 14.

Pour le titre même de διδάσκαλος, par lequel Clément d'Ohrid a été désigné par l'archevêque Théophylacte, on considère qu'il présente un rang particulier sanctionné officiellement au Patriarcat de Constantinople vers la fin du XIe siècle, et c'est dans un décret impérial de l'an 1107 que le titre est avéré comme un rang particulier dans la hiérarchie ecclésiastique. (Cf. D. OBOLENSKY, *Six byzantine portraits*, Oxford 1988, p. 36). Cependant, en tant que titre seul, il se rencontre encore plus tôt, dans des années 1040-1045 sur les fresques de Sainte-Sophie d'Ohrid.

de l'an 1118, l'évêque de Dévol Michel, dans ses interpolations à la Chronique de Skylitzès (*Codex Vindobonensis Historiae graecae* LXXIV) a signalé que Basile II avait sanctionné l'évêché bulgare tel qu'il avait été fondé d'après les ordres de Justinien et à l'époque de l'ancien empereur Romain Lécapène. Etant donné que *Justiniana Prima*, indiquée par Justinien comme son lieu de naissance, avait eu à cette époque comme évêque Kastélion, elle devint aussi ancien évêché bulgare (7). Peu après, la première inscription connue mentionnant l'archevêque d'Ohrid Jean Comnène, datée de mai 1157, eut, à côté du nom, non seulement la mention «Βουλγαρίας», mais encore le titre d'archevêque de *Prima Justiniana* (ἀρχιεπίσκοπος Α 'Ιουστινιανῆς) (8). Le titre 'Αρχιεπίσκοπος Βουλγαρίας s'est maintenu dans les époques suivantes (9), mais cette fois avec une signification élargie de Βουλγαρία au sens de «des Slaves» (10).

Or, le problème dans ce cas n'est pas le titre de ces saints, mais, et surtout, leur identification comme les fameux évangélisateurs Slaves — les saints Cyrille et Méthode de Thessalonique, lesquels, par leur présence à Kurbinovo, permettent l'identification des deux autres figures de saints peintes sur le mur opposé (dessin 1 ; fig. 2). Elles sont partiellement endommagées et leurs inscriptions sont entièrement effacées (11). Pourtant, malgré cet état, elles peuvent être identifiées sans difficulté grâce aux connaissances nouvelles sur les saints du mur opposé : l'une, suivant la physionomie même du saint, et l'autre, d'après sa relation avec la première figure, manifestée par la taille, les gestes et les regards échangés. Plus précisément, le visage du saint de gauche est par sa physionomie et comme type très proche de celui de saint Clément d'Ohrid représenté à Sainte-Sophie d'Ohrid (12). Dans

(7) B. Prokić, *Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes (Cod. vind. hist. Graecae, LXXIV)*, Münich 1906, 35, n° 57, pp. 48-49 ; R. Ljubinković, *Sur la tradition de la Prima Iustiniana dans le titre des archevêques d'Ohrid, Starinar*, XVII, Beograd 1966, pp. 61-75.

(8) R. Ljubinković, *Sur la tradition.*, p. 63.

(9) Idem, p. 68 ; P. Miljković-Pepek, *Deloto na zografite Mihailo i Eutihij*, Skopje 1967, pp. 76-77.

(10) D. Obolensky, *Six.*, pp. 72-73, note 159.

(11) L. Hadermann-Misguich, *Kurbinovo.*, p. 92, fig. 33.

(12) P. Miljković-Pepek, *L'église de Saint-Jean le Théologien-Kaneo*

les deux cas, il a le front élevé sans ce petit flocon de cheveux qui lui est propre et, ce qui est étonnant, c'est qu'à Kurbinovo on ne trouve pas le type comnène qu'on rencontre plus tard à Mariovo (en 1271) ([13]), mais un plus ancien modèle tel que celui de Sainte-Sophie d'Ohrid des années 1040-1045 ([14]). Il est important qu'à Kurbinovo sa tête soit en partie tournée vers la droite et que sa main gauche, qui porte l'évangile, soit levée haut et tendue vers la figure de l'archevêque de droite, lequel, de son côté, a la tête tournée en partie vers la gauche et la main tendue également vers la gauche et bénissant la figure précédente. Du côté plastique, une corrélation mutuelle évidente existe entre ces deux figures et fournit des éléments qui permettent leur identification. Or, la première figure, d'après des traits évidents, est l'évêque saint Clément d'Ohrid représenté au moment de la réception de l'évangile et de la tâche missionnaire de la part de l'autre figure qui est l'évêque Erasme de *Lychnida* (d'Ohrid) lequel, à son tour, bénit saint Clément comme son interlocuteur et en signe de reconnaissance pour qu'il continue la mission chrétienne dans la même région d'Ohrid et au-delà ([15]). La physionomie de saint Erasme, avec peu de cheveux et un front élevé, y est plus proche de ses représentations à Sainte-Sophie d'Ohrid (également à côté de saint Clément d'Ohrid) ([16]) et à Saint-Jean le Théologien-Kaneo (toujours à côté de saint Clément d'Ohrid) ([17]), que de ses deux portraits à cheveux touffus de l'église rupestre de Saint-Erasme près d'Ohrid (d'environ 1300

d'Ohrid, Kulturno nasledstvo III, Skopje 1967, fig. 8 ; IDEM, *Le immagini.*, fig. 1.

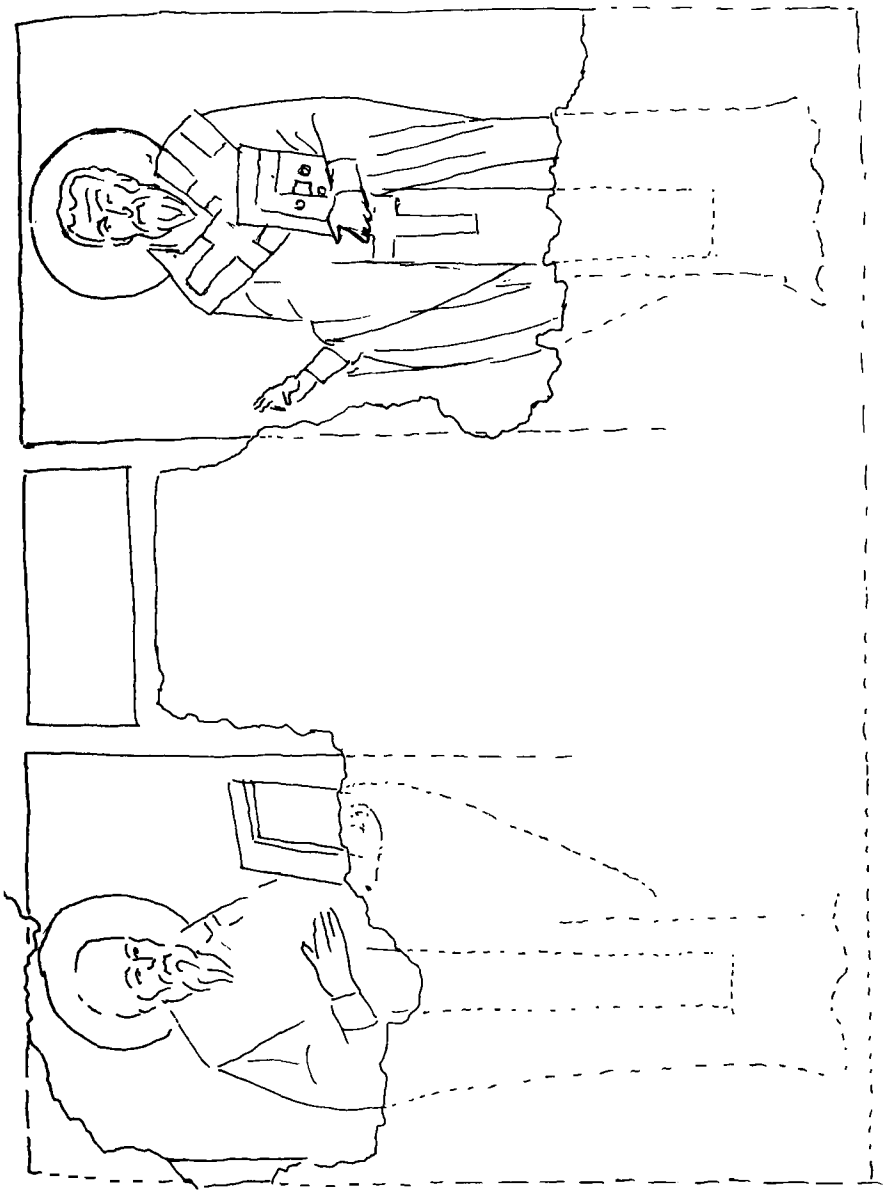
(13) IDEM, *L'église de Saint-Jean.*, fig. 8 ; D. KOCO et P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Manastir*, Skopje 1958, 70, T.XXV.

(14) Voir note 12.

(15) Ce saint évêque d'Antioche, demeura longtemps à Ohrid (Lychnidos) comme prédicateur, et vers la fin de sa vie partit via Durazzo en l'Italie, dans la ville de Formia († 303). Au IXe siècle, ses ossements furent transportés à Gaète. Quelques biographies hagiographiques de lui sont conservées en ancien slave et en grec. Il est mentionné encore dans le calendrier glagolitique de l'Evangile d'Aseman des Xe-XIe siècles. (Voir H. MELOVSKI, *Two hagiographies of St. Erasme of Lychnidos, Lychnid* 6, Ohrid 1988, pp. 69-80).

(16) P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Le immagini.*, pp. 13-14, 19-20, fig. 1.

(17) IDEM, *L'Église de saint Jean.*, p. 81, dessin 3, fig. XV, XVII.



DESSIN 1. — Kurbinovo, mur septentrional près de la niche de la proscomédie : saint Clément d'Ohrid et très probablement saint Erasme d'Ohrid.

et du XVIe siècle) ([18]). Toute autre interprétation de la seconde figure à Kurbinovo est peu acceptable ([19]).

La signification de ces nouvelles connaissances sur la présence des saints représentés à Kurbinovo est renforcée pour nous par le fait qu'elles rendent plus convaincantes et plus argumentées nos considérations antérieures sur les plus anciens exemples semblables de saints de l'époque slave sur les fresques des environs de 985/86, de l'an 1050 et de l'an 1100 ([20]). Notamment, dans le diaconicon de la cathédrale de Samuel, au-dessus du sarcophage, le chercheur grec N. Moutsopoulos découvrit, il y a longtemps, trois couches de fresques des années 986-90, du temps de l'archevêque d'Ohrid Léon (1037-1056) et de l'archevêque d'Ohrid Théophylacte (1084-1112) ([21]). Mais, toutes les figures de saints y sont conservées sans têtes et sans *tituli* et c'est la raison pour laquelle leur identification est incertaine. Toutefois, sur la base de sources écrites plus récentes, N. Moutsopoulos a formulé l'hypothèse que sur la première couche de fresques avaient pu être représentés, à côté de saint Achille (le patron de l'église), encore deux des trois saints contemporains de saint Achille de Larissa : saint Ecuménos, saint Diodoros et saint Riginos ([22]) (dessin 2). Aujourd'hui pourtant, bien que les investigations sur ce sujet ne soient pas encore achevées, on envisage la possibilité d'autres hypothèses qui méritent considération. C'est le cas de notre hypothèse déjà formulée que sur la première

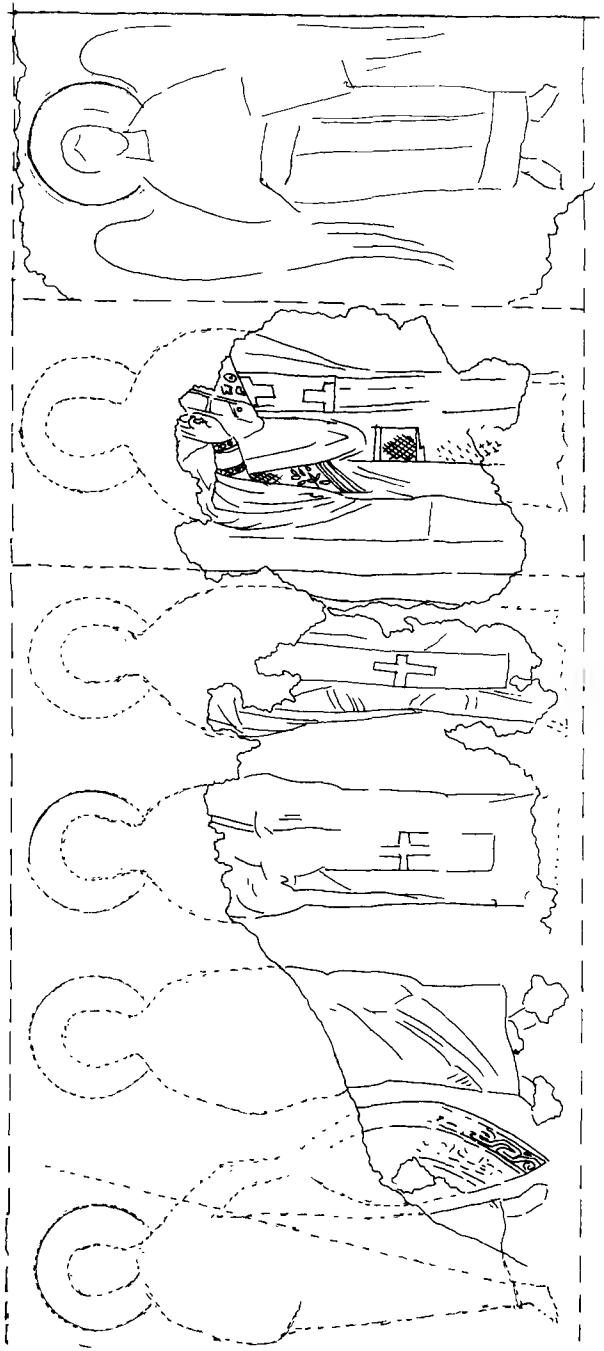
(18) IDEM, *L'Église rupestre Saint-Erasme près d'Ohrid* (à paraître dans *Kulturno nasledstvo* XVI, Skopje 1992, dessin 4, 10, fig. 3, 4).

(19) Dans son rapport présenté à Resen à l'occasion du 800e anniversaire de Kurbinovo, et publié à *Nova Makedonija*, Skopje, 20.X.1991, sous le titre «Voznes na čovečkiot duh», C. GROZDANOV présenta l'opinion qu'il pourrait s'agir du pape saint Clément.

(20) P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Sur les plus anciens cultes de saints chez les Slaves Macédoniens (du IXe ou du XIIe siècle)*, *Résumés des communications*, II, *XVIIIe Congrès intern. des études byzantines*, Moscou 1991, pp. 775-776.

(21) Tous les résultats des investigations de N. MOUTSOPOULOS entreprises à partir de 1964 et ensuite sont présentés en trois volumes : *Ἡ Βασιλικὴ τοῦ ἁγίου Ἀχιλλείου στὴν Πρέσπα*, Thessalonique 1989 ; voir tome I, pp. 359-389, pl. 44, 45, pl. B ; tome II, pp. 798-819. (Son opinion a été acceptée dans mon article : *Les fresques de l'église de Saint Achille à Prespa*, Armos timitikos, tomos stou katigiti N. Moutsopoulos, II, Thessalonique 1990, pp. 1187-1189).

(22) N. MOUTSOPOULOS, II, pp. 798-819.



DESSIN 2. — Prespa, Saint-Achille, murs méridional et occidental du diaconicon, 1ère couche de fresques (env. 885/86) : saint guerrier inconnu, l'apôtre André (?), saint Méthode et saint Cyrille de Thessalonique (ou l'un d'entre eux et saint Clément d'Ohrid), saint Achille de Larissa et l'archange Michel.

couche de fresques dans le diaconicon de l'église de Saint-Achille à Prespa (23) (d'environ 985/86) (24) soient probablement peintes les figures des saints suivants (dessin 2) : un saint guerrier inconnu (25), un apôtre (probablement saint André) (26), saint Cyrille et saint Méthode de Thessalonique, ou seulement l'un d'eux et saint Clément d'Ohrid (27), ensuite la figure déjà remarquée de saint Achille de Larissa (28), et sur le mur occidental le saint archange Michel (29).

Il semble que à peu de choses près les mêmes figures de saints aient été peintes à nouveau sur la seconde couche de fresques datée du temps de l'archevêque d'Ohrid Léon (30) (aux environs de 1050). Ce qui nous en assure en premier lieu, c'est le fragment de la partie inférieure des figures du guerrier et de l'apôtre, repeintes au même endroit (31) (dessin 3). À côté du bouclier et des pieds aux sandales de l'apôtre on voit de la végétation qui symbolise le pays où ils ont exercé leur activité de missionnaires chrétiens. Ce détail étaie la supposition que là, sur les deux couches de fresques, avait été représenté l'apôtre André, dont

(23) Voir note 20.

(24) Mon opinion se base sur le fait que la figure de saint Achille est encadrée d'une bordure et est peinte, semble-t-il, sur une seule couche séparée de mortier (une autre «giornata»). D'après ceci, il se peut que la décoration du diaconicon ait eu lieu avant la transmission des reliques de Larissa dans les années 985/86, et qu'ensuite la figure de saint Achille, ait été introduite à la place d'un autre saint moins important. A cet égard, on notera encore l'importance de la seconde couche de fresques du mur septentrional à côté de l'iconostase — avec les figures du patron saint Achille et d'un apôtre (André ?). Elle a été posée probablement à la suite du transfert des ossements du saint de Larissa (985/86), à en juger d'après la fraîcheur du pigment des couleurs de la première couche collé sur le revers de la seconde couche de la fresque.

(25) Il est difficile d'identifier ce guerrier ; parmi les nombreux saints militaires, on peut penser même à saint Socrate, l'un des quinze saints martyrs paléochrétiens de Tiveriopolis.

(26) Voir notes 31, 32 et 33.

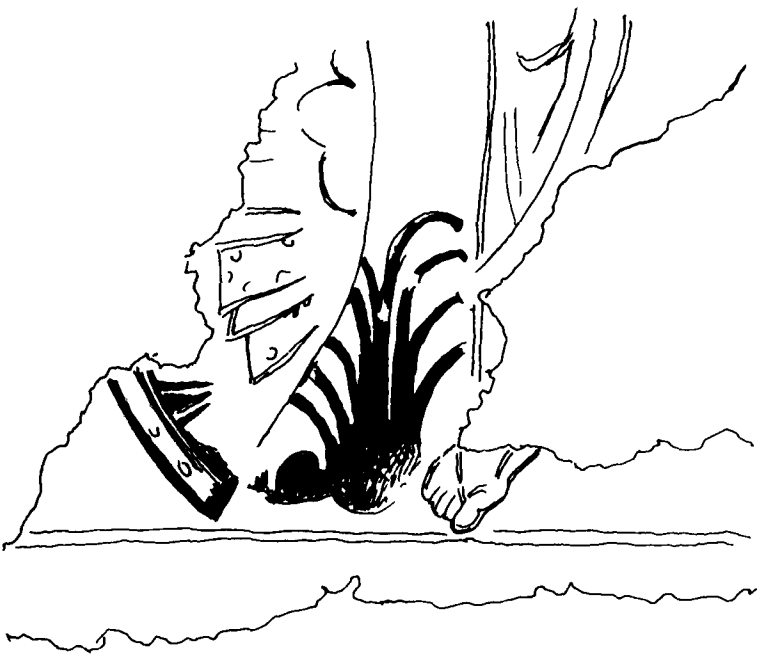
(27) Comme à Sainte-Sophie d'Ohrid.

(28) N. Moutsopoulos, tome I, pl. 2.

(29) Présenté au-dessus du sarcophage, il a ici une signification symbolique eschatologique.

(30) N. Moutsopoulos, tome I, pl. 58 (p. 534).

(31) On voit sur cette couche mieux que sur la première qu'il s'agit d'un apôtre à chiton, à himation et avec des sandales aux pieds.



DESSIN 3. — Prespa, Saint-Achille, mur méridional du diaconicon, fragment de la 2e couche de fresque (env. 1050) : saint guerrier inconnu et l'apôtre André (?).

on connaît la mission chrétienne également en Macédoine (32). La présence de cet apôtre, un des plus anciens missionnaires chrétiens (sur les deux phases chronologiques de ces fresques), assure encore la mise en valeur du caractère apostolique de l'église de Samuel et, aussi, de l'Archevêché autocéphale d'Ohrid (33).

(32) F. DVORNIK, *The idea of Apostolicity in Byzantium and the legend of the apostle Andrew*, D.O.S., Cambridge 1958, pp. 216, 218, 221, 226. Il faut encore avoir à l'esprit les données suivantes : de l'an 871 date l'église de Saint-André des environs de Thessalonique ; en l'an 996 est mentionné l'évêque André dans la région de Prilep ; en l'an 1002 a été reconstruit le temple des Saints Apôtres de la région de Prilep. On trouve en Macédoine d'importantes représentations de l'apôtre André avec une longue hampe terminée par une croix en signe de son activité de missionnaire : à Kurbinovo (1191), sur les mosaïques de Sainte-Sophie à Thessalonique (IXe siècle), sur les fresques de la rotonde de Saint-Georges à Thessalonique (IXe siècle) etc.

(33) Du temps de l'archevêque d'Ohrid Léon (1037-1056) date encore la

Sur la troisième couche de fresques dans le diaconicon de Saint-Achille sont peintes quatre figures de prélats orthodoxes et une cinquième en habit de moine (dessin 4). Etant donné que cet ensemble de fresques appartient au temps de l'archevêque d'Ohrid Théophylacte ([34]) (ou précisément vers l'an 1100), connu également comme propagateur des cultes locaux de saints de l'Archevêché (de saint Clément d'Ohrid ([35]), des quinze saints martyrs de Tivériopolis ([36]) et d'autres), il faut croire que là, à côté de la figure principale de saint Achille de Larissa (peinte sur le mur occidental), sont encore représentés les saints Cyrille et Méthode de Thessalonique, saint Clément d'Ohrid et, à la fin, saint Naum d'Ohrid en habit de moine. C'est justement cette dernière couche de fresques de l'église de Saint-Achille, l'unique que les gens du XIIe siècle aient pu voir, qui a probablement servi d'inspiration directe (par les figures des évangélisateurs des Slaves et de saint Achille) au guide spirituel des peintres de Kurbinovo ([37]).

À la lumière des connaissances actuelles sur la continuité de la représentation des cultes de la période paléochrétienne, à l'époque slave, ce qui est devenu très commun surtout au temps de Samuel et ensuite (en partant des trois couches de fresques de Saint-Achille, puis des fresques de Sainte-Sophie d'Ohrid, de

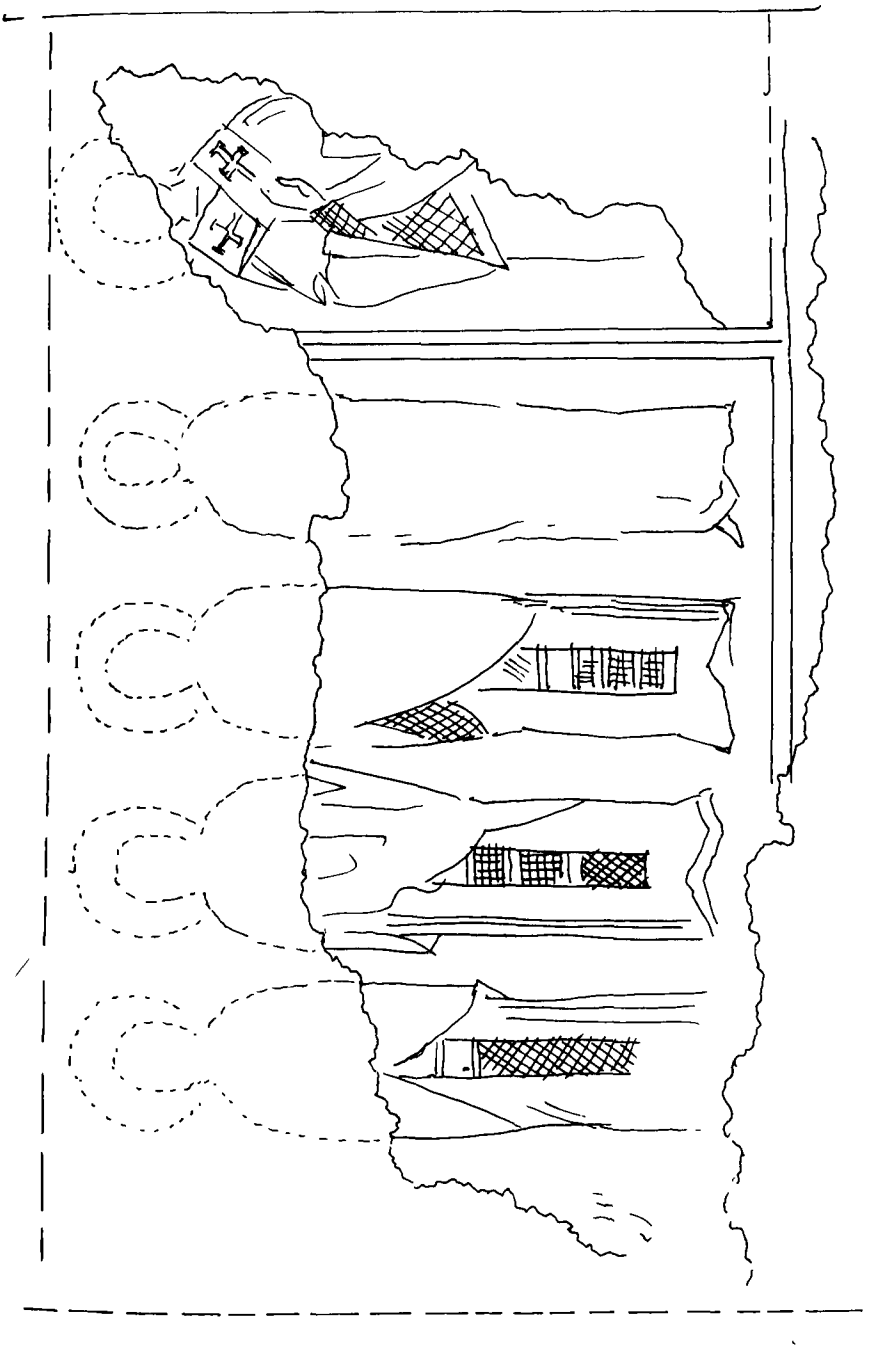
fresque de la lunette au-dessus de l'entrée occidentale de l'église de Sainte-Sophie d'Ohrid avec les bustes de deux apôtres — probablement saint André et semble-t-il saint Urbain ou saint Timothée. (P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Sur les plus anciens cultes*, *loc. cit.*).

(34) N. MOUTSOPOULOS, tom I, pl. 68 (p. 544).

(35) Cf. D. OBOLENSKY, *Theophylactos of Ohrid and the Authorship of the Vita Clementis in Byzantium : tribute to Andreas N. Stratos*, II, Athènes 1986, pp. 601-618 ; IDEM, Six., 24, note 10.

(36) D. KOCO et P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Résultats des fouilles archéologiques effectuées en 1973 à l'emplacement de l'église «Les 15 saints martyrs de Tiveriopolis» à Strumica* (en macédonien), *Zbornik*, Musée archéologique, Skopje 1978, pp. 93-97, fig. 1-8.

(37) Le guide spirituel de la décoration de Kurbinovo fut probablement Jean Kamatir, l'archevêque d'Ohrid à cette époque (après 1183 jusqu'en 1215). Il est peut-être représenté sur la façade occidentale en habit d'évêque et probablement en face de l'empereur byzantin Isaac Ange II (1185-1195) avec son épouse. Cf. L. HADERMANN-MISGUICH, *Kurbinovo*, pp. 267-275 ; IDEM, in *Zograf* 7, Beograd 1977, pp. 5-10, fig. 2 ; P. MILJKOVIĆ-PEPEK, in *Likovna umetnost*, 4-5, Skopje 1979, p. 25, fig. 3.



DESSIN 4. — Prespa, Saint-Achille, murs méridional et occidental du diaconicon, 3e couche de fresque (env. 1100) : saint Méthode et saint Cyrille de Thessalonique, saint Clément d'Ohrid, saint Naum d'Ohrid et saint Achille de Larissa.

Kurbinovo, de Manastir à Mariovo, de Kaneo etc.), il faut signaler que certaines de ces influences de la Macédoine se sont répandues même dans la Russie de Kiev. À côté des figures de certains saints de Macédoine peintes à Sainte-Sophie de Kiev, un répertoire iconographique particulièrement riche, de plus de vingt figures de saints de Macédoine et plus largement des Balkans, se rencontre à la proscomédie du Monastère de Cyrille à Kiev qui date des années 70 du XIIe siècle (39). Sur les relations traditionnelles avec la Russie de Kiev au temps de Samuel et ensuite, on trouve surtout les écrits des anciens chercheurs russes dont les thèses sont injustement négligées dans l'historiographie plus récente (40). En ce sens, il paraît que le respect en Russie du culte de l'apôtre André ait été dû, en partie, également, à l'influence de la Macédoine du temps de Samuel (41).

Quant à la place et à l'espace accordés à la représentation de ces cultes de saints dans les églises de Macédoine, on y remarque un processus d'évolution en trois phases principales. En ce qui concerne le programme décoratif des églises, ces saints se situent d'abord au diaconicon ou à la proscomédie, et ceci est devenu caractéristique, semble-t-il, surtout à partir du temps de Samuel et dans les époques suivantes (les exemples de Prespa et d'Ohrid des environs des années 985/86, 1040-45, des environs de l'an 1050, de l'an 1100, et de l'an 1191) (42). Ensuite, au cours du XIIe siècle, leurs représentations se déplacent peu à peu du

(38) V. N. LAZAREV, in *Istorija Russkago iskustvo*, tome I, Moscou 1953, p. 218.

(39) *Ibid.*, 214-220 ; IDEM, *Istorija vizantiskoj živopisi*, I, Moscou 1947, pp. 139, 330 ; *ibid.*, (3e édition), Moscou 1986, pp. 109, 110, 323, note 186 ; IDEM, *Drevnoruskie mozaiki i freski*, Moscou 1973, p. 32 ; Ju. KORENOK et P. PERVUHINA, *Stili rospisi Kirilovskoj cerkvi v Kieve*, dans *Résumés des communications* II, *XVIIIe Congrès intern. des études byzantines*, Moscou 1991, pp. 580, 581.

(40) M. D. PRISELKOV, *Očerki po serkovnoi političeskoj istorii Kievskoj Rusi X-XI vv.*, S. Peterburg 1913, pp. 20-76.

(41) F. DVORNIK, *The idea.*, p. 263 ; A. N. ROBINSON, «*Marsut*» *apostola Andreja, Scando-slavica*, 29, Copenhague 1983, pp. 77-100.

(42) Ceci est dû, semble-t-il, en premier lieu à la tradition du tombeau et du portrait de Cyrille de Thessalonique de la basilique san Clemente à Rome, du tombeau de Clément d'Ohrid dans son église, du tombeau de Naum d'Ohrid dans son église, etc. Je prépare une étude sur ces problèmes.

diaconicon ou de la proscomédie à l'abside centrale. Il semble que les raisons de ce déplacement se trouvent dans les programmes des églises à une nef où le diaconicon et la proscomédie font partie d'un seul espace commun ; le meilleur exemple pour le moment en est Kurbinovo où certains saints sont présentés dans l'espace commun du diaconicon et de la proscomédie, et d'autres sont déjà transposés dans l'abside même (comme par exemple saint Achille de Larissa qui est représenté dans la composition des Evêques officiant) (43). Ce processus de transposition vers l'abside s'est maintenu dans les époques suivantes (la proscomédie de Manastir à Mariovo de l'an 1271) (44), et devint plus commun au cours du XIIIe siècle (exemple des saints Clément, Erasme et Constantin Cabasilas à Kaneo) (45). Enfin, certains de ces saints particulièrement vénérés étaient représentés dans le naos de l'église, à côté de l'iconostase, et ceci, semble-t-il, à partir de la fin du XIIIe siècle (46) et surtout depuis le XIVe siècle (47). On ne prend pas en considération les exemples plus anciens où il s'agit du patron de l'église (par exemple saint Achille de Larissa dans la cathédrale de Samuel à Prespa). Leur transfert au naos, à côté de l'iconostase, a été dû en premier lieu aux besoins de les faire voir directement non seulement par le clergé, mais encore par les fidèles pour que ceux-ci puissent leur adresser des prières et que l'église transmette aux croyants ses propres messages théologiques ou politiques.

Skopje, décembre 1991. Petar MILJKOVIĆ-PEPEK.

(43) L. HADERMANN-MISGUICH, *Kurbinovo.*, p. 86, fig. 23.

(44) D. KOCO et P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Manastir.*, p. 70, sch. I-88, II-20-21, fig. 94, T. XXV.

(45) P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *L'Église de Saint Jean.*, dessin 3, T. XV, XVII.

(46) IDEM, *Deloto na zografite.*, 73-77, T. VI ; IDEM, in *Kulturno nasledstvo* VI, Skopje 1975, 39-40, note 10, fig. 6.

(47) C'est le cas de saint Clément dans l'église des Petits Saints Anargyres (1315-1325), de saint Clément dans l'église de Saint-Nicolas Bolnićki (1335-36), de saint Clément et de saint Naum dans l'église de Zaum (1361), dans l'église du Saint Sauveur-Leskoec (1462), dans l'église de la Vierge-Velestovo (1450/51) etc.

(*) Pour ces saints, on consultera actuellement aussi : C. GROZDANOV et L. HADERMANN-MISGUICH, *Kurbinovo*, Skopje, Makedonska Kniga, 1992, pp. 24, 29 ; pl. 11-16. N.d.l.r.

GREEK *ΧΕΛΑΝΔΙΟΝ* AND LATIN *CELUNDRIA*

Apart from the fact that no convincing etymon has been proposed for Middle Greek *χελάνδιον*, there is some disagreement in regard to its original meaning. E. A. Sophocles, K. Alexandres and G. W. H. Lampe explained this nautical term as a transport or barge (1). This interpretation was prompted by one of the earliest attestations of *χελάνδιον* in the *Chronographia* of Theophanes Confessor (d. ca. 817) (2), which reads as follows : p. 377, 27 : *Ἰουστινιανὸς δ' ἀπέλυσε Μαῦρον τὸν πατρίκιον εἰς Χερσῶνα διὰ μνησικακίαν σὺν Στεφάνῳ πατρικίῳ ... ἐξοπλίσας στόλον πολύν, ... πᾶσαν ναῦν δρομώνων τε καὶ τριηρῶν καὶ σκαφῶν μυριαγωγῶν καὶ ἁλιάδων καὶ ἕως χελανδίων* "Interea Iustianus stolo copioso armato Maurum patricium misit Chersonem una cum Stephano patricio ..., omnes naves, dromones videlicet trieres et scaphas, chimaeras ac lintres usque ad chelandia" (3). The text of this passage is from the first Latin translation of the *Chronographia, the Historia Tripertita* by Anastasius Bibliothecarius, which was written between the year 874 and 875 (4). In this translation the rendition of *χελάνδιον* in Latin is *chelandium* (5), except for three instances (6) which have been equated with *navis* "ship" (7). However, in subsequent editions of the *Chronographia* *χελάνδιον* was translated as *linter* "a small light boat", *navicula*

(1) E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, New York 1887 s.v. ; K. Alexandres, *Ἡ ναυτικὴ δύναμις τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας*, Athens 1959, 73 ; G. W. H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961 s.v.

(2) K. Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*. München 1891, 120-124.

(3) Theophanis *Chronographia*, ed. C. de Boor (Lipsiae I-II 1883-1885) repr. Heldescheim 1963, I, 377 and II, 241, cf. also I, 433.

(4) C. de Boor, *op. cit.*, II, 402.

(5) C. de Boor, *op. cit.*, II, 256, 36 ; 284, 24 ; 288, 14 ; 293, 30 ; 295, 24-25 ; 314, 9-23.

(6) C. de Boor, *op. cit.*, I, 378, 10 ; 420, 13 ; 448, 19.

(7) C. de Boor, *op. cit.*, II 274, 21 ; 296, 36.

"small ship, boat" and *lembus* "a small fast-saling boat" (8). It is interesting to note that C. de Boor translated *χελάνδιον* as *genus scapharum* (9), apparently because the attestations of it in the *Chronographia* range in meaning from 'transport' to 'ship of war', cf. p. 446, 29 : *τούτῳ τῷ ἔτει μηνὶ Μαίῳ ἰνδικτιῶνος ιβ΄ ἐκίνησε Κωνσταντῖνος στόλον χελανδίων, β΄ κατὰ Βουλγαρίας καὶ εἰσελθὼν καὶ αὐτὸς εἰς τὰ Ῥούσια χελάνδια ἀπεκίνησε πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸν Δανοῦβιν ποταμὸν* (10).

On the other hand, Hélène Ahrweiler maintains that numerous attestations of *χελάνδιον* as 'ship of war' indicate that, though his nautical term may have been different originally, it nonetheless came to be used as a synonym of *δρόμων* 'galley' the *par excellence* ship of war in Byzantium (11). In discussing the relation of *δρόμων* to *χελάνδιον*, H. Ahrweiler observes : "On considère d'habitude que le *dromon* et le *chélandion* sont deux navires différents, on croit que le *dromon* est un bâtiment plus important que le *chélandion* bien qu'appartenant au même type que lui : les quelques sources, notamment Théophane qui mentionnent les deux termes simultanément et à propos de la même opération maritime, semblent confirmer cette opinion, mais des témoignages beaucoup plus nombreux et plus importants établissent clairement l'identité des termes *dromon* et *chélandion*, qui, peut-être distincts au début de leur emploi (et le terme *chélandion* ne semble pas antérieur au IXe siècle) finirent très vite par se confondre entièrement. Il nous semble certain que les deux termes indiquent le même navire l'un et l'autre désignant le bâtiment de guerre par excellence byzantin" (12). She bases this argument on a passage from *Naumachica* of Basileios Paracoimomenos, a treatise compiled in the second half of the tenth century, which concludes the description of the parts of a warship (that is, of a *δρόμων*) by stating that the names which describe the parts of a warship can apply to both *δρόμων* and *χελάνδιον*, for though

(8) Cf. THEOPHANIS *Chronographia*, ed. J. Classenius (*Corpus scriptorum historiae Byzantinae*), Bonn I (1839) 578, 579, 611 ; also *Patrologia graeca*, ed. J. P. Migne, 108, 764C.

(9) DE BOOR, *op. cit.*, II, 780 s.v. *χελάνδιον*.

(10) C. DE BOOR, *op. cit.*, II, 295, 25.

(11) Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer*, Paris 1966, 412.

(12) Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, 411-412.

they differ in name the construction of both warships is from the same timber (13). Although the similarity of *χελάνδιον* to *δρόμων* is generally accepted (14), the complete identification of the former with the latter seems unclear. The fact that a distinction of these ships continued to be made in Middle Greek, Medieval Latin and Romance sources suggests that they were probably tactically equivalent (15). It is perhaps because of this reason that R. Jenkins translates *δρομώνιον* (dim. of *δρόμων*) consistently as 'galley' (PORPH. *de Adm* 51 : 2 *et alibi* and *χελάνδιον* as 'ship of war' (*ibid.* 8 : 2, 29 ; 28, 51 : 13 *et alibi*) (16).

According to H. Ahrweiler, *χελάνδιον* is a derivative of *ἔγχελυς* 'eel', an idea proposed by K. Alexandres (17), and more elaborately discussed be Henry and Renée Kahane who sought the origin of it in the diminutive *ἐγχελύδιον* (18). Any attempt to derive *χελάνδιον* from *ἐγχελύδιον* entails hardly justifiable phonetic changes. It is because of this reason that Henry and Renée Kahane have cautiously pointed out that the terminations *-ανδιον* and *-ανδον* (cf. PORPH., *de Cer.* 345, 23) are of unclmear derivation (19). On the other hand, G. Alessio has linked *chelandia* f. "nave mediov. della specie dromoni ; nave da guerra veneziana del IX sec." and the variant *chelandium* (a. 871) to Greek *χελάνδιον*, whereas the gloss *celundria* and the variant *celindria* "navis quae velociter currit" (CGL V 565, 7) have been interpreted

(13) Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, 413, cf. A. DAIN, *Naumachica*, Paris 1943, 5, 6 : *Αὗται μὲν αἱ ὀνομασίαι οἰκεῖαι χελανδίου καὶ δρόμωνος· ἐκ τῶν αὐτῶν γὰρ νηΐων ξύλων ἀμφοτέρων αἱ κατασκευαὶ γίνονται, εἰ καὶ περὶ τὴν καθόλου κλῆσιν διενηνόχασιν· καὶ τὸ μὲν δρόμων ὠνόμασται, τὸ δὲ χελάνδιον.*

(14) Cf. Henry and Renée KAHANE, Abendland und Byzanz : Sprache, *Reallexikon der Byzantinistik (RB)*, ed. P. Wirth, Amsterdam 1 (1920-1976), 413.

(15) Cf. Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 363, 413 ; E. A. SOPHOCLES, *op. cit.* s. vv. ; *Mittellateinisches Wörterbuch*, ed. Bayerischre Akademie der Wissenschaften und die deutsche Akademie der Wissenschaften, München 2 (1971), 530.

(16) Costantine PORPHYROGENITUS *de administando imperio*, Greek text edited by Gy. Liravcsik, English translation by R. J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks, Washington, D.C. 1967, 8, 28, 42, 52.

(17) Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, 421 ; K. ALEXANDRES, *op. cit.*, 73.

(18) Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 412.

(19) Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 412.

as derivatives of Latin *chely(n)drus*, Greek *χέλυδρος* 'tortoise'" (20). On the assumption that *galea* 'galley')a. 1097, Spalato), Middle Greek *γαλέα, γαλαία* id. (8th-c.) as well as the obscure gloss *golaia* 'tortoise', (CGL III 189, 60) come from an Illyrian **galaia* 'testudo' (from a hypothetical Indo-European **ghol-au-ia* : Greek *χέλειον* "crab's shell ; tortoise-shell, *χέλυς* 'tortoise', OCS *žely* id. <Proto-Slavic **želū* : PIE **ghelū*) (21), Alessio saw a genetic relation between *χέλυς, χέλυδρος* and Medieval Latin *galandra* f. 'tartaruga' (a. 1481), *gaiandra (gagiandra)* id. (16th-c.), dialectal Italian *gajandra* (Istria), Friulan *gajandre* <Venetian *gagiandra : gagandra* id., *gajandra* id., Padova, Treviso), including the widely attested variant *galana* 'testuggine marina e terrestre' (Mantova, Padova, Treviso, Venezia, Verona). The forms represented by Venetian *gagandra* 'testuggine marina' have been traced to **galiandra* (cf. *fameǵa* < *familia*), a metathetic variant of **galandria : galandra* id. and a parallel formation of Latin *caliandra* f., *caliandrum* m. 'a woman's head dress or false hair' (<Greek *κάλανδρος* 'a kind of lark') the source of Provençal *caliandro, cariandro* 'lark', Portuguese *calhandra* and Modern Greek *γαλιάντρα* id. (22). Thus the hypothesis was made that *galandra* is of pre-Latin origin and, like *κάλανδρος, καλάνδρα, σαλαμάνδρα* 'salamander' and *σκολοπένδρα* 'millipede', shares a pre-Hellenic suffix from the Mediterranean substratum (23). On the other hand, the variant *galana* has been linked to *golaia* (24). Subsequently, Alessio sought to substantiate the semantic change from 'tortoise'

(20) G. ALESSIO, Preveneto e Veneto in alcune denominazioni della tartaruga, *Atti del Reale Instituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, 1940-41, Tomo C. Parte II[a] : Cl. di Scienze morali elet., 437-452 ; C. BATTISTI-G. ALESSIO, *Dizionario etimologico italiano*, Firenze 2 (1968), 884.

(21) Cf. Hj. FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 2 (1973), 1086-1087 ; P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968-1980, 1253 ; M. VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1 (1953), 414.

(22) G. ALESSIO, *op. cit.* 437, 447-448 ; C. BATTISTI-G. ALESSIO, *op. cit.* 2, 884 ; 3, 1746, 1747, 1749 ; cf. J. HUBSCHMID, *Thesaurus Praeromanicus*, Bern 1963, 36.

(23) P. CHANTRAINE, *op. cit.* 484 ; Hj. FRISK, *op. cit.*, 1, 761 ; J. ANDRÉ, *Les noms d'oiseaux en latin*, Paris, 1967, s. vv. ; E., LAROCHE, *Revue hittite et asianique* 19 (1961), 57-96.

(24) G. ALESSIO, *op. cit.* 446.

to 'boat, ship' with parallel semantic developments observed in certain crustacean and coleopterous animals, e.g. *κάραβος* 'a horned or cerambydic beetle ; the spiny lobster, crawfish or langouste, Palinurus vulgaris, L.> *κάραβος* 'light ship' EM 490, 31, dim. *καράβιον* Hesychius (s.v. *ἐφόλκιον*) and *κάνθαρος* 'dung-beetle, Scarabaeus pilularius' attested in AR., *Pax* 143, 15 as a kind of Naxian boat < Venetian *ganzara* (*ganzera*), dim. *ganzarola, ganzaroli* which Cortelazzo has termed as 'barconi fluviali' (25). In interpreting the transformation of *κάνθαρος* from 'dung-beetle' to 'boat', shi-' and the assumed parallel development of *δρόμων* 'a light vessel' (LYD. *Mag.* 2, 14) from *δρόμων* 'the little runner-crab or sunset crab' Cancer curor, L. (Ocypode hippus), a hardly true claim (cf. *δρομάς· ὁλκάς* "ship which is towed, hence trading vessel"), Alessio observed : "Esiste une somiglianza di forma tra il 'granchio' e il 'gambero', ambedue crostacci, che, con le loro appendici uscendi dal guscio prottetore, ricordano i remi sporgenti dal fianco della nave" (26). The semantic change from 'tortoise' to 'boat, ship' has been similarly interpreted by Battisti and Alessio. They write : "passato ad indicare la nave per l'immagine dei remi uscenti dall corpo dello scafo comme le zampe della testuggine" (27). It is well to point out that in discussing the connotation 'millepede' of *ἀκατίς* dim. of *ἄκατος* 'boat' (Steph. in Hp. 1540), L. G. Fernandez observed : "El cuerpo largo y delgado del ciempiés seria comparado con un barco. Sus numerosas patas a un lado y a otro del cuerpo recordarían los remos de un navio" (28).

Apart from the fact that *galea* is a loanword from Middle Greek *γαλέα, γαλαία* or *γαλία* (29), the Illyrian origin of the gloss

(25) G. ALESSIO, *op. cit.* 442 ; Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 363 ; M. CORTELAZZO, *L'influsso linguistico greco à Venezia*, Bologna 1970, 97-98.

(26) G. ALESSIO, *op. cit.* 442, 451.

(27) G. BATTISTI-G. ALESSIO, *op. cit.*, 3, 1749.

(28) L. G. FERNANDEZ, *Nombres de insectos en griego antiquo*, Madrid 1959, 34.

(29) Henry and Renée KAHANE, *Graeca et Romanica Scripta Selecta* : 1. *Romance and Mediterranean Lexicology, (GRSS)* Amsterdam, 1979, 306-313, 768-769 ; W. v. WARTBURG, *Französisches etymologisches Wörterbuch (FEW)*, Leipzig-Berlin 4 (1966), 28 ; J. COROMINAS, *Diccionario critico etimológico de la lengua castellana*, Bern 2 (1954), 627 ; J. BRÜCH, *ZRPh*, 51 (1931),

golaia (CGL III 539, 34 : *golaia, id est galapago marino sive riano (Marina sive terrena)* (30), a view also held by H. Krahe (31), and the etymological relation of it to Greek *χέλειον, χέλυς* and OCS, Russian *žely* has not been accepted (32). Equally doubtful is the etymological relation of *golaia* to *galapago* which J. Corominus explains as follows : "Probablemente de un hispanico prerromano *calappăcu quizá emparentado con *calapaccĕa 'calabaza' y con **carappaceu* 'carapacho ; carapazon'" (33). This interpretation has been endorsed by J. Hubschmid who proposed a pre-Indo-European protoform **kalappaku* : **kal-* 'shell' as the origin of *galapago* and its congeners (34). The Mozarabic variants *qalápaq* 'turtle', *calápag* 'tortoise, turtle' show that the initial consonant in *galapago* has undergone voicing.

It is interesting to note that DuCange sought to emend the form *χελωνοειδές* (attested in Eust., 869, 25 : *οἱ δὲ τριηροειδὲς τὸ ποτήριον εἶπον εἶναι καὶ ἰδιωτικῶς εἰπεῖν χελωνοειδές, ἐπεὶ καὶ ἄκατος παρὰ τοῖς παλαιοῖς φιάλη πλοιοειδής*) (35) to *χελάνδιον* (36). It is reasonable to assume that this emendation was prompted by the fact that *χελάνδιον* came to be used as a ship of war tactically equivalent to *δρόμων*, which Leo VI the Wise equated with *τριήρης* (cf. *Naumachica* 1, 1 : *διὰ τῶν ποτε λεγομένων τριηρῶν νῦν δὲ δρομώνων καλουμένων*) (37). On the other hand, Northern Italian *gaiandra* which Alessio derives from **galiandra*

473-478 ; idem, *ZRPh* 55 (1953), 635-643 ; idem, *ZRPh* 56 (1936), 619-629 ; B. Vidos, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur (ZFSL)*, 58 (1934), 462-476 ; idem, *ZFSL* 59 (1935), 341-342 ; idem, *Storia delle parolle marinaresche italiane passate in francese*, Firenze 1939, 420-421.

(30) Cf. *Thesaurus Linguae Latinae (ThLL)*, Leipzig 6 (1934), 2125.

(31) H. Krahe, *Die Sprache der Illyrier* : 1. *Die Quellen*, Wiesbaden 1955, 114.

(32) P. Chantraine, *op. cit.* 1253 ; Jh. Frisk, *op. cit.* 1086-1087 ; M. Vasmer, *op. cit.* 414 ; A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de langue latine*, Paris 1967, 279 ; Henry and Renée Kahane, *GRSS* 1, 407 note 10.

(33) J. Corominas, *op. cit.* 2, 620-623.

(34) J. Hubschmid, *loc. cit.*

(35) *Eustathii commentarii ad Homeri Iliadem et Odysseam, ad fidem exempli Romani editi*, (Leipzig 1825-1830) repr. Hildscheim 3 (1960), 63.

(36) Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis (GSMIG)* (Lyon 1688), repr. Graz 1958, 1748.

(37) A. Dain, *op. cit.* 19.

'turtle, tortoise' came to mean a kind of boat, a semantic change that can shed light on the obscure origin of *χελάνδιον* and its congeners (38). It is quite possible to assume that *χελάνδιον* comes from an earlier **χελυνάδιον*, a dim. of *χελύνη* : *χελώνη* 'tortoise' NIC. *Al.* 555, 557 (cf. also the dim. *χελώνιον* : *χελύνιον* 'cheek, jaw' SEPT. *Deut.* 34.2) (39) and the productive dim. suffix *-αδιον* (cf. *πηγή* 'spring' dim. *πηγάδιον* I. MOSCHUS, PG 87, 3037A ; *προσευχή* 'prayer' dim. *προσευχάδιον* PORPH., de Cer. 118, 3) (40). With syncope of the unstressed upsilon and subsequent metathesis of the nasal, the derivation of *χελάνδιον* from an underlying **χελ(υ)νάδιον* is quite normal. Sporadic instances of reduction of an unstressed vowel, especially but not exclusively of a high vowel, are well attested in Late, Middle and Modern Greek (e.g. *περιπατῶ* 'walk up and down'> *περπατῶ* 3rd-c.A.D. ; *πέρυσι* 'a year ago, last year'> *πέρσι* Cyzicos 20 A.D. ; *ἐμπυρίζω* 'set on fire'> *ἐμπρίζω* THEOPH., 102, 19 ; *σκόροδον* 'garlic, Alium sativum'> *σκόρδον* Roman period ; *περιβόλι* 'garden, orchard'> dial. *περβόλι*) (41).

Middle Greek *κούκουδον* n. 'granum, acinus' can be explained as either a back-formation of *κουκούδιον* 'nucleus' dim. of *κόκκος* 'grain, seed' and the productive dim. suffix *-ουδιον* (cf. *σάκκος* 'sack' dim. *σακκούδιον* POxy. 937, 28) (42) or as the result of apocopy from a compound like, for example, *ξυλοκούκουδον* (THEOPH. 83, 20), cf. *μάχος* 'fighter, soldier' which resulted from such compounds as, for example, *εἰκονομάχος, θαλασσομάχος* etc., *κάνων* 'penitential canon' from *νομοκάνων* 'nomocanon' and Modern Greek *λούλουδο* 'flower' from *κοκκινολούλουδο* 'red

(38) S. BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, 535.

(39) E. A. SOPHOCLES, *op. cit.*, s. vv.

(40) S. PSALTES, *Grammatik der Byzantinischen Chronikern*, Göttingen 1913, 277 ; Henry and Renée KAHANE, *GRSS* 1, 554.

(41) Cf. K. DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, Berlin 1898, 35-40 ; G. MEYER, *Neugriechische Studien (NS)*, Wien 2 (1894), 92-95 ; S. PSALTES, *op. cit.* 32 ; cf. also O. SZEMERENYI, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, Naples 1964, 3ff.

(42) D. MOUTSOS, *Akten des internationalen albanologischen Kolloquiums Innsbruck 1972 zum Gedächtniss an Norbert Jokl*, ed. H. M. Ölberg, Innsbruck 1977, 339-340 ; DU CANGE, *GSMIG* 726 ; D. GEORGACAS, *Dumbarton Oaks Papers*, 13 (1953), 260.

flower', *κιτρινολούλουδο* 'yellow flower' etc. (43). The variant *χέλανδον* (POPRH., *de Cer* 345, 23 : *ἐν δὲ τῷ αὐτῷ εἰσφέρουσι χέλανδον φερόμενον ἐπὶ ἁμάξης πλῆθος ἰχθύων* "dum interea pisces plurimos in navicula plaustro imposita advehunt") can thus be interpreted on similar grounds. It is interesting to note that the meaning 'navicula' of *χέλανδον* (10th-c.) corroborates the view that the original meaning of *χελάνδιον* was not ship of war but a transport, as has been rightly observed on the ground of its earliest attestation in THEOPH. 377, 27). The transformation of an ordinary ship to a ship of war and vice-versa is well attested, cf. *κατῆναι σιτοφόροι* THEOPH. 396, 5 : *πολεμικαὶ κατῆναι ibid.* 395, 24 (44). In discussing the origin of the nautical term *frigate* (cf. Italian *fregata* a. 1350, French *fergate* 16th-c., *fregate*, Catalan *fragata*, etc.) from *infalcatum* 'provided with *falca*' (cf. Catalan *gabia enfalcada* a. 1331, *naus enfalcades* a. 1356, and Old Venetian *barche falcate* 'large boats, auxiliary to the men-of-war equipped with a kind of high board [*falca*] to protect the seamen and marines'), Henry and Renée Kahane have repeated D. D'Albertis' characteristic remarks on how this large auxiliary to the man-of-war boat came to mean a warship. They write : "The relation between word and thing was meaningful only in the Middle Ages ; for, while the name remained in use, the object changed considerably : with the shift from oars to sails, the frigate, that smallest of medieval ships, grew to a three-masted man-of-war, equipped with up to sixty pieces of artillery" (45).

Apart from the fact that *χελάνδιον* figures in the first Latin translation of *Theophanis Chronographia*, the *Historia Tripertita*, which was written between the year 874 and 875 as I have already pointed out, it is earlier attested in the *Epistola Ludovici II. Imper.* apud BARON. ann. 871 n. 76 : "Nam iste Stratigus Georgius ... non tamen sufficit obviare, si plures inimicorum naves ex parte qualibet apparerent, non videlicet nisi pauca Chelandia

(43) Cf. D. GEORGACAS, *Orbis* 4 (1955) 91-132, 459-477 ; idem, *Ichthyological terms for the sturgeon and etymology of the international terms botargo, caviar* and *congeners*, *Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 43 (1978), 234-237.

(44) Cf. Hélène AHRWEILER, *op. cit.* 915.

(45) Henry and Renée KAHANE, *GRSS* 448-449.

possidens" (46). It is the source of Old French *chalant* "grand bateau plat pour le transport des marchandises" since the 12th century (see also *Chanson de Roland* 2467 : *Il n'i ad barge ne drodmund ne caland* ; Roman de Rou II 2002 : *N' i a ki ait chaland, ne batel, ne dromumunt*) (47), Old and Middle French *chaland*, 'lighter, barge, transport' (48). Spanish *chalana*, 'scow, barge' (cf. Portuguese *chalana* 'barco espanhol para transporte de mercadorias'), Italian *scialando*, 'batello, piatto', and Russian *šalanda* 'flaches Flussfahrzeug' are loanwords from French *chaland* (49).

The redactors of the *Thesaurus Linguae Latinae* have proposed that the glosses *celundria, celindria* should be emended to *celandria* (?) *nam idem esse videtur voc. atque χελάνδιον (κελάντιον ?) Graecorum* (50). It seems likely that the gloss *κελάντιον* is the Greek rendition of Latin *chelandium*, a hypercorrectic form reflecting the false assumption that orthographic *ντ* represents phonetic [*nd*], cf. Latin *tenda* 'tent' (Italian *tenda*, Spanish *tienda*, Romanian *tindă*) > *τέντα* (7th-c) : *τένδα PLond.* 1433.247 (51). The hypothesis that *κελάντιον* comes from *κελήτιον* dim. of *κέλης* 'fast-sailing yacht' is extremely doubtful (52). As I have already pointed out above, Alessio linked *celundria* and *celindria* to Latin *chelyndrus : χέλυδρος* 'tortoise' (cf. *Schol. Lyc.* 340 : *χέλυδρος δέ ἐστιν ἡ θαλασσία χελώνη*) (53). On the other hand, Henry and Renée Kahane interpreted *χελάνδιον* from *ἐγχελύδιον* dim. of *ἔγχελυς* 'eel' (with the cautious observation that the terminations *-ανδιον, -ανδον* are of obscure derivation) and sought the origin of *celundria, celindria* and *chelindra* (attested in Middle English since ca. 1200), among other congeners, in *χελύδριον* (Herme-

(46) DuCange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis (GMIL)*, Niort 2 (1883), 301 s.v. *chelandium*.

(47) A. Tobler-E. Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin 2 (1936), 175.

(48) W. v. Wartburg, *FEW* 2 (1940), 633-643 ; Henry and Renée Kahane, *RB* 1, 412-413.

(49) J. Corominas, *op. cit.* 2, 7-8.

(50) *ThLL* 3 (1906-1912), 775.

(51) G. Meyer, *NS* 3, 65 ; K. Dieterich, *op. cit.* 105.

(52) G. Alessio, *op. cit.* 440.

(53) *Lycophronis Alexandra*, ed. E. Scheer (*cum scholis*), Berlin 2 (1908), 133.

neum. *Vatic.*, 10th-c., CGL III 433, 11 : *χεύδριον anguis*, emended to *χε(λ)ύδριον* by Bücheler, CGL Index, s.v. *anguis*) dim. of *χέλυδρος* 'water snake, Tropidonotus tessellatus' (54). The hypothesis that *χελάνδιον* and the glosses *celundria, celindria* resulted from the diminutives *ἐγχελύδιον* and *χελύδριον*, respectively, dwells on the assumption that the primary meaning of these terms was a long and fast-facing ship of war (55), a metaphor reflecting the flexibility and the maneuvering capacity of an eel or a water snake. But, as I have pointed out above, neither the earliest attestation of *χελάνδιον* as 'transport ; barge' in THEOPH. 377, 27 (and of the variant *χέλανδον* 'navicula' in PORPH. *Cer.* 345, 23) nor the required phonetic changes support such hypothesis.

Although it is possible to assume that we have two originally different ships, that is, *χελάνδιον* dim. of *χελύνη* and *χελύδριον* dim. of *χέλυδρος* 'water snake' which converged and gradually came to designate the same ship of war, it is equally possible to postulate a monogenetic interpretation by assuming that the latter variant originated from the sense tortoise, as Alessio suggested, and subsequently underwent the same semantic change as the synonymous *χελάνδιον*. Supporting evidence for this interpretaion can be adduced from Latin *chalonnus*, as will be shown shortly. The nasal of the variants *chelundrus* and *chelindrus* of *chelydrus*, which figure in Medieval Latin sources as the equivalent of *χέλυδρος* (56), is also attested in Old French *celindre* 'sorte de serpent amphibie' ca. 1270 (57). On the other hand, the dialectal variants in the Greek enclaves of Southern Italy : *χélendra, léχendra* Reggio, *χélandru, léχandru,* 'biscia d'acqua' Catanzaro and *χελεντροῦνα* 'lizard' Cyprus, which G. Rohlfs derived from *χέλυδρος* with interference of dialectal Modern Greek *ἔχενδρα* (leg. *ἔχεντρα*) 'Art Schlange' (58), can safely be

(54) Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 412-413 ; cf. also NICANDER : *The Poems and Poetical Fragments*, edited with a translation and notes by A. S. F. Gow and A. F. Scholfield, Cambridge 1953, 178 : cf. P. CHANTRAINE, *DELG* 1253, s.v. *χέλυς*.

(55) Cf. Hélène AHRWEILER, *op. cit.* 412 ; Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 412-413.

(56) DUCANGE, *GMIL* 2, 302.

(57) W. v. WARTBURG, *FEW* 2, 634 s.v. *chelydros*.

(58) G. ROHLFS, *Lexicon graaecanicum Italiae inferioris (LGII)*, Tübingen 1964, 565.

derived from an underlying *χέλυνδρος, a variant of χέλυδρος. With the widely attested sporadix lowering of [ü] and [í] adjacent to a resonant (59), the variant *χélendra* can be explained as the feminine of *χέλυνδρος. Nicander has equated χέλυδρος 'Tropidonotus tessellatus' with δρυίνας 'Vipera berus' (?) or 'Vipera lebetina' (?) (Th. 411) and χέρσυδρος 'Tropidonotus natrix' with ἀσπίς 'asp, Naia haie' (Th. 359) (60). On the other hand, χέλυδρος has been equated with χέρσυδρος in CGL II 390, 60 and G. Rohlfs sees a certain degree of blending in the derivatives of ἀλέξανδρος, ἔχενδρα, χέλυδρος and χέρσυδρος which share the meaning 'biscia d'acqua' (61).

In seeking to interpret χελάνδιον from ἐγχελύδιον and the glosses *celundria, celindria* from χελύδριον, Henry and Renée Kahane saw a monogenetic origin of these terms, as the following statement shows : "Das griech. Dim. (ἐγ)χελύδιον steht lautlich und semantisch einer Bezeichnung der Wasserschlange χελύδριον nahe" (62). Subsequently they propose the following four classes of Medieval Latin and Romance loanwords which draw on χελάνδιον and its congeners : *a.* χελάνδιον : Medieval Latin *chelandium* (Anastasius Bibliothecarius, 9th-c., *Letter of Emperor Ludwig II*, a. 871) : of *chalant* (: *caland Chanson de Roland*, 11th-c., Modern French *chaland*), *chalan* (14th-c.), Middle English *chalan*, Italian *scialando*, Old Provençal *calan*, Catalan *xalana*, Spanish *chalana ; b.* Medieval Latin *celandra* (Ravenna, 9th-c. ; Venice, attested in the 14th-c. but with reference to a. 842) : *zalandria* (Venice, ca. 982) : *salandria* (Thietmar v. Merseburg, 10-11th-c.) : *salandrius* (Genova, a. 1101) : of *chalandre, salandre* (13th-c) ; *c.* Medieval Latin (French) **chalonus* attested as *chalonnus*, a. 13881) : *chalon* (Angevin, 15th-c. ; Middle French ; Norman) ; *d.* χελύδριον : (dim. of χέλυδρος : South-Italian *xelendra* 'biscia d'acqua') Medieval Latin (South-Italian, then Norman ?) *celindria* : *chelindrus* (Guilelmus Apulus, 11th-c.), Middle English *chelindra*, since ca. 1200). The authors conclude their discussion with the following remark : "eine klare Trennung der beiden Reihen *cheland(r) : chelyndr-* ist nicht immer möglich ; der Schiffsname war von allem in Frankreich lebendig und dort

(59) D. Moutsos, *IF* 88 (1983), 173-176.
(60) Cf. A. S. F. Gow, *op. cit.* 177, 178.
(61) G. Rohlfs, *op. cit.* s. vv.
(62) Henry and Renée Kahane, *RB* 1, 412.

besonders seit den Kreuzzügen ; die alte byz. Bedeutung, Kriegsschiff, änlich dem Dromon ist noch in Afrz. Texten vorhanden, aber vom 12. Jh. an bezeichnet das Wort mit zunehmender Häufigkeit ein, Transportschiff" (63).

Apart from the variants of class *a* which can be explained from *χελάνδιον*, some clarifications are needed for the variants of classes *b, c* and *d*. Although the nasal of **χελύνδριον* (: *χελύδριον*) could be understood as the result of epenthesis (64), it seems quite likely that it can be better explained as the result of interference of the synonymous *χελάνδιον*, the derivative of *χελύνη*. Thus, **χέλυνδρος* can serve as the source of *chelindrus* and *χελύνδρια*, pl. of **χελύνδριον*, can explain the glosses *c(h)elundria* and *c(h)elyndria* : *celindria* of class *d*, as well as the variants of class *b*, that is, *zalandria, salandria*, etc. the derivation of which implies a cross between *χελάνδιον* and **χελύνδριον*. However, it is questionable that either one of these variants can satisfactorily explain Medieval Latin *chalonnus* of class *c* and its derivatives, though phonological and semantic considerations suggests that it can be safely explained from *χελωνός*, a variant of *χελώνη* (cf. HESYCHIUS s.v. *χελωνός· τὴν θαλασσίαν χελώνην οὕτω λέγουσιν τινές, ὡς τὴν ἀράχνην ἄραχνον*). Apart from the fact that this interpretation can account for the geminate *nn* which should be understood as the result of quantitative metathesis from an underlying **chalōnus* (65), it also corroborates the semantic development from 'tortoise' to 'boat, transport' and subsequently to 'ship of war'. The reflex *e* > *a* especially (but not exclusively) in the context of a resonant is well attested (cf. *καλάνδαι* < Lat. *calendae* D.H. 6.49, *λακάνη* < *λεκάνη* 'dish, pot, pan' SUIDAS, *Μαγαρικός* < *Μεγαρικός* 'Megarian' *POxy.* 1851 [VI A.D.]. *σφάδανον* < *σφέδανον* 'vehement, violent' HESYCHIUS, *χελώνη* > *χalóna* 'testuggine' Reggio) (66).

Department of Foreign Languages, Literatures and Linguistics
University of Rochester
Rochester, N.Y. 14627.
Demetrius MOUTSOS.

(63) Henry and Renée KAHANE, *RB* 1, 413.
(64) Cf. K. DIETERICH, *op. cit.* 92-95.
(65) Cf. D. MOUTSOS, *Glotta* 61 (1983), 99-103.
(66) K. DIETERICH, *op. cit.* 19-21 ; G. ROHLFS, *LGII* 565-566.

AN UNKNOWN TREATISE OF THEODORE PRODROMOS

The text we are going to publish is preserved in the MS. *Patmiacus gr.* 705 (781) ([1]). The text is preserved in a bifolio, which was cut off from another MS and was later inserted into *Patmiacus gr.* 705 (781) between ff103, 104. Judging from the script, we may say that the text was copied in the XIII century. The text of Prodromos, which bears the title *Ἐξήγησις κυροῦ Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου εἰς τὴν δογματικὴν ἑξάριθμον στιχίδα τοῦ ἁγίου Μαξίμου*, is preceded by an unidentified text on the monastic habit. The text can not be easily read, because the ink has become very faint. *Patmiacus gr.* 705 (781) does not preserve the whole text of Prodromos. The last part of it can be found in a fragment of a MS, which is now kept in the MS. *Patmiacus gr.* 668.

MS. *Patmiacus gr.* 705 described by Sakkelion is identical to the MS. *Patmiacus gr.* 781 described by Kallimachos. *Patmiacus gr.* 705 is considered lost nowadays. Both 705 and 781 preserve the second and third and parts of the first and fourth treatises of the unpublished speech on the light of Thabor written by Theophanes of Nicaea. They are dated to the XIV century by Sakkelion and Kallimachos and have the same number of folios. (Sakkelion gives 107 folios, while Kallimachos enumerates 109 folios, counting the bifolio preserving Prodromos' work, which has no numerals on the top of each leaf). Finally it should be noted that the script of the bifolio of 705 (781) and of the fragment of 668 has a similarity with the script of the MS 669, which is preserved in a very bad condition.

The short treatise of Theodore Prodromos, which was composed at the request of a friend of his, seems to be unknown,

(1) I. SAKKELION, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athens 1890, p. 274.

(2) D. KALLIMACHOS, *Πατμιακῆς βιβλιοθήκης Συμπλήρωμα, Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος* 12 (1913), pp. 528-30.

and it is not included in the list of the works of this author compiled by W. Hörandner (3). According to Prodromos, the poem he is going to interpret was written by Maximus the Confessor. To my knowledge nobody else has attributed this poem to Maximus the Confessor. The poem was published as a poem of Manuel Philes by E. Miller (4). Before Miller, the poem was published by Montfaucon in his *Paleographia Graeca*, which reproduces an older Greek edition of an itinerary of Mount Athos (5). C. Baur does not give any other indication concerning this poem (6).

Miller published this poem from the MSS. *Vaticanus gr.* 573, *Parisinus gr.* 887 and *Parisinus gr.* 1295, where it is preserved anonymously. Miller attributed it to Philes, because these MSS. contain many poems written by this author (7). Since, however, the poem was interpreted by Theodore Prodromos almost two centuries before Philes, Miller's view is proved wrong. On the other hand Prodromos' assertion that the poem was written by Maximus the Confessor, should be rejected almost certainly. Probably the poem, which manifests all the characteristics of byzantine dodeca-syllabus, fully developped after Maximus was written as a preface to one of his works and was falsely attributed to him later on (8). A study of the manuscript tradition of Maximus' works may shed some light on this minor problem.

As far as the authorship of the exegetical treatise we are going to publish is concerned, there is no reason for doubting Prodromos' authorship. The treatise exhibits the same structural characteristics with the other exegetical works of Prodromos. The exclamation *ἄνθρωπε* at the beginning of our treatise can be compared to the preface of his exegesis of the canons of Cosmas

(3) W. Hörandner, *Theodoros Prodromos Historische Gedichte*, Wien 1974, pp. 37-72.

(4) E. Miller, *Manuelis Philae Carmina II*, Paris 1857, pp. 313-314. (n. 97). The text is followed by some explanatory notes, which have nothing to do with the interpretation of Prodromos.

(5) D. B. de Montfaucon, *Paleographia Graeca*, Paris 1708, p. 507.

(6) C. Baur, *Initia patrum graecorum I.A-L.*, Città del Vaticano 1955 [ST 180], p. 507.

(7) Miller, *op. cit.*, p. 313, n. 1.

(8) A. D. Kominis, *Τὸ βυζαντινόν ἱερόν ἐπίγραμμα καί οἱ ἐπιγραμματοποιοί*, Athens 1966, p. 56.

the Melodist and John of Damascus : *Ἔοικας, ἄνθρωπε τοῦ θεοῦ, πρὸς τὴν τῶν ἐν ταῖς δεσποτικαῖς ἑορταῖς καὶ δημοτελέσι μελουργηθέντων ἀσμάτων τοῖς ἱεροῖς ἐκείνοις ἀνδράσι καὶ ὑποφήταις τοῦ Πνεύματος ἡμᾶς ἐξήγησιν προκαλούμενος ...* (9). The word *ἐξήγησις* occurring both here and in the title of Prodromos' exegesis of the canons, as well as on the title of our treatise is to be noticed. The prooimion of our treatise is very similar to the prooimion of Prodromos' exegesis of *Luc.* 1, 17 : *ἡμᾶς ἐκείνους ἐξηγητὰς τῶν ἱερῶν καθιζάνεις καὶ διδασκάλους χειροτονεῖς, τῶν καθαρῶν τοὺς οὐ καθαρούς ; Ἔδει μὲν οὖν διὰ ταῦτα καὶ τὰς τῆς ἀκοῆς σοι πύλας καὶ τὰς τῆς οἰκίας ἐπιζυγοῦν πρὸς τὴν αἴτησιν. Ἀλλ', ἐπεὶ φιλία τὸ μεσιτεῦον, οὐδὲ σὺ μωμητέος ἂν εἴης τὰ τοιαῦτα ἡμᾶς εἰσπραττόμενος, οὔθ' ἡμεῖς κακιζοίμεθ' ἂν τοῖς τηλικούτοις ἐπιχειροῦντες* (10). As A. D. Kominis points out (11), lengthy prooimia with Prosarythmus are characteristic of Prodromos' style, while other authors choose a simpler style for their exegetical treatises. In our treatise Prodromos exhibits a familiarity with the works of Aristoteles, which is also manifested in his commentaries on Aristoteles and other philosophers, like Porphyrius (12). The reference to the four elements of the universe in our treatise can be compared with a passage in his exegesis of the canon of

(9) H. M. Stevenson, *Theodori Prodromi commentarios in carmina sacra melodorum Cosmae Hierosolymitani et Joannis Damasceni ad fidem cod.* MSS. *primum edidit.*, Rome 1887, p. 1.

(10) PG 133, 1303A. At the end of this treatise Prodromos writes : *Εἰ μέν τι καὶ τῶν οἷς αὐτὸς ἐπαγάλλῃ προβέβληται, χάρις θεῷ· εἰ δὲ μή, σὺ δὲ ἄλλον, τὸν Ἥφαιστον, ᾧδε ἐπίτρεπε προμολεῖν.* This is understood as a reference to the fire which will destroy Prodromos' useless treatise. However it may be a reference to Theophylactos of Ochrid whose second name was Hephaistos. See P. Gautier, L'épiscopat de Théophylacte Héphaistos archevêque de Bulgarie. Notes chronologiques et biographiques, *REB* 21 (1963), pp. 165-168 ; id., Theophylacti Achridensis opera, Salonica 1980 [CFHB XVI/1], pp. 12-15.

(11) A. Kominis, Gregorio Pardos metropolita di Corinto e la sua opera, Rome-Athens 1960, p. 92, 112.

(12) See on these works, Hörandner, *op. cit.*, p. 48. See also P. Tannery, Théodore Prodrome sur le grand et le petit (à Italicos), texte grec inédit et notice, Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France 21 (1887), pp. 104-119 ; *Ξενέδημος ἢ Φωναί*, éd. J. A. Cramer, *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis Bibliothecarum Oxoniensium* III, Oxford 1836, p. 204-215.

Cosmas on the Epiphany : *Ἡ μὲν φυσικὴ τῶν στοιχείων κατάστασις ἀλλοιοῦται· τὴν γῆν ἐν τῷ κατωτάτῳ καὶ μεσαιτάτῳ ἑδράζει· περιβάλλει δὲ ταύτην πρῶτα μέν, ὡς οἱάτινι χιτῶνι, τῷ ὕδατι· μετὰ τοῦτο δὲ τῷ ἀέρι αὐτὴν ἀμφιέννυσιν· ἐξῆς δὲ καὶ αὐτὴ περιχλαινίζεται τῷ πυρί* (13). Another relevant passage from the same work is the following : *τὸ Ἰορδάνου ῥεῖθρον ὑγρόν ὂν καὶ ψυχρὸν κατὰ τὴν φύσιν, τὴν τοῦ ξηροῦ καὶ θερμοῦ πυρὸς ἐνέργειαν ἔλαβε* (14). The interpretation of the word *πνεῦμα* given in our treatise is similar to the interpretation of the same word suggested in his treatise on *Luc.* 1, 17 : *Πνεῦμα λέγεται μὲν καὶ τὸ τὰ χαρίσματα διαιροῦν ἅγιον πνεῦμα, τὸ προφήτας χρῖον καὶ ἀποστόλους χειροτονοῦν· λέγεται δὲ πνεῦμα καὶ ἓν ἕκαστον τῶν ἐκεῖθεν ἐνδιδομένων χαρισμάτων, ὥσπερ Πνεῦμα φόβου καὶ σοφίας καὶ υἱοθεσίας καὶ τῶν λοιπῶν* (15). A reference to the six categories of space can also be found there, as in our treatise *Ἐπεὶ γὰρ ἡ σχέσις ἡ τῆς ἐλεύσεως, καὶ ὅλως ἡ τοπική, ἢ ἄνω ἐστίν ἢ κάτω ἢ ἔμπροσθεν ἢ ὄπισθεν ἢ δεξιὰ ἤ ἀριστερά* (16). In the treatise on the poem of Maximus, a certain knowledge of medical terminology is exhibited, which can be traced back directly or indirectly to the works of Hippocrates and Galen, who were known to Prodromos (17).

Ἐξήγησις κυροῦ Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου
εἰς τὴν δογματικὴν ἐξάριθμον στιχίδα
τοῦ ἁγίου Μαξίμου.

Ἵνα τί ἄνθρωπε τῶν ἀτολμήτων ἡ-
μᾶς ἐγχειρεῖν ἐπεσήμηνας καὶ ὅλως τὰ
ὑπὲρ δύναμιν δηλῶσαί σοι τοῦ μεγάλου
καὶ σοφωτάτου ἀνδρός ἐκείνου λόγια, Ma-

tit. ἐξάριθμον cd.

(13) STEVENSON, *op. cit.*, p. 78.
(14) *Ibid.*, p. 112.
(15) PG 133, 1307 A.
(16) PG 133, 1306 A.
(17) See A. KAZHDAN, The Image of the Medical Doctor in Byzantine Literature of the tenth to twelfth centuries, DOP 38 (1984), p. 50 ; HORANDNER, *op. cit.*, p. 30 and n. 53.

ξίμου λέγω τοῦ ἐν δόγμασι περιβοήτου, ὃς ὡς γῆ διψῶσα τὰ τοῦ θεοῦ ῥήματα εἰς ἄκρον ἐξέπιε καὶ ἑκατοστεύοντα στάχυν τοῖς μετ' ἐκείνου ἀπένειμε, τὴν ἐξάριθμον λέγω στιχίδα, ἣ δογμάτων ἐστὶν ἀκρίβεια καὶ φιλοσοφίας μεγίστης συμπέρασμα, δηλοῦσα θεὸν ὡς μή τινι τῶν ὑπ' αὐτοῦ γενομένων συγγένειαν ἔσχηκεν, ἀλλ' ἄλλη τις φύσις καὶ ἀγγέλοις καὶ ἀνθρώποις ἀγνώριστός τε καί ἄληπτος, ὁ κατὰ μηδὲν/τῶν ὄντων ὤν, εἰ καὶ ἐξ αὐτοῦ τὰ πάντα ; Ἔπρεπε γὰρ ἡμῖν τῶν ἀνεφίκτων ὅλως μὴ ἐπιχειρεῖν, ἀλλὰ σιγῇ διδόναι τὴν ἡμετέραν ἀσθένειαν καὶ ἐμφράττειν στόμα λαλοῦν ἀμαθέστατα, ὡς καὶ πού τις παραινῶν ἔφησεν, «ἀξιοπιστότερος ἀνὴρ κρύπτων τὴν ἑαυτοῦ ἄγνοιαν ἢ ἐχέφρων τὴν οἰκείαν φρόνησιν». Ἀλλ' ἐπειδὴ θάνατον κατεργάζεται ἀνυπακοή, ὑπακοὴ δὲ ξ [...] πέφυκε, φέρε τὰ ἡμῖν εἰς γνῶσιν ἥκοντα λέξωμεν.

Θεὸς τὸ διττὸν οὐκ ἔχων τῶν πνευμάτων
Πνεύματα παρὰ τῇ Θείᾳ γραφῇ εἰσιν ἕξ.
Πνεῦμα κατ' ἐξοχήν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, τὸ τῶν πνευμάτων δημιουργόν, πνεῦμα καὶ ἡ τῶν νόων οὐσία, πνεῦμα καὶ ἡ ψυχή, πνεῦμα καὶ ὁ νοῦς, πνεῦμα καὶ ὁ ἀήρ, πνεῦμα καὶ ὁ ἀρχηγέτης κακῶν διάβολος. Ἔνυλον δὲ πνεῦμα ἐκ τῶν ἀπηριθμημένων πνευμάτων ὁ ἀήρ. Τούτων δὴ τῶν πνευμάτων κυρίως μὲν πνεύματα δύο, ὅ τε ἄγγελος καὶ ἡ ψυχή, τὰ δ'ἄλλα καταχρηστικῶς εἰσι. Τῶν τοίνυν δύο πνευμάτων, ἀγγέλου φημὶ καὶ ψυχῆς, τῶν καὶ ἀΰλων, ὁ θεὸς οὐκ ἔχει κοινότητα οὔτε μὴν ἰσότητα, οὔτε ὁμοιός τινι ἐν αὐτῷ, ἀλλὰ ποιητὴς αὐτῶν καὶ δημιουργός, ὅτι ταῦτα μὲν κτιστά

9 *στοιχίδα* cd. 24 ante *πέφυκε* ± 4 litterae non leguntur in cd. 43 *ἐν αὐτῷ* an *ἐξ αὐτῶν* scribendum ?

7-8 MK. 4, 20
23-24 cfr. Ro 7, 13 ; II Co. 7, 10

εἰσι καὶ ὑπ' αὐτοῦ καὶ ἐν χρόνῳ, ὁ δὲ θεὸς οὔτε κτιστὸς ὑπάρχει οὔτε ἐν χρόνῳ, ἀλλ' ἄναρχος, ἀγέννητος καὶ ἀπεριόριστος, ὃς ὑπερανῴκισται πάσης φύσεως οὐρανίου καὶ ἐπιγείου καὶ ὑποχθονίου.

Ἔχει τὸ τριττὸν οὐδενὸς τῶν σωμάτων. Ὅρα ἑτέραν πάλιν ἀκρίβειαν. Καταλιπὼν τὰ πνεύματα, ἐπὶ τῶν σωμάτων τὸν λόγον μετήνεγκε. Πᾶν γὰρ σῶμα κατὰ Ἀριστοτέλη καὶ τοὺς λοιποὺς φιλοσόφους τριχῇ διαστατόν, κατά τε μῆκος, ὃ καὶ στάσις καλεῖται, καὶ πλάτος καὶ πάχος, ὃ καὶ βάθος λέγεται. Ταύτης οὖν τῆς τριχῇ διαστάσεως ὁ θεὸς οὐδόλως γνωρίζεται. Οὐ γὰρ μακρότητά τις εἶποι θεοῦ, οὐ σιμότητα, οὐ πλάτος, οὐ βάθος, οὐ φύσιν, οὐκ οὐσίαν, οὐ χρωματισμόν, οὐ ποιότητα, ἀλλ' ἔστιν ἀνείδεος, ἄποσος, ἄποιος, ἀσχημάτιστος, ἀναφής, ἀπερινόητος, ἀχρωμάτιστος, ἀκατανόητος, ἀκατάληπτος, ἀπεριόριστος, ἀνεξερεύνητος· τὸ πᾶν ἐξ αὐτοῦ, ἀλλ' οὐκ ἐκ τῆς οὐσίας αὐτοῦ, αὐτὸς δὲ οὐκ ἔκ τινος, οὐδὲ μετέχεται ὑπό τινος, εἰ καὶ ποιητὴς αὐτῶν. Κατέχει τὸ πᾶν, οὐ κατέχεται, φέρει, οὐ φέρεται, ἀλλὰ καὶ κινεῖται καὶ ἵσταται/ καὶ οὐ κινεῖται οὐδ' ἵσταται ὁ ἀεί τε κινούμενος, ὁ μήπω κινούμενος, ὁ τὸ πᾶν κινῶν, αὐτὸς δὲ μετὰ τοῦ παντὸς οὔπω κεκίνηται.

Αὐτός μετασχών οὐ ῥεούσης τετράδος. Ῥευστὴ τετρὰς οὐκ ἔστιν ἑτέρα ἢ ἡ μήτηρ ἡμῶν, ἡ τετράχορδος λύρα, πῦρ, ἀήρ, ὕδωρ, λέγω, καὶ γῆ. Ἐξ αὐτῆς τῆς τετράδος συνέστηκεν ὅσα ὑπὸ τὸν ἥλιον, ὅσα τε τὸν ἀέρα τέμνει καὶ τὴν γῆν ἕρπει καὶ τὴν ὑγρὰν διανήχεται φύσιν, ὧν τὸ καθὲν ζῷον, τετράπουν, δί-

54 Ἀριστοτέλην cd.

53-57 Aristoteles, *Φυσικῆς Ἀκροάσεως Δ1*, 209a 4-6 : *διαστήματα μὲν οὖν ἔχει τρία, μῆκος καὶ πλάτος καὶ βάθος.*

59-69 cfr. Ps.-Dionysii Areopagitae, *Περὶ θείων ὀνομάτων* IX, 4 (PG3, 912BC).

πουν καὶ ἄπουν, γέννημα ἦν. Τὴν αὐτὴν
δὲ τετράδα καὶ οἱ τῶν ἰατρῶν παῖδες
εἰς αἷμα καὶ φλέγμα καὶ ξανθὴν χολὴν
καὶ μέλαιναν μερίζονται καὶ ἔστι τὸ
μὲν αἷμα τῇ γεύσει γλυκύ, τῇ δὲ φύσει
θερμὸν καὶ ὑγρὸν καὶ ἀναλογεῖ τῷ ἀέρι,
τὸ δὲ φλέγμα, τῇ μὲν γεύσει ὀξῶδες, τῇ
δὲ φύσει ψυχρὸν καὶ ὑγρὸν καὶ ἀναλογεῖ
τῷ ὕδατι, ἡ δὲ ξανθὴ χολὴ τῇ μὲν γεύσει
πικρά, τῇ δὲ φύσει θερμὴ καὶ ξηρὰ
καὶ ἀναλογεῖ τῷ πυρί, ἡ δὲ μέλαινα
χολῇ τῇ μὲν γεύσει γλίσχρος, τῇ δὲ φύ-
σει ψυχρὰ καὶ ξηρὰ καὶ ἀναλογεῖ τῇ
γῇ καὶ συγκιρνῶνται οὕτως· ἡ τῆς γῆς
ξηρότης κοινωνεῖ τῇ πυρὸς ξηρότητι,
ἡ δὲ τοῦ πυρὸς θερμότης τῇ τοῦ ἀέρος
θερμότητι, ἡ δὲ τοῦ ὕδατος ψυχρότης τῇ
τῆς γῆς ψυχρότητι, ἡ δὲ τοῦ ἀέρος ὑγρό-
της τῇ τοῦ ὕδατος ὑγρότητι καὶ οὕτως
ἐστὶν ἡ τῶν σωμάτων κράσις. Ἔστιν
οὖν καὶ ἑτέρα τετρὰς ἡ τοῦ ἡλιακοῦ
κύκλου περίοδος, ἣν καὶ χρόνον ὠνόμασαν,
ἔαρ, θέρος, φθινόπωρον καὶ χειμών. Τετρὰς
δὲ αὖθις ἑτέρα ἡ τῶν σωμάτων μεθη-
λικίωσις. Εἰ γὰρ καὶ ἑπτάς, ἀλλὰ τε-
τρὰς τὸ κυριώτερον. Ταύτης οὖν τῆς
τετράδος ὁ θεὸς κοινωνίαν οὐκ ἔσχη-
κεν. Αὐτὸς γὰρ ταύτην ἐποίησεν, εἰ καὶ
ἄπορος ὁ τρόπος τῆς τοιαύτης γενέσεως.
Ὡς οὖν ἀριστοτέχνης τῶν ἑαυτοῦ λόγων
τὸ πᾶν συνεστήσατο. Αὐτὸς γὰρ ὡς
μόνος ὢν ἡ τῶν ὄντων ὀντότης, οἶδε τῶν
ὄντων τὴν γένεσιν. Πᾶν τοίνυν τὸ ἐκ τῆς
εἰρημένης τετράδος φθείρεται, ἐπειδὴ
καὶ αὐτὴ φθαρτή, καὶ πᾶν τὸ γινόμε-
νον καὶ φθειρόμενον καὶ ἀρχὴν ἔχει

84-87 Hippocrates, *Περὶ φύσιος ἀνθρώπου* IV, 1-2 : *Τὸ δὲ σῶμα τοῦ ἀνθρώπου ἔχει ἐν ἑαυτῷ αἷμα καὶ φλέγμα καὶ χολὴν ξανθὴν καὶ μέλαιναν.*

87-97 cfr. I. L. Ideler, Physici et Medici graeci minores I, Berlin 1841, p. 301 : *Καὶ τὸ μὲν αἷμα ἔοικε τῷ ἀέρι θερμὸν καὶ ὑγρόν· ἡ χολὴ ἡ ξανθὴ ἔοικε τῷ πυρί θερμὴ καὶ ξηρά· ἡ χολὴ ἡ μέλαινα ἔοικε τῇ γῇ ψυχρὰ καὶ ξηρά· το φλέγμα ἔοικε τῷ ὕδατι ψυχρὸν καὶ ὑγρόν.* Hippocrates, *op. cit.*, XV, 27-29 *μέλαινα γὰρ χολὴ τῶν ἐν τῷ σώματι ἐνεόντων χυμῶν γλισχρότατον.*

108-109 Hippocrates, *Περί ἑβδομάδων* 5, ed. E Littré 8, 636 : *Ἐν ἀνθρώπου φύσει ἑπτά εἰσιν ὧραι, ἃς ἡλικίας καλέασι, παιδίον, παῖς, μειράκιον, νεανίσκος, ἀνήρ, πρεσβύτης, γέρων.*

καὶ τέλει ὑπόκειται, μόνον δὲ τὸ ἄκτιστον ἄτρεπτον καὶ τὸ ἀρχὴν μὴ ἔχον ἄπειρον καὶ αἰώνιον./

Αἰσθήσεων πέφυκεν ἔξω πεντάδος.

Ἡ τῶν αἰσθητηρίων πεντὰς αὕτη ἐστίν, ἣν καὶ τοῦ σώματος λέγομεν. Ποία δέ ; Ὅρασις, ὄσφρησις, ἀκοή, γεῦσις καὶ ἁφή. Διακρίνει δὲ ἡ μέν γεῦσις τὸ πικρὸν καὶ τὸ γλυκύ, τὸ γλίσχρον, τὸ στύφον, τὸ ὀξῶδες, τὸ δάκνον καὶ ὅσα τούτοις ἕπεται, ἡ δὲ ὅρασις τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον, τὸ πόρρω καὶ τὸ προσεχές, τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, τὸ φοινικοῦν τε καὶ ἐρυθρὸν καὶ ὅσα τούτοις ἕπεται, ἡ δὲ ἀκοὴ τὴν στερρὰν ἠχὴν καὶ λεπτήν, τὴν ἰσχνὴν καὶ βαρεῖαν καὶ τὰ ταύτης παρόμοια, ἡ δὲ ὄσφρησις τὰ τὰ εὐώδη τε καὶ δυσώδη, ἡ δὲ ἁφὴ τὸ ψυχρὸν καὶ τὸ θερμόν, τὸ βαρύ τε καὶ κοῦφον καὶ τὰ τούτοις παραπλήσια καὶ ἁφὴ λέγεται ἐφ' ὅλου τοῦ σώματος πλὴν τριχῶν μόνον. Ἔστι καὶ ἑτέρα αἴσθησις ἡ ἐκ τῶν αἰδοίων γινομένη διὰ τῆς ἀφροδισιακῆς συνουσίας· οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ ὁ ὕπνος αἴσθησις λέγεται. Ἔστι δὲ καὶ πεντὰς ἑτέρα τῶν τῆς ψυχῆς αἰσθητηρίων, ἤτοι δυνάμεων, νοῦς, διάνοια, δόξα, φαντασία καὶ αἴσθησις. Αὕτη τοίνυν ἡ διπλῆ πεντὰς τῶν αἰσθητηρίων τῆς ἡμετέρας ἀσθενοῦς φύσεως πόρρω πέφυκε τῆς ὑπερανῳκισμένης φύσεως, ὥς πού γε καὶ ὁ Δαυῒδ φησιν, «ὁ φυτεύσας τὸ οὖς οὐχὶ ἀκούει ἢ ὁ πλάσας τὸν νοῦν οὐχὶ <κα>τανοεῖ ; ὁ ποιήσας τὸν ὀφθαλμὸν οὐχ ὁρᾷ ;». Καὶ

129 ὀξώδες cd. 134 στεράν cd. 140 ἀφή cd. 147 ἤτοι cd. 154 οὐχὶ τανοεῖ cd.

126-127 Aristoteles, *Περὶ ψυχῆς Γ* 424 *β* 22-23 : *οὐκ ἔστιν αἴσθησις ἑτέρα παρὰ τὰς πέντε (λέγω δὲ ταύτας ὄψιν, ἀκοήν, ὄσφρησιν, γεῦσιν, ἁφήν).*

144-145 cfr. Aristoteles, *Περί ὕπνου καί ἐγρηγόρσεως* 455*β*, 2-4 : *Φανερὸν δ' ἐκ πολλῶν ὅτι οὐκ ἐν τῷ τὰς αἰσθήσεις ἀργεῖν καὶ μὴ χρῆσθαι αὐταῖς ὁ ὕπνος, οὐδ' ἐν τῷ μὴ δύνασθαι αἰσθάνεσθαι.*

152-155 *Ps.* 93 (94), 9.

μάλα γε εἰκότως. Ἦ οὐχ ὁρᾷ ὁ εἰδὼς
τὰ πάντα πρὶν γενέσεως αὐτῶν, ὁ ἐπι-
βλέπων ἐπὶ τὴν γῆν καὶ ποιῶν αὐτὴν
τρέμειν, ὁ καὶ τῷ Μωσεῖ φάσκων σιω-
πῶντι, «τί βοᾷς πρός με» καὶ «ἔγνων
ὅτι ὁ λαὸς οὗτος πονηρός ἐστιν ;» ;
Κίνησιν πάσχων δὲ διπλῆς ἐξάδος.
Πᾶν σῶμα ἐξαχῶς κινεῖται, ἄνω, κάτω,
δεξιᾷ, ἀριστερᾷ, πρόσω καὶ ὀπίσω· ἔστι
καὶ τὸ κύκλῳ φερόμενον. Διπλῆ δὲ ἐ-
ξὰς τὸ καθῆσθαι καὶ ἵστασθαι, τὸ
κλαίειν καὶ τὸ γελᾶν, τὸ ἐσθίειν καὶ τὸ
πεινᾶν, τὸ νοσεῖν καὶ ὑγιαίνειν, τὸ πί-
νειν καὶ διψᾶν τὸ κινεῖσθαι καὶ ἠρε-
μεῖν. Ἑτέρα αὖθις ἐξάριθμος κίνη-
σις κατὰ γένεσιν, ὅτε γεννᾶται βρέφος,
κατὰ φθοράν, ὅτε φθείρεται ἄνθρωπος,
κατὰ αὔξησιν, ὅτε αὔξεται παιδίον,
κατὰ μείωσιν, ὅτε μειοῦται/ ἡ σάρξ,
κατὰ ἀλλοίωσιν, ὅτε ἐκτροπίζει ὁ
οἶνος, + καὶ τὴν κατὰ τόπον μεταβολήν +
Ἀλλὰ τὸ θεῖον οὔτε γίνεται, ἀεὶ ὄν,
οὔτε φθείρεται, ἀΐδιον ὄν, οὔτε αὔ-
ξεται, τέλειον ὄν, οὔτε τὴν ἐκ τόπου
εἰς τόπον μετάβασιν ποιεῖται, Παντα-
χῇ γὰρ πάρεστι καὶ πάντα πληροῖ καὶ
ὑπὲρ τὸ πᾶν ἐστι καὶ τὰ πάντα ὁρᾷ
πρὶν γενέσεως αὐτῶν καὶ τούτου γε
κίνησιν ἐξάδος διπλῆν ὅλως τὸ θεῖον
οὐ πάσχει.

162 versus non metro congruit ; *δὲ* cd. 163 *ἐξαχῶς* cd. 164 *δεξιά, ἀριστερά* cd. 166 *καθήσθαι* cd. 170 *ἐξάριθμος* cd. 175 an *ἐκτροπιάζει* hapax ? 176 an *κατὰ* ante *τὴν* addendum ? 183 an *ἕνεκα* post *γε* addendum ? 185 *πάσχοι* cd.

156-157 *Da* LXX Su 35
157-159 *Ps* 103 (104), 32
160 *Ex.* 14, 15
160-161 Cfr. *Je.* 2, 13.
163-164 Aristoteles, *Περὶ οὐρανοῦ* B 284*β*, 30-33 : *διὸ καὶ οὐκ ἐν ἅπαντι σώματι τὸ ἄνω καὶ κάτω καὶ τὸ δεξιὸν καὶ ἀριστερὸν καὶ τὸ ἔμπροσθεν καὶ τὸ ὄπισθεν ζητητέον, ἀλλ'ὅσα ἔχει κινήσεως ἀρχὴν ἐν αὑτοῖς ἔμψυχα ὄντα.*
181 Cfr. *Eph.* 4, 10
182-183 *Da* LXX Su. 35.

Φέρει τό σεπτόν τῆς ἀρίστης ἑπτάδος
Ἑπτὰς γὰρ παρὰ τῷ Ἡσαΐᾳ τὰ τοῦ ἁ-
γίου πνεύματος χαρίσματα, οἷον πνεῦ-
μα σοφίας, γνώσεως, βουλῆς, ἰσχύος,
συνέσεως, εὐσεβείας, φόβου, υἱοθεσίας,
καὶ ἀληθείας. Ἑπτάριθμος δὲ καὶ ὁ
καρπὸς τοῦ πνεύματος, οἷον ἀγάπη, χαρά,
εἰρήνη, μακροθυμία, πίστις, πραότης, ἐγ-
κράτεια, καθὼς ὁ μέγας Παῦλος δια-
κελεύεται. Ἔστιν ἑτέρα ἑπτάς, ἣν
ἡ ἀριθμητικὴ βίβλος διασαφεῖ, ἣν καὶ
παρθένον ὀνομάζει. Ἐπὶ ταύτης οὐχ
ἡμιόλιον εὕροι ἄν τις, οὐκ ἐπίτριτον,
οὔτε μὴν διπλάσιον, οὔτε γεννᾷ
οὔτε γεννᾶται, ἀλλ' ἀεὶ παρθένος
εὑρίσκεται ἀμήτωρ. Καὶ ὅτι οὔτε
γεννᾷ οὔτε γεννᾶται, κατὰ τοῦτον
δὴ τὸν τρόπον ὁ τεχνικὸς ὅδε γρά-
φει τὴν θείαν φύσιν, ὡς οὐδέν τι
τῶν ὑπ' αὐτοῦ γενομένων κτισμάτων
κατὰ συγγένειαν ἔχει. Γεννᾷ μὲν οὐχ
ὁμοουσίως ἡμῖν ἢ ὁμοιοτρόπως, ἀλλ'ὡς
αὐτὸς οἶδεν ὁ τὸ πᾶν θεωρῶν, αὐτὸς
δὲ οὐκ ἔκ τινος ἔσχε τὴν γέννη-
σιν. Καὶ τούτου χάριν ὁ γράψας παρ[...
..]κα γε τῇ ἑπτάδι τὴν τῶν ὄντων ὀν-
τότητα. Σὺ δὲ ἑξάδα ἀκούων παρὰ
τῆσδε τῆς γραφῆς καὶ πεντάδα καὶ
τετράδα καὶ τριάδα καὶ δυάδα καὶ
ἑπτάδα μὴ ἄλλο τι νοήσῃς ἢ ὅτι
τῶν ἐπιγείων ἁπάντων καὶ οὐρανίων
ὁ θεός πόρρω που κατὰ συγγένειαν
πέφυκε, καθὰ καὶ ἀνωτέρω ἔμαθες.
Τοῦτο γὰρ τὸ παρὸν σύγγραμμά σε
διδάσκει.

Corpus Christi College, Oxford. Ioannis D. POLEMIS.

196 *διασαφοῖ* cd. 210-211 an *παρήκασε* scribendum ?

187-191 *Is.* 11, 2-3
191-195 *Ga.* 5, 22-23.

THE *DREAM OF EUSTHATHIOS* (*BHG* 1317d)

The text here presented for the first time in print (so far as one can tell) begins and ends like a genuine tale of the desert. "Abba Eustathios ... told us ...". The "us" could be the early seventh-century John Moschos and Sophronios the sophist (but not the late fifth-century "we" of *The History of the Monks in Egypt*) and the way the man goes on to tell his own tale is by no means incompatible with the kind of story circulating at the beginning of the seventh century around Alexandria. Nor has this story completely lost the connection with *apophthegmata*. Many tales might well have originated as illustrations of apophthegms or as ways of presenting and reinforcing apophthegms, very much as the parables in the New Testament are related to the dominical *logia* which in most cases accompany them. In later tales, many of which are anecdotes which have largely shed their monastic context, there may well be no apophthegm there to find ; but this appears not to be the case with the present story. There at the very end is a saying which has all the pungency of a secular adage : "Thieves are not nearly so afraid of one man as they are of many". This is an oblique reference to the story of the man who went down from Jerusalem to Jericho *and fell amongst thieves* (*Luke* 10, 30), cited *verbatim* in c. 5 of the story. So this is a most fitting note on which to conclude the tale and make the point. It is by no means impossible that this might in fact have been the *starting* point : an apophthegm whose point the story is meant to illustrate. But when we consider what that point might be, the case for an early dating becomes less convincing.

The object of the story is to inculcate an article of monastic wisdom to be sure : that one must have and must trust a spiritual father and a community of brethren if one is to make any real progress in the spiritual life. It is not an uncommon theme in the *gerontika* (*cf.* for instance Paul of Monembasia's story of

The Monk in the Cave, *BHG* 1449h), but it may well not be a particularly old one. Whilst spiritual direction is of considerable importance in all the older desert lore and is in fact its only *raison d'être*, there is little or no suggestion that spiritual direction is essential for all monks. The old asceticism seems to have been essentially concerned with the struggle of the solitary in the grim silence of his alone-ness. In such a context there was neither room for nor need of counsellor or company. These came with organisation ; with the emergence of common-life or communal monasticism and it is clearly to this rather than the former that the present text refers. Thus the brothers can hear Eustathios cry out in his sleep and come to him.

There were of course already *koinobia* in the desert by the beginning of the seventh century ; but they were not yet referred to as *scetes* as they would be later (and, so far as smaller communities are concerned, still are on Mount Athos). It is by the use of this word in that way that the author betrays the possibility that he might have written later than we are led to suppose, *i.e.* posterior to the Moslem cataclysm. And there are also some unusal features to this story which give cause to wonder if it should not be viewed as one of those *récits tardifs* characteristic of *ca* the tenth century rather than of the earlier period. One very curious feature is the way the piety of the lay man is contrasted *un*-favourably with that of the monks. There are several stories which do exactly the opposite and indeed are at pains to remind monks that they are by no means the only good people in the world (*e.g. Pratum spirituale* cc. 154 ; "Poemen" 109 and Silvanus 2 in the *Alphabetikon*, Budge 1.104, *BHG* 1449i, 1318y *etc.*). This story speaks disparagingly of a man's piety before he became a monk ; it is the only one known to the present writer that does so.

It is however in the nature of the dream that one really hears a latter-day note. Most of the *somnii personae* are stock pieces with a long history behind them. The portrayal of demons as "black-faces-ones" is possibly as old as Cyril of Alexandria (Hom. xiv, *de exitu animae*, *PG* 77 : 1073C, 1076C) and Hesychius of Jerusalem (*de temperantia et virtute* 1.23, *PG* 93 : 1488B) and the angelic persons clothed in white are to be found already in the gospels. What is unusual for a (say) pre-634 *AD* desert-story

is the ensemble of the dream and its horror. It is a "serial dream" with a sequence of events so to speak ; and in this sequence there is a certain development as the blacks and the whites each have their turn. Of the horror-aspects little need be said ; the snakes and the degradation speak for themselves. The point to note is that visions of this length and nature are almost completely unknown in desert literature until well after the irruption of Islam (and possibly because of it ?). A glance for instance at Anthony's famous vision in *The Life of Anthony* c. 9 (*PG* 26 : 857AB) will reveal a very different kind of atmosphere. Where we *do* find the kind of vision related here is in tenth-century documents such as *The Life of Saint Andrew the Fool* (1), *The Life of Saint Basil the younger* and *The Vision of Cosmas* (*BHG* 2086). Given that it was with a story of the tenth-century Paul of Monembasia that we already compared another feature of the tale and that other tales associated with him contain similar visions (*BHG* 1449e, 1449k), we might not greatly err in classing *BHG* 1317d as a *récit tardif* dating from approximately the same era. Certainly if one assume a tenth-century authorship for the story it makes some sense of what otherwise is incomprehensible : why should the demons want to take Eustathios to Edessa in order to make sport of him ? Possibly because in 944, in the teeth of bitter popular opposition, that city was deprived of its famous relic, the *mandylion* (by Constantinople). Hence it was now become defenceless and the prey of demons.

It is worth noting in passing that there is a unique feature (so far as the present writer is aware) in this story : nowhere else are the men clothed in white said to have *refused* help to the one who calls upon them. One hoped (in vain) to discover in this a clue as to where the story was written. All one can

(1) Until recently, everybody more or less who had studied this *Life* was agreed that it was a fiction which appeared in the tenth century ; thus (most recently) Lennart RYDÉN, "The Date of the Life of Andreas Salos", *Dumbarton Oaks Papers* 32 (1978), 129-155. But then an article appeared pointing our certain indication that it might have appeared at the end of the seventh century. See Cyril MANGO, "The Life of Saint Andrew the Fool reconsidered", *Rivista di studi byzantini e slavi* 2 (1982), 297-313. Not everybody will find Professor Mango's evidence convincing, but for the time being we can no longer confidently attribute the *Life* to the tenth century.

say is that most of the *récits tardifs* seem to have been at least in some way connected with Constantinople and that this one might be no exception. Witness its similarities with *BHG* 1322c, the story of Andrew, the former silversmith of Constantinople now become John the wonder-worker of the same city.

Finally : is it possible to detect in the implicit alienation of the cloister and the world which this and other later stories manifest an echo of the Constantinopolitan tensions of the ninth and tenth centuries ? Real monks of course have always held the world at a very long arm's length. "Some of them do not even know that another world exists on earth or that evil is found in cities" (*History of the Monks in Egypt, prologue* c. 6), but that was when monks lived many leagues from "the world". Many however were the monks who lived around and even in ninth-tenth century Constantinople. Those urban and suburban monks must have found it a constant necessity to fight off "the world", just as at another level they fought it for control of the episcopate. In general, *cf.* Annex A.

So far as one can discover, *The Dream of Eustathios* has only survived in two manuscripts :

B Cod. Oxon. Barocc. 11, ff. 193r-197r. This is a fourteenth-century codex containing *inter alia* the teachings of Dorotheus the archimandrite, the *Libellus asceticus* of John Cassian and numerous *narrationes exhortationesque ad animam utiles ex ss. patribus collectae.* f. 194 is in very poor condition.

A Cod. Athen. B.N. 257 ff. 215r-216v. This is a very similar type of collection (but dating from the fifteenth century) containing a large number of items characterised as *διηγήσεις ψυχωφελεῖς* ascribed to various ascetic fathers.

University of Manitoba John WORTLEY.
Winnipeg, Canada.

DE EUSTATHII SOMNIO

+ διήγησις ὠφέλιμος

διηγήσατο ἡμῖν ὁ [1] *ἀββᾶς Εὐστάθιος ὁ τραπεζίτης ὅτι ὅτε ἤμην κοσμικός, οὐδέποτε ἤσθιον εἰ μὴ ἀπὸ ἑσπέρας* [2] *εἰς ἑσπέραν, καὶ* [3]*, καθεζομένου μου ἐν τῷ ἐργαστηρίῳ, οὐδέποτε αἱ* [4] *βίβλοι ἐκ τῶν χειρῶν μου κατήρχοντο, καὶ τοὺς μὲν παῖδάς μου εἰς τὸ δοῦναι καὶ λαβεῖν προετρεπόμην* [5]*. ἐγὼ δὲ τῇ ἀναγνώσει ἐσχόλαζον. τετράδι δὲ καὶ παρασκευεῖ τοὺς πτωχοὺς ἔλουον. ὅτε δὲ τὸ κροῦσμα τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας* [6] *ἤκουον, πρὸ ἐμοῦ οὐδεὶς εἰς τὴν ἐκκλησίαν* [7] *εἰσήρχετο, καὶ ἔσχατον ἐμοῦ οὐδεὶς ἐξήρχετο* [8]*. ἐξερχόμενος* [9] *δὲ* [10] *ἐλάμβανον τρεῖς* [11] *πτωχοὺς τοῦ* [12] *ἐσθίειν μετ' ἐμοῦ. οὐδέποτε δὲ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἐνύσταξα, καὶ εἶχον ἐμαυτὸν ἀγωνιστήν, καὶ ὑπὸ πάντων ἐτιμάμην καὶ ἐδοξαζόμην. ὅτε ἀπέθανεν ὁ υἱός μου, ἦλθον* [13] *πρός με πάντες οἱ μεγιστάνοι τῆς πόλεως πρὸς τὸ παραμυθῆσαί με, καὶ οὐκ ἦν παραμυθία· ἀλλ' ἐκ τῆς πολλῆς θλίψεως ἠσθένησαν ἐγὼ καὶ ἡ σύμβιός μου καὶ ἤλθομεν ἕως ἄκρον θανάτου, καὶ παρελθόντων ἑπτὰ μηνῶν, μόλις ἐρρώσθημεν. ποιήσας* [14] *δὲ ἄλλα τέσσαρα ἔτη ἐν τῷ οἴκῳ μου* [15]*, τὸ κατὰ δύναμιν ἀγωνιζόμενος εἰς τὸ σωθῆναι* [16]*, τῇ γυναικί μου* [17] *οὐδ' ὅλως ἐπλησίαζον* [18]*, ἀλλ' εἶχον αὐτὴν ὡς ἀδελφὴν* [19] *πνευματικήν. ἐγὼ δὲ ὅπου εἶδον μοναχὸν ἀπὸ σκήτεως, ἐλάμβανον αὐτὸν εἰς τὸν οἶκόν μου καὶ ἀνέπαυον αὐτὸν* [20] *καὶ ἤσθιεν μετ' ἐμοῦ* [21]*, καὶ ἤκουον παρ'* [22] *αὐτῶν τὰ σημεῖα τὰ ὑπὸ τῶν γερόντων τελούμενα* [23]*.*

c. 1 : 1 *ὁ* om B 2 *-αν* B 3 *καὶ* om B 4 *οἱ* B 5 *προσέτασσα* B 6 om A 7 *ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ* A 8 *καὶ ε. ε. ο. ἐξήρχετο* B 9 *-μένου* B 10 + *μου τῆς ἐκκλεσίας* B 11 om B 12 *τοὺς* B 13-14 *(ἦλθον πρὸς ... ποιήσας)* om B, > *ἐποίησα* B 15 + *ἠγονιζώμην* A 16 *ἀγων. ε. τ. σωθῆναι* om B 17 + *πάντα πλαγέντοσ* B [? vix legitur] 18 *ποτέ ἐπλησίασα* A 19 + *μου* A 20 *ἀνεπ. αὐ.* om B 21 *καὶ ἤ. μετ' ἐμοῦ* A 22 *ὑπ'* A 23 *γινόμενα* B

2. *ἦλθε δέ μοι πόθος τοῦ μονάσαι, καὶ λαβὼν τὴν σύμβιόν μου, ἔβαλον [αὐτὴν] εἰς παρθενῶνα, καὶ ἀπελθὼν ἐγὼ* [1], *ἐμόνασα* [2] *εἰς τὸν ἀββᾶν Ἰωάννην καὶ ἀπεκάρην* [3] *(προεγίγνωσκε γάρ με.)* [4] *εἶχε δὲ ὁ γέρων* [5] *ἄλλους τέσσαρας* [6] *ἀδελφούς· πάντες δὲ οἱ πατέρες τῆς σκήτεως, θεωροῦντες με ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, προετίμουν με καὶ σεβάς μοι* [7] *ἀπένεμον* [8], *ὡς* [9] *γινώσκοντές με καὶ ἀκούοντες τὰ περὶ ἐμοῦ.*

3. *ποιήσας οὖν μῆνας πέντε ἐν τῇ σκήτῃ, ἤρξατο ὁ δαίμων τῆς πορνείας ἐνοχλεῖν μοι δεινῶς καὶ πολὺ* [1] *χαλεπῶς, οὐ μόνον εἰς τὴν σύμβιόν μου, ἀλλὰ καὶ εἰς τὰς αἰθιόπισσας* [2] *ἃς εἶχον ἐν τῷ οἴκῳ μου, καὶ οὔτε* [3] *ἡμέραν οὔτε* [4] *νύκτα εἶχον ἄνεσιν· ἐθεώρουν δὲ τὸν γέροντα ὥσπερ χάροντα, καὶ τοὺς λόγους αὐτοῦ ὡς βέλη τιτρώσκοντάς με* [5]. *ὅτε δὲ εἰς τὴν ἀγρυπνίαν ὑπῆγον* [6], *οὐκ ἴσχυον ἀνοῖξαί μου τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκ* [7] *τοῦ ὕπνου, ὥστε ἅπαξ καὶ δὶς* [8] *πεσεῖν με* [9] *μέσον τῶν ἀδελφῶν ἱσταμένων* [10] *καὶ ἐκ τῆς πολλῆς ἐντροπῆς εἰς ἀπόγνωσιν ἦλθον· ἐπέκειτο δέ μοι ὁ δαίμων τῆς γαστριμαργίας, ὥστε με πολλάκις* [11] *κλέψαι κόδρας, λάθρα ἐσθίειν καὶ πίνειν· καὶ τί πολλὰ λέγω ; ἔπεισάν μοι οἱ λογισμοὶ πρὸς τὸ ἀποδρᾶναι* [12] *ἀπὸ τῆς* [13] *σκήτεως καὶ ἀπελθεῖν* [14] *ἐπὶ ἀνατόλας εἰς πόλιν ᾗ ἦν οὐδεὶς ὁ γνωρίζων με, καὶ ἡ πορνεῦσαι ἢ λαβεῖν γυναῖκα. ὁ δὲ γέρων, θεωροῦν με, πᾶσαν ὥραν ἔλεγέν μοι* [15]. *«τέκνον, τί ἐστὶν ἡ ζάλη καὶ ἡ ταραχὴ ἃς* [16] *ἔνδοθεν ἔχεις καὶ οὐ φανερώσεις αὐτάς* [17]*» ; ἐγὼ δὲ ἔλεγον· «οὐχὶ πάτερ, οὐκ ἔχω λογισμούς, ἀλλὰ τὰς ἁμαρτίας μου ἐνθυμοῦμαι, καὶ παρ' αὐτὰς στενάζω».*

4. *ποιήσας οὖν ἐν τοῖς τοιούτοις αἰσχροῖς καὶ ἀκαθάρτοις* [1] *λογισμοῖς μῆνας ὀκτώ* [2], *ἐν μίᾳ διαφραυούσῃ κυριακῇ* [3] *εἶδον ὄναρ ὡς ὅτι ἤμην*

c. 2 : 1 *ἐγὼ ἀπήλθον* om A 2 om A 3 *καὶ ἀπ.* om B 4 *ἦν γὰρ / καὶ γινώσκον με* B 5 *ὁ γ. ε. δὲ* A 6 *δ'* B 7 om B 8 *ἐποίουν* B 9 om A

c. 3 : 1 *πολλὰ* A 2 + *καὶ εἰς τὰς δούλας* A 3 + *ὥρας οὔτε* A 4 *ἤ* A 5 *καὶ τοὺς λ. κ.τ.λ.* > *ὑπὸ τῶν λόγων αὐτοῦ ὥσπερ ξίφει με ἐτιτροσκον* A 6 *εἰς τ. ἀ. ὑπῆγον* > *ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἱστάμην* A 7 *ἀπὸ* A 8 *ἅπ. κ. δ.* om A 9 *με πεσεῖν* + *πολλάκισ* A 10 *-ενος* A 11 + *ἀναγκάσαι καὶ* A 12 *τόσον μοι ἔπησαν οἱ λογισμοὶ τοῦ ἀποδράσαι* A 13 om B 14-15 *ἀπελεῖν εἰς ἄγνωστον τόπον καὶ λαβεῖν γυναίκα ἢ πορνεῦσαι. ἐν τούτοις ὄντα με, θεορῶν με ὁ γέρων. ἠρῶτα με πᾶσαν ὥραν λέγων* A 16 *καὶ οἱ λογισμοὶ οὓς* A 17 *αὐτούς* A

c. 4 : 1 *πονησοῖς* A 2 *η'* B, *δεκατρεῖς* A 3 *-ούσης κυριακῆς* + *φαν ...* ? B

ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, καὶ ἀπῆλθον εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Μαρκου [4] *καὶ ἐν τῇ ὁδῷ ὑπήντησάν μοι αἰθίοπες πολλοὶ, καὶ κρατήσαντές με, ἐποίησαν χορὸν καὶ ἔστησάν με μέσον· καὶ ἐνέγκαντες ὄφιν μαῦρον* [5]*, ἔδησάν μου* [6] *τὰς χεῖρας, καὶ ἄλλον ὄφιν ποιήσαντες ὡς μανιάκην ἔβαλον εἰς τὸν τράχηλόν μου, καὶ ἄλλα ὀφίδια εἰς τοὺς ὤμους μου, καὶ προσεκόλλησαν αὐτὰ* [7] *εἰς τὰ ὠτά μου, καὶ ἐνέγκαντες ὄφιν πύριον, περιέζωσάν μου τὴν ὀσφῦν, καὶ ἐνέγκαντες τὰς αἰθιόπισσας ἃς εἶχον ἐν τῷ οἴκῳ μου, ἤρξαντο ἐκεῖναι καταφιλεῖν* [8] *με καὶ ἐμπτύειν* [9] *εἰς τὴν ὄψιν μου. ἐγὼ δὲ ὁ ταπεινὸς οὐκ ὑπέφερον τὴν δυσωδίαν αὐτῶν· ἤρξαντο* [10] *καὶ τὰ ὀφίδια κατεσθίειν* [11] *μου τὰς παλάμας καὶ τὰ ὦτα καὶ τὸ πρόσωπον καὶ τοὺς ὀφθαλμούς μου* [12] *ὁ δὲ πύρινος ὄφις κατέκαιέ μου τὴν ὀσφῦν· οἱ δὲ αἰθίοπες οἱ παρεστηκότες με, ἀνοίγοντές μου τὸ στόμα μετὰ λαβίδων πυρινῶν* [13]*, ἔβαλον* [14] *κόπρον ἀνθρώπινον λέγοντες* [15]*. «φάγε», καὶ* [16] *ἐνέγκαντες χώμην ἀπὸ ἀψινθίου* [17] *πεπλεγμένην, ἔλεγον ἀλλήλοις· «βάλετε εἰς τὸ ποτήριον τοῦτο οἶνον καὶ ὕδωρ, καὶ ποτίσατε* [18] *αὐτόν», καὶ ἐπότισάν με ὑγρὰν πίσσαν* [19] *μεμιγμένην* [20] *τεαφίῳ* [21]*, καὶ ἔτυπτόν με βάκλοις πυρίνοις λέγοντες· «ἀπενέγκατε* [22] *αὐτὸν ἐν Ἐδέσῃ τῇ πόλει ὅπως παίξωμεν αὐτόν* [23]*».*

5. *καὶ ἐν τῇ τοιαύτῃ ἀνάγκῃ ὢν* [1]*, θεωρῶ ἄνδρας λευχειμονοῦντας* [2]*, ὧν τὸ κάλλος ἀδύνατον ἱστορηθῆναι* [3]*, ἐξερχομένους ἐκ τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Μάρκου καὶ* [4]*, ἰδόντες αὐτοὺς, οἱ αἰθίοπες* [5] *ἔφυγον. ἠρξάμην δὲ* [6] *ἐγώ, θεωρῶν* [7] *[αὐτοὺς], κράζειν* [8] *καὶ λέγειν. «ἐλεήσατέ* [9] *με.» οἱ δὲ* [10]*, ἐλθόντες πρός με* [11]*, λέγουσιν». «τί ἐστιν ὃ ἔχεις ;» καὶ λέγω αὐτοῖς. «ἀπῆγον* [12] *προσεύξασθαι, καὶ λησταῖς περιέπεσα, καὶ θεωρεῖτε τί* [13] *μοι ἐποίησαν», καὶ λέγει μοι ὁ εἷς ἐξ*

4 *Μάρκον* + *τὸν εὐαγγελίστα* B 5 *μέλενα* A 6 *μετ' αὐτοῦ* A 7 *αὐτὰ* > *τὰς κεφαλὰς αὐτῶν* A 8 *ἤρξ. ἐ. κ.* > *ἐκράτεισάν μοι καὶ ἐφίλουν με* A 9 *-ύον* A 10 + *οὖν* A 11 *κατατρόγειν* A 12 om A 13 *στόμα ἐταγηζόν μοι μετὰ λαβήδας πυρίνης* A 14 om A 15 *καὶ ἐλεγόν μοι* A 16 om A 17 *ἀπὸ ἀψ.* > *ἀψιθίῳ* A 18 *καὶ ποτ.* > *ἵνα ποτήσωμεν* A 19 *πι. ὑγ.* A 20 om A 21 *τεάφην* A 22 *-γκωμεν* A 23 *(ὁπ. π. α.)* > *ἵνα ζεύξωμεν αὐτὸν ἐκεῖ γυναίκι* A

c. 5 : 1 *(καὶ ... ὢν)* > *ἐν τῷ οὖν ἀνάγκῃ μου ἐκείνῃ γενομένου* A 2 *λευχκοφόρους* A 3 *(ἀδ. ἰ.) ἄπειρον* A 4 om A 5 + *ἐκείνοι* A 6 *οὖν* A 7 om A 8 + *πρὸς αὐτοὺς* A 9 bis A 10 *οἱ δὲ* om A 11 + *μοι* A 12 *ὑπῆγον* + *τοῦ* A 13 *τί* > *πόσα κακά* A

αὐτῶν [14]. *«καλῶς σοι γέγονε, καὶ πλεῖον* [15] *τούτων ἧς* [16] *ἄξιος, καὶ οὐδεὶς ἐστὶν ὁ δυνάμενός σε ἐλκῦσαι ἐκ τῶν δεσμῶν τούτων* [17], *εἰ μὴ ὁ ἀββᾶς Ἰωάννης ᾧ σὺ μετ' ἐπιθέσεως ἧς μετ' αὐτοῦ», καὶ ἀφέντες με* [18] *ἀνεχώρησαν.*

6. *ἠρξάμην οὖν ἐγὼ* [1] *κράξειν* [2] *«ὀρκίζω ὑμᾶς κατὰ τῆς* [3] *ὁμοουσίου τριάδος, ἐλεήσατέ με, καὶ λυτρώσασθε* [4] *καὶ λύσατέ με τῶν δεσμῶν τούτων* [5]*». καὶ οὕτως* [6] *κράζοντα, ἐλθόντες οἱ ἀδελφοὶ ἐπὶ τῆς κλίνης* [7], *ἐξύπνισάν με ἱδρῶτι περιρρεόμενον* [8], *καὶ ἀπελθὼν, προσέπεσα τῷ γέροντι, καὶ ἐξήγγειλα πάντα τὰ κατ' ἐμὲ* [9] *λεπτομερῶς· καὶ λέγει μοι ὁ γέρων· «οἱ μὲν αἰθίοπες εἰσὶν οἱ δαίμονες· οἱ δὲ ὄφεις, οἱ αἰσχροι λογισμοὶ οὓς ἀπέκρυβες· ὁ δὲ πύρινος ὄφις, ὁ πόλεμος τῆς πορνείας· αἱ δὲ αἰθιόπισσαι, ὁ συνδυασμὸς* [10] *τῶν αἰσχρῶν λογισμῶν· τὸ δὲ κατεσθέσθαι ὑπὸ τῶν ὀφιδίων, ἡ τρῶσις τῶν ἀκαθάρτων λογισμῶν. ἡ δὲ πυρίνη λαβίς, ἡ ἀνοίξασα τὸ στόμα, αἱ δαίμονες ἐστὶ τῆς* [11] *καταλαλίας· ἡ δὲ πλεκτὴ χώμη, τῶν πονηρῶν* [12] *ἐννοιῶν ἡ* [13] *συμπλοκὴ οὓς ἔπλεκες κατ' ἐμοῦ* [14] *καὶ κατὰ τῶν ἀδελφῶν·* [15] *ἡ δὲ κόπρος ἣν* [16] *ἤσθιες καὶ ἡ ὑγρὰ πίσσα καὶ τὸ τέαφον ὃ* [17] *ἔπινες εἰσὶν αἱ κόδραι ἃς κλέπτων ἤσθιες καὶ τὸ ὕδωρ ὃ λάθρα ἔπινες* [18]. *τοῦτο οὖν γίνωσκε, τέκνον, ὅτι τὰ ἀγαθὰ ἃ* [19] *ἐποίεις, κοσμικὸς ὢν, μεμιγμένα ὑπῆρχον οἰήσεως καὶ ὑπερηφανίας καὶ κενοδοξίας* [20], *καὶ ἐκ τῶν ὤτων σου ἐτρέφου, καὶ ἐκ τῶν ἐπαίνων* [21] *τῶν ἀνθρώπων ἡρδεύου, καὶ διὰ τῶν αἰσθητηρίων σου* [22] *ἐπόρνευες καὶ ἐμοίχευες, καὶ οὐκ εἶχεν ὁ διάβολος χρείαν πολεμεῖν σε, οὔτε εἰς τὴν σύμβιόν σου, οὔτε εἰς ἄλλην γυναῖκα· ἡ δὲ* [23] *δόξα τῶν ἀνθρώπων οὐκ ἤφιέν σε νυστάξαι εἰς τὴν ἐκκλησίαν· ἐσθίων δέ κρέας καὶ χῆνας καὶ ὄρνιθας καὶ τυρὸν καὶ ἴχθυας καὶ τὰ λοιπὰ θύματα* [24], *καὶ οἶνον διάφορον πίνων, οὐκ ἐπολέμισε ἡ*

14 *καὶ λεγ ... αὐτῶν* > *λέγουσί μοι ἐκείνοι* A 15 *πλειώνα* A 16 *ὑπάρχεις* A 17 *ἑλκ. ἑ. τ. δ. ττ.* > *τούτων τῶν δεσμῶν λύσαι* A 18 + *ἐκείνοι* A

c. 6: 1 *ἐγὼ δὲ ἠρξ.* A 2 + *πρὸς αὐτοὺς* 3 + *ἁγίας καὶ* A 4 *καὶ λυτ.* om A 5 *τῶν δ. ττ.* om B 6 + *οὖν* A 7 *ἐν τῇ κλίνῃ* A 8 *ἔτι περιρέοντι τῷ ἱδρώτι* A 9 *τὰ κατ' ἐμέ* om B 10 *οἱ συνδιάσμοι* A 11 *στόμα σου ὁ δαίμοων τῆς κ.* A 12 + *λογισμῶν καὶ* A 13 *ἐστὶ* A 14 *ἐπ' ἐμοῦ* A 15 + *σου* A 16 *τὴν δὲ κόπρον ἥνπερ* A 17 *τὴν τεάφην ἣν* A 18 *ἐπ. λαη.* A 19 *ἅπερ* A 20 *(οἰήσεως ... κενοδοξίας)* > *ἐπάρσει καὶ οἰήσει, κενοδοξίας καὶ ὑπερηφανίας καὶ ...* A 21 *τοῦ ἐπαίνου* A 22 om B 23 *γὰρ* A 24 *ἐδέσματα* A

γαστριμαργία [25]. *οὐδεὶς γὰρ φίλος πολεμεῖ τὸν ἑαυτοῦ* [26] *φίλον· ἀρτίως δὲ ἐστρατεύθης κατ' αὐτοῦ καὶ ἤρξου τιτρώσκειν αὐτὸν ψαλμοῖς καὶ ὕμνοις καὶ εὐχαῖς* [27] *καὶ νηστείαις, ἀγρυπνίαις καὶ χαμαικοιτίαις· καὶ ἤρξατο καὶ αὐτὸς πολεμεῖν σε. ὅτε οὖν ἴδεις αὐτὸν ἐρχόμενον πρός σε, μήνυσον ἐμοὶ* [28] *τῷ πατρί σου καὶ τοῖς πνευματικοῖς σου ἀδελφοῖς, καὶ ἀμέριμνος ἔσω· οὐ γὰρ τοσοῦτον φοβοῦνται οἱ λῃσταὶ* [29] *τὸν ἕνα, ὡς τοὺς πολλούς».*

25 *ἐπολεμήσω εἰς γαστριμαργίαν* A 26 *αὐτοῦ* A 27 + *καὶ δὲ ἤσεσιν* A 28 *μοὶ* A 29 *οἱ λ. φοβ.* A

Codices. *Barocc.* 11, f 193[r]-197[r] (14e cent) B
Athen. 257, ff. 215-16[v] (15e cent.) A

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

SOME FURTHER ARGUMENTS IN DEFENSE OF THE VENETIANS ON THE FOURTH CRUSADE

Since the publication of Queller's *The Fourth Crusade* (1) in 1977 a number of new and interesting studies on the subject have appeared. In some, however, as in some reviews of *The Fourth Crusade* (2), the unfortunate view of the Venetians as perverters of the crusade has prevailed, prompting us to return to the defense of the crusaders from the Republic of St. Mark. This is not, though, a belated response to reviewers, but rather a presentation of new material and expanded arguments concerning a topic treated by virtually everyone who teaches medieval history. In our opinion, the treatments are often wrong. Even more important than getting our lectures straight, though, is the plea, both impassioned and rational, for a more complex and sophisticated view of human behavior.

Enough of projecting the evils of the world onto "villains', in the case of the Fourth Crusade the Venetians (3). Enough of the neo-Manichaean dichotomy of good and evil and the disastrous consequences of that kind of thinking. If *The Fourth*

(1) Donald E. QUELLER, *The Fourth Crusade : The Conquest of Constantinople*, Philadelphia, 1977.

(2) See the otherwise very generous reviews by Jaroslav FOLDA in *Speculum*, 54 (1979), pp. 620-622 ; and by Donald NICOL in *Journal of Ecclesiastical History*, 29 (1978), pp. 483-485.

(3) Or Philip of Swabia, or Boniface of Montferrat, or even Pope Innocent III. See Donald E. QUELLER and Susan J. STRATTON, *A Century of Controversy on the Fourth Crusade*, in *Studies in Medieval and Renaissance History*, 6 (1969), pp. 238-252, for various treason theories.

Crusade seemed to whitewash the Venetians, that was unintentional, and the two of us hope to correct that in a revised edition (4). The case for blaming the Venetians, after all, had long ago and abundantly been made. Though the Venetians did not conspire in advance to divert the crusade, they did have interests in the Byzantine Empire, they were as greedy as Franks and Lombards (and, for that matter, Greeks), and they were not reluctant to accept the opportunity to restore a more congenial claimant to the Byzantine throne. The vigorous defense of them, in 1977 and at present, was and is prompted by the many scholars who, with considerable lack of insight into human nature and the human condition, simplistically condemn the Venetians as betrayers of Christianity.

Our specific thesis is that the treaty for the transportation of approximately three times as many crusaders as finally arrived in Venice lies at the root of the decisions which led step-by-step to Constantinople. For us, the treaty for transportation plays the role in the Fourth Crusade of Garrett Mattingly's memorable barrel staves, burned by Drake at Cadiz in 1587, in the Armada. On a deeper level, we argue two fundamental and universal points : 1) human beings are morally ambiguous and they dwell in a morally ambiguous world ; 2) they have less control over events than desk-chair historians seem to believe. The specific thesis is Villehardouin's theory of accidents, the other two are general views of man and history, which enable us to make Villehardouin's view more balanced and more sophisticated. We shall present here new and expanded arguments and even a few significant scraps of new evidence on this long-studied problem, repeating previous arguments only when necessary to preserve coherence and continuity.

Villehardouin's account is the fundamental source for the Fourth Crusade : what one makes of Villehardouin determines one's interpretation. We consider him an honest man, who was familiar with the leaders and participated in their decisions, and whose judgment was highly respected by his colleagues. He was

(4) Those who suspect QUELLER of being a Venetophile should consult his *The Venetian Patriciate : Reality vs. Myth*, Urbana and Chicago, 1986, which attacks the myth of peculiar Venetian virtues.

far too capable and experienced to be duped. As chief negotiator of the treaty for transportation and as a leader of the next to highest rank, he had an interest in defending his decisions, and so showed little sympathy for dissenters and defectors. His account lacks analysis, but is honest and well-informed. Where we can check it against official documents, such as treaties, there are very few errors, and those were unintentional and of no consequence (5). Villehardouin has much to say about the Venetians, but never does he speak of them unfavorably. It is not we, but Villehardouin and the leaders of the crusade who have assigned Doge Enrico Dandolo the role of the prudent and even-handed statesman (6).

The Venetians fulfilled their side of the treaty for transportation to the letter — good practitioners, as they were, of a bourgeois ethic. This is another subject often uncritically maligned, like the Venetians, and probable for the same reason : the academic's instinctive mistrust of businessmen. The bourgeois ethic, however, has its virtues, such as fulfilling contracts and paying debts. Unable to pay the contracted sum, the Franks and Lombards became, not the "penurious clients" of Dandolo, as one reviewer called them, but indeed his debtors (7). Peter of Vaux-de-Cernay, followed by some modern historians, accused the Venetians of overcharging the allegedly guileless warriors (8). It has been demonstrated, however, that the price tag per man was comparable to Genoese contracts for transportation to the Levant in 1184 and 1190 (9). Thomas van Cleve, in his chapter on the Fifth Crusade in Kenneth Setton's *History of the Crusades*,

(5) QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 219 ; Donald E. QUELLER and Irene B. KATELE, *Attitudes Towards the Venetians in the Fourth Crusade : The Western Sources*, in *The International History Review*, 4 (1982), pp. 8-13.

(6) Cf. C. H. LAWRENCE, review of QUELLER, *The Fourth Crusade*, in *Heythorp Journal*, 20 (1979), pp. 331-332.

(7) *Ibid.*

(8) PETER OF VAUX-DE-CERNAY, *Petri Vallium Sarnaii monachi hystoria Albigensis*, Pascal GUEBIN and Ernest LYON, eds., 3 vols., Paris, 1926-30, I, p. 107 ; for some of his modern followers see, QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 164, n. 14.

(9) Donald E. QUELLER and Gerald W. DAY, *Some Arguments in the Defense of the Venetians on the Fourth Crusade*, in *American Historical Review*, 81 (1976), pp. 723-724 ; QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 11.

provides another Venetian transportation agreement, this one from 1217, which verifies that the Treaty of Venice in 1201 was by no means out of line ([10]). If the Venetians had grossly overcharged in 1201 would crusaders return to Venice for transportation sixteen years later? It was not individual rates for passage which ultimately doomed the crusade, but rather the gross miscalculation of the number of participants made by the northern crusaders.

The Venetians did not participate in the Crusade, however, as mere providers of transportation, but as crusaders. It is inaccurate to distinguish (as Queller, too, has done) between "the crusaders" and "the Venetians". They were all crusaders. The Venetians bore the cross just as proudly and, in many cases, more resolutely than the others. They made up a good one-half of the fighting men on the Crusade and, as Villehardouin and other sources make clear, were by far the more effective half.

The First Destination : Egypt

A secret codicil to the treaty made Egypt the objective. This was a strategy which was to prevail in the Fifth Crusade and in the first crusade of St. Louis, although it was in conflict with the original and popular religious fixation on Jerusalem. If the Venetians had been concerned solely with commercial advantage, Alexandria or Damietta would have been an equally if not more desirable goal than Constantinople ([11]). Although Western merchants did not enjoy in Moslem Egypt the privileges and protections that they had gained in Constantinople and in the crusader states, they were attracted there, in spite of pontifical prohibitions. The precious goods from the East arrived at the Nile's mouth almost entirely by water, and thus, according to Goitein, at half the Byzantine price ([12]). Venetian merchants

(10) Thomas C. Van Cleve, *The Fifth Crusade*, in Kenneth M. Sutton, ed., *A History of the Crusades*, Madison *et al.*, 1969, II, p. 387.

(11) Queller and Day, *Some Arguments in the Defense of the Venetians*, pp. 729-732.

(12) S. D. Goitien, *A Mediterranean Society : The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, Berkeley, 1967, I, p. 222 ; Gino Luzzatto, *Storia economica di Venezia dell'xi al xvi secolo*, Venice, 1961, p. 18.

traded in Alexandria at least as early as 828 when two of them appear as liberators (or abductors) of the relic of St. Mark. Archibald Lewis has pointed to the shift of trade routes to the south, to the ports of Syria, Palestine, and Egypt, beginning even before the crusades, and resulting in the economic decline of Constantinople and the Black Sea region (13). Silvano Borsari sees a shift even of Venetian interests to these ports after the seizure of Venetian merchants and their goods by Emperor Manuel Comnenus in 1171 (14). After pointing out the importance of other markets to the Italian maritime republics, Ralph-Johannes Lilie suggests that they continually had to ask themselves whether the profits in Byzantium were worth the damages that they could incur (15).

We have placed numbers, based on surviving notarized contracts, on the destinations of Venetian and Genoese merchants in the second half of the twelfth century into tabular form and translated them into percentages (Table 1). These figures indicate that Romania was still by far the dominant destination for Venetians (after all, under the Chrysobull of 1082 they paid no import or export dues, while all their rivals, including the Byzantines, did), but that about one-third of the Venetian Levantin trade in the second half of the twelfth century was directed to the southern ports. The Genoese, although also privileged in Byzantium, were at a disadvantage vis-à-vis the Venetians, and therefore around mid-century went to Egypt on their eastern voyages more than half the time. Bearing in mind the commercial customs of the two Italian maritime powers, it seems likely that the Venetian voyages were, in large part, controlled by the state for strategic as well as economic ends, while the Genoese merchants were guided only by their quest for profits. In any case, the figures for Genoa show that Egypt

(13) Archibald R. Lewis, *Naval Power and Trade in the Mediterranean, A.D. 500-1000*, Princeton, 1951, pp. 245-246.

(14) Silvano Borsari, *Il commercio veneziano nell'impero bizantino nel XII secolo*, in *Revista storica italiana*, 76 (1964), p. 905.

(15) Ralph-Johannes Lilie, *Handel und Politik zwischen dem byzantinischen Reich und den italienischen Kommunen Venedig, Pisa und Genua in der Epoche der Komnenen und der Angeloi (1081-1204)*, Amsterdam, 1984, p. XVIII.

was a profitable place. If the Fourth Crusade had succeeded in conquering Alexandria or Damietta, Venice would have gained full control over commerce there, not just a privileged status, subject to violation, as in Constantinople. Conquest of an Egyptian port, moreover, would not have jeopardized Venice's restored position on the Bosphorus (16). Full control, of course, is what the Venetians did gain in Constantinople in 1204, but they had ancitipated from the young Alexius only their existing privileges and a friendly emperor.

TABLE 1

Eastern Mediterranean Destinations of Venetian Merchants					
	Constantinople	Elsewhere in Byzantine Empire	Crusader States	Alexandria	Elsewhere in Egypt
1150-1183 (*) (155 dest.)	67 (43%)	43 (28%)	25 (16%)	19 (12%)	1 (1%)
1184-1205 (*) (92 dest.)	42 (46%)	13 (19%)	22 (24%)	9 (10%)	1 (1%)
Eastern Mediterranean Destinations of Genoese Merchants					
	Constantinople	Elsewhere in Byzantine Empire	Syria	Alexandria	Elsewhere in Egypt
1154-1164 (*) (112 dest.)	20 (18%)	0 (0%)	34 (30%)	58 (52%)	0 (0%)
1156-1205 (**) (62 dest.)	11 (18%)	0 (0%)	44 (71%)	7 (11%)	0 (0%)

(*) Source : Louise Buenger ROBBERT, *Venice and the Crusades*, pp. 397-398.

(**) Source : Hilma C. KRUEGER, *The Genoese Exportation of Northern Cloths to Mediterranean Ports, Twelfth Century*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 65 (1987), p. 747.

(16) It is difficult to understand Nicol's reasoning when he concludes, "The Venetians were at first reluctant to underwrite a venture that might lose them a lot of business, especially if it were true that the crusade was destined for Egypt" : Donald M. NICOL, *Byzantium and Venice : A Study in Diplomatic and Cultural Relations*, Cambridge *et al.*, 1988, p. 127. Venetians did only a fraction of their business in Egypt and an unsuccessful diversion to Constantinople would have lost them much more.

Another consideration for Dandolo, one too often overlooked, is that Alexandria, Damietta, and Cairo were all more realistic goals than Constantinople. Because the Queen of Cities did fall to the crusaders in 1204, modern historians ignore the unlikelihood of the event. We shall return to this theme later. For now it is important to note that anyone with any knowledge of Constantinople, including Dandolo who had been there at least once in 1183, would believe that a much larger army than the crusading host would be necessary to take it. Even if the crusaders had reached their projected size of 33,500 plus some 11,000 or 12,000 Venetians, they would have been a meager force against a city designed to withstand much larger armies. Alexandria and Cairo, on the other hand, were very wealthy and, as we have seen, very attractive goals for Dandolo.

The defenses of Egyptian cities had been tested a number of times in the fifty years preceding the Fourth Crusade, and the results were generally encouraging. In 1154, William I, the Norman king of Sicily, sent sixty vessels on a raiding mission to Egypt. They attacked Tinnis, Damietta, Rosetta, and Alexandria, getting away with *magnae opes auri et argenti ac preciosae vestis* (17). Perhaps best known are the campaigns of King Amalric I of Jerusalem in Egypt. In 1167, Amalric besieged Alexandria with only four or five thousand foot soldiers, five hundred knights, and some sea support. After a cruel three month blockade and attack, the Syrian general Shirkuh and Prince Saladin were forced to surrender the city and withdraw from Egypt. The city, along with the rest of Egypt, fell temporarily under a Frankish protectorate (18). In the following year, Amalric

(17) *Sigeberti continuato Praemonstratensis*, in *MGH*, SS, VI, p. 456. For the sources on this expedition see, Helene WIERUSZOWSKI, *The Norman Kingdom of Sicily and the Crusade*, in SETTON, ed., *A History of the Crusades*, II, p. 30, n. 37.

(18) WILLIAM OF TYRE, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, 19, 30, in *Corpvs Christianorvm, Continuatio mediaeualis* (*CCh Cont. Med.*, R. B. C. HUYGENS, ed., Turnholti, 1986, LXIIIA, pp. 907-908 ; Gustave SCHLUMBERGER, *Campagnes du Roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle*, Paris, 1906, pp. 154-168 ; René GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris, 1935, II, pp. 494-497. On the Moslem sources see, MAHMOUD SAID OMRAN, *"King Amalric and the Siege of*

again campaigned in Egypt, this time against the Sultan and his vizier, Shawar. With a comparably sized force, he took and sacked the city of Bilbeis and laid siege to Cairo. The Egyptian capital suffered even worse than Alexandria. Rather than allow the Christian forces to take the undefended Old Cairo (Misr), Shawar ordered the entire area burned to the ground. When Amalric arrived the vizier offered a ransom of two million gold dinars for the city, which, against the wishes of his men, Amalric accepted. He received one hundred thousand dinars immediately, but then was put off until Shirkuh was able to come to the Sultan's aid, thus forcing Amalric to withdraw ([19]). There was a great deal of bitterness among the crusaders who felt that the king could have easily taken the city, and should have done so ([20]). A few decades later, in 1202, the Fourth Crusaders set sail with four times the number of men that Amalric commanded in 1167 and 1168. Dandolo and the others, then, had ample precedents and good reasons to believe that they too would be successful on the Nile.

To be sure, not all of the news from Egypt was good. In 1174, King William II of Sicily sent a large fleet against Alexandria, carrying somewhere between twenty and thirty thousand troops and many large siege engines ([21]). This ambitious project was

Alexandria, 1167", in Peter W. EDBURY, ed., *Crusade and Settlement*, Cardiff, 1985, pp. 191-196.

(19) SCHLUMBERGER, *Campagnes du Roi Amaury Ier*, pp. 172-220 ; GROUSSET, *Histoire des croisades*, II, pp. 525-528.

(20) WILLIAM OF TYRE, *Historia*, 20, 7-9, *CCh Cont. Med.*, LXIIIA, pp. 919-923.

(21) Ferdinand CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, II, p. 396 ; and WIERUSZOWSKI, *Norman Kingdom of Sicily and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, II, p. 35, conclude that the Normans numbered at least 30,000 fighting men. WILLIAM OF TYRE, 21, 3, *CCh Cont. Med.*, LXIIIA, p. 963, states that the Sicilians came with 200 ships but gives no estimate of troop strength nor what kind of ships he is counting. The *Annales Pisani* in *MGH*, SS, XIX, p. 266, record that the fleet was made up of 150 "galearum" and 50 horse transports. It also states that there were 1000 knights ("milites"). If we compare the fleet of the Fourth Crusade which totalled approximately 200 vessels at Constantinople (QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 58), then the Norman army probably numbered a little less than 20,000 men — still a huge force. The

planned by William in conjunction with Amalric and some Shi'ite rebels in Egypt. In July, the Norman and Frankish forces were to meet at Alexandria to begin a joint land and sea attack while the Moslem rebels broke Egyptian resistance. Unfortunately for the Normans, Saladin had already discovered and executed the Shi'ite ringleaders. Even worse, Amalric had died just two weeks before the planned attack and, therefore, no Frankish troops made the rendez-vous. Left out in the cold and somewhat confused, the Normals still prepared for a siege, but it never really came to that. Learning of the Normans' presence by carrier pigeon, Saladin began a forced march from Cairo to relieve the city. A few days after the Sicilians arrived, a sortie from Alexandria caused such chaos in their camp that they retreated to their boats and went home (22).

If the Frankish or Venetian crusading leaders on the Fourth Crusade knew of the Norman failure, they were probably not overly concerned with it. Bad luck and poor communications conspired to limit the Normans' stay at Alexandria to only two days (23). They never undertook a serious siege and, when they realized that they were all alone against Saladin, their hearts were no longer in it (24). But, in 1201, Saladin was gone and both Alexandria and Cairo seemed ripe for the taking. Neither city was as well defended or even remotely as populous as Constan-

Life of Saladin by BEHA ED-DIN numbers the Norman vessels at 600 : an obvious exaggeration ; in *The Library of the Palestine Pilgrims Text Society*, London, 1867, XIII, p. 67. Whether the Sicilian troops totalled 20,000 or 30,000, it is interesting to note that the projected size of the Fourth Crusade (33,500 men) less than thirty years later is not as unprecedented as is often maintained. Cf. Frederick C. LANE, *Venice : A Maritime Republic*, Baltimore and London, 1973, p. 37.

(22) CHALANDON, *Histoire de la domination normande*, II, pp. 394-397 ; GROUSSET, *Histoire des croisades*, II, pp. 617-619 ; Michele AMARI, *Storia dei musulmani di Sicilia*, second edition, Catania, 1938, III.2, pp. 515-524.

(23) CHALANDON, *Histoire de la domination normande*, II, pp. 396-397, dates the Norman siege from July 29 to 31, 1174.

(24) Amalric I's (1169) and Peter I's (1365) successes against Alexandria with much smaller forces than the Norman in 1174 contradicts Wieruszowski's assertion that the massive Norman fleet "did not suffice to make the siege of a city as large as Alexandria effective" : WIERUSZOWSKI, *Norman Kingdom of Sicily and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, II, p. 35.

tinople. William of Tyre estimated that Alexandria had fifty thousand men able to bear arms in 1167 ([25]). But the city had been declining for some time and it continued in the following decades. The total population of Alexandria in the thirteenth century was no more than sixty-five thousand ([26]). Its fortifications were insufficient to protect it from Amalric's forces in 1167. Ludolph von Suchem, who saw the city in 1340, wrote, "This city appears to the human eye to be impregnable, and yet it could easily be taken. I do not care to say any more about this matter" ([27]). As for Cairo, by 1202 the damage done to Old Cairo in 1168 was largely repaired. The city once again prospered. Saladin began a number of building projects in the capital including his great citadel (still standing today) connected to fortifications which were to surround the entire city ([28]). But Saladin died with these defenses unfinished. In 1204, they were still under construction, leaving much of the city undefended ([29]). In size and strength, these Egyptian cities could not compare with their sister on the Bosphorus. Constantinople was approximately fifteen times more populous than Alexandria ([30]), and her mammoth fortifications were not only more comprehensive than Cairo's, they were legendary.

As it turned out, circumstances prevented the Venetian crusaders from going to Egypt on the Fourth Crusade, but they would make it there on the Fifth. In July 1219, Venetians joined

(25) WILLIAM OF TYRE, *Historia*, 19, 31, *CCh Cont. Med.*, LXIIIA, p. 908.

(26) SUBHI LABIB, *Al-Iskandariyya*, in *Encyclopaedia of Islam*, new edition, IV.

(27) *Haec civitas humanos visui inexpugnabilis videtur et tamen faciliter esset capienda. De quo mihi plus dicere non est cura...* : LUDOLPH VON SUCHEM, *De itinere Terrae Sanctae liber*, Ferdinand DEYCKS, ed., Stuttgart, 1851, p. 35. For more on the condition of the walls of Alexandria as well as the general decay of the city in the Late Middle Ages, see Paul E. KAHLE, *Die Katastrophe des mittelalterlichen Alexandria*, in *Mélanges Maspero*, Cairo, 1935-40, III, pp. 137-154.

(28) IBN JUBAYR, *The Travels of Ibn Jubayr*, R. J. C. BROADHURST, trans., London, 1952, pp. 43 and 46.

(29) Janet ABU-LUGHOD, *Cairo : 1001 Years the City Victorious*, Princeton, 1971, pp. 28-30.

(30) The population of Constantinople on the eve of the Fourth Crusade was approximately 1,000,000. On this figure, see n. 108 *infra*.

Pisans and Genoese in a daring attempt to scale the walls of Damietta from ladders suspended on their ships (31). In August 1220, fourteen Venetian galleys arrived to further assist the crusaders at Damietta. They found the Christian warriors, who had already taken the city, drunk on victory and unwilling to leave their urban comforts (32). Therefore, the small Venetian fleet single-handedly led attacks against both Alexandria and Rosetta (33). They were apparently unsuccessful.

Alexandria did, in fact, fall to western crusaders in a later campaign which bears many similarities to the Fourth Crusade as it was originally planned. King Peter I of Cyprus brought together a force of ten thousand soldiers and fifteen hundred knights in 1365 (34). He contracted for transportation and provisions from Venice. As they had done in 1201, the Venetians not only agreed to provide what was necessary, but joined the crusade as well. Also as in 1201, the other crusading leaders and the doge secretly planned to attack Egypt but did not inform the rank-and-file. But, quite unlike 1202, Peter I's crusade was not plagued with unrealistic troop estimates, thus allowing the enterprise to sail as planned. After feinting an attack on Syria, the crusader fleet turned sharply toward Alexandria. After a siege of only one day and with forces comparable to those on the Fourth Crusade, the city fell to Peter's crusaders. The rich booty from the subsequent sack filled seventy ships. In fact, the victorious crusaders became so wealthy as a result of the sack, they favored abandoning the Egyptian port rather than defending it. Depite Peter's protest, they did just that a few days later (35).

(31) OLIVERUS SCHOLASTICUS, *Historia Damiatina*, in Hermann HOOGEWEG, ed., *Die Schriften des Kölner Domscholasters, späteren Bischofs von S. Sabina*, Tubingen, 1894, pp. 211-213 ; *Fragmentum de captione Damiatae*, in Reinhold RÖHRICHT, ed., *Quinti belli sacri scriptores minores*, Geneva, 1879, p. 173 ; *Gesta crucigerorum Rhenanorum*, in *ibid.*, p. 50.

(32) On the low moral level of the crusaders, see OLIVERUS SCHOLASTICUS, *Historia Damiatina*, HOOGEWEG, ed., p. 252.

(33) *Ibid.*, pp. 253 and 254.

(34) PHILIP OF MÉZIÈRES, *The Life of St. Peter Thomas*, Joachim SMET, ed., Rome, 1954, p. 127.

(35) For Peter I's crusade generally, see George HILL, *A History of Cyprus*, Cambridge, 1948, II, pp. 324-334 ; Sir Harry LUKE, *The Kingdom of Cyprus*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, III, pp. 353-357 ; see also, Peter

This easy victory demonstrated vividly that the leaders of the Fourth Crusade were justified in their hopes for success in the south. Purely on a practical level, then, Egypt in 1202 was preferable as a destination to Byzantium. The cities there met the most important criteria for crusading armies. They were conquerable, strategic, wealthy, and Moslem.

The Attack on Zara

The poverty of the crusaders, of course, kept the Crusade from going anywhere for quite some time. It was this thorny problem which ultimately led to the siege and sack of Zara. We accept the Venetian rejection of the papal legate on the basis of the *Gesta Innocentii* over the Venetian Martino Da Canale's assertion that the doge did him great honor and received the cross from his hand. Both accounts are written by apologists, one for the pope, the other for the doge (36). While the *Gesta Innocentii* is untrustworthy on interpretations, such as the attribution of motives, it is more reliable on the facts, as well as more contemporary than Da Canale. Assuming, then, that the Venetians did reject Peter Capuano as legate, although they were willing to accept him as a preacher, their motive was probably based on the prudent desire to keep the army and fleet in the control of the commanders in the field and out of the hands of priests. It is clear, however, that they did not reject him out of fear that he would oppose their plan to recapture Zara since, however reluctantly, he supported it. The pope had forbidden the host to attack Christians, except in case of necessity and with the

W. Edbury, *The Crusading Policy of King Peter I of Cyprus, 1359-1369*, in P. M. Holt, ed., *The Eastern Mediterranean Lands in the Period of the Crusades*, Warminster, 1977, pp. 90-105, who argues that Peter's motives were more economic than pious.

(36) *Gesta Innocentii PP. III*, in Migne, *PL*, 214, col. 138 ; Martino da Canale, *Les Estoires de Venise : Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275*, Florence, 1972, pt. I, sec. 37, p. 46 ; Agostino Pertusi, *Maistre Martino da Canale, interprete cortese delle crociate e dell'ambiente veneziano del secolo XII*, in *Venezia dalla prima cruciata alla conquista di Constantinopoli di 1204*, Florence, 1966, p. 114 ; Queller and Katele, *Attitudes Towards the Venetians in the Fourth Crusade*, pp. 3-6 and 21-22.

consent of the legate, which, by refusing the requests of two high churchmen to be relieved of their crusading vows on the grounds of the planned attack, he, at least tacitly, granted (37).

Concerning the Zaran affair, it is difficult to comprehend some modern historians' notions that it was an extraordinary sin for crusaders to attack Christians. They are applying neither modern nor medieval values (38). Most thinking people today consider attacks on anybody, Christian or Moslem, to be morally questionable, although we commonly and without religious discrimination engage in them. From a modern point of view crusading itself can only be considered morally bizarre. For the purpose of this discussion, however, let us accept that our actors should be judged by the values of their own time. Crusaders, though, frequently attacked other Christians (39). For example, on the First Crusade, Raymond of Toulouse marched along the Dalmatian coast, passing through or very close to Zara. Often harassed by the local people, Raymond fought his way through the region. His favorite technique was to cruelly mutilate prisoners and leave them in his wake to warn other attackers and

(37) Donald E. QUELLER, Thomas K. COMPTON and Donald A. CAMPBELL, *The Fourth Crusade : the Neglected Majority*, in *Speculum*, 49 (1974), p. 49 ; QUELLER, *The Fourth Crusade*, pp. 54-55.

(38) With considerable wisdom and insight, Robert Lopez writes, "Above all, the burden of historians is not to pass moral judgements, but to understand both the motivations and the opportunities of every crusade, see whether or not the game was played according to the rules as far as the hand consented, and appraise the ability of the players in maneuvering their trump cards — all this, of course, while allowing for a reasonable amount of self-serving expediency, error and cross-purpose, since perfection is not of this world. Unfortunately, these obvious canons of interpretation seem to lose their compelling power before the mystic spell, the epic stature and the conflicting emotions of the crusades. Most textbook authors and many prominent specialists yield to the temptation of espousing old prejudices or exposing their own : Robert S. LOPEZ, *"Fulfillment and Diversion in the Eight Crusades"*, in B. Z. KEDAR, H. E. MAYER and R. C. SMAIL, eds., *Outremer : Studies in the History of the Crusading Kingdom of Jerusalem Presented to Joshua Prawer*, Jerusalem, 1982, pp. 15-16.

(39) As Lopez, again, correctly points out, "the siege of Zara ... was just one of the minor transgressions committed by nearly every party in every crusade", LOPEZ, *"Fulfillment and Diversion in the Eight Crusades"*, p. 23. For further examples of crusaders attacking Christians, see QUELLER and DAY, *Some Arguments in the Defense of the Venetians*, pp. 727-728.

demonstrate his power (40). All of those killed by Raymond, on his journey through Dalmatia, were Catholic (41).

It was also acceptable for a monarch or other magnate whose arms were blessed to shed Infidel blood, to first shed Christian blood in an attempt to stabilize his domains before his long pilgrimage. Richard the Lionheart viciously suppressed a revolt led by Geoffrey of Lusignan only a few months after he donned the cross (February 1188). A large number of Geoffrey's Christian men were slaughtered by the crusader-king. He spared only those who would themselves take the cross (42). Even when the Third Crusade was underway, Richard led his soldiers of Christ against Catholic and Orthodox forces in Sicily and, in October 1190, captured Messina (43). Interestingly, another crusader who attacked Christians was King Emeric of Hungary, from whom the Fourth Crusaders took Zara. In fact, in 1202, the very year of the allegedly odious attack on Zara, Innocent III upbraided Emeric saying, *Quod postquam fuisti crucesignatus contra Christianos arma movisti* (44). Like the King of England and the

(40) RAYMOND OF AGUILARS, *Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem*, in *RHC Occ.*, III, pp. 235-236 ; followed by WILLIAM OF TYRE, *Historia*, 2, 17, *CCh Cont. Med.*, LXIII, pp. 181-182. Steven Runciman imaginatively misreads this, saying that Raymond "saved his men by erecting across the road a barrier made of Slav prisoners..." : Steven RUNCIMAN, *A History of the Crusades*, Cambridge, 1951, I, p. 161.

(41) This point is lost on some. Cf. RUNCIMAN, *History of the Crusades*, I, p. 160, who calls the Catholic inhabitants "wild Slav tribes" ; Frederic DUNCALF, *The First Crusade : Clermont to Constantinople*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, I, p. 273, refers to them only as "natives".

(42) Richard took the cross in late October or early November, 1187. Kate NORGATE, *Richard the Lion Heart*, London, 1924, pp. 71 and 74.

(43) NORGATE, *Richard the Lion Heart*, pp. 128-129 ; Sidney PAINTER, *The Third Crusade : Richard the Lionhearted and Philip Augustus*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, II, p. 59.

(44) MIGNE, *PL*, 214, col. 1100. Sweeney concludes that this probably refers to a campaign in Serbia : James Ross SWEENEY, *Papal-Hungarian Relations During the Pontificate of Innocent III, 1198-1216*, unpub. Ph.D. Diss., Cornell University, 1976, p. 119, n. 34 ; ID., *Innocent III, Hungary, and Bulgarian Coronation : A Study in Medieval Papal Diplomacy*, in *Church History*, 42 (1973), p. 331, n. 69. That may be, but it seems inconsistent with the congratulations Innocent extended to Emeric after his victory over the Serbs. MIGNE, *PL*, 214, col. 971.

King of Hungary, the Doge of Venice claimed a right to stabilize his domains before departing with almost all of Venice's naval power ([45]). To insure a peaceful Adriatic, the crusader fleet stopped at a number of ports along the Dalmatian coast in 1202 to exact oaths of loyalty to Venice ([46]). From the Venetian viewpoint, Zara was different only in that it was in open rebellion. Nevertheless, the Zarans too were very willing to swear loyalty to the doge when they saw the strength of the crusader army. It was only the self-righteous and short-sighted meddling of Simon de Montfort and a few others like him, which scuttled the peaceful negotiations and forced the armed conquest of the city ([47]). We do not argue that attacking Christians was morally commendable, but we do ask why the Venetians are selectively condemned.

The attack on Zara, however, is criticized not only because it was an attack against fellow Christians, but also because it was an attack on the domains of a fellow crusader, King Emeric. As every man in the host knew, the property of a crusader was protected by the Church. It is often noted that the King of Hungary was the only European monarch to take up Innocent's call for a crusade, and he was rewarded by having Zara wrested from him by those who should have been his brothers-in-arms. Emeric himself expressed just these sentiments in a letter to the crusaders after the siege ([48]). But it was certainly not without precedent for good crusaders to attack other crusaders. Turning again to the example of the Third Crusade, shortly after Philip Augustus took his vow, crusader Richard attacked his feudal lands in Toulouse. The French king responded in June 1188 by attacking Henry II's Angevin territories. Henry had taken the cross the previous January. A year later, in the summer of 1189, crusaders Richard and Philip attacked crusader Henry's lands and wrested Tours from him ([49]). Lionheart was excommunicated and Philip was threatened with interdict, but still the attacks

(45) LANE, *Venice*, p. 37.
(46) QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 61.
(47) *Ibid.*, pp. 62-63.
(48) *Ibid.*, p. 68.
(49) NORGATE, *Richard the Lion Heart*, pp. 75-78 and 87-89.

continued (50). Richard's numerous assaults on Christians and other crusaders are forgiven by moralizing historians because the king eventually reached the Holy Land. We suspect that had the Fourth Crusade done the same, Zara would be as little noticed as Messina and Tours.

It is not our intention to deny the existence of a tenable Hungarian side to the quarrel over Zara. Certainly Emeric was justified in his anger and dismay at the loss of the important coastal city. But Emeric was not a member of the struggling crusade and his reactions and assertions, therefore, have very little to do with its progress (51). To understand why the crusaders acted as they did it is vital to look at the Venetian side. To do that we must look closer at the Hungarian monarch.

Emeric took the cross in 1200 in return for Innocent's assistance in the struggle against his rebellious brother Andrew (52). But he does not appear to have relished the idea of crusading. In a letter dated October 11, 1200, Innocent ordered Emeric to eradicate the Bogomil heresy from Hungary by expelling the heretic Ban of Bosnia and confiscating his properties (53). Emeric had little interest in such a campaign and, therefore, denied the existence of any heresy in his lands (54). During the next two years the King of Hungary did very little to prepare for the crusade, preferring to lead campaigns in Serbia (55). There is no

(50) Richard's excommunication : ROGER OF HOVEDEN (Howden), *Chronica*, in William STUBBS, ed., *Rerum Britannicarum medii aevi scriptores* (Rolls Series), London, 1869, LI.2, p. 355. Philip's threatened interdict : *Gesta regis Henrici II*, ascribed to abbot Benedict of Peterborough, in *ibid.*, XLIX.2, p. 67.

(51) For Emeric's side, see Thomas D. MATIJASIC, *Christian vs. Christian : The Fourth Crusade and the Sack of Zara*, in *The Journal of Historical Studies*, 5 (1982), pp. 8-9 ; cf. also the brief and somewhat inaccurate account given by Francis R. PREVEDEN, *A History of the Croatian People*, New York, 1955, I, pp. 100-101.

(52) James Ross SWEENEY, *Hungary in the Crusades, 1169-1218*, in *The International History Review*, 3 (1981), pp. 475-476.

(53) MIGNE, *PL*, 214, coll. 861-873. For a brief survey of Bogomilism in Bosnia, see Milan LOOS, *Dualist Heresy in the Middle Ages*, Iris LEWITOVA, trans., Prague, 1974, pp. 162-166.

(54) SWEENEY, *Papal-Hungarian Relations During the Pontificate of Innocent III, 1198-1216*, p. 118.

(55) *Ibid.*, p. 99 ; cf. p. 119, n. 34.

evidence that he ever considered working in concert with the crusading host preparing to meet in Venice. In fact, in autumn 1202, when the Frankish and Venetian crusaders were trying desperately to find a way to get the holy enterprise underway, the King of Hungary was trying just as desperately to get out of his crusading vow. Under increased pressure from the pope to embark on a crusade, Emeric changed his mind about the existence of Bogomils in Bosnia. He sent emissaries to Rome asking Innocent to relieve him of his vow so that he could fight against the "multitude" of heretics in his domains ([56]). By that time, however, the Ban of Bosnia was beginning to court papal favor and Innocent was sure he could deal with the heresy himself ([57]). In his reply to the king, dated November 9, 1202, just two days before the crusader's attack on Zara, Innocent refused Emeric's request, scolding him for his delay as well as his attacks on Christians since 1200 ([58]).

Conflicts between Venice and Zara were fairly common before and after it came under Hungarian control. However, when Emeric's father, King Bela III, took a crusading vow in 1195 or 1196, Venice refrained from future attacks on the Dalmatian port ([59]). In 1196, Bela died with his vow unfulfilled. His crusading war chest was soon spent by his son, Andrew, in the war against Emeric. When Emeric also took the cross in 1200 ([60]), Venice was still willing to refrain from attacking Zara but by 1202 the Hungarian crusading ploy was wearing a little thin. It became obvious to men like Dandolo, that King Emeric had no intention of fulfilling his vow. In the Venetian view, he was simply using the cross as a shield. Dandolo argued in 1205 that he had been told that Zara was under papal protection in 1202 but he did not believe it. He did not think that either Innocent or his

(56) Repeated in Innocent's reply letter, MIGNE, *PL*, 214, col. 1100.

(57) MIGNE, *PL*, 214, coll. 1108-1109.

(58) *Ibid.*, col. 1100.

(59) Balint HÓMAN, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, Berlin, 1940-43, I, p. 437. The last Venetian attack on Zara was in 1193, QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 51.

(60) August THIENER, ed., *Vetera monumenta Slavorum meridonalium* (n.p., 1863-75, repr. Osnabruck, 1968), I, p. 59, Fol. CXXIII, nos. 112 and 115 ; *MGH, Scriptores in usum scholarum*, pp. 168-169.

predecessors were in the habit of protecting those who took the cross as a ruse, having no plans ever to crusade (61). Dandolo's assessment of Emeric, although self-serving, is plausible. The King of Hungary never did leave his kingdom. From 1202 until 1204 when he died, Emeric busied himself with, among other things, harrassing Bulgarian archbishops crossing his lands under papal protection (62). The crusader-king even once captured and imprisoned a papal legate travelling through Hungary on his way to Bulgaria to welcome its king into the Catholic fold (63). As far as his crusading vow was concerned, Emeric was of two minds. On the one hand he continued to pester Innocent to relieve him of the cross (64), on the other he held out the prospect of a speedy departure for the Holy Land if the pope would consent to the coronation of his young son, thus keeping the throne from his rebellious brother. The request was finally granted, but Emeric remained in Hungary (65). From the Venetian point of view, then, the protection of Zara by the pope was a miscarriage of traditional crusader privileges. Church protection of crusaders' lands was for sincere crusaders willing to fight for the Church's cause. The King of Hungary did not fit that description.

Constantinople

The conquest of Constantinople, of course, in the eyes of most historians, dwarfs the conquest of Zara. Even before the crusades the Venetians dominated their rivals in Constantinople, making it the center of their mercantile activities in the East (66). We hear, perhaps with some exaggeration, of a Venetian colony of 10,000 merchants, agents, and their dependents (67). Robbert points out

(61) Migne, *PL*, 215, col. 511.

(62) See the letter of 1204 from Calojoannis to Innocent complaining about Emeric's behavior ; in Thiener, ed., *Vetera monumenta Slavorum meridonalium*, I, pp. 29-30.

(63) Migne, *PL*, 215, coll. 411-412.

(64) *Ibid.*, 214, col. 1100 ; 215, coll. 15-16.

(65) *Ibid.*, 215, coll. 13-14 ; col. 340.

(66) See p. 000 *supra*.

(67) Gino Luzzatto, *Relazioni economiche fra oriente ed occidente dal secolo x al secolo xv*, in *Atti dei Convegni 12. Convegno di Scienze morali,*

that the twelfth century Venetian colonies in the crusader states were never as large or as profitable as those in the Byzantine Empire ([68]). The Venetians and other privileged Italians gained control even over regional trade, contributing to what many authorities see as the decadence of Byzantium. Judith Herrin argues that the failure of Byzantine finances, the collapse of provincial administration, and, above all, Byzantine dependence upon Italian shipping, so weakened the Empire that its fall was determined ([69]). Pushing Herrin's argument one step further, one can argue that the privileges of the Italians necessarily ruined the Byzantine war fleet, not only through the loss of taxes, but because at that time warships and merchant ships were interchangeable. The former were expected, at least in part, to pay for themselves, while the latter were conscripted in time of war. Lilie, however, following the lead of M. F. Hendy, asserts that the Byzantine economy had not succumbed to Italian competition and that Byzantium was at the height of its power in the twelfth century ([70]). He also believes that the Italian maritime republics were only middling powers, which seems very doubtful ([71]). Lewis offers a sensible middle ground when he sees Byzantium as decadent and exploited by the West, while recognizing that Constantinople remained a great metropolis with notable industries and continuing prosperity, although less and less of that wealth found its way into the pockets of the Byzantines or into the imperial treasury ([72]). Thus, the eastern Romans increasingly viewed foreigners with jealousy and hatred ([73]).

storiche e filologiche (27 maggio - 1 giugno 1956): Oriente e Occidente nel Medio Evo, Rome, 1957, p. 234.

(68) Louise BUENGER ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 389.

(69) Judith HERRIN, *The Collapse of the Byzantine Empire in the Twelfth Century: a Study of Medieval Economy*, in *University of Birmingham Historical Journal*, 12 (1970), pp. 188-203.

(70) LILIE, *Handel und Politik*, p. 470. This rosy outlook is shared even more strongly by PREVEDEN, *History of the Croatian People*, I, p. 96.

(71) LILIE, *Handel und Politik*, p. XIX.

(72) LEWIS, *Naval Power and Trade in the Mediterranean*, p. 246.

(73) ROBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 407.

The relations of the Venetians with their Byzantine hosts during the latter part of the twelfth century do not fall into a simple pattern. They were certainly troubled, but oscillating, and improving at the end. In 1158 the doge forbade voyaging to Byzantium (74). Venetians, however, were present in Constantinople in 1162, and joined Pisans and Greeks in sacking the Genoese quarter with the consequence that the Genoese fled and the Pisans were expelled (75). In the following years Manuel Comnenus asserted his authority over important cities in Dalmatia and granted commercial privileges to Ancona, both against the interests of Venice. The doge retaliated in 1168 with another embargo, although some Venetian merchants continued to operate in the Empire (76). These suspensions of trade give us a hint of the economic importance of Romania to Venice : it was not so vital as to stand in the way of embargoes ; it was important enough for Venetian merchants to violate embargoes. In 1170 Manuel Comnenus restored the privileges of the Genoese and Pisans (77).

Manuel's far-reaching seizure of Venetians and their goods on March 12, 1171, is well known (78). This atrocity profoundly injured Venice, and resulted in a retaliatory expedition wracked by plague, the murder of a doge, and a permanent change in the Venetian constitution. Conventional wisdom has it that few or no Venetians (except those held in captivity) were in Constantinople when the anti-Latin riots broke out in 1182, but one document tells of several Venetian ships fleeing the mayhem and

(74) R. MOROZZO DELLA ROCCA and A. LOMBARDO, eds, *Documenti del commercio veneziano nel secoli XI-XIII*, Rome, 1940, I, no. 143, pp. 142-143.

(75) L. T. BELGRANO, ed., *Annali genovesi*, in *Fonti per la storia d'Italia. Scrittori secoli XII-XIII*, Genoa, 1890, I, pp. 67-68.

(76) Andrea DANDOLO, *Chronicon Venetum*, in Ester PASTORELLO, ed., *Rerum Italicarum Scriptores*, XII-1, new edition, Bologna, 1938, p. 249 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 408 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, pp. 94-96.

(77) ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 408 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 96.

(78) ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 408. The sources for this seizure are conveniently listed in NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 98, n. 1.

warning another ship to turn back (79). Venetians made sporadic voyages to the Empire in the 1170's, according to Borsari, but commercial activity did not compare with its former level (80). Apparently, according to a document we will return to later, there were a number of them in Constantinople in 1176, and they had some influence (81).

The new Emperor Andronicus, realizing the need for naval support, made a treaty with Venice in 1184, which released the Venetians remaining in captivity, restored Venetian privileges and their quarter, and agreed to indemnify the Venetians to the extent of 1500 pounds of gold (108,000 full-weight hyperpers) for their losses in 1171 (82). In his turn, Isaac II in 1187 guaranteed Venetian privileges (83). After lengthy negotiations, he promised in 1189 that the remaining reparations (1400 gold pounds plus another 100) would be paid off by 1195, paying 250 up front (84). He also gave to the Venetians the French and German quarters which were alongside the Venetian on the Golden Horn. The extra landing stages would provide Venice with an additional fifty gold pounds a year (85). At the same time, nevertheless, he favored their rivals, the Genoese and the Pisans.

(79) MOROZZO DELLA ROCCA and LOMBARDO, eds, *Documenti del commercio veneziano*, I, no. 33, pp. 326-327 ; cf. Charles M. BRAND, *Byzantium Confronts the West, 1180-1204*, Cambridge, Mass., 1968, pp. 195-196 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 409 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 107.

(80) Silvano BORSARI, *Il commercio veneziano nell'impero bizantino nel XII secolo*, p. 1007.

(81) See *infra*, p. 471.

(82) BORSARI, *Il commercio veneziano nell'impero bizantino*, pp. 1007-1108 ; BRAND, *Byzantium Confronts the West*, pp. 196 and 366, n. 5 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 409 ; for sources, see NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 109, n. 1.

(83) G. L. Fr. TAFEL and G. M. THOMAS, eds, *Urkunden zur alteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Amsterdam, 1856-1857, repr. 1967), I, pp. 179-203.

(84) TAFEL and THOMAS, *Urkunden*, I, pp. 206-211 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, pp. 409-410 ; Michel BALARD, *La Romanie génoise (XIIe - début du XVe siècle)*, Genoa and Rome, 1978, pp. 33-34 ; LILIE, *Handel und Politik*, pp. 29 and 34.

(85) Chryssa A. MALTEZOU, *Il quartière veneziano di Costantinopoli (Scali marittimi)*, in *Thesaurismata*, 15 (1978), p. 33 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 116.

Alexius III proved a much less compliant emperor, halting payment of reparations, taxing Venetian ships in violation of treaty rights, harassing Venetians, favoring their rivals, and encouraging the Pisans to attack their quarter (86). Consequently, from 1195 to 1199 there are no documents proving a Venetian presence in Constantinople (87). In 1196 a Venetian fleet hovered off Abydos at the entrace of the Hellespont, ostensibly to protect Venetian vessels against Pisans, but it was also an implied threat against the Emperor. Dandolo ordered the fleet to return to Venice, but it refused (88). In the end, its presence led to a very generous new treaty signed by Alexius in 1198. In exchange for a broader pledge of naval support, Venice received additional privileges and freedom from tolls in a long list of imperial ports. Still, the emperor continued to harass the Venetians (89).

From 1199 until the crusaders attacked Constantinople in 1203, Alexius III favored the Pisans (90). Still, Veneto-Byzantine relations were normal and, until the doge called back all vessels abroad to join in the crusade, trade continued. Borsari points out that the payment of reparations for 1171 was no great issue. In 1197 Dandolo sent ambassadors to Alexius to demand payment of the 400 gold pounds still due, but significantly, he instructed them to accept a payment of 200 pounds or, if that were refused, a mere recognition of the obligation to pay 400 pounds (91). Sometime before 1203, according to Nicetas Chon-

(86) BRAND, *Byzantium Confronts the West*, p. 200 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 410 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, pp. 118-119.

(87) LILIE, *Handel und Politik*, pp. 578-579.

(88) TAFEL and THOMAS, *Urkunden*, I, pp. 216-22 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 119.

(89) TAFEL and THOMAS, *Urkunden*, I, pp. 246-280 ; ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 410 ; LILIE, *Handel und Politik*, pp. 41 and 581 ; NICOL, *Byzantium and Venice*, pp. 121-123.

(90) ROBBERT, *Venice and the Crusades*, in SETTON, ed., *History of the Crusades*, V, p. 411 ; Freddy E. THIRIET, *Die venezianische Wirtschaftspolitik im byzantinischen Reich (vom 12. Jahrhundert bis zum Ende der Palaiologenzeit)*, in Joachim HERMANN, Helga KÖPSTEIN and Reimar MÜLLER, eds., *Griechenland — Byzanz — Europe*, Berlin, 1985, p. 110.

(91) BORSARI, *Commercio veneziano nell'impero bizantino*, p. 1011, n. 116.

iates, the debt had been reduced to 200 pounds (92). If Nicetas is correct, the injured Venetians by 1203 had received in reparations more than 85% of their estimated losses. If the final payment had been made — it was not — they would have been compensated in full. In short, although relations were troubled, by 1203 they were vastly improved (93).

If, as we have argued, Egypt was a realistic and attractive destination for the Venetian crusaders and Veneto-Byzantine relations were steadily improving, why did Dandolo agree to the trip to Constantinople? To understand this we must look closer at the timing and logic of his decision. It is well known that the leader of the crusade, Boniface of Montferrat, was very interested in the proposal of the young Alexius. He undoubtedly discussed the possibility of using the crusade to install the imperial refugee in Constantinople during Christmas of 1201 which he spent with his feudal lord Philip of Swabia, Philip's wife and Isaac II's daughter Irene, and Isaac's son and Irene's brother Alexius. Later, in a meeting with Innocent III, Boniface at least hinted at his desire to use the crusade for the benefit of the Byzantine prince. The pope ordered the marquis to banish the idea from his mind. But banishment was too severe, so Boniface simply imprisoned it for the time being (94). It regained its freedom in the late summer of 1202. The young Alexius, who was hovering nearby in Verona, sent envoys to Boniface and the other barons in Venice asking directly for their aid in pursuing his imperial claim. Boniface, of course, was receptive to the proposal, but

Dandolo's instructions are translated in BRAND, *Byzantium Confronts the West*, pp. 201-202.

(92) NICETAS CHONIATES, *Historia*, Jan-Louis VAN DIETEN, ed., in *Corpus fontium historiae byzantinae*, Berlin, 1975, XI, p. 538 ; BRAND, *Byzantium Confronts the West*, pp. 197-199 ; LILIE, *Handel und Politik*, pp. 581-582.

(93) QUELLER and DAY, *Some Arguments in Defense of the Venetians*, p. 736, n. 142. The Fourth Crusade, therefore, was certainly not "the grand ambitious revenge of Venice on Byzantium". Steven RUNCIMAN, *Byzantium and the Crusades*, in Vladimir P. GOSS and Christine VERZAR BORNSTEIN, eds., *The Meeting of Two Worlds : Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*, Kalamazoo, 1986, p. 22 ; likewise, George T. DENNIS, *Schism, Union, and the Crusades*, in *ibid.*, p. 184.

(94) QUELLER, *The Fourth Crusade*, pp. 33-35.

so too were other leaders. They sent envoys to Philip of Swabia and Alexius bearing the message that they would be willing to help the imperial hopeful if he would, in return, assist them in Outremer (95). Villehardouin does not provide an exact date for this first sounding of the crusading leaders on the expedition to Constantinople. It could have occurred anytime between August 15, when Boniface arrived in Venice, and the departure of the crusaders for Zara in the first week of October (96). If the meeting took place in the last two weeks in August, then the leaders' willingness to sail to the Bosphorus on the way to the Nile would have preceded their decision to winter at Zara. It would also have preceded the crossing of the doge, which probably took place on September 8 (97). However, since the Frankish and Lombard knights seem to have entered negotiations with Alexius with a certainty that the crusade would indeed sail, it is more likely that the envoys arrived sometime in September, after the leaders' pledge to go to Zara gave them that certainty. Villehardouin makes no mention of a Venetian presence in these initial talks. He describes the favorable reply as coming from the *marchis de monferrat* and *autres barons*. We cannot even be certain that Dandolo was informed at this point. The barons were still only in the talking stage. Certainly Villehardouin's *autres barons* did not include the majority who wanted no part of the plan when they heard it for the first time in Zara. It is clear, then, that the Venetians did not take the leading role in the negotiations with Alexius concerning the expedition to Constantinople.

Dandolo was probably informed of the crusading leaders' desire to sail to Constantinople before the host's departure from Venice. He did not, however, officially agree to it until the envoy of Philip of Swabia arrived in Zara in mid-winter, 1203. Like

(95) GEOFFREY OF VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, Edmond FARAL, ed., Paris, 1938, sec. 72, I, p. 72. There is a more recent edition of the B manuscript of Villehardouin's history: O. DERNIAME *et al.*, *La conquesta de Costantinoble*, Nancy, 1978. Because of errors and deletions, this manuscript is less useful for historical work (as the editors note) than it is for the study of the language.

(96) For these dates, see QUELLER, *The Fourth Crusade*, pp. 45 and 58.

(97) *Ibid.*, p. 53.

the Frankish and Lombard leaders, Dandolo saw the detour as a productive means to a worthy end. With Byzantine money and troops the crusade, weakened by defectors, would have real possibilities of success in Egypt and Palestine (98). Nevertheless, Dandolo could not have been as enthusiastic about the diversion as his Frankish colleagues. He alone, among the crusading leadership, had a great deal to lose by taking the host to the Bosphorus. For the possibility of installing a somewhat friedlier emperor for Venice and gaining assistance for the crusade, he had to risk the Republic's restored and profitable position in the Empire which, as he knew first-hand, was the result of many years of difficult negotiations. This risk/return ratio was not nearly as favorable as it would be in Egypt, where he could gamble very little and have an excellent chance of gaining the Egyptian cities themselves.

Until 1204, the Doge of Venice had not envisioned the acquisition of the Byzantine capital for the Republic (99). He, like the other leaders, believed the pretender spoke the truth when he claimed that the people of Constantinople would open the gates to their rightful sovereign. This expectation was not unrealistic. Although the great city had never fallen to a foreign aggressor, it had often given itself to a rival emperor, usually after a brief assault by the new claimant. This was the case in the imperial accessions of 610, 743, 963, 1057, 1078, and 1081. Marching on the capital to claim supreme power was, after all, a time-honored Roman tradition dating back to Sulla and Julius Caesar. Even Constantinople's revered founder had won the throne in just this manner. In such instances, it was not necessary to have sufficient forces to conquer the capital city, only enough to defeat the current emperor's loyal troops and convince the citizens of the desirability of the new reign. The fact that the young Alexius was making his bid with purely western troops need not have been a serious handicap either. Alexius I Comnenus attacked Constantinople in 1081 with a predominantly foreign army. After the gates were opened to him, Alexius even allowed

(98) *Ibid.*, pp. 72-74.

(99) Kenneth SETTON, *The Fourth Crusade*, in *The Year 1200 : A Symposium*, New york, 1975, pp. 35-36 and 38.

his troops to plunder the great city for three days (100). Therefore, what the young Alexius was proposing and Dandolo and the other leaders were accepting was not new. It had, in fact, been done successfully many times before.

Upon reaching Constantinople, however, the crusaders realized that they had been misled. No one there seemed happy to see the young Alexius. The letters of Hugh of St. Pol, written in the summer of 1203, make very clear how disappointed the leaders were that the young Alexius was accepted by none of the Byzantines :

> At the same place [near the city] we were amazed, greatly astonished by this, that none of the friends, none of the relatives of the young emperor, who was with us, or any of their envoys came to him, who would reveal to him the conditions in Constantinople (101).

That the Venetians shared this disappointment is proved by Dandolo's unwise recommendation that they display the young Alexius to the Greeks by rowing him before the walls in the doge's vermilion galley, standing him between the doge himself and the marquis of Montferrat (102). Nicol brushes this aside by arguing that :

(100) George OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, Joan HUSSEY, trans., New Brunswick, NJ, 1969, p. 350. Anna Comnena provides a vivid picture of the mayhem in Constantinople after her father's victory, which bears some resemblance to accounts of the sack in 1204 : "And as the whole army ... knew that the city had for a long time been crammed with all kinds of riches which were continually imported from other lands and seas, they entered very quickly through the Charisian Gate and scattering in all directions along the main streets, the cross-roads and the by-lanes, they spared neither houses, churches nor even the innermost sanctuaries but amassed a large amount of booty and only desisted from killing, and in every way they acted throughout with the greatest recklessness and shamelessness". *The Alexiad of the Princess Anna Comnena*, Elizabeth A. S. DAWES, trans., London, 1967, pp. 65-66.

(101) *Ibidem stupuimus, valde ammirantes super hoc, quod nemo amicorum, nemo parentum iuvenis imperatoris, qui nobiscum erat, seu aliquis nuncius eorum venit ad eum, qui ei statum Constantinopoli declaret.* HUGH OF ST. POL, *Epistola*, in *MGH, SS*, 17, p. 812.

(102) QUELLER, *The Fourth Crusade*, pp. 91-94.

> The wily old Dandolo must have been better informed by his agents in the city than to believe that the Greeks would rally round a young pretender who had vowed to lay them and their church under permanent obligation to the Latin west. The parading of Alexios under the sea walls may have been little more than a charade, stage-managed by the Doge, to prove the point that now the crusade would have to fight to achieve what it had come to do ([103]).

Whether the citizens of Constantinople knew that the young Alexius had agreed to subordinate Byzantium to Rome is problematic, and irrelevant ([104]). Byzantines required no such pretense to hate Latins and their puppets. Furthermore, the argument that Dandolo went to Constantinople with the firm intention of fighting is not only contradicted by all the evidence, but suggests that the doge was an utter fool. Why would he prefer fighting over a peaceful and profitable settlement? He came to install a rival emperor, not to conquer Constantinople. The distinction is crucial.The former required only a show of force

(103) NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 136. This type of argument is popular among what one might call the "Prescient Dandolo Theorists". Adherents place the blame for the crusade's diversion squarely on the doge's shoulders because "he probably knew that ..." an eventuality would occur. For example, concerning the Treaty of 1201, "They [the Frankish envoys] estimated that their army would number well over 30,000 men, a figure which the Doge probably knew to be unrealistic", *ibid.*, p. 127 ; concerning the Treaty of Zara, "Dandolo knew quite well that the prince would never be able to fufil his promises. But he kept his peace", John GODFREY, *1204 : The Unholy Crusade*, Oxford, 1980, p. 83 ; or again, "He [Dandolo] must have known that no Byzantine Emperor could fulfil the promises that Alexius Angelos was making", NICOL, *Byzantium and Venice*, p. 134. Cf. also Charles M. BRAND, *The Fourth Crusade : Some Recent Interpretations*, in *Medievalia et Humanistica*, 2 (1984), p. 35, who, on the basis of Dandolo's instructions to envoys in *ca.* 1197, concludes that the doge was "foreseeing". He continues, "It is reasonable to think that he applied the same skill to his relationship with the crusaders".

(104) It is based on the letter of the crusading leaders to the West, ARNOLD OF LUBECK, *Chronica slavorum libri VI*, in *MGH*, *SS*, 21, pp. 224-225. They state that Alexius III spread such rumors before the arrival of the crusaders. Villehardouin makes no mention of this, nor do any of the Byzantine sources who were in a position to know. Still, it seems likely that the fear of religious betrayal was present.

or a small assault which would inconvenience the citizens enough that they would accept the new emperor. The latter required a massive force, sufficient supplies, and, above all, time. In 1203, the crusaders lacked all three.

Dandolo was no stranger to Constantinople. He knew its size, its strength, and its reputation. The city was renowned, almost from its foundation in the fourth century, for two things above all : its fantastic wealth and its mighty fortifications. Anyone with even a passing interest in the East was well aware that New Rome had shrugged off all foreign invaders no matter their strength. There are numerous examples. In 626 a multi-national force of Avars, Slavs, Germans, Bulgars, and Persians unsuccessfully attacked the city with land and sea forces exceeding 100,000 men ([105]). A century later, in 717 and 718, over 200,000 Arab troops and 5000 vessels besieged the Queen of the Bosphorus for thirteen months before they too admitted defeat ([106]). In the intervening five centuries, the city's fortifications were not weaker, but had in fact been extended and strengthened ([107]). Even in later centuries, when the Byzantine capital was nothing more than a ruined, desolate, and impoverished collection of villages, it could still hold its own against powerful aggressors. In 1422, the Ottoman Sultan Murad II besieged the city with somewhere between 50,000 and 100,000 men and a number of new and strange siege machines for two months with no success ([108]). Even

(105) Bryon C. P. TSANGADAS, *The Fortifications and Defense of Constantinople*, Boulder, Colo., 1980, pp. 80-106, provides a very detailed and thoroughly researched account of the siege.

(106) For the Arab sources of this and other Arab sieges, see M. CANARD, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*, in *Journal asiastique*, 208 (1926), pp. 61-121 ; TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, pp. 134-152, and esp. p. 294, n. 61.

(107) Raymond JANIN, *Constantinople Byzantine : Développement urbain et répertoire topographique*, 2nd ed., Paris, 1964, p. 266 ; Wolfgang MÜLLER-WIENER, *Bildlexicon zur Topographie Istanbuls*, Tubingen, 1977, pp. 286-319, esp. pp. 293, 303 and 313-314.

(108) DUCAS, *Historia Turco-Byzantina*, English trans., Harry J. MAGOULIAS, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks*, Detroit, 1975, p. 162. Ducas reports that there were 200,000 attackers, which seems excessive. John CANANUS, *De bello Constantinopolitano anni ab orbe conditio 6930, Christi 1422*, in MIGNE, *PG*, 156, coll. 61-64, an eyewitness who probably

in 1453, when Byzantium finally fell to Mehmed II, it took a large fleet, massive artillery, 100,000 men, and two months to wrest the city from a handful of Byzantine and Italian defenders ([109]). In stark contrast, the crusaders in 1203 totalled a mere 20,000 men against a city of approximately 1,000,000 civilians and military garrisons which outnumbered the attackers more than three-to-one ([110]). As Villehardouin noted,"never ... have so

helped defend the city, states that the Ottomans covered the entire region outside the land walls. Fifty to one hundred thousand, then, seems a more reasonable figure. A very good account of this siege with full references is given by John BARKER, *Manuel II Palaeologus (1391-1423): A Study in Late Byzantine Statemanship*, New Brunswick, NJ, 1969, pp. 359-366.

(109) According to a census taken by George Sphrantzes at the emperor's order, the defenders in 1453 totalled 4938 Greeks and just under 2000, mostly Italian, foreigners. Steven RUNCIMAN, *The Fall of Constantinople : 1453*, Cambridge, 1965, pp. 76 and 85.

(110) On the number of crusaders : QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 139 ; on the troop levels in the city, Letter of Baldwin of Flanders, Louis of Blois, Hugh of St. Pol, *et al.*, in ARNOLD OF LUBECK, *Chronica slavorum libri VI*, *MGH*, *SS*, 21, p. 224. On the population of Constantinople in 1202 : A. ANDRÉADÈS, *La population de Constantinople sous les empereurs byzantins*, in *Metron*, I (1920), pp. 99-101 ; Andréadès calculates the population to be between 800,000 and 1,000,000. He relies primarily on two sources. The *Chronicon Gallicum* records that there were more than 400,000 armed men in Constantinople (TAFEL and THOMAS, *Urkunden*, I, p. 356). (The *Chronicum Gallicum* relies solely on Villehardouin [sec. 251, II, p. 54], who says "men", not "armed men".) Andréadès takes this to mean 400,000 men capable of bearing arms, which suggests a total population of approximately 1,600,000. (Andréadès incorrectly attributes this figure to Hugh of St. Pol and reads it as 300,000. We have corrected this error here.) Villehardouin stated that more houses in Constantinople were destroyed by crusader fires than were in the three largest cities in France (sec. 247, II, pp. 48 and 50). The population of the three largest French cities in 1204 was between 150,000 and 200,000. The three fires destroyed one-sixth of the city (see Madden's forthcoming study on the subject). Villehardouin's observation, therefore, suggests a population of about 1,000,000.

The very distinguished scholar, Josiah Cox Russell, later asserted that Constantinople may have been only as large as 200,000 people in 1204 or as small as 100,000 : RUSSELL, *Late Ancient and Medieval Population*, Philadelphia, 1958, p. 99. He arrived at the larger figure by examining a grain purchase for Constantinople during the famine of 1307. The amount of grain would feed 50,000 people for one month. Guessing that the grain was meant to feed one-quarter of the population for one month, he concludes that 200,000

many been besieged by so few" ([111]). No one with any knowledge of Constantinople, or for that matter any knowledge of siege

souls resided in the city. But how much of the population required relief and for how long is pure conjecture. If the grain was meant to feed one-quarter of the population for *one week*, instead of one month, the citizens would number 800,000. It seems likely that this was simply one of many purchases made to feed the city's poor during the six-month famine. Russell arrives at the smaller figure of 100,000, interestingly, from Villehardouin's statement about the damage done by the fire. He writes, "Villehardouin stated that one fire which, with two others, destroyed about half of Constantinople in 1204, wiped out an equivalent of France's three largest cities. The latter probably did not number more than 50,000. This suggests a city of at least 100,000, it would be easy for the crusader to exaggerate" : *ibid.* There are a number of problems with this calculation : 1) Villehardouin may have meant the *last* fire, not all three, destroyed the equivalent of the three largest cities in France. 2) Villeharoduin does not state that half of the city was destroyed. That conjecture originated with Edwin PEARS, *The Fall of Constantinople*, New York, 1886, p. 359. It was simply an incidental guess, but has since taken on a life of its own. 3) The population of the three largest cities in France was considerably larger than 50,000. Paris alone had a population in 1200 of 80,000 at the least and 200,000 at the most : *Grande Encyclopédie*, *s.v.* "Paris" ; *Grand Larousse encyclopédique*, *s.v.* "Paris". Curiously, Russell cites as his source Peter CHARANIS, *A Note on the Population and Cities of the Byzantine Empire in the Thirteenth Century*, in *The Joshua Starr Memorial Volume*, New York, 1953, pp. 137-138. But in that article, Charanis states clearly that Paris' population was approximately 100,000 at the time. He also agrees with Andréadès computations, concluding that Constantinople may have been as large as 1,000,000 in 1204, but could not be smaller than 500,000. (Charanis, too, states that half the city was burned but does not attribute it to Villehardouin.) David JACOBY, *La population de Constantinople à l'époque byzantine : un problème de démographie urbaine*, in *Byzantion*, 31 (1961), pp. 81-109, estimated the population at approximately 250,000, but never more than 400,000. His density coefficient is troubled, however, by his unwillingness to compare it to anything but other medieval western towns. Late seventeenth century London had almost 600,000 people in an area half the size of Constantinople. The twin story housing in both cities was almost identical.

Interestingly, no one has noticed Villehardouin's other estimate of the city's size. He stated that there were 200 people in Constantinople for every one of the crusaders (sec. 163, I, p. 164). The crusaders numbered 20,000, thus suggesting a population of 4,000,000. This is uncharacteristically exaggerated for Villehardouin, who is usually so careful with figures. Putting all these sources together, we can conservatively estimate that 1,000,000 souls resided in Constantinople in 1202. A more complete study is needed.

(111) VILLEHARDOUIN, sec. 165, I, p. 166.

warfar in general, would have been gullible enough to be lured into an outright conquest of the city itself (112). Dandolo, like the other magnates, was gullible enough to believe Alexius' yarn of a silenced majority in New Rome longing to overthrow their usurping tyrant. But gauging public sentiment in a faraway and factional city was and is much different than assessing military strength. Dandolo had seen emperors come and go in Byzantium's corrupt and turbulent political arena. He had good reason to believe that, if required, exerting some pressure on the city would result in a change of leadership which would benefit himself and the crusade.

In the end, of course, the crusaders did take the city. The enormity of that fact, however, tends to eclipse in many historians' minds what we know were and were not the crusaders' goals before 1204. It was stressed in *The Fourth Crusade* that there was not one, but two distinct crusader attacks on Constantinople in July of 1203 and April of 1204 (113). The conquest of Constantinople was not planned until the murder of Alexius IV by Mourtzouphlus in February 1204. Prior to that the crusaders were concerned only with installing their imperial claimant and,

(112) Tsangadas notes, "Strategically the city was immensely strong, virtually impregnable as long as its sea communications were kept open [which the crusaders had no hope of closing in 1202 and 1203]; and to take the city by storm was not, until the invention of gunpowder, a practical operation of war" : TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, p. 137. This conclusion is not at variance with the findings of Sibyll KINDLIMANN, *Die Eroberung von Konstantinopel als politische Forderung des Westens im Hochmittelalter : Studien zur Entwicklung der Idee eines lateinischen Kaiserreichs in Byzanz*, Zurich, 1969. We do not dispute that there were ill feelings towards the Byzantines in the West, nor that many westerners planned or dreamed of conquering the city. But smoldering anger and wistful designs do not bring mighty cities to their knees. Large and well trained armies do — something no one in the West had the will or the wherewithall to muster in sufficient numbers to make the gamble worth it.

(113) Correctly noted by Bernard HAMILTON, review of QUELLER, *The Fourth Crusade*, in *History*, 64 (1979), p. 444. Hamilton, however, goes too far in saying that the crusaders "decided to dismember the Roman Empire instead of attempting to regain the Holy Sepulchre". They did not abandon the Holy Land until much later. The Treaty of Division provided that the crusaders would serve the Latin Empire until March 1205 when they could go where they pleased : QUELLER, *The Fourth Crusade*, p. 139.

after that, exacting the agreed upon reward for their services. This is made especially clear in a recently discovered letter of Hugh of St. Pol written in the summer of 1203. Elated at their success in helping Alexius to power, Hugh enthusiastically looks forward to the promised Byzantine support for the crusade and their coming victories over the infidels :

> To this our new emperor, everything that he promised to us having been paid fully and wholly, bound himself to us by oath, to cross the sea with us at the passage of the coming March with 10,000 soldiers and all of the crusaders, adding food for one year ; and he will extend the service of the Venetian fleet to us for one year at his expense. Also sending ahead envoys on his part and ours to the sultan of Babylon, that impious invader and usurper of the Holy Land, telling him that the emperor will soon show the devotion of the race of Christian people to his inhabitants, and to the sorrow of the infidels to expect the power and mercy of God ([114]).

The first assault on Constantinople in 1203 was undertaken to put the young Alexius on the throne, not to conquer the city for the Latins. The crusading leaders, including Dandolo, could not have been pleased with this monumental task, which they had been assured they would not have to undertake. Nonetheless, they were duty bound to help the young Alexius. Equally important, they were deep in Byzantine territory with insufficient money or provisions to go anywhere else. They, therefore, tried to make the best of a bad situation by energetically besieging the city. They were unsuccessful. Because of their small numbers,

(114) *Ad hoc noster novus imperator, omnibus que nobis promiserat plene et integre persolutis, iuramento se nobis astrinxit, nobiscum transfretare ad passagium Martii instantis cum decem milibus armatorum et toti exercitui domini in annum victualia largiturum ; et stolium Venetiorum nobis suis sumptibus prolongat in annum. Premissis etiam ex sua parte et nostra nuntiis ad solidanum Babilonis, Terre sancte invasorem impium et detentorem, mandavimus (mandans) ei, quod ipse, devotionem populi christiani gentis sue incole in proximo ostensurus, ad contricionem infidelitatis dei virtutem et misericordiam prestolatur* : Rudolf POKORNY, *Zwei unedierte Briefe aus der Frühzeit des lateinischen Kaiserreichs von Konstantinopel*, in *Byzantion*, 55 (1985), p. 209.

they were forced to concentrate their attack in 1203 on the northern end of the land walls and northwestern end of the harbor walls on the Golden Horn. In this manner, the Franks and Venetians could both fight on their favored element while remaining close enough together to assist each other if necessary. But there were far too few of the land-bound knights to seriously threaten the vast fortifications. Attackers of Constantinople both before and after the Fourth Crusade learned that the entire land defenses had to be, in some measure, threatened simultaneously to keep the Byzantines guessing about the main thrust of the attack and to spread the defenders over their four mile length. They also knew that the "Achilles Heel" of the land walls (as far as they had one) was the *Mesoteichion*, or middle wall, which stretched from the Rhegium Gate (Mevlevihane Kari) to the Pempton or St. Cyriac Gate also known as the Fifth Military Gate ([115]). Here the Lycus river entered the city, making a deep moat impossible. Furthermore, the dip in the river valley actually put the defenders on the walls at a lower level than the attackers outside ([116]). The Frankish knights, however, could not advance far enough south to take advantage of this weakness without cutting off their retreat to the Golden Horn. They were, therefore, forced, Villehardouin laments, to concentrate their attack on only one northern gate ([117]). According to Nicetas Choniates, it was Gyrolimne Gate — one of the closest on the land walls to the Golden Horn ([118]). Even worse for the crusaders, the fortifications they were besieging were some of the newest and strongest protecting the city. They were built by Manuel Comnenus to strengthen defenses around the Blacharnae palace. While they lacked a moat, they were much larger, thicker, and stronger than

(115) These were the strategies of the besiegers in 626, 717, 1422, and 1453 as well as others. See p. 460 *supra*.

(116) TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, p. 26 ; JANIN, *Constantinople Byzantine*, pp. 262-263 ; MÜLLER-WIENER, *Bildlexicon*, pp. 287 and 290.

(117) VILLEHARDOUIN, sec. 164, I, pp. 164 and 166.

(118) NICETAS CHONIATES, ed. VAN DIETEN, p. 543. On the Gate of Gyrolimne, JANIN, *Constantinople Byzantine*, pp. 283-284 ; TSANGADAS, p. 164. This section of the Blacharnae wall was rebuilt and repaired by the Palaeologi and, therefore, the gate no longer exists.

even the Theodosian giants ([119]). Furthermore, even if the knights had breached this wall (they did not), they would have been faced, only one hundred meters beyond, with the old Blacharnae wall, which, with a moat, provided a strong second line of defense ([120]). In order to remain in contact with their allies the Venetians were compelled to concentrate their maritime attack on the strongest section of the harbor wall on the Golden Horn, near the gate of Petria ([121]). The Petrion region was the only area bounding the Byzantine harbor which had a double wall ([122]). They successfully captured at least one of the walls and quickly claimed approximately one-third of the entire Golden Horn defensive works. But, when they attempted to advance into the city itself, the Venetians found that they were outmatched by the fierce Varangian Guard who pushed them back to the walls. Finally the doge's men were forced to retreat entirely to help defend their Frankish allies against a Byzantine attack ([123]). Despite a valiant effort, the crusaders simply did not have the men or materials to capture Constantinople.

As it turned out, however, Dandolo was right : by shaking up the imperial city with an assault, the crusaders were able to indirectly topple the precarious position of the usurping emperor and place their claimant on the throne ([124]). In that respect, at least, the attack was a success. As a military conquest, however, it was a failure. The crusaders owed their victory to a corrupt and unstable imperial government rife with intrigue. The same thing held true a year later when the crusaders again attacked the city after Alexius IV's death. In 1204, however, the host

(119) The new Wall of Manuel Comnenus was about 15 feet thick and 45 to 55 feet high. It was reinforced internally by numerous buttresses and built of larger stone blocks than those used in the Theodosian walls. TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, p. 164.

(120) A. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople : The Walls of the City and Adjoining Historical Sites*, London, 1899, pp. 131-153 ; TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, pp. 22-27 and 163-165.

(121) NICETAS CHONIATES, ed. VAN DIETEN, p. 544.

(122) JANIN, *Constantinople Byzantine*, pp. 407-408 ; TSANGADAS, *Fortifications and Defense of Constantinople*, p. 40.

(123) QUELLER, *The Fourth Crusade*, pp. 102-107.

(124) *Ibid.*, pp. 107-111.

concentrated all of its power against the walls on the Golden Horn. The walls there, of course, were not as strong as the mammoth land fortifications, primarily because the Golden Horn was intended as a secure Byzantine harbor. With no Byzantine navy to keep the crusaders out, the Latins were able to attack the weakest defenses of the great city. Nonetheless, the fortifications there were still very strong and the host breached them only after great difficulty. Even after the breach, however, the crusaders knew the city was not theirs. Constantinople still possessed more than enough fighting men to expel the Westerners. But palace politics and the fickleness of the Byzantines created an atmosphere in which no one could rule. Without effective leaders, the mercenaries who defended the city were unwilling to fight. Without defenders many began packing their bags to escape the coming carnage ([125]). Benjamin of Tudela, a Spanish Jew visiting Constantinople a few decades earlier, said of the inhabitants : "They hire from amongst all nations warriors called Loazim (barbarians) to fight with the ... Turks ; for the natives are not warlike, but are as women who have no strength to fight" ([126]). He was right. No one was willing to defend the city of the Caesars and a great many of her children preferred to abandon her. On the following day, a city of one million people surrendered to twenty thousand determined crusaders. But Constantinople would not have fallen if it had had the will to survive. The Venetian and Frankish crusaders, like the rest of the world, were amazed at the ease of their victory. No one, not even the "wily" Enrico Dandolo, could have predicted the complex chain of events which led to Constantinople's suicide at the feet of the western knights, and it is still somewhat difficult to understand it today. Dandolo and the Venetians did not come to the Bosphorus to take Constantinople, they came to restore Alexius. But when the wealthy city offered itself to them, they were certainly not going to turn it down.

No one doubts that Venice profited mightily from the capture of the city. Her share of the immediate booty was at least 400,000

(125) *Ibid.*, pp. 138-148.

(126) BENJAMIN OF TUDELA, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, Marcus N. ADLER, trans., 1907 (repr., n.p., 1983), p. 71.

marks of silver (127). More important, during the fifty-seven years of the Latin Empire, Venice enjoyed unparalleled prosperity. During the latter half of that period, the beginning of the *Pax Mongolica* probably enhanced the commercial importance of Constantinople and the northern routes. Worldly profits aside, Agostino Pertusi points out that three-quarters of the Treasure of San Marco was taken from Byzantium as a result of the conquest of 1204. He rightly justifies the appropriations according to the values of those times as legitimate spoils of war, desired primarily for pious and devotional reasons (128). The crusading allies of Venice were no less eager than the Venetians in appropriating relics and other religious objects. They were also inclined, as the Venetians were not, to melt down *objets d'art* for the metal (129). There can, of course, be no justification for the atrocities suffered by the people of Constantinople at the hands of the Latins, just as there can be none for the equally inhuman attacks suffered by the Latins at the hands of the people of Constantinople in 1182 (130).

Genoa and Pisa

It simply is not true, as Joseph Gill recently asserted, that the Venetians closed the ports of the Latin Empire "to every other nation except with Venetian consent" (131). The Treaty of Partition of March 1204 reads : "... no one of any country at war with ... the people of Venice should be received in the Empire as long as that war lasts", and this provision was carried out (132).

(127) Louise Buenger Robbert, *Monetary Flows — Venice, 1150-1400*, in J. F. Richards, ed., *Precious Metals in the Later Medieval and Early Modern Worlds*, Durham, NC, 1983, p. 65 ; Hans E. Mayer, *The Crusades*, 2nd ed., John Gillingham, trans., Oxford, 1988, p. 204, gives the figure 500,000 marks of silver.

(128) Agostino Pertusi, *Venezia e Bisanzio : 1000-1204*, in *Dumbarton Oaks Papers*, 23 (1979), pp. 13-14.

(129) Queller, *The Fourth Crusade*, p. 149.

(130) For the main sources of the 1182 massacre, see Nicol, *Byzantium and Venice*, p. 107, n. 1.

(131) Joseph Gill, *Venice, Genoa and Byzantium*, in *Byzantinische Forschungen*, 10 (1985), p. 62. This article cannot be recommended.

(132) Tafel and Thomas, *Urkunden*, I, no. 119, p. 494.

In the case of Genoa, we rely primarily upon Michel Balard, the distinguished authority on the Genoese in Romania. From 1205 until 1218, save for a short-lived truce in 1212, Genoa carried on corsarial warfare against Venice, supporting attacks against Venetian shipping, against Corfu, and especially against Crete. The Genoese corsair, Enrico Pescatore, kept up the fight in Crete for five years and, when he was beaten, Alamano Costa carried on guerilla warfare until 1217 (133). It should hardly be surprising that the Genoese were generally excluded from the Latin Empire during this period. Balard does find, however, four Genoese galleys escorting the daughter of Boniface of Montferrat to marry the widowed Baldwin of Flanders, "calling himself Emperor of Constantinople". Presumably they did not voyage without trading (134). The best authorities, Balard and Sandra Origone, state that their virtual exclusion from the Latin Empire until 1218 was no great loss, since, even before the crusade, their trade focused on Provence, North Africa, and especially the Levant. Origone calculates that from 1200 to 1203 only one percent of Genoa's Mediterranean trade was with the Byzantine Empire (135).

When peace was made with Venice in 1218, the Genoese were restored to the same position they had enjoyed before the Fourth Crusade (136). The notarial registers, however, continue to yield little evidence of Genoese merchants in the Latin Empire after 1218 (137). Venice, of course, had the edge there, as it historically had. A renewed treaty between the Latin Empire and Genoa in 1232, however, mentions Genoese consuls, viscounts,

(133) Michel BALARD, *La Romanie génoise*, pp. 39-40.

(134) Michel BALARD, *Les Génois en Romanie entre 1204 et 1261 : recherches dans les minutiers notariaux génois*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 78 (1966), pp. 472-473. It was natural that Boniface would employ his neighbors, the Genoese.

(135) Sandra ORIGONE, *Genova, Costantinopoli e il Regno di Gerusalemme (prima metà secolo XIII)*, in G. AIRALDI and Benjamin Z. KEDAR, *I comuni italiani nel Regno Crociato di Gerusalemme*, Genoa, 1986, p. 291 ; BALARD, *Les Génois en Romanie entre 1204 et 1261*, p. 467.

(136) TAFEL and THOMAS, *Urkunden*, I, pp. 43-54 ; QUELLER and DAY, *Some Arguments in Defense of the Venetians*, p. 735 ; BALARD, *Romanie génoise*, p. 40 ; ID., *Génois en Romanie entre 1204 et 1261*, p. 477.

(137) BALARD, *Les Génois en Romanie entre 1204 et 1261*, pp. 467, 475 and 477.

and rectors, thus establishing the existence of an organized Genoese colony in Constantinople ([138]). The notarial records do attest to Genoese merchants in the Latin Empire between 1234 and 1240 ([139]). One document attests to a Genoese consul, and thus a certain number of Genoese merchants, in Negropont in 1236 ([140]). In the same year Genoese joined Venetians and Pisans in defending Constantinople against the Nicene emperor and the Bulgarian czar ([141]). In the time of her struggle with Frederick II, Genoa made a defensive alliance with Venice, allocating spheres of influence : the Aegean to the Venetians ; the western Mediterranean to the Genoese ; and shared responsibility for acting against piracy in the Levant ([142]). A balance of interests was achieved. Venice did not exclude the Genoese from the Latin Empire, although not very many Genoese chose to seek profit there, rather than in the crusader states. Balard believes that during the whole period of the Latin Empire the Genoese had little interest in trade there, preferring to concentrate on the Levant ([143]).

It was in the Kingdom of Jerusalem, after Genoa and Venice were freed from their mutual dependence by the death of Frederick II, that tensions erupted between the two in the War of St. Sabbas, won by the Venetians. Genoa sought and gained its revenge by allying with Michael Paleologus to destroy the Latin and restore the Byzantine Empire ([144]). Gino Luzzato reports that the overthrow of the Latin Empire gained the commercial edge for Genoa for a time, although there was no radical change. Before 1261, Genoese privileges in Byzantium were intact and, along with the Venetians, they had penetrated the Black Sea and laid the foundations for their future colony

(138) *Ibid.*, p. 479.
(139) *Ibid.*
(140) *Ibid.*, p. 480.
(141) *Ibid.*
(142) *Ibid.*, pp. 480-481 ; ID., *Romanie génoise*, p. 41.
(143) BALARD, *Génois en Romanie entre 1204 et 1261*, pp. 482 and 486 ; ID., *Romanie génoise*, p. 41.
(144) BALARD, *Génois en Romanie entre 1204 et 1261*, p. 489 ; ID., *Romanie génoise*, p. 42.

at Caffa. After 1261, on the other hand, Venetian activity in Byzantine waters was not interrupted (145).

In short, Genoa had only a modest interest in the Empire before 1204. She was largely excluded from 1204 to 1218, but regained her privileges and exercised them, again modestly, throughout most of the lifetime of the Latin Empire. After 1261 she had the advantage over Venice for a time, but did not exclude Venice, as Venice had not excluded her. Venetian-Genoese competition in the Empire was not an all-or-nothing proposition.

This was even more true of the Venetians and the Pisans, who sometimes cooperated. In a document alluded to earlier, which Borsari dates in 1176 (*i.e.*, five years after the seizure of Venetians by Manuel Comnenus), we find Venetians in Constantinople intervening on behalf of a Pisan who had been arrested by the imperial government (146). In 1180 the two republics agreed to a joint campaign against corsairs, the Venetians pledging to prevent their citizens or any inhabitants of Constantinople from engaging in piracy against Pisa (147). As noted previously, however, Alexius III turned Pisa against Venice, rewarding her with a dominant commercial position in the Empire (148). Thus, when the crusaders attacked Constantinople in 1203 Pisans and the Varangian Guard bore the brunt of the defense of the capital. Before the second crusader attack in 1204, however, the Pisans changed sides, joining the assailants. Thus, they were allies of Venice and of the new Latin Empire. In the wake of the Latin conquest, then, the new emperor, Baldwin of Flanders, restored the privileges granted to Pisa by his Byzantine predecessors. These were confirmed by Baldwin's successors. As before the Fourth Crusade, however, commercial predominance belonged to Venice. Pisa reconciled herself to a profitable, though secondary, role (149).

(145) LUZZATTO, *Relazioni economiche*, p. 236.

(146) This letter was previously misdated to 1166 : BORSARI, *Il commercio veneziano nell'impero bizantino*, pp. 1006-1007, n. 92.

(147) Silvano BORSARI, *I rapporti tra Pisa e gli stati di Romania nel duecento*, in *Rivista storica italiana*, 67 (1955), pp. 482-483.

(148) *Ibid.*, p. 476.

(149) *Ibid.*, p. 479 ; Catherine OTTEN-FRAUX, *Documents inédits sur les Pisans en Romanie aux XIIIe-XIVe siècles*, in Michel BALARD, Angeliki E. LAIOU and Catherine OTTEN-FRAUX, eds., *Les Italiens à Byzance*, Paris, 1987, p. 158.

By maintaining friendship with Venice, she was able to extend her commerce, also, to the Black Sea and even into the heart of Russia. In 1207, the two powers allied against Genoa and, in 1214, they reaffirmed their friendship ([150]). Borsari believes that a later chronicle's reference to Doge Pietro Ziani's (1205-1229) victory over Pisans is to a battle against free-enterprising pirates. If he is correct, Pisa maintained friendship with Venice and enjoyed her traditional privileges throughout the period of the Latin Empire ([151]). At any rate, Pisan privileges were generally respected.

Conclusion

In conclusion, while we do not argue that the Venetians were pure in heart, we do contend that they did not conspire to divert the crusade from Egypt to Constantinople nor did they plan the city's capture. Joseph O'Callaghan believes that *The Fourth Crusade* laid the conspiracy theory to rest once and for all : would that it were so, but bad history dies slowly ([152]). Did the Venetians sin? By our definition they did, but no more than others, and for reasons which seemed to them sound. Years later, in 1256, Doge Rainieri Zeno appealed to the Venetians to take the cross against Ezzelino da Romano. He urged them, "that through you Holy Church should be aided, in the way that you are accustomed to help her, and that deeds should be performed like those you did at Ferrara [against Frederick II, on behalf

(150) Borsari, *I rapporti tra Pisa e gli stati di Romania*, pp. 479-481.

(151) *Ibid.*, p. 482, n. 3.

(152) Joseph O'Callaghan, review of Queller, *The Fourth Crusade*, in *Theological Studies*, 39 (1978), pp. 791-793. (I am grateful to Alfred Andrea [*Byzantine Studies*, 9 (1982), pp. 156-157] and Donald Nicol [*Journal of Ecclesiastical History*, 29 (1978), pp. 483-485] for recognizing in *The Fourth Crusade* the influence of Greek tragedy. I did, indeed, try to adapt the example of Sophocles and the strictures of Aristotle to the historical genre and to my modest abilities. But I am not a determinist, as Nicol seems to believe. I have used the metaphor of shooting the rapids in a canoe. Swept along by the current, the paddlers have very limited options, but within those options the choices they make are crucial. D.E.Q.)

of the pope], and those your ancestors did at Tyre, and throughout Syria, and as they did at Constantinople, always in the service of Holy Church" (153).

University of Illinois
Urbana-Champaign.
St. Louis University.

Donald E. QUELLER
and
Thomas F. MADDEN.

(153) Cited from Norman HOUSLEY, *The Italian Crusaders*, Oxford, 1982, p. 162.

CHRONIQUE

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Ceci est la dernière chronique — inachevée — que rédigea Charles DELVOYE. Le compte-rendu de l'ouvrage de Catherine Jolivet-Levy (voir p. 498) était en cours de rédaction.

De l'art romain à l'art byzantin

Friedrich Wilhelm DEICHMANN, *Einführung in die christliche Archäologie*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983. 1 vol. 13,5 × 21,5 cm, XIII-412 pp. (DIE KUNSTWISSENSCHAFT).

Ce livre est un véritable manuel de l'archéologie paléochrétienne (des environs de 200 au VIIe siècle) non seulement à l'intérieur des frontières de l'empire romain, mais, au-delà, en Mésopotamie, en Iran, en Asie centrale, en Transcaucasie, en Nubie, en Éthiopie et en Irlande. Après avoir défini les différentes manières de concevoir cette discipline et en avoir retracé l'histoire depuis l'Oratoire de saint Philippe de Néri et la *Roma Sotterranea* d'Antonio Bosio dans l'atmosphère polémique de la Contre-Réforme jusqu'à nos jours, Fr. W. D. a étudié les pratiques funéraires, où, sans négliger les hypogées païens, les catacombes apparaissent bien comme une authentique création chrétienne, qui devait connaître une grande extension à partir du IVe siècle, particulièrement en relation avec des tombes de martyrs. Le chapitre suivant est précisément consacré au culte des martyrs et aux installations qui lui étaient liées ainsi qu'aux rapports topographiques entre tombes, reliques et autels. Le dépôt des reliques sous l'autel fut pratiqué dans l'Orient méditerranéen (Saint-Jean de Stoudios, Niculițel en Roumanie) avant l'Occident ; celui-ci, en revanche, adopta, avec les transformations apportées au chœur de Saint-Pierre de Rome par Grégoire le Grand,

le parti de l'autel au-dessus de la tombe, que celui-là ne devait pas imiter.

Fr. W. D. a ensuite retracé la manière dont s'étaient constitués les types d'édifices de culte (basiliques et plans centraux) avec leurs antécédents païens. Il considère les édifices de plan central avec déambulatoire, de même que les *grandes* églises cruciformes, comme des innovations chrétiennes. Il s'est attaché aussi à dégager la signification — souvent symbolique — des nombres employés (baptistères et piscines baptismales de plan octogonal ; mais Fr. W. D. ne croit pas au symbolisme des nombres de colonnes), des coupoles et des voûtes (pour lui *images* et non symboles du ciel), des portes et portails (dont l'importance est soulignée par des sculptures), des plans cruciformes, des *ciboria*.

Pour les arts figurés il a d'abord accordé son attention à la formation d'un art chrétien en peinture et en sculpture (sarcophages surtout mais aussi statuettes), non sans avoir établi par de nombreux témoignages que les mêmes ateliers avaient travaillé indifféremment pour des clientèles païennes, juives et chrétiennes. (Pour le baptistère de Doura-Europos, pp. 119-121, il eût valu la peine de rappeler que la lecture de droite à gauche de la Guérison du paralytique donne à croire à l'existence d'un modèle d'origine sémitique). C'est sous le règne de Constantin qu'on passa «d'un art antique avec une iconographie chrétienne mêlée d'éléments païens» à un «art antique avec une iconographie purement chrétienne», marqué, dans la gestuelle, les attributs et le coloris, par l'art impérial, mais ce n'est qu'à partir de Théodose que l'art antique fit place à un art chrétien.

Les significations symboliques, allégoriques et typologiques de l'iconographie chrétienne ont donné lieu dans le passé à bien des controverses et à des spéculations subjectives. Fr. W. D. s'est efforcé de résoudre ces problèmes avec la rigueur et l'ample érudition en matière de textes et de monuments qui caractérisent ses travaux. Ces significations peuvent d'ailleurs avoir été nombreuses et avoir varié ou évolué suivant les lieux, les circonstances et les contextes dans lesquels les images étaient intégrées. Fr. W. D. fait remarquer au passage (p. 180) qu'il a dû exister vraisemblablement, avant Constantin, plusieurs églises décorées de fresques, où les thèmes bibliques furent plus nombreux que dans les catacombes. Du point de vue stylistique ont été fort bien mis en vedette la complexité, trop souvent méconnue, de l'art paléochrétien (où ont coexisté des aspects différents selon les régions et les

matières employées) ainsi que son enracinement dans les traditions du Haut Empire.

La dernière partie de l'ouvrage traite de façon très originale de la diffusion des arts dans les différentes régions de l'*Oikouménè*. Pour l'architecture non seulement religieuse (qui occupe bien entendu la place prépondérante) mais aussi civile et militaire, Fr. W. D. a préféré ne pas en réécrire l'histoire, des ouvrages comme celui de R. Krautheimer lui paraissant avoir apporté des informations suffisantes de ce point de vue. Mais il s'est soucié de montrer comment les créations architecturales de ces siècles décisifs ont été conditionnées par l'action des forces politiques, économiques et sociales, le milieu ambiant, la permanence des traditions, les facteurs techniques et esthétiques. Le rythme de l'évolution architecturale a varié selon les villes et les régions. Fr. W. D. s'est attaché à évaluer à leur juste mesure le rôle des influences, qui lui paraît avoir été plus d'une fois surestimé. Dans les formes *architecturales* elles-mêmes il ne voit pas de réelles influences sassanides (incontestables, en revanche, dans le décor sculpté, où elles ont dû s'exercer par l'entremise des étoffes). Les coupoles des églises d'Arménie et de Géorgie résultent d'un processus local et sont indépendantes de celles de l'Iran. Dans la bibliographie de ce chapitre, où Fr. W. D. a souligné l'importance des milieux urbains, on se fût attendu à voir citer les ourages de Gilbert Dagron (*Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions*, Paris, P.U.F., 1974) et de Charles Piétri (*Roma christiana*, Paris, de Boccard, 1976, qui a bien montré, notamment, comment l'évergétisme de l'aristocratie chrétienne avait succédé à celui des empereurs).

Dans la sculpture (où Fr. W. D. a rangé de nombreux objets en ivoire et en argent) les voyages d'artistes, la circulation des œuvres et des cahiers de modèles ont facilité, à la différence de l'architecture, la transmission des influences et une certaine homogénéité du style. Dans des œuvres de la sculpture de Constantinople Fr. W. D. croit reconnaître la permanence de traits venus de l'art gréco-thrace. P. 319 : pour les *mensae* en forme de sigma on se reportera utilement à Georges Roux, *Tables chrétiennes en marbre découvertes à Salamine* dans *Salamine de Chypre*, IV, *Anthologie salaminienne*, pp. 134-196). Pour la peinture (où les cahiers de modèles ont joué un grand rôle dans la transmission des formules à travers les régions et les époques) Fr. W. D. a accordé beaucoup d'attention aux incrustations d'*opus sectile*, aux fresques des maisons d'Éphèse, si révélatrices des goûts de la grande

bourgeoisie, et à celles du temple du culte impérial à Louxor. Il a fait encore observer qu'un grand nombre des plus célèbres mosaïques décorant des murs et des voûtes n'ont rien de commun, ni du point de vue technique, ni du point de vue artistique et iconographique, avec les mosaïques de pavement (si souvent datables avec difficulté ; l'auteur est du nombre des savants qui placent, avec raison, les mosaïques du Grand Palais de Constantinople au VIIe s.).

Quant aux «arts appliqués» Fr. W. D. a insisté sur la nécessité de distinguer des objets de luxe ceux qui servaient aux usages quotidiens. Si le succès des premiers peut surprendre à une époque de régression économique, il n'en répondent pas moins à la volonté des classes dirigeantes de manifester leur appartenance au monde de la transcendance et du surnaturel.

On regrettera que l'index soit trop incomplet. Les noms de plusieurs sites dont il est question dans le texte y manquent totalement (j'en ai relevé une vingtaine). Pour d'autres tous les renvois au texte n'ont pas été repris. On relèvera aussi quelques coquilles typographiques. P. 42 : lire Mambour*y* et non Mambour*i* ; pp. 43 et 87 : *C*oüasnon et non *Q*oüasnon ; p. 283 : Delvoye et non Del*e*voye ; p. 365 : *J.* et non *G.* Leroy. Des erreurs se sont introduites dans l'impression ou la transcription du grec. Pp. 61 et 72 : ἐκκλησία ; p. IX : lire *x*ylostegos et non *st*ylostegos ; p. 42 : tes et non t*h*es ; p. 318 Acheiropoiet*os* et non Acheiropoiet*is*. P. 43 : un affreux L*y*bien, qui risque trop de faire école !

Mais il est évident que ces menues imperfections ne diminuent en rien la très haute valeur scientifique de ce volume.

Michelangelo CAGIANO DE AZEVEDO, *I «Palatia» imperiali di Treviri, Milano e Ravenna*, dans le *XXV Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina, Ravenna, 5/15 Marzo 1978*, Ravenne, Edizioni del Girasole, 1978, pp. 33-44.

Le palais de Théodoric à Ravenne, même si le roi goth y a fait imiter à l'entrée la Chalké de Constantinople pour des raisons d'ordre politique, se rattache, par son implantation dans le plan urbain, à la tradition des palais impériaux de l'époque de la Tétrarchie à Trèves (dans la décoration duquel paraissent se refléter l'éducation militaire de Constance Chlore et la sévérité de son règne) et à Milan, en constituant un ensemble fermé sur lui-même, à la manière des maisons du Bas-Empire, le long d'une grande voie à portique. Le palais de Constan-

tinople, comme celui d'Antioche sur une île de l'Oronte et, dans une certaine mesure, comme celui du Palatin à Rome, était au contraire isolé de la cité. Le palais de Galère à Salonique, tourné vers la mer et situé près de l'Hippodrome (où la *spina* a été remplacée par un Euripe qui fait songer à celui de Constantinople) occupe une place particulière par la manière dont il intègre dans l'ensemble qu'il constitue les voies urbaines sur les côtés desquelles se répartissent les bâtiments qui le composent. M. C. d'A. souhaite que l'on élucide le problème de l'élaboration des formules hellénistiques de l'Asie Mineure qui s'y serait opérée. — Notes 22 et 24, lire VICKERS et non VIECKERS ; n. 26, DOWNEY et non DOURUY.

On trouvera aussi dans ce fascicule, pp. 183-185, le résumé d'une intéressante leçon de M. Guido A. MANSUELLI, *Problemi urbanistici delle sedi imperiali d'Occidente* (Trèves, Milan, Ravenne).

Noël DUVAL, *Palais et Cité dans la pars Orientis*, dans le *XXVI Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina, 6/18 Maggio 1979*, Ravenne, Edizioni del Girasole, 1979, pp. 41-51.

De ce résumé d'une enquête qui s'étend chronologiquement de la résidence attribuée au *dux ripae* à Doura Europos (1re moitié du IIIe s.) jusqu'au prétendu «palais» d'Apollonia de Cyrénaïque (VIe s.), en passant par Philippopolis, Antioche, Palmyre, Spalato, Salonique, Sirmium, Constantinople (et où l'on voit que pour les besoins de la démonstration ont été inclus deux sites de l'Illyricum occidental), il ressort que, loin de répondre tous aux mêmes règles précises, contrairement à ce que l'on avait cru, ces palais sont fort hétérogènes et que, tout en restant fidèles, à des degrés divers selon les monuments, à certaines données traditionnelles et en affirmant entre plusieurs d'entre eux des parentés (particulièrement Rome et Constantinople), ils révèlent aussi la recherche «de solutions nouvelles en fonction de la multiplication des résidences impériales, de l'évolution de l'architecture monumentale, des modifications de l'idéologie, de la vie de cour et des rapports de l'empereur et du peuple, de la christianisation et des transformations des coutumes funéraires».

Noël DUVAL, *Comment reconnaître un palais impérial ou royal ? Ravenne et Piazza Armerina*, dans *Felix Ravenna*, 4e série, fasc. 1, 1978 (CXV), pp. 27-62, 8 figg.

N. D. propose «qu'on désigne désormais ... par prudence» le prétendu palais de Théodoric à Ravenne, qui ne se distingue en rien, dans la

partie fouillée, de ce qu'aurait pu être la demeure privée d'un membre de la cour, comme une «villa urbaine découverte dans le quartier attribué traditionnellement au palais de Théodoric» et que l'on cesse de voir dans la villa de Piazza Armerina une résidence impériale pour y reconnaître une demeure aristocratique du genre de celles que l'on a mises partiellement au jour au Tellaro et à Patti (près de Messine).

Tomislav MARASOVIĆ, *Il Palazzo di Diocleziano a Spalato alla luce delle recenti ricerche*, dans le *XXVI Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina, 6/18 Maggio 1979*, Ravenne, Edizioni del Girasole, 1979, pp. 197-213, 8 figg.

Du point de vue du passage de l'art romain à l'art paléochrétien, on retiendra la présence d'une tribune pour l'empereur au-dessus du départ de l'escalier descendant vers la porte maritime du S., à l'extrémité méridionale du «péristyle», qui aurait bien eu ainsi la fonction d'apparat que lui avait reconnue E. Dyggve. Le vestibule situé derrière cette tribune avec son plan circulaire au niveau supérieur et son plan cruciforme au niveau inférieur préfigurerait le Mausolée de Théodoric à Ravenne. D'autre part, le complexe du «triclinium» dans la partie orientale de la moitié S. du palais, avec sa grande salle centrale de plan octogonal à niches intérieurement (au-dessus d'une salle cruciforme) et ses trois salles plus petites au plan en croix inscrite présente des dispositifs assurés du plus bel avenir dans l'architecture paléochrétienne et byzantine.

Milka ČANAK MEDIĆ, *Gamzigrad. Kanoantička Palata. Architektura i Prostorij Sklop (Gamzigrad. Palais Bas-Antique. Architecture et sa structuration)*, Belgrade, 1978. 1 vol. 20,5 × 29 cm, 259 pp., 134 plans et dessins dans le texte, 74 figg. en noir et blanc sur 50 pll. hors-texte (en serbe avec un résumé de 23 pp. en français). (COMMUNICATION XI DE L'INSTITUT POUR LA PROTECTION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE LA SERBIE).

L'importante monographie de Mme Č. M., qui comprend non seulement une publication extrêmement attentive des édifices mis au jour jusqu'en 1974, avec leur décor de sculptures, mais aussi des études systématiques très poussées visant à les replacer dans leur contexte historique — qu'il s'agisse de l'histoire sociale, économique, politique ou artistique — jette d'utiles lumières sur le site de Gamzigrad (dans la province de *Dacia Ripensis*, près de la ville actuelle de Zaječar),

que l'auteur incline à identifier avec *Romuliana*, la ville natale de Galère. C'est à cet empereur du Mme M. Č. M. tendrait à attribuer la construction de la première enceinte et du premier palais dans le quartier N.-O. de l'agglomération : des parentés s'accusent, en effet, avec le palais de Split et avec les parties les plus anciennes du palais de Salonique ; ç'aurait été une résidence dans un domaine impérial au sein d'une région au sol fertile, riche en mines de métaux précieux, en carrières de pierres fines et de pierres de construction, et pourvue d'eaux thermales. Cette résidence, — démunie, fait notable, d'entrée N. et d'artère principale N.-S., — se trouvait à l'écart des grandes voies de communication. La fig. 128, p. 162, donne une bonne idée de son aspect extérieur, avec ses tours, quadrangulaires à l'exception des tours hexagonales qui flanquaient les portes décumanes de l'E. (où était l'entrée principale) et de l'O. Du point de vue de l'histoire de l'architecture paléochrétienne on signalera une salle octogonale, destinée sans doute à conserver les vêtements et les insignes impériaux, et des thermes avec une salle tétraconque et une salle triconque. Une nouvelle muraille, de périmètre plus étendu et d'aspect plus monumental (p. 166, fig. 30), aurait été élevée par Constantin, à qui l'on doit la construction de tant de villes et de *castella* en Pannonie et en Mésie. Mme M. Č. M. opère des rapprochements notamment avec Česava et Oescus. Une porte a été, cette fois, aménagée dans la partie septentrionale du rempart. C'est alors aussi que le palais aurait été remanié et agrandi, doté de colonnades dans les deux atria, orné de frises en stuc, de lambris en marbre et de pavements en mosaïque. Un Dionysos assis, tenant un thyrse de la main gauche (fig. 88) peut être considéré comme l'un des antécédents du Bon Pasteur de Ravenne. C'est alors aussi que fut sans doute construit à l'E. du palais un temple païen tétrastyle prostyle (pp. 119-124).

Après l'invasion des Goths en 378, la population dut recevoir l'autorisation de s'installer à l'intérieur de l'enceinte ; dans une des salles du palais (D) fut élevée une basilique chrétienne (I) à trois nefs et à abside semi-circulaire (pp. 127-133). Les graves destructions constatées dans tous les secteurs de Gamzigrad, datent vraisemblablement des débuts du ve s. La réoccupation du site est attestée par des habitations rustiques, réutilisant les anciens matériaux, et par une nouvelle église dont la partie la mieux conservée semble bien être un baptistère (pp. 134-137). Une activité constructive plus importante n'a été reprise dans la région qu'au temps de Justinien. C'est sous son règne qu'aurait

été érigée la basilique III, caractérisée par une abside à trois pans précédée d'une courte travée, trois nefs, un narthex et un baptistère tétraconque sur le flanc S. (pp. 138-140).

Dans un volume suivant de la même collection, M. Dragoslav Srejović doit publier les mosaïques, les peintures murales, les autres œuvres d'art découvertes à Gamzigrad et les résultats des fouilles menées depuis 1975.

Miniatures

Kurt WEITZMANN et George GALAVARIS, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Illuminated Greek Manuscripts.* Vol. I : *From the Ninth to the Twelfth Century.* Princeton, N.J., Princeton University Press, 1991. 1 vol. 28 × 36 cm, XXVII-203 pp., 4 figg. dans le texte, 54 figg. sur 28 pll. en couleurs, 716 figg. sur 170 pll. en noir et blanc. Prix : $ 175.00. ISBN 0-691-03602-0.

C'est en 1956 que M. Kurt Weitzmann put enfin réaliser le projet qu'il avait conçu en 1931 d'étudier sur place les manuscrits conservés au Sinaï et auquel il avait dû renoncer à trois reprises. Au cours de 4 campagnes, chacune de près d'un trimestre (en 1958, 1960, 1963 et 1965), il examina et fit photographier systématiquement les miniatures et enluminures des manuscrits byzantins et de ceux en d'autres langues (il avait déjà souligné l'intérêt de cette collection dans sa brochure *Illustrated Manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Collegeville, 1973 : cf. *Byzantion*, XLVI, 1976, pp. 446-447). Son intérêt se porta bientôt aussi vers les icones du monastère (*The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Icons*, I : *From the Sixth to the Tenth Century*, Princeton University Press, 1976 : cf. *Byzantion*, XLVI, 1976, pp. 548-549). Retenu surtout de ce côté, il fit appel, pour la publication des manuscrits illustrés à la collaboration de son ancien élève et collègue M. George Galavaris, qui se rendit au Sinaï pour des missions de contrôle en 1981 et 1985.

Le présent volume nous apporte le catalogue de 69 manuscrits, allant du IXe s. aux environs de 1200 (certains n'ont été apportés au Sinaï qu'aux XVIe et XVIIe s. souvent de Crète, où le monastère avait des métoques). Hormis la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, ils contiennent tous des textes religieux, pour la plupart à usage liturgique : psautiers, lectionnaires, euchologe, triode, livre d'heures, évangiles, recueils des Actes et des Épîtres, homélies de Jean Chrysostome,

Échelle spirituelle de Jean Climaque. Les notices ont été rédigées par G. G. d'après les notes de K. W., à qui elles ont été soumises ; elles fournissent successivement des informations sur les données codicologiques, le contenu du manuscrit, l'histoire de celui-ci d'après les colophons et les notes d'exécution, de dédicace ou d'appartenance (dont les textes sont toujours accompagnés de leur traduction en anglais), l'illustration (où sont décrits les miniatures, les ornements et la plupart des initiales historiées ou ornées). Les feuilles conservées aujourd'hui à Leningrad (après avoir été dérobées par Porphyrij Uspenskij) ont été prises en compte à la place qu'elles occupaient initialement. Une rubrique *Iconography and Style* signale les particularités iconographiques, stylistiques et paléographiques et conclut en proposant, grâce à de nombreux rapprochements, une datation et une localisation plus ou moins assurées (quand celles-ci ne sont pas indiquées dans un colophon ou dans une note). Enfin chaque notice se termine par une bibliographie.

Le catalogue s'ouvre sur 5 manuscrits du IXe s. : 2 psautiers (**1** et **2**), 2 lectionnaires (**3** et **4**) et un livre d'heures (**5**) exécutés au Sinaï même (**3** en 861/2) avec une ornementation sobre, d'une grande austérité, où les auteurs voient le signe que dans les 3 premiers siècles de l'occupation arabe le monastère aurait été coupé du courant principal de la civilisation byzantine. **6** (21 homélies de Jean Chrysostome) est d'origine provinciale, peut-être lui aussi sinaïtique (il montre le rôle joué par les ornements dans les manuscrits dont le texte ne se prêtait pas à une illustration figurée). **7** (Canons apostoliques, de conciles œcuméniques et de synodes locaux) pourrait sortir du scriptorium de Saint Savas près de Jérusalem.

C'est au Xe s. qu'apparaissent des décors de haut niveau. Des influences islamiques, comportant des éléments d'origine sassanide, se dénotent dans 3 manuscrits ; **8** (Actes et Épîtres ; a dû être produit dans l'aire de Constantinople ou en Asie Mineure [p. 6] dans un atelier influencé par la capitale ; à la fin du XIIe s. ont été ajoutées des miniatures en pleine page, qui ont leurs parallèles dans le «style dynamique» de Sicile, de Chypre et de Patmos) ; **9** (Échelle spirituelle ; l'ornementation figurée se limite à un portrait de Jean Climaque en médaillon ; contrairement à ce qu'avait avancé A. Grabar, ce manuscrit ne serait pas originaire de l'Italie méridionale mais peut-être bien du Sinaï même), **14** (splendide lectionnaire dit du «Mont Horeb», où il se serait trouvé d'abord ; le riche décor de motifs floraux et animaux dérive

de la tradition sassanide ; ici encore on ne trouve qu'une seule figure humaine, celle du Christ ; K. W. et G. G. songent comme lieu d'origine au Sinaï ou à une région voisine en Égypte ou en Palestine). — D'autres manuscrits sont du meilleur style constantinopolitain, mais sans représentation figurée : **10** (tétraévangile avec 5 belles tables de canon ; les en-têtes, les initiales et les titres auraient été ajoutés vers 1200 ; les portraits de Matthieu et de Luc, au XIIIe s.) ; **11** (euchologe, 1re moitié du Xe s. ; l'un des rares euchologes remontant à cette époque) ; **12** (tétraévangile, milieu du Xe s.) ; **13** (triode ; milieu du Xe s. ou peu après) ; **17** (homélies de Jean Chrysostome) est décoré d'ornements dans le style «à pétales de fleurs» qui apparut dans la 2e moitié du Xe s. Pour **15** (Échelle spirituelle, 1re moitié du Xe s.) K. W. et G. G. penchent plutôt en faveur d'un atelier de l'O. de l'Asie Mineure. Le lectionnaire **16** pourrait être assigné au Sinaï en raison de la parenté de ses couleurs, spécialement dans les initiales, avec celles du lectionnaire «du Mont Horeb» (**14**).

Des 23 manuscrits du XIe s. K. W. et G. G. en ont attribué 12 à Constantinople, d'où vinrent aussi bon nombre d'icones : 2 lectionnaires (**18**, vers 1000, ce luxueux manuscrit avec 7 belles miniatures en pleine page, destiné à être porté dans la procession de la Petite Entrée lors de certaines fêtes, est l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre de la renaissance macédonienne ; **33**, 3e quart du XIe s.) ; 2 psautiers (**19**, vers 1000 ; **30**, daté de 1074 ; il occupe une place exceptionnelle non seulement par la qualité de l'illustration mais parce qu'il ne s'insère dans aucune des familles connues de psautiers à illustration marginale, son cycle étant plus christologique) ; 4 ménologes (**27**, vers 1055-1056 ; **28**, vers 1063, est le plus richement illustré des manuscrits enluminés du 3e volume de l'édition de Métaphraste ; c'est une des meilleures œuvres sorties d'un atelier de la capitale, mais sans que l'on puisse assurer que ce fut le monastère du Stoudios ; **34** et **35** : 2e moitié du XIe s.) ; un exemplaire du Livre de Job avec scholies et la *Protheoria* d'Olympiodore (**37**, fin du XIe s.) est le seul manuscrit de ce texte, qui ait été exécuté à Constantinople, très vraisemblablement au monastère du Stoudios ; l'enlumineur a donné la preuve de son goût en évitant la répétition de scènes monotones comme les conversations ; 2 recueils d'homélies liturgiques de Grégoire de Nazianze (**25**, 1051 ; **38**, fin du XIe s.) ; 1 recueil d'homélies de Basile de Césarée (**40**, extrême fin du XIe s. : la seule illustration figurée est celle de la *pylé* avec les 3 médaillons d'une Déisis sur le linteau et les figures en pied de Grégoire

de Nazianze et de Basile sur les montants). L'attribution de **39** (recueil d'homélies liturgiques de Grégoire de Nazianze, fin du XIe s.) est donnée p. 7 comme incertaine, mais il est écrit p. 109 que ce manuscrit ne peut être un produit de Constantinople. Nous ne savons s'il faut rapporter à un atelier chypriote ou à un scribe chypriote travaillant à Constantinople le recueil de 45 homélies de Jean Chrysostome sur l'évangile de Matthieu, **24**, vraisemblablement offert par Constantin Monomaque au monastère de Saint-Georges des Manganes.

C'est au Sinaï même que durent être exécutés le manuscrit le plus richement illustré qui nous soit parvenu de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès (**23**, début du XIe s.) et un recueil des homélies de Jean Chrysostome sur l'évangile de Matthieu (**20**, 1re moitié du XIe s.) K. W. et G. G. pencheraient pour une origine palestinienne de **21** et de **22** (tétraévangiles du début du XIe s.). Ils n'excluent pas le Sinaï pour le tétraévangile **32**, tout en préférant la Cappadoce ou, de façon moins précise, le centre de l'Asie Mineure.

D'autres manuscrits encore seraient sortis des scriptoria d'Anatolie. Un colophon nous apprend que le recueil des Actes et des Épîtres **26** a été achevé en 1053 par le sous-diacre Basile de Délisandos, sans que nous sachions si c'est la ville d'Isaurie ou une autre située au N.-O. Le tétraévangile **29**, copié en 1067 par le prêtre Zacharias sur la commande de Théodore Gabras, *τεποτηρητὴς Κολωνείας*, et de sa femme Irène, a dû être exécuté à Trébizonde, où résidait le commanditaire (K. W. et G. G. ont fait observer que, si dans les miniatures qui représentent le Christ bénissant Gabras et la Vierge conduisant Irène par la main [seul exemple, pour l'époque de ce sujet connu aux XIIIe et XIVe s.], les personnages humains débordent sur le bas du cadre, c'est que le Christ et la Vierge y sont conçus comme des icones devant lesquelles prient les donateurs). En revanche, c'est de Calabre et sans doute de Rossano que viendrait **31**, recueil d'écrits de Théodore Stoudite, copié en 1086. La question de l'attribution de **36** (*Échelle spirituelle*) reste ouverte, la seule illustration, d'ailleurs ajoutée après la copie du manuscrit, est l'échelle dont Jacob gravit les barreaux.

Le XIIe s., où le monastère de Sainte-Catherine atteignit son apogée, est aussi représenté par de somptueux manuscrits. Des scriptoria de Constantinople proviennent : **41** (Actes et Épîtres, fin XIe/tout début du XIIe s. ; si intéressant par l'élégance des figures et la richesse exubérante de l'ornementation dans les en -têtes ; les couleurs brillantes, aux nuances délicates, font songer aux émaux) ; **56** (16 homélies

liturgiques de Grégoire de Nazianze ; confectionné au monastère du Pantocrator par l'higoumène Joseph [1136-1155] pour le monastère de la Pantanassa dans l'île de Sainte-Glykéria, proche de la côte asiatique de la Marmara, où il semble avoir été moine précédemment ; avec ses 214 initiales historiées allant de scènes de la vie animale à des scènes de cirque, c'est une des plus riches copies survivantes de l'édition liturgique des homélies de Gr. de N.). Il est aussi plausible d'attribuer à Constantinople la miniature en pleine page **58** représentant la Transfiguration, dont l'archétype aurait été la mosaïque de la coupole N. des Saints-Apôtres de Constantinople ; elle aurait été découpée dans un luxueux lectionnaire et fut collée sur un panneau de bois pour être remployée comme icone. Pour **57** (un des manusrits les plus richement illustrés de *l'Échelle spirituelle*) K. W. et G. G. hésitent entre Constantinople à cause de l'élégance des figures et le Sinaï en raison du dessin un peu maigre et de l'exécution assez rude des ornements.

Plusieurs manuscrits semblent avoir été exécutés plutôt dans des centres provinciaux où l'on s'inspirait avec plus ou moins de bonheur du style de la capitale : **43** (ménologe, début du XIIe s.), **44**, **45** et **49** (lectionnaires également du début du XIIe s.), **51** (psautier, 1121/1122, 3 bandeaux d'en-tête ; la miniature qui représente Moïse recevant les Tables de la Loi a été peinte, à la fin du XIIIe s., par un moine du Sinaï quand la tradition islamique était forte dans l'art arabo-chrétien) ; **52** (psautier début du XIIe s.) ; **53** (tétraévangile, dont les 10 tables de canon et la croix sous arcade imitent de bons modèles constantinopolitains ; proviendrait de l'Athos ?) ; **61** (lectionnaire de la 2e moitié du XIIe s. pour les ornements ; les miniatures ont été ajoutées vraisemblablement dans la 2e moitié du XVe s.). Les évangélistes et les entêtes du tétraévangile **59**, écrit à Patmos entre 1127 et 1157, reflètent aussi le meilleur style de Constantinople. Il en va de même pour la miniature qui figurait le Christ encadré des évangélistes dans le lectionnaire **63**, confectionné à Héraklion en Crète en 1175 ; les figures allongées sont bien dans la manière de l'époque tardocomnène. Le tétraévangile **67** aurait pu être produit en Grèce, dans le Péloponnèse, d'où un moine l'apporta au Sinaï en 1575.

Quatre manuscrits se rattachent aux traditions du Sinaï : lectionnaires **42** (début du XIIe s., dont le calligraphe aurait pu être un chrétien arabophone : une inscription arabe remplace un bandeau dans un entête) et **46** (1re moitié du XIIe s.) ; psautier-Nouveau Testament **47** (1re moitié du XIIe s.), tétraévangile **69** (1186). D'après le colophon, le tétraévangile **62** a été exécuté aux *Ἅγια Κελλία* de Bethléem.

Par ses métoques le Sinaï avait d'étroits rapports avec Chypre, d'où proviennent le tétraévangile **48** (début du XIIe s.), le lectionnaire **60** (milieu/2e moitié du XIIe s. : il se situe après Asinou [1105-1106] mais avant Lagoudera [1192] ; la superbe miniature en pleine page où les personnages de la Déisis et les évangélistes sont inscrits dans des compartiments encadrés d'ornements fait songer à un plat de reliure ou à un reliquaire décoré d'émaux). De Chypre seraient sans doute aussi originaires les tétraévangiles **65** et **66**, sortant d'ateliers stimulés à la fin du XIIe s. par le style tardocomnène.

2 manuscrits sont issus d'ateliers d'Italie méridionale, sans doute de Calabre : le lectionnaire **50** (1118-1119) et le tétraévangile **54** avec commentaire (1124). La question reste ouverte de savoir si le Nouveau Testament **68** peut être attribué à l'Italie du S. ou à l'Asie mineure.

Les 54 figg. sur les 28 pll. en couleurs sont de la meilleure qualité. Toutes les miniatures et des exemples représentatifs des ornements et des initiales ont été reproduits en noir et blanc : plusieurs étaient inédits. Les notices du catalogue fournissent d'utiles précisions sur les couleurs employées.

Il est prévu un second volume pour les manuscrits allant des environs de 1200 jusqu'au XVe siècle. Pourrait-on souhaiter que les planches y soient imprimées dans un tome séparé de façon que le lecteur puisse les confronter plus facilement aux données du texte. K. W. annonce aussi une publication des manuscrits post-byzantins.

Robert S. NELSON, *Theodore Hagiopetrites. A Late Byzantine Scribe and Illuminator*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1991. 2 vol. 21 × 30 cm. Vol. I, Texte : 152 pp., 12 figg. ; vol. II, Planches : 4 pp., 4 pll. en couleurs, 92 pll. en noir et blanc (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN. PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE. DENKSCHRIFTEN. 217 Bd.). Prix : ÖS 1.260 ou DM 180. ISBN 3-7001-1835-X.

Ayant projeté d'écrire un article où il aurait exposé les raisons pour lesquelles il estimait que le tétraévangile 46 de l'Université de Chicago devait être attribué à Théodore Hagiopétritès, M. R. S. Nelson a été amené à étendre son enquête à la totalité de la production de ce fécond copiste et enlumineur. Il a pu ainsi reconstituer sa carrière et dégager l'évolution de sa personnalité, qu'il a replacée dans son contexte intellectuel et social, élargissant les perspectives sur la manière dont travail-

laient les scribes et sur les conséquences qu'entraînaient pour le développement de leur style les commandes qui leur étaient passées.

De Théodore Hagiopétritès nous sont parvenus 17 manuscrits signés (le plus souvent *Ἁγιοπετρίτης*, parfois *Ἁγιωπετρίτης*) dont 16 sont datés de 1277/78 à 1307/08. R. S. N. situe le 17e à la fin de sa carrière entre 1305 et 1310. Il a aussi attribué à Théodore H. 5 autres manuscrits, auxquels il ajoute maintenant le manuscrit 10/667 de la section de l'Europe occidentale des Archives de l'Institut historique de l'Académie des sciences de Leningrad publié, pendant l'impression de son petit volume par I. MEDVEDEV dans les *Studia Slavico-Byzantina et Mediaevalia Europensia*, I (1988), p. 264, figg. 5-8. Enfin il a mis en relation avec Théodore H. 5 manuscrits qui s'apparentent à sa manière.

Les renseignements fournis par les colophons, qui sont la seule source d'information sur la vie de Théodore H., et l'histoire de plusieurs manuscrits qui se trouvent ou se sont trouvés à l'Athos ou dans d'autres bibliothèques du N. de la Grèce nous montrent que c'est à Thessalonique qu'il dut travailler pendant une trentaine d'années pour des commanditaires de la ville ou de la région. Il s'en est tenu apparemment aux textes religieux (principalement Nouveaux Testaments, en totalité ou en partie ; dans une moindre mesure, livres liturgiques). Nous savons par ailleurs qu'il eut une fille, Irène, qui fut l'une des trois femmes scribes que nous connaissons pour l'époque des Paléologues.

R. S. N. a ensuite examiné avec la plus pénétrante acuité l'évolution de l'écriture (que M. H Hunger a proposé d'appeler «minuscule archaïsante» parce qu'elle rappelle un style d'écriture qui trouve son origine à la fin du xe s. et au xie et qui continua sous une forme plus ou moins pure au xiie) et celle des ornements (en-têtes, initiales, tables de canons). Il a aussi tiré les enseignements des données de la codicologie. Il en ressort que Théodore H. fut à la fois le copiste et l'enlumineur de ses manuscrits. Dans les 2 premiers (Nouveau Testament sans l'Apocalypse de la B. Royale de Copenhague GKS 1322 [1277/78] et Commentaire de Théophylacte de Bulgarie sur les Évangiles Vat. gr. 644 [1279/80]), l'écriture manque encore de la finesse et de l'élégance qui s'affirmeront progressivement dans les œuvres suivantes ; les ornements sont d'un dessin assez primitif. Théodore H. signe modestement (par autodérision ?) *κακογράφος* et nous apprend qu'il est en même temps *ἀναγνώστης*. Titre qu'il ne prend plus — sans doute parce qu'il est devenu un artiste indépendant à plein temps — dans le Nouveau Testament sans Apocalypse de Vato-

pédi 962 [1283/84], où il accompagne son nom de la mention *καλλιγράφος* (qu'il reprendra fréquemment dans la suite avec la variante *καλογράφος*). Son écriture y témoigne de plus d'assurance et présente ces qualités d'homogénéité et de beauté qu'il va encore affermir ultérieurement. L'attribution par R. S. N. de 3 manuscrits aux années 1280 permet de mieux suivre le développement progressif qui le conduisit à sa maîtrise de scribe et d'enlumineur dans les années 1290 et au début du XIVe s., où il rivalisa avec les plus grands, comme ses contemporains de l'atelier dit de la Palaiologina. Le tournant décisif est marqué par les 2 premiers manuscrits de luxe qu'il exécuta : le Tétraévangile cod. theol. 28 de la Bibliothèque de l'Université de Göttingen daté de 1289/1290 mais où le nom du scribe a été effacé et le Tétraévangile Burney 21 de la British Library de Londres [1291/92], commandé pour le monastère *τοῦ Φιλοκάλου* de Thessalonique. Théodore H. atteindra son *acmé* dans les Tétraévangiles du monastère de la Transfiguration aux Météores (cod. 545 [1296/97] et du Pantocrator (cod. 47, [1300/01]), où les ornements, s'inscrivant dans une tradition qui remonte aux Comnènes, sont d'un grand raffinement. Les conclusions de l'étude codicologique nous apprennent que ces manuscrits ont été les plus élaborés et ont dû être les plus chers. Le dernier manuscrit signé et daté [1307/08], recueil des Actes des Apôtres et des Épîtres au Sinaï (gr. 277) montre le déclin : la main est moins ferme dans le tracé des lettres et des ornements. R. S. N. relève les mêmes défauts dans le rouleau de la liturgie de s. Basile à Lavra (n° 11) qu'il date pour cette raison des années 1305-1310.

L'auteur estime que la parenté entre la manière de Théodore H. et celle de Théodosios qui, à l'âge de 22/23 ans, a copié en 1302 le Tétraévangile gr. I 20 de la Marcienne pourrait être due au fait que le second aurait fait son apprentissage chez le premier. Il attribue à ce même Théodosios les Épîtres contenues dans l'Add. 19388 de la British Library de Londres, où le scribe se serait davantage affranchi de l'influence de son maître. Un autre scribe, Léon, qui a signé, aux environs de 1300, le Tétraévangile Add. 19387 de la Brit. Lib. aurait été lui aussi un apprenti de Théodore H. R. S. N. pense encore que le Tétraévangile 727 de l'Université de Chicago aurait pu être exécuté dans l'atelier de Théodore H. ainsi que le Tétraévangile cod. 30 d'Iviron, où le maître aurait peut-être dessiné lui-même l'en-tête et l'initiale de l'Évangile selon Matthieu.

Pour les portraits d'évangélistes contenus dans 2 de ses manuscrits (Université de Göttingen cod. théol. 28 [1289/90] et Pantocrator cod. 47

[1300/01]), Théodore H. aurait fait appel à des miniaturistes pratiquant le style vigoureux dont firent alors preuve les peintres des ateliers de Thessalonique. Pour le manuscrit du Pantocrator R. S. N. songerait à un membre de la famille Astrapas, peut-être le célèbre Michel lui-même. Les portraits des évangélistes HM 1081 de la Huntington Library de San Marino, où Théodore H. aurait ajouté à un manuscrit du XIe s. des textes pour l'adapter à un usage liturgique, auraient été introduits auparavant en 1250/51 en même temps qu'une chronique s'arrêtant à cette année.

Le chapitre final «*A Byzantine Artisan in Thessaloniki*» rassemble les conclusions dégagées par l'auteur de sa vaste enquête et les replace dans un cadre plus général, celui du réseau des relations avec les milieux thessaloniciens et athonites où s'inscrivit l'activité de Théodore H., qui est bien le scribe-enlumineur pour lequel on possède le plus de manuscrits signés et datés. On notera aussi dans ce chapitre d'instructives observations sur les rapports entre maîtres et apprentis.

Le volume se termine par un catalogue des 27 manuscrits étudiés, 2 appendices et 2 index.

Sculpture

Jean-Pierre CAILLET-Helmut Nils LOOSE, *La vie d'éternité. La sculpture funéraire dans l'Antiquité chrétienne*. Paris, Éditions du Cerf, et Genève, Éditions du Tricorne, 1990. 1 vol. 24 × 31 cm, 150 pp., 114 figg. dont 80 en couleurs. Prix : 450 FF. ISBN 2-204-04090 (Cerf) —, 2-8293-0097-1 (Tricorne).

Dans ce volume, dont l'illustration de très haute qualité, due presque entièrement à M. H. N. Loose, vise à nous faire percevoir «de manière percutante la valeur esthétique intrinsèque» des œuvres reproduites, M. J.-P. Caillet nous donne «le bilan objectif», mais conçu et formulé de façon très personnelle, de nos connaissances actuelles sur les sarcophages paléochrétiens du IIIe au VIe s. Dans chacun des chapitres l'auteur a tenu à faire ressortir les évolutions qui se sont produites. Il a ainsi étudié la personnalité des commanditaires (des membres de la famille impériale et de l'aristocratie aux évêques), les phases du processus d'élaboration, les grands centres de fabrication et les modes de diffusion, les emplacements occupés par les sarcophages, le message contenu dans les divers sujets traités, les étapes de l'évolution qui, dans les principes de composition et le traitement du relief, a conduit vers

un «détachement de plus en plus net à l'égard du naturalisme de tradition classique ... L'épuration de la forme répond ... idéalement, à terme, à celle du message» (p. 107). M. J.-P. C. a aussi tenu à montrer comment par les remplois, funéraires et autres, et «par la constitution de collections, les siècles postérieurs ont témoigné d'un souci de préservation et de valorisation de ces incunables de l'art chrétien» (pp. 3-4). Au terme de l'*Épilogue* il a conclu que «les réalisations dont traite ce livre sont à porter au seul compte de l'Antiquité ... La sculpture paléochrétienne s'éteint ... avec la culture dont les modes et les techniques l'avaient indéfectiblement imprégnée ; paradoxe saisissant mais bien propre à illustrer l'une des grandes mutations de l'histoire» (p. 124).

Les byzantinistes apprécieront aussi ce qui est dit de la place tenue et du rôle joué par Constantinople, l'Asie Mineure, l'Illyricum, Ravenne, l'Égypte.

À la fin du volume 5 pages de bibliographie (comprenant même les ouvrages parus en 1989) sont suivies de 4 index détaillés (sujets et motifs, noms de personnes, noms de lieux, commentaires dans le texte).

Nous voilà en possession d'un ouvrage qui se recommande à notre attention par l'étendue et la solidité du savoir, l'originalité et la profondeur de la pensée et l'élégance de la présentation.

Nezih Firatli (†), *La sculpture byzantine figurée au Musée archéologique d'Istanbul.* Catalogue revu et présenté par Catherine Metzger, Annie Pralong et Jean-Pierre Sodini. Traduction turque par Ayda Arel. Paris, Jean Maisonneuve, 1990. 1 vol. 22,5 × 27,5 cm, x-268 pp., 128 pll. (Bibliothèque de l'Institut français d'Études anatoliennes. XXX). ISBN 2-7200-X et 2-9060-5308-2.

Il est revenu à M. J.-P. Sodini de mettre au point et de compléter, avec la collaboration de Mmes C. Metzger et A. Pralong, le catalogue des sculptures byzantines figurées du Musée archéologique d'Istanbul où le regretté N. Fıratlı disparu prématurément en mars 1979, s'était proposé de rééditer, en la mettant à jour, cette partie du célèbre *Catalogue* de Mendel et en y ajoutant les œuvres entrées au Musée de 1914 à 1978, date limite que les trois savants français ont respectée. Ils sont aussi restés fidèles à la répartition du matériel en rubriques décidée par N. Fıratlı : ronde bosse (statuaire impériale et officielle, statuaire profane ou non attribuée, statuaire religieuse, statuaire animalière, colonnes historiées et bases ayant porté des statues honorifiques), reliefs honorifiques et officiels, sculpture funéraire (sarcophages,

façades de sarcophage en calcaire, stèles funéraires), reliefs religieux (y compris les icones) et à thèmes divers, mobilier liturgique (surtout tables et ambons), sculptures architecturales (auxquelles ont été joints les *arcosolia* funéraires, les plaques de parapet et les dalles de placage, les gargouilles et les bouches de fontaine). Dans le dernier chapitre sont restées groupées les pièces provenant d'un même site ou d'un même bâtiment : Quartier des Manganes, Fenari Isa Camii, Kariye Camii, Saraçhane (Saint-Polyeucte). En tête de plusieurs rubriques ont été placées des introductions rapprochant les œuvres étudiées d'autres provenant de Constantinople ou portant la marque de l'influence de la capitale de l'Empire (comme, par exemple, les sarcophages de Ravenne). Elles concernent la sculpture en ronde bosse (pp. 1-4), les colonnes de Théodose et d'Arcadius (p. 27), la sculpture funéraire (pp. 43-45), les personnages sur les bas-reliefs religieux après le triomphe des iconophiles — certains de ces personnages étant peut-être des empereurs (pp. 73-78), le mobilier liturgique (pp. 91-92), les chapiteaux et les impostes (pp. 103-107), les piliers de clôture (pp. 140-142), les plaques de parapet et les dalles de placage (pp. 150-152), les gargouilles et les bouches de fontaine. Ce sont ces commentaires introductifs qui ont été traduits en turc à l'intention particulière des étudiants en archéologie du pays. Mais ils sont de nature à instruire les spécialistes par l'ampleur de l'information et la nouveauté de plusieurs comparaisons ; ils constituent de précieux apports à une meilleure connaissance de multiples aspects de l'histoire de la sculpture paléochrétienne et byzantine.

Les pièces inédites sont trop nombreuses pour être toutes retenues ici. Avec l'arbitraire inhérent à tout choix, nous signalerons (en indiquant la matière seulement quand il ne s'agit pas de marbre : **7** (IVe s. ?) et **8** (V^e^-VIe s.) : fragments de statues impériales en porphyre ; **9** (IVe-Ve s.) et **10** (fin IVe-Ve s.) : fragments de statues d'empereurs ou de hauts magistrats en albâtre ; **11** : statue cuirassée (VIe-VIIe s.) ; **16** : fragment de statue de haut magistrat (fin IVe-début Ve s.) ; **20** (1re moitié du Ve s.) et **22** (fin du IVe-début du Ve s.) : têtes d'homme barbu ; **27** : tête de statuette ou de sculpture en haut relief (datation incertaine) ; **31** : statuette de musicien assis (XIe s.) ; **40** : fragment de statue d'apôtre (?) (Ve s.) ; **46** (Ve s.) et **47** (Ve s.) : statuettes de Bon Pasteur avec une sorte de colonne servant de support au revers ; **52** (Xe s. ?) et **53** (V^e^-VIe s.) : lions fragmentaires ; **54** : tête de taureau (V^e^-VIe s.) ; **72-74** : fragments de reliefs avec soldats (IVe-Ve s.) ; **84** : fragment de sarcophage

à colonnes avec Vierge à l'Enfant (fin du IVe s.) ; **122** : relief avec buste, sans doute d'un roi biblique (XIIIe-XIVe s.) ; **132** : relief avec Vierge orante, réplique provinciale de la Vierge orante de Gülhane ; chapiteaux à double zone, avec aigles aux angles au-dessus d'une couronne de feuilles d'acanthe épineuse (**195**, 2e moitié du Ve s.-1re moitié du VIe) ou avec protomés de béliers (**204**, 2e moitié du Ve s. ; **208**, VIe s.), ou de griffons (**212-213**, 1re moitié du VIe s.) ; impostes à masque feuillu (**220**, VIe s.) ou «décorée sur un des petits côtés d'un visage humain ... sommairement dessiné» (**221**, VIIIe-IXe s. ?) : chapiteaux-corbeilles avec masques feuillus (**224**, VIe s.) ou aigles aux angles (**233**, XIe-XIIe s.) ou encore aux faces cantonnées de pommes de pin (?) (**236**, XIVe s. ?) ; chapiteau de pilastre avec le thème triomphal du buste de Niké soutenant des 2 bras levés un bandeau (**242**, IVe s.) ; consoles avec scène de chasse (**249**, 2e moitié du VIe s.), protomé de griffon (**251-253**, 2e moitié du Ve s.-1re moitié du VIe), aigle (**254**, VIe s.), tête de taureau (**256**, Ve-VIe s. ; **257**, VIe s.), tête de lion (**258**, XIIe-XIVe s. ?) ; **259** : clef d'archivolte avec 2 têtes de Méduse, provenant sans doute d'un arc monumental en rapport avec le forum de Constantin (IVe, époque de Constantin ?) ; **270** : fragment de linteau (?) dont une face est décorée de 2 anges portant une couronne de feuilles de laurier où s'inscrit une croix latine (Ve s.) ; **323** ; plaque de parapet avec 2 paons et 2 chiens s'affrontant, à l'intérieur d'enroulements, de part et d'autre d'une fontaine (IXe-Xe s.) ; **327** : fragment de plaque (en schiste rouge) avec un paon s'agrippant à une tige feuillue qui sort apparemment d'un canthare stylisé (IXe-Xe s.) ; **340** : fragment de plaque avec en A : un oiseau picorant penché sur une large feuille, et en B : des palmettes (IXe-XIe s.) ; **342** : cadre de plaque de parapet avec un bouquetin et un lion s'affrontant de part et d'autre d'une tige végétale (IXe-Xe s.) ; médaillons circulaires contenant un cavalier transperçant de sa lance un quadrupède couché (saint Georges ?) (**345**) ou un lion sur l'arrière-train duquel est posé un oiseau (**346**, Xe-XIe s.) ; **347** : plaque de revêtement avec 2 petits cavaliers s'affrontant de part et d'autre d'un monstre marin au-dessus d'un griffon (Xe-XIe s.) ; des gargouilles en forme de tête de lion allant des Ve-VIe s. aux Xe-XIIe (350-355) ; **419** : pour ce fragment de tête couronnée découvert dans une fosse funéraire du *parecclision* de Kariye Camii, que Ø. Hjort attribuait au VIe s., il est proposé «une date postérieure au début du Xe s.» sans descendre «au-delà de la fin du XIIe s. ou du début du XIIIe ... Il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un empereur réel ou d'un personnage en tenue impé-

riale (Prophète ?)» ; **507** : fragment d'une statue de divinité fluviale (d'après une suggestion de C. Mango, ce serait «l'Aétios, fleuve de Cytlos, adoré par le Lykos, qui décorait, comme l'indique un texte difficile du Pseudo-Codinos [Bonn, 1848, p. 172], le Forum Amastrianum»).

On corrigera p. 75, 1re col., 1re l. **413** en **414** ; p. 76, 1re col., 14e l. *celle* en *celui.*

Je me permets de rappeler que j'avais fait reproduire dans mon livre sur *L'art byzantin* certaines des œuvres contenues dans ce Catalogue : **5** (fig. 41) ; **33** (fig. 144), **77** (fig. 145) ; **81** (fig. 49) ; **101** (fig. 53) ; **365** (fig. 178).

Iconographie

Ernst KITZINGER, *Reflections on the Feast Cycle in Byzantine Art*, dans *Cahiers archéologiques*, 36 (1988), pp. 51-73, 12 figg.

E. K. rappelle que les plus anciens exemples actuellement connus du Dodekaorton datent du XIe s. mais qu'il s'en est peut-être rencontré dès le Xe s. Des variantes se manifestent dans le choix des scènes qui le composent et l'on observe qu'il y a d'abord eu quelque hésitation à y inclure la Dormition de la Vierge. La première église dont les fresques présentent un Dodekaorton «canonique» est celle de la Panagia Monasgou à Monagri (Chypre, 1re moitié du XIIIe s.). Le nombre de scènes dans un cycle peut être accru sans que se perde la connotation de «fête liturgique». En général les scènes de fêtes sont composées selon une symétrie axiale ; le temps semble y avoir été suspendu ; chaque événement sacré apparaît comme perpétuel et n'est pas relié visuellement au suivant si bien que «the whole is like a string of beads, each well rounded and complete in itself» (p. 57). Dans les églises le cycle part normalement de l'E., se déroule dans le sens des aiguilles d'une montre et revient à l'E. «In its monumental rendering in the church the feast cycle concretely and visually presents the series of events pertaining to the Incarnation as an ever present, eternally recurrent reality» (p. 58). E. K. trouve les antécédents du Dodekaorton dans le cycle que l'on voit sur le revers de quelques ampoules de pèlerins (fabriquées en Palestine au VIe s. ou, au plus tard, au début du VIIe), sur le couvercle du reliquaire du Sancta Sanctorum, sur des bracelets en argent découverts en Égypte et sans doute importés de Terre sainte, sur des bagues en or octogonales et sur de petits vases en bronze, considérés

généralement comme des encensoirs. Ce cycle aurait eu une fonction apotropaïque. Les croix-reliquaires de Pliska et de Vicopisano (au IXe s.) substituent la Présentation au Temple à la Visitation et l'Anastasis aux Saintes Femmes au Tombeau (cette dernière substitution se rencontre aussi, à la même époque sur le reliquaire Fieschi-Morgan) ; la croix de Pliska ajoute au cycle la Transfiguration. E. K. voit dans ses œuvres les témoins d'une phase de l'évolution qui, de Palestine, nous conduit au cycle mésobyzantin. Se fondant sur un passage du patriarche Nicéphore (*Antirrh.*, III, 36) il les considère elles aussi comme des amulettes. Et une expression de Manuel Philès qui appelle les 12 fêtes réunies sur une icone en mosaïque *συνηγορούς ... τῆς σωτηρίας* lui donne à penser que l'on croyait encore au XIVe s. au pouvoir bénéfique de ce cycle.

Anatolie

R. M. HARRISON, *Amorium 1987. A Preliminary Survey*, dans *Anatolian Studies*, t. XXXVIII, 1988, pp. 175-184, 4 figg., 4 pll.

R. M. HARRISON, *Amorium 1988. The First Preliminary Excavation, Ibid.*, t. XXXIX, 1989, pp. 167-174, 5 figg., 12 pll.

R. M. HARRISON et alii, *Amorium Excavations 1989. The Second Preliminary Report, Ibid.*, t. XL, 1990, pp. 205-218, 4 figg., 4 pll.

On peut espérer beaucoup des campagnes annuelles de fouilles entreprises en 1988 (après une prospection en 1987) par une équipe nombreuse que dirige R. M. Harrison, à Amorium (dans l'E. de la Phrygie), qui fut probablement la troisième ville de l'Empire byzantin après Constantinople et Thessalonique, et donc la première en Asie Mineure. On sait que ce fut la métropole du thème des Anatoliques et le berceau d'une dynastie. R. M. H. se propose de reconstituer, grâce aux témoignages de l'archéologie, l'évolution de la ville depuis l'époque hellénistique jusqu'aux Seldjoucides. Les deux premières campagnes ont appris que le puissant rempart, reconstruit sous Zénon, était par endroits renforcé de tours triangulaires. Elles ont aussi permis de reconnaître dans la ville basse l'existence d'un grand édifice public, peut-être inachevé ou bien dont les éléments dégagés seraient les substructions d'un étage où se seraient trouvées les pièces principales. Elles n'ont livré aucune trace du terrible sac de 838 par les Arabes de Moutasim. Rien ne témoigne non plus de la prospérité de la ville à l'époque byzantine. On n'y a recueilli jusqu'à présent, pour les «Dark

Ages», que de la céramique et des lampes de fabrication locale et peu de monnaies de bronze. En revanche au Haut Empire ont été importés des marbres pour la sculpture et l'architecture ainsi que de la céramique. Au Musée d'Afyon sont conservées 24 monnaies provinciales d'Amorium allant de la fin du IIe s. ou du Ier s. av. notre ère jusqu'au commencement du IIIe s.

Nicole THIERRY, *Découvertes archéologiques en Asie mineure centrale et orientale. Leur intérêt pour les études byzantines*, dans *XVIIIe Congrès international des études byzantines, Moscou 8-15 août 1991, Rapports pléniers*, Moscou, 1991, pp. 458-478.

Dans ce substantiel rapport, accompagné d'une ample bibliographie de 6 pages, Mme Nicole Thierry a fait le point sur les apports dont les études byzantines se sont enrichies à la suite des découvertes et des recherches des trente dernières années en Cappadoce, dans les régions de Tao-Klardjétie et Chavchétie, dans le bassin de l'Euphrate taurique, dans celui du lac de Van et enfin en Cilicie. On sait que dans ces recherches celles de Mme N. Thierry et de M. M. Thierry occupent une place prééminente.

Pour la Cappadoce, Mme Th. n'a découvert qu'une église paléochrétienne *construite*, en croix libre, à Hanköy, dans la région de Tomarza (cf. son article des *Monuments Piot* 71 (1990), pp. 45-82). Le reste des monuments chrétiens est troglodyte, au nombre de 231 dans le décompte qu'elle en a arrêté en avril 1990 (sans y avoir enregistré certains «fragments isolés d'architectures ou de peintures, voire de petites chapelles ou oratoires»). Ce nombre peut être porté à 253 si l'on prend en considération les témoignages archéologiques (c'est-à-dire ceux qui concernent aussi les remaniements et les restaurations). Mme Th. rappelle aussi fort pertinemment, pour réagir contre certaines idées fausses touchant la vie rupestre en Cappadoce, les «quinze nécropoles et sites caractérisés par des tombeaux antiques. Ces témoins du peuplement païen avaient été systématiquement négligés ou niés, alors qu'ils sont partout». «La continuité de peuplement de l'Antiquité au Moyen Âge est maintenant assurée [21% des monuments pour le Haut Moyen Âge] alors qu'on croyait à une sorte de «génération spontanée» de colonies religieuses aux IXe-Xe siècles. D'autre part, l'étude du développement ponctuel des centres religieux et urbains montre qu'ils se sont déplacés de l'époque romaine au Bas Moyen Âge. L'exemple du célèbre site de Göreme est [de ce point de vue] caracté-

ristique». «Deux hiatus marquent les campagnes monumentales : l'un, dans la seconde moitié du VIIIe s. et la première du IXe, correspond aux invasions arabes ; l'autre au XIIe s. répond à l'état de guerre qui suivit les invasions turques ... La renaissance des Xe et XIe s. marque l'apogée de la période médiévale et fut brutalement interrompue par la conquête turque des années 1080. Il fallut alors attendre le XIIIe s. pour que l'Anatolie, sous l'effet de la paix seldjoucide puis mongole, retrouve une prospérité qui atteignit également les colonies grecques ; de nombreuses églises furent alors restaurées et peintes». ... «La Cappadoce n'est pas une province périphérique de l'Empire, elle reste centrale jusqu'au VIIIe et de nouveau du milieu du IXe siècle jusqu'à la fin du XIe». Et Mme Th. rappelle le mot de Paul Lemerle pour qui, au VIIe siècle, «l'Asie mineure est l'Empire». Les monuments du Haut Moyen Âge, tout en s'inscrivant dans l'unité du monde méditerranéen de l'Espagne wisigothique à la Transcausasie, traduisent «l'influence de l'art sassanide et un orientalisation qui alla s'accentuant dans tous les domaines à l'époque d'Héraclius». «L'iconographie du Haut Moyen Âge trouve en Cappadoce quelques-uns de ses plus anciens exemples ; certains n'eurent pas de suite médio-byzantine».

L'hérésie iconoclaste «se maintint [en Cappadoce] dans le peuple jusqu'au début du Xe siècle. La Cappadoce, terre de paysans-soldats, où Césarée servait de place de regroupements des troupes était naturellement favorable à cette doctrine». On peut y voir la preuve que la doctrine iconoclaste avait été inspirée, au moins en partie, par la conviction que les victoires arabes étaient un châtiment de Dieu infligé aux Byzantins iconodoules et que ceux-ci devaient, comme les musulmans, respecter l'interdit de l'image pour retrouver la faveur divine (cf. Ch. Delvoye, *Art byzantin*, p. 161, 163-164).

La seconde moitié du IXe et le Xe siècle se révélèrent «très inventeurs» en matière d'iconographie. «Il n'est guère de sujets d'iconographie byzantine dont on ne trouve un prototype ou un essai en Cappadoce ... La connaissance du matériel de cette province-musée est indispensable à tout iconologue du christianisme oriental et occidental».

La seconde période médio-byzantine se distingua moins par l'iconographie «qui se codifiait» que par la variété des styles «fonction de la richesse des commanditaires».

Les restaurations et les nouveaux décors qui marquent au XIIIe siècle la renaissance de la colonie grecque dans le cadre d'un état musulman prospère, civilisé et tolérant, permettent d'évaluer l'assez bas niveau

de la colonie chrétienne qui avait en partie perdu ses élites et vivait dans un monde de haute culture iranienne. Deux exceptionnels décors, dus sans doute à des peintres venus de l'Empire, s'opposent aux caractères provinciaux et archaïsants des autres» : ce sont la Bezirana Kilise et les deux églises de Yüksekli.

Pour les découvertes en Tao-Klardjétie (ou Géorgie méridionale, vilayets de Kars, Artvin et Erzurum en Turquie ; cf. Michel THIERRY, *Topographie et état actuel des monuments géorgiens en Turquie orientale*, dans la *Revue des Études géorgiennes et caucasiennes*, t. 5, 1989), «les recherches entreprises ces trois dernières décennies ont apporté de nombreux renseignements d'ordre historique sur l'organisation militaire et monastique du royaume («le plus riche des royaumes géorgiens de l'époque, celui qui fut le champion de l'identité ibère en face de l'empire byzantin»). Le grand nombre de forteresses illustre le caractère éclaté de la féodalité». On peut aussi maintenant «apprécier à une juste mesure le rôle que jouèrent les monastères dans la constitution du royaume au IXe siècle. Riches et nombreux, ils furent les foyers de la civilisation géorgienne et entretinrent des relations étroites avec ceux de Byzance aux Xe et XIe siècles».

Divers travaux ont fait mieux connaître les peintures (présentant des parentés au Xe siècle avec celles de la Cappadoce byzantine et aux XIe et XIIIe siècles avec celles de la Géorgie orientale), l'architecture, la sculpture monumentale (figurée et ornementale).

Tout ce que nous en dit Mme N. Th. nous fait encore plus vivement souhaiter qu'elle nous donne sur l'art de la Géorgie un volume analogue à celui de M. M. Th. sur l'art arménien. On peut être assuré qu'il ne serait pas d'un moindre intérêt et qu'il connaîtrait le même succès.

Pour les témoins de l'art arménien sur les territoires de la Turquie, plus de 150 édifices ont été nouvellement répertoriés au cours de ces 30 dernières années et l'étude de monuments anciennement connus a été reprise et approfondie. Se sont ainsi enrichies nos informations sur la typologie des églises (notamment sur l'existence d'exemples mixtes arméno-géorgiens), sur l'histoire légendaire de l'évangélisation de l'Arménie (grâce à des églises édifiées pour des reliques ou des miracles de Barthélémy, Thomas, Thaddée ou pour jalonner le trajet du voyage de Hripsimé et de ses compagnes) ou encore sur l'histoire politique et militaire de la région. Mme Th. rappelle aussi des propos que lui ont tenus, ainsi qu'à M. Th., des habitants de ces provinces qui illustrent la permanence de certaines traditions (comme la vision

de saint Eustache). On a aussi des témoignages archéologiques de la présence de Grecs en Arménie, de «fondations des Arméniens dans la région de Sébaste ou de leur installation dans des couvents grecs d'Euphratène» (cf. M. Thierry, *Byzantion*, t. LXI, 1991, pp. 496-517).

Pour la Cilicie, Mme N. Th. a signalé deux séries de découvertes différentes : 1) les mosaïques paléochrétiennes de Mopsueste, Korykos, Ayas-Elaiousa et Dag Pazari et surtout les forteresses du royaume arménien (1187-1375), qu'il n'est malheureusement pas possible de fouiller.

Catherine JOLIVET-LEVY, *Les églises byzantines de Cappadoce. Le programme iconographique de l'abside et de ses abords.* Paris, Éditions du C.N.R.S., 1991. 1 vol. 29 × 23 cm, 391 pp., 185 pll dont 16 coul. Prix : 590 Ffr. ISBN 2-222-04451-0.

Nous nous trouvons en présence d'une des très grandes thèses de l'Université française, qui fera date. Pour un homme de ma génération, elle fait songer, par l'ampleur de l'érudition, la rigueur de son système, le souci de creuser le problème et de le resituer dans la plus large perspective possible, la richesse des informations contenues dans les notes, au *Philippes et la Macédoine orientale* de Paul Lemerle, qui lui aussi marqua un tournant fondamental dans nos études.

(Compte-rendu inachevé)

Syrie

Thilo ULBERT, *Der kreuzfahrerzeitliche Silberschatz aus Resafa-Sergiupolis*, mit Beiträgen von R. DEGEN, G. EGGERT, A. KREUSER, H. MOMMSEN, F. J. PANTENBURG, H. DE PINOTEAU, B. SPIERING, A. STEINER, J. WEBER und F. WILLER. Mayence, Ph. von Zabern, 1990. 1 vol. 25 × 35 cm, XII-115 pp., 48 figg., 8 tableaux, 24 photographies sur 8 pll. en couleurs, 138 photographies sur 54 pll. en noir et blanc. (RESAFA. III). ISBN 3-8053-1061-7.

M. Th. U. publie ici les 5 vases en argent, en partie dorés et niellés, découverts le 2 mai 1982, dans un vase pansu en céramique vernissée (datable de la 1re moitié du XIVe s.) qui avait été enfoui, au témoignage des trouvailles monétaires, après 1243 dans une des pièces d'habitation aménagées tardivement dans l'angle S.-O. de la cour à péristyle au N. de la basilique consacrée initialement à la Sainte Croix à Resafa-

Sergioupolis (cf. Th. ULBERT, *Die Basilika des Heiligen Kreuzes ...* [RESAFA, II], pp. 117, 153, 154 et *XXXV Corso di cultura sull'Arte Ravennate e Bizantina*, 1988, p. 369 ; *Byzantion*, LX, 1990, p. 510). Ce trésor aurait été vraisemblablement inhumé lors de l'invasion de la Syrie par les Mongols de Hūlāgū en 1258-1259. Il comprend 5 pièces :

1) une *coupe* qui, par la forme et le décor, est une œuvre purement islamique, fabriquée vers 1200 dans l'E. de l'Anatolie ou en Syrie (peut-être à Resafa même) et qui a été transformée en lampe (ou en encensoir) ; les parois sont décorées de 4 médaillons dorés travaillés au repoussé : 2 contiennent 2 renards ou 2 chacals affrontés en position assise, la tête retournée, l'un étant plus petit que l'autre (pour suggérer qu'il s'agit d'un couple ?) ; les 2 autres médaillons renferment un rapace attaquant un canard ; les panneaux niellés entre les médaillons sont incrustés d'argent : 2, aux extrémités d'un diamètre, sont occupés par 2 rinceaux entrelacés ; les 2 autres montrent des sphinx antithétiques sur un fond de rinceaux semblables ; en dessous, une frise, également sur un fond de rinceaux, représente des chiens et un léopard poursuivant une gazelle, un lièvre et un renard ou un chacal ;
2) un *calice*, à la tige munie d'un nœud cannelé, qui, par la forme, reproduit un modèle occidental, de la fin du XIIe ou du début du XIIIe s. mais dont le décor figuré et ornemental relève de l'Orient syro-byzantin : sous la lèvre une frise, niellée, d'arcades et de palmettes est interrompue par 4 médaillons en or où est incisé un buste du Pantocrator et auxquels répondent, gravées sur le pied, 4 croix dont les bras se terminent par un médaillon semblable à celui qui occupe leur intersection (l'ensemble rappelant le lien entre l'Eucharistie et le Sacrifice du Christ) ; sur la doublure en or de l'intérieur de la coupe a été incisé, avec incrustations de nielle, le groupe de la Vierge trônant à l'Enfant entre les archanges Michel et Gabriel (avec des maladresses dans la gravure des inscriptions en grec) ; cet important témoin de l'osmose entre art occidental et art syro-byzantin à l'époque des croisades, a dû être exécuté vers 1200, dans la région syro-mésopotamienne, peut-être à Resafa ; une inscription en *syriaque*, redoublée sous le pied et en dessous de la lèvre, nous indique que ce calice a été offert par un prêtre nommé Īwānnis ;
3) un *pied de calice*, également à nœud cannelé (mais qui pourrait être aussi le pied d'un ostensoir de relique) est décoré de 2 couronnes superposées de feuilles arrondies, travaillées au repoussé et rehaussées d'or ; datant de la fin du XIIe s. ou de la 1re moitié du XIIIe, il a pu

être importé d'Europe occidentale ou fabriqué en Syrie par un artiste occidental pour un croisé ;
4) une *patène* attribuable à l'art occidental par ses petites dimensions (diamètre : 13 cm) et ses motifs (dans le médaillon central la main droite de Dieu se détache sur une croix pattée ; il est entouré de 10 arcs retombant sur des palmettes) ; une inscription en *syriaque* sur le marli nous dit que la patène a été offerte à l'église de Saint-Serge de Resafa par Ḥasnōn d'Edesse (il s'agirait d'un médecin d'Edesse mort à Alep en 1227 et qui serait passé par Resafa lors de son voyage entre ces 2 villes) ; cette patène aurait pu être fabriquée au XIIe s. soit en Europe occidentale soit en Syrie, peut-être à Edesse, où Ḥasnōn serait entré en sa possession dans nous ne savons quelles circonstances ;
5) une *coupe à boire* du type occidental dit *scyphus* ou *hanap* décorée intérieurement de 10 écus en forme de cœur rayonnant autour d'un blason, mis en place lors d'une réparation (ce qu'a confirmé l'examen physique) ; de l'étude héraldique par M. H. de Pinoteau (ch. IV), il ressort que la coupe a dû appartenir à un membre de la famille picarde des sires de Couzy, au plus tôt à Raoul Ier, qui participa à la 3e croisade et mourut en 1191 à Saint-Jean d'Acre ; la coupe a pu être fabriquée en Europe occidentale ou en Palestine ; une inscription *en arabe* nous apprend qu'elle a été ultérieurement offerte à l'église de Qal'at Ğa'bar (sur l'Euphrate au N.-O. de Resafa) par une femme appelée Zayn ad-Dār («ornement de la maison»).

Pour dater ces objets et en localiser l'origine, Th. U. a procédé à des comparaisons avec des pièces de nombreux musées et trésors (de Mariemont et de Cardiff à Moscou). Il en résulte d'enrichissantes vues d'ensemble sur les calices et les patènes d'Orient et d'Occident ainsi que sur les coupes à boire occidentales.

Ce trésor nous montre que le sanctuaire de saint Serge, dont les reliques avaient été transférées dans le compartiment N.-E. de la basilique sans doute au cours des années 580, est resté un centre de pèlerinage jusqu'au XIIIe s. Resafa n'ayant appartenu à aucun des royaumes latins, il est compréhensible qu'aucun de ces objets n'ait été offert par un croisé, même si, hormis la lampe, ils se rattachent à l'art occidental (le calice du moins par la forme), dont on voit se confirmer la faveur qu'il rencontra alors en Syrie.

Les derniers chapitres traitent du nettoyage et de la restauration des objets (qui, commencés à Damas, furent achevés au Rheinisches Landesmuseum de Bonn) et de leur analyse physique et chimique. Les

causes des cassures dans l'argent ont été recherchées de manière à prendre les mesures de consolidation adéquates. Les originaux sont maintenant retournés à Damas ; des copies ont été exécutées pour Damas, Raqqa et Bonn.

Jordanie

I Mosaici di Giordania. Catalogo di Michele PICCIRILLO. Testi di Janine BALTY, Ghazi BISHEH, Helmut BUSCHHAUSEN, Noël DUVAL, Raffaella FARIOLI CAMPANATI, Michele PICCIRILLO, Pasquale TESTINI. Rome, Edizioni Quasar, 1986. 1 vol. 22 × 24 cm, 236 pp., 109 figg., 44 pll. en couleurs, 3 pll. en noir et blanc. ISBN 88-85020-73-9.

L'exposition de mosaïques de Jordanie qui s'est tenue au Palais de Venise à Rome en 1986 et qui doit être présentée en Autriche (Vienne, Klagenfurt et Linz) et en Allemagne (Munster et Munich) a donné lieu à la publication d'un volume où le catalogue de 56 numéros (15 pages) est précédé d'études qui sont autant de mises au point de synthèse (145 pages).

Après avoir retracé l'histoire de la Jordanie depuis le néolithique de Beidha (pp. 19-30), M. Piccirillo a dressé l'état actuel de nos connaissances sur les sites de la province d'Arabie et des trois Palestines en tenant compte des acquisitions les plus récentes (au nombre desquelles les résultats de ses propres fouilles comptent pour beaucoup) et en mettant, bien entendu, l'accent sur les mosaïques mais sans négliger ni l'architecture ni la sculpture (pp. 31-101). On y trouvera notamment un *status quaestionis* sur la Carte de Madaba, qui semble avoir eu pour modèle une carte mise à jour et corrigée par rapport à l'*Onomasticon* d'Eusèbe et destinée aux pèlerins de Terre Sainte. P. 34 et fig. 19 : l'animal avec lequel Héraclès lutte sur cette mosaïque inédite de Madaba ne me paraît pouvoir être que le lion de Némée (c'est d'ailleurs la seule identification que retient Mme J. Balty p. 112). Sous le titre «La scuola di Madaba» (pp. 103-106), M. P., qui récuse d'ailleurs ce terme d'«école», étudie les tendances caractéristiques des ateliers en activité dans cette ville et s'attache surtout à la production du *Maître d'Hippolyte* (l'auteur de la mosaïque d'Hippolyte) et à celle du *Maître de la Carte*. H. Buschhausen a repris l'analyse de la mosaïque d'Hippolyte à la lumière de la tragédie d'Euripide et de l'*Ἔκφρασις εἰκόνος* de Procope de Gaza, qu'il considère comme la source littéraire de l'œuvre (pp. 117-127).

Mme Janine Balty a recherché ce qui rapprochait et ce qui séparait les mosaïques de Syrie de celles de Jordanie (pp. 107-115). Les parentés que l'on observe jusqu'à la fin du IVe s. sont le témoignage non pas de rapports particuliers ni d'influences mais de l'appartenance à un commun héritage hellénistique (notons que Mme B. date la mosaïque des Muses et des Poètes de Gérasa non pas comme H. Joice dans les *RM*, 1980, pp. 307-325 du règne d'Hadrien ou du début de celui des Antonins mais de la fin du IIIe s., ce qui me paraît plus vraisemblable). C'est à la suite des mesures antipaïennes de Théodose et de leurs répercussions sur le choix des thèmes iconographiques qu'un écart va s'accentuer entre la Syrie et la Jordanie. Alors que la Syrie du Nord préfère les grandes compositions «traitées dans un style large et puissant», les écoles de Jordanie «ont développé au contraire un style miniaturiste et grâcieux qui ne pouvait s'appliquer qu'à des figures de petites dimensions» (mais Mme B. a relevé les exceptions à ces tendances générales). Au VIe s. la figure humaine, qui est l'objet d'une nette prédilection dans «l'école de Madaba» disparaît en Syrie. Les compositions géométriques, fréquentes en Syrie surtout dans la première moitié du Ve siècle, reviennent à la mode en Jordanie à la fin du VIe et au VIIe s., où dominent les motifs d'entrelacs. Les quadrillages et les semis de fleurettes appartiennent au répertoire de toutes les provinces orientales. Mme B. conclut qu'il n'y a pas eu de «relation privilégiée» entre les mosaïstes de Syrie et ceux de Jordanie. La prise d'Antioche par Chosroès en 540 a entraîné pour la Syrie un lent déclin alors qu'au contraire l'attraction exercée sur les pèlerins par les Lieux Saints de Palestine et d'Arabie entraînait pour ces régions un prodigieux développement et la construction de nouvelles églises aux pavements de mosaïque. «Quand les premiers omeyyades voulurent orner de tapis somptueux leur château de Khirbet el-Mafjar, ils trouvèrent sur place une tradition encore très vivante», en sorte que «la province où l'hellénisme avait été le moins profondément enraciné, transmit aux nouveaux conquérants la vieille tradition gréco-romaine de la mosaïque de pavement». C'est ce que fait ressortir aussi l'étude des mosaïques de Qasr el Hallabat par M. Ghazi Bisheh (pp. 129-134).

Dans le chapitre final (pp. 157-162) Mme Raffaella Farioli Campanati a tiré des conclusions générales sur : le style de composition «compacte» des mosaïques de Jordanie, la liaison entre les sujets traités et leur emplacement dans les églises et les rapports avec les territoires voisins en insistant sur les influences sassanides, transmises particulièrement

par les tissus. P. 161 : pour la mosaïque de Deir el-'Adas on se reportera à la p. 115, note 37, où Mme Balty signale que d'après la lecture, par J. P. Rey, de l'inscription dédicatoire, cette église doit être datée de 722 et non plus de 621.

Pasquale Testini (pp. 135-142) s'est interrogé sur les significations symboliques ou allégoriques que pouvaient avoir les représentations d'animaux, isolés ou affrontés, et a invité à la prudence dans ce genre d'interprétations. Dans les bâtiments religieux les animaux lui paraissent avoir eu pour but d'évoquer aux yeux des fidèles un monde «différent de celui de la vie quotidienne pleine d'angoisses et de misères», un monde qui «offre un horizon nouveau à l'espérance».

Après des considérations sur les rapports entre les mosaïques et l'architecture, Noël Duval a dégagé des traits communs à plusieurs églises de Jordanie (où, avec le temps, il y a plus de ressemblances que de différences entre les églises de Gérasa, de Nébo et de la vallée du Jourdain (pp. 143-149). On trouvera aussi dans ce chapitre de précieuses informations sur les reliquaires, les ambons et les baptistères. Le même savant a encore analysé les représentations de villes et de monuments, pour la plupart des églises, sur des mosaïques de Gérasa, de Ma ᶜin au voisinage de Madaba, de Quweismeh (près d'Amman), de Samra (celles-ci pratiquement inédites) et de Khirbet el-Mukhayyat (pp. 151-156). *In fine* il a appelé à la comparaison avec les mosaïques pariétales et les miniatures de manuscrits pour préciser la signification de détails traités sommairement par les mosaïstes.

À l'exposition furent présentés, outre une majorité de mosaïques, un calice eucharistique en verre de Gérasa (VIe s.), des lamelles métalliques, à sujets figurés, qui avaient été clouées sur une pyxide liturgique en bois (inédites ; découvertes à Um-el-Kundum, VIe s.), une bague de femme en or avec une invocation à la Théotokos (VIe s.), un reliquaire en marbre avec une capsella d'argent (d'Hesban-Esbus, VIe s.), des ornements en os d'un coffret en bois et une petite croix en stéatite (également d'Hesban, VIe s.), un fragment d'une tige de trépied en bronze décorée d'une tête de panthère, deux marteaux de porte en bronze et trois lampes d'argile (tous objets inédits découverts dans le «Palais incendié» de Madaba), deux chapiteaux en pierre de sable d'Aqaba-Aila, décorés sur l'une de leurs faces d'un archange tenant une croix entre deux aigles et, sur l'autre face, l'un de saint Longin, l'autre de saint Théodore.

Grèce

Anghéliki STAVROPOULOU-MAKRI, *Les peintures murales de l'église de la Transfiguration à Veltsista (1568) en Épire et l'atelier des peintres Kondaris*. Jannina, 1989. 1 vol. 21,5 × 28 cm, 218 pp., 6 schémas, 121 figg. en noir et blanc sur 76 pll., 1 pl. en couleurs. (*Πανεπιστημιο ιωαννινων. Επιστημονικη επετηριδα φιλοσοφικης σχολης. Δωδωνη : Παράρτημα αριθμ.* 46).

Dans notre précédente *Chronique* nous avions souligné les progrès considérables réalisés ces dernières années dans notre connaissance de l'art post-byzantin (t. LXI, 1991, fasc. 2, pp. 551-559). Le volume de Mme St.-M., qui ne nous était pas parvenu lorsque nous avons remis notre manuscrit à l'impression, y apporte une nouvelle contribution de valeur sous la forme du texte remanié d'une thèse de 3e cycle présentée à l'Université de Paris I.

Au témoignage de l'inscription votive l'église — à 1 nef unique voûtée en berceau — de la Transfiguration sur une colline dominant le village de Veltsista (nom vraisemblablement slave, aujourd'hui Klimatia) a été construite et décorée à l'initiative et aux frais des prêtres-moines Métrophane et surtout Ioasaph, ce dernier appartenant à la célèbre famille aristocratique des Philanthropinoi, réfugiée de Constantinople en Épire après la prise de la capitale de l'Empire par les Turcs. Les peintures murales en ont été exécutées de mai à juin 1568 par Frangos Kondaris seul, alors qu'à Saint-Nicolas de Krapsi (à l'E. de Jannina, 1563) et dans la *liti* du monastère de Barlaam aux Météores (1566), il apparaissait comme le collaborateur de son frère Georges, prêtre et ecclésiarque de Thèbes. On a supposé que ce dernier était mort lors de l'exécution des fresques de Veltsista.

Après une introduction sur la vie artistique, économique et sociale en Épire au temps de la domination turque et sur l'histoire et les églises de Veltsista, qui fut une citadelle à l'époque du Despotat, Mme St.-M. a procédé à une analyse extrêmement poussée de l'iconographie, qu'elle a resituée dans le cadre des traditions byzantines et des monuments contemporains et postérieurs. Frangos Kondaris était un peintre éclectique, qui a puisé ses sources et ses modèles dans des répertoires variés, y compris celui de la peinture italienne du *Trecento* et du *Quattrocento*, et qui s'est montré capable d'interprétations personnelles ainsi que d'initiatives créatrices. Il a été influencé par les peintures du naos du monastère des Philanthropinoi dues à la générosité aussi du prêtre-

moine Ioasaph Philanthropinos (cf. l'ouvrage de Mme Acheimastou-Potamianou : *Byzantion*, t. LVIII, 1988, pp. 278-280).

Mme St.-M. a défini les particularités de la composition, du modelé des chairs et du traitement des draperies ainsi que celles du coloris ; ici encore elle a relevé des emprunts à l'Occident, mais qui ne sont pas toujours bien assimilés.

Elle a ensuite dégagé, du point de vue de l'iconographie et du style, les caractéristiques de l'«atelier» dont les frères Kondaris furent les initiateurs (le mot «atelier» étant pris dans le sens large «d'un ensemble d'artistes que l'on peut rattacher les uns aux autres, selon des principes stylistiques très proches, ou bien de leurs disciples ou encore de leurs imitateurs : p. 135 ; n. 1). Pour ce faire elle a étudié d'abord les œuvres signées par les 2 frères : à l'église de Saint-Nicolas de Krapsi, édifiée et décorée en 1563 à l'initiative du patriarche œcuménique Ioasaph II «le Magnifique» (1556-1565) dans son village natal, et la *liti* du monastère de Barlaam aux Météores (1566), dont le commanditaire fut un autre Épirote, Antoine Apsaras, évêque de Vella, originaire de Jannina. Pour Krapsi je pense que Mme St.-M. a pleinement raison d'incliner à expliquer les différences entre les peintures du naos et celles du narthex non par l'intervention d'un 3e artiste (demeurant pour nous anonyme) mais par «l'origine variée des modèles utilisés» (p. 152). Après quoi notre consœur grecque a pris en considération les peintures murales non signées attribuables à l'«atelier» des Kondaris : peintures de l'église paroissiale de Saint-Démétrius à Veltsista construite en 1558 (peintures que Frangos Kondaris aurait imitées à l'église de la Transfiguration de la même localité, mais de façon pas toujours très heureuse), des 3 exonarthex du monastère des Philanthropinoi (qui seraient l'œuvre d'une équipe à laquelle auraient probablement participé les frères Kondaris ; Mme M. Acheimastou-Potamianou doit leur consacrer une publication), du monastère de l'Éléousa également dans la petite île du lac de Jannina (où Mme St.-M. propose de séparer des peintures exécutées en 1759 celles de la partie E. de la nef), du catholicon et de la chapelle du Prodrome au monastère de Galataki en Eubée (1566) et enfin du monastère de Hosios Mélétios sur le Cithéron, où «l'héritage de l'atelier des Kondaris se retrouve très altéré» (p. 176).

Dans son chapitre final (pp. 176-185) Mme St.-M. a montré la place occupée par la production des frères Kondaris dans le courant artistique du N.-O. de la Grèce, attesté dès la 1re moitié du XVIe s., lui-même tributaire de l'«atelier de Castoria» (connu dans les dernières

décennies du XVe s.) et, plus lointainement, héritier des traditions picturales du Despotat d'Épire. Dans l'œuvre des frères Kondaris «se croisent aussi bien la tradition de l'école de peinture de la Grèce du N.-O., manifestée autour de Frangos Catelanos, et les enseignements de l'école 'crétoise'. Leurs traits essentiels, aboutissant ainsi à une fusion maniériste, se sont diffusés dans l'art de la fin du siècle» (p. 182) et au XVIIe en Grèce et dans les régions balkaniques jusqu'en Valachie.

P. 42, n. 115 : on lira Ly*sipp*e au lieu de Ly*ssipos*. Pp. 57, 62, 89, 172 : on corrigera su*b*mentionnées en su*s*mentionnées. P. 45, n. 155 l'article annoncé comme étant «sous presse» a maintenant paru dans *Byzantion*, t. LX, 1990, pp. 366-381.

Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας. Περίοδος Δ'. Τόμος ιε', 1989-1990. Athènes, 1991. 1 vol. 21,5 × 28 cm, 282 pp., nombr. figg.

Ce nouveau volume du *Δελτίον*, dédié à la mémoire de J. Travlos (dont on trouve la biographie et la bibliographie pp. 9-14) confirme l'actuel épanouissement des études byzantines en Grèce par le nombre de savants qui y ont participé et par la qualité de leurs apports (pour le t. précédent voir *Byzantion*, t. LX, 1990, pp. 517-522).

3 études concernent l'**architecture**. Les maisons, généralement à 2 étages, des quartiers qui se développèrent en contre-bas du *kastro* de *Géraki* nous instruisent sur ce que fut un habitat de montagne au temps du Despotat de Morée (Anna Maria Simatou et Rosalia Christodoulopoulou, pp. 67-88). Nous avons aussi grâce à M. Dimitri Konstantios des informations sur *Οὐζντίνα* ou *Ὀσδίνα* en Thesprotie (pp. 89-104). La localité fortifiée, qui devait compter environ 500 habitants, semble avoir été détruite en 167 de notre ère par les Romains. Nous n'avons pas de témoignage de ce qu'elle devint aux débuts de l'empire byzantin mais à l'époque mésobyzantine la muraille fut réparée et le village prit plus d'importance. Il atteignit son *acmé* sous les Paléologues et encore au temps de la domination ottomane. Les maisons sont à 1 ou 2 étages, avec 2 à 3 pièces à chaque étage. D. K. a repéré 9 églises et 1 monastère. Saint-Athanase fut d'abord une église du type *σταυρεπίστεγος* ; elle a été reconstruite en 1954 sous la forme d'une basilique à 1 nef au toit en charpente. L'église à 1 nef voûtée en berceau des Taxiarques a été élevée en 1577 et décorée de fresques en 1620. La petite église de la Dormition de la Vierge, construite en 1609, fut d'abord une église à 1 nef voûtée, avant d'être transformée

l'année suivante en une église du type *σταυρεπίστεγος* ; les fresques datent du milieu du XVIIe s. — M. Sotiris VOYATZIS a publié les bâtiments (cellules et catholicon) du *monastère* (abandonné) *de la Dormition de la Vierge à Torniki* (ce nom de lieu incite à le mettre en relation avec la célèbre famille des Tornikioi qui devaient posséder des terres dans la région) dans le nome de Grévéna (pp. 241-256). Le catholicon avait la forme d'un étroit bâtiment à 2 étages, d'un type appelé par les archéologues grecs *ἐπάλληλος*, qui se rencontre à l'Athos mais peu connu par les publications. L'église se trouvait à l'étage supérieur ; d'après le témoignage d'une inscription, le toit en charpente a été remplacé par une voûte en berceau en 1400 ; c'est alors aussi qu'ont été peintes les fresques, au frais de 2 prêtres-moines, peut-être en réaction contre la progression des Turcs dans la vallée de l'Haliacmon. Le rez-de-chaussée, qui n'avait jamais eu de fonction funéraire, a été converti en église et décoré de fresques de 1728 à 1731 par un certain Panos de Jannina.

Les **peintures murales** ont permis à M. Nicolas V. DRANDAKIS de préciser que c'est dans le dernier quart du XIIIe s. qu'a été relevée de ses ruines et décorée de fresques *l'église rupestre du Prodrome située près de Chrysapha*, dont l'inscription de fondation n'a conservé que les 2 premières lettres de la date (67 ..., donc entre 1191/2 et 1290/1) (pp. 179-196). La petite chapelle de Saint-Démétrius à 1 nef voûtée en berceau, en contrebas de l'entrée de la grotte, a été décorée à la même époque mais par un autre peintre.

Mme Myrtali ACHEIMASTOU-POTAMIANOU a étudié **2 icones** *acquises en 1988 par le Musée byzantin d'Athènes* (pp. 105-118) : 1) la célèbre icone, signée par Angélos, de Jean Baptiste ailé en conversation avec le Christ qui le bénit, ayant appartenu à la collection Emm. Chatzidakis (cf. notamment Nanõ CHATZIDAKIS, *Icons of the Cretan School, Exhibition Catalogue*, Benaki Museum, 1983, n° 2) ; Mme A.-P. a bien mis en lumière l'importance de la représentation, en bas de l'icone, de la tourterelle, oiseau *φιλέρημος*, symbole parlant de Jean Baptiste prêchant dans le désert ; 2) la curieuse icone où dans le monogramme **IHS** [J(esus) H(ominum) S(alvator)] — emblème du réformateur des franciscains S. Bernardino de Sienne — ont été peintes la Crucifixion et la Résurrection dans ses 2 versions (byzantine et occidentale), ce qui semble bien avoir été une innovation d'Andréas Ritzos, qui avait signé l'œuvre ; cette icone aurait sans doute été destinée à un monastère ou à une église des franciscains de Crète ou à une personne en rapport

avec cet ordre. — M. Ioannis VARALIS a publié *une icone de l'Ascension* se rattachant au courant de la peinture crétoise de la 2e moitié du XVIIe s. et appartenant à une collection particulière d'Athènes (pp. 160-178) ; il en a souligné les particularités : la représentation de la lune dans la mandorle du Christ, les 2 chérubins dans les angles supérieurs, Pierre et André agenouillés (emprunt à l'art occidental ?) et, dans le bas, la rivière où se baignent 3 femmes et 2 hommes, le torse nu.

Mme Angéliki MITSANI a proposé de dater le **manuscrit** *Lavra Δ 46* (Ménologe du mois de septembre) des environs de 1063 (date de l'édition de S. Métaphraste) comme les manuscrits Sinaï gr. 500 et Moscou, Bibl. hist. gr. 9/9 (Vlad 382) et de l'attribuer aussi au scriptorium du Stoudios (pp. 257-270). Signalons toutefois que dans *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Illuminated Greek Manuscripts*, Vol. I : *From the Ninth to the Twelfth Century* (*infra*, pp. 481 sqq.), MM. K. Weitzmann et G. Galavaris placent le manuscrit athonite au début du XIIe s. (p. 130) alors qu'ils maintiennent pour les 2 autres la date aux environs de 1063 (pp. 73-80).

6 articles constituent d'importantes contributions aux études d'**iconographie**. Partant d'une *intaille en hématite du Musée Bénaki*, remontant peut-être au début du IIIe s., *où Salomon en cavalier frappe de sa lance une femme nue couchée* (Lilith ou Obyzouth ?), le P. Christopher WALTER a montré comment l'introduction de la figure de Salomon sur les amulettes a correspondu, par rapport au paganisme, à un changement radical de la théorie du mécanisme des pratiques apotropaïques (pp. 33-42). Il a suivi les étapes du développement de ce thème, qui, selon lui, aurait donné naissance aux représentations de saints cavaliers. — Dans une conférence faite au Musée Bénaki M. D. I. PALLAS a retracé, à partir de l'époque paléochrétienne, *les vicissitudes des représentations du Christ comme image de la Sagesse Divine* (pp. 119-144). — Étayant ses interprétations sur la littérature scripturaire, les textes patristiques grecs et latins ainsi que sur les hymnes liturgiques, Mme Hélène PAPASTAVROU a dégagé la richesse des *significations symboliques de la colonne dans les scènes de l'Annonciation* en Occident et à Byzance (pp. 145-160). — Se rangeant à l'avis de Maria Sotiriou que *les fresques du Protaton* doivent dater des environs de 1290, M. Dimitris KALOMOIRAKIS a tiré très judicieusement parti, pour en *interpréter le programme* iconographique, de textes, inédits, de moines contemporains : Hosios Niképhoros l'Hésychaste et ses élèves, le patriarche saint Athanase Ier (1230/5-1310, ancien moine

d'Esphigménou) et saint Théoleptos, métropolite de Philadelphie (1250-1321/6) (pp. 197-218). Conformément à la tradition mystique de l'église orientale, la vie liturgique et le mystère de la Sainte Communion ont été conçus comme fournissant à chaque homme la possibilité de devenir un «temple» ou un «monastère du Christ» et de ne former qu'Un avec Lui. À l'exception du cycle de la Passion, les cycles iconographiques sont réduits aux scènes absolument nécessaires et celles-ci sont traitées de manière «synoptique». Dans le programme apparaissent de nouvelles représentations comme les Ancêtres du Christ, la Montée du Christ sur la croix, Joseph devant Pilate, le Christ *'Αναπεσών* (image de la paix et de la sérénité). Tous les nouveaux thèmes seront repris dans les peintures des années ultérieures, preuve du rayonnement de l'art athonite. La doctrine trinitaire trouve son écho dans l'économie du programme. Les Ancêtres du Christ, les Prophètes et les Justes de l'Ancien Testament sont associés à l'œuvre du Père ; le Dodécaorton et la Passion à celle du Fils ; le cycle de la Pentecôte à celle du Saint Esprit. Les 2 scènes de la Vie de la Vierge (Nativité et Présentation au Temple) et ses 4 Préfigurations vétérotestamentaires se rattachent à la tradition monastique. D'autres sujets évoquent le pouvoir de la Prière intérieure. D. K. conclut qu'à leur époque les peintures du Protaton ont un caractère unique et presque d'«avant-garde», en accord avec la reconsolidation de l'Empire sous Andronic II, soucieux de «cicatriser les plaies qu'avait ouvertes la politique occidentale de Michel VIII» (p. 197) et de restaurer l'Orthodoxie comme l'y invitait la patriarche Athanase Ier. — M. Titos Papamastorakis a interprété *la signification symbolique des peintures extérieures de la Mavriotissa de Castoria* (entre 1259 et 1264) où il voit l'équivalent pictural d'un *ἐγκώμιον* de Michel VIII Paléologue (pp. 221-240). — La regrettée Evangelia Ioannidaki-Ntostoglou a comparé les représentations de la Dormition d'Ephrem le Syrien (auxquelles elle avait consacré sa thèse de doctorat) à l'*ἔκφρασις*, par Michel Eugénikos, d'une icone illustrant ce sujet (pp. 279-282).

On se félicitera de trouver aussi dans ce tome le texte de la communication présentée par la regrettée Laskarina Bouras au XVIIe Congrès international d'études byzantines de Washington sur les 3 exemplaires les plus élaborés qui aient survécu jusqu'à nos jours de **candélabres en bronze** : 2, d'«une rare élégance», avec un décor de palmettes orientales, incrustées de nielle, d'«une virtuosité sans pareille» et une inscription coufique, sont conservés au monastère de la

Grande Lavra ; ils auraient été exécutés à la fin du XIe s. ou au XIIe pour le monastère amalfitain fondé à l'Athos peu après 980 ; le 3e, au monastère de Sainte-Catherine au Sinaï, «bien qu'inspiré de modèles semblables, est manifestement plus baroque» ; sa décoration incisée montre l'intérêt grandissant pour les représentations figurées ; Mme L. B. le situait à la charnière des XIIe et XIIIe s. (pp. 19-26). Dans sa communication à ce même Congrès M. Caralambos BOURAS a repris utilement l'étude des **portes en bois sculpté** du monastère de l'Olympiotissa à Élasson en Thessalie (pp. 27-32). Il a souligné l'intérêt que présentent leur style, leur technique et leurs motifs. Elles seraient venues d'un monument antérieur (peut-être de Thessalonique ou même de Constantinople) et auraient été transformées et renouvelées (*ἀνεκαίσθησαν*) en 1296 pour être remployées dans le catholicon du monastère de l'Olympiotissa construit alors.

Pour **le passage du paganisme au christianisme** on lira l'intéressant article où Mme Polymnia ATHANASSIADI a reconstitué l'histoire des sanctuaires oraculaires de Didymes et de Delphes aux IIIe et IVe s. telle que nous en instruisent surtout les documents archéologiques et épigraphiques (pp. 271-278).

Avec M. Vassilios TZAFERIS nous quittons la Grèce pour la **Terre Sainte** (pp. 43-66). À partir des données de l'archéologie (monuments de l'architecture, mosaïques, objets de la vie courante, outils) l'auteur a reconstitué *le cadre et le mode de vie des moines.* Leurs établissements se sont trouvés surtout, mais non pas exclusivement, au Sinaï, autour du lac de Génésareth et dans le désert de Judée, dans les lieux illustrés par des événements des deux Testaments. Une particularité de la Palestine est l'existence de nombreux monastères dans des villes et des villages. Les moines de Terre Sainte semblent avoir évité les excès d'un ascétisme trop rigoureux et s'être assuré les moyens d'une existence confortable. Les plans et les techniques de construction de leurs monastères révèlent l'intervention d'excellents architectes et maçons.

Le byzantinisme du Greco

Pour célébrer le 450e anniversaire de la naissance du Greco (1541) ont été organisés à Héraklion une exposition (qui s'est partagée entre la Chambre de commerce et la basilique Saint-Marc, du 1er septembre au 10 octobre 1990) et un colloque international (qui s'est tenu dans la forteresse vénitienne du 1er au 5 septembre). À cette occasion ont

été publiés d'importants ouvrages. L'exposition et les communciations faites au colloque ont permis de mieux mesurer l'importance de la période crétoise de l'artiste et la part de l'héritage byzantin dans son œuvre.

Δομηνικος Θεοτοκοπουλος Κρης. El Greco of Crete. Έκθεση με αφορμή τα 450 χρόνια από τη γέννηση του. Exhibition on the occasion of the 450th anniversary of his birth. Επιμέλεια : Νίκου Χατζηνικόλαου. Edited by Nicos HADJINICOLAOU. *Δήμος Ηρακλείου*, 1990. 1 vol. 20,5 × 29,5 cm, 430 pp., pll. en couleurs, figg. en couleurs et en noir et blanc.

Dans ce somptueux et savant catalogue, les introductions sont imprimées en grec sur la page de gauche et en anglais sur celle de droite. Les notices sont d'abord données en grec, puis en traduction anglaise à la fin du volume, avec reprise, dans la marge, des photographies en noir et blanc des œuvres traitées.

Dans la première introduction (pp. 21-55) M. David DAVIES a dégagé les marques de l'influence du néo-platonisme chrétien sur l'art du Greco, dont il a rappelé l'intérêt, attesté par l'inventaire de sa bibliothèque et par ses fréquentations à Rome et en Espagne, pour la philosophie, la théologie, la liturgie, l'hagiographie, la littérature et l'histoire. Les conceptions philosophiques et religieuses de ce courant se sont reflétées dans la traitement de la lumière, de la couleur et de la forme, ainsi que dans l'iconographie, comme le montre l'analyse de la *Résurrection du Christ* (à Sto Domingo el Antiguo de Tolède), la *Crucifixion* (du Louvre), l'*Enterrement du Comte d'Orgaz* et l'*Annonciation* (de la collection Thyssen-Bornemisza). L'exégèse de l'inscription dans *la Vue et le plan de Tolède* (Maison du Greco à Tolède) rend compte de la taille surnaturelle de la Vierge et de son éclat rayonnant.

M. Nicos HADJINICOLAOU, qui fut l'efficace cheville ouvrière de ces manifestations, a passé en revue, de façon critique, les interprétations, plus d'une fois erronées, voire ridicules (comme la folie ou l'astigmatisme) de la personnalité et de l'œuvre du Greco depuis le XIXe siècle (pp. 56-111). Il a dénoncé les méfaits en Grèce et en Espagne des tentations d'un nationalisme, parfois exacerbé. Il a repris le problème du byzantinisme du Greco et conclu que les traits d'origine byzantine décelables dans certains éléments de l'iconographie, de la composition et du coloris ont été assimilés, transformés et finalement incorporés dans la tradition de l'art occidental. En terminant son exposé, il a

fait valoir que dans une Espagne encore totalement féodale et où les peintres étaient toujours considérés comme de simples artisans, le Greco a été résolu à défendre son indépendance face aux autorités ecclésiastiques omnipotentes et à lutter pour obtenir la reconnaissance de la dignité de son art, sur le modèle de ce qu'il avait connu au cours de son séjour de dix ans dans l'Italie de la Renaissance.

Les notices ne sont pas de simples descriptions des œuvres mais des études approfondies de leur iconographie, de leur style et de leur situation dans l'art contemporain, avec de multiples comparaisons, souvent accompagnées d'illustrations. Sont d'abord présentées 6 icones de l'époque du Greco : Dormition de la Vierge du Musée Bénaki (Vers 1500 ; crétoise) ; Saint Luc peignant l'icone de la Vierge à l'Enfant de la Pinacothèque nationale d'Athènes (des environs de 1550) que Mme Théano Chatzidakis attribuerait à l'atelier des frères Kontaris (de Thèbes), où l'on s'inspirait de modèles crétois ; 3 icones signées de Michel Damaskinos (Hodighitria de Venise, Adoration des Mages et Cène d'Héraklion) ; Triptyque de l'Institut hellénique de Venise attribué à Georges Klontzas (M. Chatzidakis, *Icones de Saint-Georges des Grecs et de la collection de l'Institut hellénique de Venise*, n° 51, pp. 77-79).

La partie du catalogue relative à l'œuvre même du Greco commence par 3 icones signées de la période crétoise et 2 qui pourraient être du début de la période italienne (la première signée, l'autre attribuée). Ce sont : 1. La Dormition de la Vierge découverte en 1983 par M. G. Mastoropoulos à Hermoupolis dans l'île de Syros (vers 1567) ; 2. Saint Luc peignant le portrait de la Vierge à l'Enfant, au Musée Bénaki (1560-1567) ; 3. l'Adoration des Mages, également au Musée Bénaki (mêmes dates) ; 4. le triptyque de la Galleria Estense de Modène (tout au début de la période vénitienne [mais dans sa communication au colloque Mme Vasilaki-Mavrakaki a considéré comme hautement probable que le triptyque ait été exécuté encore en Crète] ; de la longue et pénétrante étude de Mme Maria Vasilaki-Mavrakaki dans le catalogue il ressort que ce triptyque occupe le point médian du tournant qui a conduit Domenicos Theotokopoulos de l'art métabyzantin à la peinture occidentale ; notre savante collègue de l'Université de Crète y a mis en évidence beaucoup de traits iconographiques et stylistiques annonçant des œuvres postérieures) ; 5. la Vue du Sinaï et du Monastère de Sainte-Catherine avec une scène de pèlerinage, ayant appartenu à une collection privée de Vienne (ce panneau, non signé, est attribuable au Greco en raison de sa parenté avec la représentation du même sujet

dans le triptyque de Modène ; Mme Mary Constantoudaki-Kitromilidis pense qu'il aurait pu être exécuté au début du séjour romain).

Viennent ensuite 30 œuvres, pour la plupart signées, dont 2 de la période italienne (une non signée étant d'une attribution contestée) et 28 de la période tolédane. Elles avaient été prêtées par des musées ou des églises de Madrid, Tolède, Illescas, Séville, Valence, Parme, Budapest, Athènes, Edimbourg, Leningrad, Stockholm, Washington. Dans les notices ont été plus d'une fois signalés des éléments dérivant de la tradition byzantine.

Le volume se termine par 25 pages de bibliographie. P. 408 on précisera que l'article de Mme L. Hadermann-Misguich a paru dans le Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de *l'Académie Royale de Belgique* (cf. *Byzantion*, t. LVIII, 1988, pp. 526-527).

Δομήνικος Θεοτοκόπουλος : Βυζάντιο και Ιταλία. Επιμέλεια : Νίκου Χατζηνικολάου. El Greco : Byzantium and Italy. Edited by Nicos HADJINICOLAOU. Rethymno, 1990. 1 vol. 34 × 26 cm, 482 pp., nombreuses figg. en noir et blanc. (*Πανεπιστημιακές Έκδόσεις Κρήτης «Πηγές της ιστορίας της τέχνης»*. Crete University Press «LITERARY SOURCES OF ART HISTORY).

M. N. Hadjinicolaou a fait œuvre des plus utiles en rassemblant, dans l'ordre chronologique de leur date de publication, en reproductions anastatiques, 43 études relatives aux périodes crétoise et italienne du Greco ainsi qu'à son «byzantinisme», depuis l'article de K. Constantopoulos sur le *Greco en Italie* de la revue grecque *Άρμονία* (mars 1900) jusqu'à celui de Mme Lydie Hadermann-Misguich sur *le byzantinisme du Greco à la lumière de découvertes récentes* dans le *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts* de l'Académie Royale de Belgique (1987). Les illustrations ont été reprises en même temps que les textes et sont de bonne qualité.

Στὰ ἴχνη τοῦ Δομήνικου Θεοτοκόπουλου. Κατάλογος ἔκθεσης τεκμηρίων γιὰ τὴ ζωὴ καὶ τὸ ἔργο του. Κείμενα : Ν. Χατζηνικολάου. In Search of El Greco. Exhibition catalogue of documents on his life and work. Texts : N. HADJINOCOLAOU. *Δῆμος Ἡρακλείου. Βικελαία Βιβλιοθήκη.* Municipality of Iraklion-Vikelaia Library (1/9-10/10 1990). 1 vol. 17,5 × 25 cm, 92 pp., 8 figg. en couleurs, 24 figg. en noir et blanc.

Cette exposition a rassemblé 234 documents (presque tous à l'état de photographies à l'exception de 2 cartes et de certains livres et

manuscrits) concernant la carrière du Greco et son œuvre depuis la Crète jusqu'à sa mort à Tolède ainsi que sa survie en Espagne et sa «redécouverte» en France, dans le monde anglo-saxon, en Italie, en Allemagne et en Grèce. La dernière section comprenait les catalogues d'exposition depuis celle du Prado en 1902 jusqu'à celle d'Edimbourg en 1989. Pour la période crétoise avaient été présentés le décret du duc de Crète protégeant Domenicos Théotocopoulos et son frère Manoussos contre les vexations de la famille de Maneas Balestras (cf. *infra* le livre de N. M. Panagiotakis), la convention de vente (découverte par C. Mertzios) citant comme 2e témoin «Maestro Menegos Théotocopoulos peintre» et l'acte du duc de Crète, en date du 26/27 décembre 1566, autorisant la vente, dans une loterie, d'une œuvre de Domenicos Théotocopoulos ayant pour sujet «La Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ» (cf. l'article de Maria Constantoudaki dans *Θησαυρίσματα*, XII, 1975). Comme pour l'exposition de peinture le texte du catalogue est en grec et en anglais.

Νικόλαος Μ. Παναγιωτακης, Ἡ κρητικὴ περίοδος τῆς ζωῆς τοῦ Δομηνίκου Θεοτοκοπούλου. Τροχαλία, s.d. (1987/1988). 1 vol. 18 × 24,5 cm, II-148 pp.

Le texte de cette étude publié d'abord dans l'*Ἀφιέρωμα στὸν Νίκο Σβορώνου* (Rethymno, 1986, pp. 1-121) a été repris, avec correction des fautes de typographie et addition d'un index très détaillé, dans un volume, dont l'avant-propos est daté de décembre 1987.

L'auteur a d'abord retracé l'histoire de l'enrichissement de nos connaissances sur la période crétoise du Greco, dû surtout aux découvertes faites dans les archives de Venise par les chercheurs de l'Institut hellénique établi dans cette ville, et particulièrement à celles de Mme Maria Constantoudaki.

Lui-même en quête de documents relatifs au compositeur Francisco Léontaritis (vers 1518-1572, surnommé également *il Greco*), au cours de séjours faits à l'Institut en 1983 et 1985, est tombé sur des actes relatifs à Domenicos et à son frère aîné Manoussos. C'est ainsi qu'il a trouvé un acte attestant, une intervention, le 28 septembre 1563, du *comandador* Georges Abramo, sur instruction du duc de Crète, à la demande de requérants restés anonymes, pour protéger, sous peine d'amende ou de prison, Manoussos et «maestro» Domenicos Theotocopoulos des violences, verbales et autres, dont les menaçaient le *comandador* Maneas Balestras et les membres de sa famille, à la suite,

sans doute de querelles entre femmes. M. P. a tiré parti au maximum de ce texte, avec autant de subtilité que de rigueur, en le replaçant dans ce que nous savons de l'histoire de la Crète à cette époque, de ses institutions, de sa vie culturelle et religieuse. Le document nous donne à croire que les deux frères partageaient la même maison et laisse supposer que Domenicos, alors âgé d'à peine 22 ans, était marié. Nous ne savons si de cette union naquirent des enfants ni si c'est à cause de l'existence de cette épouse que le peintre ne se maria pas à Tolède avec sa compagne Jeronima de las Cuevas, qui lui donna un fils.

M. P. a étendu son enquête à la famille. Il pense que le père, Georges Théotocopoulos, serait venu d'un village du district de La Canée à Candie avant la fin de la troisième décennie du XVIe s. lors d'un transfert de population consécutif à la répression de la révolte de Georges Gadanoléos. Le titre de *spettabile* qui lui est donné dans un document est un indice qu'il bénéficia de la bienveillance des autorités vénitiennes. Nous connaissons mieux par divers documents, dont le plus ancien remonte au 22 août 1561, Manoussos, né en 1529 ou 1530, une dizaine d'années avant Domenicos. Ayant occupé une place importante dans la marine crétoise et négociant prospère, il se concentra, à partir de 1566, sur l'affermage de différentes taxes, mais après une dizaine d'années il connut des difficultés, qui lui valurent d'être incarcéré un certain temps vers 1584. Nous connaissons aussi par un acte du 30 juillet 1568 un Michel Théotocopoulos, cité après Manoussos, dont il eût été un frère cadet, plus âgé que Domenicos. La famille des Theotocopouloi appartenait à la classe des *cittadini*, intermédiaire entre la noblesse et la plèbe.

Quant à l'appartenance religieuse du Greco, orthodoxe en Crète, il aurait décidé, à son arrivée en Italie, de devenir catholique ou, du moins, de se comporter en catholique : ce passage lui fut d'autant plus facile qu'il avait pu se familiariser avec le catholicisme dans son île natale, où les deux Églises vivaient en bonne entente et même en osmose au XVIe s.

Tout un chapitre (le quatrième) est consacré à la formation que Domenicos reçut à Candie, où il aurait eu l'occasion, comme bien d'autres de ses concitoyens, catholiques ou orthodoxes, d'apprendre le grec ancien et le latin et de recevoir une éducation humaniste auprès de professeurs, publics ou privés, eux aussi catholiques ou orthodoxes. Il aurait pu fréquenter une des écoles de l'archevêché ou des monastères

catholiques de la ville. C'est encore en Crète et pas seulement à Venise et à Rome qu'il aurait vu des œuvres de l'art grec antique, dont nous savons que certaines furent exportées en Italie et ailleurs en Europe. Il y fit incontestablement son apprentissage de peintre, sans doute, selon l'usage, à partir de l'âge de 14 ans, vers 1555, mais sans que l'on soit en mesure de dire auprès de quel maître. M. P. avance, avec beaucoup de circonspection, l'hypothèse que ç'aurait pu être *Ἰωάννης Γριπιώτης*, connu seulement par des textes. L'acte du 28 septembre 1563 nous apprend qu'à l'âge de 22 ans Domenicos Theotocopoulos portait le titre de «maestro», donc qu'il avait terminé son apprentissage et exerçait sa profession d'artiste, avec le droit d'avoir des élèves. Ne perdons pas de vue non plus la part qu'ont pu avoir dans sa formation les œuvres des peintres italiens que l'on voyait dans les églises latines de Candie.

Dans le dernier chapitre N. P. a repris la question du portrait de M. Vlastos publié par R. Palluchini dans *Arte Veneta*, t. 13-14, 1959-60, pp. 56-58. Il se rallie à l'avis de H. E. Wethey (*El Greco and his School*, Princeton, 1962, t. II, p. 208) qui considérait comme un faux la signature *ΔΟΜΗΝΙΚΟΣ ΘΕΟΤΟΚΟΠΟΥΛΟΣ*. Il y voit une œuvre du XVIIe s. et envisage trois identifications possibles pour le personnage représenté.

M. N. P. nous annonce la publication d'un livre en anglais où il exploitera les éléments inconnus et inédits qu'il a découverts au cours d'un nouveau séjour de 8 mois à l'Institut hellénique de Venise et qui concernent le jeune Domenicos, surtout son frère Manoussos et leur famille. Ces documents enrichissent et renforcent les vues qu'il a défendues dans le présent volume.

Manolis CHATZIDAKIS, *Δομήνικος Θεοτοκόπουλος Κρής. Κείμενα 1940-1990*. Athènes, *Μορφωτικὸ Ἵδρυμα Ἐθνικῆς Τραπέζης*, 1990. 1 vol. 18 × 25,5 cm, 203 pp., 54 figg.

M. M. Chatzidakis a rassemblé dans ce volume des textes dont la plupart ont été imprimés de 1940 à 1990, parfois dans des publications de faible rayonnement international, et dont quelques autres étaient encore inédits. Pour les premiers il a inséré entre crochets, dans le corps du texte et dans les notes, des compléments d'information et des références à des publications récentes, parmi lesquelles plusieurs lui sont dues. Il a aussi indiqué, à l'occasion, quand il avait changé d'avis. Les problèmes abordés, qui ont constitué l'un des axes majeurs

de ses recherches et de sa réflexion pendant un bon demi-siècle, concernent principalement les rapports du Greco avec la peinture crétoise contemporaine et l'importance que sa formation dans son île natale a eue dans les œuvres de sa maturité.

On trouvera ainsi successivement :

1) Pp. 12-86 : l'étude fondamentale sur *Dominicos Théotocopoulos et la peinture crétoise* publiée dans les *Κρητικὰ Χρονικά*, t. IV, septembre-décembre 1950 (avec un résumé en français).
2) Pp. 89-106 : le texte inédit de la conférence faite au Musée d'art de Genève en 1955 (puis dans d'autres institutions) sur *Greco entre la peinture byzantine et la peinture occidentale*, où M. Ch. a conclu : «En connaissant le milieu où l'artiste a pris sa première formation et en nous approchant ... des premiers essais de ce génie» on reconnaît «quelques-uns des éléments essentiels de l'œuvre de sa maturité, conditionnés justement par cette première formation».
3) Pp. 109-114 : *Une œuvre de jeunesse de Th.* (dans *Ζυγός*, I, n° 8, juin 1956) (au Musée Bénaki).
4) Pp. 115-124 : *Les œuvres de jeunesse de Th.* (dans *Ἐποχές*, 4 août 1963), avec, pp. 125-131, la traduction anglaise reprise à *El Greco* (Musée Bénaki, 1971). M. Ch. défend avec des arguments probants l'attribution au Greco des 2 icones du Musée Bénaki (*Adoration des Mages* et *Saint Luc peignant le portrait de la Vierge*), qui avait été contestée par Harold Wethey.
5) Pp. 135-138 : *Une icone russe* de la collection Gourianov, attribuée à l'école Stroganoff, dérive de l'icone de saint Luc au musée Bénaki par l'entremise d'une gravure ou d'un dessin (extrait d'une conférence sur les rapports entre art russe et art grec prononcée à Athènes en octobre 1988).
6) Pp. 141-146 : *Le paysage du Sinaï* (au revers du triptyque de Modène), nouveau thème introduit par D. Th. dans l'iconographie courante (1. Extrait d'un article du *Τιμητικὸς τόμος ἀφιερωμένος στὸν καθηγητὴ Κ. Ἄμαντο* ; 2. renvoi à un passage de 1 ; 3. autre extrait de la conférence citée sous 5).
7) Pp. 149-157 : *Observations sur les signatures de D. Th.*, qui dénotent l'idée que l'artiste voulait proposer aux autres de sa propre personnalité (*Ζυγός*, nos 103-104, octobre 1964).
8) Pp. 161-166 : *Le Greco et sa légende* (depuis Pacheco, qui a rapporté, à tort selon M. Ch., que D. Th. aurait écrit un ouvrage théorique sur la peinture jusqu'au mythe de la naissance à Fodele et aux

manifestations auxquelles il a donné lieu) (article du journal *Βῆμα* du 11 octobre 1964).
9) Pp. 169-170 : *L'icone de la Dormition de la Vierge* de Syros (notice du catalogue de l'*Ἐκθεσης γιὰ τὰ ἑκατὸ χρόνια τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας* : cf. *Byzantion*, t. LVIII, 1988, fasc. 2, p. 521, n° 21).
10) Pp. 173-174 : *Notice sur D. Th.* dans l'ouvrage de M. Ch., *Ἕλληνες Ζωγράφοι μετὰ τὴν Ἅλωση* (1450-1830, t. I).

L'appendice comprend un compte rendu critique du livre de P. Prevelakis, *Θεοτοκόπουλος. Τὰ βιογραφικά* (c.r. paru dans *Κρητικὰ Χρονικά*, t. I, 1947, fasc. 2) et des extraits d'une conférence faite au *Σύνδεσμο τῶν Φίλων Γραμμάτων καὶ Τεχνῶν* de Cavala en décembre 1961, où M. Ch. a mis l'accent, comme dans sa conférence de Genève (2), sur la singularité de l'art et de la personnalité de D. Th.

À la fin du volume se succèdent 6 pages de bibliographie (en petits caractères) et 2 index (l'un en caractères grecs ; l'autre en caractères latins).

L'illustration a été aussi l'objet des soins les plus attentifs.

Les études réunies dans ce recueil représentent une contribution si originale à une meilleure compréhension du Greco que l'on en souhaiterait une traduction en français ou en anglais à l'intention d'un plus large public et, notamment, des spécialistes du peintre dans ses périodes italienne et tolédane qui ne maîtrisent pas le grec.

Bulgarie

Trésors d'art médiéval bulgare. VIIe-XVIe siècle. Genève, Musée d'art et d'histoire, 1988. 1 vol. 21 × 25,5 cm, 88 pp. (non paginées), figg. en couleurs, 1 carte.

Cette exposition a présenté, à l'intention aussi bien des spécialistes que d'un large public, un éventail d'objets et d'œuvres qui permettaient de se faire une bonne idée des diverses techniques et de l'évolution des arts en Bulgarie depuis les Protobulgares, au VIIe s., jusqu'au XVIe. Les prêts avaient été consentis par le Musée National d'archéologie de Sofia et de nombreux musées de province ainsi que par plusieurs trésors d'églises. Toutes les pièces ont été reproduites en couleurs dans le catalogue. La plupart ne sont connues que par des publications en bulgare ; plusieurs sont même inédites. C'est donc une précieuse documentation que nous apporte cet ouvrage. On y trouve :

1) des parures de ceinture (en or — avec parfois des incrustations en verre — ou en bronze), introduites par les Protobulgares au VIIe s. et qui se sont maintenues jusqu'au Xe (on corrigera apot*h*ropaïque en apotropaïque) ;
2) des monuments de la religion protobulgare (modèle de hutte, sur les parois duquel sont gravés un cheval, un objet non identifié et un homme tirant à l'arc ; brique avec représentation incisée du soleil ; tuile avec figuration d'un chaman ; amulettes) ;
3) des croix-reliquaires des Xe et XIe s. (dont le célèbre *enkolpion* en or de Pliska, les autres étant en bronze) ; une patène en or du IXe s. avec une inscription liturgique en grec (malheureusement non retranscrite dans la notice) sur le marli ; un calice en argile rouge avec glaçure verte du XIe s. ;
4) la tasse en argent du grand župan Sivin (l'un des proches de Boris : 852-859), découverte à Preslav en 1963 (avec une inscription de 6 lignes en grec sur le fond, qui indique que le grand župan s'était converti au christianisme) ;
5) des vases en argile (surtout des cruches), allant de la fin du VIIIe s. au XIIe ;
6) des parures, du VIIIe s. au XIe, (boucles d'oreilles en argent, en or ou en bronze ; bracelets en bronze ou en verre ; anneau sigillaire en or avec le monogramme, en grec, de Nicéphore : XIe s.) ;
7) des appliques, des plaques et des boucles de ceintures en bronze, en or ou en os, avec des représentations d'animaux fabuleux (surtout des griffons) ou réels (lions, biche ou âne), du IXe s. au XIe, et une statuette-clé des IXe-Xe s. ;
8) de la céramique peinte de Preslav des IXe-Xe s. (dont 3 intéressants arcs d'iconostase) ;
9) des éléments de décor architectural sculpté en marbre ou en calcaire, également de Preslav, IXe-Xe s. ;
10) différents bijoux en or du trésor de Preslav découvert en 1978 et publié par T. TOTEV à Sofia en 1983 (fin du IXe/ 1re moitié du Xe s. ; il aurait été caché lors de la conquête de Preslav par Jean Tzimiskès en 971) ;
11) des plats et des vases décorés en sgraffito (XIIe-XIVe s.) (relevons qu'*engobe* est masculin et non féminin) ;
12) des parures des XIIIe-XIVe s. en or, argent (parfois doré) ou électron ;
13) des tasses des XIIIe et XIVe s. en argent (parfois doré) ou en cuivre (parfois argenté) (l'une semble avoir été importée d'Occident) ; une

cuiller en argent du XIVe s. et un chandelier en bronze fait de deux protomés de chevaux accolées (XIIIe-XIVe s.) ;
14) des parures et des coupes en or ou en argent du trésor découvert à Nicopolis en 1970 (ou 1971 ?), XIVe s. (il aurait été enfoui lors des invasions turques de la fin du XIVe s.) ;
15) des icones miniatures en argile blanche, en os, en stéatite ou en nacre (du Xe au XIVe) (pour le n° 109 on se reportera à l'ouvrage d'Ioli KALAVREZOU-MAXEINER, *Byzantine Icons in steatite*, Vienne, Académie, 1985 [cf. *Byzantion*, t. LVII, 1987, pp. 488-489], pp. 115-116, n° 24 a : Mme K.-M. reconnaît dans ce saint Saint Théodore et pense que cette plaque serait une œuvre non pas bulgare mais issue d'un atelier constantinopolitain ; pour le n° 105 : *ibid.*, p. 246, A 56) ;
16) le trône et la porte en bois sculpté du monastère de Rila (XIVe s.) ;
17) 9 manuscrits, allant des feuillets glagolitiques de Rila (XIe s.) aux *Récits édifiants* de Damascène le Stoudite (XVIIe s., au Monastère de Rila) et 5 reliures en argent doré ou en or (XVIe et XVIIe s. et même pour un plat : 1804) ;
18) des exemplaires de peintures murales de : Saint-Nicolas près de Melnik (fin du XIIe s., 1re moitié du XIIIe) ; l'église n° 11 de la ville médiévale de Červen (fin du XIIIe s.-1re moitié du XIVe) ; l'église de la forteresse d'Urvič près de Sofia (XVe s.) ;
19) 5 icones en céramique des ateliers de Preslav et de sa région (IXe-Xe s.) ;
20) 12 icones sur bois (du XIIe s. au XVIe) et 1 icone en mosaïque (Hodighitria des XIIIe-XIVe s.) ; plusieurs de ces icones étaient présentées pour la première fois hors de Bulgarie (notons que dans tout le catalogue *icone* est imprimé sans accent circonflexe, comme nous le faisons nous-mêmes ici, conformément aux recommandations pertinentes de M. Bertrand Bouvier dans Miroslav LAZOVIĆ, *Icones d'une collection privée*, Genève, 1974, pp. 7-9).

Le catalogue s'ouvre par une introduction de M. Ivan BOJILOV sur l'histoire de la Bulgarie qui va de l'apparition des Protobulgares dans une chronique latine anonyme de 354 jusqu'à la fin du XIVe s. C'est également au XIVe s. que s'arrête l'autre introduction, sur l'art bulgare, due à Mme Elka BAKALOVA et à M. Ljuben PRAŠKOV, qui remonte aussi aux Protobulgares (pour Mileševo on lira années 1230 et non 1330 ; on corrigera Jésus de Navine en Josué, fils de Nun, Constantin Lipsès en Constantin Lips). Il n'eût pas été inutile, pour permettre de mieux suivre ces deux exposés, de donner une carte plus étendue

que celle qui, à la fin du volume, se limite aux frontières de l'actuel État bulgare.

Afrique du Nord

Jürgen CHRISTERN, *Das frühchristliche Pilgerheiligtum von Tebessa. Architektur und Ornamentik einer spätantiken Bauhütte in Nordafrika.* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1976. 1 vol. 24,5 × 35 cm, XIV-389 pp., 48 figg., 393 figg. sur 60 pll., 6 dépliants. Prix : 190 DM.

Ce livre abonde en conclusions nouvelles pour l'histoire de la sculpture comme de l'architecture paléochrétienne de l'Afrique du Nord.

Le complexe paléochrétien de Tébessa (l'antique Théveste, nœud de communication important, qui fut rattaché tantôt à la Numidie et tantôt à l'Afrique proconsulaire) fut aménagé sur un cimetière païen, en dehors de l'enceinte de la ville, au N.-E., le long de la route qui conduisait à Ammaedara (aujourd'hui Haidra).

Bien qu'aucune source littéraire ni aucune inscription ne le confirme, M. Christern a pu démontrer par l'analyse des dispositifs du plan général, que cet ensemble, enclos dans un mur de péribole, était non pas, contrairement à ce que l'on a généralement cru, un groupe épiscopal ou un couvent mais un sanctuaire de pèlerinage, auquel fut adjoint un couvent pour en assurer l'organisation et l'administration. De plus, se fondant sur des arguments tirés de trouvailles monétaires (un *solidus* en or de Théodose I datant de 388 et provenant apparemment d'un dépôt de fondation, ainsi que des bronzes d'Arcadius), de l'étude des marques de tâcherons (au nombre de plus de 3.000, dont 200 différentes), de l'homogénéité dans la construction des murs et dans le style du décor sculpté, il a établi, là encore à rebours de l'opinion prédominante, que le tout, à l'exception d'une petite chapelle, a été construit, non pas en plusieurs étapes s'échelonnant du IVe au VIe siècle, mais au cours d'une seule campagne, vraisemblablement peu après la révolte du comte d'Afrique Gildo en 397/398 et avant l'invasion des Vandales en 429.

J. Chr. a aussi proposé de nombreuses et importantes modifications aux restitutions suggérées précédemment et il est arrivé à une bien meilleure compréhension du plan général. Il estime qu'un attique surmontait la porte d'entrée S., qui présentait ainsi l'aspect d'un arc de triomphe, sans doute inspiré de l'art de triomphe tétrapyle de Caracalla érigé dans la même ville. À l'autre extrémité de l'allée la porte N.

était surmontée d'un attique semblable mais seule la façade méridionale de cette porte, visible par les pèlerins, était précédée de deux colonnes comme la façade septentrionale de la porte S., selon ce que l'auteur appelle le «principe des coulisses», en vertu duquel on négligeait l'ornementation des parties qui échappaient au regard des visiteurs. Entre ces deux portes, l'allée, plus large que n'importe quel *cardo* des villes d'Afrique du Nord, — ce qui s'expliquerait par le nombre élevé des pèlerins introduits en procession dans le sanctuaire —, était bordée à l'Est de portiques dont les colonnes étaient reliées par des arcs et non, comme on l'avait d'abord conjecturé, par des épistyles rectilignes. Il en était de même pour le portique qui précédait l'atrium en haut du perron monumental conduisant à la basilique, surhaussée sur un podium à la manière des temples romains. L'atrium était pourvu d'un étage. Les épistyles rectilignes dénotent une volonté de classicisme, qui se retrouve à l'intérieur même de la basilique à trois nefs. Sur les collatéraux couraient des tribunes, contemporaines de la construction et non pas additions ultérieures. J. Chr. en explique la présence initiale par la nécessité d'accueillir de nombreux visiteurs et non pas par le désir de séparer les sexes. Il propose une reconstitution en partie nouvelle des ordres intérieurs : pour lui, les colonnes des murs gouttereaux auraient été surmontées d'un entablement d'allure classique avec superposition d'un épistyle, d'une frise et d'une corniche. Tout l'intérieur révèle un souci d'effets plastiques plus poussé que dans la plupart des églises contemporaines, ceci sans doute afin de faire ressortir la singularité de l'édifice. Dans le mur S. de la basilique, à hauteur de la deuxième travée à partir de l'O., une porte ouvrait sur un escalier de treize marches qui descendait dans un triconque inscrit à l'intérieur d'un carré et dont le compartiment central était surmonté d'une voûte d'arêtes. Reprenant une hypothèse de P. Février, J. Chr. y verrait un martyrium de sainte Crispina, exécutée à Théveste sous Dioclétien vers 304/305, et de ses sept compagnons de supplice, dont les noms nous seraient donnés dans l'inscription en mosaïques sous leur forme originale, qui subit ultérieurement des altérations. Sous ce martyrium du début du ve siècle ont été trouvées des constructions plus anciennes : au niveau le plus bas une salle rectangulaire orientée Nord-Sud, dont le pavement de mosaïques avec inscriptions funéraires recouvrait un reliquaire fait d'un simple vase de terre cuite et plusieurs sarcophages. J. Chr. y verrait une annexe d'une église élevée au N., le tout se situant dans la première moitié du IVe siècle. Plus tard, approximativement

dans le troisième quart de ce même IVe siècle, un diacre du nom de Novellus fit placer une nouveau pavement de mosaïque, où une inscription située au-dessus du reliquaire énumérait les noms des sept compagnons de Christina mais non pas le sien. Au milieu du carré central un cadre de pierre paraît indiquer l'emplacement d'un socle qui aurait supporté une châsse faite d'un sarcophage contenant la relique principale. J. Chr. a insisté sur la différence entre la basilique des environs de 400, dont les murs étaient enduits de crépi, sans que nous puissions assurer s'ils étaient peints de fresques, — seule la conque de l'abside aurait porté des mosaïques —, et le martyrium triconque contemporain, dont les parois étaient recouvertes de lambris de marbres (d'origines diverses, surtout d'Afrique du Nord), que surmontait un revêtement en opus sectile, avec des motifs végétaux et peut-être humains, tandis que la voûte d'arêtes centrale et les calottes des absides étaient décorées de mosaïques à fond d'or. Situé en contre-bas de la basilique, ce triconque pouvait apparaître comme une manière de crypte. La salle à l'O. de ce martyrium aurait pu être le trésor du sanctuaire. Entre cette salle et l'atrium s'étendait le baptistère, identifié grâce à la présence d'une piscine hexagonale.

À l'O. de la large allée processionnelle avaient été aménagés quatre grands bassins bordés d'un portique à l'O. et peut-être au N. et au S. Ils rappellent les plans d'eau des villas et des palais. J. Chr. ne sait s'ils avaient une fonction purement esthétique, s'ils visaient à rafraîchir l'atmosphère ou si leurs eaux avaient des vertus curatives. Le bâtiment oblong à auges situé au N. de ces bassins aurait été un *xénodocheion* avec des écuries au rez-de-chaussée et un étage pour l'hébergement des pèlerins.

Au N. et à l'E. de la basilique, dans une région qui a été fouillée durant les années 1940 mais qui a été remblayée sans que des plans aient été levés et pour laquelle on ne dispose que de quelques photographies prises au cours des travaux, J. Chr. conjecture que se trouvaient les bâtiments du monastère qui assumait l'administration du sanctuaire. Les chambres appuyées au N., à l'E. et au S. du podium sur lequel se dressait la basilique, étaient peut-être des cellules pour les moines.

Une petite chapelle a été élevée ultérieurement à l'E. du martyrium contre le mur méridional de l'enceinte. Apparentée à trois chapelles contemporaines de Timgad, elle aurait pu être utilisée par un clerc important.

Le caractère monumental et solennel de l'ensemble, avec les effets variés que produisaient les diverses composantes, avait été conçu de manière à impressionner et même à surprendre les pèlerins tout au long du parcours qu'ils suivaient depuis leur entrée dans le sanctuaire, en passant par la célébration eucharistique dans la basilique, jusqu'à leur arrivée sur l'escalier descendant au martyrium, qui resplendissait de l'éclat de ses revêtements de marbre, d'opus sectile et de mosaïque. Cette volonté s'inscrivait dans la tradition des grands sanctuaires antiques et J. Chr. a opéré spécialement le rapprochement avec Baalbek ; il a aussi invoqué le précédent de la volonté de propagande dans les *fora* impériaux. L'ensemble du complexe devait répondre à des fonctions pratiques, spirituelles et psychologiques.

L'étude du décor sculpté à laquelle a procédé J. Chr. a aussi mené à d'importantes constatations. On y relève dès le début du ve siècle, donc plus tôt qu'on ne le croyait, l'apparition du style «plat», caractérisé par la réduction du relief à quelques couches, l'accentuation des contrastes entre les lumières et les poches d'ombre, la simplification des contours, le goût de la symétrie. Le genèse de ce style en Afrique du Nord est indépendante de l'évolution qui devait conduire à des formes comparables dans l'Égypte copte et en Syrie.

J. Chr. distingue, en architecture et en sculpture, un style issu du chantier de Tébessa, qui aurait rayonné au sein des régions avoisinantes dans des édifices religieux comme les églises d'Henchir Déheb, Henchir Touta, Morsott (ici uniquement pour l'architecture), Thélepte, Djémila (où notre auteur propose aussi de reconnaître un sanctuaire de pèlerinage) ou profanes comme le bâtiment à auges d'Henchir Faraoun ou celui d'Henchir Gŏubeul ou encore les constructions de Tébessa-Khalia (= «Tébessa l'abandonnée»), qui appartiendraient non pas à un Asclépieion mais qui seraient des installations agricoles, peut-être un métoque du sanctuaire de Tébessa.

Notre collègue rejette l'hypothèse des influences syriennes sur l'Afrique du Nord. Il rappelle que le chevet tripartite fermé à l'extérieur par un mur rectiligne est déjà attesté dans des basiliques païennes de Tipasa, Timgad et Leptis Magna. L'Afrique du Nord paléochrétienne a pu le transmettre à la péninsule ibérique et au S. de la Gaule. La reconstitution de deux tours de part et d'autre de la façade Ouest de la basilique de Tébessa qui avait fait postuler par Ballu une influence syrienne est maintenant abandonnée.

J. Chr. a été bien inspiré de rapprocher le complexe de Tébessa de plusieurs sanctuaires de pèlerinage comme Qal'at Sim'an, Abu Mena, Sainte-Thècle de Mériamlik, d'autres encore. Il considère comme tels également Alahan Monastir et les grandes églises cimétériales de Carthage : Damous el Karita, la Basilica Maiorum, la basilique dite de Saint-Cyprien. Des rapprochements s'imposeraient aussi avec la Campanopétra de Salamine de Chypre (cf. Georges ROUX dans *Bible et Terre Sainte*, n° 176, décembre 1975, pp. 17-22 ; Ch. DELVOYE, *L'art paléochrétien de Chypre*, dans les *Rapports et co-rapports du XVe Congrès international d'études byzantines*, V, 4, Athènes 1976, p. 18 et *La place des grandes basiliques de Salamine de Chypre dans l'architecture paléochrétienne*, dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique*, 1978, pp. 84-87).

Le volume se termine par un résumé en français de cinq pages, qui ne pouvait reprendre toutes les richesses des acquis de cet ouvrage fondamental, qui fera date dans l'histoire de l'art paléochrétien de l'Afrique du Nord et aussi dans l'histoire des sanctuaires de pèlerinage.

À la p. 301 du résumé français on lira fig. 19 au lieu de fig. 18 et fig. 35 c au lieu de fig. 34 c.

J. Chr. avait exposé déjà plusieurs de ses vues novatrices dans *Il complesso cristiano di Tebessa. Architettura e decorazione*, dans le *XVII Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenne, Longo, 1970, pp. 103-117 (cf. *Byzantion*, t. 47, 1977, p. 419).

Rome

Charles PIETRI, *Roma Christiana*. Recherches sur l'Église de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Miltiade à Sixte III (311-440). Rome, École française, 1976. 2 vol. 15,5 × 24,5 cm, 1792 pp., 34 figg., 13 pll. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME. 224). Prix : 350 fr. français.

Charles PIETRI, *Appendice prosopographique à la Roma Christiana* (311-440) dans les *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, t. 89, 1977, pp. 371-415.

Les historiens de l'art paléochrétien trouveront dans cet ouvrage magistral, qui fera date, non seulement de très précieuses mises au point sur les monuments de Rome, tirées d'un examen attentif de la

documentation archéologique, littéraire et épigraphique, mais aussi une évocation sugestive et novatrice de l'atmosphère spirituelle, politique et socio-économique dans laquelle ces édifices ont été élevés et, grâce aux déductions ingénieuses et subtiles de l'auteur, une remarquable description du rôle qu'ils ont joué dans la mission chrétienne à Rome et dans l'organisation de la vie de l'Église locale, dans l'espace et dans le temps. On y recueillera aussi d'utiles indications sur l'Italie du Nord (avec Milan et Aquilée), l'Istrie, la Gaule, Trèves, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique du Nord et la *pars Orientis* de l'Empire. Dans l'histoire de l'architecture, de la peinture et de la sculpture, Ch. P. a distingué trois «moments» correspondant à ceux de l'histoire de l'Église de Rome, de la paix religieuse à la transformation de l'Empire en État byzantin, c'est-à-dire du pontificat de Miltiade (311-314) à celui de Gélase (492-496). La première période — *in pace Ecclesiae* — va de Miltiade à Libère (311-366) ; elle coïncide, à peu de chose près, avec l'Empire constantinien ; c'est celle de l'Église de la Tradition. La deuxième s'étend de Damase à Sixte III (366-440) ; elle voit, avec la conversion de l'aristocratie, la conquête de Rome par l'église et sa transformation en capitale chrétienne. La troisième, — qui doit être abordée dans un ouvrage ultérieur — conduit de Léon à Gélase (440-496) ; ce fut un temps d'invasion et de crise, entraînant une réduction de l'activité édilitaire, surtout dans les catacombes.

Dans la *première période, de Miltiade à Libère (311-366)*, sous la dynastie constantinienne, les *constructions* ont été, pour une bonne part, le fait de l'évergétisme impérial.

I. Parmi les *huit édifices urbains*, on distingue :

a) deux *fondations impériales* : 1) la cathédrale ou *basilica Constantiniana*, qui aurait été commencée avant la victoire remportée sur Licinius en 324, sans que l'on puisse remonter jusqu'à 313 (pp. 4-11) et que devait précéder, à l'O. un baptistère épiscopal ayant la forme d'une rotonde munie d'annexes et recouverte d'un toit et non d'une coupole (pp. 11-14) ; 2) la *basilica Heleniana* ou Sainte-Croix de Jérusalem (pp. 14-17), *église palatine* aménagée aussi avant 324, sans doute sur l'initiative de sainte Hélène, par la transformation d'une grande *aula* de sa résidence, à laquelle on adjoignit sur le côté court une abside, qui fut suivie d'un oratoire installé dans une salle de l'édifice antérieur et où, un peu plus tard, un prince de la dynastie constantinienne fit déposer une relique de la Croix ;

b) au moins cinq *fondations pontificales* pour la piété populaire : 1) l'*église construite par Silvestre* (314-335) sur l'Esquilin (pp. 17-21) ; 2) l'*église établie par Marc* (336) au voisinage de la *Via Lata* et pour laquelle furent réutilisées des constructions antérieures (pp. 21-22) ; 3) une *basilica Julia*, construite par le successeur de Marc, Jules (337-352) dans la septième région, au Champ de Mars, près du Forum de Trajan (pp. 22-23) ; 4) une autre *basilica Julii* au Transtévère (pp. 23-25) ; 5) la *basilica Liberii* élevée à proximité de l'église de Silvestre par Libère (352-366) sur l'Esquilin (pp. 25-29), sans doute l'édifice dont on a retrouvé des éléments à plusieurs mètres sous le pavement de la basilique de Sainte-Marie-Majeure bâtie par Sixte III (la *basilica Liberii* fut détruite lors des conflits meurtriers qui opposèrent Damase à Ursinus).

On ne sait exactement ni quand ni par qui fut fondé, en tout cas avant Damase, le *titulus Lucinae* dans la septième région, également le long de la *Via Lata* (pp. 28-29).

Ch. P. a fait observer (pp. 115-116) que s'il y a des églises dans trois quartiers, au Champ de Mars, sur l'Esquilin et au Transtévère, on n'en trouve aucune dans des zones densément peuplées, comme le Vélabre, Subure, le Quirinal, les quartiers de l'E. ou du S., ni dans des quartiers plus aristocratiques comme le Coelius ou l'Aventin.

II. Dans les *cimetières*, furent élevées des constructions qui tendaient à donner au culte des martyrs un rôle pastoral (pour le matériel liturgique de ces églises on se reportera spécialement aux pp. 123-125) : 1) la *basilique et le mausolée de la Via Labicana*, érigés par Constantin au cours des dix ou quinze premières années de son règne, sous le pontificat de Silvestre (314-335), dans un cimetière occupé surtout par les tombes des *Equites singulares*, et qui devaient abriter sa sépulture et celles des membres de la famille impériale (pp. 29-33) ; 2) la *basilique* analogue élevée au cours du premier tiers du IVe s. *près de la Via Prenestina*, et le *mausolée* édifié, cette fois, indépendamment, à l'O. de l'église (p. 33) ; 3) la grande *basilique* bâtie par Constantin à proximité de la *Via Tiburtina* et, plus au N., une *memoria* à l'arrière de la tombe de *saint Laurent* (pp. 37-40) ; 4) la première *memoria de saint Paul* le long de la *Via Ostiensis*, après 324, dans un cimetière qu'il fallut désacraliser (pp. 33-34) ; 5) le *martyrium de la Via Appia* ou *basilica Apostolorum*, élevé sous le pontificat de Jules (337-352) et dont le projet fut peut-être conçu par Constantin (pp. 40-46) ;

6) la *basilique* et le *mausolée* érigés par Constantina non loin de la *Via Nomentana* au S. de la tombe de sainte Agnès (pp. 47-51) ; 7) la *basilique de Saint-Pierre au Vatican* commencée par Constantin sans doute peu avant 333, dans la seconde partie de son règne, et terminée après 354 par Constance sous le pontificat de Libère (p. 57 ; n. 1 : pour une nouvelle reconstitution de la mosaïque de l'abside voir J. WILPERT et W. N. SCHUMACHER, *Die römischen Mosaiken der kirchlichen Bauten vom IV.-XIII. Jahrhundert*, Fribourg, Bâle, Vienne, Herder, 1976, p. 11, col. 2).

Dans le domaine des *arts figurés* on notera les observations pénétrantes (pp. 227-295 et 315-356) sur la constitution du *premier répertoire iconographique* (qui aurait été créé à Rome) *de Pierre*, vêtu de la tunique et du pallium du philosophe, et dont la figure, généralement «tourmentée et rude», porte la marque de l'art expressionniste de l'époque où elle a été élaborée. Ch. P. a passé successivement en revue ses portraits isolés, ses représentations en docteur de la prédication chrétienne présent dans le collège des apôtres ou encadrant, avec Paul, une orante, les illustrations de son Reniement (qui enseignent la puissance du repentir et de la pénitence). À côté de cette iconographie, qui s'appuyait sur une réflexion traditionnelle, s'est aussi constituée une typologie nouvelle, qui explicitait le rôle de l'Apôtre dans l'Église et l'assimilait à Moïse, le montrant en chef qui affirmait son autorité sur la *militia christi*, soit qu'il l'abreuve des eaux du baptême comme Moïse faisant jaillir les eaux du rocher, soit qu'il lui enseigne la Loi et reçoive son serment.

Durant la *deuxième période, de Damase à Sixte III (366-440)*, le rythme des *constructions* s'accéléra à l'intérieur de la Ville, grâce à un nouvel évergétisme, celui des membres de l'aristocratie convertis au christianisme. Damase (366-384) construisit *Sainte-Anastasie*, aménagée au premier étage d'une *insula* au pied du Palatin, près du Circus Maximus, basilique intéressante, avec ses trois nefs, son transept et son chevet orienté à l'Est (pp. 461-462), et une autre basilique à trois nefs sur l'emplacement de sa *maison paternelle* (pp. 464-465). Sous son pontificat, encore, aurait commencé l'aménagement, dans une grande salle thermale située entre le Viminal et l'Esquilin, de *Sainte-Pudentienne*, où les travaux auraient été poursuivis sous Sirice (384-399) et où la mosaïque de l'abside n'aurait été mise en place que sous Innocent (401-417) (pp. 468-470). À l'époque de Damase remonte peut-être également l'installation, au premier étage d'une grande *insula*, au

pied de la populeuse Subure, de *Saint-Clément*, qui aurait été consacré sous Sirice (pp. 470-474). L'œuvre chrétienne redoubla d'activité sous les pontificats d'Anastase (399-401) et d'Innocent (401-417). Anastase construisit *a fundamentis* — entendons : sans l'appui d'un bâtiment antérieur —, la *basilica quae dicitur Crescentiana*, dont les restes auraient été découverts à 3,45 m sous Saint-Sixte-le-Vieux, dans un quartier septentrional de la première région (pp. 474-476). Innocent fit élever près du *Vicus Longus*, artère importante du Quirinal, la basilique du *titulus Vestinae* (dans la nef centrale de laquelle fut ultérieurement établie l'église actuelle de Saint-Vital) (pp. 476-477). C'est encore sous son pontificat que fut construite, près de la préfecture urbaine, *l'église* dont des vestiges ont été dégagés *sous celle de Saint-Pierre-aux-Liens* due à Sixte III (pp. 477-481) et qui aurait été achevée par Pammachius, sur le Coelius, la basilique commencée par Byzantius et qui fut consacrée au VIe s. aux *saints Jean et Paul*, les deux eunuques martyrisés sous Julien l'Apostat (pp. 481-490). On peut dater aussi, sans plus de précision, de la fin du IVe s. ou du début du Ve, l'église dédiée plus tard aux *Quatre-Couronnés* sur le Coelius (pp. 493-498) et, peut-être, une église de *Sainte-Suzanne* près des thermes de Dioclétien (pp. 498-501). Les constructions marquèrent, ensuite, un temps d'arrêt sous Zosime (417-418), Boniface (418-422) et au début du pontificat de Célestin (422-432), dans les années troublées qui suivirent le sac de Rome par Alaric en 410.

C'est Sixte III (432-440) qui, en quelques années, assura une véritable renaissance de l'architecture paléochrétienne. Il fit achever *Sainte-Sabine* (dont la fondation remontait à Célestin, pp. 503-506) et *Saint-Pierre-aux-Liens*, commencée aussi sous Célestin et élevée grâce aux libéralités de Théodose II et d'Eudocie (pp. 506-508). Il bâtit *Saint-Laurent-in-Lucina*, avec son baptistère (pp. 508-509), *le baptistère octogonal du Latran* (pp. 510-511), *Sainte-Marie-Majeure* (pp. 511-513).

Dans le *suburbium* Damase procéda à une conquête systématique pour le pèlerinage et la prière en insérant de petits *hypogées* et des *oratoires* entre les grands martyria constantiniens, le long de toutes les grandes routes, sauf la *Via Latina* (pp. 529-546). Sirice poursuivit cette entreprise au S.-O. et au N. (pp. 546-551). C'est ainsi que put être organisé le calendrier des dévotions des fidèles. Au Ve s. l'œuvre cémétériale se ralentit considérablement (pp. 551-557). Mais sous Innocent, avant le sac de Rome par Alaric, puis sous Sixte III furent restaurées ou édifiées plusieurs églises suburbaines. La *basilique Saint-*

Paul-hors-les-murs, dont la construction avait été prévue dès le temps de Damase, en 383, par un empereur (Théodose ou Valentinien II) fut commencée sous Sirice et achevée sous le règne d'Honorius : c'est la dernière des grandes basiliques dont l'édification ait été financée par les princes (pp. 514-519).

En ce qui concerne l'*iconographie*, Ch. P. a fait observer (pp. 1413-1466, 1567-1596) que, dans la seconde moitié du IVe s., l'illustration du Miracle de la source se raréfia, celles de l'Arrestation et de la *Cathedra Petri* disparurent, le Reniement se réduisit à l'image symbolique du coq, intégrée dans une composition plus complexe. De nouvelles images vinrent à la mode, dénotant l'enrichissement culturel qui résulta de la conversion de l'aristocratie et correspondant au langage plus juridique utilisé par la chancellerie pontificale. C'est à Rome que furent créées les deux grandes compositions de la *Traditio Legis* (vers le milieu du IVe s.) et de la *Traditio Clavium* (dans la seconde moitié de ce même IVe s.). Dans la *Traditio Legis*, suivant une imagerie inspirée à des degrés divers, selon les exemplaires, de la symbolique de l'enseignement et de l'iconographie triomphale des empereurs, le Christ publie sa Révélation en présence de deux témoins, Pierre et Paul, et en même temps annonce sa Résurrection. On accentua alors le parallélisme déjà établi antérieurement entre Pierre et Moïse, l'un qui est le premier du Collège des Apôtres, l'autre le Chef de l'Exode, tous deux hérauts et défenseurs de la Loi, la Révélation du Sinaï ayant été comparée à celle de la Pentecôte. Pierre est le nouveau Moïse comme Paul est le nouvel Aaron. Quant à la *Traditio Clavium*, elle est le signe de l'unité ecclésiale puisqu'il n'est qu'une seule porte du Ciel.

Dans un ouvrage aussi volumineux ne pouvaient manquer de subsister quelques «coquilles», voire des inadvertances. Je retiendrai surtout celles qui me paraissent risquer d'abuser le lecteur insuffisamment averti. Je signalerai à la gauche des deux points les mots fautifs et à la droite les formes correctes. — P. XI, 10e l., comm*ente* : comm*ande*. P. 31 (et ailleurs, notamment p. 33) Ch. P. appelle *pilastre* ce qui dans la terminologie archéologique correcte doit être dénommé *pilier* ; de même on continuera à préférer le traditionnel *absidal* à *absidial*. P. 32, pro*t*yron : pro*th*yron ; n. 3, Ebersol*dt* : Ebersol*t* (p. 85, n. 2, on rétablira devant le nom de ce savant l'initiale *J.* au lieu de *A.*), Porph*i*werke : Porph*y*rwerke, *R.* Rumpf : *A.* P. 32, n. 6 (et ailleurs), *W.* Deichmann : *Fr. W.* : P. 42, n. 6, les hypothèses de J. Carcopino sur le transfert des reliques de Pierre et de Paul le long de la *Via Appia* pendant

la persécution de Valérien se heurtent à la vraisemblance. P. 57, n. 1 (et p. 1582), *é*timasie : *hé*timasie. P. 67, Pola n'est pas Porec (en italien Parenzo, l'antique Parentium) mais Pula. P. 204, n. 1, *εθος μνημονευ θευ δὲ χπὶ : ἦθος μνημονευθὲν δὲ ἐπὶ*. Pp. 205 et 206, *οὕτως : οὕτως*. P. 297, diado*kè* : diado*khè* ; diado*k*ai : diado*kh*ai. P. 340, *θέος : θεός*. P. 433, n. 2, *ἐπισκόπος : ἐπίσκοπος*. Pp. 454 et 458, celui qui est appelé ici Achill*eus* de Spolète est dénommé Achill*e* pp. 479 et 480 (on ajoutera cette dernière p. à l'*Index nominum* p. 1708 *s.v.* Achilleus. P. 507, n. 4, ce n'est pas Eudo*x*ia mais Eudo*c*ia qui est tombée en disgrâce en 443. P. 557, 12e l. avant la fin, urbaines : *sub*urbaines. P. 583, g*i*rovagues : g*y*rovagues (comme il est bien imprimé p. 641). P. 636, n. 3, il eût convenu de préciser que l'Appendice auquel il est renvoyé n'est pas l'un des deux à la fin du vol. I mais celui des *MEFRA*. P. 813, *ἀνοήτος : ἀνόητος*. P. 1000, pour la clarté de l'exposé il n'eût pas été inutile de rappeler que l'usurpateur en question est Constantin III et d'indiquer les dates. Pp. 1423-1424, pour les sarcophages à porte, Ch. P. aurait pu indiquer que J. Kollwitz (dans *RAC*, t. 39, 1963 [1964], pp. 211 et suiv.) avait contesté leur attribution à Milan et les avait rapportés aux ateliers de Rome. Pp. 1424 et suiv. pour les sarcophages de Ravenne on se reportera aussi à Fr. W. Deichmann, *Ravenna*, I : *Geschichte und Monumente*, Wiesbaden, 1969, pp. 78-86. P. 1439, Malch*o* : Malch*us*. P. 1589, Luc *3*, 22 : *2*, 22. P. 1747, pour le titre de l'ouvrage de Goosen, A*s*htergronden ... chris*l*ijke : A*c*htergronden ... chris*tl*ijke. Fig. 1 entre les pp. 1750 et 1751, la lecture de cette carte eût été facilitée si les légendes explicatives avaient été imprimées en face et non à l'arrière. La tâche du lecteur eût aussi été rendue plus aisée si les références internes avaient été plus précises (une indication *supra* sans plus dans un ouvrage aussi vaste n'est pas toujours suffisante) et si les renvois aux figures avaient été donnés après la mention des monuments auxquels elles se rapportent. Les indices, extrêmement fournis, ne pouvaient cependant être complets. On y ajoutera peut-être utilement : p. 1709, *Agaune, 971, n. 2* ; p. 1720, *Illyricum, 727, 1069* ; p. 1737, *Consécration épiscopale, 680, 681, 682* ; p. 1739, *Formatae, 1009* ; p, 1743, *s.v. Titulus*, au lieu d'*index romain* on lira *index topographique*. Dans cet *Index rerum* on sera tenté de regretter l'absence du mot *episcopium*.

L'importance capitale des résultats que Ch. P. dégage de ses enquêtes approfondies nous fait souhaiter vivement qu'il nous donne bientôt l'ouvrage qu'il prépare sur la période allant de Léon à Gélase (440-496).

Joseph WILPERT et Walter N. SCHUMACHER, *Die römischen Mosaiken der kirchlichen Bauten vom IV.-XIII. Jahrhundert*. Fribourg, Bâle, Vienne, Herder, 1976. 1 vol. 31 × 36 cm, 141 pp., 72 figg. et dessins, 105 pll. en couleurs. Prix : 340 DM.

La maison Herder a été judicieusement inspirée de rééditer, pour célébrer son 175e anniversaire, presque toutes les reproductions en couleurs de mosaïques que contenait l'ouvrage de J. Wilpert, *Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten vom IV. bis XIII. Jahrhundert*, dont elle avait publié les deux volumes de texte et les deux volumes de planches en 1916. Les illustrations du livre actuel sont accompagnées d'un choix des textes que Wilpert avait fait paraître dans le premier tome. Ils ont été retouchés quand ils contenaient des erreurs d'interprétation manifestes. Mais on a aussi ajouté une introduction et, à la fin du livre, des notices descriptives, que l'on a demandées à l'un des meilleurs connaisseurs en la matière, Walter Schumacher.

Dans son introduction, celui-ci a retracé l'histoire des mosaïques chrétiennes à Rome et dans la péninsule italique depuis leurs antécédents païens d'époque impériale romaine jusqu'à la seconde moitié du XIIIe siècle, où il range non seulement les mosaïques de l'abside de Sainte-Marie-Majeure commandées par Nicolas IV (1288-1292) et achevées pour 1295 mais aussi celles de la chapelle des Sancta Sanctorum au Latran qu'il attribue au pontificat de Nicolas III (1277-1280) — alors que W. les datait du début de ce siècle — et l'icone en mosaïque de la Vierge à l'Enfant sur l'autel de la chapelle du Saint-Sacrement à Saint-Paul-hors-les-murs, que W. rapportait au pontificat d'Honorius III (1216-1227). Les planches reproduisant aussi des œuvres qui décoraient des monuments de Milan, de Ravenne, d'Albenga, de Naples, de S. Prisco près de S. Maria Capua Vetere, et de Casaranello, Sch., à la différence de son devancier, qui avait tendance à tout attribuer aux ateliers de Rome, s'est efforcé de souligner l'importance des particularités locales dans les domaines du style et de l'iconographie. Il a encore proposé une nouvelle reconstitution de la mosaïque de la conque de Saint-Pierre de Rome : au centre de la frise inférieure, sous le Christ trônant en majesté entre Pierre et Paul au milieu du Paradis, aurait été figurée la *Traditio Legis* : Libère aurait ainsi entendu illustrer la doctrine orthodoxe de l'égalité du Père et du Fils contre la théorie des ariens. Cette *Traditio Legis* aurait servi de modèle à celle de l'abside Ouest de Sainte-Constance. Retenons également que Sch. date les mosaïques de l'arc triomphal des Saints-Côme-et-Damien du pontificat

de Félix III (IV) (526-530), comme celles de la conque, et peut y voir, par conséquent, la plus ancienne figuration du thème de la *Praesentatio*, qui devait être repris sous Pascal I (817-824) à Sainte-Praxède et à Sainte-Cécile de même que dans les fresques de l'abside de Sainte-Marie in Pallara.

Les notices descriptives sont riches en observations profondes et originales sur les caractères stylistiques, l'iconographie et les éléments symboliques. Ici encore Sch. s'est montré très attentif à repérer les liens avec les antécédents païens. Il a approfondi et précisé d'anciennes interprétations et en a proposé de nouvelles. C'est ainsi qu'il a bien fait ressortir la signification funéraire des mosaïques de Sainte-Constance. Dans le panneau décorant le côté Sud du baptistère de Naples, à droite de l'entrée, il a suggéré de voir uniquement la pêche miraculause lors de l'apparition du Christ sur la rive du lac de Tibériade et de renoncer à considérer la partie supérieure comme une représentation du bateau des apôtres dans le miracle du Christ marchant sur les eaux. Au baptistère du Latran il estime que les deux rinceaux des absides latérales du narthex auraient évoqué l'arbre de vie et l'arbre de la science du Bien et du Mal au Paradis. Il a pertinemment relevé le caractère oriental du décor de la coupole de Casaranello avec les trois cercles d'étoiles, entourant la croix, dans la *περιχώρησις* claire sur le *στερέωμα* sombre, également constellé, selon les conceptions de l'astronomie orientale. Dans les mosaïques de l'oratoire de Jean VII (705-707), Sch. note à la fois la volonté d'affirmer la prééminence du siège de Rome sur celui de Constantinople et l'effet de la dévotion particulière de ce pape pour Marie.

Les notices relatives à Sainte-Marie-Majeure ont été demandées à M. Johannes G. Deckers, auteur d'un livre intitulé *Der alttestamentliche Zyklus von S. Maria Maggiore in Rom* (Bonn, Habelt, 1976), où il a proposé de cet important ensemble une exégèse comparable à celle qu'élaborait de son côté, tout à fait indépendamment, Beat Brenk dans son ouvrage *Die frühchristlichen Mosaiken in S. Maria Maggiore zu Rom* (Wiesbaden, Fr. Steiner, 1976).

Beat Brenk, *Die frühchristlichen Mosaiken in S. Maria Maggiore zu Rom*. Wiesbaden, Franz Steiner, 1975. 1 vol. 23 × 31,5 cm, VIII-188 pp., 77 figg. sur 36 pll. en noir et blanc. Prix : 180 DM.

M. Beat Brenk nous donne la première étude réellement approfondie sur les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, dont il s'est efforcé de saisir

la signification théologique et de resituer la place exacte dans l'histoire de l'art paléochrétien. Il a pu les examiner de près, d'abord au cours de la campagne photographique menée de novembre 1964 à février 1965 en vue de la publication de l'ouvrage de Heinrich KARPP, *Die frühchristlichen und mittelalterlichen Mosaiken in Santa Maria Maggiore zu Rom* (Baden-Baden, Bruno Grimm, 1966), qui forme avec son propre volume un ensemble inséparable, puis durant les travaux de reconstruction de la toiture de la basilique de 1973 à 1974. Pour chacune des scènes, d'abord de l'arc triomphal, puis des murs gouttereaux du Sud et du Nord, il a suivi le même ordre de présentation : état de conservation actuel, description, étude des particularités iconographiques par le recours aux textes et par les comparaisons avec d'autres monuments figurés. Il a consacré un long chapitre à une étude stylistique très fouillée, du coloris, des lumières et des ombres, du dessin, des figures drapées, de l'expression et des gestes des personnages, de la composition et du rendu de l'espace. Il a encore procédé à ce qu'il a appelé une «Antiquarische Analyse» des vêtements civils, des coiffures, des costumes militaires et de différents éléments comme les nimbes, les auréoles, les représentations du Père et du Christ, les figurations des villes, les motifs architecturaux, les instruments de musique.

Les conclusions auxquelles l'auteur est arrivé tout au long de son livre sont nombreuses et de la plus haute importance. Pour l'explication théologique il a recouru surtout aux textes d'Ambroise, d'Augustin et de Léon le Grand, mais aussi à d'autres auteurs comme Cyprien, Orose, Pierre Chrysologue, Prosper d'Aquitaine.

Il a pu établir que les mosaïques formaient un ensemble célébrant l'œuvre de Salut et, pour reprendre les termes de l'inscription dédicatoire de Sixte III, le «peuple de Dieu» (*plebs Dei*, selon la formule particulière à l'épigraphie chrétienne de Rome). L'intention fondamentale fut de montrer que Dieu le Père, le Christ et l'Église existent de toute éternité. Sur l'arc triomphal, le premier registre du haut illustre l'Église de la Circoncision ; le deuxième, l'Église des Gentils (qui serait personnifiée par la matrone assise à la gauche du Christ dans l'Adoration des Mages). Dans ces deux registres Jésus est présenté comme le Fils de Dieu et le Roi des Juifs. Le troisième registre rappelle l'aveuglement obstiné des Juifs ; au quatrième, les brebis devant Bethléem et Jérusalem symboliseraient les croyants d'origine païenne et ceux d'origine chrétienne. Les panneaux des longs côtés sont consacrés aux préfigurations vétéro-testamentaires du Christ et de l'Église : Abraham

(«père de tous les croyants»), Isaac, Jacob, Moïse et Josué pour le Christ ; Sara, Rebecca, Rachel, Séphora, Rahab pour l'Église ; Léa, les filles de Lot, Esaü évoquant, de leur côté, la Synagogue. B. B. considère le programme d'ensemble comme une traduction monumentale de la théologie d'Ambroise sur les trois dernières étapes de l'œuvre de Salut : l'époque des Patriarches (sur le mur Sud), celle de la Loi (sur le mur Nord), celle de l'Évangile (sur l'arc triomphal). Il estime impossible de reconstituer le thème de la mosaïque de l'abside paléochrétienne. Il y aurait dans les mosaïques de l'arc triomphal une expression de la fierté romaine comparable à celle que l'on trouve dans les sermons de Léon le Grand, qui aurait pu en inspirer le programme. Dans la «*plebs Dei*» doivent être entendus en premier lieu Rome, capitale de la chrétienté, et son Église (sur les facteurs qui ont favorisé la genèse et l'essor de cette conviction on se reportera à Charles PIETRI, *Roma christiana*, 2 vol. École française de Rome, 1976 : voir *supra*). La figuration de la déesse Rome au fronton du Temple de Jérusalem dans la Présentation au Temple correspondrait aux idées défendues par Orose (*Adv. paganos*, VI, 22) pour qui Jésus, né lors du recensement sous Auguste, aurait été inscrit comme citoyen romain. La représentation du Christ assis sur un trône impérial dans l'Adoration des Mages a pu être influencée par le concile d'Éphèse et affirmerait la nature divine de Jésus en réponse aux propos de Nestorius : «Je ne crois pas à un Dieu âgé de deux ou trois mois».

La confrontation avec les œuvres byzantines et particulièrement avec les Octateuques nous apprend que l'iconographie de Sainte-Marie-Majeure a été élaborée non pas dans l'Orient méditerranéen mais en Occident. Elle doit beaucoup à l'art triomphal romain comme le montrent de multiples rapprochements avec les colonnes de Trajan et de Marc Aurèle et avec les arcs de Septime Sévère et de Galère (aux indications fournies en ce sens par B. B. on ajoutera l'article d'Uwe Clemen, *De la Colonne trajane à la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure : le Massacre des Enfants*, dans *L'Antiquité classique*, t. 44, 1974, pp. 581-588). Il faut tenir compte aussi de l'influence qui a dû être exercée par la peinture triomphale, aujourd'hui disparue, mais connue par plusieurs textes et dont R. Bianchi Bandinelli avait si bien souligné l'action sur les miniatures de l'Iliade de l'Ambrosienne. Les figures drapées s'inscrivent dans la lignée de la statuaire de l'Occident romain. Les mosaïstes de Sainte-Marie-Majeure ont incontestablement employé des cahiers de modèles mais il ne faudrait pas croire qu'ils

ont procédé pour autant à la transposition monumentale d'un cycle de miniatures. Même s'ils se sont inspirés d'antécédents, on peut dire qu'ils ont fait œuvre originale.

B. B. croit pouvoir reconnaître cinq manières différentes mais il est évident que l'ensemble a été conçu par un seul maître, qui a élaboré le programme avec Sixte III et des clercs de son entourage et qui en a surveillé l'exécution. L'examen de la technique auquel a procédé B. B. lui a permis de conclure que les mosaïques de l'arc triomphal et celles des murs gouttereaux ont été exécutées au cours d'une seule et même campagne : on trouve de part et d'autre des tessères de même grandeur, la même façon de les disposer, les mêmes recherches de coloris où dominent les tons rouge et bleu.

Une caractéristique de l'illustration de l'Ancien Testament réside dans le fait que la majeure partie des scènes représentent des dialogues entre personnages, dont la compréhension suppose une bonne connaissance du texte biblique alors que les épisodes avec une action animée ne sont que minorité. B. B. observe le même phénomène dans le *Vergilius Vaticanus* et dans l'Itala de Quedlinburg ; il le rapproche aussi de l'importance des récits dans Claudien, Prudence et déjà dans les Éthiopiques d'Héliodore au IIIe s.

Les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure accusent le plus de similitudes avec celles de Saint-Aquilin de Milan et du baptistère de Naples mais sans qu'une filiation les unisse, car dans chacune des trois villes s'accuse un style local. Elles offrent moins de ressemblances avec celles de Sainte-Constance, de Sainte-Pudentienne et de Sainte-Sabine, ce qui confirme l'existence de tendances différentes à Rome même. On regrette évidemment que la disparition des mosaïques de la cathédrale de Rome (au Latran), de Saint-Pierre et de Saint-Paul-hors-les-murs n'autorise pas de comparaisons. B. B. ne voit pas de parenté avec le Mausolée de Galla Placidia et le Baptistère de la cathédrale de Ravenne, où il inclinerait à reconnaître une influence de l'art aulique de Constantinople.

Du livre de B. B. il ressort que les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure sont une création puissamment originale de l'art et de la pensée religieuse de Rome dans la quatrième décennie du Ve siècle.

Pp. 2 et 4 : le chevet de Sainte-Marie-Majeure étant dirigé vers l'Ouest, le mur d'entrée se trouvait à l'Est et non pas à l'Ouest, contrairement à ce qui est dit ici. P. VI, n. 2 et p. 147 : les tableaux représentant un combat de cavalerie du roi Agathoclès (319-289) dans

le temple d'Athéna à Syracuse, dont il est question dans les *Verrines* (VI, 55, 122) relèvent non pas de la peinture triomphale romaine mais de la peinture hellénistique. P. 12 : l'ange volant de l'Annonciation rappelle les Victoires non seulement de l'arc de Constantin mais aussi de celui de Septime Sévère. — P. 70 : B. B. me paraît sous-estimer la ressemblance entre la scène de mariage de Rachel et de Jacob et la *dextrarum junctio* et accorder, en revanche, trop d'importance à des divergences de détail. — P. 77, 1re col. : pour la scène du retour de Moïse auprès de la fille de Pharaon lire Exode, II, 2, *10* et non *9*. Pp. 97-102 : on pourrait reconnaître une influence de l'iconographie juive dans le déroulement de droite à gauche des scènes des panneaux 14 (messagers s'échappant de Jéricho et venant faire rapport à Josué) et 16 (messagers de Gabaon venant demander à Josué de secourir leur ville assiégée par les cinq rois des Amorrhéens).

B. B. aurait peut-être eu intérêt à recourir plus souvent à l'ouvrage d'André GRABAR (*Christian Iconography. A Study of its Origins* (cf. *Byzantion*, t. 46, 1976, pp. 194-197).

Ravenne

Friedrich Wilhelm DEICHMANN, *Ravenna, Hauptstadt des spätantiken Abendlandes.* Kommentar, 3. Teil. *Geschichte, Topographie, Kunst und Kultur. Indices zum Gesamtwerk.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, 1989. 1 vol. 22,5 × 31 cm, 384 pp., 1 frontispice en couleurs, 114 figg. sur 51 pll., 2 plans + (en portefeuille) 1 fasc. 19 × 27 cm, 99 pp. Prix : 276 DM. ISBN 3-515-02369-0.

Ce volume reprend, en citant les textes sur lesquels se fonde l'auteur, plusieurs des problèmes traités dans le 1er de la série (*Geschichte und Monumente*, 1969 ; cf. *Byzantion*, t. XLVII, 1977, pp. 438-441) et surtout en traite, pour la première fois, d'autres, extrêmement importants, de manière à reconstituer le cadre et le milieu dans lesquels ont été créés les monuments ravennates. Sont ainsi successivement pris en considération : la topographie et l'évolution de la ville et de ses environs (y compris la question des ports et celle des palais), l'histoire (à partir de la fondation jusqu'à la fuite de l'exarque Eutychios devant le roi lombard Aistulf en 751, avec de précieux développements sur la flotte, l'armée, la cour, l'administration, la composition ethnique de la population et la hiérarchisation de la société). Viennent ensuite les chapi-

tres concernant l'histoire de l'Église (où Fr. W. D. réfute l'hypothèse de l'existence à Classis d'une cathédrale antérieure à celle de Ravenne, qui aurait été le siège d'un évêché bien avant Ursus et dont le complexe épiscopal se serait trouvé à l'intérieur de la ville à proximité du rempart) et le culte des martyrs et des saints (Fr. W. D. conjecture que des parcelles des reliques des 48 martyrs représentés sur les murs N. et S. de Saint-Apollinaire le Neuf devaient être conservées dans l'autel de l'église). Sous le titre général «Histoire de la culture» l'A. a fait la synthèse de nos connaissances sur la littérature, la rhétorique, les langues parlées dans la ville, les éditions critiques et les copies de textes dans les *stationes librariorum* et les *scriptoria* (avec des aperçus sur les miniatures), la paléographie des manuscrits et des inscriptions, les œuvres des historiens, les *Variae* de Cassiodore, la science du droit, la géographie, la théologie et les discussions religieuses, les représentations théâtrales et les jeux. Fr. W. D. n'exclut pas qu'il y ait eu à la cour des rois germaniques des citharèdes chantant des chants épiques en langue vulgaire. L'analphabétisme semble avoir été assez répandu, des *honesti* aux *clarissimi* et *sublimes* : l'enseignement des événements de l'histoire sainte par les images a dû avoir en conséquence une importance qui ne saurait être suffisamment mise en valeur. Le 5e chapitre apporte des précisions sur les différents aspects de l'histoire économique : propriété foncière et exploitation du sol, alimentation de la ville en eau et en vivres, commerce, artisanat et industrie, économie financière. La crise provoquée par la guerre contre les Goths et l'abaissement du niveau de vie qui en résulta pour de larges couches de la population de Ravenne n'empêchèrent pas, après la reconquête de la ville par les Byzantins, la construction de nombreuses églises aussi bien par l'Église locale que par des particuliers, comme le banquier Julianus, qui trouvèrent dans les circonstances l'occasion de fructueuses transactions. Même après les invasions lombardes, qui perturbèrent la situation de l'Italie du N., l'Église ravennate poursuivit son activité architecturale.

Les 6 derniers chapitres sont consacrés à l'architecture, la sculpture architectonique, l'iconographie, la sculpture, la mosaïque et aux objets de la vie courante. Fr. W. D. s'y est employé à resituer les créations de ces différents genres dans le contexte général de l'art paléochrétien.

L'architecture des monuments de Ravenne atteste, à des degrés divers selon les époques, des influences de Constantinople, de la Grèce, du S. de l'Asie Mineure, de la Syrie, qui se sont combinées avec des élé-

ments propres à la tradition de l'Italie du N., sur laquelle ils devaient, à leur tour, exercer leur action. La succession des *basiliques* révèle des changements de l'une à l'autre mais non pas une évolution linéaire. La basilique de Saint-Apollinaire in Classe, où s'associent traits ravennates et traits orientaux, apparaît comme la création personnelle d'un grand architecte. Il dut y avoir aussi à Ravenne de simples basiliques à une nef comparables à celles qui ont été étudiées, ces dernières décennies surtout, dans la région et dont certaines sont mentionnées par Agnellus. Fr. W. D. a aussi établi une typologie comparative des *églises cruciformes* : la Sainte-Croix de Ravenne aurait servi de modèle à l'église de Sepen dans l'île de Krk (Veglia). Dans les *édifices de plan central* le baptistère de la cathédrale et celui des Ariens apparaissent comme des créations originales. Quant aux habitations, si quelques restes de maison de l'époque impériale ont été exhumés ces dernières années, on n'en a pas découvert qui datent de l'Antiquité tardive ou de l'époque byzantine. Mais des papyrus du VIIe s. et des documents de la fin du IXe et des XIe/XIIe s. fournissent de précieuses indications sur les plans et les matériaux de construction. La question des *palais* est traitée dans le chapitre sur la topographie (pp. 49-75) et dans celui sur l'architecture (pp. 266-272). L'étude de la succession des pavements en mosaïque montre que la résidence d'Honorius fut installée dans un grand bâtiment militaire (sans doute le *praetorium* du *praefectus classis Ravennatium*), construit, en partie sur pilotis, au Ier s. de notre ère, transformé vers 150 et restauré au cours des IIIe et IVe siècles. Théodoric l'aurait fait remanier et agrandir à partir de la fin de la 1re décennie du VIe s. pour lui donner enfin l'apparat d'un véritable palais. Fr. W. D. continue à penser, contrairement à l'opinion défendue par N. Duval (*Corsi*, 1978, pp. 93-122 et *CA*, XV, 1965, pp. 207-254) que la mosaïque de l'extrémité O. du mur S. de Saint-Apollinaire le Neuf représente non pas la salle du trône mais la façade du palais avec son propylée. Il publie le calque inédit de Libera Musiani (fig. 20), qui montre que le tympan devait être occupé par une statue équestre de Théodoric. Le palais *ad laureata* construit par Valentinien III dans le second quart du Ve s. aurait été un monument entièrement neuf et il n'est pas possible d'en reconstituer le plan. L'existence d'un palais de Galla Placidia semble légendaire. Le pseudo-palais de Théodoric fouillé en 1942 par F. Krischen à Saetta, à environ 1 km au N.-E. de Galeata, serait un établissement militaire, vraisemblablement du milieu du VIe s.

Au début du chapitre sur la *sculpture architectonique*, Fr. W. D. a repris, en faisant appel à des exemples autres que ceux de Ravenne, les problèmes posés par la présence hors de Constantinople de pièces de sculpture dans le style de la capitale. Les possibilités sont diverses : exportations directes de Constantinople, exécution par des tailleurs de pierre qui en étaient venus ou par des artisans locaux formés dans la capitale de l'Empire. Il a ensuite étudié corniches, impostes et chapiteaux de divers types à Ravenne même et précisé chaque fois que possible quel en était le style : romain (à la fin du IVe s.), constantinopolitain (d'importation ou d'imitation), local (ravennate ou du N. de l'Italie).

Dans le chapitre 8 sur *l'iconographie*, notre éminent collègue a traité : 1) des *groupes d'apôtres*, conformes à la liste de Matthieu (X, 2-5), 2) *de la richesse de la signification symbolique des 4 ζῷα* (et non *ξῶα* comme il est imprimé p. 299) d'après les textes (Vision d'Ezéchiel, avec ses sources néo-babyloniennes ; Apocalypse de Jean, fondamentalement différente ; textes patristiques occidentaux et orientaux) et d'après les transcriptions qui en ont été données dans les monuments (mosaïques, ivoires, chapiteaux de pilastre) d'une part en Occident — de Sainte-Pudentienne et du baptistère de Naples à Saint-Venance —, d'autre part dans le bassin de l'Égée et en Égypte, la «chaire» de Saint-Marc à Venise appartenant à une troisième tradition, proche-orientale ; 3) de *l'iconographie aulique* (images d'empereurs et de membres de leur famille) ; 4) des *portraits de hauts dignitaires et d'évêques* (avec des considérations sur leurs supports et les circonstances à l'occasion desquelles elles étaient exécutées ; pour les statues d'empereurs et de hauts dignitaires on verra aussi pp. 331-332).

Le chapitre sur la *sculpture en relief et en ronde-bosse* (9) apporte, entre autres, maintes précisions, corrections et additions aux fascicules I et III du *Corpus della scultura paleocristiana bizantina ed altomedioevale di Ravenna*, notamment dans les regroupements et dans les datations. Dans les *ambons* aucune évolution ni stylistique ni typologique ne s'accuse jusqu'au début du VIe s. ; il en va autrement à partir de la 2e moitié de ce siècle, de l'ambon d'Agnellus jusqu'à des fragments du VIIIe s., produits d'un atelier ravennate. Pour le *chapiteau de S. Stefano degli Olivi* conservé au Musée National de Ravenne Fr. W. D. envisage comme possible, outre l'hypothèse d'une base de colonne honorifique formulée dans le t. I, p. 77, celle d'un chapiteau monumental d'un bâtiment profane. Le célèbre *relief avec Héraclès*

tenant le cerf de Cérynée, importé de l'Orient méditerranéen au VIe s., dériverait du groupe en bronze de Lysippe exécuté pour Alyzia (en Acarnanie) et transféré à Rome. Pour les *sarcophages chrétiens*, l'A. a repris la question de la chronologie et souligné la difficulté, voire l'impossibilité, de proposer des dates précises. Il a rejeté la thèse de J. Kollwitz d'après laquelle il y aurait eu à Ravenne un développement continu de l'art du sarcophage à reliefs du I^e^ s. jusqu'au VIe. La tradition s'en serait interrompue vers 300. Cet art aurait repris vers 400 à l'imitation de Constantinople : le sarcophage à colonnes de Saint-François aurait été importé de cette ville alors que le sarcophage de Pignatta aurait été exécuté à Ravenne d'après des modèles de Constantinople, influencés eux-mêmes par l'Asie Mineure. Fr. W. D. a encore fait observer qu'aucun des *ivoires* aujourd'hui conservés ne peut être attribué avec des arguments assurés à un atelier ravennate et il a rappelé, dans la lignée de R. Delbrück, combien les ateliers romains avaient dû alors rester actifs. Mais il n'a pas pour autant rejeté totalement la possibilité que l'ivoire ait été travaillé à Ravenne aussi par des artistes appelés d'autres centres. Il considère comme vraisemblable que la chaire de Maximien ait été exécutée, sur la commande de celui-ci, à Constantinople dans un atelier où travaillaient des artistes d'origines diverses et de valeur inégale mais il exclut, faute d'inscription dédicatoire, qu'elle ait été offerte par Justinien.

Quant à la *toreutique* aucune œuvre antérieure au milieu du VIe s. n'a été attribuée à une officine ravennate. Rome a dû continuer à jouer en ce domaine aussi un rôle important et, d'autre part, des commandes ont pu être passées à Constantinople. Mais la présence à la cour de Ravenne du *comitatus sacrarum largitionum* permet de penser que des objets destinés aux largesses impériales ont pu être exécutés à la *moneta auri* de la ville. En ce qui concerne *l'orfèvrerie religieuse*, Fr. W. D. a démontré que la croix en argent dite d'Agnellus exposée aujourd'hui à la chapelle épiscopale ne peut être la croix offerte par l'archevêque de ce nom à la cathédrale et devait être une croix processionnelle. Plusieurs passages du *Liber Pontificalis* d'Agnellus nous instruisent sur la richesse des églises ravennates en vaisselle et en mobilier liturgiques offerts jusque dans le 2e moitié du VIe s. par les empereurs, les rois goths, les exarques, des prélats et aussi vraisemblablement par de hauts dignitaires et de riches personnages. Mais il est significatif que l'archevêque Félix (709-725) n'ait laissé au monastère de Saint-André que des vases de bronze. L'appauvrissement a commencé à la fin du VIe s. et à partir d'alors plusieurs églises ont été dépouillées de leurs richesses.

Pour les *mosaïques* (chapitre 10) Fr. W. D. a rappelé les théories émises sur la place tenue par les mosaïques de revêtement de murs et de voûtes dans l'art paléochrétien : 1) antérieurement à 1925, 2) après cette date, le tournant étant marqué par les thèses défendues par P. Toesca dans sa *Storia dell'arte italiana*, I, *Il Medioevo* (1927), que notre A. considère comme encore valables dans l'ensemble. Il a longuement repris les vues défendues par E. Kitzinger (dans *Byzantine Art in the Making*, 1977 : cf. *Byzantion*, t. LVI, 1986, pp. 497-498), auxquelles il se rallie, hormis l'appréciation de l'importance des fonds d'or à Saint-Vital. Pour les mosaïques de pavement il apporte des compléments et des corrections au recueil de F. Berti, *Mosaici antichi in Italia, Regione VIII* (Ravenne, 1976) et il ajoute aussi des informations sur les mosaïques étudiées dans les précédents volumes ou dans le recueil de Mme R. Farioli, *Pavimenti musivi di Ravenna paleocristiana* (de la Basilica Ursiana, à la fin du IVe s., jusqu'à S. Severo in Classe, dans la 8e ou 9e décennie du VIe s.).

Le 11e chapitre est consacré aux *objets de la vie courante*, parures (surtout en bronze), lampes en bronze (rares) et en argile (mieux connues depuis les fouilles conduites à la «Chiavichetta» de Classe de 1974 à 1982) ; céramique de fabrication locale et céramique importée (d'Afrique du N., du bassin de l'Égée, de Chypre, de Palestine et d'Égypte, céramique qui a elle-même été imitée sur place) ; verrerie (connue aussi principalement par les fouilles des dernières années ; l'existence d'une fabrique à Ravenne ou à Classis est vraisemblable ; elle devait produire les tesselles pour les mosaïques).

Le chapitre 12 comporte 7 pages d'*addenda* aux volumes précédents.

Dans le *Nachwort* Fr. W. D. a longuement démontré que cette époque, dure et brutale, était loin d'avoir été aussi pleinement un «Âge de spiritualité» qu'on ne l'a parfois dit. Mais il a fait aussi remarquer qu'après le milieu du VIe s. l'art de l'Antiquité tardive contraste avec le monde profane environnant : «Plus la réalité était sombre et chaotique, plus la vie de l'individu était soumise à la cruauté et à l'arbitraire des puissants et à une fatalité aveugle, plus l'art figuré religieux s'éloignait de la réalité et de la vie».

À ce volume est annexé un copieux fascicule contenant la résolution des abréviations bibliographiques et quatre *indices* détaillés valant pour l'ensemble des quatre tomes de l'ouvrage.

Sud de la Gaule

Paul-Albert FÉVRIER, *Arles aux IVe et Ve siècles ville impériale et capitale régionale*, dans le *XXV Corso ...*, 1979, pp. 127-158, 7 figg.

——, *La sculpture funéraire à Arles au IVe et début du Ve siècle, ibid.*, pp. 159-181, 13 figg.

Les documents archéologiques, — principalement les sarcophages —, pour le IVe s., et les textes, — surtout les documents d'origine ecclésiastique —, pour le Ve et le VIe, attestent l'importance, dans l'antiquité tardive, d'Arles, port maritime, qu'un Oriental, auteur de l'*Expositio totius mundi et gentium* (LVII), considérait en 359 comme la seconde ville de la Gaule après Trèves. Plus que les séjours occasionnels des empereurs (plus fréquents et plus longs au Ve s. qu'au IVe, avec Constantin III, Constance III, Avitus et Majorien), ce qui a «marqué l'histoire de la ville» et en a «fait une capitale de la Gaule en même temps qu'une capitale régionale et provinciale», c'est l'installation, très vraisemblablement en 407, de la préfecture du prétoire des Gaules et du vicariat du diocèse méridional. L'histoire de l'organisation ecclésiastique devait en être conditionnée, mais ici il convient de tenir compte aussi du rayonnement dû à la personnalité de Césaire. Déjà au IVe s. avait été transféré à Arles l'atelier monétaire d'Ostie. Il faut encore noter la présence de manufactures d'État pour les étoffes de luxe, les broderies d'or et d'argent. Conformément à ce qui est l'une de ses préoccupations dominantes, P.-A. F. a précisé la topographie de la ville. D'après le témoignage de Sidoine Apollinaire (*Lettres*, I, 11), le palais impérial devait se trouver dans la partie orientale de la cité et non pas au N. près des grands thermes. L'édification de la première cathédrale près du rempart, peut-être bien dans un angle S.-E. de la muraille, n'est pas seulement un phénomène attesté dans plusieurs villes du S.-E. de la Gaule. Telle avait été déjà la situation de la cathédrale de Rome au Latran. Ce voisinage de la cathédrale (ou d'une église) et de l'enceinte (qu'elle devait sans doute protéger) se rencontrait en de nombreux endroits (à titre d'exemples, pour souligner l'extension de cette pratique, à Ravenne, Trieste, Poreč, Salone, Serdique, Leptis Magna ; cf. Fr. W. Deichmann, *Christianisierung* dans le *Reall. für Ant. u. Chr.*, t. 2, 1237 et suiv.).

Dès les environs de 150 furent importés des sarcophages de marbre grec et de Carrare. Au IIIe des ateliers locaux ont imité dans la mollasse burdigalienne des modèles venus de l'Orient méditerranéen et ils ont

peut-être même achevé des cuves dont le décor aurait été ébauché dans des carrières également de l'Orient. Les importations, surtout à partir d'officines romaines, se sont poursuivies au IVe s. et dans la deuxième moitié de ce siècle les ateliers d'Arles ont travaillé des marbres pyrénéens (dits de Saint-Béat) et produit des œuvres de haute qualité comme le sarcophage de Concordius. L'apparition, très tôt dans le IVe s., de sarcophages chrétiens, dont les sujets sont parfois ambigus ou peuvent combiner thèmes profanes et chrétiens, indique une conversion précoce de membres de la classe des décurions et de leur famille. P.-A. F. a aussi fait ressortir l'intérêt considérable des sarcophages d'Arles pour l'histoire de l'iconographie chrétienne au IVe s. Avec le début du Ve, si la production de sarcophages non décorés en pierre locale dut se poursuivre, cessa la pratique de l'inhumation dans des sarcophages de marbre importés et sculptés, de même qu'à Rome, où l'on abandonna progressivement les catacombes, alors que la tradition des sarcophages sculptés s'est maintenue à Ravenne et dans le S.-O. de la Gaule. P.-A. F. invite à réfléchir au problème que pose cette constatation.

Charles DELVOYE †
Textes réunis et classés
par Lydie Hadermann-Misguich

FIG. 1. — Le donateur Michel Sképidis à *Karabaş Kilise* (d'après une photo de C. Jolivet-Lévy).

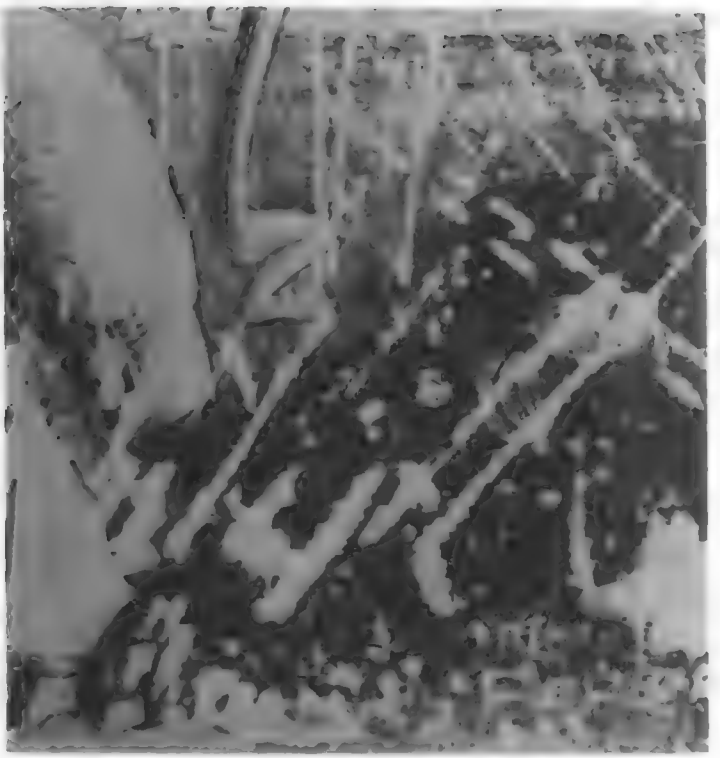


FIG. 2. — Le donateur Jean Entalmatikos à *Karanlık Kilise* (photo C. Jolivet-Lévy).

FIG. 3. — Un donateur anonyme agenouillé entre la Vierge et l'ange de l'Annonciation à *Yusuf Koç Kilisesi*.

FIG. 4. — Le donateur Théodore auprès du Christ à *Göreme 28* (photo P. Daniel).

FIG. 5. — Les fondateurs Théognoste, Léon et Michel à *Çarıklı Kilise* (photo P. Daniel).

FIG. 6. — Irène et «ses deux enfants» à *Karşı Kilise* (photo P. Daniel).

FIG. 7. — Dame Thamar et Basile Giagoupès auprès de S. Georges à *Kırk Dam Altı Kilise*.

FIG. 8. — Dame Thamar et Basile Giagoupès auprès de S. Georges à *Kırk Dam Altı Kilise* (d'après N. Thierry).

FIG. 1. — Kurbinovo, mur méridional près de la niche du diaconicon :
saint Méthode de Thessalonique, saint Cyrille de Thessalonique et saint Cyrille d'Alexandrie
(photo Institut de Skopje).

FIG. 2. — Kurbinovo, mur septentrional près de la niche de la proscomédie : saint Clément d'Ohrid et probablement saint Erasme d'Ohrid (photo L. Hadermann-Misguich).

TABLE DES MATIÈRES

Articles

L. HADERMANN-MISGUICH, Charles DELVOYE (1917-1991) 5
Complément à la bibliographie de Ch. DELVOYE 9
D. E. AFINOGENOV, *Some Observations on Genres of Byzantine Historiography* 13
P. A. AGAPITOS, *Textkritisches zu* Kallimachos und Chrysorrhoe 34
P. ATHANASSIADI, *Philosophers and Oracles : Shifts of Authority in Late Paganism* 45
N. AUJOULAT, *Sur le début du Dion de Synésios de Cyrène* 63
B. BALDWIN, *Classicism, Content, and Contemporaneity in Michael Italicus* 109
L. BERNARDINI, *Les Donateurs des Églises de Cappadoce* 118
D. F. BUCK, *Eunapius'* Lives of Sophists : *A Literary Study* 141
M. DI MAIO and D. W.-H. ARNOLD, *Per Vim, per Caedem, per Bellum : A Study of Murders and Ecclesiastical Politics in the Year 337 A.D.* 158
Th. G. ELLIOTT, *Constantine's Explanation of his Career* 212
T. E. GREGORY, *Kastro and Diateichisma as Responses to Early Byzantine Frontier Collapse* 235
J. A. C. GREPPIN, *On Arabic* qunābarà *and Greek* κιννάβαρι(ς) 254
C. JOUANNO, *Les barbares dans le roman byzantin du XIIe siècle* 264
M. KERTSH, *Beispiele chrysostomischer Stilkunst bei Isidor v. Pelusium* 301
M.-M. LEFEBVRE, *Timars alloués aux garnisons de plusieurs forteresses maritimes de la province de Trébizonde* 311
L. S. B. MACCOULL, *A Cinderella Story from Byzantine Egypt :* P. Cair. Masp. *I 67089 and III 67294* 380
P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Quatre saints non identifiés de Kurbinovo (1191) et hypothèses sur quelques exemples antérieurs et analogues en Macédoine* 389
D. MOUTSOS, *Greek* ξελάνδιον *and Latin* Celundria 402
I. D. POLEMIS, *An unknown Treatise of Theodore Prodromos*..... 414
J. WORTLEY, *The* Dream of Eustathios (BHG *1317d*) 424

Mémoires et Documents

D. E. QUELLER and Th. F. MADDEN, *Some further Arguments in Defense of the Venetians on the fourth Crusade* 433

Chronique

† Ch. DELVOYE, *Chronique archéologique* 474